

Revue de l'Agenais

Société des
sciences, lettres et
arts d'Agen, ...

DC
611
.F16
F2

REVUE DE L'AGENAIS

TOME XX. — 1893.

1

REVUE DE L'AGENAIS

ET DES

ANCIENNES PROVINCES DU SUD-OUEST

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, LETTRES & ARTS D'AGEN

Tome vingtième. — Année 1893.

AGEN

IMPRIMERIE P. NOUBEL. — V^o LAMY, SUCCESSEUR

43, Rue Voltaire. 43

1893

20

Dunning
Nijhoff
10-11-26
13603

ÉLOGE DE M. DE SAINT-GRESSE

(SUITE ET FIN)

..

1870 !! Voici l'année terrible ! L'âme brisée de douleur par nos désastres, M. de Saint-Gresse était dans sa propriété de Moncaut lorsqu'éclata la Révolution du 4 Septembre. Il y reçut une dépêche d'un de ses amis du Gouvernement de la Défense nationale, lui annonçant sa nomination au poste de procureur général à Toulouse.

Aussitôt il partit, acceptant sans examen cette situation, uniquement parce qu'elle pouvait être périlleuse au milieu des exaltations de nos tristesses. La foi en l'avenir lui réchauffait le cœur.

Son discours d'installation équivalant à la publication d'un manifeste la sensation en fut grande. Il y exposait, après des considérations politiques, ses idées sur la justice, support de la liberté. C'est du Benjamin Constant, c'est-à-dire l'individualisme en politique, tempéré par la modération d'un Tocqueville, avec quelque réminiscence des doctrines de Royer-Collard. Les opinions de ces trois grands penseurs se sont comme fondues dans l'esprit du nouveau chef de la cour en une formule très-précise :

La justice est le fondement de la société. Il n'y a pas de droit violé d'injustice qui ne puisse se traduire sous la forme d'une action civile et criminelle. Le but des institutions judiciaires, c'est de maintenir intacts la liberté et l'égalité civiles. La grandeur morale de l'homme est d'être libre ; c'est sa nature, son essence même. Aussi la liberté est un droit naturel ; la violation de la liberté viole la nature même de l'homme. Logiquement, la liberté devrait être absolue

Une école moderne affirme que la liberté doit être abandonnée à elle-même et quelle pourra se suffire. Dans ce système, on n'aurait pas même besoin d'une magistrature. Il y a, il est vrai des libertés illimitées : la liberté philosophique, religieuse, la liberté de la parole et d'écrire.

Mais la liberté civile a une limite : c'est le point où elle devient oppressive pour la liberté d'autrui. La liberté politique a aussi une limite, une seule, c'est le droit de l'Etat. Mais le droit de l'Etat dans l'organisation démocratique est très borné. Il ne peut obliger un citoyen à faire une chose qu'autant qu'il est obligé lui-même par le devoir de conservation sociale qui lui incombe.

L'Etat n'a le droit de commander, de toucher à la liberté de l'homme qu'au nom d'un devoir public social. C'est la vraie formule du pouvoir dans les sociétés démocratiques, ce qui le distingue du pouvoir personnel, la vraie ligne de démarcation entre les droits de l'individu et de l'Etat.

La liberté dans la famille, dans la cité, dans l'Etat, n'est pas une concession de la société ; elle a sa racine dans l'homme. La loi n'est que la déclaration des droits naturels. Toutes les violations de la liberté humaine aboutissent à une action en justice. C'est le pouvoir judiciaire qui interprète, applique la loi et fixe pratiquement la limite de la liberté de chacun.

La question de l'organisation judiciaire est une question vitale ; elle semble épuisée et elle est incessamment remuée par l'esprit inquiet des générations qui se succèdent et qui sentent que là est le vrai terrain de la liberté !

Pour la justice criminelle, on a cherché des garanties dans la participation du peuple même à la justice. La République a institué la compétence du jury pour les délits et les crimes politiques ; ce jury mobile, sorti des couches populaires dans lesquelles il revint se fondre, c'est la conscience mouvante de la société qu'il réfléchit dans ses variétés et dans ses oppositions.

Pour la justice civile, les systèmes sont multiples. On a cherché la garantie, comme pour la loi, dans le système électif qui fait participer les citoyens à la nomination de ceux qui doivent les juger ; on l'a cherchée dans le jury civil, dans l'institution des concours, comme le moyen efficace de constater la capacité des magistrats et d'anoblir l'homme lui-même qui ne demanderait sa position qu'à son travail et à sa valeur personnelle.

Le problème de la constitution du pouvoir judiciaire a été agitée depuis plus de soixante ans, éclairé des vives lueurs de ces grands et immortels esprits qui composaient la première Assemblée constituante, repris en 1848, repris de nouveau après le 4 septembre. Si la République n'est pas un vain mot, on peut prévoir qu'elle enfantera une organisation de la magistrature conforme aux principes de la démocratie.

L'Empire avait mêlé à la justice je ne sais quelle exigence de surveillance politique qui la faisait descendre de ses hautes et sereines régions sur un terrain de police. La République a aboli ce régime préventif et séparé absolument la police de la politique. La politique ne pénètre dans notre juridiction que lorsqu'il y a une liberté violée : ou bien c'est l'Etat qui viole la liberté des citoyens, ou bien ce sont les citoyens qui violent la liberté de l'Etat.

Nous n'avons même alors qu'une seule question à examiner. Y a-t-il une atteinte portée à un droit ? C'est surtout dans ces matières qu'il faut élever son âme au-dessus de la température toujours un peu ardente des passions politiques, pour ne considérer que la liberté pure. Soyons justes envers nos adversaires. Tout ce qui dure dans le monde, ce qui reste des œuvres humaines, c'est ce qui a été fait selon la justice : tout ce qui se fait contre la justice est passager et périssable. La justice seule est immortelle.

..

En prononçant cette déclaration publique, M. de Saint-Gresse ne se doutait pas, qu'à moins de trois mois de distance, il trouverait dans les responsabilités de sa charge, dans le souci du respect de cette légalité qu'il définissait, l'amertume de devenir l'antagoniste de quelques-uns de ceux avec qui il avait, dans les mauvais jours, combattu le même combat.

L'Assemblée nationale venait d'être élue, et pendant que l'ennemi occupait notre territoire, la commune de Paris déchainait la guerre civile.

Le 18 mars eut son contre coup à Toulouse, où la commune fut également proclamée. M. de Kératry, nommé préfet en remplacement de Duportal, ne pouvait se faire reconnaître et, menacé dans sa personne, quittait Toulouse pour chercher de nouvelles instructions et des renforts. Duportal, en apparence démissionnaire, favorisait les insurgés qui, occupant en arme la Préfecture, St-Etienne, le Capitole, le saluaient comme leur chef. M. de Saint-Gresse montra un courage civique à la hauteur des circonstances. Ce qu'il redoutait avant tout, c'était l'effusion du sang.

Dans le désarroi et la confusion des pouvoirs subsistants, il eut l'initiative de demander au général de Crouette de recevoir à l'arsenal les autorités civiles afin de leur permettre d'agir avec efficacité contre tous actes insurrectionnels.

Le 4 septembre, disait-il, une monarchie est tombée en ruines, si on peut appeler de ce nom un pouvoir qui fut l'avènement d'un crime, une honte qui a fini dans la honte ineffaçable de Sedan. La République de 1848 a cessé d'exister en fait, elle a continué en droit. La souveraineté est restée inamissible dans le peuple, qui n'a pas depuis cette époque manifesté sa volonté sur la forme du pouvoir. Nous avons eu des simulacres d'élections, mais pas d'élections ; une peur morne, la résistance écrasée, une nation courbée et silencieuse qui ne paraissait plus se remuer que sous le souffle énervant des jouis-

sances matérielles. tel est le spectacle de la France depuis le Deux-December. Dans un pareil milieu, pas de vote sincère, pas d'émanation de la volonté populaire. La République est d'essence immortelle; la force matérielle a pu la plier, mais non la détruire. Lorsque le 4 septembre, elle a secoué le linceul qui la couvrait depuis 1851, elle a reparu mutilée, mais vivante encore. La République est le dernier gouvernement que la France a voté librement. A-t-elle besoin d'être consacrée par un vote nouveau ? La nécessité la plus irrésistible qui fut jamais, le droit imprescriptible, ont marqué sa résurrection de leur sceau souverain.

N'y a-t-il pas, d'ailleurs, identité entre la République et le suffrage universel, le seul principe reste debout au-dessus des ruines des anciens systèmes ? Or, le suffrage universel implique, comme corollaire forcé, la forme élective du pouvoir, qui n'est qu'un simple mandata. La constitution d'un pouvoir héréditaire est la négation de la loi des majorités, de la souveraineté du peuple, une usurpation sur l'avenir. C'est la souveraineté du présent qui nie la souveraineté de l'avenir, c'est-à-dire une contradiction logique. La nation a repris possession d'elle-même ; donc le gouvernement républicain existe.

Le nouveau procureur général sut rester calme et impassible au milieu de nos défaites, de nos angoisses, de nos luttes politiques du moment. La République, vous l'avez vu, c'était pour lui le règne de la loi. Remplissant à la fois ses devoirs de magistrat et de citoyen, il procéda patiemment, fermement à la réorganisation des parquets et des justices de paix. Pénible ouvrage ! Il y a recolté, comme il fallait s'y attendre, bien des ressentiments et des inimités,

Quelques mois après, en janvier 1871, sans qu'il l'eût ambitionné, M. de Saint-Gresse était appelé à succéder à M. Piou dans les fonctions de premier président.

Entouré là, des débris des forces régulières, des volontaires accourus à son appel ; secondé par les magistrats, le Premier Président, décrété d'arrestation par la Commune, adressa à la population une proclamation énergique et à la garde nationale l'injonction de déposer les armes. Après quelques instants critiques, l'intervention conciliante de Joly, le retour de M. de Keratry, son attitude énergique, décidèrent les révoltés. La soumission s'accomplit et le calme se rétablit.

C'est le caractère des révolutions d'obscurcir la notion morale ! Où est la raison ? Où est le droit ? Les vainqueurs d'aujourd'hui, s'opposant à la révolution de demain, peuvent-ils dire : On n'ira pas plus loin, voici la limite ! M. de Saint-Gresse, séparé par une sorte d'abîme, d'anciens compagnons de lutte, devenus des accusés traduits aux assises des Basses-Pyrénées — où ils furent d'ailleurs ac-

quittés — eut l'affliction des suspicions et des calomnies. Ceux qui lui imputaient d'avoir renié ses croyances plus que jamais inébranlables, connaissaient peu la noble fierté de cet esprit, incapable de tolérer des excès et des atteintes contre la liberté d'autrui. Atteint au cœur, il exhala simplement sa plainte à la fin de sa déposition généreuse devant la cour d'assises de Pau :

« J'ai l'expérience des hommes et de la politique, moi aussi j'ai souffert de leur injustice et j'ai fait des ingrats. »

D'un autre côté, sa fidélité à ses convictions, sa rigidité dans sa ligne de conduite portèrent ombrage au gouvernement qui succéda à celui de M. Thiers. Le Procureur Général mit tout en œuvre pour ruiner la situation d'un premier président, auquel, du reste, sa Cour était politiquement hostile, en général, et pour le forcer à démissionner.

L'impassibilité voulue de M. de Saint-Gresse fut prise pour de la résignation. Le procureur général, enhardi, se permit, dans une cérémonie publique, un acte d'inconvenance des plus maladroits, en ce que, s'il supprimait la préséance du premier président, il atteignait aussi et très ouvertement la Cour qui marchait à sa suite. Ses membres les plus importants, malgré leurs divergences avec leur chef, se rendirent solidaires de l'affront. M. de Saint-Gresse, je le dois confesser, n'a jamais eu dans ses rapports avec les hommes la souplesse et la dextérité du diplomate. Emporté par un mouvement impétueux, il infligea « à son collègue » une de ces mortifications qui veulent un coup d'épée.

L'occasion parut bonne, non point de relever le gant, mais d'obtenir la révocation de l'unique premier président républicain qui fût alors. On avait compté sans l'indépendance de la Cour suprême. Une suspension de quelques mois fut seulement prononcée et, chose piquante, l'arrêt obligea moralement le Garde des Sceaux à mettre en disponibilité le Procureur général. Le prestige du premier président ne fut pas diminué par cette poursuite. Il put reprendre son siège, sans que la considération et le respect dont il jouissait eussent été entamés.

∴

Avec bonheur, M. de Saint-Gresse s'absorba dès lors dans sa haute judicature. Présidant assidûment la Première Chambre Civile, il considérait que « le devoir du juge c'est d'écouter jusqu'à ce que la

dernière étincelle de vérité ait lui dans les obscurités du passé ; qu'il ne s'agit pas de juger beaucoup, qu'il s'agit de bien juger. La statistique, c'est un chiffre à la place du droit. »

Le Barreau peut lui rendre ce témoignage qu'il a tenu parole. Les arguments présentés jusqu'à dix fois, les exposés, véritables discussions, suivis de discussions interminables reproduisant à nouveau les exposés, rien ne le rebutait.

Les avocats pouvaient regretter de ne sentir aucune barrière, s'il est vrai, comme le dit Linguet, que le plus difficile d'un plaidoyer soit de le finir.

Malgré cela, l'exploration des pièces par le magistrat était toujours minutieuse, l'opinion définitive n'arrivait qu'après les étapes d'une longue et opiniâtre méditation. On retrouve dans ses décisions notables la vigueur de sa pensée, la parure de son style, la puissance de sa dialectique.

Le grand ressort de la Cour était l'objet de tous ses soins et d'une administration aussi paternelle qu'éclaircie. Il avait examiné à fond, en homme qui sent tout le fardeau d'une grande responsabilité, les dossiers du personnel, depuis le plus humble juge de paix jusqu'aux rangs les plus élevés. Par ses manières affables et cordiales, il encourageait les magistrats, les interrogeant avec une sollicitude attentive sur leur situation, leurs intérêts de famille et de carrière, cherchant dans ces communications intimes, à se faire une idée exacte de leur valeur, pour assigner à chacun la place qui était due à son mérite et à ses œuvres. La géographie morale et politique du ressort, l'état des partis, des passions locales, les difficultés que l'administration de la justice pouvait rencontrer dans chaque arrondissement et même dans chaque canton, pour choisir avec plus de sûreté les magistrats dont la capacité, le caractère, les habitudes convenaient à ces milieux ; tout cela lui était familier. J'ai trouvé, dans tous les dossiers de nos archives, l'empreinte de sa main laborieuse et ses appréciations pleines de vérité, de réserve, de rare clairvoyance. En parcourant ces témoignages, je devrais dire ces portraits, j'ai senti plus encore, ce qu'il y avait dans mon prédécesseur, de justice impartiale, de tendre bonté pour ceux qui servaient à côté de lui.

Il avait pour ses magistrats une affection vraie, les défendant avec la chaleur de son cœur et une constante indépendance, contre les injustes attaques qui n'épargnent pas les plus dignes, et il était toujours écouté à la Chancellerie. Il s'occupait de leur avenir, s'identi-

fait à leurs ambitions légitimes, et trouvait ses joies les plus pures à leur procurer un avancement mérité.

Ses présentations s'inspiraient de la pensée de conciliation et de justice qui est la règle des gouvernements définitivement établis, faisant grand état des services de ceux qui ont épousé depuis longtemps la cause de la République et qui ont travaillé à la faire triompher aux dépens de leurs intérêts, mais tenant compte aussi de tous les droits légitimement acquis, rassurant sur leur avenir les magistrats qui témoignaient d'une sincère adhésion aux institutions du pays. Pour ceux-ci, il s'inquiétait moins de la date que de la franchise de leur rattachement.

Il consacrait aux réceptions des magistrats la plus grande partie de ses matinées, et il estimait que c'était le temps le mieux employé. Sa conversation animée, discursive, toujours agréable à entendre, répandait sur tous les sujets les vives clartés de son esprit, de son expérience.



La croix d'officier de la Légion d'honneur était venue récompenser ses éminents services. On lui réservait une distinction plus haute : en 1880, le siège de président de Chambre à la Cour de Cassation lui fut offert par le Garde des Sceaux, mais il le refusa.

Dans l'intervalle du labeur judiciaire, il se consacrait aux sociétés savantes. Membre né de l'Académie des sciences, il en suivait avec un intérêt particulier les travaux et le développement.

Administrateur des hospices, il touchait du doigt les souffrances du populaire, dont les malheureux trouvaient incessamment en lui un support et une protection.

Il répétait toujours que les privilèges de l'esprit, de l'éducation, du rang social, sont une force que l'on possède, non pour soi-même, mais pour ceux qui en sont privés.

C'est ainsi qu'il est parvenu au moment de la retraite (juillet 1884). Il est arrivé à l'inflexible limite d'âge, dans la plénitude de l'intelligence, toujours debout, sans facultés déclinantes.

Nommé premier président honoraire, il recevait de l'Académie des sciences un témoignage bien flatteur. • Vous vous hâtiez de conserver dans vos rangs ce membre d'élite, et par un suffrage aussi spontané qu'unanime, vous le classiez comme associé ordinaire de votre département des Inscriptions et Belles-Lettres. Si j'ai le périlleux

honneur de lui avoir succédé sur les deux sièges judiciaire et académique, je suis heureux, en retraçant sa vie si remplie, de témoigner à la fois ma profonde vénération pour mon prédécesseur, et ma vive reconnaissance pour la bonté qu'il m'a toujours montrée. »

M. de Saint-Gresse se retira à Moncaut, au milieu des paysans qu'il aimait et auxquels il avait toujours prodigué ses encouragements et ses conseils. Dans le calme et la dignité de sa retraite studieuse, il réglait, sur tous les points, les affaires de sa pensée et de sa conscience. Son esprit se repliait vers la redoutable obscurité de ces problèmes de l'au-delà, de la vie future, dont son regard ne s'était jamais détourné. Nous avons vu, à un instant, le philosophe, puiser sa doctrine aux sources pures du spiritualisme. Avec l'âge, le voisinage de la mort, ses pensées redevenaient complexes en restant sereines. Au travers des religions, il recherchait la morale. Tout en relisant l'Évangile, Bossuet, Bourdaloue, il revenait, non point au catholicisme, mais à l'idée chrétienne, dans laquelle il apercevait le type idéal de la justice absolue qui devait régir les lois relatives et contingentes qui gouvernent les hommes. Ces hautes questions faisaient le thème favori de ses entretiens avec un archiprêtre du voisinage, le curé de Laplume, ecclésiastique distingué et d'une grande ouverture de cœur.

Le 13 mai 1889, il a succombé à une angine de poitrine. Sa fin a été chrétienne, édifiante; il repose dans l'humble cimetière du village, loin de tout bruit, au sein de cette campagne qu'il chérissait.

Dans une séance d'installation, le 17 février 1872, M. de Saint-Gresse, en parlant de M. le Procureur général Delpech, disait :

Que vaut le talent à l'heure de la mort ? Il périt tout entier avec nous : c'est une passagère lueur de l'intelligence qui s'éteint et rentre dans la nuit. Il ne vaut, à ce moment suprême, que par l'emploi qu'on en a fait, qu'autant qu'on l'a consacré, non à une fin personnelle, mais à une œuvre morale. Ce qui survit d'un homme, ce qui reste de lui par delà la limite de la vie, c'est le bien qu'il a fait, ce sont les nobles exemples qu'il a laissés et qui suscitent de fécondes imitations.

Je puis, lui appliquant ses propres paroles, dire en terminant, de M. de Saint-Gresse : sa vie a été longue et belle par les œuvres, il l'a consacrée tout entière à l'honneur et au devoir ; aussi gardons-nous chèrement son souvenir et sa mémoire.

FABREGUETTE.

APPENDICE

A L'ÉLOGE DE M. DE SAINT-GRESSE

Il n'est pas certainement un lecteur qui, arrivé aux dernières lignes de l'éloge de M. de Saint-Gresse, par M. le Premier Président Fabreguette, n'estime qu'il n'y manque rien. Il n'y manque rien, en effet, des grandes lignes de sa biographie ; cependant j'aurais le désir d'y ajouter quelques menus traits qui préciseront certaines indications et aideront à bien connaître l'homme. Ils se rapportent aux années de jeunesse, au temps où M. de Saint-Gresse faisait son droit à Paris et déjà gagnait vaillamment sa vie. J'ai eu la chance très heureuse de nouer avec lui des relations que l'éloignement devait relâcher, mais que sa mort seule a pu rompre, et qui, pendant les quatre années que nous passâmes côte à côte, n'eurent pas un jour de perdu. Si j'en évoque ici le souvenir, ce n'est pas pour faire savoir qu'il m'honora de son affection, mais pour rendre, en public, à sa mémoire, un hommage qui était dans mon cœur.

C'est à Paris, en 1839, que commença notre liaison. J'avais pris logement chez d'honnêtes bourgeois qui tenaient une table d'hôte tout au haut de la rue des Postes, entre l'hôtel Flavacourt, où demeurait Michelet, et le Séminaire des Missions françaises. M. de Saint-Gresse, qui logeait rue Garancière, dans le quartier Saint-Sulpice, en était l'un des commensaux. Au premier repas que j'y fis, on me le donna pour voisin. Quelques mots furent échangés, entremêlés de quelques politesse. Quand il sut que j'étais d'Agen, il eut un mouvement de surprise joyeuse qui m'attira tout aussitôt vers lui. Il se trouva que nous avions dans nos départements respectifs quelques connaissances communes ; l'énoncé de leurs noms fut comme un lien de plus.

M. de Saint-Gresse était alors un grand jeune homme un peu fort qui paraissait avoir plus que son âge. Des yeux d'un bleu vif, mais très doux tempéraient agréablement la gravité de sa physionomie. Un nez légèrement relevé vers le bout, un large front, de longs che-

veux tombants lui donnaient un aspect quelque peu socratique. Il aimait à parler, mais ne s'imposait pas. Sa parole aisée, abondante, brillante aussi et imagée s'accompagnait le plus souvent d'un geste que je vois encore, bras droit horizontal, projeté en avant, trépidation légère de la main. Il était l'orateur de notre table d'hôte qui réunissait des hommes de conditions et d'âge très divers, officiers de terre ou de mer en retraite, artistes, anciens professeurs, étudiants en droit, en médecine et en lettres. Quand, interrogé par l'un d'eux, il donnait son avis sur la question du jour, on l'écoutait comme on eût fait un maître. Il l'était déjà par l'esprit et la fonction.

C'est en qualité de maîtres d'études dans l'institution Jubé, près du Panthéon, qu'il avait inauguré sa laborieuse carrière. Il échangea bientôt ce rôle infime contre un autre qui s'accordait mieux avec son goût naturel des hautes spéculations. Il y avait, dans la rue des Fossés-Saint-Victor, au voisinage aussi du Panthéon, une institution spéciale pour la préparation au baccalauréat, ce qu'on appelle « une boîte à bachot » dans l'argot actuel des lycées. Elle était très en faveur, M. Delavigne, son chef, l'ayant montée sur un grand pied et n'admettant pour collaborateurs que des sujets ayant fait preuve de capacité et de tenue.

La chaire de philosophie, au moment où je suis de ce récit, venait de vaquer dans sa maison. Vite il alla l'offrir à M. de Saint-Gresse, qui, bien que son temps fût très pris par des répétitions de droit, ne crut pas devoir refuser, se sentant assez fort pour tout mener de front. On lui demandait un cours par semaine ; c'était trois leçons à faire de deux jours l'un. Bientôt on en demanda deux. Il les fit avec tout le soin et l'exactitude possibles, ouvrant sa leçon à l'heure fixée et la prolongeant bien au delà quand le sujet lui commandait de n'être pas ménager de son temps. Il aimait la jeunesse et la philosophie, double raison pour lui de mettre dans son cours, autant que cela fût faisable, l'ordre, la clarté lumineuse et la généreuse chaleur qui étaient, pour ainsi dire, les marques de son esprit.

J'obtins un jour d'aller l'entendre sans qu'il me sût présent à sa leçon. Il esquissait, au moment où j'entrais, la biographie de Condorcet et sa conception historique des progrès de l'esprit humain. Son devoir était d'exposer le vice grave d'un système basé sur le sensualisme, doctrine qui blessait au vif ses instincts spiritualistes et ses convictions religieuses. Il se garda bien d'y manquer, mais on sentait dans son accent une secrète sympathie pour le doux rêveur

qui crût voir l'homme ou plutôt l'humanité marcher jusqu'à la fin des temps, et d'un pas de plus en plus sûr, vers la vérité et le bonheur.

Cette sympathie se conçoit étant donné que le jeune professeur avait pris rang parmi les plus fervents disciples de Buchez. Je n'ai pas à dire ce qu'était ce philosophe austère et convaincu dont l'influence, durant dix ou douze ans, fut vraiment considérable. M. le premier Président Fabreguette en a gravé le portrait en traits justes et profonds. Qu'on me permette pourtant de dire que le néo-catholicisme, qui est son œuvre personnelle, admettait aussi l'idée de progrès ; mais, différence essentielle, ce n'est pas de l'unique action des sens externes qu'il fait dériver ce progrès, c'est bel et bien de la Révélation, laquelle aurait d'avance marqué à l'homme un but d'activité qu'il doit s'efforcer d'atteindre. Il faut qu'il achète à ce prix l'état de perfection auquel il doit prétendre.

M'initier à ces idées était un des plaisirs de M. de Saint-Gresse ; peu de jours se passaient sans qu'il m'en entretint, mais c'était surtout le lundi que s'accroissait sa propagande. On s'était réuni la veille, le maître ayant contracté l'habitude d'ouvrir tous les dimanches son modeste salon. L'histoire, la philosophie, les sciences physiques et naturelles y défrayaient la causerie, quand l'économie sociale s'était taillée sa bonne part. On parlait ensuite des événements du jour, de la politique de mots, exemple de passion vraie, dans laquelle on s'endormait, sans souci du lendemain et du danger dont menaçait la patrie un régime qui s'obstinait, en s'enfermant dans « le pays légal » à fausser les vraies traditions. On se séparait d'ordinaire en s'exhortant aux mâles résolutions pour le jour où éclaterait la crise qu'on prévoyait sans pouvoir la conjurer.

En me donnant quelques détails sur la réunion de la veille, M. de Saint-Gresse m'en nommait le personnel. Il se composait en général de médecins, d'avocats, de publicistes, de professeurs de science ou de lettres, tous ou républicains ou libéraux plus ou moins avancés et confessant la foi religieuse du maître. Quelques-uns de leurs noms me sont présents, leur souvenir étant fixé pour moi par des ouvrages d'eux que je possède. J'en citerai trois par acquits de conscience : Auguste Ott, docteur en droit, auteur d'un *Manuel de l'Histoire universelle* qui constituait une habile application de la doctrine du progrès ; Cerise, médecin et écrivain de race, dont l'Académie de Médecine venait de couronner un savant traité *des Fonctions et des*

maladies nerveuses ; Bastide enfin un futur ministre, qui a écrit sur *les guerres de religion en France* deux petits volumes conçus dans un grand esprit de modération et de justice.

M. de Saint-Gresse aimait Buchez pour les qualités de son cœur et se plaisait à lui attribuer une véritable supériorité d'esprit, sentiments que tous partageaient dans le cénacle où ils étaient admis. Il se nourrissait de ses ouvrages et notamment de son *Essai d'un traité de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès. L'introduction à la science de l'histoire* lui paraissait aussi un de ces livres qu'on ne saurait assez louer et méditer. Dans l'*Histoire parlementaire de la Révolution Française*, qui ne comptait pas moins de quarante volumes, ce qui l'avait le plus frappé, c'était les morceaux philosophiques placés par Buchez en tête de chacun d'eux. — Ils révèlent, me disait-il, l'habitude de voir et de juger de haut, en même temps qu'une lecture immense. La genèse du christianisme et celle de la Révolution française, y sont exposés de main de maître. Peu d'auteurs peuvent se flatter d'avoir ouvert à leurs lecteurs un pareil trésor de savoir, d'observation sagace et pénétrante, je dirais presque volontiers, d'intuition divinatrice. — Pour me guider dans la lecture de ces morceaux tant admirés, il m'en donna la liste écrite de sa main, avec, pour chacun d'eux, le chiffre de la tomai-son et l'indication du sujet traité. Je l'ai retrouvée par hasard dans un exemplaire du *Traité des fonctions et maladies nerveuses*, qu'il tenait du docteur Cerise et qu'il m'offrit en don d'adieu le jour où je quittai Paris pour rentrer dans ma famille. En voici la copie exacte ; elle pourra servir de guide au lecteur qui serait tenté de contrôler les jugements trop laudatifs peut-être, mais sincères de M. de Saint-Gresse.

« V. — De la Révolution. — Initiative de l'erreur philosophique des révolutionnaires.

« VI. Du Droit des gens. — Le christianisme est une doctrine sociale. — Réponse au *Semeur*.

« VII. De l'esclavage. — Des dogmes qui ont précédé le christianisme.

« IX. — Des rapports du... avec l'Evangile. — Des hommes de bonne foi qui se trompent en science.

« XIII. — Considérations sur le système circulaire en histoire. — De l'Eclectisme. — Sur les révolutions modernes. — Sur Platon et Aristote.

- « XIV. — Du protestantisme, de l'eclectisme, du catholicisme, etc.
- XV. — Des révolutions protestantes en Suède, Danemarck, Angleterre, Allemagne.
- XVI. — Morale. Criterium.
- XVII-XVIII. — Progrès.
- XIX. — Appréciation morale des journées de septembre. — La Saint-Barthélemy.
- XX. — De la crainte et de la terreur considérées comme méthode sociale.
- XXII. — Armées.
- XXIII. — De la légitimité du pouvoir.
- XXIV. — De l'éducation ; de la codification pénale et rémunérative.
- XXV-XXVI. — Gironde et Montagne ; leurs principes.
- XXIX. — Du clergé.
- XXX. — De la liberté et de l'égalité.
- XXXI. — Sur un discours de Robespierre. — De la morale. — Du philosophisme.
- XL. — Résumé général des doctrines des auteurs de *l'Histoire parlementaire de la Révolution française*.

Les soins exigés par ses cours à l'institution Delavigne et ses répétitions de droit ne suffisaient pas à remplir l'activité de M. de Saint-Gresse. Le journal *Le Droit*, dont Ledru-Rollin, alors avocat à la Cour de Cassation, était le rédacteur en chef, avait en lui un collaborateur dont on goûtait le talent non banal. Il y rendait compte des ouvrages de jurisprudence, d'histoire et de philosophie, que les éditeurs venaient de mettre en vente. Les écrivains aimaient à passer par sa plume, sûrs d'être honnêtement et sainement jugés. Je me souviens d'avoir vu Charles Labitte, dont il avait loué la remarquable thèse traitant *De la Démocratie chez les prédicateurs de la ligue*, le remercier avec une effusion, une émotion qui me touchèrent. Un souvenir très vivant m'est resté de cet homme de cœur, qui devait mourir jeune.

Etendant sa juridiction, M. de Saint-Gresse donna au *Droit* d'amples études, qui seraient aujourd'hui des articles de Revue, sur les philosophes et les écrivains célèbres. Un travail consacré au chancelier Bacon, puis un autre à Joseph de Maistre, contribuèrent à le mettre hors de pair. Ce dernier, à côté d'éloges mérités, lui valut quelques querelles. Cela venait du faubourg Saint-Germain où il avait des re-

lations qu'il n'eût tenu qu'à lui d'entretenir, mais qu'il négligeait sans y prendre garde. On lui reprochait aigrement d'avoir appelé l'auteur du *Pape* et de l'*Eglise Gallicane* « un grand seigneur impertinent ». A ce reproche, il faut le dire, s'en ajoutait un autre non moins vif et souventefois formulé touchant son infidélité aux traditions politiques de sa famille. Mais le sort en était jeté ; il ne pouvait remonter le courant. Jamais, au bas de ses articles, on n'avait vu la particule s'étaler devant son nom obscur, ce nom qu'il estimait, à bon droit, seul valoir. Ce n'était pas d'ailleurs, comme on pourrait le croire, par condescendance servile aux tendances de son parti qu'il avait pris cette résolution et cette habitude, mais par dédain philosophique d'une distinction puérile ; car personne à Paris, dans le camp libéral, ne se doutait qu'il fût d'extraction noble. Qu'importe, après tout ? La jeunesse a de ces audaces, ou de ces courages.

Après les anciens les modernes et même les contemporains. Les professeurs de la Faculté de droit vinrent figurer à leur tour dans la collection de portraits qu'avait peints M. de Saint-Gresse et l'un d'eux, non le moins illustre, se déclara très satisfait du sien. Le fait est trop peu connu et mérite trop de l'être, il est d'ailleurs trop à l'honneur du peintre pour que je renonce au plaisir de le conter en quelques mots.

Un jour d'été, j'étais allé le prendre pour aller avec lui au collège de France entendre, je crois, Michelet. Comme il achevait sa toilette, deux coups discrets résonnent à la porte. J'ouvre : c'est un laquais, un laquais galonné, qui demande M. de Saint-Gresse. Apparition de celui-ci à qui le messenger présente un large pli de la part de son maître. Mon ami rompt le cachet et va à la signature : c'est celle du comte Rossi, pair de France, membre de l'Institut et doyen de la Faculté de droit, celui-là qui, cinq ans plus tard, étant ministre de Pie IX, devait tomber sous le fer d'un sectaire. Il remerciait en termes courtois l'auteur d'un portrait de lui, que *Le Droit* venait de donner, rendait hommage à son talent et à son indépendance et le priait de vouloir bien accepter, avec la série entière de ses œuvres, une invitation à dîner pour un jour qu'il indiquait. M. de Saint-Gresse, surpris autant au moins que flatté, accepta l'invitation, — pouvait-il faire autrement ? — et eut l'honneur de s'asseoir à la table du doyen, en brillante compagnie. Il y fut, naturellement, l'objet des plus délicates attentions. Or, telle était sa modestie qu'il tut cette bonne fortune dont bien d'autres, et de moins dignes, n'eussent pas manqué de faire grand bruit.

Tout à l'heure, en passant, j'ai nommé Michelet. A son sujet me revient à l'esprit un souvenir assez piquant. Nous suivions son cours, M. de Saint-Gresse et moi, avec grande assiduité. Ce cours commençait à deux heures. Jamais le professeur ne se faisait attendre. Un jour, pourtant, le quart ayant sonné, nous ne le voyions point paraître; il n'arriva qu'à la demi, rouge et toussant plus fort qu'à l'ordinaire. — Excusez-moi, Messieurs, dit-il, en s'asseyant. Je suis en faute et j'en ai grand regret. Comme je venais par le quai, un étalage de gravures a provoqué mon attention. Je ne pensais y jeter qu'un coup-d'œil, mais je comptais sans une estampe qui m'a, comment dirai-je? — qui m'a ensorcelé. Allez la voir. C'est l'atelier du charpentier Joseph, une grande chambre aux murs nus supportant quelques outils. Courbé sur son établi, le bonhomme débite une pièce de bois, pendant que le petit Jésus, armé d'un balai minuscule et ceint d'un tablier de peau, pousse des copeaux au dehors. Dans un coin, du seuil d'une porte ouvrant sur un jardinet et par où le soleil envoie quelques rayons, la Vierge suit d'un œil attendri et songeur, dans l'accomplissement de son humble travail, l'enfant divin qui sauvera le monde. Voilà, Messieurs, ce qui m'a troublé, troublé délicieusement, jusqu'à me faire oublier l'heure. Oh! le génie allemand, qu'il est aimable et qu'il est tendre! Qu'il est profond aussi! C'est un abîme où luit un jour élyséen fait pour les doux et pour les sages. Nous n'avons rien de cela, nous Français, ni ne l'aurons. Nous naissons raffinés, guindés et solennels, incapables, par conséquent, de goûter l'art bourgeois et parfois enfantin de cette bonne et naïve Allemagne. Mais on ne peut pas tout avoir, ce qui fait qu'on s'en console. — Cela dit, Michelet se mit à sa leçon, qui avait pour sujet l'expédition d'Attila dans la Gaule, et qui fut superbe. Tous frissonnaient à l'entendre décrire cet avorton macrocéphale, au nez écrasé, au front bas et percé de deux trous ardents, qui, la veille d'une bataille, au lieu de compter les hommes les mesurait comme on fait le grain.

La boutade germanophile que nous venions d'essayer alimenta pendant deux ou trois jours la verve du quartier latin. Elle eut un succès colossal auquel M. de Saint-Gresse contribua pour une bonne part dans le milieu où il vivait. Ce fut à notre table d'hôte, l'occasion d'un débat très vif entre lui et un étudiant en lettres, jacobin en politique, qui, je ne sais pourquoi, abhorrait l'Allemagne, car il avait le culte de Hegel. Il est mort, il y a quelques mois, député de la Haute-Loire, intransigeant au moins autant qu'en sa jeunesse. Il s'appelait Jules Maigne et était né à Brioude.

M. de Saint-Gresse ne l'avait pas oublié ; il se souvenait aussi de la querelle née entre eux à propos de « ces bons allemands. » — Ah ! me disait-il, après la guerre de 1870, c'est ce jeune fou qui voyait clair. les faits lui ont donné cruellement raison. Nous étions tous, Michelet le premier, frappés d'un tel aveuglement que nous n'eussions pas vu ce qui crève les yeux, et sans la terrible leçon qui nous a été infligée, notre béate sympathie irait encore à nos vainqueurs. Pourtant... ! Tenez, ajouta-t-il en fronçant le sourcil, je ne compare pas Guillaume à Attila, mais les troupes de l'Allemand ne valent guère mieux que les bandes du Hun. » — A ce mot nous nous séparâmes.

Les souvenirs que je viens d'évoquer se rapportent, sauf le dernier, au laps de temps compris entre le mois de novembre 1839 et le mois de septembre 1843. Au cours des années qui suivirent et jusqu'au jour où il prit sa retraite, je ne le voyais qu'à l'époque où les vacances du Palais le ramenaient dans le Lot-et-Garonne. Quand, ayant atteint la limite d'âge, il s'y fixa définitivement, nos entrevues devinrent plus fréquentes, moins pourtant que j'eusse voulu, et sincèrement amicales. Un des grands regrets de ma vie est de m'être trouvé éloigné du pays quand la nouvelle de sa mort m'arriva par un journal. Avec quel plaisir douloureux j'eusse accompagné les amis qui rendaient les derniers honneurs à ce magistrat éminent, à cet homme aimé de tous, dont ce n'est pas assez dire qu'il fut bon, car il était la bonté même !

Ad. MAGEN.

LES HOPITAUX DE LA VILLE D'AGEN

AVANT 1789

(SUITE)

— La Révolution se montra moins sévère et moins injuste envers l'hôpital Saint-Jacques et les pieuses filles qui le desservaient. qu'à l'égard des Communautés et autres maisons religieuses de la ville d'Agen. Son fonctionnement resta le même jusqu'au 28 juillet 1790, époque où, par ordre du Directoire du département, MM. Géraud Fontfrède et Georges Benaud, officiers municipaux, vinrent procéder à l'inventaire obligatoire de tous ses effets mobiliers.

« Et y étant arrivés, nous dit le procès-verbal de leur visite, avons trouvé Messieurs Barbier de Lasserre, Phiquepal et Delpey, administrateurs de la maison, ainsi que les sœurs Marie-Madeleine Blanc, Marie Brissard, Anne Jacquinot, Marie Maurand, Marianne Meriel, Françoise Delrue et Marie-Jeanne Violomée, sœurs de l'ordre de S. Vincent de Paul, chargées du soin du service de l'hôpital. »

Tous les registres de comptes furent soigneusement vérifiés, inventoriés et paraphés. La totalité des charges se monte pour cette année à la somme de 1,725 livres, 6 sols, dont 400 livres pour le premier aumônier et 300 livres pour le second, 420 livres pour l'entretien des sœurs, 100 livres pour les honoraires des deux médecins, 89 livres pour ceux des deux chirurgiens, et 96 livres pour gages des trois domestiques, plus diverses dépenses éventuelles, etc. La sacristie est riche en ornements d'églises, chasubles, calices, en-

censoirs, lampes, vases, etc. La salle des hommes renferme 25 lits ; celle des femmes, 15 lits. Il s'y trouve suffisamment de linge. Enfin on remarque sept portraits des bienfaiteurs de la maison et quinze estampes représentant la vie de S. Vincent de Paul, etc.

« Et ayant interpellé les sœurs si elles entendent rester dans l'ordre, elles nous ont déclaré toutes entendre vivre et y mourir, conformément à la liberté de leurs statuts ¹. »

Deux ans plus tard, la situation reste la même. Il est procédé seulement, le 17 octobre 1792, au recollement de l'inventaire précédent et à la vérification desdits meubles, qui furent tous trouvés dans le même état. Interpellées de nouveau sur leurs intentions, les sept sœurs de l'hôpital qui étaient : Marie-Madeleine Blanc, Marie-Jeanne Brissard, Anne Jacquinot, Marie Maurand, Marie Meriel, Marie-Françoise Delrue, et Anne Seré, déclarèrent unanimement vouloir rester dans leur ordre et continuer, comme telles, à servir l'hôpital d'Agen ².

Mais avec les mauvais jours, le contrôle et l'administration de l'hôpital subirent de profondes modifications. Disons toutefois bien vite que la sainteté, le désintéressement, le dévouement absolu des sœurs de charité trouvèrent grâce devant les rigueurs des farouches conventionnels, et que les filles de S. Vincent de Paul furent maintenues, avec le titre de *citoyennes* il est vrai, à l'hôpital d'Agen, dont la chapelle avait été déjà fermée au public, par arrêté du 17 août 1791, rendu en exécution de la loi du 13 mai précédent. Les sœurs durent se conformer aux rigueurs du moment et prendre des habits civils : une coiffe d'artisane, une guimpe noire, un tablier blanc sur leur robe noire, tels furent les seuls costumes qu'on leur permit. « Des prêtres insermentés, nous dit le chanoine Delrieu ³, cachés dans leur maison ou à l'extérieur, venaient cependant en secret leur dire la messe ou pourvoir avec prudence au service religieux. Dans ces jours trop orageux, elles s'en pri-

¹ Archives départementales. Biens Nationaux.

² Idem.

³ Notice historique sur Mgr Jacoupy.

vaient ou allaient entendre la messe à la maison qu'occupent les sœurs Dominicaines de la rue Roussanes. »

Et Labrunie, témoin oculaire de tous les événements de cette lamentable époque, ne peut s'empêcher de s'écrier, à propos des sœurs de S. Vincent de Paul de l'hôpital d'Agen : « Je ne puis omettre ici ce dont j'ai été témoin dans cette Révolution, où tant de prêtres et autres personnes ont eu la lâcheté d'abandonner leur religion ou de s'en interdire l'exercice. Ces respectables filles, bravant les menaces de nos tyrans et de leurs suppôts, ont continué de remplir avec exactitude les obligations que leurs vœux leur avaient fait contracter envers Dieu et ses membres souffrants. Je puis dire, sans crainte d'être démenti, que, malgré la détresse où elles ont été réduites, leur dévouement et leur courageuse conduite nous ont conservé l'hôpital, dont le service n'a jamais été interrompu¹. »

Le dernier fructidor, an ii, (16 septembre 1794), il est rendu compte par l'administration « de l'hospice Jacques de la ville d'Agen, département de Lot-et-Garonne », de l'état de la maison. Le total des dépenses se monte à 51,521 livres, dont 7,154 l. de pain, 25,200 l. de viande, 6,000 l. de vin, 84 de légumes, et 2,100 livres pour l'honoraire « des sept *citoyennes* qui desservent les pauvres malades, à raison de 300 livres pour chacune². »

Un an plus tard, un état des bâtiments et édifices nationaux inventus et employés à des objets d'utilité publique, du 14 vendémiaire, an iii, (5 octobre 1794), déclare « que cette maison renferme toujours l'hôpital qui est actuellement plus utile que jamais, à cause du grand nombre de militaires malades qui s'y réfugient. L'église, ajoute-t-il, a été convertie en salle de malades³. »

La chapelle de l'hôpital fut toutefois une des premières qui fut réouverte au culte au mois de juin 1795, en vertu de la loi du 11 prairial, an iii. Mais les sœurs ne purent de longtemps revêtir leurs habits religieux⁴. Elles durent même, après le coup d'état

¹ Labrunie. Abrégé chronologique. Année 1686.

² Archives départementales. Biens Nationaux.

³ Idem.

⁴ Proché. Annales de la ville d'Agen, p. 52.

révolutionnaire du 18 fructidor, an v, (4 septembre 1797), subir une fois encore la visite des commissaires du gouvernement, qui fouillèrent de fond en comble l'hôpital Saint-Jacques sous le prétexte qu'il devait receler des gens de la réaction. Ce ne fut que lorsque Monseigneur Jacoupy eut pris, en 1802, possession de son diocèse, que sur son ordre et sa direction elles suivirent une retraite des plus sévères, et que, le 23 mars, fête de l'Annonciation, après une chaleureuse allocution qu'il leur adressa, elles renouvelèrent solennellement leurs vœux entre ses mains. Depuis, les sœurs de l'hôpital eurent leur aumônier respectif¹.

— Le 8 frimaire, an v, (28 novembre 1796), par ordre de la municipalité, une commission toute nouvelle fut nommée pour la régie de l'hôpital Saint-Jacques. Firent partie de cette commission les citoyens Chaubard, Falagret aîné, Landié, Lacuée et Guémin². Mais leurs fonctions ne durèrent que peu de temps ; car, moins d'une année après, l'administration de l'hôpital fut refondue du tout au tout. A l'hôpital Saint-Jacques on réunit, comme nous l'avons déjà vu au chapitre précédent, la Maison du Refuge, et, ainsi que nous le dirons à la fin de ce chapitre, les épaves de l'hôpital de Las. Des trois commissions qui existaient, on n'en fit plus qu'une seule, et la nouvelle commission, dite *des Hospices réunis*³, fut installée le 4^{er} thermidor, an v (19 juillet 1797).

« Ce jourd'hui, en effet, dit le procès-verbal d'installation, 4^{er} thermidor, v^e année républicaine, nous, président de l'administration municipale de la commune d'Agen, commissaire nommé pour procéder à l'installation de la Commission des hospices civils, nous sommes rendus à trois heures de relevé dans une des salles dépendant de l'établissement Saint-Jacques, où nous avons trouvé les citoyens Chaubard, Landié, Sevin, Canuet et Falagret aîné, nommés commissaires par arrêté du 19 messidor, et les membres de la commission du Refuge et de l'hôpital, supprimée; et, après avoir donné lecture des arrêtés de l'administration centrale du 9 messidor et de

¹ Delrieu. Vie de Mgr Jacoupy, p. 259.

² Archives de l'hôpital. Liasse.

³ Idem.

l'administration municipale du 19 dudit mois, nous avons procédé à l'installation des membres de la nouvelle *Commission des hospices civils*¹.

De ce jour, il n'y eut plus, en effet, qu'une seule commission des hospices civils réunis, qui fonctionna à l'hôpital Saint-Jacques jusques après la chute du premier Empire. Cette commission, composée à ses débuts, des citoyens : Barsalou, président, Proché, Palisse, Andrieu et Dutrouilh, secrétaire, fut chargée tout d'abord de recevoir et de vérifier avec la plus scrupuleuse exactitude les comptes des anciens commissaires. Puis elle fit exécuter d'importantes réparations dans la partie méridionale du grand corps de logis, pour y placer les enfants-trouvés, dits *Enfants de la Patrie*, qui devaient désormais y loger en vertu d'une décision du ministre de l'Intérieur du 15 nivôse, an vi. Des portes et des fenêtres furent ouvertes, de nouvelles chambres furent créées, dont les frais se montèrent à la somme de 1,095 livres, 11 sols. En même temps tous les militaires malades ou blessés y furent également envoyés².

Ce surcroît de charges n'améliora pas la situation financière de l'hôpital. Quelques jours après leur installation, les nouveaux commissaires de l'an viii (21 septembre 1799), qui étaient les citoyens Cazabonne-Lajonquière, Sevin aîné, Barbier-Lasserre, Andrieu et Palisse écrivent aux ministres une lettre collective où ils leur font part de l'état déplorable où se trouve l'hôpital et leur demandent au plus vite quelque secours³. Le nombre des enfants de la Patrie augmente surtout chaque année d'une façon inquiétante. Leur entretien ruine la maison. Aussi, le 23 ventose an ix, (14 mars 1801), le ministre de l'intérieur écrit-il au Préfet de Lot-et-Garonne :

« De toutes les institutions, citoyen Préfet, la plus utile peut-être est celle qui accorde des secours et un asile aux enfants abandonnés. Mais cette sainte institution a été dégradée par toutes sortes d'abus sur lesquels je viens appeler ce jourd'hui votre attention. Depuis dix ans le nombre des enfants abandonnés a fait plus

¹ Archives de l'hôpital. Liasse.

² Idem.

³ Idem.

que doubler dans nos hospices. Il s'élève en ce moment au chiffre de 63,000 !... En conséquence, à compter du 1^{er} germinal, an ix, on n'accordera plus aucune indemnité aux filles-mères; et on raiiera des états des enfants abandonnés, nourris et entretenus aux frais de la République, tous ceux qui y sont inscrits dont les parents sont connus¹. »

Quelques donations importantes vinrent cependant à cette époque augmenter les ressources pécuniaires de l'hôpital S. Jacques. Monsieur Claude Lamouroux lui céda, en 1809, un terrain situé près de l'hôpital de Las; M^e Barbier-Lasserre, une pièce de terre, au lieu de Labonde, commune de Bon-Encontre; M^e Renaud, avocat, une maison et un jardin, rue Cajarc, joignant ledit hôpital (24 février 1806); Monsieur Malebaysse, en 1808, une autre maison située rue Cajarc, etc., etc.² Toutefois ces libéralités ne furent pas assez considérables pour permettre, comme le demandait le gouvernement en la personne du général Berthier, d'agrandir la salle destinée à recevoir les militaires malades ou blessés.

Un conflit éclata, en 1812, entre le gouvernement et les sœurs de l'hôpital Saint-Jacques. Ces dernières, nous apprend Proché dans ses Annales, refusèrent de reconnaître une supérieure générale que venait de nommer l'Empereur. Plutôt que de se soumettre à sa volonté souveraine, elles préférèrent quitter leurs fonctions et se retirer. Elles furent aussitôt remplacées par d'autres sœurs du même ordre, qui furent installées officiellement à l'hôpital d'Agen, le 22 mai de cette même année. Dans le nombre se trouvait la Mère Lucrèce, la sœur Cécile, qui la remplaça bientôt comme supérieure, et la vénérable sœur Augustine, qui toutes trois furent les bienfaitrices de l'hôpital. « Elles ont trop bien mérité de la ville et des pauvres d'Agen, dit l'abbé Delrieu, leur mémoire et leur dévouement, si plein d'activité et d'intelligence, sont trop gravés dans la reconnaissance publique, pour que nous hésitions à prononcer leurs noms. »

Le 4 février 1816, mourait Mademoiselle Delbès, habitant rue

¹ Archives de l'hôpital. Liasse.

² Idem.

Molinier, à l'âge de 66 ans. « C'était, dit encore le chanoine Delrien, une fille très pieuse et très charitable. Elle se tenait le plus souvent à l'hôpital et rendait aux malades les mêmes services que les sœurs. Elle a donné par son testament à l'hôpital une grande métairie près de Bon-Encontre et le reste de ses biens à sa nièce, épouse de M. Guerrin, négociant ».

« M. de Cazabonne de La Jonquière, président à la cour royale d'Agen, mourut le 1^{er} avril 1817. Ce fut encore un des bienfaiteurs de l'hôpital. Il lui légua par son testament 12.000 francs et 500 sacs de blé, payables en dix ans par égales portions. Il donna encore 10.000 francs au bouillon des pauvres. Selon sa demande, il a été enterré dans le cimetière des pauvres ¹ ».

L'année 1819 fut la dernière pour l'hôpital du Martyre. Une ordonnance royale du 20 janvier de cette année désaffecta en effet son ancien emplacement et prescrivit sa fusion avec la Manufacture. Vu l'importance de ce document, nous en reproduirons ici le texte *in extenso* :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes verront, Salut.

« Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'Etat de l'intérieur,

¹ Les portraits de mademoiselle Marie-Anne Delbès et de M. Cazabonne de La Jonquière subsistent encore dans la salle de la Commission d'administration de l'hôpital Saint-Jacques d'Agen. A côté d'eux, nous citerons également les portraits fort jolis de Marguerite-Foy Gautier, l'aînée, et Marguerite Gautier, la jeune ; de M. Jean-François Ducasse du Mirail, décédé le 23 février 1816 ; de noble Godefroy de Secondat, écuyer, décédé le 6 mars 1774, avec ses armes ; de MM. Canuet, aîné, décédé en 1821 ; Cazabone, curé de Saint-Caprais d'Agen ; Claude Passelaygue, chanoine de la Cathédrale ; Antoine Cabal, bourgeois, décédé le 23 avril 1781 ; Etienne-Nicolas Malebaysse, décédé en 1833 ; messire Antoine Muraille, écuyer, chevalier de saint Louis, décédé en 1786 ; François Charrière, prêtre, conseiller en l'élection ; de madame Muraille Ratier ; de noble demoiselle Marie-Catherine Descayrac, avec ses armes, décédée le 13 avril 1769 ; de dame Françoise-Geneviève de Chabrières, épouse de M. François Ducasse du Mirail, décédée en janvier 1788 ; de la Mère Cécile Chalabre, une des supérieures de l'hôpital ; enfin de l'illustre évêque Mascaron ; tous qualifiés bienfaiteurs des pauvres de l'hôpital d'Agen.

« Notre Conseil d'Etat entendu ;

« Vu les délibérations du Conseil Général du département de Lot-et-Garonne, prises dans ses sessions de 1817 et 1818, concernant le dépôt de mendicité de ce département, sa suppression et la meilleure destination à donner aux bâtiments qui appartiennent aux hospices d'Agen ;

« Vu une délibération de l'administration des hospices de cette ville du 15 avril 1818 ;

« Vu une délibération du Conseil Municipal du 30 avril ;

« Vu un avis du Préfet, en date du 25 juillet suivant ;

« Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Article 1^{er}. — Le dépôt de mendicité, créé, le 9 octobre 1810, dans les bâtiments et dépendances de l'ancien hospice de Las, à Agen, appartenant aux hospices de cette ville, est supprimé.

« Art. 2. — Les sommes provenant de la dotation de cet établissement, et qui seraient encore disponibles, seront, après l'entier acquittement de ses dettes, employées à pourvoir à des dépenses d'une utilité départementale, sur le vote du Conseil Général et la décision de notre ministre, secrétaire d'Etat de l'Intérieur.

« Art. 3. — Tout recouvrement cessera d'avoir lieu sur les communes du département pour raison du contingent ou complément du contingent qu'elles avaient à payer dans les dépenses du dépôt, sur leurs revenus des exercices antérieurs à 1816 et des six premiers mois de ce dernier exercice.

« Art. 4. — Les bâtiments et dépendances de l'hospice de Las seront rendus aux hospices d'Agen, dans l'état où ils se trouvent, sans réclamation de plus-value pour les améliorations qui y ont été faites.

« Art. 5. — Les portions de terrain qui ont été acquises et réunies à ces bâtiments pour les besoins du dépôt, seront concédées, ainsi que le mobilier de cet établissement, aux mêmes hospices, sous condition expresse que l'hospice Saint-Jacques sera transféré à l'hospice de Las, et que les bâtiments dudit hospice Saint-Jacques, ainsi évacués, seront cédés en toute propriété à la ville d'Agen, qui en disposera, soit pour le casernement, soit pour tout autre service municipal.

« Notre ministre, secrétaire d'Etat de l'Intérieur, est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

« Donné en notre château des Tuileries, le 20 janvier de l'an de grâce mil huit cent dix-neuf, et de notre règne le vingt-quatrième.

« Signé : Louis ¹. »

Cette ordonnance, qui modifiait de fond en comble la situation de l'hôpital d'Agen, fut immédiatement exécutée. Les sœurs de saint Vincent de Paul commencèrent leur déménagement dès le mois suivant de février, et elles l'avaient terminé au mois d'avril. Nous retrouverons ces saintes filles à l'hôpital de Las, lorsque, au chapitre suivant, nous arriverons à cette date de son histoire.

Disons seulement ici que l'hôpital du Martyre ne put servir ni comme casernement, ni pour tout autre emploi public. Mal aménagé, privé d'air, resserré entre les églises de Saint-Caprais et de Sainte-Foy, tombant à peu près en ruines, il fut morcelé en différents lots et vendu à divers particuliers, qui, depuis, l'ont entièrement transformé. La chapelle seule est demeurée debout, telle qu'elle se trouvait au siècle dernier. Louée ou achetée par les Pénitents Gris à la ville, aussitôt après le départ des sœurs, elle a été desservie par l'aumônier de cette confrérie jusqu'à sa dissolution. Dépendante de la Cathédrale, elle sert encore aujourd'hui au culte catholique, rappelant aux générations présentes le vieil endroit où furent inhumés les saints martyrs d'Agen, et, plus tard, le sombre édifice où gémirent pendant plus de trois siècles les pauvres et les déshérités de ce monde, dont les souffrances néanmoins furent adoucies, autant que peut le faire ici-bas la charité, par les soins toujours si maternels des sœurs de saint Vincent de Paul.

¹ Archives de l'hôpital Saint-Jacques.

CHAPITRE III

HOPITAL GÉNÉRAL OU MANUFACTURE DE LAS

En reconnaissance de la protection que le ciel accordait à ses armes, Louis XIV fit le vœu d'établir dans les principales ville de son royaume des asiles particuliers, appelés improprement *hospitaux généraux*, qui devaient servir « à enfermer dans leurs murs tous les pauvres, valides ou invalides, afin d'y être employés aux manufactures et autres ouvrages de travail, selon l'ordre et manière qu'il serait jugé à propos. » Ce sont les termes mêmes des Lettres patentes de la fondation de l'hôpital général de Paris, reproduites plus tard dans les différents monuments édictés en vue de multiplier en province ces établissements de bienfaisance.

L'utilité s'en faisait impérieusement sentir. Les hôpitaux, spécialement réservés aux malades et aux blessés, regorgeaient de pauvres, de mendiants, d'orphelins, d'enfants abandonnés de tous pays et de tout sexe, dont l'entretien épuisait les ressources, qui primitivement ne leur étaient pas destinées. Il importait de les en détacher pour les rendre à leur affectation première ; et, afin que le renvoi de ces misérables ne les jetât pas ainsi tout-à-coup inoccupés et faméliques sur les pavés des grandes villes, de les parquer en un endroit isolé quelconque des faubourgs, et de chercher par tous les moyens possibles à les rendre utiles à la société et à eux-mêmes. C'est ce que comprit le génie de Colbert, lorsqu'il résolut de créer dans tous les grands centres de population ces manufactures qui prirent le nom d'hospitaux généraux. La première de ces maisons fut fondée à Paris en 1656. Celle d'Agen ne le fut qu'en 1683.

Mais bien longtemps avant cette époque, nos pères, par l'organe de leurs administrateurs, avaient pressenti la nécessité d'une semblable institution et, dans leurs vœux, fait appel à la générosité du gouvernement. Déjà, au bureau de l'hôpital Saint-Jacques du 17 janvier 1642, ils demandaient « la création dans ledit hôpital d'une manufacture, non seulement pour éviter toute occasion de

fainéantise, mais encore pour habituer les jeunes garçons et beaucoup de filles qui sont pauvres audit hôpital et à la charge de la ville, à être instruits pour pouvoir gagner ensuite leur vie et par leur travail aider dès le présent ledit hôpital. » L'intendant de Lauson, se faisant leur interprète, proposa cette combinaison ; et il remit même entre les mains des syndics la somme de 300 livres pour acheter les premiers outils et instruments nécessaires ¹.

Les orages de la Fronde et l'épidémie de peste de 1652 firent remettre à plus tard l'exécution de ces louables projets.

L'idée fut reprise en 1656, et, après la fondation de l'hôpital général de Paris, étendue à toutes les provinces.

Un arrêt du Conseil d'Etat de 1659 convoque, en effet, des assemblées spéciales dans toutes les villes épiscopales du royaume pour aviser aux moyens d'y établir des hôpitaux généraux de manufacture, chargés de secourir les pauvres, et d'élever les orphelins et bâtards dans la pratique des idées religieuses. « Faisant droit à ces considérations, le Parlement de Bordeaux ordonna en conséquence que dans le mois il serait tenu une assemblée générale dans toutes les villes épiscopales de son ressort, afin d'obéir aux ordres du Roi (23 décembre 1659) ² »

Quelques réunions préparatoires eurent lieu à Agen dans le courant de l'année 1660. L'assemblée définitive des Trois Ordres ne se réunit que le 10 mai 1661. Le journal des Consuls nous en rend compte en ces termes :

« Et le même jour, avons assemblé les Trois Ordres de la ville par Commissaires, savoir : de la part du Clergé, MM. de Soldadié, Lévignac, de Roussel, de Saint-Amans et de Lérat ; du costé du Présidial, MM. de Boissonnade, de Bressolles, de Raignac, et de Coquet ; de la part de la Jurade, MM. de Maurès, Sevin, Saint-Gillis et Codoing ; auxquels a été proposé par Monsieur le premier consul l'établissement d'un hôpital général de manufacture pour le bien et l'utilité des pauvres et la plus grande gloire de Dieu. Et,

¹ Archives de l'hôpital. Bureau de 1612.

² Archives départementales de Lot-et-Garonne, B. 24.

après délibération, a été arrêté qu'on nommera des Commissaires des trois corps de ville pour faire une visite générale, et savoir par ce moyen le nombre des pauvres qui peuvent être enfermés et les charités que les particuliers voudraient faire, pour prendre nos moyens de commencer une œuvre de si grande importance, et que cependant nous en donnions avis à S. A. Mgr le duc d'Epemon, notre gouverneur, et à Mgr l'évêque et comte d'Agen. Ce que nous aurions fait par le courrier de samedi.¹ »

Monseigneur d'Elbène, absent d'Agen, répondit aussitôt aux Consuls : « Messieurs, j'ay reçu cele que vous m'aves escrite sur le sujet de l'Assemblée que vous avez tenuee pour chercher les voies d'establir un *hôpital général*. Je ne saurois assez louer en cela vos bons desseins qui estaient commandés dès l'année passée que je partis d'Agen. Il n'y a rien de si beau que de donner un tel ordre pour les pauvres qu'il n'y en aie point. Et s'il est beau de chercher de les attirer, il est incontestablement plus noble de faire que personne ne soit dans la nécessité, etc.². »

Les intentions étaient généralement bonnes ; mais les ressources manquaient entièrement. C'est ce qui retarda à Agen la fondation de l'hôpital général. Les Consuls néanmoins ne perdaient pas de vue leur projet et ils cherchaient un lieu propice à sa réalisation.

Le 10 mai 1676, il fut représenté par eux à la Jurade « que Messieurs les Commissaires nommés dans l'assemblée des Trois Ordres pour chercher les moyens à faciliter l'établissement de l'hôpital de manufacture, ayant trouvé un lieu propre et commode pour bastir ledit hôpital, et ayant jeté les yeux sur l'endroit de la *Loge* appelée de Renaud, au bout du Gravier, ils donnaient et accordaient les fonds appartenant à la communauté avec ses dépendances, afin d'y construire ledit hôpital. » Il existe aussi un autre emplacement « à *Cajarc*, entre la rue *Molinier* et le moulin de ce nom » près l'hôpital Saint-Jacques. Mais les dépenses y seraient plus considérables. La Jurade ayant délibéré, décida d'une commune voix « qu'elle choisissait le lieu de *La Loge Renaud*, avec ses dépendan-

¹ Archives municipales. BB. 61, p. 183.

² Idem.

dances » pour y bâtir l'hôpital-manufacture. Une commission, composée de MM. de Sevin, de Saint-Gillis, Ducros, Lacassagne, etc., fut élue, qui devait s'entendre avec les particuliers qui voulaient bien doter cet hôpital¹.

Huit ans encore s'écoulèrent, pendant lesquels les Commissaires cherchèrent vainement l'argent nécessaire à la nouvelle construction. Il fut bien décidé que le legs fait aux pauvres par Monseigneur feu Claude Joly, décédé en 1678, servirait à commencer les travaux. Mais nul n'osait entreprendre un bâtiment aussi considérable, qui risquait fort de rester inachevé. Il fallut la haute initiative de Mascaron, son dévouement, son inépuisable charité pour mener l'œuvre à bonne fin.

Le 30 avril 1684, mourait à Agen noble Marc-Antoine de Las de Gayon, seigneur de Lacépède, et maréchal de camp des armées du Roi. Par son testament en date du 28 juin 1681, il donnait 24,000 livres pour la fondation d'un hôpital-manufacture, et nommait à cet effet Monseigneur l'Evêque d'Agen son exécuteur testamentaire. C'était la réalisation du rêve si longtemps caressé par les consuls et l'autorité ecclésiastique. Mascaron n'attendit pas longtemps. Deux mois après, dès sa rentrée à Agen de son voyage annuel à la Cour, il convoqua à son palais épiscopal en une assemblée extraordinaire le bureau de l'hôpital, et, lui soumettant le cas, l'engagea à prendre à cet égard des mesures promptes et décisives.

Voici le texte in-extenso du procès-verbal de cette importante réunion :

« Dans le palais épiscopal de la ville d'Agen, ce jourd'huy 28 juin 1684, y estant assamblés Messires Jules de Mascaron, seigneur évêque et comte d'Agen, conseiller du Roy en ses conseils, et son prédicateur ordinaire. Messieurs M^{re} Jean Daurée et Guillaume Boissonnade, chanoines de l'église Saint-Etienne d'Agen, députés dudit chapitre, Messieurs M^{re} Bonaventure Roussel et Bernard Labénazie, chanoines du chapitre de l'église collégiale Saint-Caprais d'Agen, députés dudit chapitre, Messieurs M^{re} Jean-Jacques Vi-

¹ Archives municipales, BB. 62, p. 184.

gnes et Jean Beaulac, conseillers du roy en la cour présidiale et sénéchaussée d'Agenais, députés de leur corps, noble Pierre de la Tour, escuyer, sieur de Fontirou, noble Jean-Jacques de Montpezat, escuyer, sieur de Lestelle, consuls, Messieurs M^{es} Bertrand de Saint-Gillis, avocat au Parlement et Jean de Sabouroux, docteur en médecine, jurats et députés du corps de ville, y assistant aussi, noble Antoine de Nargassier, escuyer, sieur de Lages, héritier de messire Marc-Antoine de Las, seigneur de Gayon, noble Joseph de Las, écuyer, sieur de Mazères, et noble Jean de Sarrau, sieur Dulac, parans dudit sieur de Las ; ledit seigneur Evêque a dit que ledit feu seigneur de Las, par son testament du 28 juin 1684, retenu par feu Ceveret, notaire royal, ayant donné et légué la somme de vingt-quatre mille livres, pour estre employée à bastir et construire une manufacture pour les pauvres de la ville et juridiction d'Agen, ou pour la rétribution d'un chapellain à prendre sur les sommes à lui dues par les sieurs de Béchon, de Bordeaux, et par iceluy testament a prié ledit seigneur évêque de vouloir estre son exécuteur testamentaire pour ce chef, ensemble les chanoines des chapitres, consuls et autres, de vouloir donner leurs soins et secours audit seigneur evesque pour faire réussir son dessein et fondation ; lequel le sieur de Las estant décédé le trente avril dernier et ledit seigneur evesque ayant eu cognaissance de cette disposition à son retour dans Agen du voyage qu'il vient de faire en Cour, voulant par son zèle et piété concourir de son pouvoir faire réussir l'établissement d'une manufacture dans Agen, sous le bon plaisir de Sa Majesté, auroit fait advertir lesdits sieurs Béchon, débiteurs, de vouloir s'acquitter ; l'un desquels, estant venu en ville, aurait remis des propositions par écrit, et prié tant ledit seigneur Evesque que autres intéressés de les luy vouloir accorder, comme n'estant pas en estat de payer présentement tout le capital dû dudit légat, au subject desquelles propositions a voulu par bonté faire advertir tous les corps de la ville, ensemble lesdits sieurs héritiers et parans, a esté faict lecture desdites propositions desdits sieurs de Béchon. Sur lesquelles a esté délibéré, arrêté et résolu d'un commun consentement que lesdits sieurs de Béchon remettront ez mains dudit seigneur evesque, ou a son indication, la somme de 3,000 livres dans le mois d'octobre prochain, 5,000 livres au 25^e de juin de l'année

prochaine, 6,000 livres dans un an après, et les 10,000 livres restantes un an après, avec l'intérêt à raison du denier 18, depuis le décès dudit feu sieur de Las ; et, à proportion que les paiemens se feront, les intérêts cesseront pour les sommes payées. Dont a esté dressée la présente police. Signée et restée en original au pouvoir dudit seigneur évesque. Et de ce fait toute l'assemblée a prié ledit seigneur évesque de vouloir s'employer pour obtenir de S. M. la permission necessaire pour parvenir à l'establissement de cette manufacture. » Suivent les signatures ¹.

Ces conditions reçurent aussitôt après leur exécution. Dès l'année suivante, on se mit à l'œuvre, et Mascaron de son côté obtint du Roi des Lettres patentes qui furent octroyées en avril 1685, portant la création à Agen d'un hôpital-manufacture. Vu leur importance, nous croyons devoir, malgré leur longueur, les reproduire ici in-extenso, leurs articles précisant, mieux que nous ne saurions le faire, tous les rouages de la nouvelle institution et en résumant d'avance les moindres détails d'administration et de contrôle.

« Louis, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, à tous présans et advenir, Salut. Nostre amé et féal conseiller en nos conseils et nostre prédicateur ordinaire, le seigneur Jules de Mascaron, évêque et comte d'Agen, nous a fait remonstrer qu'un des principaux devoirs de la charge épiscopalle estant celuy de pourvoir aux moyens de soulager les pauvres et d'empescher les désordres que l'oisiveté et la mandicité causent parmi eux, il aurait eu parmy eux diverses conférances en sa maison épiscopalle, tant avec le corps des communautés ecclésiastiques de la ville d'Agen, qu'avec nos officiers et principaux habitans, pour trouver les moyens d'y establir un hospital-général, dans lequel les pauvres mendiens de ladiete ville et juridiction d'Agen fussent logés, enfermés, instruits et nourris et élevés à la piété et religion chrestienne et aux mestiers dont ils se pourraient rendre capables sans qu'il leur fut permis de vaquer sous quelque prétexte que ce feut ; et quoiqu'il y ait beaucoup de difficultés audit établissement, ny ayant dans la-

¹ Archives de l'hôpital. Bureau de 1684.

dite ville, ny ez environs, aucune maladrerie, léproserie, maison de Dieu, hospice, ni autre lieu destiné pour les pauvres, dont on puisse demander l'union. Néanmoins la libéralité du feu sieur de Las de Gayon, maréchal de camp dans nos armées, a donné lieu à pouvoir entreprendre l'établissement d'une si bonne œuvre par le legs qu'il a fait, par son testament du 28 juin 1681, de la somme de 24.000 livres pour commencer l'érection d'un hôpital-général et y entretenir un prestre pour le service spirituel des pauvres.

« A ces causes, voulons favoriser les bonnes et charitables intentions dudit sieur exposant et lui faciliter les moyens de les mettre promptement et facilement à exécution ; de l'avis de nostre conseil, qu'y a veu l'acte d'assemblée faite dans la maison épiscopale dudit sieur évesque d'Agen, du 28 juin 1684, de nostre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, nous avons permis, accordé, permettons et accordons par ces présentes, signées de nostre main, audit exposant, de faire bastir et construire ledict hospital et maison de Dieu, dans le lieu qui sera choisi, composé de tels bastimans, logemens, cours, jardins et autres commodités qu'il jugera à-propos, suivant le plan et devis qui en sera dressé, y mettre et ordonner telles personnes et en nombre suffisant et nécessaire pour le ménage, service et soulagement des pauvres ; et qu'à cette fin ledict exposant puisse acquérir les héritages voisins qui seront jugés nécessaires, conventionnellement ou de gré à gré, des propriétaires, s'il se peut ; et pour d'autant plus participer aux bonnes prières et oraisons qui se feront audit hospital, de nos mesmes grâces et autorités que dessus, nous avons amorti et amortissons par ces présentes, comme à Dieu dédiées et consacrées, la maison dudit hospital général et autres maisons et places qui pourront être acquises pour l'enclos seulement audit hospital, à la charge toutefois de payer au seigneur direct dont les choses relèvent, l'indemnité qui leur en peut appartenir.

« Voulons et nous plaît que tous les pauvres valides et invalides de quelque âge, sexes et qualités qu'ils soient de ladicte ville et faux-bourgs d'Agen et lieux en dépendans, mesme les aveugles et incurables, dont les maladies ne peuvent estre guéries et soulagées par les remèdes et soins, demeurent à l'avenir renfermés dans ledit hospital général pour y travailler aux manufactures dont ils seront capables.

« Voulons que la maison, lieux et clôtures, où lesdits pauvres seront enfermés, soient nommés *l'Hôpital Général d'Agen*, lequel, avec tous ses droits, appartenances et dépendances, nous prenons en notre protection et sauvegarde, sans toutes fois qu'il dépende de nostre grand aumosnier en quelque sorte et manière que ce soit, ny d'aucuns de nos officiers ; mais qu'il soit entièrement exempt de la supériorité, visite et juridiction des officiers de la générale reformation et autres de la grande aumosnerie et de tous autres, auxquels nous interdisons toute connaissance et juridiction en quelque manière que ce puisse être.

« Voulons que la direction spirituelle dudit hospital-général appartienne audit sieur Evêque d'Agen et de ses grands vicaires, et pour la direction temporelle, ordonnons qu'il y aura six directeurs, savoir : deux ecclésiastiques et quatre laïques, un receveur et secrétaire, lequel receveur aura séance et voix délibérative, ors et excepté dans les affaires où il aura intérêt. Et quand ledit sieur Evêque sera présent, il aura la préséance et la présidence en toutes les assemblées ordinaires et extraordinaires ; et, s'il en est absent, un directeur ecclésiastique, et, s'il n'y a point de directeur ecclésiastique présent, un directeur laïque présidera aux assemblées ordinaires, le tout suivant l'ordre du tableau. Et quand il y aura des assemblées extraordinaires, le lieutenant général du Sénéchal d'Agen, et en son absence le lieutenant principal ou autres de nos officiers, suivant l'ordre du tableau, présidera, si ledit sieur Evêque n'est pas présent ; et à cette fin seront invités les lieutenans général ou principal ou autres de nos officiers, ensemble notre procureur, et, à deffaut de lui, l'un de nos avocats au présidial d'Agen, de se trouver aux assemblées extraordinaires, et aussi le premier consul de ladite ville ou autre suivant le même ordre.

« Voulons que la première élection des directeurs, receveur et secrétaire soit faite dans une assemblée générale en la salle de la maison épiscopale, où tous les corps de la ville assisteront en leur ordre accoutumé. Les autres assemblées ordinaires et extraordinaires se feront au bureau ; quant aux ordinaires du bureau elles seront faites audit hospital général ainsi que les assemblées extraordinaires quand il sera besoin.

« Voulons aussi que les premiers directeurs qui seront nommés

demeurent les trois premières années sans aucun changement, sinon en cas de mort de l'un d'eux, auquel cas les survivans nommeront un autre directeur pour occuper la place d'iceluy qui sera décédé, et, après les trois années expirées trois des premiers sortiront de la direction, savoir : un ecclésiastique, deux laïques, et les trois autres y demeureront et serviront une quatrième année pour instruire les trois nouveaux directeurs qui y seront nommés ; à la fin de laquelle quatrième année, l'autre ecclésiastique sortira avec un des laïques, au lieu desquels on eslera un autre ecclésiastique et un autre laïque, tellement qu'il ne reste de la première eslection qu'un autre laïque, lequel exercera une cinquième année et après laquelle il sortira et sera esleu un autre pour tenir sa place ; et il sera fait en chacune des autres années une nouvelle élection semblable aux trois précédentes, la première d'un ecclésiastique et de deux laïques, la seconde d'un autre ecclésiastique et d'un laïque, et la troisième d'un laïque seulement, afin qu'il y ait toujours deux directeurs ecclésiastiques et quatre laïques, et que chacun des directeurs demeure trois ans dans la direction ; lesdites nominations, ensemble celle du receveur et secrétaire et autres officiers et archers, seront faites au bureau par les six directeurs, le receveur en charge à la pluralité des voix.

« Ordonnons que les directeurs, receveurs et secrétaires et autres officiers, incontinent après leurs nominations et avant qu'entrer en aucune fonction, feront le serment au bureau entre les mains du dit sieur Evêque, s'il y est présent, et, en son absence en celles du directeur ecclésiastique plus ancien, s'il n'y a point de directeur ecclésiastique, en celles du plus ancien laïque selon l'ordre du tableau. Et seront faits tous les règlements pour la discipline et police de la maison, et pour tout ce qui sera nécessaire, tant pour l'esconomie qu'autrement, dans les assemblées ordinaires du bureau ; et le receveur sera deux ans en exercice, pendant lesquels il tiendra registre de toute la recepte et despance, et sera tenu de rendre son compte dans quatre mois prochains après les deux ans expirés ; et il ne pourra estre esleu directeur qu'après la clôture de son compte ; et s'il intervient quelque contestation pour la reddition ou examen d'iceluy, les parties procéderont par devant le lieutenant général du siège d'Agen, pour les terminer somma-

rement et sans frais, et en son absence par devant le lieutenant principal ou autre de nos officiers, suivant l'ordre du tableau, et toutes les autres affaires contentieuses se traiteront par devant ledit lieutenant général. Et afin qu'on puisse exactement exécuter ce qui aura été arrêté audit bureau, le secrétaire tiendra bon et fidèle registre de toute délibération, qui demeurera audit bureau ; et seront icelles signées de tous directeurs qui y auront assisté, même dudit sieur Evêque, quand il aura présidé et par nos officiers pour les assemblées extraordinaires, s'ils y ont assisté ; de quoi ils seront invités. Et commencera chacune séance des assemblées dudit bureau par la lecture qui sera faite par ledit secrétaire des délibérations de la séance précédente. Seront lesdits secrétaire, receveur et officiers subalternes destituables à la volonté des directeurs, suivant les délibérations qui seront prises dans le bureau à la pluralité des voix. Et ne pourra le receveur faire aucune despance, sinon en vertu des résultats.

« Voulons que la despance de bouche et les autres despances ordinaires dudit hospital soient escrites dans un registre particulier sous des chapitres différents, suivant les diverses natures de despances, et arrêtées tous les jours du bureau ; et que la recepte et despanse du compte soient aussi distinguées par chapitres séparés.

« Voulons aussy que tous les dons, legs et ausmones, faits aux pauvres en termes généraux dans la ville et fauxbourgs et ressort du Présidial d'Agen, dont l'emploi n'a pas esté fait jusques à présent, quoique les adjudications contractées et dispositions soient faites avant ces présentes, et toutes celles qui seront faites cy-après, soient et appartiennent audit hospital-général, et qu'elles puissent être revendiquées par lesdits directeurs.

« Voulons que les pauvres qui seront appelés pour porter les torches ou flambeaux aux enterrements soient pris audit hospital et que la rétribution tourne au profit d'iceluy. Permettons auxdits directeurs de faire mettre des trones, boltes et bassins en toutes les églises et chapelles, et de faire quester, mesme aux occasions des baptêmes, mariages, corvées, enterrements et services ; comme aussi dans les places, lieux publics, boutiques des marchands, hôtelleries et généralement partout où la charité pourra être exercée.

« Permettons aussi auxdits directeurs de recevoir tous les legs, dons, gratifications et autres libéralités qui leur seront faites par testaments, codicilles, donations entre vifs ou à cause de mort et par quelques autres actes que ce soit, et d'en faire les acceptations, recouvrements et poursuites nécessaires : ensemble acquérir pour ledit hospital tant de nostre domaine que d'autres personnes, eschanger et faire constitution de rentes.

« Donnons pouvoir auxdits directeurs d'ordonner et disposer de tous les biens dudit hospital, suivant qu'ils les jugeront estre à propos, emprunter des sommes telles que le besoin dudit hospital le requerra, transiger, compromettre avec paine, composer et accorder de tous les différends mus et à mouvoir, lesquels compromis et transactions nous avons validé et validons, comme s'ils estaient faits entre majeurs et pour leur propre intérêt.

« Enjoignons aux curés, vicaires, notaires et tabellions, et à ceux qui exercent les greffes dans l'étendue dudit ressort d'Agen, ou leurs héritiers et gardiens des minutes, d'envoyer incessamment audit hospital des extraits des testaments, codicilles, donations, contrats, compromis, sous-seings privés, sentences, jugements et autres actes où il y aura des dons, legs ou aumônes, stipulation de peines et autres avantages en faveur dudit hospital-général, et délivrer gratuitement toutes les expéditions nécessaires, le tout à peine d'en répondre par les refusans et refusantes, en leurs propres et privés noms, et de tous dépens, dommages et intérêt ; et pourront lesdits directeurs agir esdits noms, intervenir par la demande et condamnation et paiement de peines qui auront été stipulées par les compromis et autres actes au profit dudit hospital contre ceux qui se trouveront y avoir contrevenu. Et pour toutes les autres choses où ledit hospital pourra avoir intérêt, enjoignons aussi à tous notaires, huissiers et sergents de faire tous exploits, significations et autres actes concernant ledit hospital, en parlant au secrétaire dudit bureau et non aux directeurs en particulier, ni en leurs maisons, à peine de nullité ; et sera tenu ledit secrétaire d'apporter lesdits actes au premier bureau pour y estre délibéré.

« Déclarons appartenir audit hospital-général tous les meubles des pauvres qui y décèderont, suivant l'inventaire qui en sera fait lors de leur entrée dans ledit hospital, mesme les meubles des pau-

vres qui auraient été transférés dudit hospital-général en l'hospital des malades qui est dans la ville et y seront décédés, hors les habits et hardes dont ils seront vestus lorsqu'ils seront transférés, lesquels appartiendront et demeureront audit hospital des malades.

« Permettons de faire fabriquer dans ledit hospital-général, maisons, lieux qui en dépendront, toutes sortes de manufactures, en faisant garder le règlement sur le fait d'icelles, et de faire vendre et débiter dans ledit hospital les ouvrages qui y seront faits.

« Et pourront lesdits directeurs faire tous les règlements de police et statuts non contraires à ces présentes, pour le gouvernement dudit hospital-général, tant audedans d'iceluy pour la subsistance des pauvres pour les faire vivre, aussi ordre et discipline, qu'au dehors pour empêcher la mendicité publique et sureté ; lesquels réglemens et statuts se feront pour la participation dudit sieur Evêque d'Agen, de nos officiers principaux dudit présidial et des consuls de ladite ville, que nous voulons être gardés et observés par tous ceux qu'il appartiendra. Et afin qu'ils soient exactement observés, nous donnons et attribuons auxdits directeurs et à leurs successeurs tout le pouvoir et autorité de direction, correction et châtimens desdits pauvres enfermés. Et pour ce leur permettons d'avoir dans ledit hospital des prisons, poteaux et carcans, à la charge néanmoins que si lesdits pauvres commettent des crimes pour lesquels il y ait lieu d'infliger des peines au delà de l'emprisonnement, du carcan et de la correction du fouet, dans ledit hospital, ils seront mis ès-mains du lieutenant criminel audit présidial d'Agen, pour, à la requeste du substitut de nostre procureur général, leur estre, leur procès fait et parfait sommairement et sans frais, ainsi qu'il appartiendra pour raison.

« Faisons inhibitions et deffenses à toutes personnes valides et invalides, de quelque sexe, qualité et conditions qu'elles soient, en quelque lieu et heure, et sous quelque prétexte que ce puisse être, de mendier dans ladite ville, fauxbourg, et lieux dépendans de la juridiction d'Agen, à peine contre les contrevenans : du carcan pour la première fois, et du fouet et du bannissement pour la seconde contre les hommes et garçons valides, et du bannissement contre les femmes et filles de ladite ville d'Agen, et ainsi qu'il sera jugé sommairement et sans frais par nos juges. Que si aucuns

pauvres s'avisent de mendier secrètement dans les maisons, nous enjoignons aux propriétaires et locataires, leurs domestiques et autres, de les retenir jusqu'à ce que les directeurs dudit hospital-général en soient advertis, pour les faire arreter et mettre en prison par leurs officiers.

« Et à l'égard des pauvres passants qui seront trouvés mendier par les rues ou dans les églises de ladite ville et faubourgs et lieux dépendans de la juridiction d'Agen, pourront les directeurs les faire constituer prisonniers ès prisons dudit hospital et les y retenir pour tel temps qu'ils adviseront bon être.

« Et pour empêcher lesdits pauvres de mendier, permettons auxdits directeurs d'élire le nombre d'archers qu'ils jugeront nécessaires, auxquels donnons pouvoir de prendre lesdits mendiants et vagabonds et les conduire dans ledit hospital, recevoir les pauvres passants aux portes de la ville et les mener hors d'icelle ; et en cas de résistance, enjoignons aux bourgeois et habitants de leur prêter main-forte, à peine de trente sols d'aumône contre chacun des refusants, applicable audit hôpital.

« Aurons lesdits archers des casaques avec une marque particulière, afin qu'ils soient connus ; pourront porter espées et halberbardes, s'il est jugé nécessaire par lesdits directeurs, nonobstant les défenses portées par nos Ordonnances. Deffendons à toutes sortes de personnes, de quelque qualité et conditions qu'elles soient, de molester, injurier, ni maltraiter lesdits archers, qui y seront employés, pour prendre, conduire, renvoyer, chatier et chasser lesdits mendiants, vagabonds, à peine contre les contrevenants d'être emprisonnés sur le champ, d'être procédé contre eux criminellement à la requête desdits directeurs, et auxdits mendiants et vagabonds de faire aucune résistance, à peine d'être punis ainsi que lesdits directeurs aviseront.

« Et afin que lesdits directeurs, receveur et secrétaire ne puissent être distraits d'un service important à la gloire de Dieu et au bien public, voulons qu'ils soient, pendant le temps de leur administration seulement, exempts de tutelles, curatelles, gardes aux portes et de toutes autres charges publiques ou municipales, sans que sous ce prétexte ils puissent renoncer aux tutelles et curatelles qui leur auront été déferées avant leur direction.

« Voulons encore qu'audit hospital-général soient remis les fonds de toutes les confréries qui ont relaché et relacheront à l'avenir de leurs anciens statuts par l'avis et consentement dudit sieur Evêque d'Agen ou de ceux qui peuvent y avoir intérêt, en faisant néanmoins faire par lesdits directeurs les services et prières d'obligation, si aucuns y a.

« Pour faciliter le progrès des affaires dudit hospital-général à faire que les procès qui se pourraient mouvoir, tant pour les biens, droits et revenus de ladite maison, que desdites exemptions et privilèges à elle accordés, nous voulons que tous lesdits procès et différends soient portés par devant le lieutenant général d'Agen et par appel au Parlement de Guienne, sans que lesdits administrateurs puissent être traduits ni par devant autres juges, attribuant à cette fin toute cour, juridiction et connaissance au lieutenant général du Présidial d'Agen, Cour de Parlement, esleus et Cour des Aides, chacun à leur égard ; et icelle interdisons et deffendons à tous autres juges.

« Sy donnons en mandement à nos amés et féaux conseillers, les gens tenant nostre Cour de Parlement de Guienne, Chambre des Comptes à Paris, Présidents trésoriers de France à Bordeaux, à notre Sénéchal d'Agenais, ou son lieutenant-général et gens tenant le siège présidial dudit Agen, chacun en droit, qu'à la diligence de nos procureurs généraux et leurs substituts, auxquels nous enjoignons d'y tenir la main, ces présentes ils fassent lire et enregistrer, garder et observer et entretenir selon leur forme et teneur, et jouir ledit hospital des droits d'amortissement, exemptions, privilèges, dons et gratifications et généralement de tout le contenu en icelles, pleinement, paisiblement et perpétuellement, cessant et faisant cesser tous troubles et empêchements certains. Car tel est notre plaisir.

« Et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à ces présentes.

« Donné à Versailles, au mois d'avril, l'an de grâce mil six cens quatre-vingt-cinq, et de notre règne le quarante-deuxième.

« Signé : Louis.

et sur le reply par le Roy, signé : PHILIPPEAUX. »

Ces lettres furent enregistrées le 23 juin 1685, en conséquence de l'arrêt du Parlement de Bordeaux, « par lequel la Cour ordonne l'enregistrement des Lettres Patentes données par Louis XIV à Mgr Jules de Mascaron, évêque d'Agen, pour la fondation de l'hôpital général de la ville d'Agen », du 18 juin de ladite année ¹.

— En conséquence des Lettres du Roi, Mascaron convoqua, pour le 16 août suivant, une assemblée des trois Ordres. Il donna lecture à ses membres du règlement précédent et les engagea à le mettre immédiatement à exécution. D'unanimes remerciements lui furent adressés par l'assemblée pour son zèle et son dévouement à une si noble entreprise. Puis, on procéda à l'élection des premiers administrateurs. Furent élus « directeurs du temporel dudit hôpital », Messieurs : Daurée, chanoine de Saint-Etienne et official, Guillaume de Rattier, chanoine de Saint-Caprais, de Nargassier, de Rangouze, Antoine Guiral, avocat, et le sieur François Falachon, bourgeois et marchand. Le sieur Jean Fleuret fut nommé receveur, et Jean Grand, notaire royal, secrétaire.

Les nouveaux commissaires prêtèrent aussitôt serment entre les mains de l'Evêque de bien et fidèlement accomplir leur mission ²; puis, ils s'occupèrent de chercher un emplacement convenable. Se conformant au vœu émis précédemment, ils finirent par adopter les antiques champs de Renaut, près la chapelle de la Loge. Ce choix fut accepté par le bureau du 4 décembre, de cette année 1685. « Et a esté résolu qu'on prendrait place dans le terrain qui est depuis et y compris le jardin du sieur de Brienne, chapelain, jusques et y compris la chapelle de Renaut, proche le grenier de la presente ville ; lequel endroit est jugé le plus propre ³. »

¹ Archives de l'Evêché d'Agen, F. 69, tirées des Archives départementales de la Gironde, Série B, N° 1039. — Idem : Archives départementales, B. 97. — Idem : Archives municipales, GG. 230. -- Idem : Imprimé, in-4°, 18 pages, Agen, chez Jean Bru, imprimeur de Monseigneur l'Evêque, du Clergé et du Collège (1731). (Très-rare.)

² Archives de l'hôpital. Bureau pour 1685. Idem : Labenazie, Annales d'Agen.

³ Idem,

Les travaux commencèrent aussitôt, et les fondations furent assez avancées, dès le mois d'avril de l'année suivante 1686, pour qu'à ce moment put avoir lieu la cérémonie de la pose de la première pierre.

Elle eut lieu en grande solennité. Une procession générale, qui comprenait tout le clergé et toutes les Communautés religieuses de la ville, fut organisée par les soins de Mascaron ; et l'illustre prélat s'y rendit solennellement, afin de bénir le nouvel édifice et d'appeler sur lui les miséricordes et les bienfaits du ciel.

« Le huitième du mois d'avril 1686, nous dit le procès-verbal de cette imposante cérémonie, Mgr l'Evêque et Comte d'Agen ayant convoqué tous les états et ordres séculiers et réguliers de cette ville d'Agen, on est allé en procession générale au bout du Gravier, et au lieu destiné pour la construction de l'hôpital-général ; où étant arrivés, ledit seigneur Evêque, revêtu de ses habits pontificaux, aurait fait la bénédiction de la Croix et de la pierre fondamentale dudit hôpital, avec toutes les cérémonies en tel cas requises ; et ce fait, on aurait planté la Croix, et ledit seigneur Evêque aurait posé, dans les fondemens dudit hôpital, ladite pierre, dans laquelle on aurait enchassé, avec une chasse de plomb, l'inscription suivante, gravée sur une feuille de cuivre :

DEO OPTIMO MAXIMO !

« Ne Aginnum eorum pauperum, qui mendicitatem loco artis habent, colluvio diutius infestaretur, Nobilis Marcus Antonius Delas de Gayon, regionum castrorum præfectus, viginti quatuor librarum millibus testamento legatis, hanc domum publicam veris et indigenis pauperibus includendis et alendis fundavit.

« Sit igitur ptochodocheion hoc, quamdiu pauperes habebimus nobiscum, piissimi fundatoris liberalitate erectum monumentum, divitibus eleemosynis sapienter collocandis incitamentum, pueris rudibus vitæ comparandæ tyrocinium, egenis industriis artis exercendæ officina, invalidis senibus infirmitati ætatis solatium, omnibus schola religionis et pietatis, solis erronibus, inverecunde et irreligiose mendicantibus, fastidio sit et terrori.

« Primum in fundamentis lapidem posuit, solemni pompâ, Julius de Mascaron, Dei providentiâ et Sanctæ sedis Apostolicæ gratia

Episcopus et Comes Agenensis, Regi ab omnibus consiliis et sacris concionibus, anno salutis MDCLXXXVI, die VIII mensis aprilis, sedente in cathedra Petri Innocentio XI, pontifice maximo, regnante in Galliis Ludovico Magno, quo tempore religiosissimus et invictissimus princeps nomen Calvinianum, intra sex menses, fortiter et suaviter totius imperii finibus penitus delevit ¹. »

— Grâce aux libéralités de quelques personnes pieuses qui tinrent à honneur d'associer leurs noms à la fondation de cette œuvre de charité, et parmi lesquelles il faut citer la fameuse Anne de Maurès, plus connue sous le nom de Nanon d'Artigues, qui légua, par testament, la somme de 8,000 livres à l'hôpital-général ; grâce à la donation que lui fit, en 1690, le Roi de tous les biens ayant appartenu au consistoire de Boé de ceux de la R. P. R. ; grâce enfin aux premiers versements qu'opéra sans trop de difficultés le sieur de Béchon, débiteur de M. de Las de Gayon, entre les mains des administrateurs ; grâce surtout aux générosités de Mascaron, l'hôpital-Manufacture fut construit en moins de trois ans ; et il put, dès l'année 1690, recevoir dans ses murs ses premiers pensionnaires.

Si les archives de la maison ne nous ont pas conservé le plan primitif de la Manufacture, en revanche elles nous ont transmis les noms des deux maîtres maçons, Estienne et Marc Boubée, qui présidèrent aux travaux. Néanmoins, on peut, avec ce qui nous reste de documents et aussi le travail de M. le chanoine Delrieu, reconstituer dans leurs grandes lignes les anciennes dispositions du monument :

« L'aspect primitif des lieux et de l'édifice de Mascaron, écrit l'abbé Delrieu, est bien changé aujourd'hui. Les années ont ajouté la grandeur et la magnificence à l'édifice.

« Autrefois, la façade s'ouvrait à l'Ouest. La Garonne baignait les terrassements abruptes qui épaulaient les fondations et flankaient l'escalier et le perron de pierre qui conduisaient à l'entrée.

¹ Archives de l'hôpital de Las. Bureau de 1686. — Labénazie, Labrunie, le chanoine Delrieu, l'abbé Barrère relatent également, dans leurs ouvrages, cette cérémonie de la pose de la première pierre de l'hôpital de Las. Quelques-uns reproduisent même l'inscription précédente.

Un contemporain nous disait, ces jours passés, les jouissances de son jeune âge à contempler, du haut de ces rampes, des exercices nautiques fort grotesques et singulièrement amusants.

« Aujourd'hui, cette façade s'est grandement étendue. Des cours, grillées en fer, l'enclavent dans son nouveau parcours et ont pris la place des terrassements à leur hauteur et dans la largeur de leur assiette. Des travaux intelligents et dispendieux ont conquis du terrain dans le lit du fleuve et refoulé ses envahissements. Cette plage s'est faite riante et productive.

« L'entrée s'est portée à l'Orient, comme on la voit aujourd'hui. La mère Cécile, en donnant à la chapelle le développement et les ornements grandioses qui la décorent, avait reconstruit une partie du mur du couchant, et la pierre lutturée de 1684, sur laquelle on lisait : HOPITAL GÉNÉRAL DE LAS. 1684, avait disparu. La piété des arrière-petites-filles de M. de Las de Gayon, Mesdames de Brondeau et d'Arblade de Séailles, nées de Las de Brimont, s'émut et sollicita le rétablissement d'une inscription déjà deux fois séculaire et entrant pour si belle part dans le noble héritage de leur grand oncle. La sœur Mellac, actuellement supérieure des Sœurs de Saint-Vincent (1874), a réparé cet oubli involontaire et donné à cette réclamation une satisfaction bien légitime, en rétablissant cette inscription, que l'on peut lire encore, à droite en entrant, sur la même pierre et en caractères primitifs ¹. »

— Trois ans après sa fondation, conformément aux prescriptions des Lettres patentes, qui servirent jusqu'à la Révolution de règlement à l'hôpital-général, trois des anciens directeurs ayant accompli leur trienne, durent cesser leurs fonctions. Ils furent remplacés par Messieurs Bernard Labénazie, chanoine de Saint-Caprais, Jacques de Redon, et Balthazar Martin. Jean Boyer, avocat, fut élu receveur; mais il mourut en 1692 et fut remplacé par le sieur Falachon ². Les donations, du reste, ne se ralentissaient pas et les

¹ Delrieu. Notice sur la vie de Mgr Jacoupy. — Voir plus loin le plan que nous donnons de l'hôpital-général, au moment de la Révolution.

² Archives de l'hôpital de Las. Bureau de 1690.

affaires de l'hôpital continuaient à être dans le meilleur état possible. Le bureau vendit alors aux enchères publiques la métairie de Fontanelles, paroisse de Saint-Sernin d'Eysses, près Villeneuve, qui lui avait été léguée, et dont le produit atteignit la somme de 5,040 livres.

Mais une des plus précieuses libéralités dont bénéficia à ses débuts l'hôpital-général d'Agen fut, ainsi que nous l'avons dit, la disposition que fit en sa faveur Jules de Mascaron. Par son testament du 30 octobre 1703, le pieux évêque légua en effet aux pauvres de la Manufacture les deux tiers de tous ses biens, l'autre tiers seulement revenant à ceux de l'hôpital Saint-Jacques¹. Les soins tout particuliers qu'il consacra jusqu'à ses derniers jours à la maison qu'il avait fondée, et l'intérêt qu'il lui porta, furent les causes qui motivèrent cet avantage en sa faveur. Ses exécuteurs testamentaires s'entendirent à cet effet avec les directeurs de l'hôpital de Las, et, d'accord avec les syndics de l'hôpital Saint-Jacques, ils firent rédiger ce long inventaire des meubles du défunt, dont nous avons déjà parlé. C'est alors que Mgr Hébert, son successeur, consentit à acheter la plupart de ces effets mobiliers, à condition, « après son arrivée dans le diocèse, d'en payer de suite le tiers du prix de vente et les deux autres tiers plus tard, dans les termes dont on s'accordera à l'amiable, lors de la signature du contrat. » Cette proposition fut jugée avantageuse et acceptée par les bureaux. En conséquence les meubles de Mascaron furent vendus à Mgr Hébert dès son arrivée à Agen. Mais, après vérification faite, ce prélat protesta devant le bureau du 31 août 1704, alléguant « qu'on lui avait vendu certains effets qui n'étaient pas des meubles et qui n'avaient aucune utilité pour lui, et qu'il manquait à la bibliothèque plus de 400 volumes ». Il demanda en conséquence « une diminution tant sur le prix des livres que sur celui des meubles meublans. »

Le bureau pria Monseigneur « de trouver bon qu'il demeurât chargé de tous les meubles et effets de quelque nature qu'ils fussent, dont il lui a été fait vente, ainsi que de la bibliothèque.

¹ Testament de J. de Mascaron. Delrieu, Labenazie, Archives de l'hôpital, etc.

Quant au rabais, il le prie d'examiner à quoi il peut revenir, persuadé qu'il est qu'estant le soutien des pauvres, héritiers du feu seigneur de Mascaron, il le fera en toute raison et justice. En revanche, il sera loisible audit sieur Evêque de payer les deux tiers du prix de vente, soit en billets, soit en argent, ainsi qu'il le désirera ¹. » Ces conditions semblent avoir été acceptées de part et d'autre ; et les meubles une fois vendus, trois commissaires spéciaux, MM. de Sabouroux, de Sevin et Charrière furent désignés, en 1708, par les directeurs de la Manufacture, pour procéder au partage et toucher les sommes qui revenaient aux pauvres de l'hôpital de Las ².

Sur ces entrefaites, les administrateurs de l'hôpital de Las agrandissaient l'édifice et lui affectaient des aménagements nouveaux. Tout un projet de réparations fut soumis au bureau du 6 juin 1704. Les fenêtres du côté du nord doivent être fermées, comme inutiles et nuisibles à la santé des pauvres. Une muraille de refend est nécessaire entre la cuisine et la grange qui se trouve à côté. Une cloison est indispensable entre la chambre du chapelain et celle des sœurs. Il faut élever un portail du côté du grand chemin et un autre du côté de la basse-cour. Les murs de la chapelle ont besoin d'être blanchis ; les portes et les contrevents réparés. La nécessité d'un puits et réservoir au milieu du jardin se fait très-impérieusement sentir. Enfin il faut changer les garnitures des lits, les chaises et quelques autres meubles jugés trop vieux, etc ³.

— On a vu par la lecture attentive des Lettres patentes, conférées à l'hôpital-manufacture d'Agen, que l'administration de cette maison différait en tous points de celle de l'hôpital central. Ici la gestion était confiée, on le sait, à quatre syndics qui dépendaient entièrement du Corps de ville, les consuls d'Agen étant les patrons officiels de l'hôpital, et l'autorité ecclésiastique n'en ayant que la direction spirituelle. A la Manufacture, au contraire, l'élément ecclésiastique

¹ Archives de l'hôpital de Las. Bureaux de 1704 et 1705.

² Idem. 1708.

³ Idem.

dominait. L'Evêque s'en était réservé la haute direction ; et, bien que sur les six directeurs, il y eut deux membres du clergé, deux du présidial, et deux jurats, les premiers y exercèrent toujours une prépondérance marquée. En outre, les syndics étaient changés tous les ans ou tous les deux ans. Les directeurs de l'hôpital de Las, au contraire, exerçaient leurs fonctions pendant trois ans, et plus tard pendant six ans : ce qui leur permettait d'acquérir une plus grande expérience des affaires et de mener à bonne fin celles qu'ils avaient entreprises.

Au bureau du 9 juillet 1712, les administrateurs de la Manufacture étaient MM. de Sabouroux, chanoine de Saint-Caprais, vicaire général et officiel du diocèse, de Laurans, chanoine de la Cathédrale, Guiral, sieur du Colombier, avocat, Boudet, marchand, Charrière et Bory, trésorier. Dans les comptes rendus par eux pour cette années 1712, les dépenses s'élevèrent à la somme de 7,304 livres, 6 sols, 3 deniers, les recettes seulement à celle de 6,780 livres, 12 sols, 4 deniers. Mais il était dû à l'hôpital des sommes assez importantes qu'on ne pouvait faire rentrer.

De ce nombre était une partie du legs de M. de Las de Gayon. Ses débiteurs, MM. de Bechon, de Bordeaux, ne s'étaient pas encore totalement libérés en 1713. Aussi, au bureau du 17 février 1713, MM. de Laville, conseiller du roi en la cour présidiale, et de Nargassier, seigneur de Lacépède, proposèrent-ils un arrangement. « Afin de terminer le différend qu'a l'hôpital avec la famille de M. de Las de Gayon, au sujet de la fondation d'une somme de 3,000 livres donnée et léguée au chapitre de la Cathédrale, laquelle par la répudiation dudit chapitre a été transportée à l'hôpital, suivant le testament de feu M. de Las de Gayon, ces Messieurs proposent de transporter en faveur dudit hopital les sommes dues par les sieurs de Bechon à la succession dudit feu de Las, aux risques et périls dudit hôpital. Ils lui offrent en plus de lui payer 600 livres pour ses autres prétentions. ' » Ces propositions furent longuement discutées. Et il fut décidé que M. Bory, trésorier, irait à Bordeaux pour connaître exactement la situation de la famille de Bechon et

' Archives de l'hôpital de Las. Bureau pour 1714.

savoir si par suite elles pouvaient être acceptées. Cette affaire traina en longueur. Il en est encore question, cinq ans après, dans les bureaux de l'hôpital. Toutefois, grâce à la prudence des directeurs, la maison ne subit aucune perte, et elle rentra en possession, peu à peu il est vrai, de la totalité de la somme léguée par M. de Las de Gayon.

PH. LAUZUN.

(A suivre.)

LA VILLE D'AGEN

PENDANT LES

GUERRES DE RELIGION DU XVI^e SIÈCLE

(SUITE)

XVIII

LA LIGUE.

CONTINUATION DES HOSTILITÉS. — CAMPAGNES DE VILLARS. — MENACES DE MATIGNON. — LA CROISADE ROUGE. — PAUPÉRISME ET TRÊVE DU LABOURAGE. — DESARROI DU PAYS A LA NOUVELLE DE LA CONVERSION DU ROI. — SOUMISSION DE LA VILLE.

(1591-1594.)

Les circonstances ne cessaient pas d'être critiques et l'on travaillait sans relâche à assurer la défense de la ville.

Pierre Juge, ayant offert d'apporter en ville, à ses risques et périls, des arquebuses pour quatre écus et des mousquets pour huit écus, la jurade lui fit une commande de deux cents arquebuses et de cinquante mousquets. Dans le courant de l'année, on passa aussi un traité avec Bernard Latorte, serrurier de la ville, pour la fabrication d'armes pareilles, mais ce contrat fut annulé parce que les habitants refusaient d'acheter ces armes.

Au mois de mars, les poursuites contre les suspects devinrent très actives : des femmes ou veuves de protestants ou de royalistes, mesdemoiselles de Combing, de Vallier, de Godailh, Gallau, Pasquier, de Nicollas, Lacarrère, Bascaulle furent chassées de la ville, elles et leurs enfants. Défense leur était faite d'emporter les meubles de leurs maisons. Un nommé Pierre Boc, dit Guoze, accusé de trahison, fut mis deux fois à la torture si brutalement qu'il en resta estropié.

Condamné en outre à cinq ans de galères, il obtint la remise de cette peine. Le marquis de Villars confisqua au profit de la ville les biens de Jérémie Lapascalie, hérétique.

Les ennemis se vantaient de donner un nouvel assaut à la ville, en employant des pétards pour renverser quelques pans de muraille. Le seul moyen d'empêcher les approches était de mettre partout les fossés en état de recevoir de l'eau. Déjà de très grands travaux avaient été exécutés au moyen des corvées imposées à tous les habitants de la ville et de la banlieue; mais il était difficile de creuser beaucoup les fossés sans affaiblir les fondations des vieux murs d'enceinte. Au mois de mai, une portion des remparts s'écroula au-devant du Carné, entre la tour de la Poudre et la porte de Garonne. Il fallut réparer cette brèche à la hâte et à grands frais ¹.

En dépit d'un vote des états de Guienne tenus à Agen et malgré plusieurs démarches faites auprès du marquis de Villars et de Monluc, les Agenais n'obtenaient aucun subside pour l'entretien de la garnison de 150 à 200 arquebusiers qui était jugée nécessaire.

Les alertes se renouvelaient toujours. Au commencement d'avril, M. de Talleyrand avait averti les habitants d'Agen de se tenir sur leurs gardes. Le 5 mai, ce fut plus sérieux : Monluc crut devoir appeler au secours les habitants d'Artigues et de Foulayronnes. Tandis que les ennemis tenaient la campagne et cherchaient à surprendre les villes, on s'efforçait du moins de préserver les paysans; des trêves pour la protection des moissons et du labourage furent négociées, comme l'année précédente, entre Ligueurs et Royalistes. Les consuls, à cette occasion et pour éviter les représailles, prièrent Monluc de révoquer tous les dons qu'il avait faits des fruits de certaines propriétés appartenant à ceux du parti contraire.

Mayenne, averti tardivement par les consuls de la tentative faite sur la ville d'Agen et de leur belle résistance, leur adressa ses félicitations et leur accorda, sur le papier, les plus grandes faveurs. Six mille écus restaient dûs par les Agenais à la ville de Toulouse; Mayenne autorisa les consuls à payer cette dette avec les deniers des tailles. De plus, il renouvelait l'assurance que le Parlement et la

¹ BB. 37 ; CC. 326.

Recette Générale de la province seraient établis dans leur ville ¹. Malheureusement il y avait loin de ces promesses à leur réalisation.

Une assemblée générale fut tenue le 10 juillet, en raison de graves nouvelles. Des traitres avaient résolu de livrer la ville et, parmi eux, on signalait le prieur des Augustins. L'évêque se chargea d'instruire son procès. Un rôle des habitants les plus *callifiés* fut dressé pour assurer la surveillance des postes de garde.

Villars avait manœuvré dans le Quercy pour empêcher Matignon de s'emparer de Gourdon et de Cahors. Il avait chassé l'évêque de cette dernière ville, le sachant de connivence avec les Royalistes. Après s'être replié sur Moissac, il assurait les Agenais qu'il se tiendrait à leur portée pour les secourir si Fabas ou le maréchal les attaquait, comme on leur en prêtait le dessein. Ils n'avaient qu'à se tenir prêts et à résister au premier effort ².

Il serait fastidieux de mettre au jour tous les actes de cette époque, qui se réfèrent aux précautions prises pour la garde de la ville. Ne suffit-il pas de citer ceux qui furent inspirés par les dangers les plus pressants ? De ce nombre est une ordonnance de Mouluc et des consuls, en date du 20 août, prescrivant aux Agenais de tenir toujours leurs armes prêtes dans leurs boutiques et de ne pas sortir en ville sans les porter ³.

Il existait près de la Porte Neuve une maison habitée par Gratien Bissière, prêtre. De crainte que des traitres ou des ennemis ne s'y logeassent, on décida que cette maison serait ouverte en brèche ou murée.

Vers la fin du mois d'août, un corps de troupes, sous les ordres de M. du Lau, traversa la Garonne à Boé. Villars opérait toujours dans le Quercy et sur les frontières de l'Agenais. Il data du camp de Roquecor (22 septembre), une ordonnance par laquelle il autorisait les Agenais à prendre 6,000 écus sur la recette des tailles pour payer

¹ Lettres datées d'Amiens, 28 juin 1591. — AA. 17.

Déjà par deux lettres patentes, du 26 mai 1591 (BB. 37, n^o 126, 127), Mayenne avait établi à Agen la Recette Générale et le Parlement de Guienne. Mais aucune suite n'avait été donnée à ces décisions.

² Lettre du marquis, datée de Moissac, 10 juillet. — BB. 37.

³ BB. 36.

leurs dettes, les faisant ainsi bénéficier du don que Mayenne leur avait accordé ¹.

La nouvelle de l'évasion de Guise fit allumer un feu de joie.

L'année 1581 s'acheva sans incident grave. On avait bien reçu, à la fin de septembre, un avis d'après lequel les ennemis préparaient une entreprise contre la ville, mais ce projet ne reçut pas d'exécution.

Un des premiers soins des nouveaux consuls de l'année 1592 fut de chercher à restaurer dans la ville le présidial que Malignon avait transféré à Villeneuve, depuis que les Agenais s'étaient déclarés pour la Ligue. Après bien des hésitations, les Villeneuveois avaient embrassé le même parti. On jugeait qu'il serait possible de s'entendre et l'on pria le marquis de Villars d'intervenir.

En février, les Etats de Guienne pour la Ligue s'assemblèrent à Agen, sous la présidence de l'évêque et du marquis de Villars. Leur session ne dura pas moins d'un mois. Le principal objet de leurs délibérations fut la création d'une armée. Villars, qui devait la commander, n'exigeait pas moins de 80,000 écus du seul pays d'Agenais, où il se proposait de lever cent maîtres, huit cents arquebusiers à pied et deux cents à cheval. La jurade, consultée au sujet de cette imposition extraordinaire, décida qu'elle devait être réduite à la somme de 18,000 écus. Une assemblée des trois ordres fut aussi appelée à délibérer sur cette question. Tout le poids des impositions devait tomber sur le peuple. Les autres ordres, cherchant des prétextes pour ne rien payer, prétendaient : les gens d'« esglize qu'ilz « n'ont pas de moyens pour fournir aux fraiz de la guerre parce qu'ilz « ne jouissent presque de rien de leurs bennéfices et ne ce peuvent « entretenir ; et les gentilhommes disent qu'ilz sont nobles et qu'ilz « s'employent eux, leurs moyens et propres vies pour la deffiance « du pays. » Dans ces conditions, on jugeait impossible d'accorder à Villars la somme qu'il demandait ; on le pria de se contenter d'entretenir des garnisons dans les villes et particulièrement à Agen, où cette troupe devrait comprendre deux cents arquebusiers.

Tandis que les Agenais recevaient les ordres des chefs de la Ligue, la majeure partie de la province obéissait à Henri IV, qu'elle avait

¹ BB, 37.

reconnu pour roi de France. Celui-ci réorganisa cette année le culte protestant dans tout le Sud-Ouest du royaume. Il assura à tous les ministres établis une pension annuelle de 200 livres. Ce personnel était ainsi composé dans l'Agenais et le Condomois ; Nérac, Baptiste Chastellet, Sanche Saint-Hilaire et Antoine Mermet ; Casteljaloux, Bertrand de Roques (ou Loque) ; Puch, Jean Betoule ; Layrac, Pradelles ; Caumont, Jean Viguié ; Monheurt, Jean Labadie ; Clairac, Bertrand et Moïse Ricotier ; Tournon, Lamy ; Laparade. Moïse Boiteau ; Puymirol, Jean Laferrière ; Moussanquin, Jean Freyron ; Castelmoron, Colrac ; Miramont, Mazet¹.

Parmi les menus faits de guerre à noter, citons la prise du fort de Monteils par Balthazar de Thoiras, un des capitaines Ligneurs les plus militants, et la perte du fort du Dèffech, dont les ennemis s'emparèrent pendant l'absence du capitaine Laporte, commandant de sa garnison².

Au mois d'avril, le marquis de Villars était sur les frontières du Comminges, tandis que le seigneur de Montpezat, Henri de Savoie, son frère, négociait en Espagne pour obtenir des secours ; au mois de mai, il assiégeait Loubès, sur les limites nord-ouest de l'Agenais³. au mois de juin, il allait, en compagnie de Monluc, chercher de l'artillerie à Rocamadour. Mais il ne disposait à ce moment que de forces insuffisantes et l'on avait à craindre une véritable invasion.

Une armée royaliste sous les ordres de d'Epernon manœuvrait dans le Périgord sans rencontrer de résistance et le bruit courait que le maréchal allait quitter Bordeaux, conduisant douze ou quinze canons pour rejoindre ces troupes qu'il ferait marcher sur l'Agenais. Déjà les royalistes avaient de fortes garnisons à Puymirol, à Clairac et surtout à Port-Sainte-Marie, où commandait le sieur de Sainte-Colombe. En attendant de réduire le pays par les armes, Matignon ne lui épargnait aucune vexation. Il avait autorisé les courses sur la

¹ Ordonnances datées du camp de Rouen, 5 avril 1592, et du camp de Gisors, 16 juin 1592. GG. 203.

Il y a des articles en blanc, rien pour Tonneins. Toutefois la liste est assez complète et détermine les centres où le protestantisme s'était maintenu.

² Jurades du 29 janvier et du 23 mars. FF. 41.

³ *Vieux papiers du château de Caillac*, p. 3 ; CC. 327.

juridiction d'Agen, attendu que ce pays révolté ne lui payait plus d'impositions. Il avait refusé d'approuver les traités passés pour la protection des moissonneurs et des laboureurs ¹.

Pour continuer la lutte dans des conditions pareilles il fallait aux Agenais un grand courage. Ils ne fléchirent pas, endurant les souffrances et décidés à résister jusques à la dernière extrémité.

La marche de l'armée ennemie fut soigneusement surveillée. On envoya des espions à Clairac. Les garnisons des châteaux et des forts de Bajamont, Laroque, Feugarolles, Monbalen, Artignes furent avisées d'être sur leurs gardes. On recevait des nouvelles peu rassurantes et l'on en faisait part au marquis de Villars. Le capitaine Revel fut appelé au secours de la ville.

Fort heureusement, d'Epernon, pressé de gagner la Provence, ne fit que traverser rapidement l'Agenais ². Après l'avoir dépassé, il fut assez fort pour débloquer Montauban, faire lever le siège de Ville-mur et s'emparer de Moissac. Tandis qu'il faisait un voyage en Gascogne pour y voir sa mère et y lever des recrues, ses lieutenants Saint-Mégrin et de Bonnouvrier, unis à Thémynes, entreprirent le siège du château de La Cour, en Albigeois. Joyeuse les attaqua et leur tua quatre ou cinq cents hommes. Les Royalistes se rallièrent, après une retraite jusques sous les murs de Montauban, et prirent leur revanche.

A la nouvelle de la défaite des Epernonistes les Agenais firent une procession générale pour rendre grâces à Dieu ³.

La jurade avait grand'peine à faire observer la trêve du labourage. Lusignan faisait son possible pour tenir ses engagements en ce qui concernait ses terres et la juridiction de Puymirol ; mais comment empêcher les représailles lorsque Villars et Montluc continuaient à donner à leurs amis et partisans les revenus des biens des hérétiques. On avait peine à contenir le sieur de Cambes, commandant à

¹ Exposé de la situation faite aux assemblées des trois ordres du 15 juin. BB. 37.

² Dans le registre BB. 36 se trouve une ordonnance des consuls, du 6 juillet, prescrivant une prise d'armes, attendu « que l'armée du seigneur d'Epernon est en compagnie et non guyère loiong de ceste dicte ville. »

³ *Histoire Générale du Languedoc*, édition Privat, XI, 823.

Notes des comptes des consuls (CC. 327) du 12 juin au 23 juillet 1592. La nouvelle de la défaite des royalistes fut apportée par M. de Gueyze,

Castelculier et à Laspeyres, qui menaçait de faire des courses sur le territoire de Puymirol; les consuls d'Agen lui firent donner 650 écus pour avoir l'assurance qu'il resterait tranquille. Aucun parti ne se recommandait par la discipline et par l'obéissance aux chefs; les attentats contre les propriétés restaient impunis.

Villars ayant demandé aux Agenais de lui prêter le gros canon qu'ils possédaient éprouva un refus malgré son insistance. On jugea que, privée de cette pièce d'artillerie, la ville ne serait plus en sûreté; les ennemis ne manqueraient pas de s'emparer des maisons fortes des environs. D'ailleurs le régiment du Bouzet, envoyé pour escorter le canon ne paraissait pas assez fort pour le défendre, et, comme il faisait de grands ravages dans la banlieue, on souhaitait de le voir déloger au plus vite. En vain, le capitaine Valadon, au nom du marquis, protestait, déclarant qu'en raison de son titre de gouverneur, on lui devait toute obéissance, la jurade tint bon et fit confirmer son refus par une assemblée des trois ordres. On différa de faire connaître cette résolution à Villars, qui était allé jusques aux Pyrénées au-devant des troupes que son frère lui amenait d'Espagne¹.

Matignon ayant mis le siège devant Villandraut, qui s'était déclaré pour la Ligue, les habitants de cette ville avaient appelé à leurs secours tous ceux qui, dans la province, défendaient la même cause. Les gouverneurs de Villeneuve et de Penne avaient été avertis². Mais comment soutenir la guerre si loin lorsqu'on avait tant d'ennemis si rapprochés. Villandraut fut pris et le maréchal, remontant le cours de la Garonne, pénétra dans l'Agenais au commencement du mois de septembre. Avant d'arriver à Port Sainte-Marie, il envoya des sommations à l'évêque d'Agen pour se faire livrer le château de Bazens. Le bruit courait aussi qu'il allait faire venir deux pièces d'artillerie de Nérac et qu'il comptait pénétrer dans Agen sans coup férir en raison des intelligences qu'il avait dans la ville. Le 7 septembre, une assemblée des trois ordres, sous la présidence de l'évêque fut mise au courant de cette situation et délibéra sur les mesures à prendre. On décida qu'il serait pourvu à la défense du château de Bazens; des palissades devaient être établies au devant

¹ 28 juillet 1592. BB. 37.

² Articles des comptes des consuls du 23 juillet à la fin d'août. CC. 327.

des portes d'Agen. On pria les sieurs de Foncaude, de Roger, de Réaup, Thoiras « et aultres bons seigneurs de ce pays » de se tenir prêts à venir au secours de la ville.

Pendant plus d'un mois des avertissements très précis se succédèrent. Les ennemis devaient entrer par la porte du Pin¹. Les gardes de cette porte et des tours voisines, qui étaient devenus suspects, furent changés. On ne savait à qui se fier.

Monluc avait quitté le pays pour conférer avec Mayenne et faire approuver sa gestion. Il obtint du chef de la Ligue des lettres patentes lui donnant pleine satisfaction. Les droits imposés par lui sur la navigation de la Garonne avaient rapporté 6,000 écus. Ce péage exceptionnel et l'emploi de son produit furent agréés. Les garnisons de Sauveterre et du château d'Estillac devaient, à l'avenir, comme par le passé, être payées sur les fonds du Bureau des Finances de la province².

Peut-être dans ce même voyage, Charles de Monluc, aussi politique que le maréchal, son grand-père, avait-il aussi négocié quelque peu avec les Royalistes. Quoi qu'il en soit, les Agenais semblaient trouver qu'il avait peu de souci de son gouvernement. En partant, il s'était contenté de déclarer aux consuls que, s'ils avaient besoin de secours, ils pourraient s'adresser au sieur de Réaup.

Il ressort de la lecture des livres de l'hôtel de ville que les conflits étaient fréquents entre la jurade et Monluc, qui fut loin de rendre les services qu'on était en droit d'attendre de lui³.

¹ Les consuls firent prendre les armes, notamment le 6 septembre. Ordonnance. BB. 36.

² Lettres patentes datées de Soissons, 27 septembre 1592. Archives départementales, B. 1.

³ Rappelons les griefs contre Monluc : L'affaire de Bajamont ; la façon dont le gouverneur accapara tous les revenus disponibles ; sa persistance à livrer à ses amis les fruits des propriétés des protestants, au mépris des traités pour la protection des paysans.

On trouve de plus dans les livres de la jurade la mention d'un incident assez louche. Monluc avait caché chez un chanoine des armes appartenant à la ville avec défense expresse de les restituer. Ce n'est pas sans une vive surprise que les consuls eurent à constater ce fait étrange. — BB. 37, fo 124.

Le sieur de Réaup fut nommé gouverneur et invité à s'installer en ville avec le capitaine Rivière et quelques gentilshommes ¹.

Il n'était bruit que des menaces du maréchal, qui séjourna quelque temps à Condom. Fort heureusement pour les Agenais, Matignon tomba malade ; à peine remis, il eut sur les bras assez d'affaires pour être détourné d'une entreprise sur leur ville ².

On n'échappait à un danger que pour retomber dans un autre. Sous le nom de Croisade Rouge, un parti d'émeutiers tenta de soulever le peuple. Il commença à mettre les consuls en suspicion, les accusant de créer arbitrairement des impositions, d'avoir deux poids pour les farines « pour dérober les deniers au peuple. » Il lui fallait des chefs et les uns se déclaraient pour Villars, d'autres pour Monluc, non sans doute en considération de leurs titres personnels mais en raison de leurs opinions. Ainsi le peuple paraît avoir pressenti l'évolution de Monluc vers le parti royaliste, tandis que Villars lui semblait devoir tenir ferme pour la Ligue. Un certain nombre restait avant tout dévoué aux consuls ; c'est en s'appuyant sur eux que ceux-ci pouvaient espérer venir à bout des difficultés. Ils décidèrent d'interdire toutes les assemblées et de convoquer le peuple dans les églises pour lui faire renouveler le serment de fidélité à l'Union ³.

Foncaude qui occupait le château de Montauriol, menacé d'un siège par les ennemis postés à Castillonès, demanda du secours aux Agenais. Les consuls consentirent à lui envoyer quelques troupes à

¹ Il n'est pas sans doute indispensable de fournir dans un récit suivi des notes sur tous les personnages cités : il faut éviter l'encombrement. Le système des annotations appliquées à tous les noms de lieu et de personne convient plus particulièrement à la publication des documents.

Toutefois, quand on est en présence d'un personnage dont le nom de famille n'a pas été déterminé et qui a joué un certain rôle, tel que M. de Réaup (nom de fief) il est bon de chercher à identifier cet inconnu.

Ce Réaup paraît être Blaise de Béarn, sieur de Réaup, qui signe Béarn Saumont, ainsi que le prouvent divers actes qui m'ont été obligeamment signalés par M. le docteur d'Antin.

² BB. 37 ; — CC. 327 ; — *Arch. hist. Gironde*, X, 588.

³ Assemblée générale du 15 octobre. — BB. 37. — Ordonnance du même jour. — BB. 36.

joindre à celles que MM. du Lau et de Montespan devaient conduire à cette expédition.

À la fin de novembre, les consuls, ayant appris que Monluc était de retour de son voyage « en France, » se rendirent à Estillac avec une nombreuse escorte pour avoir des nouvelles ¹.

L'hiver avait amené la famine. Un grand nombre de pauvres s'étaient réfugiés dans la ville et l'on songeait à s'en débarrasser. Parmi eux il pouvait y avoir des traîtres; de plus les ressources manquaient pour les nourrir tous. Ces malheureux furent convoqués en foule au couvent des Carmes, où, après une distribution d'aumônes, ils furent classés : les uns, natifs de la ville ou de la juridiction, furent répartis à la charge des habitants aisés; les autres, inconnus ou étrangers, que rien ne recommandait, chassés de la ville ².

Plusieurs provinces du midi étaient en proie à cette calamité du paupérisme. Afin d'atténuer la disette dans le pays et de la prévenir pour l'année à suivre, il se fit entre les deux partis une sorte de trêve pour mieux assurer la protection des paysans. On s'agitait pour cela depuis le Comminges jusques dans le Bordelais. Un traité fut rédigé dans les conférences tenues pour cet effet à Astaffort et à Plieux. Villars eut l'honneur d'assurer l'accord et Matignon, revenu cette fois à des sentiments d'humanité, consentit, sur la requête des consuls d'Agen, à sanctionner un pacte qui assurait la liberté des transports par eau et interdisait la saisie du bétail de labourage, même pour le payement des tailles ³.

¹ CC. 327.

² Jurades du 4 et du 28 janvier 1593. — BB. 37. — Ordonnances du 8 et du 28 janvier. — BB. 36.

Les billets de répartition comportaient pour les bourgeois l'obligation de loger et de nourrir les pauvres qui leur étaient attribués, sous peine de dix écus d'amende. En cas de refus, les pauvres devaient être logés et nourris aux dépens des destinataires.

Les pauvres admis à recevoir des secours et à résider en ville devaient porter « une pièce de drap de couleur pour estre recogneus et afin de les garder qu'ilz n'alhent mandier. »

Les consuls firent aussi venir du blé du bas pays pour le revendre au détail. — Ordonnance du 29 mars 1593. — BB. 36.

³ L'assemblée d'Astaffort se tint avant le 7 janvier 1593 et celle de Plieux après. L'ordonnance de Matignon ne fut rendue que le 27 juin 1593. —

La guerre n'en continuait pas moins. Au mois de janvier, Laplume fut menacé. Les consuls d'Agen pourvoyaient à la garde des églises et des forts de la banlieue. Les habitants de Foulayronnes, ayant décidé de construire un fort, désignèrent Pierre Carrère pour commander sa garnison. Les consuls d'Agen ratifièrent ce choix¹.

Vers la fin de février, le marquis de Villars demanda aux consuls de lui prêter leur gros canon et une coulevrine pour réduire certains forts que les ennemis occupaient. Après quelques difficultés, ces pièces d'artillerie lui furent confiées. Villars entreprit une expédition du côté d'Auch².

La situation des villes qui ne voulaient pas reconnaître le roi devenait singulière et de plus en plus difficile. La perception des tailles restait parfaitement organisée dans la province et le gouverneur Malignon continuait à les imposer partout. Les Agenais avaient donc à payer des deux mains. Au moment où menacés d'une disette permanente, ils s'ingéniaient pour faire accepter et observer la trêve du labourage, ils n'osaient mécontenter le maréchal. Ils consultèrent Villars, qui leur conseilla de payer la taille pour le roi, soit 2,700 écus, et aussi pour la Ligue, soit un peu moins, 1,700 écus. Il fallait bien se résigner à épuiser ses dernières ressources³.

Villars empruntait de nouveau quelques pièces d'artillerie aux Agenais ; mais les hommes lui manquaient, aussi bien que les canons, pour entreprendre des expéditions sérieuses.

Il semblait que ces petites guerres dussent prendre fin lorsque se répandit dans le pays la nouvelle de l'abjuration du roi (25 juillet). Dès lors, pour refuser de reconnaître Henri IV, il fallait avoir contre lui des inimitiés personnelles ou douter de la sincérité de sa conver-

FF. 161. — Pour les préliminaires du traité: *Passim* et notamment BB. 37, jurades du 7 janvier et du 19 février. Sauf-conduit du 17 avril pour Bourderia, député du Comminges. — FF. 41.

Les péages sur la Garonne de Verdun et de Marmande furent maintenus, celui d'Agen supprimé, ce qui mit les consuls à la gêne, les revenus du péage étant employés, suivant les lettres patentes de Mayenne, au paiement des dettes de la ville.

¹ EE. 8. f° 181. — Arch. de Laplume, E. St. 325. Jurade du 19 janvier.

² BB. 37. — *Vieux papiers du château de Causac*.

³ Jurade du 8 mars. — BB. 37.

sion ; ces deux raisons pouvaient faire hésiter les Agenais ; leur vieille rancune contre le roi de Navarre n'était pas éteinte. On a écrit que les Jésuites du collège d'Agen manifestaient leur opposition¹. Le clergé, très déflant, l'évêque, grand ligueur, avaient alors une si grande influence sur le peuple que leurs prédications durent contribuer à le retenir quelque temps dans le parti de la Ligue.

Des intérêts parfois peu avouables retardaient aussi la pacification du royaume : nombre de villes, pour prix de leur soumission, réclamaient et obtenaient des privilèges ; l'or et les faveurs réduisirent peu à peu les chefs du parti contraire.

On pouvait craindre un soulèvement des villes protestantes, tant la situation était changée. Les protestants se résignèrent. En réalité la conversion du roi jeta partout le désarroi. Dans les quelques villes de l'Agenais qui tenaient pour la Ligue l'entente devenait plus difficile que jamais entre concitoyens. On cessa d'enregistrer les procès-verbaux des assemblées de la jurade d'Agen, sans doute parce qu'il y eût de violents conflits². Les principaux chefs étaient partagés : Villars voulait continuer la lutte, tandis que Monluc négociait avec les Royalistes.

Mayenne, qui voyait se produire tant de défections, essaya de retenir Agen par des privilèges. Il savait combien la suppression du péage avait été onéreux pour la ville ; il le rétablit par lettres patentes, tout en déclarant que les habitants d'Agen en seraient personnellement exempts et ne devraient rien payer, non plus du péage établi par Monluc à Sauveterre. Peu après, il écrivait aux Agenais pour les remercier de leur fidélité au parti³.

Matignon, qui devait espérer la pacification définitive de la pro-

¹ Saint-Amans, *Histoire du Lot-et-Garonne*. — Cinq ans après l'avènement de Henri IV, les Jésuites d'Agen étaient encore accusés par le peuple de ne pas faire de prières pour le roi. Il est vrai qu'ils protestèrent alors contre ces insinuations. — BB. 37.

² Il ne semble pas qu'aucun registre de cette époque ait été perdu. Le livre de jurade BB. 37 contient 17 pages blanches entre la date du 26 avril 1593 et celle du 13 mai 1594.

³ Deux lettres patentes du 28 septembre 1593 et lettre missive du 13 octobre. — AA. 17.

vince, n'hésita pas à proroger la trêve du labourage jusqu'à la fin de novembre¹.

Cependant Villars, sans se décourager, tentait une expédition hardie au cœur des possessions du roi de Navarre. Vers le milieu du mois de décembre, il avait réussi à dresser son camp à une journée de marche de Pau. Il écrivait de Pontacq aux consuls d'Agen qu'il espérait rétablir dans ce pays l'exercice de la religion catholique, après quoi il se rendrait à Agen vers la fin de l'année².

Du reste il s'agissait alors bien plus de parlementer que de combattre. Les royalistes tenaient une grande assemblée à Lectoure et décidaient de se réunir de nouveau vers le milieu de janvier à Astafort. De son côté, Villars crut devoir convoquer les Etats de Guienne à Moissac et négocier pour envoyer des délégués aux conférences d'Astafort. Sans doute il voulait gagner du temps jusqu'au jour où Montpezat lui amènerait enfin du secours à son retour d'Espagne. Puis il fallait profiter de la fermentation qui agitait toute la Guienne aussi bien que le Languedoc. Les Royalistes, qui comprenaient le danger, souhaitaient de voir rentrer le plus tôt possible le maréchal de Matignon dans son gouvernement³.

Celui-ci ne restait pas cependant inactif et le roi moins encore. L'un et l'autre s'adressèrent à Charles de Monluc pour le gagner, ce qui ne fut pas difficile. Ce capitaine souhaitait seulement de conserver sa charge de sénéchal d'Agenais et de Condomois et demandait la place de Castillon pour avoir un refuge tant que dureraient les troubles. A son exemple, Montesquiou, son cousin, et nombre de gentilshommes se rallièrent⁴.

¹ EE. 60.

² Lettre datée du camp de Pontac, le 12 décembre 1593. — AA. 26. — S'agit-il bien de Pontacq (Basses-Pyrénées) ? C'est la seule commune de ce nom. Malgré tout je ne donne cette attribution que sous réserve.

Peut-être Villars avait-il voulu donner la main à Montpezat, qui devait, au premier moment — c'était du moins son espérance — franchir les Pyrénées à la tête de troupes auxiliaires.

³ Ibid. — *Documents inédits relatifs à l'histoire d'Agen* publiés par M. Tamizey de Larroque, p. 175. Lettre de Lusignan à Henri IV, du 5 janvier 1594.

⁴ Voir diverses lettres publiées par M. Tamizey de Larroque : *Documents id.* p. 179 ; — *Revue de Gascogne*, t. XXX, 1889, p. 183. Il en résulte que

Dans les premiers jours de février, une conférence se tint à Lavit pour la conclusion d'une trêve. Les consuls d'Agen y députèrent leur collègue Lendas ¹.

De la ville de Moissac, où il continuait à résider, Villars dressa un état de 80 soldats pour constituer à Villeneuve une garnison sous les ordres de Montferrant, vicomte de Foncaude. Le choix de ce gouverneur n'était pas heureux, car Montferrant écrivait au roi quelques semaines après pour l'assurer de sa fidélité ².

Agen était protégé par deux compagnies, sous les ordres des capitaines Séguin et Roche ³. C'eût été insuffisant pour contenir par la force des armes une population lasse de la guerre et qui n'avait plus de juste cause pour combattre un prétendant devenu catholique. Aux instances de grands personnages maintenant dévoués à Henri IV se joignaient celles des délégués des villes, qui provoquaient une entente et discutaient la nécessité et les avantages d'une soumission.

Des députés de Périgueux étaient venus à Agen au commencement d'avril ⁴. Vers le même temps, les consuls d'Agen prenaient un parti nécessaire. De Vours fut envoyé à Bordeaux pour y conférer avec le Parlement et avec Laroche, fils du maréchal. Sa mission était d'obtenir une trêve générale. Il devait aussi faire pressentir que la ville d'Agen était sur le point d'imiter l'exemple de celle de Paris et de se déclarer pour le roi ⁵.

dès le commencement de février 1594, Charles de Monluc s'était complètement soumis au roi. Les provisions de sénéchal lui furent accordées par Henri IV, le 5 mars 1594. — Archives départementales. B. 2. P 36.

¹ CC. 328.

² Etat du 27 février. — EE.5. — Lettre de Montferrant au roi, du 15 avril *Documents inédits*. p. 182.

³ Rôles du 14 avril 1594. — EE. 5.

⁴ D'après une lettre de Henri IV, du 20 avril. (*Missives*, IV, 142), les villes de Périgueux et de Sarlat avaient déjà pris la résolution de le reconnaître.

⁵ Mandat des dépenses faites par de Vours dans son voyage à Bordeaux. CC. 328.

En raison des lacunes laissées volontairement dans les registres de jurade, on en est réduit pour constater les fluctuations de l'opinion en des circonstances aussi critiques à recueillir et à interpréter un petit nombre de notes inscrites dans les liasses de comptes.

Il fallait en finir ; mais la jurade ne pouvait seule porter la responsabilité d'une décision si grave et si périlleuse. Une assemblée des trois ordres fut donc convoquée pour le 20 avril. Le marquis de Villars était présent ; Claude de Gélas, vicaire général, représentait l'évêque ; les corps du présidial et de la jurade figuraient au complet ; des députés de Marmande, Sainte-Livrade, Aiguillon et Montpezat assistaient aussi à cette réunion. On alla droit au but et si la discussion, comme il est vraisemblable, fut orageuse il n'en reste pas de trace dans le procès-verbal officiel où se trouve simplement formulée la décision suivante :

« Attendeu que le seul zelle et affection de la religion catholique,
« apostolique et romaine avoiet induict les habitans de la dicte ville
« à prandre le party de l'Union des catholiques, laquelle cause à
« presant cesse, puisqu'il a pleu à Dieu. par sa sainte grâce. que le
« Roy c'est remis au giron de nostre sainte mère l'eglise, il n'y a
« chose que doive ou puisse empescher que la dicte ville et habitans
« d'icelle ne se remecte en l'obeissance de Sa Majesté; à ceste cause
« a esté par eulx jugé raisonnable, déterminé et arresté conjointe-
« ment d'envoier recognoistre Henry quatriesme de ce nom, Roy de
« France et de Navarre, pour leur roy légitime, na urel et souverain
« seigneur, avec tres humble soubzmission et au nom de la dicte
« communauté luy prester serement de fidellité, avec promesse so-
« lempnellement jurée qu'ilz seront à jamais ses tres humbles très
« obeissans et tres fidelles serviteurs et subjectz. sans soy despartir
« de la vraie et sinsere devotion que tous bons subjectz doivent à
« leur prince souverain : ains qu'ilz ce despartent de toutes confè-
« dérations, ligues et assiotations quy pourroient avoir esté faictes
« au contraire, tant dedans que dehors le presant royaulme ; et que
« pour cet effaict, seront depputés trois personnes, ung chescun des
« dits ordres, avec charge et procuration expresse pour aller devers
« Sa Majesté et, en allant, passer en la ville de Bourdeaux pour
« certiffier la court de Parlement de la susdicte résolution de recoi-
« gnoistre l'autorité de la dicte court, avec telle prestation de sere-
« ment au nom de la dicte presant ville et communauté que la dicte
« court ordonnera, et néanmoins la supplier humblement qu'en
« attendant le retour desdictz dellégués, soit le bon plaisir d'icelle
« faire expresses deffances aux gens de guerre et à toute autre ma-
« nière de personnes faire ou exercer aucune acte d'hostilité contre
« la dicte ville d'Agen et habitans d'icelle et autres villes et lieux

- catholiques du pays d'Agennois qui ont faict mesme resolution de
- recognoistre Sa dicte Majesté.... *

Il semble que cette détermination, prise au moment où le royaume se pacifiait, dût marquer la fin de la guerre dans ce malheureux pays. Il n'en fut rien. La ville d'Agen allait être exposée de nouveau aux plus grands périls.

G. THOLIN.

(A suivre)

* BB. 17.

JOURNAL AGENAIS

DES

MALEBAYSSE

Parmi les éléments les plus précieux propres à reconstituer les annales d'un pays, figurent les notes sur les événements insérées au jour le jour dans les livres de raison.

Plusieurs chroniques de ce genre se rapportant à l'Agenais ont déjà paru dans cette Revue. Il en est une cependant, des plus importantes, qui a bien été quelque peu utilisée par nos annalistes mais qui est restée inédite dans sa forme originale. Nous voulons parler du *Journal* rédigé par divers membres de la famille Malebaysse, au xvii^e siècle (1617-1657) et au xviii^e (1729-1777).

Avant de publier ce texte, il importe de décrire le manuscrit d'où il est tiré.

C'est un registre in-4^o, recouvert de vélin, récemment acquis par les archives départementales. Il est partagé en cahiers d'écritures différentes ; on lui a donné une pagination continue. Les pages 1 à 22 et 72 à 77, 92 à 95 et 292 à 321 manquent. Une partie de ces pages existaient lors d'une

communication faite de ce manuscrit à Labrunie qui en prit une copie ¹.

Voici quelles sont les principales divisions :

P. 23 à 46. — Liste des consuls de la ville d'Agen, de l'année 1558 à l'année 1620.

P. 46 à 50. — « Coppie des lettres patentes du roy
« Louis XIII portant examtion de gens de guerre et autres
« privilléges en faveur des juratz de la ville d'Agen, donné à
« Paris, au mois d'avril 1615. »

P. 51 à 53. — Actes de naissance et de baptême des membres de la famille Malebaysse, de 1624 à 1671.

P. 55 à 65. — Mémoire des contrats passés par les membres de la famille Malebaysse, de 1607 à 1653.

P. 67 à 72. — Actes de naissance et de baptême des membres de la famille Malebaysse, de 1655 à 1700.

P. 77 à 271. — Chronique agenaise, de 1617 à 1657.

P. 271 à 322. — Listes de jurats, de consuls ou magistrats municipaux d'Agen, de 1633 à 1726.

P. 322 à 333. — Pièces relatives aux élections consulaires et chronique locale.

P. 333 à 358. — Extraits des œuvres du P. Germain Cortade. Catalogue des évêques d'Agen.

P. 359 à 565. — Notes sur les élections ou nominations de consuls et magistrats municipaux d'Agen. Chronique agenaise de 1729 à 1777.

Les 34 dernières pages (non paginées) renferment des co-

¹ Voir à ce sujet une étude de M. Ph. Lauzun : *Les manuscrits de la bibliothèque de Saint-Amans*. — *Rec. des travaux de la Société d'Agriculture. Science et Arts d'Agen*, 2^e série, T. XI, p. 355.

pies de mémoires ou articles imprimés devenus rares, relatifs aux guerres locales du xvii^e siècle : extraits du *Mercure françois*, de *La France protestante*, etc. Ces derniers extraits ont été, croyons-nous, transcrits par feu M. Adrien Pozzy, bibliothécaire de la ville d'Agen, le dernier possesseur du manuscrit Malebaysse.

Nous ne publions que les cahiers relatifs à la chronique locale.

LA RÉDACTION.

JOURNAL AGENAIS DES MALERAYSSÉ

Eslection de Messieurs les consuls d'Agen en l'année 1618 :

- 1. M. de Landas, advocat ;**
- 2. M. de Lescazes, advocat et sindic du pais ;**
- 3. M. de Baulac, iadis procureur ;**
- 4. M. de Boudon, sieur de Saint-Amans ;**
- 5. M. de Cargolle, advocat ;**
- 6. M. de Lasort, procureur.**

Les avant de Noel 1617 et la caresme 1618, prescha à Saint-Estienne le Père Plasside, capusin.

Desbordement de la rivière de Garonne au mois de février 1618. L'eau d'icelle alloit jusques au hault du pont de Garonne et couvroit tout le Gravier.

Le 17 du mois d'apvril 1618, qui estoit la dernière feste de Pasques, M. le conte de Lognac espouza honneste dame Serène de Baïamont, mais ce iour leur fut fatal, à l'occasion d'un Moyne de Nostre-Dame de Bon-Encontre, nommé Pierre Natal. lequel Natal feit un carrectère dont la dicte dame fut possédée du malin esprit. Le dict Moyne fut prins prisonnier; sa procéddure luy fut faicte par M. M^e Arnaud Delpech, lieutenant criminel au siège Presidial de ceste ville et avec sa proceddure conduit en la Cour de Parlement de Bourdeaux, ou par arrest de Messeigneurs d'icelle, le dict Moyne fut condempné d'estre pendu et estranglé, son corps mort ard, et brullé au mois de juillet audiet an 1618. Et, après l'exécution de ce malheureux magissien, la dicte dame fut conduite par devotion a Nostre-Dame du Gareson, ou elle fut exorcisée et delivrée, et deux de ses servantes furent possédées du malin esprit, l'une nommée Marie et l'autre Anthoïnette. Le malin esprit de Marie s'appelait Ambec et celui d'Anthoi-

nette Mahon ; lesquelles ainsi possédées furent exorcisée durant un an entier en ceste dicte ville d'Agen sans pouvoir rien advancer pour leur delivrance.

Aux moys d'Apvril, May et Juin 1618, Messieurs du Chappitre Saint-Estienne firent recouvrir le clocher de Saint-Estienne et pour lors estoit Evesque Monseigneur Claude de Gelas qui feit mettre une girouette neufve où son ses armoiryes audict clocher.

Entrée dedans Agen, de tres hault et tres puissant prince Messire Henry de Lorraine, duc de Mayenne, dict du Maine, gouverneur et lieutenant général pour le Roy au païs et duché de Guyenne le 25 iour de septembre audict an 1618.

Apparusion de la comette chevelue au mois de novembre 1618 et disparu au mois de janvier 1619, qui a este la signiffication de grandes guerres et grandz maux tant en France qu'autres royaumes.

Eslection de Messieurs les Consuls d'Agen en l'année 1619 :

1. M. de Latour, gentil'homme ;
2. M. de Grimard, advocat ;
3. M. de Pelissier, iadis procureur ;
4. M. de Geyse, gentil'homme ;
5. M. de Fauré, advocat ;
6. M. de Girles, marchand.

Les avant de Noel 1618 et la caresme 1619, prescha a Saint-Estienne le petit Jacopin reformé.

Le 24 jour de fevrier 1619, iour et feste de Saint-Mathias, Monseigneur le duc de Mayenne, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en Guyenne, vint de Bourdeaux à Agen et y suiourna toute la caresme ; pendant lequel seiour il eust commandement de Sa Majesté de mettre sur pied une puissante armée pour aller assieger dedans la ville d'Angoulesme la Reyne sa mère, nommée Marie de Medecis et Monseigneur le duc Despernon, qui avoit enlevé icelle dame Royne du chasteau de Blois ce pendent que mon dit Seigneur de Mayenne conduisoit son armée devers le païs d'Angoumois, le Roy et la Reyne sa mère firent traité d'accord ensemble, des aussitost mon dit Seigneur de Mayenne congédia son armée et fut trouvé le Roy a Tours.

Eslection de Messieurs les Consuls d'Agen en l'année 1620 :

1. M. de Roques, M^r d'hostel ord^{re} du Roy ;
2. M. du Cros vieux, advocat ;
3. M. de Cambes, procureur ;
4. M. de Bechon, iadis conseiller au siège presidial d'Agen ;
5. M. de Boissonnade, advocat ;
6. M. de Monfoux, advocat.

· Les advent de Noel 1619 et la caresme 1620 prescha a Saint-Estienne le Père Crasse, jesuiste.

Au mois de Mars 1620, le tres chrestien Louis treiziesme, roy de France et Navarre, voulut créer M. de Luynes, son mignon, connestable de France, gentil'homme de bas estat et pour cet effect feit Sa Majesté assembler dans son chasteau du Louvre la Reyne sa mere et Messeigneurs les princes de France et la Cour de Parlement de Paris, ou personne ne voulu consentir et pour ce suiet fut Monseigneur de Mayenne disgratie du Roy qui s'en vint en poste luy troisesme en grand diligence a Bourdeaux ou il feit son seiour jusques au mois de juillet audit an.

Au commencement du mois de juillet 1620 il eust une grande ligue en France, scavoir est, la Royne mere du Roy, et Messeigneurs les princes de France contre le Roy et estoit de la dite ligue Monseigneur de Mayenne qui pour cet effect mit en pié une armée de vingt et deux milles hômes pour aller joindre la dite dame Reine Mere et mes dits seigneurs les princes d'icelle ligue au Pond de Sel. Mais son dessein fut interrompu par Monseigneur d'Estemines, maréchal de France, qui coniedia par le commandement du Roy le régiment de Monsieur le Conte de Suse nepveu de mon dit seigneur le duc de Mayenne qui estoit en garnison à Moissac, des aussitost que le dit seigneur de Mayenne sen iceluy congidiement fit desloger son armée et la feit passer en Agennois et Gascogne et feit monter par eau quatre pièces de canon et partit le dit Seigneur de Mayenne de Bourdeaux le 18 jour de juillet au dit an et arriva à Marmande le 20 iour du dit mois, ou estant il receu advis de Messieurs les Consuls d'Agen de s'en venir audiet Agen pour un pasquet de lettres missives que Monsieur de Bajamont avoit apporté ausdits sieurs Consuls de la part de mon dit seigneur d'Estemines et ayant mon dit seigneur de Mayenne receu ledit advis partit en grand diligence de Marmande a huit heures du soir et chevacha toute la nuit et arriva à Gen le landemain du matin a six heures et sen alla descendre de cheval a l'evesché en attendant l'arrivée de son train.

Le samedi huictiesme jour du mois d'aoust 1620, le Roy gaigna au Pond de Sel la bataille contre ses ennemis et leur fut prins douze drapeaux et trois pièces de canon et le dict chasteau du Pont de Sel changea sa rebellion en réunion pour le service de sa Majesté.

Après que mon dict seigneur de Mayenne fut arrivé à Agen il y sejourna huict ou dix iours, aprestant munition de guerre et de bouche, et, apres qu'il eu tout son équipage prest, qui estoit nécessaire pour son armée, il partit d'Agen le secon iour d'aoust au dict an 1620 et s'en alla en Guercy et feit conduire deux canons avec des chevaux, et estant dans la ville de Pech-Levesque au dit pais de Guercy estant en resolution d'aller assieger la ville de Moissac il receut nouvelles assurée que le Roy et la Royne sa Mere avoit faict traicter d'accord ensemble au dit Pont de Seel, des-aussitost mon dit Seigneur de Mayenne congedia son armée et s'en alla trouver sa Majesté à Poitiers.

Au mois de septembre 1620 le tres chrestien Louis 13 Roy de France et de Navarre arriva à Bourdeaux, ou estant il fist degrader de leurs charges trois juratz de Bourdeaux qui estoient de la ligue de la Royne Mere et de Messeigneurs les princes de France et de mon dit seigneur de Mayenne et en fut crée d'autres a leurs places et là print fin la dite ligue, et c'est chose admirable qu'en six semaines sa dite Majesté aye esteint une si grande rebellion allumée dans son Royaume.

Au mesme mois de Septembre 1620, durant le sejour que sa Maies-té feit à Bourdeaux a la plainte et requisition de la cour de Parlement du dit Bourdeaux il feit faire justice des malversations de M. D'Argimont gouverneur de Caumont et de Fronsac qui eust la teste tranchée devant le Palais du dit Bourdeaux.

Le 10 iour du mois d'octobre 1620 le tres chrestien Louis 13 Roy de France et de Navarre partit de Preignan pres de Bourdeaux et s'en alla en Bearn, et a son arrivée tout ce pais ce rendit en son obeissance sans espanchement de sang.

Le 17 iour du dict mois d'octobre au dict an mil six cens vingt sa Majesté entra dedans Navarreins et le gouverneur du dit lieu qui estoit huguenot rendit la dite ville en son obeissance et mit sa dite Majesté un Gouverneur catholique et fut trouvé dans la dite ville quatre-vingts treize pièces de canon et quelques richesses cachées des-

soubs terre. A la reduction du dit pais de Bearn, les Hugnots prindrent l'espouvente et commencarent a se rebeller contre sa Maïesté.

Eslection de Messieurs les Consuls d'Agen en l'année mil six cens vingt-un .

1. M. de Las de Gayon, gentil-homme ;
2. M. Douhasan, advocat ;
3. M. Delabonde, jeune, iadis procureur ;
4. M. Debaulac, advocat ;
5. M. Delangelier, advocat ;
6. M. de Codoing, receveur du taillon.

Les avands de Noel 1620 et la caresme 1621 prescha a saint Estienne se grand personnage le Reverand Pere Roland Bourdon de l'Ordre des Augustins, natif de Picardie.

Le second iour d'Apvril 1621 le tres chrestien Louis 13 Roy de France et de Navarre feit de son auctorité royalle M. de Lhuines conestable de France en son chasteau du Louvre a Paris.

Le 18 iour du mois de may 1621 le tres chrestien Louis 13 Roy de France et de Navarre a age de 19 ans et huict mois assiegea sa ville rebelle de saint Jean d'Angelin en Xaintonge et fut la dite ville battue de vingt huict pièces de canon et se rendit icelle ville en son obeissance le 25 iour du mois de juin au dit an et fut démentelée. Ce fut le premier siege que ce bon Prince a fait qui a reussit a son honneur et gloire. Dieu luy fasse la grace de continuer.

Le premier iour de juin 1621 M. de Ronhan, chef de ceux de la religion pretendue et reformée fut a Nérac ou estant il congedia la chambre de l'edit en Guyenne, qui fut estallee au dit Nérac par le feu Roy d'heureuse memoire Henri le Grand Roy de France et de Navarre.

Le 6 du mois de iuin 1621 Monseigneur le duc de Mayenne, Gouverneur et Lieutenant General pour le Roy en Guyenne assiegea la ville rebelle de Nerac et estoit en sa compagnie Monseigneur de Roquelaure, mareschal de France, Gouverneur et lieutenant pour le Roy et pour ledit Seigneur de Mayenne au dit pais de Guyenne et fut la dite ville battue de six pièces de canon.

Le 18 iour du mois de iuin 1621, les Huguenots prindrent par trahison la ville de Caumont (sur Garonne) et ayant Monseigneur de

Mayenne receu nouvelle de la dictre trahison, partit de devant **Nerac** avec partie de son armée, ou estoit avec lui **Monseigneur le mareschal de Rocquelaure**, qui s'en allarent reprendre ladite ville de **Caumont** ou les **Huguenots** avoient mis poudre et autres munitions dans lesglise de la dictre ville, pour faire perdre les catholiques, mais le sort tomba sur eux et s'acabla la dictre eglise et tua grande quantité des dicts hugnots.

Le 8 iour de juillet 1621, la ville de **Nerac** se rendit en l'obéissance du Roy [Lacune de deux pages].

Après la reduction du dict **Mas-de-Verdun**, mon dit **Seigneur de Mayenne** fait somer les habitans de l'**Isle-Jardin** de rendre la ville en l'obéissance du Roy, ce qu'ilz firent sans aucune resistance, et y entra en armes mon dict **Seigneur de Mayenne** sans faire aucun ravage et y mit pour Sa Majeste bonne garnison.

Le 25 iour de juillet 1621, jour et feste de saint Jacques et saint Christophe, le tres chrestien **Louis tresiesme**, Roy de France et de Navarre, assiegea la ville rebelle de **Clairac** et feust tiré le premier jour de l'assiegement douze cens coups de canon et dura le siege l'espace de douze jours, pendant lequel siege Sa Majesté faisoit son sejour avec la Royne sa femme dans la ville de **Thonnens** et visitoit tous les jours son armée audict **Clairac** et feust tué pendant ledict assiegement plusieurs notables personnes, entre autres le seigneur baron de **Termes**.

Durant ledict siege de **Clairac**, deceda audict **Thonnens** ce grand personnage, **Monseigneur Dubern**, garde seaux de France, au dict mois de juillet mil six cens vingt un.

Au mois d'aoust, sur le commencement d'icelui, les habitans de la ville d'**Aubias**, en **Guerey**, sur la rivière de l'**Abayron** ayant promis à mon dict **Seigneur de Mayenne** de mettre la dictre ville sous l'obéissance de Sa Majesté le dict **Seigneur** cy achemina sur leur promesse avec son armée ou estant ils luy refusarent l'entrée et luy fauxarent leur foy ; des aussytost mon dict **Seigneur** fect tirer son artillière par l'espace de vingt-quatre heures et les assieges ne pouvant resister davantage rendirent par composition la dictre ville au Roy et la composition feust telle que l'honneur seroit gardé et le soldat sortiroiet nud teste, les habitans rendus a la discretion de mon dict **Seigneur de Mayenne** qui fect prendre et pendre les hauteurs de ceste

rebellion a un homme qui est devant la porte de la ville jusques au nombre de vingt-cinq et estoinct du dit nombre entre autres le capitaine qui commandoit dans la ville et deux des consuls d'icelle avec la livrée couzeue sur lespaule et feust la dicte ville mise au pilage et bruslée avec deux bourgs et villages y joignans.

Le sixiesme du dict mois daoust mil six cent vingt-un, la ville de Clerac se rendict en l'obeyssance du Roy et fect Sa Majesté pendre les sieurs de La Fargue père et fils, le père, procureur en la Chambre de L'Esdict en Guyenne, et son fils ministre audict Clérac, tous deux haulteurs de ceste rebellion et a la sortie et lors de la reduction de la dicte ville les dicts huguenots prindrent le nom de parpaliols ; et mect sa dicte maiesté bonne et forte garnizon dans la dicte ville et y laissa pour commander à la dicte garnizon le sieur de Clermont-Desoubz près le Port-Sainte-Marye.

Le mardy neuflesme dudict mois d'aoust mil six cent vingt-un la tres chrestienne Anne d'Austriche, royne de France et de Navarre, fect son entrée dans la ville d'Agén et estoict pourté par honneur devant son carrosse ung poille de satin blanc par Messieurs les consuls de la dicte ville et s'en alla rendre graces a Dieu dans l'église Saint-Estienne et logea au logis du sieur de Roques, devant Montrebel.

Le dixiesme jour dudict mois d'aoust 1621, jour et feste de saint Laurens arriva audict Agén le tres chrestien Louis tretziesme, roy de France et de Navarre, sur les dix heures du matin et ne vouleust point de poille ny d'entrée et sen alla rendre graces a Dieu dans ladicte eglise Saint-Estienne et ala loger audict logis du dict sieur de Roques avec la Roynie.

Le vendredy douziesme dudict mois d'aoust audict an 1621, le Roy partit dudict Agén avec son armée, acompagnée de vingt-huict pieces de canon, et s'en alla assieger la ville rebelle de Montauban qui feust investie le dix-septiesme dudict mois d'aoust audict an et feust la dicte ville batue de quarante pieces de canon et le surplus des dictes pieces feurent admenées de Thoulouze et dura le dict siège jusques au mois de novembre audict an.

Le septiesme jour de septembre audict an 1621, Monseigneur le duc de Mayenne, gouverneur et lieutenant général pour le Roy en Guienne et général des armées de sa dicte Majesté audict païs et duché de Guienne estant au dict siege de Montauban avec son

armée a son cartier du costé de Ville Bourbon, ledit seigneur festina plusieurs seigneurs dedans sa hutte et après qu'ilz heurent disne ils feurent visiter les tranches et visant ledit Seigneur par une canonière dans la dicte Ville-Bourbon il feust blessé d'un coup d'arquebuse a fusil dans l'œil gauche duquel coup il deceda sur l'heure au grand regret du Roy et de la France. Telle a esté la fin de ce bon prince quy est mort pour le mainctien de la foy catholique, apostolique romaine et pour le service du Roy combattant l'heretique inhumain devant la dicte ville de Montauban. Dieu luy aye faict la paix.

Le premier jour d'octobre audiet an mil six cens vingt un le corps mort de mondict Seigneur de Mayenne feust conduit dudict Montauban Agen et feust ordonné pour ledict convoy sa compagnie de cent hommes d'armes et estoict pourté dessus ung charriot tiré par six chevaux et estoict ledict charriot et chevaux couverts de velours noir jusques a terre croisé au milieu de satin blanc; et aux quatre coings des draps estoient ses armoiries en broderie dor; marchoint aussi au-devant dudict charriot son cheval de parade qui estoict couvert de mesmes que les autres, estoict admené par les rennes par des vallets de pied de ce bon feu seigneur et feust reculhy à la porte du Pin avec procession ou estoient les couvents des quatre mandians Messieurs du clergé saint Estienne et saint Caprasy et la compagnie des Penitens Bleus de laquelle ledict seigneur estoict confrere et suivoit après le dict charriot Messieurs les consuls dudict Agen avec grande quantité de populace plorans et lamentans la mort de ce bon prince et en telle ordonnance il feust conduit depuis la porte du Pin jusques en l'église saint Estienne ou il demeura toute la nuict et le lendemain au matin les habitans de la ville y allèrent a grand foule jeter de l'eau bénite et faire prières pour son âme et après luy feust faict un service divin et dict une oraison funebre par monsieur Sauveur theologal en la dicte eglise saint Estienne.

Et apres le service parachevé il feust conduit par les dessus-dits de la dicte eglise saint Estienne a la porte saint Anthoine et de la dicte porte saint Anthoine a sa ville et duché Daguilhon ou il repose attendant la vollonté du Roy pour estre ensepulturé a Soisson en Picardie avec ses peres.

Au mois de novembre au dict an mil six cens vingt un et durant le siege de Montauban, sa Maiesté receust nouvelles assurées qu'on avoict thué Monsieur de Boissé de Pardailan qui avoict rendu l'o-

beyssance de sa dicte Maiesté les villes de Sainte-Foy-la Grande et de Monhurt et que lesdictes villes estoient rebelles pour la seconde fois contre son service ; des aussytost sa dicte Maiesté fect desloger son camp du devant Montauban et s'en alla le planter devant la ville de Monhurt qui feust investie le vingt huitiesme du dict mois de novembre audict an 1621 par les armées du Roy ; et feust la dicte ville battue et ruynée et minée et se rendit icelle ville a la discretion du Roy le unzième de décembre au dict an ; et permit sa dicte Maiesté que les sieurs de Theobon et Mirambeau qui soustenoint le dict siege sortissent avec leurs armes au costé et les soldats avec un baston blanc en main et les femmes de la dicte ville furent mises en seure garde dans des bapteurs sans toucher a leur honneur et conduictes la ou elles vouleurent aller qui se reffugierent a Thonnous et puis après la dicte ville feust pillée, bruslée et razée.

Au mesme mois de décembre mil six cent vingt ung durant ledict siege de Monhurt moureust au chasteau de Longuetille pres le dict Monhurt ou estoit le logement du Roy le connestable de France nommé Luynes, au grand plaisir de la France.

Aussy au mesme mois de decembre mil six cent vingt ung la cour et Chambre de l'Esdit en Guienne qui feust instaulée a Nérac par le feu Roy Henry quatriesme feust transmuée du dict Nérac Agen par le tres chrestien Louis tretzième Roy de France et de Navarre et ne fect la dicte Chambre son ouverture jusques au mois de may mil six cens vingt deux a cause des troubles de guerre ; et estoit pour premier president le sieur Daffis presidant au parlement de Bourdeaux.

Au mesme mois et an mil six cens vingt ung l'église et le couvent des religieuses de nostre Dame a la place de Paulin dudict Agen feust commencée bastir.

Au mesme mois de decembre mil six cent vingt ung Monseigneur de Roquelaure mareschal de France feust atteint d'une grieve maladie a Bourdeaux et a la persuasion du Roy il se desmict du gouvernement de Guienne en faveur de Monseigneur de Thimines, aussy mareschal de France et luy feust donné en propriété la ville et chasteau de Leytoure et le chasteau du Hua de Bourdeaux et cinquante mil escus.

Election de Messieurs les consuls d'Agen en l'année 1622.

1. Monsieur Deselves, gentilhomme ;

2. Monsieur Decorne, marchand ;
3. Monsieur Delpech, marchand ;
4. Monsieur Delavergne, avocat ;
5. Monsieur Delaborde, avocat ;
6. Monsieur Deverduc jeune, avocat.

Les advantz de Noël mil six cens vingt ung et la caresme 1622 prescha a Sainct Estienne ce grand personnage le reverend père Pierre Cothon de la compaignie de Jésus, confesseur et prédicateur ordinaire de Henry le grand et de Louis le Juste son fils, roy de France, et dudict Louis le Juste depuis son advenement à la couronne jusques en l'année mil six cens setze.

Au mois de febvrier mil six cens vingt deux Monsieur de Lusignan gentilhomme de la religion pretendue et réformée reprinct de nuit la ville de Clerac et feust thué bonne partie de la garnison qui estoict pour le Roy et feust aussy thué le père Mauvais jésuiste qui estoict la depputte pour prescher a la contreverse et prindrent prisonier Monsieur Duc conseiller au parlement de Bourdeaux.

Au mesme mois de Febvrier mil six cens vingt deux la ville de Thonnens se révolta contre le service du Roy et thurent la garnison qui estoict là pour sa Maiesté et prindrent prisonier le sieur compte de La Vauguion qui commandoit la dicte garnison.

Après la rebélion dudict Thonnens Monsieur le duc d'Albœufs, général des armées du Roy en Guienne, assiegea ledict Thonneins le mardy quinziesme jour de mars 1622 et estoict en sa compaignie Monseigneur de Thimine, mareschal de France, gouverneur et lieutenant général en Guienne; et feust thué audict assaut deux cens cinquante hommes de ceulx qui soutenoinct le siège.

Au mesme mois de mars audict an 1622, Messieurs de La Force, Lusignan et Theobon furent assieger le chasteau de Grange ou il y avoict de dans grand quantité de vivre réfugiés, durant lequel siège y ala de secours de plusieurs endroicts pour acister les catholiques assieges mais en vain car ceulx qui vindrent audict secours feurent masacrés par lesdicts huguenots et se rendict ledict chasteau auxdicts huguenots qui le pilliarent au mesme mois de mars,

Au mois d'avril 1622 le sieur de La Force feust à Thomens avec une bonne armée pour faire lever le siege, mais son desain feust en vain et y heust ung grand carnage des huguenots et peu de catholiques feurent thué.

Le quatriesme de may mil six cens vingt deux ceulx dudict Thonnens estans oppressés de la famine ne pouvant plus tenir le siège rendirent la dicte ville en l'obeyssance du Roy. La capitulation feust telle que les soldats sortirent le tambour batant, l'enseigne desployée et l'honneur gardé aux femmes et y entrarent en armes. Messieurs le duc d'Albœufs, et mareschal de Thimines et feust la dicte ville pillée, bruslée et razée.

Au mesme moys de may 1622, le Roy partit de Royan ou il avoiet mis le siège et après la réduction de la dicte ville, le Roy vint a Sainte Foy la Grande et de Sainte Foy revint à Clérac et se rendirent les dictes villes qui s'estoient rebellées pour la seconde fois à l'obeyssance du Roy.

Le premier jour de juin 1622 le très chrestien roy Louis roy de France et de Navarre vint audict Agen pour la seconde fois avec une puissante armée et vingt huit pieces de canon et y sejourna trois jours, ensamble son artillerie demeura aussy au Gravier où il y avoiet deux mille Suisses et deux mille pionniers pour la garde de la dicte artillerie.

Le quatriesme dudict mois de juin audict an 1622 le Roy partit d'Agén et s'en alla à Nègrepelice qui lui avoiet promis obeyssance ; mais ils luy fauxarent leur foy ; des aussytost Sa Maiesté fect tirer son artillerie et fect battre la dicte ville en ruine et feust la dicte ville prinse par assault et tous les habitans et gens de guerre furent mis au tranchant de l'espée et feust la dicte ville pillée et bruslée.

De Nègreplisse le Roy s'en alla a Thoulouse ou il sesjourna quelque temps et de Thoulouze le Roy s'en ala assieger la ville de Montpellier qui feust investie au mois d'aout 1622 et rendue en son obeissance par composition le XXIII^{me} d'octobre au dict an et à la dicte redution le Roy donna trefves generalles à tous les rebelles de la religion pour trois ans.

Au mois de juin 1622 la ville de Layrac feust desmantellée et y estoiet commissaire pour cest effect le seigneur Mareschal de Roquelaure.

Au mois de juillet 1622 le fort de Sauveterre sur Garonne feust razé et feurent commissaires pour cest effect Messieurs les consuls de la ville d'Agén.

Au mois d'aoust 1622 la ville de Nérac feust demantellée.

Au mois de septembre 1622 la ville de Clérac feust aussy desmantellé.

Au mois de novembre 1622 la ville et chasteau de Caumont sur Garonne feust razé et desmantellé.

Eslection de Messieurs les consuls d'Agen en l'année 1623.

1. Monsieur de Loubatery, jadis premier conseiller et accesseur criminel au siège présidial de la ville d'Agen;

2. Monsieur de Singlande, advocat ;

3. Monsieur de Vacqué, bourgeois ;

4. Noble Jacques de Courtette, sieur de Prades, gentilhomme ;

5. Monsieur Daurée, advocat;

6. Monsieur de Maures jeune, advocat.

Les avantz de Noël 1622 et le caresme 1623 prescha à Saint-Estienne Monsieur Sauveur, Théologal en ladicte église.

Le mercredy setziesme jour de May 1623 qui estoict la veille de l'Assention nostre seigneur, fect son entrée de dans Agen très hault et puissant seigneur Monseigneur le duc d'Espéron lieutenant général pour sa majesté en Guienne.

Eslection de Messieurs les consuls d'Agen en l'année 1624.

1. Monsieur Delas de Brimont, escuier ;

2. Monsieur de Lescazes, advocat et syndic du païs ;

3. Monsieur Dulaurens, jadis procureur au siège d'Agen ;

4. Monsieur Deschamps, gentilhomme ;

5. Monsieur Ratier, advocat ;

6. Monsieur de Girardin, bourgeois.

Les avantz de Noël 1623 et le caresme 1624 preschat en l'église Saint Estienne dudict Agen le Père Simon, capusin.

Mémoire à jamais que, à la fin de l'année 1623, et au commencement de l'année 1624 fect froict à oultrance mais le plus violent de tout l'iver feust au mois de febvrier commensant, au troisièsme. qui estoict la pleine lune, desquels froictz moureurent les lauriers, cipriès, figuiers, romanins et grand quantité de vignes et feust la terre couverte de nèges l'espace de trois sepmaines.

Le mardy quatorziésme jour de may 1624 Monsieur de Leygue et la Damoiselle sa femme de la jurisdiction de Montflanquin en Agenois, heurent les testes tranchées à la place publique du dict Agen, condempnés par arrest de la cour et chambre de Guienne séante au dict Agen pour avoir faict homicider Canuet procureur du Roy de Montflanquin. Estant au suplice le mary vict l'exécution de sa femme avec ung doux et triste adieu qu'elle luy fect. Et le sieur de Montgailard, sergent de ronde de la garnison dudict Montflanquin, qui avoict commis le dict homicide feust pendu et estranglé le samedy auparavant onziesme du dict mois et an et son corps mort feust escartellé et les membres apourtés au lieu ou il fect ledict homicide.

(A suivre.)

LE CHATEAU DE LA SERRE

ET

LE COMTE D'EGMONT

Pièrément campé sur un promontoire élevé, qui domine, à égale distance de Nérac et de Condom, la rive droite de la Baïse, le château de La Serre a joué, par la part que prirent ses différents seigneurs aux affaires de leur pays, un rôle considérable dans l'histoire de la Gascogne. Il dépendait, avant la Révolution, du duché d'Albret, et il était compris dans la Sénéchaussée de Nérac, généralité de Bordeaux, élection, diocèse et archiprêtré de Condom.

Son histoire a été déjà écrite ¹. Nous nous bornerons, pour l'intelligence de la page fort curieuse, perdue depuis près de deux siècles dans le fatras d'un almanach de l'époque, et que nous croyons intéressant de reproduire ici, d'en résumer très sommairement les principales phases.

Dans le cours du **xv^e** siècle, la seigneurie de La Serre appartenait aux d'Albret. Elle fut donnée à ce moment par un membre de cette illustre race à la maison de Montagu, qui la posséda jusqu'en 1570. Cette année, le 16 avril, la dernière héritière de cette famille, Catherine Bernarde, l'apporta en dot à Jean-Paul d'Esparbès de Lussan, grand capitaine du **xvi^e** siècle, qui se distingua dans toutes les luttes religieuses, et fut nommé sénéchal du Condomois et de l'Agenais, en même temps que gouverneur, sous Henri IV, de la ville de Blaye.

Ce fut lui qui entreprit, vers la fin de sa vie, dans les dernières

¹ Voir le Dictionnaire géographique de l'arrondissement de Nérac, par Samazeuilh. — Voir aussi la Revue d'Aquitaine, T. v, p. 586, et la Guirlande des Marguerites, p. 210.

années du xvi^e siècle, la restauration de l'antique manoir des Montagu. Il en confia la direction à M. de Lavallée, architecte de Paris, qui refit la façade, construisit une aile nouvelle, et, par l'adjonction de chemins de ronde, de courtines crénelées, d'une porte principale, munie de herse et de pont-levis, de fossés profonds, qui entourèrent le château, lui donna un aspect imposant, et, en cas d'attaque, l'assura de moyens sérieux de défense. A l'intérieur fut appliqué le style Renaissance, avec plafonds à poutrelles apparentes, peintures murales dans les principales pièces, magnifiques cheminées en marbre, sculptées par les meilleurs artistes, etc. Le tout fut terminé en 1596, ainsi que l'indique la modeste inscription suivante, gravée sur une plaque de marbre, encadrée dans la muraille : « *Lavallée, maître masson, m'a faicte (1596).* »

Le château de La Serre demeura tout le xvii^e siècle la propriété des d'Esparbès de Lussan, dont les chefs, Jean-Paul, François, vicomte d'Aubeterre, et Louis, tous trois sénéchaux du Condomois et de l'Agenais, méritèrent la réputation de premiers capitaines du royaume.

Louis d'Esparbès, un des héros de Nordlinguen, ne laissa que trois filles. Deux se firent religieuses. La dernière, Louise-Marguerite, épousa, grâce aux soins tout particuliers que prit de ce mariage Daniel de Cosnac, futur archevêque d'Aix, alors exilé à l'Isle en Jourdain¹, son neveu François de Cosnac, et lui apporta ainsi la seigneurie de La Serre et toute l'immense fortune des d'Esparbès. Le mariage fut célébré dans la chapelle du château, le 24 juin 1671. François de Cosnac prit part à la campagne de Hollande et se fit plusieurs fois remarquer de Louis XIV, aux côtés duquel il combattait. Il mourut, jeune encore, en 1674.

De cette alliance naquit une fille unique, Marie-Angélique, que sa mère garda avec elle au château de La Serre, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, époque où sa tante, la fameuse princesse des Ursins, la manda auprès d'elle à Paris².

« On la trouva, écrit M. Faugère-Dubourg d'après les Mémoires

¹ Voir *Revue d'Aquitaine*, T. iv, p. 405 et 501, l'intéressant article que lui a consacré M. l'abbé Couture : *Un évêque de Cour exilé à l'Isle-Jourdain*.

² Voir dans les *Lettres inédites de la princesse des Ursins*, publiées par M. Geffroy, celles qui sont adressées à Angélique de Cosnac. — Voir également sur elle les Mémoires de Saint-Simon et ceux de Daniel de Cosnac.

de l'époque, assez mal élevée dans son château de campagne. Daniel de Cosnac, rentré en cour, se mit aussitôt à l'œuvre pour la marier richement. Madame de Cosnac promettait, si sa fille épousait un duc, d'abandonner tous ses biens, ne se réservant qu'une pension modeste pour vivre dans un couvent ; mais, si elle n'épousait qu'un comte, un marquis, ou un fils de maréchal, elle conserverait ses revenus et les partagerait avec elle. • Le duc ne put être trouvé. Il fallut se contenter d'un comte. Mais ce comte portait un des plus grands noms du monde ; il était le plus riche seigneur des Flandres, et en même temps grand d'Espagne, allié à toutes les têtes couronnées d'Europe. C'était François Procope, duc de Gueldres, comte d'Egmont.

« Un professeur de langues, nous apprennent les *Mémoires de Daniel de Cosnac*, qui enseignait l'allemand au jeune comte et l'italien à Mademoiselle de Cosnac, seconda les efforts de l'archevêque d'Aix, et le comte d'Egmont demanda bientôt à voir Mademoiselle de Cosnac. Celle-ci n'était pas belle, mais d'une assez belle taille ; elle n'avait rien de dégoûtant pour sa personne, ni rien de faible dans son esprit et dans sa conversation. Le comte d'Egmont en fut ravi, et il manifesta le désir de conclure ce mariage. » Daniel de Cosnac fit signer au plus vite les pactes secrets ; il obtint l'agrément du Roi, ainsi que sa signature et celles de tous les princes du sang ; puis, ayant demandé une dispense de deux bans, il les maria à Saint-Sulpice, à la pointe du jour, le 21 mars 1697, « fort satisfait, dit-il, d'avoir mis sa nièce, qui était la dernière de sa famille, dans un si beau sepulchre. »

Le comte d'Egmont devint donc, par ce mariage, du fait de sa femme, propriétaire présomptif de la seigneurie de La Serre.

Mais il ne le demeura pas longtemps. Forcé, moins de dix ans après, de suivre en Espagne les armées du roi, il fut pris à Fraga, en Aragon, d'une attaque de dyssenterie, et mourut le 15 septembre 1707, âgé de trente-huit ans, ne laissant après lui aucun enfant qui perpétuât son illustre nom.

La douleur de sa jeune veuve fut immense. Elle se retira immédiatement au château de La Serre, auprès de sa mère, et voulut que le cœur de son époux fut conservé dans une custode de plomb, dans la chapelle du château. Une tablette tumulaire, depuis réduite en fragments, laissait lire autrefois ces mots en lettres d'or :

« *Ci-git le cœur de très haut et très puissant seigneur François Procope, comte d'Egmont, prince de Gavre et du Saint-Empire, duc de Gueldres et de Juliers, seigneur du pays d'Arckel, cheva-*

« *lier de la Toison d'or, lieutenant général de S. M. C., mort à Fraga, en Espagne.* »

Deux mois après sa mort, en effet, le 16 novembre 1707, avait lieu dans l'église de La Serre, et à cette occasion, la cérémonie funèbre, dont les curieux détails sont consignés dans les pages suivantes que nous avons extraites du *Mercur galant* (avril 1708, page 47. Toulouse, veuve de J. J. Bonde, c. Gilles, etc.)

« Je vous parlai, il y a quelques mois, de la mort de *Monsieur le comte d'Egmont* ; mais je ne vous ai rien dit du service qui s'est fait à la *paroisse de La Serre*, terre qui appartient à la veuve de cet illustre défunt. Madame la Marquise de Cosnac, mère de cette jeune veuve, avait ordonné qu'on n'oubliât rien pour rendre cette cérémonie lugubre des plus magnifiques. L'église était tendue de noir et ornée d'un grand nombre d'écussons de la maison d'Egmont¹. La représentation, qui était élevée au milieu de l'église, était environnée d'un très grand nombre de cierges garnis d'écusson. L'ordre et la magnificence dont de pareilles cérémonies sont susceptibles y régnèrent également. Le Père Placide, religieux du Tiers-Ordre de saint François, confesseur de Madame la Marquise de Cosnac et distingué par son mérite, a fait connaître son bon goût par le soin qu'il s'est donné de disposer toutes les choses nécessaires pour faire briller cette lugubre cérémonie. Ce service fut différé pendant quelque temps, parce que Monseigneur l'Evêque de Condom, dont rien ne peut arrêter la vigilance pastorale dans son ministère, était occupé à la visite et à des missions qu'il faisait dans son diocèse².

« Ce Prélat, à qui rien n'échappe de tout ce qui peut faire plaisir à

¹ Les armes du comte d'Egmont étaient : *Chevronné d'or et de gueules de dix pièces.*

² L'Evêque de Condom était, en 1707, Louis Milon, « né, à Tours, d'une ancienne famille de robe. Aumônier du Roi, chanoine de Saint-Martin et prieur de Saint-Marcel et des Deux-Jumeaux, il fut sacré à Paris dans l'église des Jésuites, le 14 février 1694. Bon et très charitable, il fonda un hôpital qu'il confia aux Filles de la Foi ». (Voir l'intéressant travail de M. J. Gardère sur les hôpitaux de Condom. Introduction à l'Inventaire des Archives hospitalières de la ville de Condom.) Louis Milon rebatit plusieurs églises détruites par les religionnaires et termina le Palais épiscopal de Condom. Il mourut, en 1724, âgé de 79 ans.

ses diocésains, ayant appris que Madame la Marquise de Cosnac se préparait à faire un service pour son illustre gendre, voulut bien la seconder dans ce pieux dessein. On sait qu'elle mêle à tout ce qu'elle fait les exercices les plus rigides d'une vie chrétienne, et que les sentiments nobles et généreux sont naturels à ceux de son nom. Monseigneur de Condom se rendit à La Serre, un jour avant la cérémonie funèbre dont je viens de parler ; et les archidiacres, le chantre et plusieurs chanoines de sa Cathédrale s'y rendirent aussi, avec l'abbé de Maubranche, qui était à leur tête. Cet abbé est neveu, grand vicaire et vicaire général de M. de Condom. Il joint toute la conduite d'un digne ecclésiastique à l'application d'un savant et zélé official, emploi dont il s'acquitte avec un applaudissement général. Tous les curés des environs furent invités à la cérémonie, et l'on peut dire que l'on n'en avait jamais vue de plus belle de cette nature.

« Monsieur Sussière, docteur en théologie, prononça l'oraison funèbre. Elle reçut beaucoup d'applaudissements ¹. Il fit connaître, au commencement de son discours, par plusieurs traits éloquentes et qui portaient d'un cœur véritablement affligé, la part qu'il prenait à la perte de cet illustre défunt ; et, comme il connaissait par lui-même ce jeune prince, il en fit un portrait naturel et sans exagération. Ce discours ayant été imprimé, je ne crois pas en devoir rien rapporter ici. Je dirai seulement que la modestie de l'auteur a eu beaucoup de peine à consentir à cette impression, étant dépouillé de l'amour-propre qui fait que plusieurs sont idolâtres de leurs ouvrages. Il a prononcé beaucoup de panégyriques et fait plusieurs sermons dans lesquels les traits de son éloquence ont brillé.

« Je dois ajouter à ce que j'ai déjà dit de la maison d'Egmont qu'elle descend des rois de Frise et qu'elle s'est soutenue dans un fort grand lustre pendant plusieurs siècles, ayant fait des alliances avec des empereurs, des rois de Hongrie et plusieurs princes souverains des Pays-Bas, d'Allemagne et d'Italie, savoir : avec les comtes de Flandres, les ducs de Gueldres, de Saxe, de Brunswick, de Brandebourg, de Milan, de Bavière ; et elle a donné des filles aux maisons de France, d'Ecosse, Palatine, de Hesse, de Nassau, de Clèves, etc. »

Disons en terminant que Marie-Angélique de Cosnac, comtesse

¹ La famille Lagutère de Condom possède, dit-on, ce morceau oratoire. (Note de M. Riesbey. Revue d'Aquitaine, T. v, p. 590.)

d'Egmont, ne survécut pas longtemps à son mari. Elle s'éteignit dix ans après à Paris, en l'année 1717. Le château de La Serre revint après sa mort aux marquis d'Aubeterre.

Depuis cette époque, il ne fut plus habité. Vendu aux enchères, le 11 janvier 1752, il fut acheté par la comtesse de Narbonne-Pelet, déjà propriétaire des domaines de Pouy-Roquelaure et de Poudenas, et aïeule maternelle du comte Philippe de Digeon, à qui elle légua toute sa fortune. On connaît, pour n'avoir pas besoin de la rappeler ici, la vie toute de philanthropie, de science et d'art du comte de Digeon¹. Transformé malheureusement par lui en ferme modèle, le château de La Serre était, au commencement de ce siècle, devenu inhabitable.

Ce n'est qu'en 1851, qu'héritier par sa mère du comte de Digeon, Monsieur de Gervain se décida à relever, dans son style primitif, le vieux manoir des d'Esparbes de Lussan. Il a mené cette œuvre à bonne fin. Le château de La Serre est aujourd'hui une des plus artistiques et des plus somptueuses résidences du département de Lot-et-Garonne.

P. L.

¹ Voir, entre autres articles, le *Dictionnaire bibliographique* de l'arrondissement de Nérac par Samazeuilh, art. Digeon.

BIBLIOGRAPHIE REGIONALE

Notes sur la Justice et les Tribunaux à Agen pendant la Révolution (1789-1800), par A. Douarche, docteur en droit, docteur ès-lettres, conseiller à la Cour d'Appel de Paris. Paris, Etienne Charavay, lib. édit., 3, rue de Furstenberg, s. d., (1893), in-8°, 156 p. Prix 3 fr. 50. — Extrait de *La Révolution Française*.

Il y a quelques dix ans, pas davantage, tout sujet touchant à l'histoire de nos provinces et de nos villes pendant la période révolutionnaire paraissait être sous le sceau du *Noli me tangere*. Les monographies des communes finissaient généralement à l'année 1789. Les études plus générales sur un pays s'arrêtaient même avant la date de son démembrement : une première page de géographie moderne, la simple mention de la formation du département, de la substitution des cantons et communes aux juridictions faisait le plus souvent défaut dans ces livres traditionnellement limités à l'ancien régime. On se taisait sur les réformes, sur les effets de l'application des lois, sur tout ce qui, des Etats-Généraux à l'Empire, avait bouleversé la France, depuis la capitale jusques à la dernière paroisse. Il semblait que le nom des personnes mêlées, même dans les degrés infimes, à ces événements dût être prononcé seulement à voix basse. Singulière timidité de petits-fils que la génération de 1789 eut été loin de prévoir !

Heureusement tout a changé. On ne craint plus d'aborder par le détail l'histoire de la Révolution Française : la méthode imposée pour l'étude de l'ancien régime est appliquée non moins rigoureusement

dans ce nouveau domaine à exploiter par les annalistes. Les documents mis au jour se substituent peu à peu aux légendes ; ils peuvent même servir à rectifier les jugements des auteurs dans le cas où ceux-ci feraient preuve de passion ; en un pareil sujet, placé entre l'éloge et le blâme, il est facile de verser honnêtement et inconsciemment plutôt dans un sens que dans l'autre ; mais, du moins, si l'on a fourni toutes les pièces du procès, à son tour le lecteur devient juge.

Le Lot-et-Garonne suit le courant. Nous savons gré à M. l'abbé Alis et à M. l'abbé Gerbeau d'avoir franchi le Rubicon de 1789 dans leurs histoires de Mauvezin, de Sainte-Bazeille et de Pujols¹. Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié l'étude que M. Massip a consacrée à *La Révolution à Cancon*². Il savent aussi que l'Introduction à l'*Abrégé chronologique* de Labrunie, parue récemment, n'est rien moins que le canevas très précis de l'histoire du clergé du diocèse pendant la Révolution.

Ainsi l'omission du chapitre 1789-1800 ne dépare plus les monographies sérieuses. Mais il faut aller plus loin : la période révolutionnaire peut à elle seule fournir bien des sujets de mémoires ou même les éléments de gros ouvrages.

On a lu certainement avec plaisir les *Annales* de Proché, qui fournissent une bonne série chronologique des événements, tout en restant un peu froides et volontairement incomplètes³.

M. A. de Mondenard a étudié particulièrement les débuts : ces fameux Etats-Généraux ; les petites intrigues électorales et les polémiques auxquelles ils donnèrent lieu dans l'Agenais ; la confection et le fond des doléances du Tiers-Etat⁴.

¹ *Notice sur le château, les anciens seigneurs et la paroisse de Mauvezin (près Marmande)*, par M. l'abbé Alis, curé de Mauvezin. Agen, Michel et Médan, 1887, in-8°. — *Histoire de la ville et de la baronnie de Sainte-Bazeille*, par l'abbé R.-L. Alis. Agen, Michel et Médan, 1892, in-8°. — *Essai historique sur la baronnie de Pujols en Agenais*, par l'abbé J.-B. Gerbeau, curé de Pujols. Agen, J. Roche, 1891, in-8°.

² Tomes xiv et xv ; et à part.

³ *Revue*, tome viii, ix, x ; et à part.

⁴ *La Féodalité en Agenais en 1789. Manuscrit d'un curé de campagne*. Agen, Michel et Médan, 1789, petit in-8°. — *Nos cahiers de 1789. Cahier de l'Agenais*, Villeneuve-sur-Lot, imp. veuve Ed. Chabrié, 1889, in-8°.

Voilà déjà des livres. Parmi les articles curieux et moins connus on peut citer les quatre notices sur Allemans et Miramont que M. G. Dupin a publiées dans *Révolution Française*¹.

Monsieur Douarche, ancien Président de Chambre à la Cour d'Agen, aujourd'hui conseiller à la Cour d'Appel de Paris, s'est adressé à la même Revue pour éditer, sous le titre modeste de *Notes*, une monographie en réalité fort complète sur la Justice et les Tribunaux d'Agen pendant la Révolution. Cette étude a été tirée à part.

Je gagerais que son titre seul éveillera tout de suite chez la plupart des lecteurs le souvenir de La Terreur et des condamnations à la peine capitale. C'est là d'ailleurs le sujet du dernier chapitre ; on y trouvera les indications les plus précises sur les procès ayant entraîné les condamnations à mort prononcées contre Joseph Duthiers, pour écrits et propos factieux ; Bernard Peyraud, qui avait provoqué une émeute à Lauzun pour empêcher le recrutement ; François Rives Moustiers, Jean-Baptiste-Charles d'Abzac, Antoine Joli Blason, Louis François d'Orlan Polignac, émigrés en rupture de ban ; Jean-Joseph Delsac, religieux cordelier, qui, n'ayant pas prêté le serment civique, était rentré en France après avoir émigré en Espagne. Les lois révolutionnaires les plus draconiennes, dont quelques-unes ont leur excuse dans les nécessités du salut public, ces lois d'exception ont fait sept victimes dans le département de Lot-et-Garonne. Assurément c'est trop et M. Douarche ne dissimule pas que, soit excès de sévérité soit faiblesse des juges devant l'opinion, des condamnations telles que celles de Lacaze-Duthiers sont à déplorer. Il fait observer aussi que pour nombre de cas sujets à l'application de ces mêmes lois, nos magistrats ont fermé les yeux ou plutôt ont su trouver des prétextes pour prononcer des acquittements. Il cite les causes et les noms.

Ces quelques sentences de mort, seules gravées dans la mémoire populaire, ont fait cependant oublier les progrès réalisés entre 1789 et 1800 au point de vue de l'organisation judiciaire, des garanties données aux accusés, de l'exercice de la justice. L'auteur a pu dire avec raison dans son avant-propos : « On cherche à accréditer cette

¹ Années 1788 et 1789.

« monstruosité, qu'il n'y a pas eu, sous la Révolution, d'autre justice
« que celle de la Terreur. Autant vaudrait apprécier la justice de
« l'ancien régime d'après les sentences rendues par les commissai-
« res extraordinaires ; la justice du premier Empire, d'après ses tri-
« bunaux spéciaux et ses commissions militaires ; la justice de la
« Restauration d'après ses cours prévôtales et la justice du second
« Empire d'après ses commissions mixtes, si souvent flétries. »

Pour avoir la mesure des bienfaits assurés par le nouveau régime, il importait d'abord de faire connaître l'ancien.

Dans l'Agenais, avant 1789, les justices seigneuriales étaient, par rapport aux justices royales dans la proportion de six à un ; comme le droit de justice était attaché aux terres, il suffisait d'être grand propriétaire terrien pour faire rendre la justice par un personnel de son choix trop souvent convaincu d'incapacité ou d'ignorance. Et si les juges seigneuriaux avaient perdu l'exercice de la haute justice, ils n'en avaient pas moins une compétence plus étendue que celle de nos juges de paix. Trop souples dans la main du maître, abusant trop facilement — et pour cause — des condamnations à l'amende, ils étaient devenus si justement impopulaires que le Tiers-Etat avait demandé la suppression des justices seigneuriales dans ses cahiers de doléances.

Le personnel des justices royales était mieux choisi ; mais néanmoins les Ordinaires offraient-ils aux inculpés toutes les garanties désirables dans certains cas qui seraient aujourd'hui du ressort de la Cour d'Assise ?

Le Sénéchal et le Présidial avaient à peu près la compétence de nos Tribunaux de première instance et des Cours d'Assise. Leur personnel, soumis à la vénalité des offices, vivait moins d'un traitement modeste que des revenus toujours un peu suspects des *épices*. Il avait à se débrouiller au milieu de la confusion des lois en matière civile, à appliquer des peines d'une sévérité souvent excessive. Pour arracher des aveux aux accusés on hésitait rarement à leur appliquer la question, qui ne fut abolie qu'en 1780. La procédure était secrète ; l'accusé, privé de défenseur ; la condamnation, sans publicité. Le Présidial et le Sénéchal d'Agen n'eussent-ils été composés que de bons jurisconsultes et d'intègres magistrats, il fallait compter avec les difficultés en matière civile, les monstruosité en matière criminelle, qui tenaient aux lois, aux milieux.

Qui saurait dire les déplorables conséquences des conflits d'attribution jadis si fréquents ! Les consuls d'Agen, la maréchaussée avaient aussi des pouvoirs judiciaires. La création de la sénéchaussée d'Aiguillon avait réduit les limites du ressort de celle d'Agenais et l'on se disputait cette fâcheuse enclave. Par les *committimus*, les procès les plus importants étaient enlevés à leurs juges naturels. Les puissants, les riches étaient assurés de lasser leurs adversaires en les ruinant, en les conduisant en appel, non d'Agen à Bordeaux, mais à cent lieues, à Paris ou ailleurs. Et les procès pouvaient durer plus qu'une vie d'homme.

Il n'est pas de sujet plus difficile à traiter que celui des institutions judiciaires sous l'ancien régime. Je le sais trop pour avoir classé quelques cent mille pièces provenant des fonds divers des ordinaires de l'Agenais, de la police des consuls d'Agen, des procédures civiles et criminelles du sénéchal, du présidial et de la maréchaussée. M. Douarche a su mettre de la lumière dans ce cahos : les deux premiers chapitres de son livre, servant d'introduction au sujet principal sont nourris de faits ; ils abondent en renseignement précis sur l'organisation judiciaire si complexe léguée par le moyen-âge au XVIII^e siècle, en passant par le XVI^e et le XVII^e, qui l'avaient remaniée comme au hasard, sans ordre et sans unité.

Les assemblées révolutionnaires firent table rase. Dans la fameuse nuit du 4 août, on décréta l'abolition des justices seigneuriales et la suppression de la vénalité des offices. Peu après, on assurait aux accusés en matière criminelle les garanties que donnent la publicité de la procédure et l'assistance d'un Conseil.

Enfin la Constituante et la Législative ont établi le régime actuel dans ses grandes lignes : justices de paix, tribunaux de district, jury, Cour de cassation, tribunaux de commerce. En matière criminelle, on fit la distinction des contraventions, des délits, des crimes. Les principes admis pour les appels devaient être plus tard l'objet de modifications. Un autre système tout nouveau, mais qui ne devait pas subsister après la Révolution, fut l'élection des juges. Les juges de paix et leurs assesseurs étaient nommés par le suffrage universel dans chaque canton ; • les juges des tribunaux de district, au nombre de cinq, plus quatre suppléants, étaient élus pour six ans par • le collège électoral du district, c'est-à-dire par les électeurs du

« second degré, choisis par les assemblées primaires à raison d'un
« par cent citoyens actifs. »

Il y avait des conditions pour être éligible. Malgré tout, dans l'application d'un principe si nouveau, on pouvait craindre l'effet des intrigues. La sagesse des électeurs les préserva d'un mauvais choix, comme on en peut juger par les listes des magistrats élus. « Ainsi,
« pour le tribunal du district d'Agen, sur neuf magistrats, les Age-
« nais en choisissaient sept dans le personnel de l'ancien présidial ;
« mais, en désignant Bory (avocat et président du directoire du dé-
« partement) pour la présidence de leur tribunal, ils marquaient
« nettement leur volonté de s'associer aux réformes de la Consti-
« tuante et à l'organisation du nouvel ordre de choses. Le corps
« électoral, dans cette première épreuve, obéissait à de prudentes
« et sages inspirations, s'efforçant de concilier les traditions et l'ex-
« périence du passé avec le mouvement des idées et les progrès des
« temps nouveaux. L'intelligence, les lumières et la valeur morale
« des juges élus ne pouvaient être mis en doute. Les électeurs, il
« faut le proclamer, avaient fait des choix irréprochables, grâce à
« l'esprit de concorde et à la sincérité passionnée qui animaient
« indistinctement tous les rangs du peuple et de la bourgeoisie. »

Notons qu'à Nérac, aucun membre de l'ancien présidial ne fut élu.

Les listes des juges de paix offrent quelques lacunes. Les moyens manquaient aussi pour faire une enquête sur la façon dont ces magistrats remplirent leurs fonctions, car les papiers des communes et des greffes sont infiniment dispersés ou même trop souvent détruits. Ce ne sont là d'ailleurs que les détails d'un sujet traité dès la première fois aussi complètement que possible.

M. Douarche a fixé le souvenir de son séjour trop court dans le département en ajoutant un excellent livre à cette série de notre histoire locale qui s'accroît si heureusement année par année¹.

G. THOLIN.

¹ Depuis que ces lignes ont été écrites, l'ouvrage de M. Douarche a été présenté à l'Académie des Sciences morales et politiques, par M. Gréard, qui l'a apprécié en ces termes :

« C'est une histoire substantielle et intéressante de la première applica-

tion des institutions judiciaires de la Constituante, de la Convention et du Directoire. Ces vues ouvertes sur une petite ville girondine, digne de la grande capitale de la province par ses ardeurs libérales, par la sagesse et la générosité de son tempérament politique, par la dignité des victimes qu'elle fournit aux passions révolutionnaires, ont tout à la fois l'intérêt précis d'une monographie locale et la portée d'une page d'histoire générale de la Révolution. » (*Journal officiel* du jeudi 9 mars 1893.)

LES NITIOBRIGES

Dans ce mémoire, je prétends étudier en détail le pays des *Nitiobriges* (Agenais primitif) avant et pendant la domination romaine.

Il est prouvé qu'avant la conquête des Gaules par César, ce peuple appartenait à la Celtique. Sous Auguste et ses successeurs du Haut-Empire, l'ancien pays des *Nitiobriges* forma la *civitas Nitiobrigum*, comprise par le fils adoptif de César, dans la province d'Aquitaine, alors étendue de la Garonne à la Loire (27 avant J.-C.). Les documents du Bas-Empire, et notamment la *Notitia provinciarum*, nous montrent l'ancienne Aquitaine augustale scindée en trois provinces nouvelles, la Première Aquitaine, la Seconde Aquitaine, et la Novempopulanie. Parmi les six municipes de la Seconde Aquitaine, l'ancienne *civitas Nitiobrigum* occupe le second rang, sous le nom de *civitas Aginnensium*.

César circonserit l'Aquitaine encore insoumise entre l'Océan, la chaîne des Pyrénées et le cours de la Garonne. Mais il est largement démontré que cette délimitation n'est qu'approximative. En effet, la Province romaine débordait alors sur la rive gauche de ce fleuve par une portion des territoires des *Convenae* (Comminges) et des *Tolosates* (Toulousain primitif). La Celtique faisait incontestablement de même par le pays des *Biturges Vivisci* (Bordelais). Nous verrons que la même remarque s'applique d'abord aux *Nitiobriges*, puis à la *civitas Nitiobrigum*, et à la *civitas Aginnensium*.

§ I. TOPONYMIE DU PAYS DES NITIOBRIGES, DE LA CIVITAS NITIOBRIGUM, ET DE LA CIVITAS AGINNENSIIUM. — Caes. Bell. Gall VII. 7, 31, 46, 75 (var. et édit. *Nitiobroges*); Plin., Nat. Hist IV, XXXIII (XIX), 1. — *Nitiobriges*,

Strab., Geogr. IV, II, 1. — Νιτιοβρίγες, καὶ πόλις Ἄγιννον. Ptolem. Geograph., II, VII, (VII). — *Civitas Nitiobrigum*, Inscript. à citer plus loin dans son entier. — Les *Nitiobriges* avaient pour chef-lieu *Agennum* ou *Aginnum* ou Agen (Lot-et-Garonne). *Agenno, onis*; *Agennum, i*, Auson. Epist. 24; Tab. Peutling. *Aginnum, i*, Anton. Itin. — *Civitas Agennensium*. Not. Prov.

§ II. LES NITIOBRIGES AVANT LA CONQUÊTE DES GAULES PAR CÉSAR. — J'ai déjà dit qu'au temps de la Gaule indépendante, les *Nitiobriges* appartenaient à la Celtique. Mais un de leurs rois, Ollovicon, avait alors reçu du Sénat romain le titre d'ami. Son fils Teutomat, qui régna après lui, embrassa, contre César, le parti de Vercingétorix, et rallia ce chef gaulois à Gergovia avec un corps considérable de cavalerie levé dans son royaume en Aquitaine ¹.

Durant le siège de Gergovia, Teutomat, surpris dans sa tente, où, il reposait au milieu du jour, s'enfuit nu jusqu'à la ceinture, eut son cheval blessé, et n'échappa qu'avec peine aux mains des pillards ². Durant le siège d'Alesia, les *Nitiobriges* fournirent à Vercingétorix un secours de cinq mille hommes ³.

Ces constatations, tirées de César, n'ont pas été suffisamment méditées par les érudits. Et d'abord, il est prouvé, par d'autres exemples, qu'en Gaule comme ailleurs, le titre d'ami du Sénat ou du Peuple Romain masquait une véritable servitude. Ollovicon la subit. Son fils Teutomat tenta de s'y soustraire. Mais quel motif tout spécial le Sénat avait-il de s'assujettir ainsi Ollovicon ? C'est que l'État de ce chef confinait du côté de l'est à la Province romaine, qui finissait au pays des *Tolosates*, contigu par conséquent à celui des *Nitiobriges*. Ainsi les Romains se ménageaient, au besoin, un allié pour franchir la Garonne, en passant sur les terres d'Ollovicon, qui s'étendaient sur l'une et l'autre rive du fleuve. L'attaque éventuelle de la Basse-Aquitaine pouvait donc se faire par là dans des conditions exceptionnel-

¹ Interim Teutomatus, Olloviconis filius, rex Nitiobrigum, cuius pater ab senatu nostro amicus fuerat appellatus, cum magno equitum numero, et quos ex Aquitania conduxerat, ad eum (Vercingetoricem) pervenit. CAES.; *Bell. Gall.*, VII, xxxii.

² Teutomatus, rex Nitiobrigum, subito in tabernaculo oppressus, ut meridie conquieverat, superiore corporis parte nudata, vulnerato equo, vix se ex manibus deprædantium militum eriperet. CAES. *Bell. Gall.*, VII, 46.

³ Nitiobrigibus quina millia. CAES., *Bell. Gall.*, VII, 74.

lement faciles. Ollovicon et son fils Teutomat exerçaient d'ailleurs en Aquitaine une véritable influence. La preuve en est que ce dernier, rompant ses liens de dépendance, amena Vercingétorix devant Gergovia, un secours de troupes fournies par les *Nitiobriges* et les Aquitains. Le domaine des premiers s'étendait donc, au temps de l'indépendance, des deux côtés de la Garonne. Il en fut certainement de même de la *civitas Nitiobrigum* et de la *civitas Aginnensium*. Sans doute, nous n'en avons pas de preuves tirées des documents contemporains. Par contre, il sera prouvé plus bas que, durant le haut moyen-âge, le pays d'Agenais était à cheval sur la Garonne, et qu'il en fut de même jusqu'en 1317, pour le diocèse de même nom. *Probatis extremis media praesumuntur*. Admettons donc que les *Nitiobriges* s'étendaient à droite et à gauche de la Garonne.

§ III. LA CIVITAS NITIOBRIGUM DU HAUT-EMPIRE. — J'ai déjà dit qu'à l'époque de la nouvelle organisation des Gaules par Auguste, le territoire des anciens *Nitiobriges* fut englobé dans la grande Aquitaine, dans la province alors comprise entre les Pyrénées et la Loire. Cet ancien peuple forma alors une cité distincte, dont le chef-lieu était *Aginnum* (Agen), ancien *oppidum* de l'époque autonome. La cité dont s'agit est signalée, dans les textes précités de Strabon et de Ptolémée sous les noms de *Nitiobriges*. Mais Ptolémée ajoute le nom du chef-lieu καὶ πόλις Ἀγιννον. Une troisième preuve de cette appellation nous est fournie par un épigraphe antique.

Il existe, en effet, au Musée d'Agen, une colonne de marbre portant l'inscription ci-dessous. Voici comment M. Allmer l'a comprise :

Dominis nostris imperatoribus Caesaribus / G. VALerio diocLETIANO / Pio Felici INVICTO aVGusto ET / M. AVrelio maxIMIANO / Pio Felici INVICTO AUGusto ET / FLavio GALerio CONSTANTIO. ET / GALerio VALerio MAXIMIANO / NOBilissimis CAESaribus Civitas Nitiobrigum Leugae VI.

La lecture de M. Allmer est indiscutable, sauf pourtant cette portion de la dernière ligne *Civitas Nitiobrigum*. Le déchiffrement des lettres qui la composent, dit ce savant, est difficile. S'il y a bien ce que nous avons cru voir : CIN, il faut lire *Civitas Nitiobrigum* ; si, au contraire, la seconde lettre est une L, on devra lire *Civitas Libera Nitiobrigum*. Enfin, si un A, dont il ne reste plus de trace, a existé avant la première lettre, et que celle-ci, qui mainte-

nant paraît être un C, soit le reste d'un G en partie effacé, il y aurait à reconnaître *AGINnum*, et c'est peut-être la meilleure interprétation, attendu qu'au temps de Dioclétien, il semble qu'*Aginnum* était devenue la seule dénomination usuelle pour désigner la capitale des Nitiobriges¹.

J'ai reçu, avec l'assistance de deux amis dont les yeux sont bien meilleurs que les miens, l'inscription ci-dessus rapportée. Il résulte de notre examen, fait à la loupe, que, toutes réserves faites relativement à la première ligne effacée, notre épigraphe, envisagée de face, n'a jamais porté, ni à gauche ni à droite, d'autres lettres que celles qui persistent encore aujourd'hui. Il en est ainsi spécialement pour la ligne CINLVI. L'I venant après le C ne semble douteux ni à mes amis, ni à moi. Nous estimons également que CI n'a jamais fait partie d'un mot plus ample. C'est bien l'abréviation de *Civitas*. Dès lors, l'N qui suit signifie *Nitiobrigum*. Si notre avis doit prévaloir, la *Civitas Aginnensium* de la *Notitia provinciarum* portait donc encore, au temps de Dioclétien, le nom de *Civitas Nitiobrigum*.

Inutile d'insister davantage. C'est la dernière leçon qui est la bonne. Il est donc prouvé que, jusqu'au temps de Dioclétien tout au moins, la cité dont je m'inquiète porta le nom de *civitas Nitiobrigum*. Mais quelle était alors son étendue ? Pour répondre à cette question, il importe d'abord de considérer qu'avant la conquête romaine, les *Nitiobriges* s'étendaient sur les deux rives de la Garonne. Faute d'autres indications, on pourrait supposer qu'il en fut de même de la *civitas Nitiobrigum*, appelée plus tard *civitas Aginnensium*. Or, d'après la théorie généralement acceptée, le diocèse primitif d'Agen devait avoir la même étendue que ce municipes. Et comme nous verrons que ledit diocèse s'étendait sur les deux rives de la Garonne, il devait forcément en être de même de la *civitas Nitiobrigum* et de la *civitas Aginnensium*.

§ III. LA CIVITAS AGINNENSIIUM. — Cette cité n'est ainsi nommée que dans la *Notitia provinciarum* rédigée, comme on sait, vers l'année 400 de l'ère chrétienne. A cette époque, l'ancien pays des *Nitiobriges* avait donc perdu son nom primitif, pour tirer sa dénomination nouvelle de son oppidum de l'époque gauloise, devenu chef-lieu de municipes sous la domination romaine, je veux dire d'*Aginnum*.

¹ ALLMER, *Revue épigr. du Midi de la France*, n° 11, p. 165-166.

Ici, je tiens à constater sommairement que le même phénomène s'est aussi produit dans toute la Gaule entre le commencement du III^e et la fin du IV^e siècle. Pourtant, la *civitas* ou la peuplade, et l'*urbs* ou la capitale ont reçu un seul et même nom. M. Jullian n'hésite pas à regarder ce fait comme la conséquence de la mesure de Caracalla, qui donna le droit de cité romaine à tous les habitants de l'Empire. Cette mesure, en effet, eut pour résultat d'enlever toute valeur officielle et juridique à l'expression *civis Nitiobrix*. Si on a quelque souci de la correction légale, on ne peut plus désormais se servir de cette expression. Il n'y a plus de *cives Nitiobriges* ; il n'y a que des *cives Romani*, des Romains. Ce qui était autrefois le pays et la nation des *Nitiobriges*, n'est plus maintenant, dans l'état romain, qu'un groupe de citoyens romains, un district qui a pour chef-lieu *Aginnum*. Ces citoyens dépendent des magistrats d'Agén. Dorénavant, la *civitas* ne sera que le *territorium* ou ressort administratif d'une ville, et ville et territoire porteront le même nom. À partir du III^e siècle, cela se produit pour Gaule Chevelue, parce qu'alors seulement elle reçut la pleine cité romaine. Mais ce même phénomène s'était manifesté bien plus tôt dans la Narbonnaise, depuis plus longtemps romanisée. Déjà, au premier siècle, on ne connaissait plus les cités des Volques ou des Allobroges. On ne connaissait que les colonies de Nîmes ou de Vienne.

Cette identification de la *civitas* et de l'*urbs* ne s'est pas partout produite de la même manière. Chez nous, le nom de l'*urbs Aginnum* a fait disparaître celui des *Nitiobriges*, comme à Bordeaux celui de *Burdigala* a supprimé celui des *Bituriges Vivisci*, et a produit les termes de *civitas Burdigalensium*. Presque partout, dans la Gaule Chevelue, et pour certains cas dans l'Aquitaine ibérique, c'est le contraire qui a eu lieu. Le nom du chef-lieu a cédé la place à celui de la peuplade. *Cossio*, capitale des *Basates* ou *Vasates*, *Elimberris* (ailleurs écrit *Eliberre*, *Climberrum*) capitale des *Ausci*, *Vesunna*, capitale des *Petrocorii*, etc., sont devenus Bazas, Auch, Périgueux. Mais pourquoi cette différence ? On est, dit M. Jullian, tenté d'alléguer pour principale raison celle-ci : toutes les fois que le chef-lieu d'une *civitas* était, par sa situation politique ou juridique, un foyer de vie romaine, c'est son surnom qui a predominé. Dans l'Aquitaine ibérique, ceci se vérifie notamment pour la *civitas Lactoratium*. Il appert, en effet, de l'inscription bien connue de Minicius Italus que *Lactora* était dès l'année le centre d'un district financier, d'une province procuratorium (*provincia Lactorae*). C'est pour la même raison que toutes les

colonies latines ou romaines du Sud-Ouest ont dépouillé leur nom de peuplade, que *Lugdunum*, *Nemausus*, sont restés Lyon et Nîmes. Mais ceci ne semble pas pouvoir s'appliquer à toutes les villes, par exemple à Trêves qui, quoique colonie (*col. Augusta Trevirorum*) a cependant pris le nom de la peuplade des Trevires. De même pour Agen qui, bien que ville peu marquée de l'influence romaine, a cependant imposé son nom. Si Bordeaux a eu le même privilège, cela tient à des causes que M. Jullian explique fort bien, et que je n'ai pas à signaler ici. Mais, pour Agen, pour Trêves, pour les autres exceptions à la règle générale, il faut nécessairement chercher une autre raison. On la trouvera, sans doute, quand l'histoire municipale des *civitates* aura été étudiée de plus près¹.

De ces considérations si judicieuses, je veux surtout retenir présentement le conseil final. Pour ce qui concerne le nom de chaque cité du Bas-Empire, il faut rechercher les circonstances spéciales qui ont influé ou pu influencer sur son adoption. C'est pourquoi je vais proposer mon hypothèse en ce qui concerne l'abandon du nom de *civitas Aginnensium* substitué, sous le Bas-Empire, à celui de *civitas Nitiobrigum*.

Ceci me semble tenir surtout à ce que, depuis les temps de l'autonomie de la Celtique, le territoire qui fut tour à tour l'état des *Nitiobriges*, la *civitas Nitiobrigum* et la *civitas Aginnensium*, s'étendait sur les deux rives de la Garonne, déjà large en cette partie de son cours. Ce fleuve opposait aux communications fréquentes entre gens de même circonscription un obstacle tel qu'à l'époque romaine la rive gauche devait former un *pagus* spécial. Sans doute, nous n'en avons pas la preuve directe et formelle. Mais les documents à citer plus bas attestent qu'il en fut ainsi durant le haut moyen-âge et la période féodale. Cette habitude était donc un legs des temps antérieurs. Or, à l'époque du Haut-Empire, *Aginnum* était le chef-lieu de la cité. Forcément, il devait être aussi un port assez fréquenté. Cela ne suffisait pourtant pas encore à étendre à la cité tout entière le nom de son chef-lieu. Mais, au iv^e siècle, *Aginnum* devint un siège épiscopal. Voilà donc une raison plus forte encore que les deux autres pour diriger vers cette ville l'attention des habitants de la partie de la cité sise sur la rive gauche du

¹ JULLIAN, *Inscriptions Romaines de Bordeaux*, II, 121-123.

fleuve. Quant à ceux de la rive droite, leur situation les y portait encore plus volontiers. Voilà comment, selon toute apparence, le nom de *civitas Aginnensium* finit par remplacer celui de *civitas Nitiobrigum*.

Il n'est, du reste, pas douteux que la *civitas Aginnensium* équivalait au diocèse primitif d'Agen. Sans doute, nous n'en pouvons tirer la preuve directe des documents légués par le Bas-Empire. Mais la charte bien connue de Nizezius, qui date à peu près de 680, fait mention ou : *rivus Oppinione in pago Aginnensi*¹. C'est bien de l'Auvignon qu'il s'agit ici. L'Auvignon est un affluent de la Garonne (rive gauche), qui tombe dans ce fleuve au-dessous de Menaux, commune de Feugarolles, canton de Lavardac (Lot-et-Garonne). Or, il est abondamment prouvé que le cours inférieur de l'Auvignon se trouvait dans le diocèse de Condom, démembré de celui d'Agen en 1317. D'autre part, nous lisons dans la Chronique saxonne, dont la première partie remonte au x^e siècle, qu'en l'année de l'incarnation 829, il tomba dans la Vasconie au delà de la Garonne, pays d'Agenais, une pluie de grains semblables à du froment, mais un peu plus courts et plus gros. On apporta de ces grains à l'empereur Louis le Débonnaire, qui se trouvait alors à Aix-la-Chapelle². Il ne s'agit pas ici de savoir ce que pouvait être cette pluie de grains. Ce qu'il m'importe de constater, c'est que le chroniqueur la fait tomber en Vasconie, dans le pays d'Agenais, et au-delà de la Garonne, *trans Garonam*, c'est-à-dire sur la rive gauche. Ce *trans* ou *ultra Garumnam* se retrouve d'ailleurs, avec le même sens, dans certains annalistes carolingiens, quand il s'agit de distinguer la véritable Vasconie de la région comprise entre la Garonne et la Loire aussi à laquelle on donnait, assez souvent le même nom depuis l'époque d'Ebroïn jusqu'à la ruine du premier duché d'Aquitaine. Remarquons en outre que, si le texte que j'invoque ne date que du x^e siècle, le fait rapporté remonte au ix^e, à 829. Donc, le diocèse primitif d'Agen s'étendait en ce temps-là sur les deux rives de la

¹ PARDESSUS, *Diplom.* II, 185.

² Anno Dom. Incarn. DCCCXXVIII. In regione Vasconiæ trans Garonam in pago Aginensi annonam de cælo quasi pluvia descendisse ferunt, similem frumento, sed paululum breviora rotundiora grana habuisse de qua domno imperatori ad Aquisgrani palatium (allatum est). *Chron. Saxon.*, ap. BOUQUET, VI, 221.

Garonne. Des documents moins anciens nous montrent que l'expression *ultra Garumnam* persistait encore durant la seconde moitié du xiii^e siècle. Il me suffit de la signaler dans une liste des baylies de l'Agenais datée de 1259¹. Et pourtant, à la même époque, le nom de Condomois apparaît déjà (1286), bien que l'évêché de Condom soit encore à naître : *Agennensis et Condomiensis*².

En l'année 1317, le pape Jean XXII démembra de l'évêché d'Agen toute la portion située sur la rive gauche de la Garonne, qui forma désormais le nouveau diocèse de Condom. Ainsi, l'évêché d'Agen demeura réduit à ses possessions de la rive droite. Par suite de ce démembrement, le nom de Condomois, déjà auparavant employé, prévalut de plus en plus dans l'usage. Mais il faudrait bien se garder de croire que les documents postérieurs à 1317 désignent toujours par ce mot une circonscription fixe et invariable, aux points de vue divers de l'ordre ecclésiastique, féodal, judiciaire et financier.

Pour ces raisons, je considère comme prouvé que la *civitas Aginnensium* du Bas-Empire avait les mêmes limites que le diocèse primitif d'Agen. Tâchons maintenant de restituer celui-ci dans toute la mesure du possible.

Les plus amples informations qui nous soient parvenues à ce sujet remontent à 1326. Elles ne sont donc postérieures que de neuf ans à la création de l'évêché de Condom. Or, ces renseignements consistent donc dans un texte conservé à la Bibliothèque Nationale, Fonds latin, N° 9934. C'est un manuscrit sur papier, dont un maître en paléographie, M. Léopold Delisle, fait remonter l'écriture au xiv^e siècle. Il contient la liste des subsides levés pour le pape dans l'archevêché de Bordeaux et dans quelques diocèses suffragants, notamment dans ceux d'Agen et de Condom. Ce texte a été publié dans les *Archives historiques de la Gironde*, t. xix, p. 187-246. Mais, pour des raisons que je puis ni ne veux dire ici, le plus prudent est de considérer la pièce dont s'agit comme toujours inédite. C'est pourquoi je l'ai directement utilisée, dans la partie du manuscrit où elle nous fournit la composition, par archiprêtres et paroisses, des diocèses d'Agen et de Condom en 1317. Il est clair que, du rapprochement de ces deux parties, résulte la reconstitution approximative de l'évêché d'Agen tel qu'il existait à cette dernière date.

¹ *Arch. Nation.* n° 9019, fol. 14. Cf. *Trésor des Chartes*, J. 317, n° 62.

² *Arch. hist. de la Gironde*, I, 351.

Or, en 1326, le diocèse d'Agen comprenait les archiprêtres d'Agen (*Archipresbyteratus Sedis*), de Ferrussac (*Archipresbyteratus de Ferrusaco*), de Bezaume (*Archipresbyteratus de Vesalmes*), de Montaut ou Montaudès (*Archipresbyteratus de Montaudes*), de Pujols (*Archipresbyteratus de Opere*)¹, de Fumel (*Archipresbyteratus Fumellensis*). Composaient alors l'évêché de Condom, les archiprêtres de Cayran (*Archipresbyteratus de Cayrano*), de Bruilhois (*Archipresbyteratus de Brulhesio*), de Fimarcon (*Archipresbyteratus Feudi-Marchonis*) ou de Filaboun (*Archipresbyteratus Feudi-Lobonis*), et de Vilandraut (*Archipresbyteratus de Balandrando*).

Ces circonscriptions sont certainement antérieures au démembrement du diocèse d'Agen. Leur ensemble, je le répète, représente donc à peu près l'évêché primitif de ce nom. Il serait néanmoins téméraire de supposer que tous ces archiprêtres représentent autant d'anciens *pagi*. En ce qui concerne les archiprêtres de Bezaume, de Cayran, de Bruilhois, et de Vilandraut, l'hypothèse ne me semblerait pas absolument improbable, car les noms de ces pays apparaissent dès les premiers siècles de la féodalité. Quant aux appellations des autres, elles sont incontestablement d'origine moins reculée. L'*Archipresbyteratus Feudi-Marchonis* et l'*Archipresbyteratus Feudi-Lobonis* notamment indiquent, à n'en pas douter, une origine féodale.

Voilà donc le diocèse primitif d'Agen approximativement restitué. Il y a pourtant à tenir compte, je l'ai déjà dit, de certains changements de détails que les documents nous révèlent, et qui pourraient bien d'ailleurs n'avoir pas été les seuls à se produire.

Vers le sud-ouest, le diocèse d'Agen confinait d'abord à celui de Toulouse, et ensuite à celui de Montauban. Il serait plus que téméraire de croire, avec Saint-Amans², que la paroisse de Saint-Vincent, comprise, dans l'évêché d'Agen au xiii^e siècle, s'étendait jusqu'à l'Aveyron, dont elle est en réalité distante de plus de vingt kilomètres.

¹ Dans un pouillé du diocèse d'Agen qui ne remonte qu'à 1520, et qui a été publié par feu M. Bourrousse de Laffore, l'archiprêtre dont s'agit est appelé *Archipresbyteratus de Opere et Pujolibus*. BOURROUSSE DE LAFFORE, *Divisions ecclésiastiques de l'Agenais du XI^e au XVI^e siècles*, dans le *Recueil des Travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, 1^{re} série (1855), p. 97.

² SAINT-AMANS, *Essai sur les Antiquités du département de Lot-et-Garonne*, 20.

Si les *Nitiobriges* avaient, en effet, habité la rive droite de cette rivière, il serait dès lors démontré qu'ils occupaient tout le pays compris entre l'Aveyron, le Tarn et la Garonne. Par cela même, la question se trouverait donc implicitement résolue. Néanmoins, par le seul fait que la paroisse de Saint-Vincent, sise non loin de la pointe du Tarn, passa, vers la fin du ^{xiii}^e siècle, du diocèse d'Agen dans celui de Cahors, il est permis de déduire que la paroisse de Malause et celle de Boudon, où le Tarn tombe dans la Garonne, avaient pu en être distraites à une date antérieure.

Sans doute, les preuves directes manquent. Mais il en est de même pour bien d'autres paroisses qui en avaient été séparées à des époques inconnues, notamment « Lalande, Cornilias, Castels, Salles, Saint-Martin-de-Lavelanède, Saint-Pierre des-Vaux (Coupet), Sainte-Croix, dont une partie, située dans le diocèse de Cahors, fut cédée, en 1287, par Philippe le Bel à Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, en paiement à due concurrence, d'une rente de 3,000 livres qu'il s'était engagé à lui servir par le traité de 1279, tandis que l'autre partie des mêmes paroisses appartenait déjà au roi d'Angleterre, comme seigneur de l'Agenais. Or, la plupart des églises de ces paroisses étant situées en ce dernier pays, il est indubitable que les paroisses elles-mêmes avaient été établies par les évêques d'Agen sur un territoire appartenant alors à leur diocèse, qui s'étendait, par suite, au-delà des limites qui lui furent assignées plus tard, et cela résulte d'un titre de 1311, postérieur de peu d'années, comme on le voit, à celui dont nous venons de parler, dans lequel nous lisons la phrase suivante : *Parochiæ de Landeo (Lalande), et de Cornethuno (Cornillas), quantum extenduntur versus Castrum Sacratum sunt et fuerunt ab antiquo de terra et diocesi Aginnensi* ³. Donc, l'absence de preuves ne saurait sérieusement nous être opposée, et nous pouvons affirmer, au contraire, que les auteurs qui, en déterminant le territoire des *Nitiobriges*, ont adopté les limites portées dans l'acte de 1287, se sont à coup sûr complètement fourvoyés.

« On nous objectera peut-être que, au ^{xiii}^e siècle et aux siècles suivants, on considérait souvent le ruisseau de la Saudège, qui sépare aujourd'hui les communes de Pommevie et de Malause, comme

³ Information faite par Guillaume de Cazes, juge ordinaire d'Agen, à l'effet de rechercher les terres et possessions du roi d'Angleterre (Archives du château de Lafox.) Note de MOULENCQ.

point de limite entre les pays d'Agen et de Quercy, car nous savons que le 3 juin 1230. Guillaume de Cardaillac, évêque de Cahors, unit à la paroisse de Saint-Jean de Malause, située dans son diocèse, celle de Sainte-Marie de Rodonho ¹, et qu'en 1552, il fut fait, par un délégué du Conseil du roi, une enquête sur le pays d'Agenais ², laquelle constate que la Saudège sépare ce pays de celui du Quercy; mais nous répondrons que cette limite n'avait rien de déterminé puisque l'église de Notre-Dame de Bayne, située sur la rive droite de la Saudège, est indiquée par divers actes du 29 novembre 1226, du mois d'avril 1488 et du 6 mars 1773, comme appartenant au diocèse de Cahors, tandis qu'un acte du 31 décembre 1499 porte qu'elle dépendait du diocèse d'Agen ³.

• Cette incertitude que l'on remarque dans les actes publics n'est cependant pas partagée par les historiens les plus accrédités du ^{xvii}e et du ^{xviii}e siècle, et nous voyons, en effet, André Duchesne ⁴, Adrien de Valois ⁵, Dom Bouquet ⁶, Dom Vaissette lui-même ⁷, dont l'autorité est d'un si grand poids, enseigner que, de leur temps, l'Agenais confinait encore aux Toulousains vers la pointe de Moissac. Or, leur assertion acquiert une valeur d'autant plus importante que les uns et les autres acceptent comme incontestable le sens donné par Scaliger au texte de Pline ⁸. Il faudrait donc supposer de deux

¹ *Archives de Moissac*, Ms. d'Andurandy, N° 3, 586.

² *Arch. de l'Hôtel-de-Ville d'Agen*, CC. 33.

³ Ces actes consistent en : 1° Un serment de fidélité prêté au prieur de Notre-Dame de Bayne par Gailhard de Goth, seigneur d'Espalais et de Rouilhac; 2° Une bulle du pape Innocent VIII, nommant Mathurin de Balaguier, prieur de Bayne; 3° L'acte de naissance de Bernard, fils de Bernard Lafitte, forgeron, et d'Isabeau de Saint-Martin; 4° Une donation faite par Catherine de Sorbiers, religieuse, au prieuré de Bayne, à André de Sorbier seigneur de Tayrac, reçue par Déodat Caminade, notaire à Valence d'Agenais. *Note de MOULENCQ.*

⁴ DUCHESNE, *Les Antiquités des villes et châteaux de France*, 791.

⁵ VALES., *Not. Gall.*, 376.

⁶ BOUQUET, I, 57.

⁷ *Hist. Gén. de Languedoc*, I, 489.

⁸ Rursus Narbonensi provinciae contermini Ruteni, Cadurci, Antobroges, Nitiobroges, Tarneque amne discreti a Tolosanis Petrocori. *PLIN., Nat. Hist. Ag.* IV, 19 (33).

Dans les commentaires fournis à la suite de la traduction de Pline le P.

choses l'une, ou que ces écrivains, pour faire prévaloir leur opinion, ont avancé un fait sciemment erroné, ou qu'ils se sont trompés de la façon la plus vulgaire.

• Le système opposé à celui que nous défendons tend, en effet, à ces conclusions brutales. Il faut dire avec nous que les hommes illustres que nous avons cités, tous, depuis Pline jusqu'à Dom Vaissette, doivent être taxés d'ignorance ou de mauvaise foi, ou bien il faut reconnaître la vérité de leurs enseignements.

• Dans cette alternative, nous n'avons pas hésité, car nous avons examiné vos preuves, nous en avons vu le néant. Le *texte de Pline*, vous avouez que, pris au pied de la lettre, il n'est point acceptable, et lorsque Scaliger le rétablit dans son vrai sens, vous lui déniez le droit d'y changer même une virgule. Les *circonscriptions des diocèses*, vous ne les connaissez pas, puisqu'aucun titre ne vous apprend comment elles furent constituées, lors de l'établissement du christianisme dans cette partie des Gaules, et nous avons démontré combien elles étaient incertaines et variables.

• Nous avons pour nous, au contraire, le texte de Pline avec le sens que Scaliger lui a donné, le seul qu'il puisse avoir, puisque, compris autrement, il serait parfaitement absurde. et, avec Pline, les historiens auxquels nous sommes habitués à donner notre confiance. Nous avons surtout la tradition sur laquelle ceux-ci ont basé leur opinion, et les considérations toutes rationnelles que nous avons développées plus haut.

Hardouin se prévaut du passage précité pour insinuer que les *Petrocorii* (Périgord), qui dès longtemps unis par des intérêts communs aux *Cadurci* (Quercy) et aux *Nitiobriges*, à titre de membres de la puissante confédération des *Arverni* (Auvergne), auraient ensuite réussi, par une guerre heureuse avec les nations voisines, à étendre leur territoire jusqu'à un point où le Tarn les séparait des *Tolosates*. En ce cas, ledit point devait se trouver probablement dans la partie inférieure, car autrement les *Petrocorii* auraient dû s'emparer tout d'abord du pays des *Cadurci*, et peut-être d'une partie de l'Albigeois. Mais, dans l'un ou l'autre cas, les *Nitiobriges* auraient alors cessé d'être limitrophes des *Cadurci*.— Pourtant ces témérités, qui ne méritent pas la plus sommaire discussion, se trouvaient condamnées d'avance par Scaliger, qui rétablit ainsi le passage de Pline : « *Rursus Narbonensi que provinciae contermini Ruteni, Cadurci, Nitiobriges* (ou *Nitiobrogas* pour *Antroboges*, erreur évidente du copiste), *Tarneque amne discreti a Tolosanis Petrocori*. JOS. SCALIGER, *Lect. Auson.*, II.

« Par ces motifs, nous avons pensé et nous croyons que les Nitio-briges confinaient aux Tolosates au sud-est de leur territoire, et qu'ils en étaient séparés par le Tarn vers la jonction de cette rivière avec la Garonne ¹. »

Ainsi parle, un peu négligemment dans la forme, mais avec un grand bon sens pour le fond, le regretté Moulencq, qui a rendu de véritables services à l'histoire du Bas-Quercy. Je m'approprie donc cette partie de sa doctrine.

Tout porte à croire que le diocèse de Cahors correspondait pour le moins aux deux territoires ci-après. Le plus vaste était l'évêché de Cahors, tel qu'il exista depuis 1317 jusqu'à la Révolution². Le moindre était la portion dudit diocèse distraite en 1327, pour contribuer à la formation de celui de Montauban. Quant à la ligne séparative des évêchés primitifs d'Agen et de Cahors, je serais embarrassé de l'indiquer autrement qu'avec le document de 1326, publié par le polygraphe que je ne veux pas contrister en le nommant.

Toujours du côté du nord, l'évêché primitif d'Agen, confrontait au pays des *Petrocorii*, représenté par l'ancien diocèse de Périgueux, démembré, en 1317, de sa partie méridionale, pour former l'évêché de Sarlat³. Mais avant ce démembrement, une querelle avait surgi entre les prélats des deux sièges, au sujet de la paroisse de Castillonnes, sise sur les limites des deux évêchés.

La bastide de Castillonnes venait d'être récemment fondée (1259), par Guillaume de Tubières, sénéchal d'Alfonse de Poitiers, frère de saint Louis, et comte de Toulouse, au lieu dit la Doana, la Doyna, ou la Doëna. Les évêques de Périgueux et de Sarlat ayant émis des prétentions rivales au sujet de cette fondation, l'archevêque de Bordeaux décida que la paroisse en litige serait commune entre les contendants, dont les successeurs convinrent d'exercer alternativement leurs droits. La décision de l'archevêque ramenée au nouveau style correspond au 14 janvier 1273⁴.

¹ MOULENCQ, *Limites des Nitiobriges du côté des Tolosates*, mémoire imprimé dans les compte-rendus du Congrès archéologique de France, xli^e session (1875), 209-219.

² LONGNON, *Pouillé du diocèse de Cahors*, dans la *Coll. des documents inédits de l'histoire de France. Mélanges historiques*, II, 3-186.

³ *Gall. Christ.* II, col. 1512.

⁴ L'abbé BARRÈRE, *Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agen*, II,

Il est à peu près certain que « la paroisse de Doëne dépendait de l'évêché d'Agen avec toute la rive gauche du Drot ; ce qui semblerait le prouver, c'est que les comtes de Périgord ne réclamèrent jamais cette portion de territoire comme étant de leur domaine. Cependant la sentence de l'archevêque est justifiée par l'embarras où se trouvait ce prélat de se prononcer sans raisons décisives en faveur de l'un ou de l'autre des compétiteurs. Au reste, la sentence fixe assez positivement les limites des deux diocèses dans la paroisse de Doëne, qui avait été jusqu'alors étrangère à chacun de ces évêchés, et dont les deux extrêmes se confondaient sur son territoire. »

L'auteur auquel j'emprunte ce passage, ajoute ensuite : « Cette question des deux diocèses limitrophes ne fut jamais complètement définie d'une manière certaine, et les évêques de Périgueux et ceux de Sarlat, qui prirent leur place au siècle suivant (1317), ne cessèrent de réclamer auprès du Saint-Siège la possession des paroisses situées sur la rive gauche du Drot au ^{xiv}^e siècle. C'est ainsi que nous trouvons (note communiquée par M. le vicomte de Gourgues) dans une collation de paroisses faite par Clément V, les églises « *Beati Petri de Doëna et beatæ Mariæ de Castillonesio*, l'église de *Dozenchii* (Douzains), l'église de *Montelato* (Lalandusse), attribuées au diocèse de Sarlat ; dans une autre de Jean XXII, les églises de *Dozenchii* (Douzains), de *Villa Gardel* (Sérignac), de *Sancti Vincenti de Agassaco* (Gassac), attribuées au diocèse de Sarlat ; et enfin, dans une collation par Urbain V, de 1362 à 1302, les églises de *Sancti Aviti de Sensellis* (Senselles), de *Ferransaco* (Ferransac), attribuées encore au diocèse de Sarlat ¹. »

Et maintenant, sans passer encore sur la rive gauche de la Garonne, à quel diocèse confinait celui d'Agen du côté du nord-ouest ? Ce n'est pas la première fois que j'aborde ce problème. Je l'ai déjà traité, en effet, dans une étude accueillie par la *Revue de l'Agenais* ². Cette étude contient les deux considérations suivantes. D'une part, dans la portion nord-ouest du diocèse d'Agen sise sur la rive droite

21-22, en donne une traduction française d'après les manuscrite de Labénazie.

¹ *Notice historique sur la ville de Castillonès*, 20-22. BOUISSY.

² BLADÉ, *Notice sur la vicomté de Bezaume, le comté de Bénauges*, etc., articles de la *Revue de l'Agenais*, année 1877, p. 465 et suiv., et année 1878, p. 44 et suiv.

de la Garonne se trouvait l'archiprêtré de Bezaume. Durant les premiers temps féodaux, l'archiprêtré de Bezaume faisait partie d'une vicomté de même nom, mentionnée pour la première fois par le chroniqueur Aimoin, et qui s'étendait encore plus vers le nord-ouest jusqu'à la limite du diocèse de Bordeaux. Ces deux faits sont indéniables. Mais je me suis donné le tort d'en conclure que toute ladite vicomté devait originairement correspondre aussi à une circonscription ecclésiastique dépendante du diocèse d'Agen. Plus tard, à une époque indéterminée, mais antérieure à la prétendue rédaction des deux chartes concernant La Réole, le diocèse d'Agen n'aurait plus conservé que la partie de la vicomté représentée par l'archiprêtré de même nom, tandis que tout le surplus aurait été annexé au diocèse de Bazas, et formé toute la partie de cette circonscription sise sur la rive droite de la Garonne. A ce compte, le territoire des anciens *Vasates* et de la *Civitas Vasatica*, de la *Notitia provinciarum* n'aurait donc jamais dépassé le cours du fleuve avant et pendant la domination romaine.

Mais quoi ? Les deux chartes concernant La Réole fausses ; et mon ami M. Imbart de La Tour ne tardera pas à le prouver dans un article destiné aux *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*. Sur ce point, je suis donc coupable d'avoir adopté l'erreur commune.

Mon second argument tiré de l'identité prétendue de l'archiprêtré et de l'archidiaconé de Bezaume, est aussi faible que le premier. Il n'est pas permis, en effet, de conclure que des circonscriptions féodales, ou simplement usuelles, même quand elles sont fort anciennes, représentent exactement des archidiaconés ou des archiprêtrés de même nom. Je me contenterai d'en fournir ici trois preuves tirées de la géographie historique de la Gascogne. Dans son intégralité, un fief suzerain de ce pays, la vicomté de Lomagne s'étendait dans trois diocèses, savoir : 1° Dans l'évêché primitif d'Agen, et plus tard dans celui de Condom, par l'archiprêtré et marquisat de Fimarcon, marquisat démembré sans conteste de ladite vicomté ; 2° Dans le diocèse de Lectoure, par tout le surplus de la Lomagne, moins la paroisse de Haumont (*Altus mons*), lieu mentionné pour la première fois dans la charte de Nizezius (vers 680) ; 3° Dans l'évêché primitif de Toulouse (*Altus Mons*), et à partir de 1317 dans celui de Montauban, comme il appert de la charte de 680 déjà mentionnée et de divers documents postérieurs. Il est également certain que la région jadis désignée dans l'usage sous le nom de Chalosse se partageait entre

les diocèses de Dax et d'Aire, et de façon à constituer dans chacun d'eux un archiprêtré de même nom¹.

Voilà bien les preuves indéniables que j'ai fort mal raisonné, en identifiant la vicomté et l'archiprêtré de Bezaume, et en attribuant à l'évêché d'Agen, la portion de la vicomté non comprise dans ledit archiprêtré, laquelle a toujours réellement dépendu du diocèse de Bazas. La leçon me profitera, je l'espère. Mais à quelque chose malheur est bon, puisque j'ai la joie d'annoncer, en ma gratitude, l'important et prochain service que mon ami Imbart de La Tour va bientôt rendre, par son mémoire, à l'histoire de la Gascogne.

Voilà pour la portion du diocèse primitif d'Agen située sur la rive droite de la Garonne, et ayant formé, depuis 1317, l'évêché d'Agen, tel qu'il exista jusqu'à la Révolution.

Passons maintenant à la partie de cet évêché sise de l'autre côté du fleuve, et qui constitua, toujours depuis 1317 jusqu'à la Révolution, l'évêché de Condom.

A l'aspect du nord-ouest, la portion du diocèse primitif d'Agen devenu plus tard celui de Condom, confinait, du côté de la rivière de l'Avance, avec l'évêché de Bazas, compris dans la Province ecclésiastique d'Auch.

Sur une portion de son parcours, l'Avance delimitait donc les deux diocèses. Ce cours d'eau changea peut-être de lit. Peut-être aussi des circonstances inconnues provoquèrent-elles, au sujet de Casteljaloux et de son territoire, une sanglante rivalité entre les évêques d'Agen et ceux de Bazas. Toujours est-il que la querelle existait avant 1111. Nous voyons, en effet, qu'à cette époque, l'évêque d'Angoulême, chargé de statuer entre les deux prélats, avait attribué Casteljaloux à celui d'Agen. Mais, à la date indiquée, le pape infirma cette décision au profit de l'évêque de Bazas². Cela n'empêcha pas, en 1136, l'évêque d'Agen Raymond-Bernard et ses partisans, de s'emparer de Bazas qu'ils incendièrent³. Quatre ans plus (1140), Fort ou Fronton, surnommé Garin, porte à Rome les doléances du prélat de Bazas⁴,

¹ *Inventaire sommaire des Archives départementales des Landes. Introduction*, p. 22 et 24.

² *Chronicon Vasatense*, ad ann. 1112, dans les *Archives historiques de la Gironde*, xv, 25.

³ *Id. Ibid.*, ad ann. 1136, p. 26.

⁴ *Id. Ibid.*, ad ann. 1140, p. 27.

Raymond III. En 1142, les chanoines de cette ville sont fait prisonniers par l'évêque d'Agen Raymond-Bernard¹. Mais en 1142, et sur les plaintes de l'évêque de Bazas, Raymond III, qui avait fait tout exprès le voyage de Rome, le pape Lucius apaisa définitivement la querelle, en adjugeant au plaignant la ville disputée. L'archevêque de Bordeaux, Geoffroi III, fut alors commis pour faire exécuter la décision du Souverain Pontife². Depuis lors, les évêques de Bazas demeurèrent paisibles possesseurs de Casteljaloux jusqu'à la Révolution.

Voilà, je crois, tous ce que nous savons sur les modifications apportées au diocèse primitif d'Agen modelé sur la *civitas Agennensium*. Cette cité comprenait sans doute des *pagi* ou *vici* ; mais les anciens textes et les inscriptions romaines ne nous édifient en rien là-dessus. En revanche, l'itinéraire d'Antonin signale la localité d'*Excisum*, sise à M. P. XII. d'*Aginnum*, et à M. P. XIII de *Trajectum*. La carte de Fustinger nomme aussi cet *Excisum*, légitimement identifié avec Eysses, commune de Villeneuve-sur- (Lot-et-Garonne), et le place à XII lieues dudit *Aginnum*. Quant au *Fines* susnommé de l'itinéraire d'Antonin, M. Longnon l'identifie avec Le Doux, commune de Saint-Pierre-de-Buzet (Lot-et-Garonne)³.

Pour épuiser les renseignements concernant les *Nitiobriges* et la cité qui fut formée plus tard de leur territoire, je dois enfin parler de deux cours d'eau mentionnés dans les textes anciens, la Garonne et la Baïse.

GARONNE. — *Garumna* (qui s'écrit aussi *Garunna*), *ae*, substantif masculin (féminin dans Ausone, Mosell. 483), *Cæsar Bell. Gall.* I, 1 ; *Mela*, 3, 23 ; 7 ; *Plin. Nat. Hist.* IV, 17 (31). *Tibull.*, I. 8. 11 ; *Ammian. Rer. gest.* 15, 11 ; *Claudian. In Rufin.*, 2, v. 213. — *Cæsar, Bell. Gall.* III, 27, donne le nom de *Garumni* à des populations de l'Aquitaine autonome établies dans la haute vallée de la Garonne. — *Γαρόννα*, *Strab.* IV, III, 1, 2 ; *Ptolem. Géogr.*, 11, 7 ; *Marcian. Heracl. Peripl. De Gall.*

BAÏSE. — On lit dans l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem *mutatio ad Vanesiam*. Les érudits s'accordent généralement à placer cette lo-

¹ *Ib. Ibid.* ad ann. 1142, p. 27.

² *Ib. Ibid.* ad ann. 1144, p. 28.

³ LONGNON, *Atlas historique de la France*, Texte explicatif, 1^{re} partie, p. 28.

calité au bord de la Baïse. Et comme l'Itinéraire place la *mutatio* entre la *civitas Elusa* (Eauze) et la *civitas Auscius* (Auch), il est clair qu'il faut chercher entre ces deux villes, et, par conséquent hors du territoire de la *civitas Aginnensium*. Certains en fixent l'emplacement qui n'a jamais fait partie du diocèse d'Agen. Si je mentionne ici cette *mutatio*, c'est donc et uniquement à cause du nom de *Vanesia*, aujourd'hui la Baïse. Il est notoire, en effet, que dans le dialecte gascon $b = v$, et que le n médial est souvent supprimé. *Vanesia* serait donc représenté par *Baesia*. Autant dire la *Baïse*, qui tombe dans la Garonne, après avoir parcouru, dans son cours inférieur, la portion de l'ancienne *civitas Agennensium* sise sur la rive gauche du fleuve. Il est d'ailleurs assez clair que si je parle ici de la Baïse, c'est uniquement parce qu'elle tombe dans la Garonne, après avoir traversé, dans son cours tout à fait inférieur, la portion de l'Agenais située sur la rive gauche du fleuve.

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

LÉS HOPITAUX DE LA VILLE D'AGEN

AVANT 1789

(SUITE)

— Le but principal de l'hôpital-manufacture était, on l'a vu, que tous les pauvres, valides et invalides, de quelque âge, sexe et qualité qu'ils fussent, de ladite ville et faubourg d'Agen et lieux en dépendants, même les aveugles et incurables dont les maladies ne pouvaient être guéries et soulagées par les remèdes et soins, demeurassent à l'avenir renfermés dans ledit hôpital-général pour y travailler aux manufactures dont ils seraient capables. Ce sont les termes mêmes des Lettres patentes. Mais ce que ces dernières ne décidaient point, c'étaient les conditions des hommes ou femmes, hospitaliers laïques ou sœurs religieuses, préposés à la garde des pensionnaires. Ce soin fut laissé à l'Evêque et aux Directeurs. Il semble naturel que Mascaron, conformément à ce qu'il avait fait pour l'hôpital Saint-Jacques, eût dû installer également, dès les débuts, les filles de la charité à l'hôpital de Las. Il n'en fut rien. Les premières hospitalières auxquelles il confia la garde de cette maison furent des personnes laïques. Dès 1714, en effet, l'hôpital de Las est dirigé par une demoiselle de Selve, qui prend le titre de « Maîtresse des pauvres », et s'occupe plus particulièrement, quoique ayant la haute direction sur tous les services, des femmes et des filles. Ses premiers actes de gestion, ses remontrances notamment, présentent assez d'intérêt pour que nous reproduisions ici quelques passages des procès-verbaux des bureaux tenus à cette époque.

Le 27 février 1714, en effet, Mlle de Selve, avec le chapelain de

l'hôpital, représente « qu'il y a quelques jeunes hommes de condition qui, depuis quelques temps, viennent dans la maison faire des insultes, particulièrement à des filles qui s'y trouvent, avec des termes et des manières qui ne conviennent ni à des gens de leur qualité, ni à des filles qui ont esté mises dans cet hôpital pour les retirer du vice où peut-être elles seraient tombées, si elles avaient resté exposées. Ce qui tire à de grandes conséquences par le mauvais exemple qu'elles pourraient donner à celles qui sont dans une grande vertu. » Elle prie le bureau d'y remédier au plus vite. En conséquence il est décidé que « Messieurs les Directeurs porteront plainte devant le lieutenant criminel de la ville et qu'il en sera de suite informé, afin qu'il arrête le cours de pareilles entreprises, attendu que l'hôpital estant un asile sacré, ce serait d'une grande conséquence que des actions de cette nature demeurassent sans réprehension ¹. »

Nouvelles récriminations de la bonne demoiselle au bureau du 4 septembre de la même année. « Les pauvres des deux sexes, expose-t-elle, font un travail des plus médiocres. Leur dépense en viande et en vin dépasse la quantité voulue. De plus elle a plusieurs fois examiné les actions desdits pauvres, et elle les a trouvés fort portés à la vanité ; et particulièrement certaines pauvres filles qui se coëffent d'une manière si peu convenable à leur état, qu'elle a été obligée de les décoëffer elle-même dans des occasions, afin de les obliger à se tenir dans un état de modestie ; et pour y parvenir avec plus d'efficacité elle a fait une coëffe de la manière que les pauvres la portent dans les autres manufactures ; . . . et elle a cru être obligée de représenter tout ce dessus au bureau pour qu'il prît les mesures nécessaires. »

Le bureau remercie Mlle de Selve de son zèle et la prie de donner toute son application à ce que les pauvres dudit hôpital fassent leur devoir chacun dans la fonction où il est employé, et les tenir, autant qu'elle le pourra, dans l'état de modestie qui leur convient. En outre, le sieur Laurant, chanoine de la cathédrale,

¹ Archives de l'hôpital. Bureau de 1714.

propose que « pour étouffer leur vanité, les pauvres dudit hôpital soient tous habillés de la même façon. Il faudra pour cela faire fabriquer dans ledit hôpital un cadis d'un gris naturel pour habiller les garçons et les filles à mesure qu'ils en auront besoin. Les grands auraient une veste un peu longue, doublée d'un petit droguet, avec des boutons de la même étoffe que la veste, à laquelle il y aurait des poches de toile ; les culottes seraient de la même étoffe, également doublée de toile ; et les petits garçons seraient aussi habillés d'une veste moins longue de la même étoffe de cadis gris naturel, doublée d'un petit droguet gris et sans poches, avec des culottes de la même étoffe qui auraient des poches de toile et des boutons pareils. Les bas seraient brochés de la même laine que celle des vestes et culottes. Et chacun porterait un bonnet bleu grossier, sans qu'il puisse en porter d'autre couleur ni qualité, et aussi des sabots grossiers et non des galoches.

« Et à l'égard des filles, il estime que leur vestiaire doit consister en des brassières qui leur seront faites du même cadis que pour les garçons, d'un gris naturel ; et leurs jupes de serge de même couleur ou d'un droguet ; et leurs coëffures seront de toile de maison, unie, toutes uniformes, suivant le modèle que la demoiselle de Selve en a fait ; et elles ne porteront pas des galoches, mais des sabots grossiers et des bas brochés comme ceux des garçons. L'été, les garçons et les filles devront être uniformément vêtus de toile grise, chacun selon son sexe, avec les mêmes bonnets pour les garçons et les mêmes coëffes pour les filles. » Le bureau, « ayant mûrement examiné tout ce que dessus est, l'approuve d'une commune voix et décide que tout sera exécuté, suivant la proposition du chanoine Laurans, président ¹. »

— Malgré toute sa bonne volonté, l'autorité de Mlle de Selve était méconnue. Une femme seule, pour aussi sévère et respectée qu'elle fût, ne pouvait en imposer à cette foule de pauvres, de mendiants, d'enfants abandonnés, de filles perdues qui chaque jour encombraient de plus en plus les salles de la Manufacture. C'est ce qu'avait

très-bien compris Mgr Hébert, qui, dès le 30 août 1705, insistait déjà auprès des bureaux pour qu'on y fit venir des religieuses, et particulièrement des Filles de la Foy¹. Mais ses démarches ne purent aboutir à ce moment.

Le désordre devint si grand, en 1715, qu'il fallut cependant y remédier. Les pauvres franchissaient les murs de l'hôpital et allaient errer et mendier dans les murs de la cité. Certaines filles se faisaient enlever, emportant linge, habits et tout ce qu'elles pouvaient soustraire. En outre, les travaux ne rapportaient plus rien, n'étant pas suffisamment surveillés. Vainement les directeurs prenaient-ils chaque fois des mesures disciplinaires. Elles n'étaient qu'imparfaitement exécutées. Le 6 août 1715, le chanoine Laurans, toujours président en l'absence de l'Evêque, rend compte de cet état de choses, et demande une réformation radicale. Le bureau se composait ce jour-là de MM. Laurans, de Sabouroux, grand archidiacre, Guiral, avocat, Boudet et Bory. Faisant droit à sa réclamation, il décida, « désirant d'établir un bon ordre stable dans ladite Manufacture et ne reconnaissant pas de moyen plus efficace que l'établissement proposé par le sieur Laurans, d'une commune voix, d'établir *trois sœurs de Charité*, à l'instar et sous les mêmes clauses et conditions qu'elles sont établies dans l'hôpital des malades, espérant que ces sœurs les aideront comme membres de ladite Manufacture et comme mères des pauvres. » A cette fin le bureau députa lesdits sieurs Laurans, de Sabouroux et Boudet pour en conférer avec Mgr l'Evêque et faire à Paris toutes les démarches pour obtenir lesdites sœurs².

Les négociations eurent cette fois un plein succès, et dès l'année suivante, la Supérieure de la Maison-mère de la Charité à Paris envoyait trois de ses sœurs à l'hôpital-général d'Agen. Au bureau du 14 septembre 1716, M. le chanoine Laurans lut, en effet, une lettre de Madame la Supérieure de Paris, « au sujet des trois sœurs qu'elle a envoyées pour la conduite des pauvres de la maison d'Agen. » Les directeurs décident qu'ils lui feront réponse incessam-

¹ Archives de l'hôpital de Las, 1705.

² Idem. 1715.

ment, « afin de lui marquer la reconnaissance qu'ils ont de tous les soins et bontés que ladite dame supérieure a eus pour l'hôpital d'Agen¹. »

Monsieur Laurans soumet en outre au bureau « une copie, en forme, du contrat qui a été passé à cet effet à Paris par M. Reverand, procureur constitué du bureau, en présence et du consentement de Monseigneur l'Evêque, qui a bien voulu assister audit contrat avec ladite dame supérieure et officiers de la maison de la Charité de Paris, assistés de Mgr Imbert, assistant de la maison de Saint-Lazare et de M. Bonnet, supérieur général de la Congrégation de la Mission de Saint-Lazare et de ladite communauté. » Ce contrat est lu par le bureau, qui l'approuve, le ratifie et le confirme en tous les points².

Les sœurs de saint Vincent de Paul, vinrent donc, au nombre de trois, à l'hôpital-manufacture d'Agen. Elles en prirent possession à la fin de l'année 1716 et commencèrent à en réformer les abus. Elles mirent à exécution le règlement sur la conduite des pauvres, leurs travaux, leur costume, la discipline intérieure, qui venait d'être élaboré par le bureau. Elles fondèrent plusieurs genres d'ateliers et de métiers, un de chaussures entre autres, et plusieurs de tissages, dont les maîtres furent mandés tout exprès. Enfin, elles changèrent les dispositions et la destination de la plupart des salles. La plus grande propreté fut ordonnée. De nombreuses étoffes de laine et de foulards se fabriquèrent, ainsi que des bas, des vêtements, des souliers ; et le bon ordre, en même temps que l'aisance, régnèrent bien vite à l'hôpital-général d'Agen³.

Durant ce temps, d'importantes libéralités lui furent faites, et les recettes équilibrèrent les dépenses. Mais, à partir de 1730, les mauvaises années se firent sentir, aussi bien sur l'hôpital-général d'Agen que sur les autres établissements de bienfaisance ou communautés religieuses, qui bientôt engendrèrent sinon la misère, du moins une forte gêne.

¹ Archives de l'hôpital de Las. Bureaux pour 1716.

² Idem. 1716.

³ Idem. 1716-1735.

Les dépenses de l'année 1729 dépassent notamment déjà de beaucoup les recettes. Celles-ci ne s'élèvent qu'à 7,425 livres, tandis que les dépenses atteignent le chiffre de 12,469 livres, 4 sols, 6 deniers. Parmi ces dernières il faut compter : pour les honoraires de l'aumônier, 180 livres ; la nourriture et l'entretien des mendiants, 12,289 livres, à savoir : invalides, hommes, 1,959 livres, 31 sols, 4 deniers ; femmes, 1,394 livres, 15 sols, 10 deniers ; enfants, 8,345 livres ; et valides, en correction, hommes 364, et femmes, 226 livres, 2 sols, 4 deniers, etc. ¹.

Rien de saillant du reste n'est à signaler à l'hôpital de Las jusqu'en l'année 1751. Le nombre des sœurs s'était accru, et de trois était monté à cinq.

A cette époque, un changement inattendu se produisit dans cette maison. Les sœurs de saint Vincent de Paul qui excellaient à l'hôpital Saint Jacques et dont les consuls, patrons laïques, n'eurent jamais qu'à se louer, ces filles de la charité, dont le nombre ne pouvait répondre à toutes les demandes qui leur étaient adressées par les différentes villes du royaume, ne réussirent qu'imparfaitement à la manufacture de Las, qui était cependant directement placée sous l'autorité ecclésiastique ; elles durent même quitter l'hôpital. S'entendaient-elles moins bien à diriger cette foule turbulente de vagabonds de tout âge et de tout pays qui ne respectaient rien, qu'à soulager les infirmes et à soigner les malades ? Nous ne le pensons pas. Un excès de zèle, des froissements avec les maîtres ouvriers de la maison, puis un malentendu avec certains directeurs que n'osa désavouer l'Evêque, furent les seules causes de ce regrettable incident. Les faits suivants, couchés sur les procès-verbaux des séances du bureau, le démontrent suffisamment.

Au bureau du 1^{er} décembre 1751, Mgr de Chabannes représente « que, quoique les sœurs grises n'aient été admises en l'année 1716 dans l'hôpital de la manufacture de cette ville que pour pren-

¹ Archives de l'hôpital de Las. Reg. des comptes. Ces registres, admirablement tenus, se retrouvent tous, depuis la fondation de l'hôpital jusqu'à la Révolution, sauf pour une dizaine d'années environ.

dre soin de la nourriture, entretien et instruction des pauvres dudit hôpital, néanmoins elles ont tenté depuis quelques années de s'arroger entièrement l'inspection et la maîtrise des travaux et des ouvrages des étamines et autres étoffes de laine qui se fabriquent dans ladite manufacture ; et ce, au préjudice du maître et sous-maître entretenus et gagés à cet effet. » Messieurs les Directeurs ont jusqu'à présent réprimé ces tentatives. L'été dernier, la sœur Tatin, supérieure, a même été remplacée tout exprès par la sœur Chanet. Mais, celle-ci, « dès son arrivée aurait prétendu user d'une autorité despotique dans ladite maison, non seulement sur les pauvres, mais encore sur le maître et le sous-maître, et a voulu de suite s'attribuer toute la direction des ouvrages. Elle a présenté à cet effet un long mémoire où elle expose les griefs qu'elle a contre le maître et certains pauvres, prétendant avoir été insultée par eux. » L'enquête n'a pu établir les faits qu'elle leur reproche. La sœur Chanet s'est alors adressée à la Supérieure générale de son Ordre, qui a écrit à Mgr de Chabannes une lettre où elle lui reproche « que non seulement ses sœurs étaient maltraitées dans l'hôpital-général d'Agen, mais encore qu'il y régnait un désordre affreux. » L'Evêque a répondu en prenant la défense des administrateurs. La Supérieure a demandé alors le rappel immédiat de ses sœurs, et a envoyé une sœur étrangère pour visiter la maison. Depuis son passage, les sœurs de l'hôpital ne cessent de dire bien haut « qu'elles veulent se retirer et que c'est l'ordre de la Supérieure. Une est déjà partie pour Paris ; en sorte que de cinq qu'elles étaient, il n'en reste plus que quatre. »

En présence de ces faits déjà anciens, Monseigneur s'est occupé de les remplacer. Et comme les administrateurs étaient, ces derniers mois, pour la plupart absents et retirés à la campagne, il a pris sur lui de chercher ailleurs ; et « il aurait trouvé, dans le couvent des Dames de la Croix de la ville d'Aiguillon, des sujets convenables, qui, du consentement de leur supérieur et des autres filles de la Communauté, s'offrent avec plaisir de venir dans ledit hôpital de la Manufacture. » Les conditions seront arrêtées et réglées plus tard dans un contrat. En attendant, Monseigneur prie le bureau de délibérer sur sa proposition.

« D'une commune voix, le bureau remercie Monseigneur de son

zèle, soins et des mouvements qu'il a bien voulu se donner dans cette occasion pour le bien de l'hôpital. Il consent à l'unanimité au rappel des Sœurs Grises, demandé par leur supérieure générale, n'entendant néanmoins fournir en aucune sorte aux frais de leur voyage qu'elles devront supporter en entier, puisqu'elles se retireront d'elles-mêmes, pour toujours, sans aucune raison ou prétexte légitime. Et il décide qu'on prendra en leur lieu et place les Dames de La Croix d'Aiguillon, pour avoir soin de la nourriture, entretien et instruction des pauvres dudit hôpital, sous les clauses et conditions qui seront accordées et consenties entre le procureur fondé desdites Dames et Messieurs Buard, chanoine de la Cathédrale et Bory, avocat, administrateurs de ladite maison. » Signèrent au bureau, Monseigneur d'Agen, Buard, Barbier, Bory, Lamouroux de Pleneselve, Georges Lamouroux et Barène, secrétaire¹.

Le contrat fut passé deux jours après, le 3 décembre 1751, avec Monsieur l'abbé de Passelaigue, curé d'Aiguillon, représentant les Dames de La Croix d'Aiguillon ; et ces dernières vinrent, au nombre de trois, remplacer à l'hôpital-général d'Agen les sœurs de S. Vincent de Paul, qui partirent presque immédiatement.

— Un nouveau règlement intérieur fut appliqué. Le maître ouvrier, cause en partie du départ des Sœurs Grises, fut renvoyé et remplacé par le sieur Lagrave, maître sergent, « qui recevra par an 100 livres de gages fixes, avec en plus des gratifications à la volonté du bureau. » Deux registres seront tenus très exactement, qui contiendront le relevé des travaux effectués dans la maison, la quantité de laine filée et tissée, sa qualité, les noms de ceux qui donneront le travail à faire, de même que le jour où ces travaux seront rendus, et le prix qui en reviendra. Un de ces registres sera tenu par le maître ouvrier, l'autre, comme contrôle, par la Supérieure des Dames de la maison, etc.²

Malgré ces efforts, les directeurs ne purent parvenir à ramener la discipline et l'obéissance dans la maison. « Le sieur Lagrave,

¹ Archives de l'hôpital de Las. Bureau de 1751.

² Idem, Bureau du 13 mars 1752.

manufacturier, est-il dit au bureau du 24 janvier 1753, se relâche et ne surveille que très imparfaitement les travaux.

« D'un autre côté, les nommés Jean Gougel, Jean Marc, Pierre Danet, Pierre Gourran, Jean Lacaille et André Mousseras, tous garçons de la Manufacture, se sont en peu de temps plusieurs fois mutinés et révoltés contre leur maître. Ils ont également manqué de respect au Révérend Père Pierre, qui leur faisait le catéchisme, se riant de ses représentations, d'ailleurs tous très-libertins, et ne cessant de se moquer des Dames de la maison.

« Le sieur Lagrave sera renvoyé sur le champ, et les travaux confiés provisoirement au sieur Broca, sous-maitre. Quant auxdits garçons, ils seront fustigés dans la cour de la maison les uns après les autres en la manière accoutumée, puis mis en prison, au pain et à l'eau, jusqu'à ce que le bureau en ait autrement délibéré. »

En 1758, les dépenses continuent à excéder les recettes. Ces dernières ne s'élèvent qu'à la somme de 7.232 livres, 19 sols, 3 deniers ; les dépenses se montent au contraire à 10.893 livres, 10 sol, 4 denier.

Deux ans après, il est représenté au bureau du 25 août 1760 que « l'aile du corps de logis entre le levant et le septentrion, menaçant ruine, on l'a réparée en conséquence du prix de 800 livres, fait avec le sieur Gimbrède, entrepreneur². »

— Les Dames de La Croix d'Aiguillon ne réussirent pas mieux à l'hôpital général d'Agen que les sœurs de S. Vincent de Paul. Elles n'y restèrent que le court espace de deux années. Leur douceur, leur modération furent-elles impuissantes à ramener au bien les âmes dépravées qui leur étaient confiées ? Un nouveau conflit s'éleva-t-il entre elles et les maîtres ouvriers ? Les procès-verbaux des bureaux sont très peu explicites à cet égard. Quoiqu'il en soit elles quittèrent l'hôpital de Las dès l'année 1760.

« La Communauté des Filles de La Croix d'Aiguillon, dit le rapporteur, le sieur Buard, au bureau du 25 août de cette année, n'est

¹ Archives de l'hôpital de Las. 1753.

² Idem. 1760.

plus en état de fournir des sœurs capables de s'occuper de l'éducation, entretien et nourriture des pauvres de la Manufacture. » Il propose en conséquence « de prendre dans la ville des demoiselles de piété qui veulent bien s'en charger. Dans le nombre sont les trois demoiselles Couturier, sœurs, habitantes de la présente ville, lesquelles, après avoir conféré avec quelques-uns des administrateurs, offrent de venir habiter ensemble dans ledit hôpital et de se charger de l'entretien des pauvres.

« Après s'être exactement informé des bonne vie et mœurs desdites demoiselles Couturier, sur les témoignages rendus par plusieurs personnes, le bureau a, d'une commune voix, admis lesdites demoiselles dans le présent hôpital¹. »

Un nouveau règlement fut adopté pour elles. Lesdites demoiselles seront logées, meublées et nourries convenablement dans la maison, aux frais et dépens de la Manufacture. Outre leur nourriture, il leur sera payé annuellement à chacune d'elles la somme de 60 livres pour s'entretenir d'habits et de linge. Elles seront dispensées de faire les grosses provisions de la maison, qui resteront aux soins de l'administration. Elles tiendront un livre de dépenses que signera, après vérification, chaque mois le trésorier. Il en sera de même des entrées et des enfants abandonnés. La Supérieure fera faire chaque année l'inventaire des meubles et effets de la maison. Leurs médicaments seront aux frais de l'hôpital. Si elles deviennent infirmes, elles ne pourront être renvoyées et demeureront à la charge de la Manufacture. La nuit, elles auront les clefs de l'établissement et veilleront à son bon ordre. Elles laisseront au maître la direction des ouvrages à fabriquer par les garçons. En revanche elles auront uniquement celle des ouvrages des filles qui relèveront d'elles directement. Deux registres de tous les travaux seront tenus, un par le maître ouvrier, l'autre par la supérieure. Enfin, on ne pourra monter sur les métiers aucune étoffe, de quelque espèce qu'elle soit, sans en avertir la supérieure, qui, sur un registre spécial, aura soin de le notifier, etc.²

¹ Archives de l'hôpital. 1760.

² Idem.

Les Dames de La Croix quittèrent la Manufacture au mois de septembre 1760. Les demoiselles Couturier les remplacèrent. Avant leur départ, il fut procédé officiellement par Messieurs Darribau, lieutenant principal, conseiller du Roy en l'élection d'Agen, et Dayries, bourgeois et marchand, administrateurs de la Manufacture, nommés à cet effet par délibération du bureau du 25 août 1760, et en présence desdites dames, « à l'état et inventaire des meubles, linge, effets et autres choses, appartenant à l'hôpital général de la Manufacture d'Agen, qui se sont trouvés dans ladite maison au départ desdites dames religieuses de La Croix. » En voici quelques extraits, qui donneront un aperçu de la fortune de la maison à cette époque :

« Premièrement nous déclarons avoir laissé en nature les mêmes meubles, tableaux, tapisseries et linges qui se sont trouvés dans la *Chapelle* dudit hôpital au départ des *Sœurs de la Charité*, ainsi que le ciboire, soleil, buretes, bassin, encensoir, navette, calice et patène, le tout d'argent, ainsi qu'il est porté dans l'inventaire que firent lesdites sœurs à leur départ (1751).

« Pareillement nous déclarons laisser la même quantité d'aubes, chasubles et devants d'autel que nous avons trouvés.

« Et de plus, nous déclarons avoir fait pour ladite chapelle de l'argent que nous avons retiré du provenu de tubéreuze et autres fleurs, ou quêtes ramassées à l'Enfant Jésus : premièrement, deux aubes, toile de Paris ; cinq corporaux de baptiste ; acheté un devant d'autel tout neuf avec le gallon en argent, qui revient à 45 livres. Nous avons décoré le cadre de l'autel, ainsi que celui que nous avons fait mettre à saint Joseph et à sainte Marthe, nettoyer tous les tableaux, et appliquer des colonnes sur le mur, comme on verra, ainsi que sur le dai, et gradin, et credence, pour le montant de 30 livres, etc. Plus acheté ou fait des aubes, des purificateurs, d'autres chasubles, etc. »

Suit, chambre par chambre, l'état du mobilier, linge, effets et autres :

1. *Au réfectoire des enfants* : Tables, cabinets, coffres.

2. *A la cuisine* : Tous les ustensiles nécessaires, plats et assiettes d'étain, écuelles, vaisselles diverses, bassins ; changé le vieux

cuire contre le neuf, marmites, chaudrons, bassines, lampes de laitons, pelles, fourches, etc.

3. *Au réfectoire des sœurs* : Idem.

4. *A la chambre des sœurs* : Lits, coïtes, traversins, tables, chaises, un petit réveil, rideaux et images.

5. *A la salle de travail des filles* : Une balance romaine, pendule, bancs, chaises, tabourets.

6. *A la chambre de dessus l'église* : Un autel de bois, corbeilles, cruchons, plusieurs rouets vieux et mauvais.

7. *A la salle où couchent les filles* : Lits, armoire, coffre, couvertures, etc.

8. *A la cave* : Des saloirs avec des jambons, plusieurs barriques de vin, dont le bois appartient aux particuliers, des balais, etc.

9. *A la chambre de la lessive* : Chaudières, cuiviers, etc.

10. *A la boulangerie* : Divers.

11. *A la lingerie* : 775 chemises d'hommes ou de femmes, 220 linceuls, 296 tabliers, 272 coiffes, 180 mouchoirs, 60 bonnets, etc.
« Plus quelques livres en latin et autres de piété, où est compris, la *Vie des Saints*, celui de *Saint Jude*, ainsi que *Rodriguez*, et le *Nouveau Testament*. »

12. *A l'infirmerie* : Lits, linge, table, etc.

13. *Au grenier de l'étendage ou linge sale* : Divers.

14. *Au grenier du sentier* : Divers. Lieux communs.

15. *Au bureau* : Grande table de noyer avec un tapis, un fauteuil de tapisserie, un crucifix, une carte qui contient le *Veni Creator*, etc. Un cabinet qui contient les archives de la maison.

16. *A la chambre de l'aumônier* : Un lit, deux fauteuils, etc.

16. *A la salle où couchent les hommes* : Lits, chaises, etc.

18. *A la chambre du portier* : Quelques meubles, etc. »

Là s'arrête l'inventaire, dont manquent les derniers feuillets¹.

— Les hospitalières laïques furent maintenues à la Manufacture jusqu'à la Révolution.

Leur installation fut cause qu'on apporta à l'hôpital, soit dans

¹ Archives de l'hôpital de Las. Liasse.

son aménagement intérieur, soit dans son règlement, quelques modifications nouvelles. Une grande partie du linge servant aux pensionnaires était usée. On prendra 1.800 livres sur le legs qu'avait fait à l'hôpital le sieur Belliard, pour en acheter. L'aumônier s'était plaint que son logement était en fort mauvais état ; le bureau décide qu'on y fera les réparations nécessaires. La Garonne, en débordant, élève peu à peu le terrain qui se trouve devant l'hôpital ; on y plantera un jetin et on y élèvera des masses, afin de le retenir.

Intérieurement, la messe sera dite à 7 heures, de Pâques à la Toussaint, tous les jours ouvriers, et à 8 heures, les jours de fêtes et les dimanches ; et de la Toussaint à Pâques, à 8 heures les jours ordinaires, et à 9 heures les jours fériés. Les demoiselles directrices feront sonner les trois volées. Le catéchisme sera fait tous les dimanches à midi, etc¹.

La discipline sera plus sévère. Le 10 juillet 1764, un enfant de l'hôpital, Baptiste-Salvy Lagarde, s'étant révolté et ayant donné au maître ouvrier un coup de poing sur l'œil sera immédiatement châtié. Le bureau, « considérant le cas comme un des plus graves, décide qu'il sera passé par les verges devant tous les enfants de l'hôpital. Sur la demande du maître et des dames de l'hôpital, le bureau consent à supprimer les verges ; mais il ordonne que l'enfant sera mis huit jours en prison, au pain et à l'eau, et, ce délai passé, chassé ignominieusement de la maison².

Les recettes diminuent chaque année ; les dépenses augmentent. Pour 1768, les recettes ne s'élèvent qu'à 4.701 l. 4 s. 11 deniers ; les dépenses à 9.558 l. 17 s. 2 deniers. Pour 1769, recettes : 5.198 l. 13 s. 3. d. ; dépenses : 11.503 l. 16 s. 1 d. Pour 1770 : recettes : 5.240 l. 18 s. 10 d. ; dépenses : 12.091 l. 0 s. 0 d. Les comptes sont en déficit. Le bureau recommande aux administrateurs de faire le plus possible d'économies. On ne recevra plus que 30 garçons au lieu de 35 et 10 filles au lieu de 15. On supprimera le sous-maitre et on réduira les dépenses au strict nécessaire³.

¹ Archives de l'hôpital de Las. Bureaux.

² Idem. Bureau de 1764.

³ Idem. Comptes de l'hôpital de Las, 1765-1780.

Le 30 juin 1774, Monsieur Roux, syndic trésorier, représente au bureau que les demoiselles Couturier, qui sont à la tête de la maison depuis le départ des Dames de La Croix, demandent à se retirer. Il s'est présenté plusieurs dames et demoiselles. Ledit administrateur pense que, sur le nombre, il n'y en a pas de plus dignes et de plus aptes que les demoiselles Marianne Charpaut et Marianne Chateau, habitantes d'Agen. En conséquence, le bureau, après enquête sur leur bonne vie et mœurs, les admet pour prendre soin des pauvres, aux mêmes charges et conditions que les demoiselles Couturier¹.

Ces dames n'y restèrent que peu de temps. Car, en 1778, au bureau du 25 mai, nous voyons que « Mademoiselle Pons, veuve du sieur Casse, l'une des deux dames qui sont à la Manufacture pour soigner les pauvres, étant morte, est remplacée par Mademoiselle Delphine. » Cette dernière, étant partie avant la fin de l'année, est à son tour remplacée par la demoiselle Delpech, veuve du sieur Barbier, maître perruquier d'Agen. Un an plus tard, le sieur Roux, trésorier, propose de la remplacer également par la demoiselle Delard : ce qui est adopté. Il demande en même temps qu'une Manufacture d'Indiennes soit établie dans ledit hôpital. Le bureau nomme une commission spéciale à l'effet d'étudier ce projet².

— La Manufacture de Las, à la fin du XVIII^e siècle, ne répondait plus que très-imparfaitement aux idées qui avaient présidé à sa fondation. Les masses n'étaient point moralisées ; les pauvres et les vagabonds continuaient à infester la ville ; le nombre des enfants trouvés augmentait chaque jour ; et les dépenses allaient toujours croissant. Une grande partie du logement était vide et n'était d'aucun rapport. C'est alors que l'on songea à l'utiliser comme caserne. A cet effet, l'Intendant engagea de nombreux pourparlers avec les administrateurs. Ceux-ci consentirent facilement à louer à l'autorité militaire une partie de ce local ; et, dès l'année 1763, ils acceptaient les propositions de l'Intendant. L'Etat demandait en effet qu'on lui cédât, pour un dépôt d'armes, certaines pièces, notam-

¹ Archives de l'hôpital de Las. Bureau pour 1774.

² Idem. Bureau du 30 juillet 1780.

ment un grand grenier de 93 pieds de long sur 24 de large, et trois autres de moindre importance. Le bureau du 11 novembre accepta, à condition que la maison ne serait nullement chargée de ce dépôt, pas plus que des réparations à faire. Le prix de location de ces greniers était fixé à 180 livres par an. Une sentinelle en garderait la clef¹.

De simple magasin d'armes qu'il était tout d'abord, l'hôpital de Las devint bientôt, au moins dans sa majeure partie, une véritable caserne. En 1777, on y logea le deuxième bataillon du régiment d'Angoumois, en garnison à Agen, et un escadron des dragons de Belzunce, de passage dans notre ville. La même année, le 2 novembre, l'adjudication au rabais des réparations à effectuer à la maison des pauvres, pour servir de caserne, fut attribuée au sieur Vergnes, maître-maçon, moyennant le prix de 620 livres. Elles devaient servir à y loger en plus le régiment de Royal-Champagne-cavalerie, affecté jusqu'à nouvel ordre à la ville d'Agen².

Moitié caserne, moitié maison des pauvres, telle était donc la situation de l'hôpital-général de Las, au moment de la Révolution.

— Le bureau de la Manufacture se composait, en 1790, de Messieurs : Passelaygue, chanoine de la Collégiale, président, de Sabaros-Dubédat, chanoine de la Cathédrale, de Pleneselve, écuyer, de Raymond, Bory, avocat, et Mène qui venait de remplacer le sieur Lauzun comme trésorier³.

Cette commission déplût au Directoire du département, qui résolut, comme trop réactionnaire et entachée de l'esprit ancien, de la modifier. La nouvelle assemblée demanda donc à l'ancien trésorier de l'hôpital de Las la reddition de ses comptes, et, dans sa séance du 18 février 1791, en exécution de la loi du 5 novembre 1790, elle transforma, par l'arrêté qui suit, l'administration de cet établissement⁴ :

Archives de l'hôpital de Las. Bureau de 1763.

¹ Archives municipales. DD. 30.

² Archives de l'hôpital de Las.

⁴ Archives de l'hôpital de Las. Extrait des registres des délibérations du Directoire du département de Lot-et-Garonne.

« Vu la pétition du sieur Lauzun, trésorier de l'hôpital de Las de la ville d'Agen, l'état de recette et dépense dudit hôpital fourni par ledit sieur Lauzun, un exemplaire imprimé des Lettres-patentes du Roi, en date du mois d'avril 1685 portant établissement dudit hôpital, ensemble l'avis du Directoire du district d'Agen ;

« Considérant qu'aux termes desdites lettres patentes, la direction temporelle dudit hôpital paraît au premier coup d'œil uniquement confiée à six administrateurs, un receveur et un secrétaire, et que ce premier aperçu peut faire penser que cet établissement est dans le cas prévu par l'article 13 de la loi du 5 novembre 1790 ;

« Mais considérant aussi que la suite desdites lettres patentes porte que l'Evêque d'Agen présidera toutes les assemblées ordinaires et extraordinaires desdits administrateurs, et qu'aux assemblées extraordinaires seront invités le lieutenant-général, un principal du Sénéchal, le procureur ou avocat du Roi et le premier consul ; qu'il résulte de cette disposition que l'administration dudit hôpital était confiée à des bénéficiers et officiers supprimés, avec lesquels concouraient les officiers municipaux et autres citoyens, et qu'en conséquence ledit établissement est parfaitement dans le cas prévu par l'article 16 de la même loi ;

« Le Directoire du département, après avoir entendu le rapport, où le requérant M. le procureur général syndic, arrête que, conformément audit article 16 du titre 1^{er} de la loi du 5 novembre, l'administration dudit hôpital sera continuée par la municipalité d'Agen et autres citoyens qui seront élus ou appelés par le Conseil général de la Commune ;

« En conséquence, le Conseil général de la Commune sera convoqué dans la huitaine de la réception du présent arrêté, à l'effet de nommer six citoyens, un receveur et un secrétaire, lesquels, avec trois membres de la municipalité, dont un officier municipal et deux notables nommés aussi par le Conseil général de la Commune, auront la direction et la régie dudit hôpital ;

« Avant d'entrer en exercice, les administrateurs, receveur et secrétaire, prêteront serment entre les mains du maire et en présence du Conseil général de la Commune, de maintenir de tout leur pouvoir la Constitution du royaume, d'être fidèles à la nation, à la

loi et au Roi, et de remplir avec zèle et fidélité les fonctions qui leur seront confiées ;

« Le maire de la ville d'Agen pourra assister aux assemblées ordinaires du bureau de ladite administration et y présider quand il le jugera convenable. En son absence, l'officier municipal ou un des notables présideront ;

« Le procureur de la Commune ou son substitut pourront assister auxdites assemblées ordinaires et y faire telles réquisitions qu'ils jugeront convenables dans l'intérêt de l'hôpital ;

« Les assemblées extraordinaires seront composées du Maire, de six officiers municipaux au moins et des autres membres de l'administration. Elles seront tenues en présence du procureur de la Commune ou de son substitut, qui devront être entendus sur tous les objets qui seront mis en délibération ;

« Conformément à l'article 14 de la loi du 5 novembre, dans le délai de huitaine, après la formation du bureau, les anciens administrateurs seront tenus de rendre compte de leur gestion par-devant le Conseil général de la Commune ou des Commissaires par lui délégués à cet effet, lesquels comptes seront vérifiés par le Directoire du district et définitivement arrêtés s'il y a lieu par le Directoire du département ;

« Les anciens administrateurs remettront au bureau tous les titres, papiers et effets appartenant audit hôpital, et il en sera dressé un inventaire en trois doubles, dont l'un sera remis aux anciens administrateurs pour leur servir de décharge, le second restera entre les mains du secrétaire, et le troisième sera déposé aux archives de la maison Commune d'Agen ;

« Le bureau d'administration dudit hôpital sera tenu de faire incessamment toutes les poursuites dues et raisonnables pour la rentrée des créances échues dudit hôpital, sur lesquels fonds seront prélevées les sommes nécessaires à l'acquit des dettes préalablement liquidées en la forme ci-dessus.

« Le Directoire a tout lieu d'espérer que cette nouvelle administration, fondée sur les principes constitutionnels de la régénération du Royaume, s'occupera incessamment de lui présenter des vues et des moyens de faire sortir cet établissement de l'état de stupeur où il est tombé depuis quelques années, et de le ramener à un état

d'activité et d'utilité, avantageux à l'intérêt de la société et au bien-être d'individus qui doivent y trouver un asile.

« Ont signé au registre, séance dudit jour :

« MM. Depère, vice-président ; Auricoste, Bayle, Cassagneau, Coutausse, Laffont, Lavigne et Lacuée le jeune, procureur général syndic. »

La mesure, on le voit, était radicale. L'Evêque, principalement visé dans cet arrêté, se voyait exclu de toute administration de la Manufacture, dont la gestion, comme celle de l'hôpital S. Jacques, fut uniquement confiée au corps municipal. En conséquence, furent nommés membres de la nouvelle Commission administrative de l'hôpital de Las, dans la séance du Conseil général de la Commune d'Agen, du 18 mars 1791, Messieurs : Marcot, officier municipal ; Antoine Barsalou et Lafaugère, notables ; Minda, négociant, trésorier ; Rouilhès, notaire, secrétaire ; Dussol, négociant ; Uchard, ci-devant conseiller au sénéchal ; l'abbé Hébrard ; Vivès, négociant ; Boë père, marchand, et l'abbé Lily. Ils prêtèrent aussitôt le serment exigé par la loi¹.

La nouvelle Commission tint sa première séance le 1^{er} août 1791. Le sieur Marcot, officier municipal, fut nommé président. Les comptes du sieur Lauzun, cy-devant trésorier de l'ancienne administration avant 1789, furent approuvés, et de nouvelles mesures furent prises en vue, mais vainement, de régénérer la maison. Toutefois, l'exercice du culte n'y fut pas encore supprimé. Bien au contraire, le bureau reconnut urgent « de pourvoir l'hôpital d'un aumônier qui se chargeât de l'instruction des enfants, acquittât les messes de fondations, et chantât les vespres, les jours de fêtes et tous les dimanches, dans la chapelle dudit hôpital. Et comme cette proposition ne pouvait souffrir aucune difficulté, on chargea Messieurs Hébrard et Barsalou de choisir ledit aumônier². »

Les deux vieilles demoiselles Chateau et Delard, qui avaient été nommées sous l'ancien régime, se retrouvent encore, à cette date

¹ Archives de l'hôpital de Las. Extrait des registres du Directoire du département.

² Idem. Bureau de septembre 1791.

de 1791, avec le titre de surveillantes des salles d'enfants. Mais elles reconnaissent « qu'elles ne peuvent plus continuer à remplir leurs fonctions, » et elles donnent leur démission qui est acceptée.

Malgré leurs efforts, les nouveaux administrateurs ne purent « faire sortir l'établissement de Las de l'état de stupeur dans lequel il était tombé. » Les procès-verbaux de l'année 1792 et 93 constatent tous « qu'il est dans la plus grande détresse. » Les ressources font absolument défaut, et nulle discipline n'y est observée. Bien plus, le nouveau trésorier ne peut établir ses comptes. Tout va de mal en pis ¹.

En 1789 déjà, dans la nuit du 30 au 31 juillet, lors de la panique qui s'empara de la population d'Agen, à l'annonce de l'arrivée d'une bande de neuf mille brigands, l'hôpital de Las avait été envahi par la populace, qui enfonça les portes des salles où étaient enfermées les armes de l'ancienne milice, et, sans que personne s'opposât à ce pillage, les dévalisa entièrement ². Depuis, cette partie de l'établissement resta absolument abandonnée.

En 1792, au mois de septembre, une aile de l'hôpital de Las servit de lieu de réclusion aux religieuses et dames ci-devant nobles, alors que les hommes étaient internés au Collège, et les prêtres à l'ancien couvent des Dames de Paulin ³. La maison de Mascarón devint provisoirement une prison.

L'état des bâtiments et édifices nationaux invendus, employés à des objets d'utilité publique, du 14 vendémiaire au III (5 octobre 1794), nous apprend qu'à cette date l'hôpital de Las est encore une maison de secours. « On y entretient de jeunes garçons et de jeunes filles que l'on occupe à filer de la laine ou du coton. Dans une partie de la maison sont recluses les femmes ou filles détenues par mesure de sûreté générale ⁴. »

Après les mauvais jours de la Terreur, et lorsque s'ouvrirent enfin les portes des prisons, si longtemps injustement fermées, l'hôpi-

¹ Archives de l'hôpital de Las. Bureaux de 1792-1793-1794.

² Proché. Annales de la ville d'Agen, p. 3.

³ Idem, p. 21.

⁴ Archives départementales. Biens nationaux.

tal de Las fut presque abandonné. Il resta inoccupé, du moins en sa plus grande partie, durant l'espace de trois ans. Nous avons déjà dit que le 1^{er} thermidor, an v (19 juillet 1797), il fut réuni avec la maison du Refuge à l'hôpital Saint-Jacques, et que ces trois établissements, jusque-là distincts, ne furent plus gérés que par une seule Commission, dite des *Hospices réunis* ¹. C'est alors qu'on songea à utiliser son vaste local, et que, par arrêté du 22 floréal an vi (11 avril 1798), l'administration centrale du département y transféra les pensionnaires de la maison du Refuge, qui étaient encore à Sainte-Quitterie ². Ce n'est pas avec peine qu'elles durent quitter la sombre et vieille demeure, dont les destinées, on l'a vu au cours de ce travail, furent si diverses ³. Ces filles se trouvaient fort nombreuses à la Manufacture et leur occupation consistait à filer et à tisser des lainages. C'est ce que nous apprend, le 16 pluviôse an viii, « la citoyenne Mourgues, nouvelle directrice de l'établissement, jour où elle rend compte de sa gestion aux citoyens administrateurs des hospices réunis de la commune d'Agen ⁴. » Les Filles Repenties y demeurèrent jusqu'en 1810.

A cette époque l'hôpital de Las subit une nouvelle transformation. Il revint à sa destination première. Un décret de l'Empereur ordonna qu'un dépôt de mendicité serait créé dans le département de Lot-et-Garonne. Les autorités pensèrent ne pouvoir trouver un local plus convenable que celui de l'ancienne Manufacture. Le 9 octobre 1810, elles y installèrent officiellement ce dépôt.

« Les travaux et réparations nécessaires pour l'établissement du dépôt de mendicité dans l'hôpital de Las, nous dit Proché dans ses Annales, commencèrent au mois de décembre 1809, en même temps qu'on préparait l'évêché pour le logement du Préfet. Les ouvrages de la Manufacture furent adjugés le 2 janvier 1810 pour la somme de 87,500 francs au sieur Lapalme, maçon. Cet édifice n'avait pas été achevé. Il n'existait que le corps de logis qui fait face à la Garonne, et l'aile qui est au Nord. Il n'y avait qu'un simple mur de

¹ Archives de l'hôpital de Las. Liasses.

² Idem.

³ Voir au Chapitre ix de ce tome II l'histoire de la maison du Refuge.

⁴ Archives de l'hôpital de Las. Liasses.

clôture au Midi et à l'Est, où sera la porte d'entrée sur l'avenue de Layrac. »

Et plus loin, Proché ajoute : « Le dépôt de mendicité sera placé dans les bâtiments de l'ancien hospice de Las, qui seront disposés pour recevoir 300 mendiants, de l'un et de l'autre sexe. Notez qu'après recensement fait dans toutes les communes du département, il s'est trouvé environ six mille mendiants. Et cependant le Gouvernement veut détruire la mendicité. Il a été défendu de mendier dans les rues ; on a fait quelques arrestations. Tout a été inutile : le nombre des mendiants n'a pas diminué. La dépense annuelle de cet établissement compte près de 100,000 francs, imposés sur le département de Lot-et-Garonne. Le directeur, l'aumônier, le secrétaire, le pharmacien, le médecin, les surveillants, le garde-magasin, les cuisiniers, les infirmiers, l'architecte, les lingères, etc., et le portier, en emportent une bonne partie ¹. »

L'abbé Le Sire, ancien chef de bataillon, chevalier de la Légion d'honneur, fut nommé aumônier du dépôt de mendicité établi à l'hôpital de Las. Il y mourut en février 1817 ².

Entre temps, les vastes dépendances de la Manufacture servaient de logement aux troupes de passage. Durant les Cent-Jours, le général Clausel ayant mis le département de Lot-et-Garonne en état de siège, cinq cents hommes venant de Bordeaux y furent envoyés le 3 juillet, dont soixante nègres, « mal intentionnés, dit Proché, et propres à inspirer la terreur. » Ils devaient loger chez l'habitant. Mais au dernier moment on les caserna à l'hôpital de Las ³. Trois mois après, le 18 septembre 1815, un régiment de Suisses logea également à la Manufacture. Agen renfermait ce jour-là environ 4,000 hommes ⁴.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ici le vieux plan de l'hôpital de Las, que nous avons retrouvé dans les archives de cette maison, tel qu'il se trouvait au moment où il fut transformé en dépôt de mendicité et où furent construites la grande

¹ Proché. Annales de la ville d'Agen.

² Delrieu. Vie de Mgr Jacoupy.

³ Proché. Annales de la ville d'Agen.

⁴ Idem.

aile du Midi en même temps que les nombreuses dépendances annexées à ce côté. Ce plan est celui du rez-de-chaussée. L'entrée de l'hôpital est encore du côté de la Garonne. Un vaste perron A permet d'accéder à cette entrée. Nous relatons sommairement, telles que nous les lisons sur le plan, les destinations des diverses salles :

1° Aile occidentale principale :

Rez-de-chaussée : A, perron ; B, couloir ; C, prisons de chaque côté du couloir ; D, chambres de discipline : idem. — A gauche : E, logement du surveillant en chef ; E', logement des surveillants ; F, réfectoire des hommes ; G, chambre de distribution ; Q, latrines des hommes. — A droite : I, cage d'escalier conduisant, au 1^{er} étage, à la chapelle ; H, réfectoire des femmes ; J, atelier ; Q, latrines des femmes.

Au 1^{er} étage : B, C et D, chapelle ; E, tribunes ; F, dortoir des hommes ; G, logement de l'infirmier chef ; H, dortoir des femmes ; J, logement de la lingère.

2° Aile septentrionale :

Rez-de-chaussée : Z, escalier ; K, logement de l'infirmière en chef ; K', logement des infirmières et des surveillantes ; M, magasin ; N, lingerie ; Z, autre escalier ; O, logement de l'économe ; P, logement du garde-magasin ; Q, latrines ; R, loge du concierge ; S, corps de garde ; T, cour des femmes ; T', cour des hommes ; U, cours.

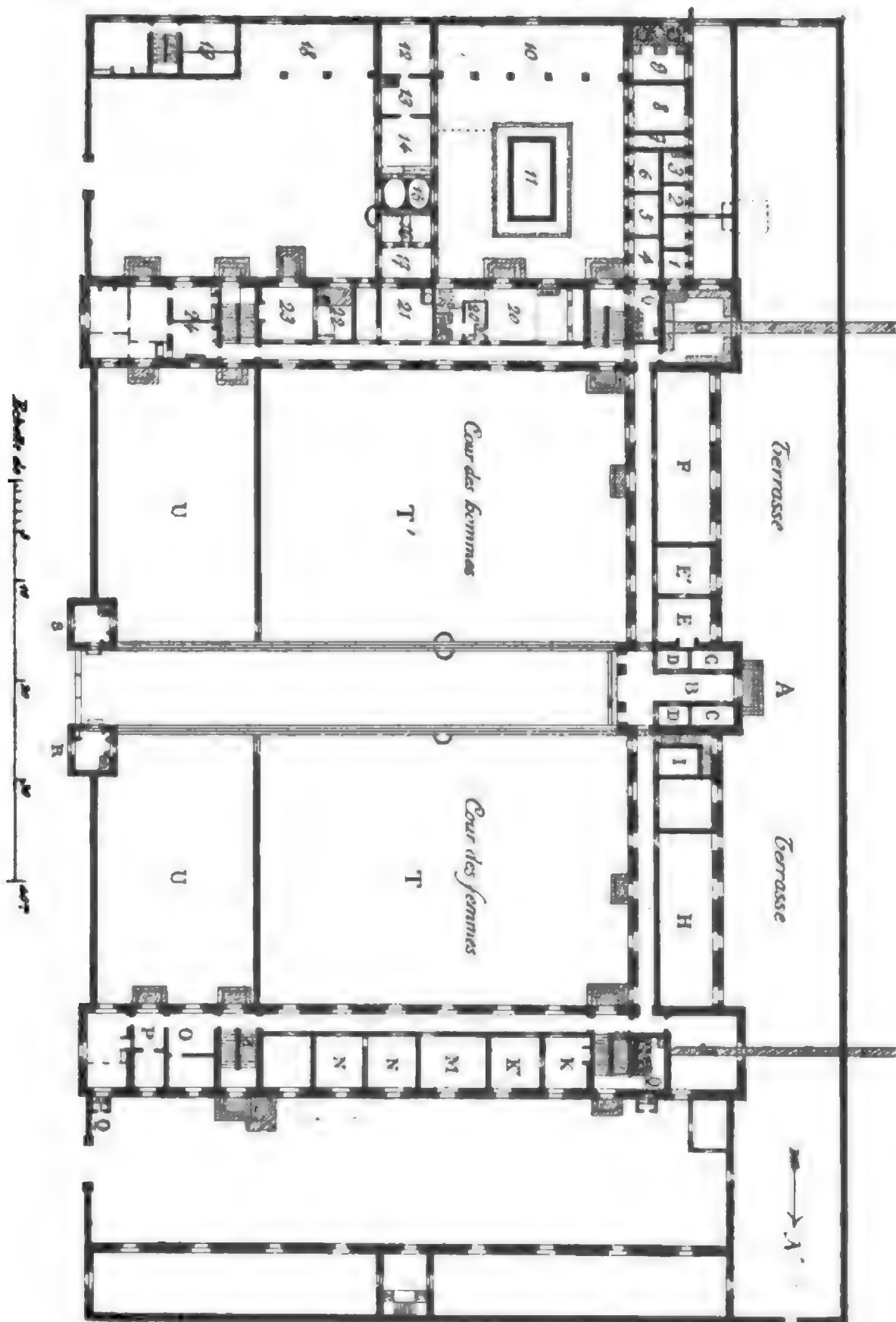
Au 1^{er} étage : Z, escalier ; K, infirmerie ; M, septuagénaires et infirmes ; N, octogénaires ; Z, escalier ; O et P, logement du secrétaire.

Ces deux ailes Ouest et Nord constituaient l'ancienne Manufacture de Las, avant la Révolution. On y ajouta au commencement de ce siècle l'aile méridionale, ainsi aménagée :

3° Aile méridionale :

Rez-de-chaussée : Z, escalier ; 20, cuisine, souillarde, dépense et petit escalier de service ; 21, vestiaire ; 22, secrétariat ; 23, salle du conseil ; Z, escalier ; 24, logement du directeur. — A gauche : 1, salle du linge sale ; 2, laboratoire ; 3, chambre des morts ; 4, barbier ; 5, pharmacie ; 6, palefrenier ; 7, passage ; 8, écurie ; 9, buanderie, 10, hangard ; 11, lavoir couvert ;

12, farinerie; 13, passage; 14, boulangerie; 15, fours; 16,



bains; 17, salle de visite; 18, hangard; 19, logement du jardinier,

Au 1^{er} étage : Z, escalier ; 20, infirmerie ; 21, octogénaires ; 22 et 23, septuagénaires et infirmes ; Z, escalier ; 24, logement du directeur.

Enfin, au 2^e étage, étaient répartis les divers autres dortoirs d'hommes, de femmes, de filles et d'enfants, le logement de l'aumônier et celui du chirurgien.

— Avec la Restauration, le dépôt de mendicité, créé à l'hôpital de Las par le gouvernement de l'Empereur, fut supprimé. « Par ordonnance du Roi du 20 janvier 1819, rendue sur les délibérations du Conseil général du département en 1817 et 1818, concernant le dépôt de mendicité ; une délibération de l'administration des hospices de la ville d'Agen, du 15 avril 1818 ; une délibération du Conseil municipal du 20 avril 1818, et l'avis du Préfet du 25 juillet suivant, le Dépôt de mendicité, créé le 9 octobre 1810, dans la maison de Las, ancienne Manufacture, est supprimé. Les bâtiments et dépendances de cet hospice seront réunis aux hospices-réunis d'Agen, dans l'état où ils se trouveront, avec le mobilier tel qu'il est, mais *sous la condition expresse que l'hospice Saint-Jacques sera transféré à la maison de Las*. Les bâtiments de l'hospice Saint-Jacques seront cédés en toute propriété à la ville d'Agen, qui en disposera soit pour le casernement, soit pour tout autre service municipal ¹. »

Nous avons déjà dit au chapitre précédent ce qui advint, à cette date, de l'ancien hôpital du Martyre. Les sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui étaient restées fidèles à leur poste, depuis que Mascaron les avait appelées à Agen, abandonnèrent donc leur vieille résidence. Mais ce fut pour apporter avec elles tous les services hospitaliers à la Manufacture. Elles commencèrent leur déménagement dès la fin de février 1819. En avril de cette même année, elles l'avaient terminé. Elles revinrent donc une fois de plus dans cette maison, qu'elles n'avaient quittée qu'à la suite d'un regrettable malentendu. Elles y sont restées jusqu'à nos jours.

— Nous n'entreprendrons pas d'exposer ici le nouveau fonctionne-

¹ Ordonnance du 20 Janvier 1819,

ment de l'hôpital de Las, qui, à dater de ce moment, prit le nom d'hôpital Saint-Jacques. Il est en tous points conforme aux lois et règlements d'administration publique qui régissent ces sortes d'établissements. Nous ne rappellerons pas non plus l'intelligente direction de la mère Cécile Chalabre, dont le souvenir est encore gravé dans le cœur de tous les Agenais qui l'ont connue, ni la transformation grandiose, due à ses soins, de l'humble chapelle primitive en une véritable église, dont le bon goût, la propreté, la richesse font l'admiration de tous les visiteurs. Le zèle qu'elle déploya, durant de longues années, à diriger l'hôpital, les heureuses traditions qu'elle y a établies, et que depuis ses remplaçantes ont toujours fidèlement suivies, l'intelligence, la prudence, l'économie qui ont présidé de tous temps aux actes de gestion des diverses commissions qui se sont succédées de nos jours à l'hôpital d'Agen, les réparations importantes qu'elles y ont effectuées, les aménagements nouveaux qu'elles y ont pratiqués, ont fait de notre établissement hospitalier un des plus beaux et des plus sains de toute la région.

— De nos jours, comme au temps de l'évêque Jules de Mascaron, l'hôpital de Las s'élève, toujours utile, le long des rives de la Garonne. Séparé de la ville par la jetée de terrain qui mène au Pont-de-pierre, il n'en perçoit ni le bruit, ni les agitations. Il ne court pas le risque, non plus, de communiquer à ses habitants, suffisamment éloignés, les germes des maladies infectieuses qui pourraient se développer dans ses salles. Sis au milieu de ces champs de Renaud, encore enveloppés d'ombre et de mystères, non loin des anciennes huttes des pauvres pestiférés, et près des lieux maudits où l'on portait jadis les corps des suppliciés, il semble, entre les flots berceurs de la rivière et les oasis de verdure des pépinières qui l'entourent, avoir oublié le souvenir de ces tristes voisinages.

Son site est des plus poétiques, bien fait pour apporter à ses pensionnaires, que la misère étreint ou que torturent les souffrances, un peu de calme, de fraîcheur et de repos.

Mais la vraie poésie de l'hôpital d'Agen, c'est sa sœur de charité. A l'heure où quelques sectaires bornés ont poussé la lâcheté jusqu'à faire expulser brutalement les Sœurs Grises des hôpitaux des grandes villes, celle d'Agen a été assez heureuse, du moins jus-

qu'à présent, pour pouvoir et savoir, au gré de tous, les maintenir dans son hospice. Elles y sont, comme par le passé, les servantes des pauvres, les consolatrices des affligés, puisant, ce que d'autres ne sauraient faire, aux sources vraies de la religion chrétienne les forces nécessaires et souvent surnaturelles pour affronter les épidémies, pour surmonter tous les dégoûts. Puissent-elles y rester toujours !

Laissez-donc, filles de Saint-Vincent de Paul, passer, sans crainte aucune, le vent d'orage qui souffle en ce moment sur notre pauvre France. Priez pour que vos sœurs, moins fortunées que vous, rentrent sous peu triomphantes dans leurs maisons, portées sur les bras de leurs clients habituels, les malheureux et les déshérités du siècle. Continuez surtout, bonnes et douces cornettes blanches, ainsi que vous en avez l'habitude depuis plus de deux siècles dans notre hôpital Saint-Jacques, de murmurer à l'oreille des malades vos paroles de résignation et de paix ; remplacez dans les salles des militaires, comme vous excellez à le faire sur les champs de bataille, une sœur ou une épouse absentes ; éclairez chaque matin de vos frais sourires le chevet des lits de ces petits êtres qu'une mère dénaturée ou coupable n'a pas craint d'abandonner. Pour tout le bien qui émane de votre noble institution, pour les trésors infinis de dévouement et de charité que vous prodiguez sans cesse, soyez bénies une fois de plus, au nom de tous ceux ici-bas qui souffrent et qui espèrent !

PHILIPPE LAUZUN.

FIN.

DOCUMENTS SUR LE THÉÂTRE A AGEN

(1585-1788)

AVANT-PROPOS

La pensée humaine a, dès longtemps, trouvé dans la forme dramatique un de ses modes d'expression les plus vigoureux et les plus souples. De plus, la mise en scène, destinée à donner aux œuvres théâtrales le relief de la vie, s'est diversifiée selon le génie des peuples et transformée d'après l'état de leur civilisation. L'étude du théâtre est donc d'un vif intérêt pour l'histoire de l'intelligence et des mœurs, et de nombreux travaux lui ont été consacrés. Mais, pour ne parler que de la France, cette étude s'est principalement concentrée sur Paris, tant à raison de son rôle prépondérant de capitale qu'à cause de la facilité des recherches et du nombre des documents.

L'histoire du théâtre en province, cependant, mérite l'attention et peut fournir de curieuses données sur la culture intellectuelle, l'état d'esprit et les tendances morales du pays à diverses époques.

Il n'y a point eu pour l'Agenais d'œuvre d'ensemble sur ce sujet. Il n'est pas néanmoins resté inexploré, et plusieurs plaquettes, plusieurs articles, dont certains ont paru dans

la *Revue de l'Agenais*, ont déjà frayé la voie¹. A ces premiers travaux nous venons joindre aujourd'hui une série de documents relevés dans les archives municipales d'Agen et qui nous ont paru de nature à jeter un jour curieux sur la vie comique dans une petite capitale de province, de la fin du xvi^e siècle à celle du xviii^e.

On peut rattacher les pièces que nous donnons à deux périodes bien distinctes : la première finit avec le règne de Louis XIV ; la seconde va de la Régence à la Révolution.

Dans la première, Agen ne voit que des troupes nomades. C'est le temps des comédiens ambulants du *Capitaine Fracasse* et du *Roman Comique*. Pauvres diables affolés de vie errante, assoifés d'aventures, ils s'en vont par tous pays, le rire aux lèvres, la faim au ventre, vêtus de nippes, criblés de dettes, ayant au cœur je ne sais quel rêve d'art ou quelle vision de gloire qui les anime et les soutient. Ils jouent, s'il le faut, dans des granges, sur des ais posés sur des tonneaux ; dans les villes, le plus souvent, c'est le Jeu de Paume qui les abrite. Parfois, l'hospitalité d'un grand seigneur leur donne, pour quelques jours, l'illusion de la richesse.

Parmi ceux-là une étoile se lève dont l'éclat traversera les siècles : c'est Molière qui vient en 1650 avec les « Illustres Comédiens » jouer au Jeu de Paume d'Agen.

Il est appelé et patronné par le duc d'Epéron. Les Consuls, eux, n'aiment pas les « joueurs de farces. »

Dans leur « République et cité d'Agen », éprouvée et assombrie par les guerres civiles et les discordes religieuses,

¹ *La Troupe de Molière à Agen*, par AD. MAGEN. Paris, Claudin, 1877. — *Un Ballet Agenais au commencement du xvii^e siècle*, par PHILIPPE LAUZUN. Agen, F. Lamy, 1879. — *Documents sur le Mobilier du Château d'Aiguillon*, par G. THOLIN, *Revue de l'Agenais*, 1882. — *Une Bibliothèque musicale au siècle dernier*, par MICHEL BRENET, *Revue de l'Agenais*, 1889. — *Le Théâtre en Agenais au xviii^e siècle*, par FRANCISQUE HABASQUE, *Revue d'Art dramatique*, Paris, 1892.

ils songent fort à maintenir l'ordre, très peu à encourager des plaisirs condamnables. Ils estiment les acteurs fort au-dessous des montreurs d'ours. Ils leur refusent obstinément l'usage d'une salle dans la Maison Commune, et ne souhaitent qu'une chose, c'est de les voir le moins souvent possible souiller la ville de leur présence.

Qu'ils eussent été stupéfaits, pourtant, ces magistrats des vieux âges s'ils avaient pu tout à coup revivre en plein XVIII^e siècle !

Echappée à la téréule du Grand Roi, la France, sous sa perruque poudrée, n'est plus alors soucieuse que de vivre en joie. Elle a commencé sous la Régence, elle continue sous Louis XV. Sans parler de ses autres folies, elle est atteinte de théâtremanie.

A Versailles on joue chez le Roi, on joue chez la favorite ; à Paris, on joue chez les seigneurs, on joue chez les impures, on joue chez les financiers, on joue chez les bourgeois. L'été, l'hiver, à la ville, à la campagne ce ne sont qu'opéras ou comédies, ballets ou bergerades.

Puis, comme Paris, les capitales de province s'engouent de théâtre. Le mouvement s'étend de proche en proche, gagne les plus rebelles, et, un beau jour, le maréchal de Richelieu, étant gouverneur de Guyenne, Agen se réveille doté d'un directeur privilégié qui lui devra, six mois de chaque année, quatre fois par semaine, la tragédie, la comédie et l'opéra bouffon.

Les comédiens n'y courent plus les hasards du Jeu de Paume. On leur a installé, *Proh pudor !* dans l'ancien local de l'Election, une vraie salle de spectacle avec loges, parterre et amphithéâtre.

Et qui mieux est, ce sont les Consuls eux-mêmes, qui, « comme Pères du peuple », dans l'intérêt de la morale et pour combattre l'oisiveté, incitent leurs administrés à se presser aux représentations !

Au spectacle pourtant ils ne sont pas toujours sur un lit de roses. Si les vieilles libertés municipales ont sombré, la turbulence agenaise n'a point perdu ses droits ; et l'autorité doit compter avec le parterre.

Là, petits-maitres, hommes d'épée, courtauds de boutique fraternisent dans le tapage, au gré de leurs caprices acclament ou sifflent les acteurs, narguent à cœur joie l'autorité et, sous ses yeux effarés, bafouent le guet qui n'ose guère se frotter à si turbulente engeance.

De là, des conflits tragi-comiques entre les consuls et les perturbateurs. La population s'intéresse, prend fait et cause ; les langues vont leur train, les intrigues se croisent. Le calme plat de la province en est quasi troublé ; on sent passer dans l'air comme un souffle frondeur, et les pauvres magistrats municipaux, dont les devanciers menaient si crânement leurs bourgeois en guerre, tremblent que M. l'Intendant ne fronce le sourcil en apprenant par l'ordinaire les nouvelles d'une ville aussi mal administrée.

Dans la seconde partie de nos Documents on verra se dérouler quelques-unes de ces échauffourées de coulisses. Elles furent de vrais événements pour la société gaie, aimable et polie qui goûta dans Agen la douceur de vivre jusqu'au jour où elle fut brusquement réveillée par la Révolution, laquelle avec l'ancien Régime emporta le théâtre municipal.

Pour ce dernier, du moins, ce ne fut qu'une éclipse ; et, ce qu'il est devenu, il est loisible à chacun de le savoir en faisant appel à ses souvenirs ou à sa quotidienne expérience.

FRANCISQUE HABASQUE.

DOCUMENTS

SUR

LE THÉÂTRE A AGEN

1585 - 1788

I

25 FÉVRIER 1585. — AUTORISATION ACCORDÉE PAR LES CONSULS D'AGEN A GUILLAUME MARTEAU ET A SES COMPAGNONS DE JOUER LA COMÉDIE EN VILLE PENDANT UNE HUITAINE. — ARCHIVES MUNICIPALES FF. 39.

Par devant Messieurs Delescazes, Albinhac et Mathieu consulz.

Guillaume Marteau faisant tant pour soy que ses compagnions commedyens ont supplié lesdicts sieurs consuls leur vouloir permettre de jouer de leur comedye par lad. present ville attendu les certifficats qu'ils ont monstrees de M^r de Saint-Supplice senechal de Quercy, des consulz de Cahors, Moyssac et Lauzerte.

Veu lesd. attestations leur a este permis pour huitaine de fere leur comedye de jour par la present ville, ce sans escandalle a peine den [repondre] de sa vye et de ses compagnions.

G. MARTEAU,

DELESCAZES, ALBINHAC, MATHIEU.

II

24 OCTOBRE 1609. — JURADE REPOUSSANT LA PROPOSITION DES CONSULS D'ACCORDER MOYENNANT FINANCES AUX COMÉDIENS DE PASSAGE L'AUTORISATION DE JOUER DANS LA GRANDE SALLE DES PROCUREURS DE LA MAISON DE VILLE AU LIEU ET PLACE DU JEU DE PAUME. — ARCH. MUN. BB. 40.

Jurade du xxiii^e octobre 1609, tenue seur l'affaire du sieur de Ro-

ques touchant l'exemption qu'il prétend de la taillie.
et qu'il seroict bon faire jouer les comédiens en la maison de ville.

Dans la maison commune de la ville et cyté d'Agen, cejourd'huy vingt quatriesme du moys d'octobre mil six cens neuf apres midy, y estans messieurs m^{es} Jehan Delandas, Jehan Giral, advocatz en la cour, Noble Pierre Derance, sieur de Plaisance, Jehan Roques, escuyer et Pierre Delpech, marchant, tous consulz ceste année de la presente ville et y ayant assemblé leur jurade a la forme et maniere accoustumée, se y estans treuvés messieurs m^{es} Jehan Delescazes vieulx, Jehan Daurée, Arnould Albuchar, François Jauffrion, Estienne Baulac, rapporteur, Pierre Ancelin docteur en médecine, Jehan Gaultier, Anthoine Raymond, Bernard Verduc, François Arnoulx Bernard Corne, Michel Baulac, Jehan Defoix, Jehan Poulain et Bernard Pelicier, les tous juratz de ladiete presente ville ; lesdits sieurs consulz par l'organe dudict sieur Delandas, leur premier, leur ont remonstré et faict entendre que noble Pierre de Secondat, sieur Derroques, mestre d'hostel ordinaire du Roy et couché en l'estat de sa maison le vingt huetiesme de septembre dernier, leur flet signifier de lettres du grand sceau contenant inhibition de luy faire paier l'extraordinaire des deniers impozés et que s'imposeront cy apres de l'autorité du Roy pour les affaires et nécessités de la ville, prétendant que sa qualité l'en rend exempt.

Finallement s'ilz trouveroient bon que les commédiens passant en ceste ville jouassent dans la grand salle des procureurs de la presente maison de ville, pour ce qu'ilz payent au jeu de paulme de louage trois ou quatre livres par jour, affin d'emploier ledict revenu à faire planchier de nouveau ladite grand salle et de tenir ladiete maison de ville recouverte.

Sur quoy ayant lesdits sieurs juratz oppiné l'ung apres l'autre, a esté conclud et arresté par pluralité de voix.

Finallement, qu'ilz ne tiennent pas bon de permettre que les comédiens ny joueurs de farses et passetemps jouent dans la presente maison commune ny mesmes dans toute la ville, s'il est possible les en empêcher, et où leur seroict permis de jouer en quelque autre lieu particulier de la presente ville, ce doibt estre en payant quelque somme de deniers pour les puvres de l'hospital ou religieux mandians d'icelle ou pour la repparation des œuvres pies et publiques, non autrement.

Et ainsy a esté resoleu et arresté les an et jour susdictz en la presence de moy secrétaire et desdictz sieurs consulz soubzsignés.

ROUSSEL, *gff. secr.*

III

5 DÉCEMBRE 1656. — LETTRE DE FRANÇOIS D'EPINAY SAINT-LUC, LIEUTENANT DE ROI EN GUYENNE, RECOMMANDANT AUX CONSULS, D'AGEN UNE TROUPE DE COMÉDIENS. — ARCH. MUN. AA. 28.

A Bordeaux, le 5^{re} décembre 1656.

MESSIEURS LES CONSULS, Une troupe de comédiens qui a demeuré quelque temps en cette ville, à la satisfaction de tous ceux qui les ont ouys déclamer, s'en allant en la vostre, m'a demandé de vous recommander leurs interets dans le sejour qu'ils y feront, ie vous prie de les bien traiter et de les appuyer dans les choses qui dependront de l'autorité de vos charges, à quoy ie m'asseure que vous vous conformerés, et que vous me croirés tousiours,

Messieurs les Consuls,

Vostre très affectionné à vous servir,

SAINT LUC.

IV

DU 9 JUILLET 1765. — LETTRE DE M. BOUTIN, INTENDANT DE GUYENNE, AUX MAIRE ET CONSULS D'AGEN, LEUR PRESCRIVANT DES MESURES DE POLICE AU SUJET D'UNE TROUPE DE « BATELEURS OU JOUEURS DE FARSES ». — ARCH. MUN. FF. 119.

A Bordeaux, ce 9 juillet 1765.

Je suis informé, Messieurs, qu'il y a actuellement dans votre ville une troupe de batteleurs qui pour se procurer le débit de quelques

drogues qu'ils vendent jouent des farces non seulement pendant le jour, mais encore fort avant dans la nuit. Ces sortes de troupes sont d'ordinaire un ramas de vagabonds qui ne cherchent qu'à duper le public et dont les représentations et les discours blessent les bonnes mœurs ; cet inconvénient est principalement à craindre lorsqu'on souffre qu'ils restent sur leur théâtre après le soleil couché, parce que c'est une occasion pour la jeunesse de se soustraire aux yeux de leurs parents et de leurs maîtres pour recevoir et pratiquer de mauvaises leçons. Il est de votre devoir de prévenir cet abus en les obligeant de cesser leurs jeux incontinent après le soleil couché et en leur défendant à peine de prison de tenir des discours licentieux ; le plus court seroit même d'abrégier leur séjour dans votre ville. Je suppose, au surplus, que vous ne leur avés permis de débiter leurs remèdes que sur un certificat du premier médecin du Roy, autrement vous ne pouvés vous dispenser de retirer la permission que vous leur auries donnée.

Je suis, Messieurs, votre très humble et tres affectionné serviteur,

BOUTIN.

V

6 NOVEMBRE 1765. — LETTRE DES ECHEVINS DE TARBES AUX CONSULS D'AGEN CONCERNANT DES DETTES CONTRACTÉES PAR DES COMÉDIENS ENVERS LAPOUSSÉE ET DIVERS AUTRES AGENAIS. — ARCH. MUN. F. F. 419.

MESSIEURS,

Le sieur Lapoussée de vôte ville nous a remis la lettre de recommandation que vous nous avés fait l'honneur de nous écrire en sa faveur, nous avons avec plaizir cherché à lui procurer son payement et nous y sommes parvenus, puisqu'il se retire entièrement payé.

Quant à l'autre compte qui est particulier à certains de la troupe, nous tâcherons d'en procurer le payement, mais cella n'est pas possible encore, parce que tout l'argent qui a été perçu des représentations jusques à ce jour a servy à payer Lapoussée, et vous sentez, Messieurs, que les prix des représentations doivent être payés de

préférence et que d'ailleurs la troupe doit vivre ; sy les fraix du théâtre, ceux de leur logement et ceux de leur entretien sont une fois payés, les particuliers de vòtre ville peuvent espérer leur payement s'il y a de l'excédent, ce qui ne me paraît guère possible, d'autant mieux que la troupe prétend qu'il y a des sujets qui ont resté à Agen et qui leur manquent icy.

Nous sommes avec respect,

Messieurs, Vos très humbles et très obéissants serviteurs.
Les échevins de Tarbes,

BORDANAVE, *Echevin.*

Tarbes, 6. novembre 1765.

P. S. — Du reste comme la troupe qui est icy prétend que le mémoire particulier regarde des gens qui étoient cy devant de leur troupe, et qu'elle n'est point tenue de payer pour les absents qui sont dans la troupe qui est à Angoulême, nous vous renvoyons ledit mémoire pour que les créanciers puissent agir contre leurs débiteurs de cette dite troupe.

En marge de la lettre on lit :

Répondu le 17 novembre 1765 et renvoyé l'état des dettes amassé en cette ville par les sieurs Coudereq, Ducoudray et Mac-Mahon, commédiens pour être acquitté.

VI

7 DÉCEMBRE 1766. — ORDONNANCE DU MARÉCHAL DE RICHELIEU AUTORISANT LA TROUPE DUMONT A DONNER DES REPRÉSENTATIONS ET DES CONCERTS A AGEN. — ARCH. MUN. B. B. 79.

Louis-François-Armand Duplessis, duc de Richelieu et de Fronsac, Pair et Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roy, premier gentilhomme de la chambre de Sa Majesté, son Lieutenant Général et Gouverneur de la Haute et Basse Guyenne.

Nous permettons à la troupe du sieur Dumont, composée de plusieurs acteurs, actrices, chanteurs, danseurs, figurants et figurantes,

d'aller dans la ville d'Agen pour faire représenter des opéras bouffons, comédies et donner des concerts pendant l'espace de quatre mois, dans la salle qui lui sera indiquée par les maire et consuls de ladite ville et aux conditions qui seront réglées entr'eux.

Ordonnons aux maire et consuls de ladite ville d'Agen d'y recevoir ladite troupe dudit sieur Dumont, d'enregistrer le présent privilège au greffe de l'hôtel de ville, et d'en laisser jouir ladite troupe, à la charge et obligation de se conformer et d'exécuter les ordonnances de police concernant les spectacles et les ordres particuliers qui pourroient venir de notre part.

Fait à Bordeaux, le septième décembre mil sept cent soixante-six, signé : Le Maréchal de Richelieu.

Et plus bas :

Par Monseigneur,

FAUCHER.

Registré par nous, greffier-secrétaire de l'Hôtel de Ville d'Agen, soussigné.

A Agen, ce 15 décembre 1766.

BEYNE, gff. secr.

VII

9 DÉCEMBRE 1767. — DÉLIBÉRATION DE L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES AUTORISANT LES CONSULS A TRANSFÉRER LA SALLE DE SPECTACLE DANS L'ANCIEN LOCAL DE L'ELECTION. — ARCH. MUN. B. B. 80.

Assemblée des notables du neuvième décembre mil sept cent soixante sept, à laquelle ont assisté Messieurs les consuls et notables soussignés, non Messieurs le lieutenant général et procureur du Roy au siège présidial et sénéchal de la présente ville, quoique duement convoqués par billets du jour d'hier.

Par Monsieur Daurée de Prades, Chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, premier consul et en cette qualité, président de l'assemblée, a été proposé.

.

3° Que le lieu de l'hôtel de ville qui sert de salle pour le spectacle de la comédie est d'autant plus indéscent et impraticable, que non seulement l'endroit est très mal sein et humide, mais encore malgré son peu de consistance fait craindre un écoulement de la majeure partie des planchers et murs, ce qui fait que la plus grande partie des habitans n'osent s'exposer d'assister aux représentations qui se donnent, en sorte que le satisfaction publique et le bien de la société est en souffrance et est cause que l'oisiveté qui est la mère de tous les vices fait succomber les jeunes gens, même certains chefs de famille dans la débauche, comme les jeux et autres vices malheureusement trop communs ; c'est pourquoy les consuls, afin d'y remédier autant qu'il est en eux comme pères du peuple, ont cherché un endroit propre et le moins dispendieux à la communeauté pour transférer laditte salle de spectacle, ce à quoy ils croyent avoir parvenu : ils ont trouvé que la salle où se tenoient autres fois l'élection et dont les murs et charpente menacent une ruine prochaine, étoit inutile à la ville et propre à la transfération dont s'agit, et que les réparations dont elle se trouve susceptible et indispensablement nécessaire serviront à favoriser cette nouvelle salle, pour laquelle suivant le plan et devis que lesdits sieurs consuls ont fait dresser ne coulera pas audela de cent pistolles, avec cette observation que le receveur des rentes de la communeauté a en main pour excédent de lots et ventes une somme de 620 l. ; d'après ces observations les consuls se flattent que la communeauté voudra bien les autoriser à faire transférer et construire à l'endroit dont s'agit laditte salle, ainsy qu'à employer pour les fraix d'icelle la susdite somme de six cent vingt livres et prendre le surplus sur ses revenus patrimoniaux.

RÉSULTAT.

.

3° La communeauté a autorisé à la pluralité des suffrages Messieurs les consuls de transférer la salle de spectacle au lieu indiqué dans leur proposition, à l'effet de quoy ils sont autorisés sous le bon plaisir de Monseigneur l'Intendant d'y faire les réparations nécessaires, jusqu'à la concurrence de cent pistolles seulement lesquelles seront prises, savoir six cent vingt livres sur l'excédent des lots et ventes de la communeauté, et celle de trois cent quatre-vingts

livres restantes, sur les revenus patrimoniaux, laquelle dernière somme sera néanmoins remplacée et remboursée au trésorier des premiers deniers des lots et ventes à venir.

DOURÉE DE PRADES, *consul* ; DARIBAU, *consul* ; REDON DES FOSSÉS, *consul* ; PELISSIER, *consul*, MÉJA, *consul* ; JOLY ; MOUSTAFA ; MURAILLE ; SENBAUSEL ; MAZÉ ; MALEBAYSSE ; A. BORY ; DOUZON DE FONTAYRAL ; MARCOU, cadet ; Georges AMOUREUX ; MARCHANT ; MONPEZAT ; DAYRIE ; DEARIEU ; PAQUIN ; BEYNE, *gff. secr.*

VIII

27 DÉCEMBRE 1771. — ORDONNANCE DES CONSULS RENDUE SUR LES RÉQUISITIONS DU PROCUREUR DU ROI EN LA COMMUNAUTÉ, ET RÉGLANT LA POLICE DU THÉÂTRE A LA SUITE DE TROUBLES SURVENUS PENDANT LES REPRÉSENTATIONS. — ARCH. MUN. FF. 65.

Ce jourd'huy vingt septième decembre mil sept cent soixante onze.

Dans la chambre du conseil de l'hôtel de ville d'Agen, y etant assemblés messieurs les Consuls soussignés, écrivant M. Jean Beyne secrétaire greffier, a été dit par M. Bouvet l'un desdits consuls, pour et en l'absence du procureur du Roy et de la Communauté, qu'il demure informé qu'au préjudice et en contravention aux ordonnances royales et arrêts de réglemens, la troupe de comédiens établie en cette ville depuis environ un mois à la faveur de la cession du privilège accordé par Son Excellence Mgr le Maréchal duc de Richelieu, gouverneur de la Province au N^e Baron, directeur et chef d'une troupe de comédiens actuellement à Bayonne, est fréquament interrompue dans les représentations qu'elle donne par les vacarmes et propos indescents que font ceux qui assistent aux dites comédies et opéras, pour ce à quoy remedier et maintenir le bon ordre et discipline de police, ledit S^r Bouvet pour le procureur du Roy requiert qu'en conformité des ordonnances et arrêts de réglemens concernant les spectacles, il soit fait très expresse inhibitions et deffences à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'entrer aux dites comédies et opera bouffons sans payer, et à tous ceux qui y seront entrés d'interrompre les comédiens en quelque

sorte et manière que ce soit, d'y siffler, crier, ny d'y faire aucuns autres désordres, soit pendant les représentassions ou entractes, soit devant ou après l'entrée aux dittes comédies ou operas, à peine de la prison, et de plus grande peine suivant les circonstances : Mandons en conséquence au capitaine du guet de tenir la main en l'exécution de la presente ordonnance et de faire arrêter sur le champ par ses soldats du guet tous ceux qui y contreviendront, pour ensuite sur son raport fait aux dits sieurs officiers municipaux et sur nôtre requis être statué ainsy qu'il appartiendra.

Comme aussy requiert ledit s^r procureur du Roy qu'il soit deffendu aux dits comédiens de représenter aucunes comédies qu'ils ne les luy ayent communiqués, et que leur rôle ou registre ne soit signé de l'un des officiers municipaux, et d'exceder dans leur représentation les pièces par des mots licencieux, obscènes et contre les bonnes mœurs.

Et pour que personne ne l'ignore requiert que l'ordonnance qui interviendra soit imprimée, publiée et placardée aux lieux ordinaires et accoutumés de la présente ville et sur la porte de la salle dudit spectacle.

Et qu'au surplus seront tenus lesdits comédiens de commencer leurs représentassions à cinq heures précises du soir et d'avoir de la lumière tant au parterre, amphiteatre, loges, à leur montée et à la porte d'entrée de la salle à paine d'amande arbitraire.

Bouvet, *consul* pour le procureur du Roy absent.

Soit fait conformément au réquisitoire du procureur du Roi et de la communauté, ci-dessus ; donné à Agen dans la chambre du conseil de l'hôtel de ville les jour, mois et an susdits.

NODIGIER, *consul*.

PAQUIN, *consul*.

BORY, *consul*.

IX

24 MARS 1773. — PROCÈS-VERBAL DRESSÉ PAR LES CONSULS CONTRE LE SIEUR DE BELCASTEL ET CONSORTS A RAISON D'INCIDENTS TUMULTUEUX AU THÉÂTRE CAUSÉS PAR UN CHANGEMENT DE SPECTACLE. — ARCH. MUN. FF. 119.

Cette pièce et les suivantes jusqu'au numéro XII inclusivement ont trait à la même affaire. A deux reprises, les 23 et 25 mars 1773, le sieur de Belcastel et ses amis les petits-maitres d'Agen, soutenus par le parterre, obligèrent à force de tapage la Municipalité à subir leurs capricieuses exigences au sujet du spectacle et des acteurs. Les consuls, résolus d'abord à porter plainte au Maréchal-gouverneur contre les tapageurs de marque, finirent, à la demande de « personnes de considération, » par étouffer l'affaire.

Dans la Chambre du Conseil de l'Hôtel de ville d'Agen, cejourd'huy vingt quatrième du mois de mars mil sept cent soixante treise. y étant assemblés Messieurs les Consuls, gouverneurs de ladite ville, juges de l'entière police, conjuges ez causes criminelles, syndics du pais d'Agenois soussignés, écrivant M^e Louis Barret, greffier-secrétaire, par Monsieur Bouvet a été raporté qu'étant en tour de semaine il se seroit rendu hier soir à la salle de la comédie où la troupe des comédiens établis par permission de Monseigneur le Maréchal duc de Richelieu, gouverneur de la province, devoient jouer la tragédie d'*Alzire*, et le *Peintre amoureux de son modèle*, opéra bouffon ; qu'après la fin de la première desdites deux pièces, les comédiens différant un peu trop à commencer la seconde, il seroit descendu de la loge et auroit passé derrière le théâtre pour savoir la cause de ce retardement ; que les acteurs luy auroient dit que le nommé Alam, l'un d'eux, faisoit manquer cette seconde pièce, qu'il venoit de leur déclarer qu'il n'avoit pas eu le tems d'apprendre le rôle qu'il devoit y jouer, tandis qu'ayant été consulté là-dessus, le jour qu'on l'avoit annoncée, il avoit répondu qu'il seroit prêt, et qu'on pouvoit l'annoncer, jusques là même que le matin du jour d'hier il avoit souffert qu'elle fût affichée au public sans mot dire, et que ce n'avait été qu'à la répétition faite ensuite qu'il avoit prévenu ses camarades qu'il n'étoit pas assés instruit de son rôle pour le jouer, et dans cette facheuse circonstance lesdits acteurs auroient prié ledit sieur Bouvet d'agréer qu'à la place du *Peintre amoureux de son modèle* ils donnassent le *Tableau parlant*, autre opéra bouffon, et ledit Alam se seroit excusé des reproches de ses camarades, sous prétexte que

le rôle qu'on luy avoit donné dans le *Peintre amoureux de son modèle* étoit hors de son caractère, et qu'il ne s'en étoit chargé que par ce que les autres acteurs, lors de la répartition de cette pièce, luy avoient fait entendre que ce n'étoit qu'un bout de rôle, tandis que ce rôle étoit de très longue haleine; mais comme son tort étoit évidant, en ce qu'il avoit laissé annoncer, et même afficher la pièce, sur l'assurance qu'il seroit prêt, ledit sieur Bouvet après luy avoir promis la punition qu'il méritoit, luy auroit enjoint d'aller faire ses excuses au parterre et à tous les spectateurs, en les priant d'agréer le *Tableau parlant* à la place du *Peintre amoureux de son modèle*, ce que ledit Alam auroit exécuté avec toute la docilité et le respect possibles. Mais sur ces entrefaites les sieurs de Belcastel, écuyer de Rissan aîné, Fédas fils, Durios cadet et quelques autres petits maîtres qui étoient au théâtre, étant descendus au parterre, lorsque ledit Alam fit ses excuses, auroient unanimement crié avec force, et d'un ton de maîtres, qu'ils ne vouloient, ni le *Tableau parlant*, ni aucune autre pièce et que si les acteurs ne savoient pas la pièce annoncée, ils n'auroient qu'à prendre le livre à la main. Néanmoins un autre acteur ayant paru pour commencer le *Tableau parlant*, ledit sieur de Belcastel, ses adhérens et tout le reste du parterre se seroient mutinés et par des hurlemens effroyables auroient forcé l'acteur à se retirer en déclarant qu'ils ne vouloient pas qu'on jouât, en sorte que plusieurs dames et messieurs de considération, qui étoient aux loges et à l'amphitéâtre, craignant qu'il n'arrivât quelque désordre, auroient pris le parti de se retirer en témoignant audit sieur Bouvet qu'il valoit mieux que le spectacle cessât que de compromettre l'autorité contre une cabale fougueuse fomentée par des gens d'épée qui ne céderoient pas volontiers aux ordres de la police. En conséquence le spectacle auroit cessé. De tout quoy il nous fait son présent raport, et le sieur Peyre, capitaine de la compagnie du guet, nous a aussi rapporté que parmi les gens d'épée qui descendirent au théâtre dans le parterre le jour d'hier au moment où Alam venoit faire ses excuses, il reconnut le sieur Belcastel et le sieur Rissan aîné, et que ces deux messieurs, et le fils du sieur Fédas, marchand, furent ceux qui firent alors le plus de tapage, et qui crièrent le plus afin de faire ceesser le spectacle. Sur quoy, nous, consuls, soussignés, ordonnons que le présent raport tant dudit sieur Bouvet que du capitaine du guet serviront de verbal pour être incessamment envoyé à Mondit Seigneur le Maréchal duc de Richelieu, gouverneur de la province, pour être par Son Excellence prononcé telle

peine qu'elle avisera, tant contre ledit sieur de Belcastel, auteur du trouble, que contre les autres réfractaires, en la suppliant de considérer que malgré toute la vigilance possible, le parterre de cette ville est très difficile à contenir et que cette difficulté deviendrait insurmontable s'il étoit impunément soutenu par des personnes dont l'état et la qualité méritent quelque considération. Et cependant avons ordonné que ledit Alam sera mis en prison pour tout ce jourd'huy pour avoir fait manquer la pièce, le déchargeant au surplus de l'amande en faveur de la modicité de ses apointemens.

X

26 MARS 1773. — SECOND PROCÈS-VERBAL DRESSÉ PAR LES CONSULS CONTRE LE SIEUR DE BELCASTEL ET CONSORTS POUR UNE NOUVELLE CABALE MONTÉE AU THÉÂTRE. — NOTE DE POLICE ANNEXÉE AU PROCÈS-VERBAL. — ARCH. MUN. FF. 119.

Dans la chambre de l'Hôtel de Ville d'Agen, ce jourd'huy 26 du mois de mars 1773, y étant assemblés les consuls, gouverneurs de ladite ville, soussignés, juges de l'entière police, conjuges es causes criminelles, syndics du pays d'Agenois, écrivant M^e Louis Barret, greffier secrétaire, par les sieurs Nodigier, Bory et Bouvet, trois desdits sieurs consuls, a été rapporté que, sur les bruits qui se répandirent hier matin que le sieur de Belcastel et quelques autres gens d'épée se proposoient de faire tapage à la comédie qui devoit être jouée le soir du même jour, ils s'y seroient rendus pour y soutenir le bon ordre, à l'effet de quoy ils auroient donné leurs ordres au capitaine et soldats du guet qui devoient être au parterre, et eux se seroient dispersés, savoir le sieur Bouvet, comme étant en tour de police, dans la loge ordinaire des consuls, le sieur Nodigier à l'amphitéâtre et le sieur Bory à une loge opposée à celle des consuls afin de pouvoir avoir l'œil sur tout le spectacle, et à l'instant qu'ils prirent leurs places, plusieurs personnes leur firent observer et ils aperçurent par eux-mêmes que plusieurs gens d'épée qui avoient accoutumé de prendre les places au théâtre ou aux premières, étoient dans le parterre, sans doute dans le dessein de faire quelque bruit; et de ce nombre ils reconnurent le sieur Belcastel, le sieur Rissan

ainé, etc. Néanmoins la première pièce qui étoit *Radamiste et Zénobie*, tragédie, auroit été jouée avec tranquillité, mais dans l'intervalle de cette première pièce à la seconde, le nommé Duchesne, comédien ayant annoncé les deux pièces pour le mardi vingt septième du courant, le sieur Belcastel qui étoit dans le parterre se seroit avancé près la barrière de l'orchestre et d'un ton de comandement auroit dit audit Duchesne de faire approcher Requier, régisseur de la troupe de comédie ; et quelques instants après, ledit Requier étant venu, ledit sieur Belcastel lui auroit dit : « Vous nous avez trompés, en ne donnant pas l'autre jour le *Peintre amoureux de son modèle* ; nous savons qu'Alam n'en est pas coupable, c'est vous qui nous avez manqué ; ainsi vous n'avez qu'à faire des excuses au parterre et aux dames ; au surplus nous exigeons que vous donniés une représentation au profit de M^r Duchesne et de madame Garnier. » Et quoique cet espèce de jugement, soutenu du ton d'arrogance dont il fut prononcé, fût injurieux à celluy que les magistrats avoient porté sur le compte d'Alam le vingt quatrième du présent mois, cependant, plusieurs personnes de considération ayant prié le sieur Bory de vouloir bien dissimuler pour le momant, de pacifier toutes choses et de faire en sorte que le spectacle ne fut point interrompu par cette cabale mutinée, comme il étoit arrivé le jour de comédie précédent, ledit sieur Bory seroit passé derrière le théâtre où ayant trouvé ledit Requier qui en conféroit avec ses camarades il lui auroit ordonné pour le bien de la paix de faire aux dames et au parterre les excuses demandées et de répondre que la représentation de la prochaine comédie seroit au profit de Duchesne et de la Garnier, quoiqu'il demeurât convenu entre tous les acteurs, du consentement même de ces deux derniers que le produit de ladite représentation seroit partagé entre tous à l'ordinaire, ce que ledit Requier auroit exécuté. Au moyen de quoy la cabale se seroit apaisée et le sieur Belcastel, Rissan aîné, etc.... seroient montés au Théâtre où ils ont accoutumé de se placer et y auroient resté durant la seconde pièce qui auroit été jouée avec tranquillité. Mais comme la conduite que le sieur Belcastel et ses adhérens ont tenu dans cette occasion est une récidive reprehensible et une continuité des troubles mentionnés dans notre procès verbal du 24 du courant, lesdits sieurs Nodigier, Bory et Bouvet auroient arrêté verbalement d'en dresser aussi procès-verbal, et attendu l'impossibilité de l'achever et de l'expédier hier au soir par le courier, ils en auroient différé et remis la rédaction à ce jourd'huy et auroient de plus suspendu l'envoy de celui

dudit 24^e jour du présent mois pour être envoyé par le prochain ordinaire conjointement avec le présent, lequel ayant été dressé, nous, susdits consuls, avons ordonné qu'une expédition en forme d'iceluy sera envoyée par le prochain ordinaire avec une expédition de celuy du vingt quatrième du courant à Mgr le Maréchal gouverneur de la province pour être statué et infligé telles peines qu'il appartiendra ; et néanmoins comme il importe en attendant l'arrivée de ses ordres, de maintenir l'ordre et la décence du spectacle et de prévenir les troubles que le sieur Belcastel et ses adhérens affectent d'y porter, avons, sous le bon plaisir de mondit seigneur le Maréchal ordonné au capitaine du guet de signifier de notre part tant audit sieur Belcastel qu'aux . . . de s'abstenir du spectacle avec deffenses à eux d'y paroître à peine d'y être arrêtés jusqu'à ce que par mondit seigneur le Maréchal il en ait été autrement ordonné ; à cet effet, qu'ils seront consignés à l'entrée de la porte de la comédie ; et attendu que plusieurs soldats de la compagnie du guet sont malades et que ceux desdits soldats qui sont capables du service sont insuffisans pour contenir et arrêter lesdits réfractaires en cas de résistance, demeure arrêté que le sieur Barret, lieutenant de la prévôté au département de cette ville sera prié et en tant que de besoin requis de prêter main forte pour l'exécution de la présente ordonnance.

Fait dans l'hôtel de ville d'Agen, le jour et an susdits.

NOTE

Le premier jour du désordre descendirent du théâtre :

M. Belcastel, M. Rissan aîné, M. Fédas fils, Durios cadet, et lesdits Belcastel et Rissan engagèrent le parterre à crier et demander la pièce annoncée et ne vouloir pas le *Tableau parlant* et s'ils ne savoient pas la pièce annoncée, qu'ils pouvoient prendre le livre à la main.

Le 25 étoient dans le parterre où ils n'avoient plus été :

M. Belcastel, appuyé à l'orchestre.

M. Rissan, aîné.

M. Carbonet, lieutenant au regiment de Berry infanterie.

M. Briene.

M. F., fillastre de M. Calard, américain.

XI

27 MARS 1773. — ORDONNANCE DES CONSULS ÉDICTANT DES MESURES A L'ENCONTRE DU SIEUR DE BELCASTEL ET DE SES ADHÉRENTS. — SIGNIFICATION DE L'ORDONNANCE ET BILLET ANNEXÉ. — ARCH. MUN. F. F. 119.

Nous, Consuls, Gouverneurs, Juges de l'entière police, Conjuges Criminels de la ville et juridiction d'Agen, Sindics du pays d'Agenois ;

Vû les procès-verbaux des vingt-quatre et vingt-six du présent mois, *Ordonnons* qu'ils seront envoyés par le prochain ordinaire à Monseigneur le Maréchal duc de Richelieu, Gouverneur de la province, pour être, par Son Excellence, infligé telles peines qu'il appartiendra, et néanmoins, comme il importe en attendant la réception de ses ordres, de maintenir l'ordre et la descence du spectacle et de prévenir les troubles que le sieur de Belcastel et ses adhérents affectent d'y porter suivant qu'il résulte desdits procès-verbaux, *Avons*, sous le bon plaisir de mondit seigneur le Maréchal, ordonné que par le capitaine du guet il sera signifié, *Savoir* aux sieurs Félas fils, de la rue du Pin, et Durios cadet, de se rendre, sur le champ, dans les prisons de l'hôtel de ville, et aux sieurs de Belcastel et Rissan aîné, de s'abstenir du spectacle, avec deffence à eux d'y paroître à peine d'y être arrêtés et d'être détenus, le tout jusqu'à ce que par mondit seigneur le Maréchal, il en aye été autrement ordonné. A cet effet, *ordonnons* que lesdits sieurs de Belcastel et de Rissan seront consignés à l'entrée de la salle de la commédie. Et *attendu* que plusieurs soldats de la compagnie du guet sont malades, et que ceux qui sont en état de faire le service pourroient n'être pas suffisants pour contenir lesdits sieurs Belcastel et Rissan, en cas de résistance de leur part, prions, et en tant que besoin requérons le sieur de Barret, lieutenant de la prévôté au département de cette ville, de prêter main forte à l'heure de la commédie pour l'exécution de nôtre présente ordonnance.

Fait dans l'hôtel de ville d'Agen, cejourd'huy vingt-sept mars mil sept cent soixante treise.

NODIGIER, *consul* ; TARRY, *consul* ;

BORY, *consul* ; BOUVET, *consul*.

L'an mil sept cent soixante treise et le vingt-septième mars, du mandement de Messieurs les Consuls de la ville d'Agen, nous, Louis Peyre, capitaine du guet de ladite ville, y habitant paroisse Saint-Caprais, soussigné, certifions avoir notifié à Messieurs de Belcastel, Rissan aîné, et aux sieurs Fédas fils et Durios cadet, habitans des paroisses Saint-Caprais, Sainte-Foy et Saint-Etienne de ladite présente ville, l'ordonnance cy dessus et de l'autre part, rendue par mesdits sieurs Consuls, et ce aux fins qu'ils ne l'ignorent et ayent chacun endroit soy à si conformer et y obeir. — Fait aux domiciles desdits sieurs de Belcastel, Rissan, Fédas et Durios, à chacun desquels avons baillé et laissé copie tout au long tant de la susdite ordonnance que de la présente signification, avec déclaration du controle en parlant à.....

De ce document il existe six copies dont une pour chaque délinquant.

BILLET ADHÉRENT.

Je penserois, sauf meilleur avis, qu'il ne faudroit comprendre dans les deux verbaux et dans l'ordonnance que Messieurs Belcastel et Rissan dont la qualité peut mériter les égards que nous gardons, car à l'égard des autres, nous serions blâmés de ne pas les avoir fait capturer et de les avoir traités en gentilshommes.

J'ai l'honneur de soumettre le tout à Messieurs mes collègues et de leur souhaiter le bonjour.

BORY.

XII

.. MARS 1773. — BILLETS ÉCHANGÉS ENTRE LES CONSULS ET METTANT FIN A L'AFFAIRE BELCASTEL ET AUTRES. — ARCH. MUN. F. F 119.

MESSIEURS,

Des personnes de considération nous prient d'éteindre cette affaire et de ne pas faire suite de l'ordonnance en question. J'ai pris sur moy d'en faire suspendre la signification jusqu'à ce que vous ayés pris la peine de m'expliquer votre consentement par un ouy ou

par un non, que je vous prie de mettre au bas du présent. Au reste, les Messieurs en question seront tranquilles à l'avenir.

BORY.

Je seroy content de tout ce que vous fairés.

BOUVET.

J'en fais de même comme dessus.

NODIGIER.

Je serois content de tout ce que vous fairés.

TARRY.

XIII

5 JANVIER 1774. — DÉLIBÉRATION DE LA JURADE RELATIVE AU PAYEMENT DE REPARATIONS FAITES A LA SALLE DE SPECTACLE. — ARCH. MUN. F. F. 419.

Assemblée de Jurade du mercredi, cinquième janvier mil sept cent soixante-quatorze, tenue dans la chambre du Conseil de l'Hôtel de Ville d'Agen, à l'heure de deux de relevée, convoquée par M. de Raymond, maire, à laquelle ont assisté Messieurs les maire et consuls, procureur, syndic et jurats soussignés, écrivant le secretaire greffier de la Communauté, Messieurs les autres jurats absents, quoique duement convoqués.

Par M. le maire, a été dit qu'il lui a été remis par M. Assolant, subdélégué, une lettre écrite au seigneur Intendant, par M. Bory, avocat, au sujet des réparations faites, l'année dernière, à la salle de spectacle, suivant le devis estimatif fait par le sieur Gimbrède, montant à la somme de mille sept cent soixante livres, si bien qu'il en reste deu sept cent livres qui, n'ayant point été acquittée par les contributions volontaires que bien des personnes avoient promises. Les ouvriers se sont adressés à Monseigneur l'intendant pour en obtenir le payement, qui les a renvoyés en justice réglée, mais qui, du depuis, sur les représentations de M. Bory, a mis sur sa lettre une note dont la teneur suit : *Renvoyer cette lettre à M. de Raymond en lui disant qu'il me paraîtroit juste que cette somme fût payée par*

la Communauté, lettre qui est mise sous les yeux de la jurade pour délibérer ce qu'elle jugera à propos.

La jurade après avoir entendu la lecture de la lettre, a délibéré que la Communauté payeroit la somme de sept cent livres, restante due aux ouvriers qui ont travaillé à la salle de spectacle, des premiers deniers libres dont elle pourra disposer, et qu'à ces fins Messieurs les maire et consuls demenderont l'autorisation de la présente délibération au seigneur Intendant. — Signés sur le registre, Laclaverie, doyen ; Chemin, l'ainé ; Mazet ; Sembauzel ; Mompezat ; Barret de Riverols ; Mazac ; Georges Lamouroux ; Lamothe, R. Mallebaysse cadet ; Deltrieu ; Muraille ; Lespinasse ; G. Marchand ; Mauron ; Daurée de Prades ; Uchard ; Bory et Baret, secrétaire. Collationné, BARET, S^{re} Gr.

Vu par nous, Intendant de Guyenne. Bon pour autorisation.

A Bordeaux, 29 may 1774.

ESMANGART.

XIV

1^{er} SEPTEMBRE 1784. — PRIVILÈGE ACCORDÉ PAR LE DUC DE RICHELIEU AU SIEUR FÉLIX GAILLARD DE FAIRE JOUER LA COMÉDIE, DONNER DES CONCERTS, BALS ET REDOUTES DANS LES SALLES DE SPECTACLE D'AGEN ET D'AUTRES VILLES DE SON GOUVERNEMENT PENDANT UNE DURÉE DE SIX ANNÉES. — ASSOCIATION DU SIEUR DUMANOIR AU PRÉSENT PRIVILÈGE. — ARCH. MUN. B. B. 85.

Louis-François-Armand Duplessis, Duc de Richelieu et de Fronsac, Pair et premier Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté, son Lieutenant Général, Gouverneur de la Haute et Basse Guyenne.

Sur le compte qui nous a été rendu, et d'après la connoissance particulière que nous avons de l'intelligence du sieur Félix Gaillard, pour la formation, la conduite et les détails d'une troupe de comédiens : Considérant que le privilège exclusif, par nous accordé le seize juin mil sept cent quatre vingt-un, aux sieurs Marquis de

Pins, de Fitte, Sentels et Mauroux, pour trois années, est expiré depuis le 16 du mois dernier, et qu'il est nécessaire de pourvoir les villes y désignées d'une troupe suffisante pour y jouer la comédie ; Nous, en confirmant la révocation du susdit privilège, déjà supprimé par l'expiration des trois années de sa jouissance que nous ordonnons néanmoins être annoncée aux anciens actionnaires par le nouveau pourvu de notre privilège, avons accordé et accordons par ces présentes audit sieur Félix Gaillard le privilège exclusif de faire jouer la comédie, donner des concerts, bals et redoutes dans les salles de spectacles des villes d'Auch, Montauban, Bagnères, Condom, Agen et Bayonne, tant en son absence qu'en sa présence pendant six années consécutives, à commencer du premier janvier prochain, à la charge par ledit sieur Gaillard de se conformer en tout aux réglemens de police, concernant les spectacles, et sous les ordres de Mr le Comte d'Esparbès, commandant à Montauban et de Mr le Marquis d'Amont, commandant à Bayonne, lesquels désigneront audit sieur Gaillard ou à celui qui le représentera, les époques auxquelles sa troupe de comédiens se rendra dans lesdites villes. Défendons en conséquence à toute autre troupe de comédiens, sauteurs, baladins et joueurs de marionnettes de faire leurs exercices ou donner leurs spectacles sur aucun théâtre dans les villes indiquées ci-dessus, sans payer audit sieur Gaillard ou à son préposé le quart franc du produit de leurs recettes. Mandons aux officiers municipaux desdites villes d'Auch, Montauban, Bagnères, Condom, Agen et Bayonne, de laisser jouir ledit sieur Gaillard ou son représentant de l'effet du présent privilège exclusif qu'ils feront enregistrer, et de leurs fournir les salles accoutumées aux conditions qui sont d'usage et qui seront réglées entre eux.

En foy de quoy nous avons signé ces présentes, à icelles fait apposer le sceau de nos armes et contresigner par le secrétaire ordinaire de nos commandemens.

Fait à Paris, en notre hôtel, le premier septembre mil sept cent quatre vingt quatre.

Signé : Le Maréchal de Richelieu.

Et plus bas :

Par Monseigneur : Clermont.

Et au dos est écrit :

Je soussigné reconnois avoir associé le sieur Dumanoir au pré-

sent privilège tant en perte qu'en bénéfice, lui laissant le droit de me représenter en mon absence comme si j'étois moy même sur les lieux, en foy de quoi j'ai signé le présent à Paris, le quinze juin 1785. Signé : Gaillard.

Collationné sur l'enregistrement fait dudit privilège, au livre rouge des archives de l'Hôtel de Ville de Montauban, par nous, secrétaire greffier de ladite ville et communauté, soussigné.

MARTIN, *Secrétaire-Greffier.*

XV

28 AOUT 1785. — LETTRE DU SIEUR DUMANOIR COMMUNIQUANT AU MAIRE D'AGEN LE PRÉCÉDENT PRIVILÈGE — ARCH. MUN. F. F. 119.

MONSIEUR LE MAIRE,

J'ai l'honneur de vous envoyer cy joint copie collationnée du privilège accordé au sieur Gaillard par Mgr le Maréchal Duc de Richelieu, privilège auquel je suis associé comme il est écrit à la suite. Le sieur Gaillard et moy nous nous sommes engagés de fournir un spectacle dans la province, et ne négligerons pas plus la ville d'Agen que toutes les autres spécifiées dans le privilège. Dans une saison vous aurez la tragédie et la comédie, et dans l'autre, l'opéra bouffon.

Ce seroit icy le temps de vous vanter notre trouppé, mais ce n'est pas notre usage ; vous la jugerez, mon sieur le Maire, lorsque j'aurai l'honneur de vous la présenter. J'aurais désiré vous faire voir ma comédie avant de joindre Bayonne, mais je crains que la saison ne soit totalement contraire ; j'attendrai vos ordres à cet égard.

J'ai l'honneur d'être avec respect.

Monsieur le Maire.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DUMANOIR.

Montauban, le 28 Août 1785.

XVI

5 MAI 1788. — ENGAGEMENT DU DIRECTEUR PRIVILÉGIÉ SIMONET DE FOURNIR AGEN DE SPECTACLE PENDANT SIX MOIS CHAQUE ANNÉE. — ARCH. MUN. F. F. 419.

MESSIEURS,

Vu l'impossibilité où je suis dans le moment actuel de pouvoir en vous assurant de mes très humbles respects vous présenter moi même le privilège exclusif qui m'a été accordé par Monseigneur le Maréchal duc de Richelieu, je prends la liberté de vous envoyer l'original de ce privilège par M^r Dunant, mon régisseur, en vous suppliant de vouloir bien le faire enregistrer, et selon l'intention de Monseigneur le Maréchal duc de Richelieu et l'intérêt du privilège, soutenir mon préposé dans la juste retenue privilégiée du quart franc des recettes que pourront faire les troupes que vous voudrés bien admettre en mon absence ; je vous promets, Messieurs, que pendant le cours des sept années dont j'ai à jouir dudit privilège, je ferai tous mes efforts pour mériter vos bontés et votre protection ; tous les ans je vous fournirai du spectacle et je mettrai tout en œuvre pour le rendre digne de vous être présente. Et pour commencer l'exécution de mes promesses, je me rendrai dans votre ville avec ma troupe pour y débiter à la foire du trois juin prochain.

Veuillés, Messieurs, accorder votre protection à mon régisseur et à mon préposé, j'aurai bientôt l'honneur d'aller vous remercier de vos bontés et vous prouver mon zèle et le profond respect avec lequel je suis,

Messieurs,

Votre très humble et très obéissant serviteur

SIMONET,

*Directeur privilégié des spectacles
de la Guyenne.*

Attendu que les directeurs privilégiés qui ont précédé le sieur Simonet ont rarement entretenu de spectacle la ville d'Agen, et que le privilège éloignant les troupes secondaires de comédie ou bala-

dins qui eussent pu si établir, cette ville a jusqu'icy été privée des agrémens de cette espèce, que sa position pourroit lui procurer facilement,

Adhérant aux réclamations de Messieurs les magistrats à ce sujet, désirant leur donner une preuve permanente de notre zèle et une assurance irrévocable de nos dispositions à éviter les inconvéniens passés,

Je soussigné, Jacques Dunand, régisseur et envoyé (désigné de l'autre part) des troupes de comédie du sieur Simonet privilégié, faisant pour lui et en son nom, m'engage à entretenir la ville d'Agen de spectacle pendant six mois de chaque année au moyen d'une troupe de comédie complète et convenablement pourvue, à compter de Pâques mil sept cent quatre vingt huit, à raison de quatre représentations par semaine, lesquels six mois seront divisés en deux termes de trois mois chacun, dont l'un commencera expressément vers le quinze de novembre et l'autre aux époques des foires, et au cas où ledit Simonet vienne à manquer aux susdits engagements je promets pour lui qu'il n'exigera pas le quart franc de la rétribution que pourroient faire les troupes qui se présenteront pour le remplacer et qui le remplaceront réellement.

Fait à Agen, dans la Chambre du Conseil de l'Hôtel-de-Ville, le cinquième may mil sept cent quatre vingt huit.

DUNAND, *régisseur de la Comédie, pour M^r Simonet*
approuvant l'écriture ci-dessus.

XVII

14 JUILLET 1788. — ORDRE DU COMTE DE FUMEL COMMANDANT EN CHEF DE LA BASSE-GUYENNE AUX SIEURS DUFFAU, RIEUX, LAFFRENÉ, BESSE ET DUTROUILH D'AVOIR A SE CONSTITUER PRISONNIERS COMME AYANT ÉTÉ LES AUTEURS DU TAPAGE FAIT AU THÉÂTRE D'AGEN LE 24 JUIN PRÉCÉDENT. — ARCH. MUN. F. F. 419.

En juin 1788 un certain Valentino, italien, arrivé récemment à Agen en compagnie d'une femme habillée en homme, était employé au Théâtre en qualité de hautbois. A la représentation du 24 de ce mois il se prit de querelle avec des amateurs agenais qui prêtaient leur concours à l'orchestre et les injuria grossièrement. La salle prit fait et cause pour les amateurs, et le Lieutenant de Maire ordonna l'expulsion de Valentino. Mais un

acte était à peine joué qu'il reprenait sa place à l'orchestre, autorisé, semble-t-il, par le consul Rangouze. Le public se voyant nargué fit un tapage effroyable à la suite duquel les officiers municipaux dressèrent un procès-verbal qui fut transmis au commandant de la province et motiva les ordres qu'on va lire et les incidents relatés dans les pièces qui suivent.

Joseph, Comte de Fumel, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Grand-Croix de l'Ordre de Saint Louis, Gouverneur du Château-Trompette, Commandant en chef de la Basse-Guyenne.

Il est ordonné aux nommés Rieux, orphèvre, fils de feu Rieux cadet, Dutrouilh fils aîné, garçon marchand-musicien, Besse fils aîné, garçon marchand, Duffau, régent, fils de feu Duffau, aubergiste et Laffrené, maître perruquier, habitants d'Agen, de se rendre dans les prisons de ladite ville à la première sommation que leur en feront faire Messieurs les officiers municipaux. Leur détention sera de trois jours et à leurs frais pour les punir d'avoir été les principaux auteurs du trouble arrivé au spectacle de ladite ville. Dans le cas où ces particuliers refuseroient de se rendre en prison, le présent ordre sera remis au commandant de la maréchaussée qui les fera constituer dans les prisons, d'où ils ne sortiront qu'après avoir payé les frais de leur capture et détention.

Fait à Bordeaux, le 14 juillet 1788.

LE COMTE DE FUMEL.

Par Monseigneur :

DE LA RAMIÈRE.

XVIII

18 JUILLET 1788. — PROCÈS-VERBAL CONSTATANT L'EXÉCUTION PAR LES SIEURS RIEUX, LAFFRENÉ, BESSE ET DUTROUILH DES ORDRES DU COMTE DE FUMEL ET LES OUTRAGES ADRESSÉS PAR LE SIEUR DUFFAU AU CORPS DE VILLE A L'OCCASION DE CES MÊMES ORDRES. — ARCH. MUN. F. F. 419.

Cejourd'hui, dix huit juillet mil sept cent quatre vingt huit, nous officiers municipaux de la ville d'Agen, soussignés, étant en bureau vers midi dans notre salle du Conseil de l'Hôtel de-Ville, avons chargé notre capitaine du guet d'aller notifier l'ordre émané le quatorze du présent mois de Monseigneur le Comte de Fumel, comman-

dant en chef de la Basse Guienne, aux sieurs Rieux cadet, orphèvre, Dutrouilh fils aîné, musicien, Besse fils aîné, garçon marchand, Laffrené, maître perruquier, et Duffau, régent. Ledit capitaine étant rentré nous a dit que les quatre premiers alloient se rendre en prison, mais que ce dernier, Duffau, qui étoit dans notre première salle demandoit à faire des réflexions et à se consulter sur ledit ordre. A peine avons-nous été informés de sa répugnance à obéir de suite que nous avons vu entrer ledit Duffau dans notre salle du Conseil après avoir forcé la sentinelle, et nous a demandé en vertu de quoi Monseigneur le Comte de Fumel ordonnoit qu'il se rendit en prison, que ce ne pouvoit être que par un ordre surpris à sa religion, qu'il vouloit en demander raison et se faire rendre justice ; il nous a repété encore avec une fureur et des gestes les plus indescents de lui dire pourquoy est ce qu'on lui ordonnoit la prison. Nous lui avons répliqué que notre capitaine du guet devoit lui avoir lu ledit ordre, mais qu'on alloit le lui répéter dès qu'il le faloit, que c'étoit à cause du train qu'il s'étoit permis de faire à la comédie, que l'on s'étoit aperçu qu'il étoit un des auteurs du trouble qui s'y étoit passé ; à quoi ledit Duffau nous a répondu avec un ton et une arrogance extrêmes, que c'étoit nous officiers municipaux qui étions les premiers auteurs dudit trouble, et qu'il se feroit rendre justice ; un tel outrage fait au Corps de Ville assemblé, de la part d'un homme dont la conduite jadis fut des plus reprehensibles, l'a forcé à ordonner qu'on le traduisit de suite en prison. Quelques soldats du guet l'ont amené, mais leur ayant échappé, il est rentré dans ladite salle d'audience avec un batton à la main, et y a repété le plus insollement possible tous les propos cy dessus, ce qui nous a forcé de le faire traduire de force et d'ordonner sous le bon plaisir de Monseigneur le comte de Fumel qu'il y resteroit jusques à ce qu'il en ait autrement décidé. De tout quoi avons fait et dressé le présent procès-verbal, écrivant François Allard, greffier-commis, qui a signé avec nous.

LORDMAN, lieutenant de maire ; DUCROS, consul ;
RANGOUSE DE BEAUREGARD consul ; TARRY,
consul ; PELISSIER, jeune, consul ; AN-
DRIEU, consul ; ALLARD, greffier commis.

Scellé à Agen, le 21 juillet 1788, prorogé.

CAILLAU, loco LOSTAU.

Le vingt unième juillet mil sept cent quatre vingt huit, à la requête de Messieurs les officiers municipaux de la ville et communauté d'Agen y habitants, nous Louis Payre, capitaine du guet de ladite ville aussi y habitant avons, faute d'huissier, bien et dûment signifié à Mathieu Duffau, régent, prisonnier détenu dans les prisons de l'Hôtel-de-Ville, le procès verbal dont copie est de l'autre part écrite aux fins qu'il ne l'ignore ; auquel parlant entre les deux guichets avons baillé et laissé copie tant dudit procès-verbal que de la présente signification avec déclaration du contrôle par nous

PEYRE, à faute d'huissier,

Contrôlé, à Agen, le 22 juillet 1788, prorogé.

CAILLAU, *loco* LOSTAU.

XIX

20 JUILLET 1788. — PROCÈS VERBAL CONSTATANT L'APPOSITION DE PLACARDS INJURIEUX CONTRE LES CONSULS ET SPÉCIALEMENT CONTRE LE CONSUL RANGOUZE A L'OCCASION DE L'AFFAIRE DUFFAU, RIEUX ET AUTRES. — ARCH. MUN. F. F. 119.

Cejourd'hui vingt juillet mil sept cent quatre vingt huit, nous Pierre Guichard, ancien sergent vétérans du régiment de Baugellois, et sergent du guet de la ville d'Agen, étant vers cinq heures du matin à la place publique de ladite ville, nous aurions apperçu une affiche anonime au coin du sieur Ondet, marchand, que quelque quidam avoit placardé dans la nuit, portant ces mots qu'on donnera aujourd'hui 20 juillet 1788, *Rangouze ou le Meunier et le Marinier*, comédie du théâtre de Beauregard. cette pièce sera suivie des *Trois C.... ou les Trois magistrats M.....*, comédie du prieur, dans la quelle pièce le sieur Lamouroux, négociant, jouera le rôle de surveillant, en attendant *Le Bienfait anonime ou Rangouse sablé* ; et à l'instant aurions arraché ladite affiche en quatre ou cinq morceaux et donné ordre au nommé Duffau, dit Laroze, soldat du guet, qui étoit de garde au fruit sur ladite place, de faire la ronde de la ville et d'arracher toutes celles qui se trouveroient semblables, et de nous

les apporter ; à quoi il a obéi, et n'en a trouvé qu'une placardée au pilier du sieur Moustafa, qu'il a déchiré par lambeaux n'ayant pu l'enlever entière, et comme ceux qui ont placardé ces énormités sont des plus répréhensibles, nous avons jugé à propos de représenter tous les morceaux de la première affiche à Messieurs les officiers municipaux, pour servir à telles fins que de raison. De tout quoi avons fait et dressé le présent verbal, que nous avons signé avec ledit Laroze, soldat du guet, les jour, mois et an susdits.

GUICHARD, *sergent du guet.*

DUFAC, *dit Laroze.*

XX

21 JUILLET 1788. — SOMMATION FAITE AUⁿ NOM DES SIEURS RIEUX, LAFFRENÉ, BESSE ET DUTROUILH AU LIEUTENANT DE MAIRE ET AUX CONSULS D'AVOIR A LEUR REMETTRE COPIE DES ORDRES DU COMTE DE FUMEL ET DU PROCÈS VERBAL DU CORPS DE VILLE QUI LES A MOTIVÉS. — ARCH. MUN. F. F. 419.

Le vingt unième jour de juillet mil sept cent quatre vingt huit à la requette des sieurs Antoine Dutrouilh, fils aîné, négociant, Guillaume Phébadé Besse, fils, aussi négociant, de sieur Pierre Rieux, marchand orphèvre et de sieur Michel Laffrené, maître perruquier, habitants de la ville d'Agen, nous Jean Laborde, huissier audiencier au Sénéchal Siège Présidial d'Agen, pourvu et gagé du Roy, reçu audit Siège, habitant dudit Agen rue Suderie, paroisse Saint-Etienne soussigné, certifions avoir déclaré et signifié à Messieurs les Lieutenant de Maire et Consuls de laditte ville d'Agen, i demeurant, que les requérants, pleins de respect et de soumission pour l'autorité légitime, se sont empressés d'obéir aux ordres de Monseigneur le Comte de Fumel, commandant en chef de la province, et se sont en conséquence remis en prison sur une simple notification verbale, qui leur a été faite par le nommé Payre, capitaine du guet, de la part desdits sieurs Lieutenant de Maire et Consuls, que cet acte de soumission et de respect pour tout ce qui émane d'un chef de province aussi juste qu'éclairé, ne doit pas les dispenser de faire remettre, notifier ou

signifier légalement à chacun des requérants copie desdits ordres, dont l'effet est un emprisonnement qu'ils subissent dans le moment avec la plus grande humiliation : que les requérants demeurent informés depuis leur détention, que ces ordres ont pour base un verbal fait par lesdits sieurs Lieutenant de Maire et Consuls, à l'occasion d'un très léger trouble commis au spectacle le 24^e juin dernier, auquel ils n'ont eu aucune part directe ; quoyque le prétendu trouble n'ait consisté que dans une demande générale tant du parterre que des loges, tandantes à ce que le nommé Valentino, italien joueur de hautbois, et transplanté depuis peu dans la présente ville, avec sa femme ou soit disant telle et toujours en costume d'homme, au grand scandale des habitans, fut renvoyé de l'horquestre, par la juste raison qu'il avoit attossement insulté plusieurs amateurs qui vouloient bien se prêter à former ledit orchestre, pour la plus grande satisfaction des citoyens ; que ce prétendu trouble ne fut même d'abord que très momentané ; mais que ce dernier, après le premier acte, s'étant représenté et ayant repris sa place à l'orchestre, sans doute autorisé par quelqu'un, cette démarche, de la part de cet italien, fut regardée comme une révolte au dit public et une désobéissance à l'ordre du dit sieur Lieutenant de Maire, ce qui fut cause que le prétendu trouble recommença tant du côté du parterre que de toutes les loges, parce qu'on ignoroit que cet italien fût autorisé de reparoitre par un desdits sieurs Consuls, qu'on ne pouvoit supposer contredire si précipitamment l'ordre déjà donné par le chef de l'hôtel de ville ; mais quoy qu'il en soit, les requérants n'ayant point eu de part à ce prétendu trouble, il s'en suit que leur emprisonnement est un effet de la surprise faite à la religion de Monseigneur le comte de Fumel, et qu'ils ont le plus grand intérêt à ce que copie de l'ordre donné par ce Seigneur soit remise à un chacun des requérants, ensemble copie du verbal sur lequel ledit ordre a été donné : c'est pourquoy, ils prient et en tant que de besoin somment et requièrent lesdits sieurs Lieutenant de Maire et Consuls par le présent acte de remettre ou faire remettre, notifier ou signifier par tout le jour aux requérants, copie tant de l'ordre donné par Monseigneur le comte de Fumel, que dudit verbal, leur déclarant que faute de ce fait, ils se pourvoiront devers ledit seigneur comte de Fumel et par toutes autres voyes de droit devant les juges à qui la connoissance en appartiendra même par prise à partie, protestant en conséquence de tous leurs dépends, dommages et intérêts et de tout ce que le peuvent et doivent protester en pareil cas de fait et de droit,

Fait au domicile du sieur Rangouse, un desdits consuls, auquel avons baillé et laissé la présente copie en parlant, à un domestique par nous,

DUTROUILH fils aîné ; RIEUX cadet ; LAFRENÉ ; BESSE ;
LABORDE ;

Coppie pour Monsieur Rangouse.

XXI

21 JUILLET 1788.— SOMMATION FAITE AU NOM DES SIEURS RIEUX, LAFRENÉ, BESSE, ET DUTROUILH AU CONCIERGE DES PRISONS DE L'HOTEL DE VILLE D'AVOIR A LEUR REMETTRE COPIE DE LEUR ACTE D'ÉCROU ET DE DÉCROU.
— ARCH. MUN. F. F. 119.

Le vingt un juillet mil sept cents quatre vingt huit, à la requette de sieur Antoine Dutrouilh fils aîné, négociant, et sieur Guillaume Phébade Besse fils aîné, aussy négociant, et Pierre Rieux, marchand orphèvre et de Michel Lafrené, maitre perruquier, les tous habitants de la présente ville, actuellement prisonniers détenus dans les prisons de l'Hôtel de Ville dudit Agen, en vertu des ordres de Monseigneur le comte de Fumel, commandant de la province, nous Jean Laborde, huissier audiencier au Sénéchal Siège Présidial d'Agen, pourveu et gagé du Roy, reçu dudit siège, habitant dudit Agen, rue Suderie, paroisse Saint-Etienne, soussigné, certiffions avoir déclaré et signifié au nommé Larroze, soldat du guet et concierge desdites prisons, que les requérants ayant fait un acte ce jourd'hui à Messieurs les Lieutenant de Maire et Consuls de la présente ville, par lequel ils les ont priés et en tant que de besoin sommés et requis de faire notifier légalement ou signifier à chacun des requérants coppie des ordres de Monseigneur le comte de Fumel, commandant en chef de la province, en vertu desquels ils ont été obligés de se rendre dans lesdites prisons, ensemble du verbal sur lequel lesdits ordres sont intervenus, lesdits sieurs Lieutenant de maire et Consuls sont encore en demeure de déférer audit acte et qu'ils ont seulement fait dire verbalement aux requérants à deux heures de relevée de ce jour

par le sieur Peyre, capitaine du guet dudit Agen, qu'ils étaient libres de se retirer, ce qui leur auroit été également répété par ledit Laroze qui auroit en même temps réclamé les droits de geolle et ceux d'écrou et de décrou que les requérants ont offert dans l'instant de luy payer ainsy que le droit d'entrée et de sortie, à la charge par le dit concierge de leur en fournir quittance et de leur donner coppie de leur écrou et décrou, ce qui leur a été refusé sous les plus vains prétextes tant par le sieur Peyre que par ledit concierge ; mais comme les requérants ont le plus grand intérêt de ne pas sortir de prison, malgré que le temps préfigé par lesdits ordres soit plus qu'écoulé, sans emporter avec eux ledit extrait d'écrou et de décrou, ils somment ledit Laroze d'avoir à le leur donner sur l'heure afin de pouvoir constater au besoin qu'ils ont exécuté rigoureusement lesdits ordres ; lequel extrait ledit Laroze refuseroit peut être de leur délivrer à l'avenir sous le prétexte que les requérants ne leur en avoit point fait la demande pendant le temps de leur détention, et qu'il pourroit fonder ce refus sur l'article IX du titre XIII de l'ordonnance de 1670 et arrêts de reglements rendus en cette matiere. En conséquence avons offert à bourse déployée et deniers découverts audit Laroze la somme de dix huit livres seize sols pour le droit d'entrée, de sortie, de geolle, écrou et décrou dus par les requérants, ensemble vingt sol de plus pour ses droits desdits extraits que nous avons somme ledit Laroze de recevoir et de nous en fournir quittance, de même que de nous remettre lesdits extraits d'écrou et de décrou, protestant en cas de refus que lesdits requérants vont sortir également desdites prisons sous la réserve expresse de se pourvoir dudit cas par les voyes de droit pour le forcer à deférer au présent acte et sous toutes les autres protestations de fait et de droit. Fait dans la conciergerie des prisons de l'Hôtel de Ville dudit Agen en parlant à Guillaume Dufau dit Laroze, concierge desdites prisons, lequel a fait réponce qu'il n'avoit pas le registre d'écrou desdites prisons en son pouvoir et que quand il l'auroit il ne le représenteroit pas et ne donneroit point l'extrait dont il s'agit ; que ce n'est pas l'usage et qu'il n'a pas ordre de le donner, attendu laquelle réponce que les requérants prennent pour reflux, avons repris ladite somme de dix neuf livres seize sols en trois écus de six livres pièce, une pièce de vingt quatre sols et une de douze sols que les requérants ont lessé dans nos mains pour la garder par forme en dépôt ; d'où ledit concierge pourra la retirer du consentement des requérants et par luy ramplissant les conditions du présent acte fait en présence de Clément

Germain Proché et Jean Larché, huissier dudit Agen, y habitants. témoins exprès menés et soussignés avec nous et lesdits requérants non ledit concierge pour ne vouloir de ce requis et interpellé par nous et auquel dit concierge avons parlant comme dessus aux fins qu'il ne l'ignore baillé et laissé coppie du présent acte à cinq heures et demie de relevée par nous,

DUTROUILH fils aîné ; BESSE ; RIEUX cadet ; LAFRÉNÉ ;
G. PROCHÉ ; LARCHÉ ;
LABORDE ;

Controlle à Agen par CAILLAU loco LOSTAU.

XXII

21 JUILLET 1788. — REMISE AUX SIEURS RIEUX, LAFFRENÉ, BESSE ET DUTROUILH DE LA COPIE DES ORDRES DU COMTE DE FUMEL. — ARCH. MUN. FF. 119.

Ce jourd'huy vingt unième juillet mil sept cent quatre vingts huit, nous Louis Peyre, capitaine du guet du corps de ville d'Agen, en conséquence des ordres de Messieurs le lieutenant de maire et consuls de ladite ville, nous serions rendus dans les prisons de l'hôtel de ville, et aurions donné coppie aux nommés Rieux, orphèvre, fils de feu Rieux cadet, Dutrouilh fils aîné, garçon marchand et musicien, Besse fils aîné, garçon marchand, et Laffrené, maître perruquier de ladite ville, détenus dans la prison, des ordres de Monseigneur le comte de Fumel, commandant en chef de la province, en date du quatorse de ce mois, en vertu desquels ils sont détenus dans lesdites prisons, malgré qu'ils ne puissent ignorer lesdits ordres, puisqu'avant qu'ils ne se remissent dans les prisons, nous nous transportâmes au domicile de chacun d'eux pour leur notifier et donner en communication les ordres de mondit seigneur le comte de Fumel, tels qu'ils furent adressés à Messieurs les officiers municipaux sans être accompagnés d'autres pièces ainsi qu'ils en conviennent eux-mêmes par l'acte qu'ils nous ont adressé le huit du présent mois, et néanmoins avons à chacun d'eux donné coppie desdits ordres, pour

satisfaire le désir qu'ils paroissent en avoir par l'acte qu'ils se sont permis d'adresser à mesdits sieurs officiers municipaux.

Fait dans lesdites prisons, en parlant audit Rieux, par nous.

Coppie pour ledit Rieux.

XXIII

23 JUILLET 1788. — SOMMATION DES SIEURS RIEUX, LAFFRENÉ, BESSE ET DUTROUILH AU SECRÉTAIRE-GREFFIER DE L'HOTEL DE VILLE D'AVOIR A LEUR REMETTRE LES COPIES D'ACTES RÉCLAMÉES ET NON ENCORE REÇUES. — ARCH. MUN. FF. 119.

Le vingt troisième juillet mil sept cents quatre vingt huit à la requête du sieur Antoine Dutrouilh, fils aîné, négociant, du sieur Guillaume Phébade Besse, fils aîné, aussy négociant, du sieur Pierre Rieux, marchand orphèvre et du sieur Michel Lafrené, maître perruquier, les tous habitants de la présente ville, nous Jean Laborde, huissier audiencier au Sénéchal siège Présidial d'Agen, pourveu et gagé du Roy, reçu audit siège, habitant dudit Agen, rue Suderie, paroisse Saint-Etienne soussigné, certiffons signiffier bien et duement au sieur Boissié, secrétaire greffier de l'Hôtel de Ville dudit Agen l'acte personnel fait de la part des requérants au nommé Dufau dit Larroze, soldat du guet et concierge des prisons dudit Hôtel de ville, par lequel ils l'ont sommé de leur délivrer l'extrait de leur écrou et décrou des prisons dudit hôtel de ville, dans lesquelles ils ont demeuré trois jours de l'ordre de Monseigneur le comte de Fumel, commandant en chef de la province, et comme malgré cet acte cy devant écrit ils n'ont pu se procurer encore ledit extrait d'écrou et de décrou non plus que la copie du verbal sur lequel lesdits ordres sont intervenus, malgré qu'ils ayent prié instamment par un autre acte, en tant que de besoin sommé les sieurs Lieutenant de maire et Consuls de leur faire donner copie desdits ordres et dudit verbal, ils sont obligés d'adresser le présent acte audit sieur Boissié, secrétaire greffier dudit Hôtel de ville, par lequel ils le somment de leur donner une expédition dudit verbal sous l'offre qu'ils lui font de luy payer salaire compétant, tout comme de leur faire donner l'extrait desdits écrou et décrou pour le tout duquel ils ont déjà consi-

gné les droits entre les mains de nousdit huissier, déclarant expressément audit sieur Boissié que faute par luy de defférer au présent acte, les requérants se pourvoieront par les voyes de droit pour l'y contraindre, sous les protestations de leurs depans, domages et intérêts et de tout ce qu'ils peuvent et doivent protester de fait et de droit dont acte signé des requérants.

Fait au domicile dudit sieur Boissié auquel avons baillé et laissé la présente coppie en parlant à luy même par nous.

DUTROUILH fils aîné, LAFRENÉ, RIEUX cadet, BESSE,
LABORDE,

XXIV

28 JUILLET 1788. — ORDRE DU COMTE DE FUMEL COMMANDANT EN CHEF PRONONÇANT CONTRE LE SIEUR DUFFAU LA PEINE AFFÉRENTE AUX OUTRAGES PAR LUI COMMIS CONTRE LE CORPS DE VILLE LE 18 JUILLET. — ARCH. MUN. FF. 419.

Joseph, Comte de Fumel, Lieutenant Général des Armées du Roi, Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Louis, Gouverneur du Château-Trompette, Commandant en chef de la Basse Guienne.

Le sieur Duffau, écrivain, sera détenu dans les prisons d'Agen jusqu'à samedi prochain, deux août, qu'il sera mis en liberté et conduit par le Capitaine du Guet à l'Hôtel-de-Ville dans la salle où s'assemblent Messieurs les Officiers Municipaux, devant lesquels il fera l'aveu de ses manquemens envers eux et leur en fera des excuses, ainsi qu'il l'a déjà fait par les deux lettres qu'il a écrites à Messieurs le Chevalier de Lorman et de Rangouse dont il m'a adressé les copies.

Fait à Bordeaux, le 28 juillet 1788.

LE COMTE DE FUMEL.

Par Monseigneur :

DE LA RAMIÈRE.

LA VILLE D'AGEN

PENDANT LES

GUERRES DE RELIGION DU XVI^e SIÈCLE

(FIN)

XIX.

LA LIGUE.

VILLARS MENACE DE METTRE LA VILLE A FEU ET A SANG. — ACCORDS PASSÉS AVEC VILLARS ET MONLUC. — INVASION DES CROQUANS. — SUPRÊME TENTATIVE DES LIGUEURS CONTRE LA VILLE. — NÉGOCIATION AVEC LES CROQUANS QUI DEVIENNENT DES AUXILIAIRES ET SE DISPERSENT. — REDDITION DE MONTPEZAT ET FIN DE LA LIGUE. — CONCLUSION. UN MOT SUR LE RÉGNE DE HENRI IV.

(1594-1595.)

Le marquis de Villars, étroitement lié à Mayenne, devait être un des derniers combattants pour la Ligue. Toutefois il est étrange qu'il ait pu recruter et conserver un assez grand nombre de partisans pour tenir encore la campagne dans l'Agenais. Les gentilshommes et les soldats qui continuaient à lui obéir ne pouvaient plus alléguer qu'ils luttaien^t toujours pour le maintien et le triomphe de la religion catholique. Inconsciemment ou de plein gré, ils n'étaient plus que des instruments au service d'ambitions personnelles. Comme il arrive à ceux qui sentent leur cause perdue, les Ligueurs redoublèrent d'efforts et menacèrent d'entraîner le pays dans leur ruine.

A la fin du mois de mars, les habitants de Laplume, suspects de préparer leur soumission, avaient été obligés de donner à Villars des assurances bien contraires à leurs sentiments secrets¹.

¹ Archives de Laplume, St. E. 421.

On s'explique mal, étant donné l'état d'esprit dans lequel se trouvait Villars, qu'il n'ait pas agi contre les habitants d'Agen dès le 20 avril. Leur soumission au roi était formelle ; comme il était certain qu'elle serait agréée, pour se déclarer l'adversaire des Agenais, il n'avait pas à attendre le retour des députés. Cependant il tergiversa et, comme nous le verrons bientôt, deux mois s'écoulèrent pendant lesquels la situation de la ville fut pire que si elle eût, dès le début, fermé ses portes au chef de la Ligue.

Le 25 avril, les habitants d'Agen reçurent une lettre touchante du maire et des échevins de Paris les engageant à rentrer dans l'obéissance du roi¹. Ce vœu était déjà accompli.

Dans une seconde assemblée des trois ordres, tenue pour la nomination des députés à envoyer au roi, furent élus le chanoine de Haussy, le conseiller de Lagarrigue et le docteur d'Anselin. Les consuls d'Agen, syndics du pays d'Agenais, durent, à ce titre, insister pour que les instructions à remettre aux députés fussent formulées au nom de tout le pays. Ces cahiers, rédigés séance tenante, contiennent de nombreuses requêtes². Ils ne constituèrent pas cependant un mandat impératif, car les députés reçurent plein pouvoir de traiter pour le mieux dans l'intérêt public ; les membres de l'assemblée s'engagèrent par serment à ratifier leurs négociations et à en accepter les résultats.

Villars n'assistait pas à cette réunion, mais, le même jour, on s'aboucha avec lui pour obtenir des garanties. Sous la foi du serment, celui-ci déclara approuver l'envoi des députés. Pendant leur absence, rien ne devait être innové de préjudiciable aux habitants. L'entrée de la ville resterait interdite à tout homme de guerre de l'un et de l'autre parti³.

A leur passage à Bordeaux, les députés obtinrent du Parlement un arrêt mettant la ville d'Agen et les autres villes du pays d'Agenais qui s'étaient ralliées sous la sauvegarde et protection du roi. Cet acte fut aussitôt publié dans toute la sénéchaussée⁴.

¹ Lettre datée de 1^{er} avril, insérée dans le registre BB. 17.

² BB. 17. — AA. 50. L'analyse de ces cahiers est renvoyée à la date des concessions faites par le roi ou des restrictions, notées en marge de chaque article.

³ AA. 26. — FF. 41.

⁴ Arrêt du 30 avril 1594. — FF. 17.

Après avoir laissé entendre qu'il enverrait lui aussi des députés à Paris, Villars se ravisa et menaça de détruire la ville. Les événements qui se passèrent alors ont été relatés dans les livres des consuls¹ ; cette page d'histoire mérite d'être reproduite tout entière.

Les consuls, par l'organe de M. de Boissonnade, ont remontré que « Monsieur le marquis de Villars, qui protestoiet au commence-
« ment vouloir envoyer faire pareille recognoissance à Sa Majesté
« par son depputé, auroiet par après changé de propos, menassant
« faire mortelle guerre à la dicte ville et habitans après le retour
« des dits depputés, en haine de leur recognoissance, ce déclairant
« leur ennemy capital, à l'imitation duquel les gentilhomes et autres
« gens de guerre de sa suite, singulièrement ceulx des trois compa-
« nies de gens de pied estant en garnison dans icelle, auroient eusé
« de semblables menasses et de piller les principales maisons et
« boutiques, et que, à ses fins, le dict sieur marquis auroiet mandé
« venir le régiment du sieur du Bouset et les compagnies de gen-
« darmes des sieurs de Lau, Montespan, de Causac, comme ils avoient
« en plusieurs advertissemens. que feust cause et afin que leur dep-
« putés peussent presenter la dicte ville libre au service et obéys-
« sance du roy, les dicts sieurs consulz prindrent resolution ce metre
« en tout devoir de prier et presser ledict marquis sortir hors la
« dicte ville avec les dictes compagnies et autres gens de guerre de
« sa suite, et pour y parvenir, envoyarent prier le seigneur de Mon-
« luc, à présent seneschal d'Aginois, leur assister et prester main forte,
« ce qu'il auroiet faict. Toutefois, sur les frequantes alarmes que
« ont esté dans la present ville pendant huit jours, une grand par-
« tie des habitans ce seroient rangés près le dict sieur marquis et
« prins son party, de sorte qu'il estoiet à craindre, venant aulx
« mains, qu'il y eust eu grandz murtres et désordres et, poussible,
« la toutalle ruine et subversion de la dicte ville, au moien de quoy
« les dits sieurs consulz, acistés d'aulcuns de messieurs les magis-
« tratz et juratz, auroient faict accord avec ledict sieur marquis
« vendredy dernier trectzième du présent mois. par lequel est dict
« que les fortz de la dicte ville seront démolis du cousté de la ville,
« après que les dicts gens de guerre seront sortis, que les garnisons
« estant dedans les dicts fortz vuideront, et que la dicte ville demeu-
« reroiet en l'estat present jusques au retourn des dicts depputés

¹ Procès verbal d'une assemblée des trois ordres du 16 mai 1594. BB. 17.

« et que recherche aulcune ne seroiet faicte contre les dicts habi-
« tans pour raison de ce quy c'estoiet passé depuis leur declaration
« au party de l'Unyon jusques à présent, et, pour assurance de ce,
« que M. de Redon, consul, demeureroiet en hostage ez mains du
« dict sieur marquis, comme est contenu par la dicte promesse si-
« gnée respectivement, de laquelle a esté faict lecture. Outre la-
« quelle, feust faict autre promesse verbalement, savoir que les dicts
« sieurs consulz et communaulté de la dicte ville paieroinct ou
« s'obligeroinct par manière d'avance et acquieteroinct le dict sieur
« marquis de la somme de quinze cens escuz sol envers les hostes
« et autres à quy le dict sieurs debvoiet de despence et danrées en
« la present ville, dont ils paieroinct cinq cens escuz conteans, et
« pour les autres mil escuz restans s'obligeront envers les dicts hos-
« tes et autres à paier en certain terme, desquels quinze cens
« escuz le dict sieur marquis s'obligerioiet envers les dicts sieurs
« consuls; et, oultre, promect mettre en liberté le dict sieur de
« Redon dans quatre ou cinq jours. . . »

Cet accord avait été signé le 13 mai¹. Le même jour la ville était débarrassée des gens du guerre.

Les consuls eurent à faire preuve d'une extrême prudence pour ne donner aucune prise à Villars et à Monluc prêts à se combattre. Ce dernier campait à Lafox depuis quelques jours, attendant les événements et prêt à intervenir si on en fût venu aux effets.

Des le lendemain du départ de son rival, il manifesta son intention d'entrer en ville et d'y prendre le commandement, en sa qualité de gouverneur de l'Agenais et du Condomois pour le roi de France. Il fallut résister avec énergie à cette prétention. Les portes lui furent fermées, de peur qu'il n'advint malheur à Redon « lequel, quoy
« qu'on aie voullu dire, ne s'est tant exposé au péril éminent de sa
« personne pour aultre occasion que pour n'y avoir lors autre moien
« de rédimer ceste ville du feu, du sang et du pillage dont elle es-
« toit à la veille, si Dieu, par sa miséricorde, ne l'en eust préservée
« et faict rechercher le dict expédiant. . . . Nous ne pouvons rompre

¹ Texte BB. 17. — Aux termes de ce traité, le consul Redon, pris comme ôtage, ne devait être rendu à la liberté qu'après le retour des députés. Nous verrons que cette convention écrite ne fut pas mieux tenue que la promesse verbale.

« la foy promise publiquement à notre collègue. » Ainsi s'expriment les consuls dans une lettre écrite à un ami¹.

La ville avait conservé une petite garnison, sous les ordres du capitaine Arnaud Duc. Un autre capitaine, du nom de Sandrin, dévoué aux consuls, rendit aussi de grands services². On pouvait donc se garder d'une surprise de part ou d'autre ; cependant, après avoir reçu le serment de Villars, les consuls voulurent avoir aussi un engagement écrit de Monluc. Celui-ci promit bien de respecter les privilèges des habitants d'Agen mais il n'en insista pas moins jusques à la fin du mois pour pénétrer dans la ville. Il fallut des démarches personnelles et une lettre signée par toute la jurade pour le faire patienter d'une semaine à l'autre jusques au retour des députés³.

Villars et ses partisans s'étaient retirés à Madaillan. C'était trop près de la ville pour qu'il n'y eût pas lieu de se plaindre de ravages commis par ses compagnies. On n'osait protester trop fort. Le marquis insistait pour qu'on démolît les défenses des portes aussi bien que les autres forts et, sur ce point, les trois ordres lui opposaient un refus formel.

Enfin, le 18 juin, les portes s'ouvraient pour recevoir un député de l'Agenais, le consul d'Ancelin. La jurade fut convoquée pour le lendemain. Dans cette assemblée, « le dict sieur Dancelin, prenant la parole, (sur l'invitation) du dict sieur Boissonnade, a narré au long et discoureu son dict voiaige de la court avec les dicts sieurs d'Ausy et de Lagarrigue, depputes avec luy pour aller devers le Roy ; et passans par la ville de Bordeaux et estans allez voir Monsieur le Premier Prèsidant et autres conseillers de la court de Parlement, le lendemain, la dicte court en corps envoya sercher les dicts sieurs depputes, lesquelz montrarent le pouvoir à eulx donné en firent à la dicte court leur délégation, estans en chemin pour

¹ Extraits des lettres écrites au sieur Lespinasse, receveur du taillon en Armagnac, le 20 mai et le premier juin, où sont rapportés les événements qui se passèrent depuis le 13 mai. — CC. 92.

Dans la liasse CC. 328, une quittance fait allusion au séjour que Monluc, avec ses forces, fit à Lafox « au temps des alarmes. »

² CC. 328. — Testament des consuls. — BB. 35.

³ Engagement pris le 14 mai. — AA. 25 et BB. 17. — Lettre à Lespinasse. — CC. 92. — Jurade et lettre à Monluc du 26 mai. — EE, 64 et BB. 86.

« aller en court recoignoistre le Roy ; et après plusieurs interroga-
« toires sur ce à eulx faitz, ils obtindrent arrest fort favorable, le-
« quel ilz envoiarent du dict Bourdeaulx en hors à Messieurs les
« consulz de la présent ville ; et après la dicte court leur bailla let-
« tre de faveur adressante au Roy ; et après s'acheminarent, avec
« les deputés de Tholouse qu'ilz trouvarent au dict Bourdeaux,
« jusques en la ville d'Orléans ; et, illec estans, ilz furent advertiz
« que le Roy s'en alloit avec une forte armée en Picardie, et, pen-
« sant le trouver à Paris, ilz prindrent la poste et arrivarent en la
« dicte ville bien tard, et, ayant trouvé le Roy party, le lendemain
« matin de leur arrivée allarent trouver en son logis M. le mares-
« chal de Matignon, lieutenant général pour Sa Majesté en Guyenne,
« auquel ilz baillarent les lettres de la dicte court et celles que l'as-
« semblée leur avoint baillées ; et les aiant le dict sieur veues, le
« mesme jour fist assembler le Conseil d'Estat, lequel auroict pos-
« tillé les mémoires et remonstrances qu'ilz portoint pour presanter
« au Roy, et suyvant icelles faict faire l'edict qu'il présente à la
« compagnie, la priant icelluy faire lire ; et, ayant leur depesche en
« main, le dict sieur Mareschal luy commanda qu'incontinent il
« s'en retournast aiant entendu qu'il y avoit grand rumeur dans la
« dicte ville d'Agen, et que le dict sieur de Lagarrigue allast trouver
« le Roy à Laon, ce que le dict sieur de Lagarrigue fist, et laissarent
« le sieur d'Ausy mallade à Paris....¹ »

Dix jours après, le sieur de Lagarrigue arrivait à son tour et ren-
dait compte de sa mission à la jurade et à Monluc, dans les termes
suivants : « Estans arrivés à Paris tant luy que les dicts sieurs d'Ausy
« et Dancelin, estant les articles responduz par Messieurs du Con-
« seil d'Estat, n'ayant trouvé le Roy à Paris, il fut arrêté par eulx
« qu'il s'en yroit trouver le Roy et luy porter les lettres que mes-
« sieurs de la court de Parlement luy avoint escriptes, ensemble cel-
« les qui furent faites par l'assemblée avant que de partir de la pré-
« sent ville, ce qu'il fit et trouva sa Majesté au camp de Laon, laquelle
« après avoir leu les dictes lettres et mémoires qu'il portoit, le Roy
« luy demanda si tous les habitans d'Agen estoient à sa dévotion et
« répéta les dictes parolles par plusieurs fois, et lors le dict sieur de
« Lagarrigue luy respondist que tous les dicts habitans estoient à son
« obéissance ; et, le lendemain matin, Sa Majesté parlant au dict

¹ BB. 37, f. 207.

« sieur de Lagarrigue luy dict qu'il estoit bien aise d'avoir entendu
« que les dits habitans s'estoinct réduictz à son obeissance, estant
« résolu de faire quelque chose de bon pour la dicte ville et habitans
« d'icelle, et, si le dict sieur de Lagarrigue estoit comptant du dict
« edict ; auquel il respondit : Ouy, Sire, sauf de la presche qu'est
« si près de la dicte ville ; tellement que le Roy dit lors que s'il fut
« esté à Paris il eust faict qu'ilz fussent comptans de luy, comme
« seroient bien, si Dieu luy faisoit la grâce de vaincre ses ennemis et
« se oster saing du lieu où il estoit avec son armée. Monsieur le
« mareschal de Matignon escripvit au Roy que monsieur le marquis
« de Villars estoit hors la presant ville, dont le Roy en fut tres aize,
« comme en parla Sa Majesté à Monsieur le mareschal de Biron qui
« estoit avec Elle.

« Ce faict, le dict sieur de Lagarrigue, estant depesché du Roy,
« s'en retourna à Paris et de là, avec le sieur d'Ausy en la presant
« ville ; et enfin qu'ilz ont faict tout ce qu'ilz ont peu et y ont rap-
« porté de mesmes tant en particullier qu'en général ; et à ces fins
« présanté aux diets sieurs consulz une lettre du Roy de sa vollonté
« à eulx adressans et une aultre de Monsieur Daffis, Premier Pré-
« sident de Bourdeaux, lesquelles lettres ont esté leues à l'assemblée.

« Après lecture faicte d'icelles, M. de Monluc a remonstré que le
« Roy favorist grandement la dicte ville d'Agen et habitans d'icelle,
« prioit la dicte assemblée estre bons serviteurs du Roy, admones-
« tant Messieurs de l'Eglise de prier Dieu pour Sa Majesté et faire
« demain procession générale pour tous ensemble prier Dieu pour
« sa manutention, comme a esté faict par tout le royaume, et pa-
« reillement de prester le serment de fidelité au Roy, chacun selon
« son ranc, mesmes Messieurs les ecclésiastiques entre ses mains
« comme sénéchal ou de son lieutenant et le menu peuple et habi-
« tans de la dicte ville es mains de Messieurs les consulz.

« Ledict sieur de Gelas, faisant tant pour luy que pour tous les
« diets chappitres en corps, a dict qu'il ne manquera pas à eulx de faire
« le debvoir pour le service du Roy en tout ce qu'il leur sera possi-
« ble, et qu'ilz y emploieront à ces fins, tous, leurs vies et biens,
« ayant Monsieur d'Agen, leur evesque, escript faire prières pour Sa
« Majesté et demain procession générale ¹... »

¹ BB. 37. — L'évêque d'Agen alla peu de temps après à Bordeaux pour prêter le serment de fidélité au roi par devant le Parlement. — *Arch. Hist. Gironde*, XIV, 318.

Les députés avaient remis à leur retour toutes les pièces relatives à l'accomplissement de leur mandat. Parmi elles, la lettre adressée par le roi aux Agenais est bien, selon la belle expression qui s'y trouve, celle « d'un bon père qui va au-devant de ses enfans »¹, mais cette lettre ne pouvait contenir que des assurances, tandis que l'arrêt du Conseil d'Etat, rendu en forme d'édit, déterminait les conditions nouvelles dans lesquelles devaient se trouver désormais placés le pays d'Agenais et la ville d'Agen. Il établit notamment les droits des protestants tels qu'ils furent maintenus pendant près d'un siècle. Cette pièce, d'une grande importance, mérite donc une analyse minutieuse. Voici ce qui fut décidé aux termes de l'édit :

1. Dans les villes de Marmande et de Villeneuve, dans celle d'Agen et dans sa banlieue, limitée à une demie lieue, le culte catholique sera seul exercé².

2. Dans le diocèse d'Agen, les ecclésiastiques ne pourront être ni molestés ni inquiétés. Tout ce qui a été usurpé des biens ecclésiastiques, églises, maisons, revenus, etc., sera restitué.

3. Une amnistie entière est accordée pour tout le passé. Toutefois des poursuites pourront être exercées pour les vols, les incendies, les viols, les crimes et délits de droit commun.

4. Les privilèges et franchises de toutes les villes seront maintenus. Le roi ne bâtira pas de citadelles dans les villes et n'y mettra pas de garnison, sauf le cas de nécessité.

5. Il est donné quittance pour les arriérés des tailles échues jusques au dernier décembre 1593. Les obligations contractées envers les capitaines ou autres dont le paiement était assigné sur les tailles sont annulées. Si elles ont donné lieu à des emprisonnements, les détenus seront mis en liberté.

6. Les habitants d'Agen sont déchargés de toute l'artillerie qui, après avoir été déposée dans leur ville, a été transportée et employée ailleurs.

7. Le Présidial et la Recette des tailles seront établis définitivement dans la ville d'Agen. Les officiers de justice et de finances en exercice seront maintenus en leurs offices sans payer finance, sauf

¹ Cette lettre, datée du camp de Laon, 1^{er} juin 1594 (BB. 17), a été publiée *in extenso* par M. l'abbé Barrère dans son *Hist. relig.*

² En vertu de cette disposition, les protestants d'Agen furent contraints de fonder leur temple à Boé.

à ceux qui ont été pourvus par Mayenne de demander de nouvelles provisions.

8. Le Bureau créé par Mayenne dans la ville d'Agen est aboli.

9. Les jugements et contrats concernant des personnes du même parti sont déclarés valables, sauf appel pour les jugements. Les procédures et décisions judiciaires rendues contre des absents depuis la déclaration des habitants d'Agen pour l'Union sont déclarées nulles et sans effet.

10. La mémoire de ceux qui ont été condamnés à mort au pays d'Agenais pour raison des troubles est réhabilitée. Leurs biens ne pourront être confisqués au préjudice de leurs veuves, enfants ou héritiers.

11. Main-levée est faite de toute saisie sur les biens et fruits.

12. Le Parlement de Bordeaux cessera d'avoir l'attribution en première instance des causes agenaises, à l'exception de celles qui sont instruites et prêtes à être jugées. La connaissance des causes appartiendra désormais au présidial d'Agen ¹.

La plupart de ces articles ont été copiés à peu près textuellement sur les cahiers de requêtes rédigés par l'assemblée des trois ordres et confiés aux députés.

En comparant ces décisions avec les demandes, il est intéressant de constater les restrictions qui furent faites dans l'édit.

Les députés avaient demandé que le culte catholique fut seul exercé dans les *juridictions* d'Agen, Villeneuve, Marmande, Penne, Sainte-Livrade et autres villes et lieux qui ont tenu leur parti. — *Concession limitée comme ci-dessus, art. 1^{er}.*

Les offices municipaux et ceux de judicature ne seront exercés que par des catholiques. — *Rejeté.*

¹ Extrait de l'arrêt du Conseil d'Etat en forme d'édit, daté de mai 1594, dont l'original et plusieurs exemplaires ont été conservés. — AA. 18, etc.

Cette pièce fut imprimée à 24 exemplaires pour être distribuée aux principales villes du pays, ainsi qu'il résulte d'une note des comptes du mois de juin 1594 : « A Jacques Roussel, maistre imprimeur, pour avoir fait « deux doulzaines d'édictz du Roy, ung escu. » CC. 328.

Jacques Rousseau était depuis quelques années fixé à Cahors (voir *Hist. de l'Imprimerie en Agenais*, par M. Jules Andrieu). Les consuls furent-ils obligés de s'adresser à lui dans cette ville, faute d'imprimeurs agenais, ou bien Jacques Rousseau était-il revenu dans la ville où il s'était primitivement établi ?

Le collège sera maintenu et, pour son entretien, une pension de 433 écus sera payée sur le débit du sel, suivant la décision prise par les Etats du pays l'an 1584. — *Y sera pourvu pour le mieux.*

Les villes d'Agen et de Marmande seront maintenues en la possession de la justice civile. — *Rejeté.*

Le pays sera affranchi des tailles non seulement pour les arrières mais aussi pour les cinq années prochaines, attendu que « la plus-part des maisons champêtres sont ruinées et leurs héritages incultes. » — *Concession limitée comme ci-dessus, art. 5¹.*

Vers la fin du mois de juin, les consuls d'Agen envoyèrent un message au marquis de Villars, qui était alors à Grenade². Sans doute ils voulaient l'avertir des grands événements qui s'étaient passés : du retour du premier député ; du parti décisif qu'avaient pris les habitants d'Agen, toutes choses légitimant l'entrée de Monluc dans leur ville. La rupture était complète avec le chef de la Ligne.

Les consuls, l'évêque d'Agen, le présidial adressèrent au roi des lettres pour lui renouveler leurs assurances de fidélité et le remercier des faveurs accordées aux Agenais³.

Tandis qu'à la suite de l'assemblée du 2 juillet, le peuple multipliait les serments et les feux de joie, se livrant à l'allégresse, ses magistrats municipaux, plus soucieux, écrivaient : « Nous avons peur que soions à la guerre plus que jamais⁴. » Les troupes de la Ligue occupaient tout le pays entre Aiguillon, Montpezat et Madailhan et faisaient des prisonniers jusques aux portes de la ville. On était inquiet pour le consul Redon, l'otage que Villars, contrairement aux termes de l'accord, refusait de remettre en liberté⁵.

¹ Cahiers de requêtes. Original et copies. — AA. 50, etc.

² Note dans le cahier des comptes du 22 au 30 juin. — CC. 328.

³ *Docum. inéd.*, p. 190 et suiv.

⁴ Lettre des consuls du 3 juillet. — CC. 92.

⁵ Dans le testament des consuls de cette année on trouve que Redon fut détenu deux mois et neuf jours et dût promettre mille écus de rançon pour recouvrer la liberté. Par une ordonnance datée d'octobre, le maréchal déclara nulle cette obligation imposée contrairement aux termes du traité. On poursuivit un arrêt du Parlement pour la cassation définitive d'un engagement obtenu par la contrainte. — BB. 35.

Les consuls déléguèrent le prieur de Saint-Caprais pour aller faire part au roi de la situation qu'ils jugeaient fort critique. — *Docum. inéd.*, p. 190.

Ce n'était pas tout. De nouveaux ennemis, au nom effrayant, aux dessins inconnus, assemblés dans les forêts du Limousin, du Poitou, du Périgord, descendaient vers le sud et déjà débordaient en masse les confins de l'Agenais. Après les guerres religieuses, au cours d'une guerre politique, allait-on avoir la guerre sociale plus terrible encore ? Ceux qui avaient eu le plus à souffrir pendant près de quarante ans de luttes civiles, les paysans, trop certains que la paix elle-même ne supprimerait pas leurs charges ; ces gueux faméliques nourris de châtaignes et durement grevés de droits seigneuriaux entraient en scène. Plus sensibles à leurs propres misères qu'aux subtilités théologiques, aux intrigues pour ou contre des prétendants, tour à tour exploités et ruinés par tous les partis, ils trouvaient des alliés dans les soudards auxquels la pacification du royaume menaçait de faire des loisirs et parmi les réformés qui ne pardonnaient pas au roi son abjuration. Ils s'appelaient le Tiers-Etat, les Croquans, les Chasse-voleurs, les Tard-avisés ¹.

Les revendications qu'ils affichaient dans leurs proclamations et les doléances qu'ils formulaient avec habileté étaient faites pour séduire.

Ils montrent la misère commune résultant des guerres, des pestes, des famines, misère dont « les grandz ny les petits ne s'en peuvent » dire exempts. » Ils s'apitoyent sur le sort « de bonnes maisons et » honnestes familles réduites à toute paouvrete, lesquelles, au lieu « qu'elles souloint commander, sont à présent commandés et val- » letz d'autres qui naguères estoient bellistres, qui est ung grand « creve-cœur aux gens de bien. » Ils font appel à tous les honnêtes gens et protestent qu'ils ne veulent rien faire contre le service de Dieu et du roi.

¹ Des documents importants sur l'insurrection des Croquans se trouvent dans les *Chroniques* de Jean Tarde. Note de l'éditeur, p. 394. Il y a là des mémoires dont la rédaction est remarquable. Voir aussi diverses pièces publiées par M. Tamizey de Larroque dans *Docum. inéd.*, p. 185 et 187, et dans *Arch. Hist. Gir.* XIV, 308, 310, 317, 320. — *Histoires* de de Thou, de d'Aubigné, etc.

Nous puisons largement à ces diverses sources, mais nous nous attachons surtout à mettre en lumière les textes inédits que les archives d'Agen fournissent sur cette prise d'armes.

Le nom de Croquans fut donné aux révoltés en raison de leur cri de guerre : « Aux Croquans ! » c'est-à-dire : Sus à ceux qui dévorent le peuple !

Ils déclarent la guerre aux inventeurs et receveurs de subsides, aux voleurs de tous les partis, à ceux qui rançonnent et emprisonnent les laboureurs, à ceux qui font payer la rente au double et au triple de ce qui leur est dû. Justiciers de tous les abus, ils doivent signaler à la vindicte populaire les châteaux et nombre de villes qui servent de refuge aux « voleurs, car les villes, au lieu de tenir la main à la justice, ne se soucient de la ruine du pauvre peuple, parce que nostre ruine est leur richesse. Ilz ont leurs biens et marchandises dans leurs forts, poinct subjects aux brigands quy tiennent la campagne, nous les vandent au pris que bon leur semble. »

La plupart de ces plaintes n'étaient que trop justifiées; mais le remède qu'on voulait apporter, les armes à la main, aux maux dont souffrait le peuple pouvait être pire que le mal lui-même: ceux qui s'élevaient contre les voleurs furent contraints de procéder eux aussi par le vol et le pillage; c'était inévitable, car l'argent leur manquait et pourtant il fallait vivre.

La ligue qui se forma entre les gentilshommes du Périgord pour combattre les Croquans a porté contre eux ces accusations:

« Etant chose certaine et connue à ung chacun que les peuples du Limousin, Périgord, Quercy et Agenois se sont élevés contre tout droit divin et humain;

« Lesquels ont voulu renverser leur religion, ne payant pas les dixmes ordonnées dès le commencement du monde pour le service de Dieu;

« Qu'ils se sont rendus criminels de lèze Majesté pour ne vouloir payer les tailles;

« Qu'ils ont voulu renverser la monarchie et établir une démocratie à l'exemple des Suisses, qu'ils ont conspiré contre nos vies et se sont voulu ôter de la subjection en laquelle Dieu les a ordonnés...¹ »

Quelques-uns de ces griefs grandissent à nos yeux plutôt qu'ils ne condamnent ces révoltés. Le mot de république avait été prononcé au début des guerres de religion avec un enthousiasme qui avait déjà fait réfléchir le vieux Montuc. De nouveau, il contribuait à soulever les masses. On invoquait l'exemple d'un peuple heureux, les Suisses. Mais, deux siècles trop tôt!

¹ *Chroniques de Tarde.* — Note de l'éditeur.

Nous connaissons les dates de quelques assemblées convoquées par les chefs des Croquans, qui marquent autant d'étapes : à Chateau-Missier, le 3 avril 1594 ; dans la forêt de Dabzac, près Sendreaux, le 23 avril ; à Chéronnac et Saint-Junien, en Limousin, le 2 juin ; dans l'Agenais, à Nérac, le 28 juin¹ ; à Villeréal, en juin.

Des lettres circulaires de convocation étaient adressées aux villes.

L'invasion des Croquans dans l'Agenais fut signalée dans une assemblée des trois ordres, tenue le 5 juillet, à laquelle M. Dorty, président et juge-mage « a remonstré avoir esté adverty de plusieurs
« lieux qu'il y a une grand assemblée de gens qu'on appelle de Trois
« Estats, aultrement Croquans, lesquelz se doibvent trouver diman-
« che prochain au lieu du Lédât près Villeneuve, estans en nombre
« de vingt cinq ou trente mil hommes et, parce que c'est en Agenois
« et aussi que Monsieur de Monluc, seneschal et gouverneur d'A-
« genois et Gascoigne, n'est à presant en ce pays pour y donner ordre,
« prie la compagnie y voulloir adviser comme on se doit gouverner
« affin qu'ilz ne passent la rivière de Lot pour venir en ces quartiers,
« estans deux consulz de Monflanquin venuz en ville pour donner
« le dict advertissement affin d'y mettre quelque ordre ; le dict sieur
« de Landas auroit leu à l'assemblée les mémoires et lettres qui ont
« esté envoyées par les dictz gens des Trois Estatz par les villes d'A-
« genois ; et sont à presant à Villeréal et Monflanquin et és environs.

« La dicte assemblée aiant faict venir Maistre Pantelé et de Me-
« noire, assesseur commis à Monflanquin, et Pierre Galinat, mar-
« chant et consul de la dicte ville, et sur ce ont dict avoir esté
« commis par la jurade qu'a esté tenue à Monflanquin le jour d'hier
« pour venir trouver Monsieur de Monluc, seneschal, luy apportant
« une lettre des consulz du dict Monflanquin pour l'advertir qu'il
« n'y a chose plus certaine que ung grand nombre de popullasse qui

¹ Si cette dernière assemblée fut tenue elle se composait de partisans gascons. Les Croquans venus du Périgord et du haut Agenais n'avaient pas encore franchi le Lot au commencement de juillet.

D'après d'Aubigné (*Hist. univ.*) les Croquans qui descendirent du Périgord en Agenais étaient en majeure partie protestants. Dans une assemblée générale, la décision du *Tiers-Etat purement catholique à part* ayant prévalu par le fait d'habiles intrigues, une scission s'était opérée. Ce fait seul prouve que les insurgés catholiques, en bien plus grand nombre que les réformés, étaient loin de « s'élever contre tout droit divin, » comme l'insinuaient leurs ennemis.

« se font nommer le Tiers Estat, aultrement Croquans et Tars-
« Advisés, se sont eslevés et font eslever le pouvre peuple, estans
« venuz du pays de Périgort et sont à présent és environs de Ville-
« réal et Monflanquin, en nombre de vingt cinq ou trente mil hom-
« mes, faisant mile ravaiges ; et ce doibvent assembler dimanche
« prochain au lieu du Lédal près Villeneuve, ne saichant qu'ilz
« doibvent devenir, bien dit-on qu'ilz veullent aller assiéger mon-
« sieur de La Mothe-Rougier¹ à Pene, à cause qu'il faiet plusieurs
« ravaiges, thue et maltracte les pouvres habitans du dict Pene et
« jurisdiction et, parce que le dict sieur de Monluc n'est à présent
« en ces quartiers pour donner ordre à ce dessus, ont bien voulu
« représanter à l'assemblée ce qui se passe, les supplians y vouloir
« donner quelque ordre.

« Et, leur délégation faicte, s'estans retirés, le dict affaire mis en
« délibération et prins advis l'un après l'autre de ce qui estoit à se
« resoudre du dict affaire, lesdictz sieurs magistratz, consuls et
« juratz, aiant meurement oppiné par ranc et ordre, sur ce dessus
« ont conclud, resolu et arresté d'envoier deux ou trois notables
« personnes devers les dictz gens des Trois Estatz, avec les consulz
« du dict Monflanquin, pour parler à eulx et leur faire entendre la
« vollonté du Roy et de la court de Parlement de Bourdeaux, suy-
« vant l'arrest sur ce donné de se retirer chacun en leur maison à
« peyne de désobeissance et permis les tailler en pièces, le tout
« comme est porté par le dict arrest ; et, où ilz ne voudroient obéir
« au contenu d'icelluy, savoir leur résolution qu'ils ont délibéré de
« faire pour après y pourvoir comme sera advisé. Et, pour faire la
« dicte chevauchée ont prié Messieurs de Nargassier, de Lachieze,
« conseillers, et Baulac, capitaine et jurat, illec estans, vouloir
« prandre la dicte charge, et, en passant, aller trouver le dict sieur
« de Lamothe-Rougier pour savoir son intention et la faire enten-
« dre aux dictz gens de Trois Estatz, et aussi qu'il sera envoié mes-
« saiger exprès devers le dict sieur de Monluc et l'advertir de tout
« ce dessus...² »

Le projet avoué par les Croquans de s'attaquer d'abord au com-

¹ Sans doute Christophe de Montalembert, seigneur de Rogier, capitaine de cinquante hommes d'armes, mort en 1604, dont l'építaphe se voit dans l'église de Notre-Dame de Grâce, près de Penne.

² BB, 37, f° 240.

mandant de Penne allait être appuyé auprès de la jurade par les victimes de ce tyranneau ; les consuls durent intervenir. Ces faits sont ainsi relatés dans le procès-verbal de jurade du 6 juillet.

« Se sont présentés en ladite chambre Geofroy de Sordis et Anthoine Reyre, cappitaines de la juridiction de Penne d'Agenois, toutesfois de présent demeurant au bourg d'Autefaige en la juridiction dudict Penne, qui ont dict estre envoyés de la part des consulz et juralz de la dicte juridiction de Penne pour remonstrer à messieurs des trois ordres de la présent ville comme la cappitale du pays, comme ilz font à Messieurs de la présente assemblée, les injures, foulies, et ravaiges qu'ilz souffrent et endurent journellement en leurs personnes et biens en ladite juridiction de Penne, à l'occazion du sieur de Lamothe-Routgier, commandant au chasteau dudict Penne, lequel, avec les soldatz qu'il a dans ledict chasteau avec luy ont tant faict que les pouvres habitans dudict Penne ont esté contrainctz quitter et abandonner leurs maisons et, comme banys et exillés se retirer au boureg d'Autefaige ; outre plus, il leur a fort battu un de leurs consulz et en détient ung autre prisonier en grand destresse ; non comptant encores de ce, de son autorité privée les a collizés pour l'entretennement de sa garnison à telle somme d'argent que bon luy a semblé ; et, pour se faire paier, tous les jours leur faict courir sus, prandre les pouvres paisans, leur bestail et tout ce qu'il treuve en leurs maisons ; et par ainsi ilz les supplient leur permettre luy faire la guerre à leurs despens et que ce faisant il leur plaize leur aider et secourir tant de gens, canons que munitions de guerre, comme estant ceste ville la cappitale du pays et à l'obeissance du Roy, comme ilz sont aussi ; autrement et, où ilz ne voudroient secourir et aider suyvant leur réquisition, disent qu'ilz ont charge et pouvoir de protester contre eulx de tous despens, dommaiges et interestz et de se despartir de l'obeissance que les habitans de ladite juridiction de Penne doibvent à ceste dicte ville et de ce pourvoir par les meilleures voies qu'ilz verront estre affaire, attendu que par le mauvais traictement que le dict sieur de Lamothe leur faict ilz sont en si grand désespoir qu'il n'est possible de plus ; par ainsi les prient de leur donner advis et rendre responce.

« Sur quoy, par les dictz sieurs sus nommés aiant esté sur ce dessus meurement oppiné et délibéré par ranc et ordre à esté déterminé, conclud, résolu et arresté que, suivant la délibération prinse en l'assemblée des trois ordres dès le jour d'hier, cin-

« quiesme du présent mois, tenue en la présente maison de ville,
« Messieurs de Nargassier, de Lachèze, conseillers, et Baulac, jurat,
« s'en yront, s'il leur plaist, dès demain mesmes, à Pene d'Agenois
« devers Messieurs de Rougier et de Lamothe, père et filz, pour leur
« signifier l'édiet du Roy et leur faire entendre l'assemblée que se
« faict des gens du Tiers Estat du presant pays d'Agenois a Ville-
« réal pour venir faire le desgatz en leurs maisons et biens ès envi-
« rons du dict Pene ; en cas que lediet sieur de Lamothe ne veille
« rendre et remettre lediet chasteau de Pene soubz l'obéissance du
« Roy et charge des consulz du dict Pene, les prier à tous deux de
« bien et meurement poisser l'importance de ce faict, considérer la
« conséquence que cella peult amener ruyne et domage du pouvre
« peuble, et l'engagement qu'ilz font de leur honneur, mesme le dict
« sieur de Rougier père, qui a juré obéissance et fidellité et service au
« Roy; que par ainsi leur plaise au tout vouloir avoir esgard et pour
« esviter ces dangiers et ruynes vouloir entendre quelque bon accord
« avec les habitans du dict Pene et permettre que librement et seure-
« ment chacun retourne à sa maison et jouissent de leurs biens ; ce
« faict, qu'ilz aillent aussi devers les gens du dict Tiers Estat leur
« monstrier le dict édict du Roy et le leur signifier et du tout en faire
« procès-verbal pour la descharge de la Court. Et. en tout cas que
« les dits sieurs depputés ne puissent mettre d'accord le dict sieur
« de Rougier avec les consulz et habitans de la juridiction du dict
« Pene et esviter que les dicts gens du Tiers Estat en si grand
« nombre qu'ilz sont assemblez ne passent la rivière de Lot pour
« venir du costé de delà, qu'il seroit bon que lediet Reyre ou Sor-
« dis depputés du dict Pene, s'en allassent devers monsieur de Mon-
« luc, nostre sénéchal, pour lui remonstrer ce qui se passe sur ce
« faict, suyvant l'advis et commandement duquel ilz leur donneront
« secours et assistance de tout ce qu'ilz pourront car autrement ilz
« ne pouvoient rien faire ¹... »

La démarche des députés auprès du gouvernement de Penne ne devait avoir aucun résultat et cet échec fit craindre un mouvement offensif des Croquans, qui avaient été déçus. Citons encore le rapport fait par Nargassier :

• A dict tous ensemble estre partis jeudy dernier et le vendredy

¹ BB, 37, p 211.

« allirent au lieu de Routger, assistés du sieur de Foncaude, gou-
« verneur de Villeneuve ; et, estans assemblés dans ung bois où le
« dict sieur de Routgier ce treuva, luy feust remonstré les grandes
« plaintes et doléances que les pouvres habitans souffrent pour le
« mauvais tractement que le dict sieur de La Mote Routgier leur faict
« de les avoir houstés et prins de leurs maisons et biens, tellement
« qu'ilz ont heu recours à la force. c'estans les gens des Trois
« Estat appelés Croquans assemblés en nombre de vingt ou trente
« mil hommes pour faire rendre la dicte place de Penne et icelle re-
« mettre soubz l'obéissance du Roy, et qu'il estoict de besoing et né-
« cessaire d'y pourvoir de bonne heure ; et, après avoir longuement
« discouren, feust lors arresté que le dict sieur de Routgier preste-
« roie le serment de fidellité au Roy et qu'il yroiet au dict lieu et
« chasteau de Penne, criant : Vive le Roy ! et la tiendroiet soubz son
« obéissance, faisant faire le feu de joie et aultres alégresses, et que
« les habitans de la dicte ville de Penne seroient remis chacun en
« leurs maisons et biens, à la charge que les dicts habitans seroient
« tenuz bailler six cens escuz pour payer les soldatz que y es-
« toient dedans pour les congédier. Et, à ces fins, furent dressés
« articles quele dict sieur de Routgier promist signer à la charge que
« les dicts consulz de Penne estant à Antefage les signassent comme
« luy et que les dicts sieurs de Nargassier, Lachéze et Beulac
« escriroient aux gens des Trois Estatz ce retirer chescun en leur
« maison, ce qu'ilz firent.

« Et, le lendemain, voullant exécuter la dicte promesse et allant
« vers le dict lieu de Penne, auroient rencontré le lieutenant du
« juge du dict Penne lequel apporta lettre du dict sieur de Routgier
« disant par icelle qu'il avoiet parlé à son filz et ne voullioiet rien
« effectuer des dicts articles et qu'on ce pourveust comme bon leur
« semblera, ayant mandé aussy le dict sieur de Lamothe Routgier au
« dict sieur de Foncaude qu'à cause que le dict sieur de Nargassier
« l'avoiet menassé il ne voullioiet aucunement entretenir les dicts arti-
« cles ; que fust cause qu'ilz s'en retournarent au dit Villeneuve, et
« en après continuarent leur chemin vers les dicts gens des Trois
« Estats quy prenoient chemin de se retirer chacun en leur maison ;
« et estans advertis les dicts gens des Trois Estatz que tout ce que
« leur avoit esté escript estoit le contraire pour les raisons susdictes,
« ils prindrent en haine et rancune les dicts sieurs deputés telle-
« ment qu'ilz feurent advertis par aucuns de leurs amis que s'ilz
« alloient devers les dicts Croquans, ilz estoient en danger de per-

« dre la vie, tellement qu'ilz ont esté constrainctz s'en retourner sans
« faire autre chose ...¹ »

Monluc faisait alors une brillante expédition dans le Comminges. Tandis qu'il assiégeait Saint-Gaudens, le marquis de Villars rassemblait des forces en répandant le bruit qu'il se préparait à marcher au secours de cette place; mais les consuls furent avisés que c'était une feinte; tout cet effort devait, disait-on, tourner contre la ville d'Agen². Ils redoutaient d'autant plus cet assaut qu'une partie de la population étant occupée aux champs, la cité restait presque déserte. De plus, tous les habitants ne faisaient pas également preuve de zèle pour le nouveau parti; quelques-uns même avaient différé tout serment et restaient suspects.

La jurade décida que le sénéchal et le Parlement seraient informés des événements. Une garnison de 50 arquebusiers serait établie dans la ville. Les habitants qui n'avaient pas encore prêté serment recevraient une sommation d'avoir à remplir ce devoir dans les trois jours, sous peine d'être déclarés criminels de lèse-majesté et bannis.

On attendait avec d'autant plus d'impatience le retour du maréchal de Matignon que le Parlement de Bordeaux se déclarait impuissant contre tant d'adversaires. Cependant le ban et l'arrière-ban furent levés dans toute la province. Bourdeille, sénéchal de Périgord, aidé de la noblesse, tenait tête aux Croquans dans son gouvernement. Baranau, sénéchal d'Armagnac, convoquait à Lectoure les gentilshommes du pays. La noblesse répondit à ces appels et prodigua les assurances de dévouement au roi; mais elle profita de l'occasion pour se plaindre de la gabelle et des charges énormes qui l'appauvrirent. Des petits aux grands, tout le monde criait misère. Au commencement de juillet, les levées des Croquans s'étaient étendues dans le Condomois, dans l'Albret jusques aux Pyrénées.

Cette diversion permettait aux Ligueurs de se maintenir, tout en s'affaiblissant. Villars avait attendu vainement des secours de l'Espagne. Le bruit des victoires de Henri IV et du succès de toutes ses négociations devait contribuer à refroidir les partisans du chef

¹ BB. 37, f° 212. — On pardonnera ces longues citations des livres de jurade. Elles prouvent que de simples procès-verbaux peuvent avoir toute la valeur de vraies chroniques. Et combien ils perdraient à être refaits ou abrégés dans notre langue moderne !

² Jurade du 12 juillet. BB. 37.

ligueur et lui ôter l'espérance d'obtenir désormais l'appui de l'étranger.

Parmi les capitaines qui, dans ces circonstances critiques, rendirent le plus de services aux Agenais, il est juste de citer Lusignan, qui traitait maintenant en vrais amis ceux qui avaient embrassé la cause du roi ¹.

Une bonne nouvelle fut celle de l'arrivée du maréchal à Bordeaux. Les consuls députèrent aussitôt les sieurs de Boissonnade, de Vaur et de Redon pour lui exposer le triste état du pays et obtenir à tout le moins que l'entretien de leur petite garnison fût assigné sur les deniers des tailles. Monluc suivit de près, pour conférer de même avec Malignon. En partant, il promit de se fixer dans la ville d'Agen à son retour ².

Soit lassitude, soit faute de soldats ou de subsides, les chefs royalistes ne purent faire aucune campagne sérieuse dans l'Agenais. Le sénéchal convoqua une assemblée du pays, dont les décisions ne nous sont pas connues. Villars, qui n'était pas inquiet, était revenu de Grenade et concentrait ses troupes autour de Montpezat. Il fortifiait cette place et, vers le milieu d'octobre, il entreprenait le siège de Cours. On secourut les assiégés, ; le maréchal, passant par Agen, se flatta de bloquer efficacement Montpezat et chargea Monluc de l'entreprise ³.

Malignon profita de ce voyage pour se rendre compte de l'esprit public et voici, pour ce qui touche à notre sujet, le rapport qui fit au roi :

« Tout plain de noblesse me vint trouver audiet Agen, laquelle je
« recongneus très affectionnée au service de V. M., ceux de la ville
« aussy, mesmement les officierz et consulz, en présence desquels je
« parlay à l'evesque et aucunz du clergé de se tenir en debvoir ou
« qu'aultrement j'y emploierois mon auctorité, de sorte qu'ilz ser-
« viroient d'exemple ⁴. »

Les consuls avaient fait diverses requêtes au gouverneur ; les ré-

¹ CC. 328. — Comptes du 8 au 19 juillet. Les consuls firent des présents de vin à Monluc et à Lusignan.

² Jurade du 30 juillet. BB. 37. — Comptes du 4 au 23 septembre, CC. 328.

³ CC. 328. — *Arch. hist. Gir.* XIV, 326.

⁴ *Arch. hist. Gir.* XIV, 326.

ponses du maréchal se trouvent en marge de leurs cahiers et ce document confirme le rapport fait au roi.

Voici l'article relatif au clergé :

« Les consulz et habitans de la ville et cité d'Agen vous remon-
« trent très humblement que pour rendre plus affectionné le com-
« mung du peuple au service du Roy, il est expédiant que les ecclé-
« siastiques et mesmes les curés et precheurs aux prosnes, sermons
« et prières publiques soient exhortés de prier Dieu pour la santé et
« prospérité du Roy et tranquillité de ce royaume et le peuple
« admonesté par eulx de ce faire. »

En marge, au nom du maréchal : « Monsieur l'evesque de ceste
« ville a esté exhorté de ce faire, qu'il a promis de le faire effec-
« tuer sans aucune remise ny difficulté ; et, au cas qu'il ne le fist, les
« dictz consulz en advertiront Monseigneur le mareschal pour y
« pourvoir. »

De plus, les consuls avaient obtenu l'assurance qu'une sommation serait faite aux Ligueurs de mettre bas les armes dans huit jours et de prêter serment de fidélité au roi, sous peine d'être déclarés criminels de lèse-majesté.

Permis de courir sus au son du tocsin, et de tailler en pièces ceux
« qui vexent et ravagent le plat pais par prinses de personnes et
« bestail, exigent d'iceulx tailles et contributions indeues¹. . . »

La semonce comminatoire du maréchal et les plaintes des consuls prouvent que certains catholiques avaient transigé seulement du bout des lèvres. La Ligue avait conservé des partisans à Agen et cette certitude inspira aux ennemis le projet de faire une audacieuse tentative contre la ville.

Le 12 novembre, on sonnait le tocsin ; les consuls ordonnaient précipitamment aux habitants de prendre les armes. Ils avaient appris que des traîtres, conspirant avec les Ligueurs, allaient introduire les ennemis dans la place. Balthazar de Thoiras, sieur de Cauzac, le bras droit de Villars, nommé sénéchal d'Agenais par Mayenne, semble avoir conçu le plan de l'entreprise ; il devait donner de sa personne. Des échelles, cachées au lieu de Vaqué, devaient être appliquées aux murailles. Les habitants d'Agen s'étaient endor-

¹ BB 37, P 220. — Ces requêtes et les décisions en marge signées par Matignon sont datées d'Agen, 9 octobre 1594.

mis dans une fausse sécurité et le hasard seul avait fait découvrir ce complot.

Une répression sévère servit d'exemple : un des traîtres, nommé George, fut exécuté ; un autre, nommé Pinson, appréhendé tandis qu'il s'enfuyait au-delà de la Garonne, fut mis aux fers. Le roi prononça la confiscation des biens du sieur de Cauzac. Les Agenais firent une procession générale pour rendre grâce à Dieu de les avoir sauvés¹.

Le premier consul Boissonnade, en rapportant ces événements à la jurade, ajoutait que malheureusement tout n'était pas fini : lui, qui, dans l'exercice de ses fonctions, avait toujours fait preuve de décision et d'énergie, laissait tomber ces paroles de découragement : « On voit que c'est comme un abîme qu'on s'y plonge tant plus on va à l'avant, ne sachant ce qui en sera fait encore. »

Comme toujours, il fallut en revenir à mieux organiser les gardes à restaurer sur leurs points faibles les remparts de la ville du vieil Agen cent fois refaits de pièces et de morceaux disparates.

Cependant l'heure était proche où devaient cesser les préoccupations de tous les jours, les corvées si lourdes de la garde, les alarmes dans les villes, la désolation dans les campagnes périodiquement foulées et ravagées.

En vain le marquis de Villars avait tenté de s'établir fortement à Montpezat, dont il avait donné le commandement à Thoiras, en vain il avait essayé de se concilier les Croquans qui campaient en permanence à Cauzac, sur les domaines de son lieutenant dévoué, il sentait se dissoudre les éléments de résistance contre un roi qui devenait populaire. Voyant la cause de la Ligue perdue, il s'avisa qu'il avait des intérêts à ménager : la baronnie de Montpezat appartenait à la duchesse de Mayenne, que cet état de guerre privait de ses revenus. Il en vint à entamer des négociations. Harcelé par les arrêts du Parlement de Bordeaux et les ordonnances du maréchal, abandonné par ses vassaux d'Aiguillon, combattu par les gens de Clairac, surveillé de près du côté d'Agen par Montluc et Lusignan, il ne pouvait attendre d'être réduit à la possession d'un coin de terre pour y

¹ BB. 37. Jurade du 18 novembre. — BB. 36. Ordonnance du 12 novembre. — CC. 328. Comptes du 1^{er} au 28 novembre, *passim*. — *Vieux papiers du château de Cauzac*, p. 28, — *Doc. inéd.*, p. 199.

soutenir une dernière lutte dont l'issue ne devait pas être douteuse. Il mit quelque temps, il est vrai, à se résoudre, comme pour épuiser les chances de la fortune et tomber avec honneur, mais, à partir de la fin de l'année 1594, les Agenais n'avaient plus à le craindre.

A cette date, dans le pays, des agents de toute sorte s'entremettaient entre les Royalistes, les Ligueurs et les Croquans. Sourdeau, Grimoard et l'abbé de Pérignac agissaient auprès de Villars ; Gérard Rigal et Joseph de Laville, capitaines du Tiers-Etat, prêchaient la soumission à leurs compagnies ; un Agenais, le médecin Boissonnade, avait aussi gagné la confiance de ces terribles Croquans au point qu'il avait été proclamé par eux général. Les troupes qu'il avait sous ses ordres campaient paisiblement à une lieue d'Agen, à Grandfont et les bourgeois Beaulac et Pélicier allaient conférer avec elles. Les consuls d'Agen, ayant compris que le moyen le meilleur de rallier ces faméliques était de leur fournir des vivres, envoyaient du pain aux Croquans de Cauzac. On tirait par là de ces intelligences pour se mettre en rapport avec les bandes qui occupaient toujours Villeréal et celles que l'on savait plus récemment établies à Eysses et à Clairac. La persuasion suffit à les dissoudre peu à peu. Ces malheureux paysans, poussés à la révolte par l'excès des souffrances, ne furent pas massacrés dans l'Agenais comme en d'autres pays où ils furent traqués jusques au dernier ainsi que des bêtes fauves¹.

Rigal et de Laville avaient déclaré aux consuls avoir « certain
« expédians qu'ilz ont dict avoir esté trouvés pour empescher la
« guerre et oster la garnison de Montpezat au sollagement du peuple
« et de tout le pais sans qu'il conste rien au Roy ny que pour ce le
« peuple en puisse souffrir aulcune foule ny opression.... »

Ces expédients mystérieux, au sujet desquels les capitaines du Tiers-Etat ne s'étaient pas autrement expliqués, on en devine sans peine la nature. En prouvant aux soldats enrôlés pour la Ligue, de même qu'aux autres, qu'ils avaient tout à perdre en continuant la guerre il était facile de leur faire déposer les armes.

Le 2 mars 1595, la dernière place forte occupée dans l'Agenais par le parti de la Ligue, le château de Montpezat se rendit. Thoiras obtint du maréchal des conditions avantageuses pour lui et pour la garnison ; le roi de France lui accorda des lettres de grâce.

¹ BB. 37. Jurades du 5 janvier 1595 au 3 avril. — CC. 328 et 329. — Comptes des consuls, *passim*. — *Vieux papiers du château de Cauzac*,

Les Agenais furent chargés de démolir toutes les fortifications nouvellement construites à Montpezat. Malgré tout, à peine rassurés, ils continuèrent quelque temps à faire la garde. C'était peine inutile. Ils n'eurent plus dès lors qu'à travailler à réparer les maux de la guerre, à conjurer la famine, à payer les dettes de la ville, qui s'élevaient à la somme de 8,000 écus¹.

Nous voici arrivé aux termes d'une étude dont l'étendue a dépassé nos prévisions. Le sujet méritait assurément d'être traité avec quelque ampleur. Il comprend cette période de transition si intéressante qui marque le dernier terme des franchises communales. Au xvi^e siècle, la république agenaïse était encore à demi indépendante. Les consuls avaient de grands pouvoirs ainsi que le prouvent leur haute direction sur les affaires de tout le pays, leur initiative dans la guerre et le soin jaloux qu'ils eurent constamment de rester seuls maîtres dans la ville. Nous les avons vus s'aider des gouverneurs, des sénéchaux et des capitaines sans leur obéir au delà des limites que leurs vieux privilèges imposaient même aux souverains. Ces prérogatives des magistrats municipaux impliquaient une responsabilité grave dans les circonstances critiques. Mais, comme les caractères se trempent dans la lutte, la jurade agenaïse, cependant chaque année en partie renouvelée, ne parût jamais au-dessous de sa tâche. A l'œuvre nous l'avons jugée. Son énergie soutenait si bien les habitants que, plus de dix fois, ils évitèrent de grands désastres.

Aussi les noms des consuls d'Agen qui remplissent ces pages devraient-ils être connus à l'égal de ceux des capitaines, si la notoriété que donnent les chroniques était proportionnée aux services rendus. Il n'en est pas ainsi. Et puis, au cours de ces guerres de religion, de si grands acteurs occupent la scène dans notre pays même qu'ils absorbent l'attention fatalement. On puisera peut-être quelques éléments pour l'histoire de ces grands personnages dans les textes agenaïses que j'ai signalés en les utilisant.

A partir de l'époque où se termine ce récit, les institutions sur lesquelles reposait la commune d'Agen furent peu à peu modifiées profondément. Avant Richelieu, Henri IV ouvrit les brèches et, depuis,

¹ *Vieux pap.* ibid. — BB. 37 et FF. 43. Jurades. — CC. 92 et 329, Comptes de la ville.

les confirmations de privilèges ne furent plus qu'une formalité sans conséquence¹.

Ce roi affermit la pacification religieuse dans notre pays, comme partout, par l'édit de Nantes. On se ressentit aussi de l'ordre qu'il mit dans les Finances. Les quinze années de paix qui furent assurées permirent à l'Agenais de se relever de ses ruines. C'est beaucoup pour un règne si court.

Toutefois nulle grande réforme sociale ne fut réalisée. La postérité a bien retenu le vœu philanthropique de la poule au pot. Mais un roi qui se proclame le véritable ami du peuple doit-il se contenter d'un souhait ? Ne pouvait-il pas soumettre aux charges communes les biens si considérables de la noblesse et du clergé, sauf à payer au moyen du taillon les services militaires ? C'était de toute justice et les charges du Tiers-Etat eussent été allégées. Dans notre pays d'Agenais, nombre de gentilshommes avaient profité des troubles pour augmenter arbitrairement les redevances de leurs tenanciers². Henri IV, qui savait mieux que personne de quelle façon son royaume avait été mis au pillage, ne devait-il pas au moins assurer la réparation de telles injustices qui duraient encore et qui menaçaient de peser sur l'avenir ? Son devoir était d'ouvrir toutes les voies judiciaires aux vassaux pressurés par leurs seigneurs, de leur rendre facile, même au moyen de grandes enquêtes, la revendication de leurs droits. Les inégalités ne furent pas effacées ; les abus continuèrent jusques à la chute de cette vieille monarchie si décriée et si compromise par les derniers Valois, puis restaurée dans tout son éclat par le petit roi de Navarre devenu Henri-le-Grand.

G. THOLIN.

¹ J'ai effleuré le sujet dans une étude sur les *Tailles et impositions au pays d'Agenais*. (*Recueil*, 2^e série, t. iv.) Je rappellerai seulement cette phrase prophétique que Selves, député à Paris en 1605, pour obtenir le rétablissement des Etats du pays supprimés par Henri IV, écrivait aux consuls d'Agen : « Après cela vous verrez bien de choses plus dommageables : Adieu libertés, privilèges ! Charges consulaires ne seront plus en leur lustre ny pouvoirs. »

² Dans le cours de cette étude, on a pu remarquer quelques mentions d'usurpations de ce genre. De plus amples détails se trouvent dans deux autres ouvrages : *Cahiers des doléances du Tiers Etat du pays d'Agenais aux Etats Généraux* ; — *Ville libre et barons*.

ÉTUDES RUSTIQUES D'APRÈS NATURE

LE FEU DE LA SAINT JEAN

Il y a quelques années, M. Alexandre Bertrand écrivait ce qui suit, au cours d'une étude sur les feux de la Saint-Jean, publiée dans le *Magasin Pittoresque* : « Ce sont là de vieux, de très-vieux usages, dont il n'est que temps de recueillir les dernières traces. Il y a deux siècles, dans presque toutes les parties de la France, une cérémonie semblable se célébrait, chaque année, à pareil jour, sous le patronage du clergé et des plus hautes autorités civiles. A Paris, le feu de Saint-Jean était allumé sur la place de Grève, en présence du roi. Dans dix jours, quelques feux de joie s'allumeront encore en province; mais le caractère religieux de la fête se perd de plus en plus. On ne le retrouverait guère qu'en Bretagne, dans la Bretagne bretonnante¹. »

Cette antique coutume est-elle en aussi complète décadence que semble le croire l'éminent directeur du musée de Saint-Germain ? Il faudrait se livrer à une enquête très-sérieuse avant de pouvoir l'affirmer. En tout cas cette coutume subsiste encore, aussi vivace que jadis, dans notre Midi, où elle conserve intégralement son caractère religieux.

Vivra-t-elle longtemps ? Il est permis d'en douter, car elle n'est pas compatible avec les développements de l'industrie moderne et de l'instruction primaire telle qu'on la comprend aujourd'hui. Il importe donc d'en faire sans retard des descriptions assez exactes pour servir de documents aux folk-loristes de l'avenir. C'est

[1] *Magasin Pittoresque*, 2^e série. Tome III, p. 172.

ce que je tente aujourd'hui avec tout le respect pour la vérité dont pourrait être capable un reporter sérieux qui serait quelque peu ethnographe en même temps.

Monteils en Quercy, 23 juin 1893, veille de la Saint-Jean.

Il est huit heures et demie du soir et la nuit est presque complète. Dans l'azur assombri se traînent des nuages vastes et lourds, gonflés d'orages et de pluie. Par instants la lune apparaît entre leurs masses formidables, blafarde, à demi voilée par de légères nuées cotonneuses qu'elle revêt de teintes irisées, mais pâles et froides comme en une nuit d'hiver. L'arc-en-ciel dans la journée, la parasélène ce soir ; après la longue sécheresse qui nous a cruellement éprouvés, l'humidité de l'atmosphère nous prodigue ses plus beaux spectacles. Au couchant règne encore une délicate lueur pourprée, pareille au lointain reflet d'un immense incendie.

La lumière agonise dans le ciel ; sur terre, elle est définitivement vaincue, et la nuit étend paisiblement son voile sur la nature endormie. Le paysage se simplifie, se réduit aux linéaments principaux : la route toute blanche, le grand « patus communal » aride et pelé, la haute croix de fer sur son socle de pierre, ayant à côté d'elle un amoncellement de bois sec autour d'une forte perche, un épais rideau de peupliers dont le vent d'ouest balance mollement les cimes, qu'il remplit de mélancoliques rumeurs. Le village d'un côté, l'église et le château de l'autre, disparaissent entièrement dans l'ombre.

Majestueuse et simple, la scène paraît avoir été disposée par un machiniste de génie pour la cérémonie qui va s'y déployer.

La cloche tinte lentement, des chants alternés retentissent, une belle prose latine égrène au vent ses sons harmonieux. La procession apparaît, défilé mouvant et sombre qu'étoilent les lueurs des cierges. Elle avance lentement, contourne le bûcher auprès de la croix, puis se tronçonne, espace ses groupes et s'arrête enfin, les femmes à gauche, les hommes à droite, le curé en face, de l'autre côté, avec le maire, les chantres et quelques notables de la commune.

Les psalmodies recommencent, lentes et graves ; les chantres tiennent leur cierge à la hauteur du livre, et la lumière éclairant

leur figure seule, l'on dirait des spectres étranges dont la tête vivante repose sur un corps de fantôme.

La nuit est venue, complète, sans une lueur et sans une étoile ; les nuages ont achevé de remplir l'immense voûte du ciel, comme pour permettre au feu de la Saint-Jean de briller de tout son éclat.

Le curé, ayant l'étole sur le surplis, s'avance enfin vers le tas de bois sec, suivi par le maire. Tous les deux approchent leur cierge de la paille placée sous les bourrées. Un léger pétilllement retentit, un flot de fumée blanche roule pesamment ses volutes, puis la flamme paraît, court, serpente, enlace les branches noires, monte à l'assaut du léger édifice, à l'intérieur duquel elle gronde quelques instants, impatientée de sa prison, puis éclate impétueusement au dehors et brandit en triomphe, ses langues de feu, ses pointes et ses crêtes au-dessus des épines et des ramées.

Le curé a repris son poste et bénit le feu ; d'un beau mouvement rythmique, le goupillon se lève et puis s'abaisse vers la feuillette ; les assistants s'inclinent, les plus vieux se découvrent avec respect.

Le spectacle est grand, magnifique. Le bûcher n'est plus qu'un grand brasier, qu'un entassement de brandons, pareils à des tiges de métal incandescent, autour desquels les flammes aux langues bifides et ondulées s'enlacent en crépitant, s'escaladent à l'envie, s'enlevant d'un seul jet comme pour atteindre aux nues. Des flots de lumière vivement projetés frappent les sommets des peupliers, les font surgir un instant de l'obscurité dans laquelle ils se replongent bientôt. C'est le combat de l'ombre avec la clarté et celle-ci est, à présent, la plus forte. Elle s'élance victorieuse contre sa sombre ennemie, elle la provoque, elle la frappe de toutes parts et lui dispute les divers points du paysage. Les ténèbres reculent, et dans cette clarté d'incendie, les groupes de la procession semblent échappés d'un tableau de Rembrandt, de la cohue confuse qui se presse autour du Christ rayonnant dans la *pièce aux cent florins*. Leur gravité est extrême ; ils s'associent de tout cœur à la pittoresque cérémonie, et c'est à peine si les enfants se taquinent, absorbés qu'ils sont dans l'admiration du feu. Un événement qui survient peut à peine distraire les assistants de cette contemplation pieuse. C'est un beau troupeau de bœufs rentrant du pâturage et s'obstinant à suivre le chemin habituel malgré la procession qui l'obstrue. Les bouviers crient, se démènent, distribuant largement les coups de bâton. Les bonnes bêtes effarées, après avoir hésité un instant, obliquent à gauche et détalent au grand trol après avoir fran-

chi un fossé. Aucun des assistants n'a bougé, c'est à peine si quelques enfants ont ri.

Pendant les flammes s'abaissent, elles calment leur fureur. Le cercle de l'obscurité se resserre. Le feu était un géant tout à l'heure, maintenant il rampe vaincu sur son brasier et laisse le clair obscur envahir jusqu'à la grande croix au pied de laquelle il agonise. La procession se reforme alors et reprend le chemin de l'église.

Mais tout le monde n'est pas parti. Les uns sont restés pour sauver le feu, les autres, les plus nombreux, pour lui dérober quelques tisons qui pendant une année doivent préserver leurs maisons de la foudre. On se rue à l'envi sur le foyer qui ne se défend plus ; l'on en arrache les brandons qu'on piétine pour les éteindre ou qu'on brandit en signe de victoire, ou pour narguer les moins bien partagés. Peu de sauteurs cette année. Est-ce pour se conformer aux instructions du curé ? N'est-ce pas plutôt parce que la grande perche est restée debout au milieu du feu, défiant les plus intrépides ? On l'attaque avec des tisons, avec des pierres. A chaque coup elle vibre et vacille en secouant des étincelles, mais elle résiste toujours. Alors le plus intrépide de la bande joyeuse s'élance, d'un bond prodigieux va la saisir au sommet qui est déjà éteint, et, l'entraînant, dans son élan, la couche par terre. Le feu est définitivement vaincu, et les petits clercs, qui ont pu enfin s'échapper de l'église, le franchissent à l'envi, riant, culbutant, emportant de la braise à leurs souliers.

Avides de prendre leur part des fatidiques tisons, les grandes personnes accourent à leur tour. Malheureusement pour elles, il n'en reste presque plus, et tous ceux qui n'ont pas chargé un ami de leur en recueillir devront se contenter des modestes charbons sur lesquels le garde champêtre répand de l'eau abondamment par crainte d'incendie.

La cloche jette toujours aux échos les éclats de sa grande voix. Infatigablement elle résonne, pendant que les paroissiens se dispersent en secouant leurs brandons qui brillent dans la nuit comme des serpents de feu.

Le premier acte de la fête solsticiale est terminé. La religion y a présidé et beaucoup se sont réjouis en commémoration de la naissance de saint Jean-Baptiste, comme l'ange l'avait prédit à Zacharie. Cette intervention de l'Eglise se légitime, en dehors de toute autre préoccupation, par l'opposition symbolique de la Saint-Jean à la Noël. Le Précurseur fut le dernier des prophètes ; avec lui s'éteignait le soleil de l'ancienne alliance, tandis que le soleil de l'alliance

nouvelle se levait avec Jésus-Christ. « Le jour augmente lorsque se lève le Sauveur du monde, a dit saint Augustin, il diminue lorsque naît le dernier des prophètes ¹. » Le solstice d'hiver et le solstice d'été, c'est à-dire Noël et la Saint-Jean d'été, symbolisent donc la marche et le développement de la révélation. En instituant la fête du Précurseur, l'Eglise a poursuivi le Paganisme jusque dans ses rites les plus invétérés ; le Paganisme s'est écroulé, mais qui oserait affirmer que la superstition ne se glisse pas furtivement dans la fête de saint Jean Baptiste ?

24 juin. Fête de saint Jean-Baptiste.

Oui, la superstition se glisse sournoisement à côté de la fête chrétienne. Je viens de revoir le lieu où la feuillette flambait hier soir, il y reste à peine un peu de cendre. Tous les morceaux de charbon, les moindres bouts de branches brûlées ont été emportés, et c'est là une des pratiques superstitieuses contre lesquelles Bossuet met en garde les fidèles, dans le catéchisme de Meaux. Il est vrai que rien n'est plus précieux que ces charbons pour les paysans du Quercy. J'ai interviewé, sur ce sujet délicat, un très honnête cultivateur, moral et religieux s'il en fut, très religieux même. j'y insiste à dessein, et il m'a raconté des merveilles sur les charbons de la « *jouanado*. » Voici, comme exemple, un fait qui lui est personnel.

Etant tout enfant, me dit-il, je fus très gravement atteint d'une fièvre pernicieuse. Je restai malade au moins six mois, aucun remède n'agissait. Ma pauvre mère — que Dieu ait son âme — se désolait, lorsqu'un beau jour une voisine lui enseigna un remède qui consistait à piler de l'ail recueilli le matin de la Saint-Jean, avec quelques parcelles de charbon de la « *jouanado* », d'en faire des cataplasmes et de me les appliquer aux quatre poulx. Ma pauvre mère essaya, quoique sans grande confiance, et le lendemain j'étais guéri. Jamais plus je n'ai eu « les fièvres. »

Les charbons du feu de la Saint-Jean font mieux que guérir, dans certaines circonstances ils peuvent révéler les choses secrètes et cachées. Voici ce qui m'a été rapporté, en octobre 1891, par Sydonie L..., la propre fille du paysan dont je viens de relater la guérison.

(1) S. Augustin, Sermo XII. in Natal. Domini,

Souffrante depuis longtemps, elle résolut d'aller consulter la *débino*. La *débino* en Quercy, est une sorte de sorcière orthodoxe et bonne catholique, dont la spécialité est de reconnaître dans les maladies l'action des âmes du Purgatoire réclamant des prières ou des messes, et de découvrir au moyen de procédés spéciaux de divination les saints divers auxquels il faut adresser ses prières pour chasser telle maladie ou telle influence mauvaise dont la cause n'est pas connue. Celle à laquelle s'était adressée Sydonie L..., est une bonne vieille grand'mère, appartenant à une famille très honorable au milieu de laquelle elle vit, entourée d'un respect mérité. En outre, ses consultations sont gratuites, preuve à peu près certaine que le charlatanisme est, chez elle, tout à fait inconscient et se confond avec les pratiques superstitieuses dont elle a le secret. Après avoir longuement questionné la jeune fille sur l'affection dont elle était atteinte, elle remplit un vase d'eau, y plaça un petit morceau de charbon de la Saint-Jean, et consacra le tout par des prières et des formules mystérieuses. Ces préparatifs accomplis elle annonça à sa cliente qu'elle allait nommer les saints l'un après l'autre, et qu'au nom de celui qu'il faudrait plus particulièrement invoquer, le morceau de charbon cesserait de flotter sur l'eau et tomberait au fond du vase. Ainsi fut fait, et à peine le nom de saint Roch était prononcé que le petit morceau de charbon disparaissait sous l'eau. L'expérience plusieurs fois répétée produisit toujours le même résultat au grand étonnement de la petite Sydonie.

L'ail recueilli le matin de la Saint Jean jouit de propriétés non moins précieuses. Ses gousses, cachées dans les écuries, préservent les bestiaux de diverses maladies ; placées avec le blé réservé pour la semence, elles empêchent le charbon d'attaquer les récoltes futures. La valeur des feuilles de noyer n'est guère moindre, bien qu'il ne m'ait pas été possible d'apprendre d'une façon bien précise la vertu particulière dont elles jouissent. Il est certain toutefois que, reste probable des antiques Palilia, de petits rameaux de noyer sont fixés sur la façade de toutes les maisons de Monteils, ce matin, et qu'ils y resteront jusqu'à ce que le vent et la pluie les aient détruits.

Revenons au rite caractéristique de la fête, c'est-à-dire au feu de joie. Hier au soir, dans chaque paroisse, l'Eglise catholique a allumé le sien, pour bannir de la fête solsticiale, comme le dit Bossuet, « les superstitions auxquelles cependant, après tant de siècles, les populations ne peuvent se résigner à renoncer. » Ce soir, pour faire ce que leurs pères ont toujours pratiqué, nos paysans allument les leurs

de toutes parts. Au lieu d'un seul par paroisse, il y en a des centaines, et certainement, s'ils brillent ainsi devant toutes les fermes, ce n'est pas en l'honneur du prophète farouche qui se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage.

Etrange vicissitude des choses les plus vénérées ! Les dieux sont en poussière, comme a dit un poète ; le Grand Pan lui-même est mort, comme le proclama cette voix mystérieuse qu'on entendit dans l'Archipel, au iv^e siècle. Varuna, Souria, Hay, toutes les incarnations védiques du dieu de la lumière, sont allés rejoindre Jupiter et Apollon, dans cette île désolée de la mer du Nord, où Henri Heine a placé ses dieux en exil. Et cependant le rite le plus caractéristique de leur culte survit toujours immuable, immortel....

De mes fenêtres, je domine un horizon immense, des rochers blanchâtres du Lot aux collines bleues de la Lomagne. Il n'est pas un point de ce vaste cirque ondulé où je n'aperçoive un feu brillant dans la nuit. Peu de spectacles sont aussi émouvants. Parfois on dirait qu'une constellation d'étoiles est tombée sur la terre. D'autres fois, à voir les points brillants surgir successivement au sommet des côteaux, l'on croit avoir sous les yeux de mystérieux signaux, et la mémoire, remontant au temps des Atrides, croit entendre les personnages d'Eschyle apprenant ainsi la chute d'Illion :

LE CHŒUR.

• Et quel messager a pu si promptement apporter cette nouvelle ?

CLYTEMNESTRÉ.

• Vulcain, les rayons éclatants qu'il a lancés du mont Ida. De fanal en fanal, le feu messager a envoyé jusqu'ici la nouvelle. De l'Ida, elle passe au promontoire d'Hermès, dans Lemnos ; après Lemnos, le mont de Jupiter, l'Athos la reçoit, et le troisième fanal s'allume : immense, flamboyant voyageur qui porte la joie, il franchit d'un bond la croupe des mers. »

Mais ces éclatantes lueurs qui constellent si magnifiquement nos collines endormies ne répondent plus à des besoins d'une nature aussi grave. Agni, Helios, Apollon, sont oubliés. Palès ne reçoit plus d'hommages, bien que les « jeunes bergers » fassent encore « passer rapidement leur corps généreux à travers les amas embrasés de paille » comme Ovide¹ le leur conseillait après l'avoir pratiqué main-

¹ Ovide. *Fastes*, livres iv, v. 720 et suiv.

tes fois lui-même. Les derniers signaux par le feu ont été vus sur les côtes de l'Ecosse avant la bataille de Trafalgar. La feuillette flambe toujours aussi joyeusement qu'aux temps lointains où, sacrifice consacré, elle recevait les libations du soma, mais elle ne sert plus qu'à prévenir des meaux de reins ceux qui se chauffent à sa flamme, qu'à amuser les enfants et qu'à satisfaire le besoin impérieux qu'éprouvent les gens de la campagne de suivre fidèlement les coutumes transmises par les ancêtres. Pourtant, si dénaturé, si inconscient qu'il soit, l'ancien culte des grandes forces de la nature s'affirme toujours en opposant ce feu du 24 juin à celui qui s'est allumé la veille en l'honneur du Précurseur.

Ainsi tout a été vain pour extirper entièrement le Paganisme du cœur de nos paysans. Il a capitulé avec l'Eglise, il laisse ses sectateurs inconscients célébrer pieusement la fête de celui qui prêchait la repentance dans les déserts, mais il leur donne le mot pour allumer tous ensemble, à la même heure, le feu du solstice et pour renouveler obstinément toutes les pratiques mystérieuses que Bossuet a énumérées dans le *Catéchisme de Meaux*.

Sainte-Beuve disait-il donc vrai quand il écrivait ces deux vers de l'*Eglogue napolitaine* ?

Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit :
Mais Pan, tout bas s'en moque et la Sirène en rit.

JULES MOMMÉJA.

LES ROMAINS A TABLE¹

Après les héros d'Homère, Akhilleus aux pieds légers et Agamemnon roi des peuples qui, sous les murs de Troie, buvaient comme des dieux, faisaient griller des bœufs entiers et se nourrissaient du dos bien roti d'un porc engraisé, les mangeurs les plus intrépides de l'antiquité ont été les Romains. Chez eux la goinfrerie était d'institution nationale. La légende nous raconte que Romulus, le fondateur de la ville, qui habitait dans une hutte couverte de chaume sur la roche du Capitole, était obligé d'inviter les quelques brigands qu'il avait ramassés autour de lui à user plus modérément du vin délicieux que l'on récoltait sur les collines d'Albe. Les vieilles congrégations sacerdotales des Luperques, des Saliens, des Augures, des Pontifes, fondées suivant les uns par Numa, le successeur de Romulus, suivant d'autres, plus vieilles que la ville elle-même, célébraient tous les ans des festins dont la richesse et l'abondance furent de bonne heure légendaires. De bonne heure on disait : boire comme un Salien, manger comme un Augure, festoyer comme un Pontife.

L'une de ces confréries, les Arvales, était chargée du culte de la « Terre nourricière. » Tous les ans, lorsque Flore riait dans la campagne, et que Favonius, de ses souffles attiédés, caressait la cime déjà verte des grands arbres, les Arvales, vêtus de longues robes blanches, la tête ceinte d'une couronne d'épis, demandaient à leur déesse de préserver de tout fléau destructeur les récoltes naissantes. Ces fêtes duraient trois jours. Le programme nous en a été conservé :

¹ Conférence publique faite à Agen, le 17 avril 1893.

Premier jour : Réunion chez le chef de la confrérie. — Sacrifice du vin et des prémices de la terre. — Puis, *banquet somptueux*.

Deuxième jour : Purification des objets du cultes. — Exécution du chant des Arvales. — Election des dignitaires. — *Banquet somptueux*.

Troisième jour : Unique occupation : *banquet somptueux*, suivi d'une retraite aux flambeaux.

Mais la déesse, comme toute déesse romaine, était très méticuleuse et très exigeante. Mille occasions surgissaient où il fallait lui immoler de nouvelles victimes pour apaiser sa colère. Avait-on à réparer une vieille porte du temple, qui tombait en débris : il fallait des purifications, des expiations, et l'on festoyait. Fallait-il couper une branche gênante dans un bois sacré, arracher un arbre mort : on sacrifiait encore, puis on festoyait. Fallait-il élire par cooptation un nouveau membre du collège : on se préparait à la cérémonie par un long et riche banquet.

Les Saliens avaient des fêtes qui duraient vingt jours, du 1^{er} au 24 mars. Vingt jours de fête, vingt jours de festin.

Ces agapes étaient fort nombreuses; elles étaient innombrables, nous dit Varron. Et quels festins, c'était ! Ces jours-là, le marché avait une animation extraordinaire : les paons venus de Samos, les thons de Chalcédoine, les murènes de Sicile, les jambons et lessaucissons de Mayence, les escargots d'Afrique affluaient en quantités prodigieuses. Tous les prix, ces jours-là, étaient doublés. Les prêtres, nous dit encore Varron, *brûlaient* le marché.

A côté de ces festins officiels, il y avait encore les festins pieux, auxquels les dieux eux-mêmes prenaient part. Le prêtre, après avoir sacrifié une brebis ou un taureau à la divinité, mangeait une partie de la viande du sacrifice; c'était une communion pieuse : le prêtre et le dieu s'asseyaient à la même table, l'homme était le convive de la divinité. D'autres fois, on servait sur une table grossière des légumes et d'autres aliments de peu de prix. Les statues des grands dieux, couchées sur des lits de pourpre, étaient rangées autour de la table et semblaient prendre leur part de ce festin modeste offert par des mains pieuses. Pendant ce temps, tout un peuple de suppliants prosternés autour d'eux imploraient avec des pleurs et des prières leur protection puissante.

Ces coutumes pieuses et simples dégénérèrent bien vite. Le prêtre assis à la table de la divinité prit pour lui la plus grosse part. Il brûla sous le nez du dieu le foie, les cornes et les pieds du bœuf ou du

bélier et garda le reste pour lui. Un peu de fumée puante et de la corne brûlée pour le dieu ; pour l'homme les filets et les entrecôtes. Ou bien, tandis que les statues, sur leurs lits, somptueux, contemplaient un maigre plat de harico's, les prêtres, dans une autre partie du temple, s'asseyaient à un ample festin, auquel, d'ailleurs, ils invitaient leurs amis. Tous les ans, le 13 novembre, après le sacrifice annuel à Jupiter Capitolin, la divinité nationale des Romains, les pontifes organisaient un festin monstre auquel ils invitaient tout le Sénat. L'aristocratie romaine dinait ce jour-là chez ses dieux, et les dieux la traitaient comme il sied à des habitants de l'Olympe.

Il vint un jour où les prêtres se déclarèrent incapables de suffire à l'organisation de tant de fêtes. On créa un collège spécial — une sorte de confrérie des cuisiniers sacrés — qui n'eut d'autre mission que de régler ces banquets. Ceci se passait vers 200 avant Jésus-Christ. Ils furent d'abord trois, puis sept, puis dix au temps de César.

Nous avons conservé le menu d'un de ces repas, donné par Lentulus vers le milieu du dernier siècle de la République pour célébrer sa nomination de flamine de Jupiter. Le repas se compose de trois parties : d'abord une sorte de collation avant le repas proprement dit, puis les entrées, enfin les rôts. Nous n'avons pas le menu du dessert. La collation a deux services, composés chacun de hors d'œuvre et de quelques entrées légères. Je laisse maintenant la parole au registre des pontifes : « Le neuvième jour avant les calendes de septembre qui fut celui où Lentulus fut inauguré flamine de Jupiter, sa maison fut décorée de la manière suivante : dans la salle du festin furent dressés des lits d'ivoire, sur deux desquels étaient couchés les pontifes Q. Catulus, M. Œmilius Lepidus, D. Silamus, C. Coësar, roi des sacrifices, P. Scœvola Sextus, Q. Cornelius, P. Volumnius, P. Albinovanus et L. Julius Coësar, augure, qui fit la cérémonie de l'inauguration de Lentulus. Le troisième lit était occupé par Popilia, Perpennia, Licinia et Arrantia, vierges vestales, par la flamine Publicia, femme de Lentulus, et par sa belle-mère Sempronia. Voici en quoi consista le festin :

• *COLLATION. — Premier service.* — Oursins ; huitres crues à volonté ; pelorides (sorte de gros coquillage) ; spondyles (mollusque) ; grives aux asperges ; poule grasse ; pâté d'huitres et de pelorides ; moules noires et blanches.

• *Deuxième service.* — Spondyles ; huitres douces ; orties de mer ; becfignes ; côtelettes de chevreuil.

• **ENTRÉES.** — Côtelettes de sangliers ; becfigues ; pâté de poulet ; coquilles de pourpre.

• **ROTS.** — Ventre de truie ; hure de sanglier ; poissons ; canard roti ; fricassée de canard sauvage ; roti de lièvre ; poulet roti.

• **ENTREMETS.** — Crème ; gâteaux du Picenum. •

Quel dommage que nous ne sachions rien des vins et du dessert d'un si copieux dîner ! Ce riche menu nous a été conservé par les registres des pontifes, et ce seul fait montre l'importance que l'on accordait à Rome à ces sortes de cérémonies.

Les histoires cependant ne tarissent pas sur la sobriété et la simplicité des premiers Romains. Lorsque les ambassadeurs samnites vinrent trouver Curius Manius Dentatus, le vainqueur de Pyrrhus, trois fois triomphateur, pour traiter avec lui, ils le trouvèrent dans sa cuisine occupé à peler des raves pour son souper. Fabricius mangeait dans une écuelle de bois. Caton se nourrissait d'olives et ne buvait que de l'eau vinaigrée. Si l'histoire a gardé le souvenir de cette simplicité chez des hommes si illustres, c'est probablement qu'elle lui a paru assez extraordinaire. Elle a d'ailleurs gardé avec non moins de soin celui d'autres faits qui nous prouvent que si les Romains de cette époque n'étaient pas encore des Lucullus et des Apicius, ils ne se nourrissaient pas exclusivement de légumes et ne mangeaient pas régulièrement dans des écuelles de bois. Curius M. Dentatus mangeait des raves pour son souper ; il les pelait et les préparait lui-même ; mais à la même époque le sénateur Cornelius Rufinus était chassé du Sénat parce qu'il avait trop de vaisselle d'argent ; et dans cette vaisselle, fort probablement, il ne mangeait pas seulement des raves. Caton faisait préparer chez lui un vin qui ressemblait fort à de l'eau vinaigrée. Il en donne la recette dans son livre. • Mettez dans une cuve 2 hectolitres et demi de vin doux, un hectolitre de vin cuit et cinquante litres de fort vinaigre. — Ajoutez environ 12 hectolitres d'eau douce. Avec un baton brassez le mélange trois fois par jour pendant cinq jours consécutifs. — Ajoutez encore 30 litres d'eau de mer puisée depuis quelque temps. Fermez votre cuve avec un couvercle et laissez fermenter pendant dix jours. Vous consommerez ce vin pendant l'hiver. S'il en reste après l'hiver ce sera un vinaigre très fort et très limpide. » Il recommandait de manger des olives ; mais seulement celles qui étaient tombées et avariées ; il fallait conserver les bonnes pour la fabrication de l'huile. Il vante le chou comme le remède par excellence : • Il réunit à lui seul les propriétés de ce remède composé qu'on appelle le remède

des sept vertus ». C'est un purgatif précieux, un apéritif sans rival : « Si dans un repas vous désirez boire largement et manger avec appétit, mangez auparavant des choux confits dans du vinaigre, autant que bon vous semblera ; et de même, après le repas, mangez-en cinq feuilles environ ; vous serez comme si vous n'aviez ni bu ni mangé, et vous pourrez de nouveau boire à votre aise. » Mais ce vin, ces olives gâtées, Caton, dans son livre, les réserve expressément pour ses esclaves, et à côté des recettes pour la fabrication du vinaigre des esclaves, il donne d'excellentes formules pour faire le vin cuit, le vin de Cos, le vin grec ; pour engraisser les oies, les poules et les pigeonaux et pour préparer ces gâteaux du Picenum que nous avons vus tout à l'heure figurer sur la table des pontifes. Il est probable que ces derniers étaient réservés pour la table du maître. C'est d'ailleurs à la même époque, du vivant même de Caton, un peu après Curius Dentatus, que fut créé le collège des cuisiniers sacrés. C'est à la même époque encore qu'on commença de faire venir à Rome cette saumure étrange, appelée le *garum*, faite avec les entrailles d'un poisson de la mer Noire, marinées pendant plusieurs jours en plein soleil, et dont une livre, suivant Caton lui-même, valait plus cher qu'une paire de bœufs. N'est-ce pas enfin le même Caton qui se plaignait que de son temps un cuisinier valût plus cher qu'un beau cheval ?

On a dit et répété que les Romains ne connurent le luxe qu'assez tard, à peu près vers l'époque de la seconde guerre punique. Il s'est même trouvé un vieux chroniqueur latin pour fixer la date exacte où finit la simplicité des premiers temps de la République. Cela est vrai peut être du luxe en général, quoiqu'il soit bien téméraire de fixer des dates si précises dans l'histoire d'une civilisation. Mais cela n'est pas tout à fait vrai pour le luxe de la table. Il se développa de bonne heure à Rome, et l'exemple vint d'en haut. Je n'en veux pour témoin que les boutades de Caton contre les prodiges de son temps. On a répété encore — et combien de fois ! — que les Romains n'avaient pas été des artistes, que leur luxe était criard comme un luxe de parvenus, qu'ils mirent leur bonheur à éblouir par des dépenses fastueuses plutôt que par l'usage de l'argent. Cela est encore vrai, en général, mais pas tout à fait pour le luxe de la table. Là, ils se montrèrent artistes. Ils furent prodigues ; — quel artiste ne l'est pas ! — mais ils ont inventé les huîtres, les foies gras et les truffes, et leur *garum* (ce poison ! disait Caton), ressemblait singulièrement,

si j'en crois les documents, au caviar si cher à nos soupeurs. A ces titres, qu'il leur soit beaucoup pardonné !

Ce ne fut pas l'avis de Caton et de ses amis. Ces partisans grincheux des vieilles coutumes trouvaient que les jeunes générations mangeaient trop : ils voulurent fixer par une loi les dépenses que chacun pouvait faire pour sa table. Ce fut la première loi somptuaire de ce genre.

Une loi somptuaire, vous le savez, est une loi destinée à réprimer le luxe. Il y en a eu en France et un peu dans tous les pays ; et en France comme dans les autres pays, ces lois ont été inefficaces. Il ne faut pas confondre une loi avec un impôt somptuaire. Un impôt somptuaire n'interdit pas les objets de luxe : l'impôt de dix francs n'interdit pas l'usage des bicyclettes ; la loi, elle, proscriit les objets considérés comme objets de luxe. De nos jours, on a renoncé aux lois somptuaires, car s'il est une chimère au monde, c'est bien celle-là. Songez-donc, vouloir nous priver du superflu ! passe encore pour le nécessaire. Les Romains cependant en publièrent un grand nombre, qui furent toutes inutiles. Le tribun Antius Restio, après avoir fait passer la loi Antia, qui porta son nom, ne soupa jamais hors de chez lui pour ne pas voir la violation quotidienne d'une loi qu'il avait fait voter pour le bien public. Les Romains, d'ailleurs, étaient gens trop pratiques pour se faire illusion sur la puissance réelle de ces lois. On s'en moquait ouvertement et il ne paraît pas qu'on se soit jamais bien gêné pour les violer. Pourquoi donc en votaient-ils ? Probablement pour plusieurs raisons. Même dans les temps les plus difficiles, les Romains ont toujours affiché pour les ancêtres, leurs mœurs et leurs institutions, un respect inébranlable. Cette affectation que vous remarquez parfois chez nous de rire du passé, qui nous fait traiter nos pères de vieilles perruques, n'a jamais existé chez eux. « Les ancêtres », « majores », était pour eux un mot sacré qui imposait à tous, même aux plus hardis, un respect religieux dont on ne se départit jamais. L'éloge des ancêtres, de leur courage, de leur sobriété, de leur désintéressement, les déclamations contre la cupidité et les débordements des temps postérieurs sont une sorte de thème officiel, toujours rebattu, mais toujours nouveau. Salluste, qui fut chassé du Sénat pour ses mœurs, commence sa Conjuración de Catilina par un éloge des vieux Romains, bien étrange sous une telle plume. Ovide commence son poème sur les Cosmétiques du visage en vantant l'heureuse époque où les dames romaines ne connaissaient point ces raffinements : « Nos grand-mères, dit-il, celles

du temps du roi Tatiùs, aimaient mieux donner leurs soins à leur champ qu'à leur figure. » Et il ajoute, non sans une intention maligne à l'adresse des grâces un peu délicates de ses contemporaines : « Alors, la mère de famille, bonne femme aux joues pleines et aux couleurs fraîches, assise sur un chaise élevée que son poids faisait gémir, filait sans repos, tandis que sa fille enfermait dans la bergerie les brebis qu'elle ramenait du pâturage, et venait porter au feu le bois qu'elle avait coupé elle-même. » C'est à ce respect des antiques vertus, plus officiel que sincère, et qui vécut autant que Rome, que nous devons, en partie, les lois somptuaires. Il n'y eut jamais un programme politique qui ne se proposât la réforme des mœurs. Au milieu des autres, trois phrases sur la corruption présente et la vertu d'autrefois faisaient toujours bien. C'était là un vieux manteau, bien vieux, bien passé, mais on s'en affublait aux grands jours, et il faisait toujours son effet. On proposait une loi somptuaire, on la faisait voter, et du coup on devenait un homme aux mœurs antiques. En outre, il faut remarquer qu'on a commencé à voter des lois somptuaires à l'époque où la division entre l'aristocratie et la plèbe devient profonde et définitive. Richesse et corruption en haut; envie et haine en bas. Les lois somptuaires sont souvent un moyen, entre les mains d'un ambitieux, de faire sa cour au peuple en ennuyant les riches. C'était un bon tour à jouer à ceux qui avaient de l'argent que de les empêcher d'en jouir à leur aise. Catilina n'avait pas d'autre argument pour encourager sa troupe de conjurés que de déclamer contre la cupidité et le luxe (*avaritia et luxuria* sont les termes consacrés) des patriciens ses collègues.

Quoi qu'il en soit, la première loi somptuaire contre le luxe de la table fut votée à Rome en 181 avant Jésus-Christ, à l'instigation du tribun Orchius. Les armées romaines venaient d'aller pour la première fois en Asie. Elles en étaient revenues éblouies par le luxe qu'elles avaient vu dans ces pays et aussi un peu corrompues. L'usage s'établit rapidement des lits incrustés d'or et d'ivoire (nous avons vu plus haut que Lentulus avait des lits d'ivoire) et des tables richement ciselées; on prit l'habitude de faire venir dans les festins des joueuses de harpe et des joueuses de flûte. La loi régla toutes les dépenses de la table, interdit certains plats trop chers, détermina les vins que l'on pouvait boire, le nombre des convives que l'on pouvait inviter. Loi inutile: vingt ans plus tard il fallut en proposer une nouvelle. Caton avait alors 75 ans. « On joue, on boit toute la journée, disait un des orateurs qui la défendirent, et quand l'heure

de l'assemblée est arrivée, le préteur ne se dirige vers son tribunal qu'en titubant. Il demande quelles sont les affaires en litige; il a tellement bu qu'il peut à peine soulever ses paupières. Il fait venir les parties; elles exposent leurs griefs et quand le moment est venu de prononcer le jugement, il n'est plus là; il s'est retiré, subitement indisposé. » (Je me garderai bien de vous donner ici une traduction exacte du morceau. Les vieux Romains disaient les choses par leur nom, et le vieil orateur donnait sur le préteur se rendant au Tribunal des détails si précis que je n'ose vous les dire). La loi fut votée.

Est-ce abuser des textes, comme on l'a dit quelquefois, que de faire le procès aux Romains sur leurs excès? On a dit, on a répété que les Romains ne furent ni plus prodigues ni plus débauchés qu'un autre peuple; que c'était un thème de déclamation facile et accepté que de leur reprocher leur luxe et leurs dépenses, mais que les textes ne se prêtaient pas à de telles interprétations. Cependant, si aujourd'hui un homme autorisé comme l'orateur qui prononce les paroles que je vous ai citées montait à la tribune pour vous dire que les premiers magistrats de l'Etat se rendent à leur poste en titubant, s'il ajoutait encore les détails que j'ai omis, serions-nous mal venus à dire que nous vivons dans un temps singulier, et croyez-vous qu'il manquerait des gens charitables pour dire que nous sommes un peuple pourri?

Vous vous rappelez qu'au temps de Curius Dentatus, un sénateur fut rayé des listes du Sénat parce qu'il avait dix livres d'argenterie. Il y avait à peine soixante ans que ce fait s'était passé lorsque la loi Fannia fut votée, et cependant comme on était moins sévère déjà! La nouvelle loi ne proscrivait plus dix livres d'argenterie; elle en autorisait cent. Le jour de la fête des Mégalésies, une fête des campagnes, on pouvait dépenser 10 as par tête, vin et légumes non compris. Les jours ordinaires on pouvait dépenser 10 as par repas, et 30 as trois fois par mois. Les vins étrangers furent interdits, et avec eux les poules grasses. On fit prêter serment aux patriciens qu'ils ne transgresseraient pas la loi. La loi n'était pas trop draconienne, elle fut cependant trouvée insupportable. Les jurisconsultes s'ingénierent à trouver des biais pour lui échapper. La loi défendait d'engraisser des poules, on engraisa des poulets. Puis on s'avisa de soutenir que la loi n'avait d'effet que dans l'intérieur de Rome et on alla dîner à la campagne. Vingt ans plus tard, une nouvelle loi, la loi Didia, modifia la première en étendant son pouvoir sur toute l'Italie.

Nous sommes ici à la plus belle époque de la République. Rome a vaincu Carthage ; la Grèce et la Macédoine sont une de ses provinces. Les richesses du monde entier affluent dans ses murs. Depuis longtemps déjà, l'usage s'est établi de restituer aux citoyens les dépenses extraordinaires faites en temps de guerre lorsque l'issue est heureuse. A partir de ce moment, le Romain ne paie plus d'impôts ; les revenus des provinces suffisent à tout.

La discipline se perd dans les armées. Déjà le vieux Caton, impuissant à contenir ses soldats en Espagne, et n'ayant pas pour les punir les moyens de coercition suffisants parce que la loi défendait de tuer un citoyen romain ou de le faire battre de verges, les punissait en leur coupant une main ou en les faisant saigner. Dans toute l'Italie les campagnes sont abandonnées ; tous les peuples courent à Rome où l'on ne travaille pas, où le blé, à certaines époques, se vend jusqu'à 0. 25 c. l'hectolitre. Une foule déguenillée et paresseuse encombre toute la journée les rues et le forum, foule dangereuse, à la merci du premier Catilina qui voudra la conduire au pillage, et dont tous les hommes d'Etat, dans la suite, chercheront à se débarrasser sans pouvoir y parvenir. C'est déjà la foule qui tuera sous Marius et Sylla, la foule qui sera à la suite de Catilina pour incendier Rome, celle que l'on trouve plus tard derrière Clodius ou derrière Milon, prête au désordre et ne demandant pour prix de ses services que du pain et des gladiateurs. Pour se débarrasser de cette foule, Caton n'avait vu qu'un moyen : paver toute la ville avec des cailloux pointus pour chasser, disait-il, ces voleurs de jour.

Cinna, le consul, l'homme de paille de Marius, avait un autre moyen : il en fit enfermer six mille dans un temple et les fit massacrer tous jusqu'au dernier. Sylla, Pompée, César, Auguste, songèrent à les envoyer à la campagne et à leur donner le goût de l'agriculture qu'ils avaient perdu. Peine inutile, cette foule se plaisait à Rome où l'on menait bonne vie sans rien faire, elle y resta.

Cependant les classes aisées se retirent déjà dans leurs villas. Indolente, incapable et orgueilleuse, la noblesse ne demande, comme la foule, qu'une chose : vivre à sa guise, loin du travail et de la politique. On se met à cultiver tout ce qu'ont aimé les Grecs. On devient collectionneur, amateur de belles statues et de beaux livres : on cultive la musique, on fait venir des joueurs de cithare et de flûte ; on joue à Rome les aimables comédies de Menandre si élégamment traduites par Terence. Et cependant quelle grossièreté encore ! Le préteur Anicius Gallus, pour célébrer son triomphe, avait fait venir

des joueurs de flûte. C'était là le clou, pensait-il, des fêtes qu'il voulait donner au peuple. Les musiciens paraissent sur la scène ; ils commencent. Eh ! quoi ? ce n'est que cela ? Le peuple murmure et Anicius le premier, qui comptait avoir tant de plaisir, est tout étonné. Il n'en a pas pour son argent. On crie, et le triomphateur oblige les pauvres Grecs à se battre à coups de poing. On applaudit à tout rompre. — TERENCE faisait jouer son *Hécyre*. Au milieu de la représentation on entend au dehors un héraut qui annonce un combat d'ours. Immédiatement le peuple tout entier quitte le théâtre.

Un tel peuple, à la fois grossier et avide de toutes les jouissances, ne devait pas supporter ses immenses richesses. Il devait être, suivant une énergique expression de Diderot, « pourri avant d'être mûr ». Quelle pouvait être la puissance des lois somptuaires dans une ville où la richesse publique elle-même invitait au luxe, où les lois sur les concussions n'étaient jamais appliquées par une sorte de complicité tacite entre les juges et les accusés (complicité bien naturelle puisque le juge d'aujourd'hui pouvait être l'accusé de demain), où le peuple tout entier trouvait son profit dans la violation de la loi par les grands ?

Tout fut inutile pour arrêter le luxe et la gourmandise. C'est de cette époque, l'époque qui précède immédiatement Marius et Sylla, que datent les plus belles inventions culinaires des Romains.

Je vous ai parlé plus haut du *garum* cher aux gourmets du temps de Caton. Il ne perdit jamais sa vogue. Le prix élevé de ce ragoût de poissons pourris se maintint toujours. Ceux qui venaient d'en manger répandaient une odeur affreuse. « On sentait bien, dit Sénèque, que dans l'estomac de ces gens-là, les aliments ne se digéraient pas, mais se putréfiaient. »

On commence alors à approvisionner le marché de Rome avec les produits de toutes les parties du monde. Au prix de difficultés inouïes, à cause de la lenteur des communications, on fait venir des thons de la Chalcédoine, des murènes du détroit de Sicile, des huîtres de Tarente, des paons de Samos, des esturgeons de Rhodes, des escargots d'Afrique. La cuisine devient un art précieux. Un cuisinier se paie des prix fabuleux. L'Italie tout entière, qu'on ne cultive plus, se couvre de constructions fastueuses. Une villa se compose toujours d'un jardin planté d'arbres rares (Hortensius avait des platanes magnifiques dont il ne confiait le soin qu'à lui-même et il quittait ses affaires les plus pressantes pour venir, au jour convenable, les arroser avec du vin); de viviers aussi vastes que des lacs où l'on

élève des poissons rares, de volières qui sont des palais et d'un parc immense où l'on nourrit des cerfs, des chevreuils et des sangliers. Les plus belles ont même un parc pour les escargots et un autre pour les loirs.— Les Romains adoraient les loirs. Rien n'était exquis pour eux comme un loir confit dans du miel et des pavots. — Les Romains illustres prenaient un surnom qui rappelait leur victoire ; deux des Scipion prirent le nom d'Africain ; les Métellus s'appelèrent Métellus le Numidique, Métellus le Baléarique ; on disait Memmius d'Achaïe. A l'époque où nous sommes on prend des noms moins fiers. On a un Licinius Murena, ainsi appelé à cause de sa passion pour les murènes, dont il fit le premier des poissons de luxe ; on a un Sergius Orata à cause des soins qu'il donnait aux dorades. Varron, dans son livre put, sans invraisemblance, créer des noms comme : Cornelius Merula — Firceilius Pavo — Minutius Pica — M. Petronius Passer.

Les vieux Romains, ne pouvant pas toujours se procurer des poissons de mer qui venaient souvent de fort loin et coûtaient fort cher, s'étaient avisés de les acclimater dans leurs viviers et dans leurs lacs d'eau douce. Ils y avaient réussi et les lacs de la campagne romaine donnaient en quantité des lous marins, des surmulets, des dorades et même des huîtres. Pendant longtemps on se contenta de cette marée d'eau douce. Mais lorsque le titre de gourmet fut un titre d'honneur, ces poissons dégénérés furent méprisés et les beaux soupeurs de cette époque n'estimaient pas plus un vivier rempli de ces sortes de poissons qu'un étang rempli de grenouilles. Un jour, l'un d'eux, un certain Philippe, se trouvant dans une petite ville, à Cassinum, fut invité à dîner chez un de ses hôtes. On lui servit un superbe loup marin pêché à un vivier voisin. Il en prend, mais à la première bouchée, il le crache : « Je veux qu'on me tue, s'écrie-t-il, si je n'ai pas cru que c'était du poisson. »

On s'avisa alors, car les pêcheries de pleine mer étaient loin de suffire à la consommation de la grande ville, d'avoir des viviers d'eau de mer. On creusait sur la côte une ou plusieurs criques artificielles que l'on fermait par des grilles de fer. Le flot y pénétrait et renouvelait l'eau sans cesse. Les viviers de cette espèce devinrent une mode. Chacun voulut en avoir. Le bord de la mer ne suffit plus pour contenter tout le monde ; on en creusa jusque dans l'intérieur des terres ; on y amenait l'eau par des canaux parfois fort longs et construits à frais énormes. Lucullus, l'illustre gourmet, avait fait percer une montagne pour amener l'eau de la mer dans sa propriété.

Il avait pour ses poissons un vivier d'été, où l'eau était plus fraîche, et un vivier d'hiver où elle était plus exposée au soleil. Les canaux étaient munis d'écluses pour que la marée pût pénétrer deux fois par jour et renouveler l'eau. • C'était un vrai Neptune, pour ses poissons », nous dit Varron. Comme il arrive toujours, on avait commencé par élever des poissons pour les vendre, ou du moins pour en fournir sa table ; on finit par faire de cette industrie un art désintéressé. On eut son vivier comme certaines personnes ont un beau chat, un beau chien ou un beau perroquet. Le célèbre orateur Hortensius, le rival de Cicéron, non moins célèbre par ses richesses et par son faste que par son éloquence, avait à sa villa de Bauli des viviers fameux qui dépassaient en beauté même ceux de Lucullus. C'est là qu'il élevait ces murènes et ces mulets auxquels il était si attaché. Non seulement il n'en mangeait jamais un seul, mais il avait à son service toute une armée de pêcheurs chargés de lui procurer tous les jours une quantité prodigieuse de petit poisson pour donner à manger à ses murènes. Il n'avait que du mépris pour Lucullus qu'il trouvait trop indifférent au sort de ses élèves. M. Crassus, le triumvir, celui qui alla se faire tuer chez les Parthes, le riche collègue de César et de Pompée, avait une murène à laquelle il s'était attaché particulièrement. Elle venait à sa voix, mangeait dans sa main. Il l'avait ornée de colliers et de pendants, et quand elle mourut, il poussa le ridicule jusqu'à prendre le deuil. La femme de Drusus, la bru de l'empereur Tibère, avait mis des pendants à la sienne et l'histoire nous raconte qu'on venait de fort loin pour voir cette merveille. L'histoire enfin nous raconte qu'il se trouva des Romains pour nourrir leurs murènes de chair humaine. Condamner un esclave à être jeté aux murènes paraît avoir été un supplice assez pratiqué. La murène est une sorte de serpent, ayant souvent 1 m 50 de longueur, assez semblable d'aspect à la lamproie et très vorace. Sa gueule est armée de dents très aiguës et elle est très féroce. Le malheureux était ligotté et jeté vivant dans le vivier sous les yeux du maître, qui savourait ce spectacle.

Ce qu'ils avaient fait pour les poissons et plus particulièrement pour les murènes, les Romains le firent pour le gibier de toute espèce avec le même faste et le même orgueil. Hortensius avait autour de sa villa un parc immense où vivaient en liberté des sangliers, des cerfs, des daims. Il appelait cela son parc à bêtes fauves. Au milieu du parc était une butte assez élevée, surmontée d'un pavillon ouvert, une sorte de belvédère où il faisait servir le dîner lorsqu'il voulait

y recevoir ses amis. A un moment donné, pendant le repas, un esclave appelé Orphée, en souvenir du pouvoir qu'avait Orphée de dompter les animaux au son de la cithare, s'approchait. Il était vêtu d'une longue robe blanche et portait une cithare et un cor. Il sonnait du cor, et les bêtes charmées venaient au pied de la butte manger la nourriture qu'on ne manquait pas de leur jeter. Ces animaux, d'ailleurs, étaient un revenu considérable. On ne considérait pas comme un parc bien tenu celui où il n'y avait que des lièvres ou des lapins.

Pour les oiseaux, on construisait des volières qui étaient des palais pour la grandeur et pour le luxe. Outre les volatiles ordinaires, les poules, les oies, les canards qu'ils engraisaient comme nous, ils élevaient en grande quantité des merles, des grives, des rossignols, des becfigues, tout enfin ce qui passe pour délicat. Les paons furent en honneur à Rome à partir du jour où Hortensius — il s'agit toujours de l'orateur — pour son dîner d'augurat, en fit goûter aux prêtres ses collègues. Les augures déclarèrent délicate la chair de cet oiseau. Forts d'une autorité si peu contestée, les éleveurs s'en emparèrent. Un œuf de paon valait en moyenne 5 francs. Un jeune paon valait plus de 50 francs. On vit un troupeau de cent paons vendu 12,000 francs. Il est vrai qu'un pareil troupeau rapportait par an de 12 à 15,000 francs.

Mais on réserva les meilleurs soins aux grives et aux merles que l'on engraisait et que l'on vendait en moyenne 3 francs chacun. Il y avait telle volière qui vendait en une année pour 15,000 francs de grives. Varron avait une volière dont il nous a laissé la description; vous verrez que le nom de palais que je donnais à ces édifices n'a rien d'exagéré. La volière était construite sur le bord d'un ruisseau dont l'eau, par le moyen de petits canaux, était proménée à travers l'édifice pour que les oiseaux pussent toujours se rafraîchir dans une eau courante. De tous côtés, des bois touffus empêchaient que la chaleur fut jamais excessive. La volière était un rectangle de 24 mètres de long sur 16 de large, bâti seulement sur trois côtés. Extérieurement elle était fermée par un mur de 4 à 5 mètres de haut, bien crépi et sans aucune ouverture, — il ne faut pas que les oiseaux voient la verdure du dehors, ils s'ennuieraient et deviendraient maigres. — Intérieurement, parallèle à ce mur, court une colonnade de marbre de même hauteur. Un filet sert de toit, attaché au haut du mur et au haut des colonnes. Un autre filet garnit tous les intervalles laissés entre les colonnes. La volière était ainsi ouverte par

le haut et à l'intérieur, mais jamais à l'extérieur. La cour intérieure était bien ornée. Il y avait des bassins avec des cygnes, des oies, des canards; il y avait des arbustes toujours verts. La partie la plus curieuse de la volière de Varron était une sorte de pavillon situé à l'extrémité de la cour intérieure et presque dans le bosquet. Ce pavillon était rond et avait 9 mètres de diamètre. Figurez vous deux colonnades circulaires, concentriques, séparées l'une de l'autre par un intervalle de 1^m50. Les colonnes extérieures sont en marbre; les intérieures sont très minces, et en bois dur. Les deux colonnades, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, étaient garnies d'un treillis très délié et le tout était couvert d'un dôme. On avait ainsi une sorte de cage en forme de tortillon. Une entrée était ménagée pour qu'on put pénétrer dans la partie intérieure. Dans cette cage on mettait plus particulièrement les oiseaux chanteurs. Dans la partie intérieure était un petit bassin de 2^m50 de diamètre. On pouvait disposer des coussins sur ses bords et s'y installer pour manger. Du milieu du bassin surgissait une petite île qui supportait le pivot d'une table tournante assez large pour mettre les mets à portée de ceux qui étaient assis sur les bords. Pour ne pas cacher le bassin qui était dessous, la table n'était pleine que sur les bords; au milieu, elle avait des rayons comme une roue. On avait disposé le bassin de telle façon que l'eau se renouvelât sans cesse, et on y entretenait des poissons rares. On avait ajouté certaines curiosités à cette singulière salle à manger : une aiguille sous la coupole indiquait toujours la direction du vent qui soufflait au dehors. De plus, l'étoile Lucifer pendant le jour, et l'étoile Vénus pendant la nuit tournaient en suivant les bords de la coupole et marquaient les heures.

J'insiste sur ces curiosités pour montrer l'importance que les Romains donnèrent toujours à ce qui touchait, de près ou de loin, aux plaisirs de la table. Sur ces matières, un détail devenait pour eux une chose importante et ils ouvraient leur bourse sans compter. N'allaient-ils pas jusqu'à cultiver avec un soin minutieux les escargots? Ils en faisaient venir de Reate qui étaient blancs, d'Illyrie qui étaient plus beaux; ils en faisaient surtout venir d'Afrique une très grosse espèce qu'ils appelaient des *Solitans*. Ils les nourrissaient dans de petits parcs entourés d'eau, les engraisaient suivant des recettes spéciales (Plin recommande le vin cuit et la farine), pratiquaient sur eux une espèce de sélection en ne gardant que les espèces les plus parfaites et en étaient arrivés par ce procédé à avoir des individus dont la coquille pouvait contenir près de 11 litres. Varron

le raconte ; je n'ose pas ici garantir l'exactitude du renseignement. Pline nous dit comme une chose très importante et le nom du personnage qui le premier pra iqua cet élevage d'un genre tout spécial, son pays, et la date de ce grand fait. Ce personnage s'appelait Fulvius Hirpinus, Tarquinies l'avait vu naître, et au moment où il éleva ses premiers escargots, César et Pompée allaient bouleverser le monde par leurs discordes. Puisse son nom voler éternellement sur les lèvres des hommes !

Nous voilà bien loin des lois somptuaires dont nous parlions plus haut. Nous nous étions arrêtés au moment où allait éclater la rivalité entre Marius et Sylla. C'est de cette époque que datent toutes les belles inventions dont je viens de parler. Le premier Muréna, l'inventeur des murènes, était un lieutenant de Sylla ; Sergius Orata qui fit le premier parc d'huîtres, était son ami, et l'inventeur des foies gras n'est autre que Metellus Scipion, le consul, le beau-père du grand Pompée. N'avais-je pas raison de dire que c'était là la plus belle période de l'histoire romaine ?

Il se trouva cependant des hommes assez ennemis du progrès pour méconnaître ces grandes découvertes. En 104 avant Jésus Christ, un certain P. Licinius Crassus, qui ne s'appelait ni l'Africain ni l'Asiatique, mais qui s'appelait seulement Dives, le Riche, fit voter une nouvelle loi somptuaire. C'était une nouvelle édition de la loi Fannia, tombée en désuétude. Elle permettait de dépenser 30 as par jour et par personne ; et 200 les jours de fête. On se moqua de la nouvelle loi. Le poète satirique Lucilius qui adressait à ses contemporains le vers célèbre :

Vivite luvcones, comedones, vivite ventres.

Adieu gloutons, goinfres ; adieu ventres...

était le premier à se moquer de la *loi de cent as*, montrant bien que ce ne serait jamais là une barrière bien puissante pour arrêter l'immense soif de jouir qui entraînait les Romains.

Sylla, à son tour, après avoir tué, pillé, fait tuer, fait piller pendant sept ans ; après avoir donné par lui-même et par ses amis l'exemple de toutes les débauches et de tous les scandales, songea à donner à Rome une Constitution de sa façon. Dans cette constitution, que je ne dois pas exposer ici, figurait, cela va sans dire, une loi destinée à ramener les Romains à la vertu et à la tempérance des Cincinnatus et des Régulus, tant il est vrai que jamais un homme politique à Rome ne négligea ce moyen de se rendre populaire. La

nouvelle loi ne ressemblait pas aux autres. On ne sait si Sylla avait une intention sincère de réformer les mœurs (on aurait toujours le droit de s'en étonner), mais il est certain que sa loi avait tout ce qu'il fallait pour être plus efficace que les autres. Elle rappelait d'abord les lois précédentes en fixant une limite aux dépenses journalières; on pouvait cette fois dépenser 300 as les jours de fête (les lois sont de plus en plus tolérantes : loi Fannia, 100 as; Licinia, 200; Cornelia, 300). Mais au lieu d'interdire les denrées de luxe, il se contenta d'en fixer le prix et il le fixa beaucoup plus bas que le prix ordinaire. Sylla connaissait bien les hommes. Il savait que ce qui faisait la valeur de bien des plats recherchés, c'était beaucoup plus leur prix extraordinaire que leur réel mérite. Il essayait de combattre le luxe en détruisant sa cause la plus puissante, la vanité. Quel plaisir de manger du garum de la Mer Noire quand le prix en était si réduit que tout le monde pouvait en acheter? Les paons de Samos ne furent pas meilleurs que ceux de l'Italie le jour où ils ne coûtèrent pas plus cher! Il paraît que la loi de Sylla était bien curieuse par la liste même des mets étranges qu'elle nommait. Les Romains des siècles suivants, qui nous en parlent et qui l'avaient sous les yeux, s'extasiaient devant ces kyrielles de noms qui ne leur disaient plus rien. Et cependant les Romains, même longtemps après Sylla, continuèrent d'être des gourmets émérites.

J'ai hâte d'arriver à la fin de cette liste des lois somptuaires qui se ressemblent toutes. César en publia une à son tour. Il devait bien cela à l'ombre de Catilina qui avait tant déclamé contre le luxe des riches. Il voulut même la faire appliquer. Il prit à son service une foule d'agents qui surveillaient le marché, voyaient ce que chacun achetait, vérifiaient les paniers de toutes les cuisinières; entraient dans les maisons, se faisaient montrer les menus, et allaient parfois jusqu'à enlever sur la table même un plat qui était défendu. Encore une fois, n'est-il pas inexplicable que des gens comme Crassus qu'on appelait le Riche, que Sylla, que César, dont les dettes et les excès avaient étonné le monde entier, qui servaient au peuple romain des festins de 22,000 tables où l'on présentait les mets les plus délicats et les vins les plus exquis, aient osé, après cela, faire des lois somptuaires, et inviter, sous peine d'amende, leurs concitoyens à la modération et à la tempérance? Ils étaient d'ailleurs bien loin de les observer eux-mêmes et l'on vit Sylla, lors des funérailles de sa femme Métella, déployer un luxe que ses lois étaient loin de tolérer chez les autres. Mais que ne pouvait-on pas faire pour les funérailles de la femme de LUCIUS CORNELIUS SYLLA FÉLIX EPAPHRODITUS?

Nous sommes ici à l'époque de Lucullus qui dépensait 56,000 fr. pour recevoir César et Cicéron qu'il avait rencontrés à la promenade et qu'il avait ramenés pour souper avec lui, sans façon, « à la fortune du pot ». La mode est alors de manger des ragouts de langues d'oiseaux. Quand aux oiseaux eux-mêmes on n'en mange jamais la culotte. Un gourmet était perdu de réputation quand il avait mangé la partie antérieure d'un oiseau, c'est-à-dire les ailes. Tout au plus, et dans des cas graves, pouvait-on se permettre de manger un bec-figue en entier. Un jour on porta au marché un surmulet qui pesait quatre livres (Ce poisson très rare ne pesait en général que deux livres). Il y eut assaut entre les gourmets. Le combat fut épique et les péripéties émouvantes. Le vainqueur le paya 1,300 fr. (325 fr. la livre). On s'était avisé qu'un plat est bien meilleur quand on le sert brûlant ; on fit venir les cuisiniers dans la salle à manger, casseroles en main ; et tout romain qui se respectait se brûla la bouche de confiance persuadé qu'il éprouvait beaucoup de plaisir.

Les bons buveurs avaient un dieu, ou plutôt une déesse, une femme Thrace, Damalis, qui passait pour avoir été le plus insigne buveur de son temps. Je ne sais si la déesse buvait plus qu'un Romain, mais je sais qu'un certain Novellus Torquatus, ancien préteur, et ancien consul, était fier du surnom de *Tricongius* (l'homme aux trois cruches qu'on lui avait donné parce qu'il pouvait boire d'un trait trois cruches de vin, environ 10 litres. Cette belle action, n'est-ce pas, valait bien que son nom passât à la postérité !

Mais, un estomac humain a des bornes, même un estomac romain, même en face d'une table bien servie, où abondent les ragouts de rossignols, les surmulets de 1,300 fr., et les murènes de Sicile, comme pouvait l'être celle d'Hortensius. Il pouvait arriver, devant de si bonnes choses, qu'on regrettât de n'avoir pas un appétit insatiable et un estomac infatigable. Les Romains remédièrent à cela. J'ai déjà dit qu'en matière de goinfrie, ils furent réellement artistes ! On se rappelle la recette du vieux Caton : « Pour manger avec appétit et boire largement, avant de vous mettre à table, mangez cinq feuilles de chou mariné dans du vinaigre. — quand votre appétit et votre estomac seront rassasiés, mangez encore cinq feuilles de chou mariné dans du vinaigre et vous pourrez recommencer à manger et à boire de plus belle. » La recette tomba en désuétude. On trouva un moyen beaucoup plus radical. La recette ne faisait que reculer la difficulté sans la résoudre ; le moyen employé par les gourmets de Rome qui

voulaient suppléer à l'exiguité de leur estomac, tout le monde le connaît. Quand un Romain avait bien mangé.... il sortait un instant; quand il rentrait, sans avoir mangé des feuilles de chou, il recommençait à manger comme s'il eut été à jeun depuis la veille. On connaît le mot célèbre de Sénèque : *Vomunt ut edant, edunt ut vomant*. Et ne croyez pas que ce fut une chose rare. A l'époque où Cicéron était en pénitence loin de Rome, pour avoir pris le parti de Pompée contre César, ce dernier vint lui rendre visite dans une de ses maisons de campagne. C'était un hôte incommode; les deux personnages ne s'aimaient guère, et bien longtemps à l'avance Cicéron, le timide Cicéron, songeait à cette réception. Le dictateur arriva escorté de 2000 soldats. Mais il fut charmant, et après son départ, Cicéron exultant de joie écrit à son ami Atticus : « O l'homme aimable; il a mangé de tout, mon ami, et pour être mieux dispos, il avait vomi avant de se mettre à table. » C'était une chose reçue, et à laquelle personne ne trouvait à redire.

Je pourrais lire un passage de l'invective célèbre de ce même Cicéron contre Antoine. On verrait là le tableau d'une orgie romaine. Mais la peinture n'a rien d'artistique. J'aime mieux terminer par le récit d'un festin, vraiment curieux, celui-là. On verra ce qu'une imagination romaine pouvait rêver dès qu'elle était mise en éveil par l'odeur d'un plat savoureux ou d'une amphore de vin vieux de la bonne année. C'est le festin de Trimalcion, raconté par Pétrone. Trimalcion est un affranchi, arrivé par toutes sortes de moyens à une fortune immense, qui la dépense sans compter, et l'étale soïtement :

« On apporte un premier service somptueux. Sur un plateau de hors d'œuvre était, en métal de Corinthe, un esturgeon, appelé *asellus*, représenté avec un bât lequel portait des olives, d'un côté les blanches, de l'autre les noires : le tout accompagné de deux plats d'argent au bord desquels était gravé le nom de Trimalcion et le poids du métal. Deux arceaux supportaient des loirs saupoudrés de miel et de pavots. Il y avait aussi des cervelas placés brûlants encore sur un gril d'argent; et par-dessous, en guise de charbons, des prunes de Syrie et des grains de Grenade..... » 21.

« Tandis que le premier service nous occupait encore un plateau fut apporté avec une corbeille où était une poule de bois sculpté, dont les ailes s'étendaient en cercle, à l'instar des poules couveuses. Aussitôt deux esclaves s'avancent et se mettent à fureter dans la paille ;

ils en tirent un à un des œufs de paon qu'ils distribuent aux convives. A ce petit jeu de scène, Trimalcion se retourne : — Mes amis ! ce sont des œufs de paon que j'ai fait mettre sous cette poule. Eh pardieu ! je crains qu'ils ne soient déjà gâtés ; essayons pourtant s'ils se laissent encore avaler. — Chacun reçoit une cuillère qui ne pesait pas moins d'une demi-livre et nous brisons ces œufs. Ils étaient figurés en pâtisserie et j'y trouvai un succulent becfigue enveloppé d'une farce de jaunes d'œufs poivrés • 23.

• En ce moment, on porta des amphores de verre soigneusement cachetées, sur le cou desquelles étaient fixées des étiquettes ainsi conçues : Falerne du Consulat d'Opimius, âgé de cent ans • 24.

• Le second service ne répondit pas à notre attente. Sa nouveauté pourtant attira tous les regards. C'était un surtout en forme de globe sur lequel étaient gravés les douze signes du zodiaque. Sur chacun de ces signes le maître d'hôtel avait placé un mets différent et ayant quelque rapport avec ce signe : sur le Bélier, des pois (qu'on appelait en latin béliers) ; sur le Taureau, une pièce de bœuf ; sur les Gémeaux, des Rognons ; sur l'Ecrevisse, une couronne (?) ; sur le Lion, des figues d'Afrique ; sur la Balance, deux bassins recouverts l'un d'une tourte, l'autre d'un gâteau ; sur le Scorpion, un petit poisson de mer de ce nom ; sur le Sagittaire, un lièvre ; sur le Capricorne, une langouste ; sur le Verseau, une oie ; sur les Poissons, deux surmulets. Un esclave Egyptien portait à la ronde du pain dans un petit four d'argent • 25.

• Aussitôt quatre danseurs accoururent et la partie supérieure du globe fut enlevée par eux. Nous vîmes alors au-dessous des volailles grasses et un lièvre au milieu décoré d'une paire d'ailes pour figurer Pégase. Aux quatre coins du surtout il y avait quatre satires. De leurs outres ils laissaient tomber des flots de garum poivré sur des poissons qui nageaient dans ce nouvel Euripe. . • 26.

• On avait enlevé ce service... Des officiers de table vinrent étendre sur nos lits des tapis où étaient figurés des filets, des piqueurs et tout l'équipage armé d'une chasse. En même temps des chiens de Laconie envahirent la salle et vinrent courir autour de la table. Des valets portèrent un plateau où gisait un sanglier de première grandeur portant accrochées à ses défenses deux petites corbeilles tressées en feuilles de palmier, et remplies, l'une de dattes de Syrie, l'autre de dattes de la Thébàide. Il était entouré de marcassins en pâte cuite qui semblaient chercher la mamelle... Pour découper cette

pièce il vint une espèce de géant barbu ceint d'un tablier qui lui allait aux genoux, affublé d'un costume bariolé et muni d'un couteau de chasseur. Il tire son arme ; en donne un furieux coup dans le ventre de l'animal, et de la plaie qu'il ouvre part un essaim de grives. Des oiseleurs, appostés avec de baguettes, les poursuivent autour de la salle et en un moment les rattrapent. « Maintenant, dit Trimalcion, voyons si ce porc sauvage a mangé tout le gland. » Aussitôt les valets s'approchent des corbeilles suspendues aux défenses et les deux espèces de dattes sont distribuées aux convives. Cependant un jeune esclave, qu'on appelait Lyceus, portait des corbeilles de raisin à la ronde » 40.

« Nos tables desservies au son des instruments, trois cochons blancs sont amenés dans la salle, ornés de jolies muselières et de grelots. « Le premier a deux ans, nous dit l'introducteur, le second trois, le dernier est déjà vieux. Lequel voulez-vous qu'on vous apprête sur le champ ? » — Sans attendre notre choix, Trimalcion lui ordonne de tuer le plus vieux de ces pores » 47.

« Quelques instants après arrive un plateau chargé d'un énorme porc. (Ici, messieurs, se place une petite comédie, bien romaine par le bon goût et l'élégance. Je la transcris entière pour lui laisser sa saveur.)..... Trimalcion, qui examinait le porc attentivement, s'écrie : « Comment ! Comment ! ce porc n'est pas vidé ? Non, par Hercule, il ne l'est pas ; faites comparaitre le cuisinier. » — L'esclave arrive tout penaud déclarant qu'il a oublié. — « Comment oublié ? On croirait, à sa mine, qu'il n'y manque que le poivre et le cumin. Depouillez-moi ce maraud. » On dépouille l'esclave toujours plus piteux. L'assemblée intercède pour qu'on lui fasse grâce... Trimalcion se laisse apaiser. « Eh, bien, dit-il, puisque tu as si mauvaise mémoire, vide-le devant nous. » Le cuisinier saisit un coutelas, entame d'une main circospecte le ventre de l'animal, et soudain, par les ouvertures élargies, sous le poids qui les presse, boudins et saucisses s'échappent par monceaux..... » 49.

Je passe les conversations de ce festin. Trimalcion est en train de raconter qu'Homère a chanté la guerre des Troyens et des Parisiens, que Diomède était le frère de Ganymède et qu'ils avaient une sœur qui s'appelait Hélène, qu'Agamemnon mit une biche à la place de Diane sur l'autel du sacrifice, lorsque l'on apporte sur un plateau un veau bouilli avec un casque sur la tête. « Arrive un guerrier, armé en Ajax, qui se jette sur l'animal, le frappe d'estoc et de taille,

et, tout en simulant une folie furieuse, découpe fort adroitement les morceaux et les offre aux convives à la pointe de son glaive. • 59.

• En ce moment le plafond de la salle craque. Tout le monde se lève épouvanté (oh ! les jolies plaisanteries !). Mais par le lambris entr'ouvert descend un cercle aussi grand que la coupole, et auquel sont suspendues des couronnes d'or et des vases d'albâtre remplis de parfums. C'étaient les présents d'usage. Cependant la table a encore changé ; elle est déjà convertie d'un plateau chargé de quelques pièces de four. Au centre s'élevait Priape, en pâtisserie, qui dans son giron, assez ample, présentait des fruits de toute espèce et des raisins. Nos mains se portèrent sur ce bel étalage, mais, ô surprise ! pas un fruit qui ne fit jaillir, à la moindre pression, une liqueur safranée dont l'incommode rosée arrivait jusqu'à nous. • 60.

• Vient enfin, comme fin de service, une tourte de grives farcies de raisins secs et de noix ; des coings lardés de clous de girofle, pour figurer des hérissons. • 69.

• ... Tout à coup entrèrent deux valets qui paraissaient s'être pris de dispute à la fontaine ; du moins ils portaient encore leurs cruches à leur cou. Trimalcion essaya de les calmer ; il n'y réussit pas, et ils se cassèrent leurs cruches à coups de bâton. Stupéfaits de l'insolence de ces ivrognes, nous contemplions de tous nos yeux la bataille, quand nous vîmes tomber, avec les tessons, des huîtres et d'autres coquillages qu'un esclave recueillit sur un plat et nous offrit à la ronde. Avec non moins de galanterie, l'ingénieux cuisinier apporta sur un gril d'argent des escargots • 70 ¹.

Après cette légère collation, l'aimable société va au bain, oui, au bain ; c'était la mode. Et après le bain on recommence à manger dans une autre salle. Je ne les y suivrai pas.

On disait que nos ancêtres étaient de grands mangeurs. Les festins de Rabelais ne valent pas ceux de Trimalcion, et je termine par ce que j'ai dit au début, qu'après les héros d'Homère, je crois que les plus grands mangeurs de l'antiquité, et même de tous les temps, ont été les Romains.

BORDES.

¹ Traduction de la collection Nisard.

LE LIVRE DE RAISON DE BERNARD GROS

COMMANDEUR

DU TEMPLE-DE-BREUIL EN AGENAIS SOUS LOUIS XI ET CHARLES VIII

Le fonds du grand Prieuré de Toulouse, conservé aux Archives Départementales de la Haute-Garonne, comprend tous les documents qui se rapportent aux établissements de Templiers et d'Hospitaliers de l'Agenais, parmi lesquels un des plus anciens et le plus important est, sans contredit, le Temple de Breuil, aujourd'hui commune du Temple, arrondissement de Villeneuve.

En compulsant les layettes et les nombreux registres de la Commanderie du Temple, on peut se rendre compte de l'activité déployée dans l'administration des domaines de l'ordre de Saint-Jean par Bernard Gros, qui en fut commandeur sous Louis XI et Charles VIII (1475-1496). Trois registres, écrits en grande partie de sa main, pendant une période de dix années (1477-1487), contiennent des notes de tout genre qui leur donnent quelques-uns des caractères des livres de raison ¹.

La biographie de Bernard Gros ne peut être reconstituée qu'en partie au moyen de ces documents. Le Commandeur, qui savait bien

¹ Voici quelques indications sur ces registres : 1° Reg. in-folio, de 80 ff., papier (1477-1481) coté anciennement n° 14, et actuellement n° 47 ; 2° Reg. petit in-4° ; de 108 ff., papier (1480-1483) coté anciennement n° 12 et 92 et actuellement 2596 ; 3° Reg., petit in-4°, de 81 ff. ; papier (1485-1487), coté anciennement n° 13 et actuellement Lay, n° xvii.

Il y a un petit nombre de passages faciles à distinguer, écrits par F. Antoine d'Aymar et par Bertrand Lassecambe, commandeur de Bonnesfere, procureur de Bernard Gros. Je dois à l'obligeance de mon collègue, M. Baudoin, archiviste de la Haute-Garonne, la communication, au bu-

le français, avait aussi une connaissance suffisante de la langue vulgaire parlée en Guyenne, dans laquelle il écrivait de préférence. A défaut de précision sur son nom, qui est commun et de tous les pays, on pourrait en conclure qu'il était originaire du Midi. Des incorrections, l'emploi de mots français ne prouvent rien contre cette présomption. En Agenais, la plupart des textes romans de la fin du xv^e siècle fournissent des exemples de ces altérations de la langue et de ces mélanges.

L'intelligence de Bernard Gros et ses services ont été certainement appréciés par les maîtres de l'ordre, car il fut Commandeur non seulement du Temple de Breuil et de ses membres Saint-Sulpice-de-Rivelède, Saint-Jean-de-l'Herm, etc., mais aussi et simultanément de Sallebruneau, Roquebrune et Castelnau, en Bazadais, du Bastit, en Quercy, de Bonnafare et de Saint-Avit-de-Fumadière, en Périgord.

Il nous a mis lui-même au courant des occupations ordinaires de sa vie ; il nous a révélé ses ambitions et, qui plus est, il a consigné le souvenir de certains rêves qui le hantaient la nuit. Bernard Gros a dû beaucoup écrire. Il est probable que nous n'avons ici que des fragments.

Dans les registres d'affaires qu'il a transformés en mémoires, domment naturellement des rôles d'arpentement et de reconnaissances, des états de revenus, des comptes particuliers, le tout dans une forme méthodique et particulièrement soignée. Avant d'étudier les passages qui sortent de ce cadre, disons que ces documents font connaître à quel régime étaient soumises les propriétés appartenant aux Hospitaliers.

Dans le but d'éviter toute contestation sur les arpentements, les états des terres sont précédés d'une énumération de toutes les mesures de superficie en usage à Agen et à Villeneuve, exactement définies d'après leur rapport avec le pied.

reau des archives départementales de Lot et-Garonne, de tout le fonds des Templiers et Hospitaliers de l'Agenais, et je tiens à le remercier publiquement. Le principe d'après lequel les fonds anciens ne doivent pas être divisés est admis avec juste raison. Cependant il offre un inconvénient qu'il est bon d'atténuer autant que possible : des lots importants d'archives sont conservés loin des pays qu'ils intéressent. En facilitant les communications d'un département à l'autre, on rend les plus grands services aux travailleurs, qui ne peuvent pas toujours s'imposer des déplacements onéreux.

L'énumération et la définition des mesures de capacité a de même pour objet de prévenir toute difficulté pour le paiement des redevances en grains.

On remarque aussi une note sur les règles de comptabilité, dans laquelle sont employés les chiffres arabes pour les exemples d'addition, de soustraction et de balance des comptes.

Les extraits des reconnaissances nous fixent sur la quotité des devoirs qu'avaient à payer chaque année les tenanciers. C'était régulièrement un sou par carterée. La carterée d'Agen est inférieure à trois quarts d'hectare, exactement 72 ares, 8979.

Il s'y ajoutait des redevances variées en nature peu onéreuses. Par exemple, pour une propriété de quinze carterées, un tenancier payait quinze sous tournois, plus trois quarts de froment, autant de seigle, autant d'avoine, deux quarts de seigle pour l'usage du four, trois journées de manœuvre. Les acaptes et les arrière-acaptes, de même quotité, se payaient à la mort du grand maître et à la mutation du tenancier. L'acte analysé ci-dessus peut servir de type.

En compulsant les séries de reconnaissances et les lièves de tous les établissements d'Hospitaliers de l'Agenais, on peut constater que la quotité des devoirs n'a pas été modifiée depuis le moyen-âge jusqu'à 1789, au grand avantage des tenanciers, car c'était au XVIII^e siècle une redevance insignifiante que celle d'un sou par carterée. A la différence de la plupart des seigneurs terriens de l'Agenais¹, les Hospitaliers ont respecté constamment les contrats et baux à clauses perpétuelles.

Bernard Gros, tout dévoué aux intérêts de l'ordre, regrette un peu l'application de cette honnête pratique. Il aurait voulu qu'en renouvelant les baux, on augmentât les charges des preneurs comme le faisaient les autres seigneurs.

Les comptes particuliers abondent en renseignements, comme tous les documents de cette nature. On y trouve notamment l'itinéraire et le détail des frais faits par Bernard Gros dans un voyage à Plessis-les-Tours pour aller voir le roi Louis XI.

¹ Jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, la plupart de ceux-ci ont augmenté successivement les charges de leurs tenanciers et souvent par les moyens les plus arbitraires, tels que les transactions imposées en bloc. J'ai eu l'occasion de mettre ce fait en lumière dans un ouvrage publié sous le titre suivant : « Ville libre et barons. » Paris, A. Picard, 1886, p. 115 et suiv., et note N. p. 243.

On peut établir aussi des comparaisons entre le prix des denrées et le taux des salaires.

Relevons les mentions suivantes : achats de froment à six ardis le quarton ; journées d'ouvriers employés à faucher, payées deux quarts, valant ensemble moins de douze ardis, car le seigle est le grain donné le plus ordinairement en paiement ; journées d'ouvriers employés à transporter des gerbes, un quarton de grain ou un sou et demi ; journées de vigneron, quatre ardis, de maçons, cinq ardis.

Un domestique loué à l'année recevait pour gages une somme variant d'un petit écu bordelais à sept francs bordelais. On lui fournissait en plus un costume à peu près complet ; cape, manteau, chausses, chemise, une paire de sabots ou de souliers.

Une paire de souliers pour domestique coûtait trois sous.

Aux fileuses on donnait huit deniers pour filer une livre de lin, et un ardit pour filer une livre d'étonpes de chanvre.

Voici quelques exemples du prix des denrées : une livre d'huile de noix, huit deniers, d'huile d'olive, un sou trois deniers ; un fromage gras, trois deniers, trois mains de papier, cinq à sept deniers, une paire de couteaux, un sou.

Passons maintenant aux documents d'un autre ordre que contiennent les mêmes registres.

Un agenda de l'année 1480 paraît être le brouillon d'un mémoire adressé à quelque maître de l'ordre au sujet des réformes à faire. Les abus que signale Bernard Gros sont nombreux, et chaque article prouve que, dans notre pays d'Agenais, à la fin du règne du justicier Louis XI, la loi du plus fort régissait encore la société. Bernard Gros rapporte les faits dont il est témoin : les usurpations des barons et des bourgeois ; la vénalité des magistrats et, qui plus est, des commissaires envoyés par le roi pour faire des réformes ; la décadence de certains couvents gorgés de richesses ; les dilapidations commises dans les villes par les consuls et les jurats, et, comme contre-partie, la Jacquerie organisée par le peuple voué à la misère.

Combien les mœurs étaient alors rudes et barbares ! Dans d'autres passages de ses livres, le Commandeur du Temple inscrit les états détaillés des procès qu'il soutient pour défendre les intérêts de l'ordre. Il n'oublie pas de mentionner les épisodes en dehors des procédures et les voies de fait commises par ses adversaires. Ici nous voyons le seigneur de Mauvezin, au cours d'une instance, ravager les terres de Castelnaud, à la tête de cent hommes armés ; là c'est la population de Villeneuve d'Agénois, un consul en tête, qui se rue sur l'avocat de Bernard Gros et le menace de mort.

On voit que l'administration des biens d'une commanderie entraînait alors bien des soucis et qu'il fallait en toutes choses avoir la main ferme.

Bernard Gros était soigneux des archives du Temple ; il en a dressé un inventaire sommaire que la perte des originaux a rendu précieux. Les cotes, mêlées de latin, de français et de roman, sont explicatives et font valoir les clauses pratiques des bulles et des concessions.

Au temps de Bernard Gros, les premiers produits de l'imprimerie étaient si rares, si peu répandus — nous ne trouvons pas dans ses comptes la mention d'un seul achat de livres — si insuffisants pour constituer une bibliothèque utile, qu'il était bon de conserver des notes de toutes les bonnes recettes.

Un remède contre le farcin, formulé sur la première page d'un registre, nous indique quels soins Bernard Gros devait donner à ses chevaux malades.

Pour se traiter lui-même, Bernard Gros pouvait constituer une petite pharmacie dans laquelle dominaient les simples. Il donne les formules pour composer : des eaux de bourrache, de frêne, de cerises, de sauge, de laitue (? *erba salada*) ; du vinaigre, du miel et de l'huile (rosats) ; du vinaigre, de l'huile et de l'eau de *sahut*. Il indique quelquefois le mode d'emploi de ces remèdes, parmi lesquels figure l'eau-de-vie.

Quelques détails se rapportant aux soins du ménage ne sont pas non plus négligés ; on trouve des recettes pour faire du vin cuit, de la piquette de nèfles, pour conserver le beurre fondu et salé.

Mais rien n'égale le soin que Bernard Gros apportait aux vignes, aux vergers, aux jardins de ses commanderies. Il indique les meilleures méthodes de culture et recherche les cépages rares et les meilleurs plants.

Il dit comment on peut préserver les greffes des fourmis, les pois des cussons, comment il faut conserver les graines de légumes, labourer les terres à blé, préparer le sol pour la vigne¹.

Il fait venir ses pruniers de Grand Selves ; il apprécie les variétés

¹ Si quelques-uns des procédés qu'il préconise sont pratiques, d'autres ne sont pas à recommander aux horticulteurs ou pépiniéristes, celui-ci, par exemple : « De antar pomus salvatges sobre laurie, lo frut que gitara seran yranges. »

de cerises (cerizas, guynas, guynies et guyndolz) tirées de Lagruère et de Contand. Il recommande les bons cépages du curé de Reniès et du vicaire de Sainte-Gemme. M. de La Maurelle lui a donné un olivier qui s'appelle Calcade, de fort belle venue.

Il a pris des pieds de grenadier (mial granie) dans les talus du château de Madaillan ¹. L'amandier, le noyer, le cognassier, le mûrier (amories) sont cités parmi les arbres qu'il a plantés. Il a des carreaux de fraisiers, de pois et de fèves.

Voici maintenant quelles sont les espèces de vignes, de poiriers et de pommiers qu'il mentionne comme étant cultivées par lui ou qu'il cherchait à se procurer.

Vignes, 11 cépages : plan del Calva (en arbre); — del Rouerguas; — blanc del Rocholenc; — de Casses negre; — de raisin serieza; — de Boissales; — de Chalosse; — del Doussel (en arbre); — de muscadel roge; — del Cadres; — de muscadel de Moissac.

Poiriers, 36 variétés : a rey ou real; — las Johannenguas; — albi-guotas; — d'estieu de Ramon Bernat; — denguois ou enguossa; — esguilhada; — auriolla; — cayrada; — barbada; — brinca; — de Barbiguieras; — ostengua; — bertolimyna; — guormanda grossa; — salvatge; — segualat; — fromental; — guormana; — muscadella; — de Mayessa; — de Lansu; — de Johanes; — de F. Bertrand; — de Johan del Fau; — de Calmon; — de Capella; — brunat; — de Calva; — de Paris; — de Marmande; — de Marmont; — cueissa de dona; — de bon crestia; — de Bajamont; — de Puechmirol; — de San Atoni del Cairer.

Pommiers, 7 variétés : poma cardinengua; — vertelhae; — romana; — verda; — blanduren; — lingua; — de caupendut.

Bernard Gros a soin de noter en quelle saison certaines poires sont bonnes à manger, quelles sont les pommes qui se conservent toute l'année et les cerises qui n'ont pas de vers. Peut-être était-il porté à la gourmandise. Des achats de truffes figurent dans ses comptes de voyage.

¹ Le grenadier et l'olivier, qui, dans nos contrées, ne produisent que des fruits verts, peuvent, s'ils sont bien exposés, y végéter en pleine terre. Ils sont restés fort rares.

Des tiges de grenadier repoussant autour d'une vieille souche se voient encore près des murs d'enceinte du château de Madaillan. Ce sont peut-être les rejetons du même arbre que Bertrand Gros signalait il y a quatre siècles.

Comme fleurs, il cultivait des rosiers rouges et des giroflées, dont une espèce provenait de Rome.

Le paysage du Temple est charmant. Une vallée plane, d'une incomparable richesse, se déploie à quelques mille mètres autour de son château-fort et de son enceinte murée. Tout auprès, coule, profondément encaissé, le Lot, bordé de peupliers et de saules. Les cotéaux de la rive droite et de la rive gauche, irrégulièrement découpés, assez éloignés au Sud et au Nord, forment un second plan où se joue la lumière en tons gris ou fauves, en teintes bleutées, selon les saisons et le cours du soleil. Les ruisseaux voisins de Carcassonne, de Lautone, de Folestres, de la Grésie et de la Gravière ont des rives fraîches où croissent les aunes, où bruissent les moulins de la Commanderie. Les plus beaux arbres du Temple sont les ormes.

Au ^{xv}^e siècle, une futaie, probablement de chênes, joignait la clôture du château. Elle a disparu, mais, à part cela, les aspects de ce coin de terre ont certainement peu changé.

Ni les douceurs de cette résidence, ni le désir de voir prospérer les vignes et les vergers qu'il avait créés avec tant de soins ne pouvaient faire oublier au commandeur sa vocation véritable. Il rêve — lui-même le consigne par écrit — qu'il bataille contre les infidèles. Il jette sur ses registres le brouillon d'une lettre, par laquelle il prévient — le nom du destinataire n'est pas indiqué — que les Turcs menacent la ville de Nice. S'il allait être appelé à combattre les Turcs, quel bonheur ! Mais on l'oublie, et, dans la pensée de forcer la main à ses chefs, il se présente armé de recettes infailibles pour incendier les galères ou tuer leurs défenseurs, pour secourir les places assiégées.

Sous la forme d'un mémoire adressé aux chevaliers de Rhodes, ou mieux d'une requête pour obtenir d'être convié à partager leurs luttes, il indique sommairement les trois inventions suivantes :

Il se fait fort de lancer à une portée d'arbalète, une masse grosse comme un demi baril, d'une sorte de feu grégeois auquel rien ne résistera.

Pour les abordages, il se servirait de grenades (boule de bronze, palma de cuyvra), qui, en fusant, rouleraient dans la galère ennemie, en tuant ses défenseurs, en allumant partout l'incendie.

Il a trouvé le moyen d'échanger des paroles jusqu'à la distance où l'on peut apercevoir la lumière d'une chandelle, ce qui peut servir pour communiquer avec les gouverneurs des places assiégées.

Cette dernière découverte, si tant est qu'elle fût réelle, n'a jamais été pratiquée. Pour ce qui est de l'invention des grenades en métal, qui remplacèrent les pots à feu, les auteurs ne la font pas remonter, que je sache, au-delà du commencement du xvi^e siècle. Nous voyons qu'il faut aller un peu au-delà : avant l'année 1487, cette invention était bien près de se faire jour ; elle est peut-être personnelle à Bernard Gros.

En somme, à en juger par les témoignages qu'il nous a laissés sous une forme parfois naïve, Bernard Gros était un chevalier brave, comme on en comptait alors un si grand nombre, mais aussi quelque chose de plus : un honnête homme que révoltaient les injustices ; un administrateur diligent ; un agronome au-dessus de la routine. Assez instruit pour faire un inventaire des archives de sa Commanderie, il se montre curieux en médecine et en pharmacie et se prétend inventeur d'engins de guerre. Son nom paraît mériter à tous égards d'être tiré de l'oubli¹.

G. THULIN.

¹ Cette notice a été publiée dans le *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*. Année 1889. p. 115 et suiv.

On trouvera dans cette revue les documents suivants que nous ne reproduisons pas :

- I. — *Mémoire sur l'état de la province de Guienne et particulièrement de l'Agenais et du Bazadais, en 1480.*
 - II. — *Les songes de Bernard Gros.*
 - III. — *Inventaire du mobilier et des archives du Temple de Breuil.*
 - IV. — *Les inventions de Bernard Gros.*
-

JOURNAL AGENAIS DES MALEBAYSSE

(SUITE)

Eslection de messieurs les consuls d'Agen en l'année 1625.

1. Monsieur de Rance, gentilhomme ;
2. Monsieur de Raignac, advocat ;
3. Monsieur de Chastellet, jadis procureur au siège d'Agen ;
4. Monsieur de Belcastel, gentilhomme ;
5. Monsieur de Bénassis¹, advocat ;
6. Monsieur de Relhery.

Les avantz de Noel 1624 et le caresme 1625 preschat à Saint-Estienne le Père de Lacustode, cordelier.

Au mois de janvier 1625, monsieur de Soubize s'en ala pour surprendre le fort de Blabes² en Bretagne sur le bord de la mer mais il feust repoussé par monsieur de Vendosme, gouverneur pour le roy au dit pais de Bretagne ; et y print le dit sieur de Soubize quatre navires de guerre du roy ; et feust dès lors rompeue la trefve de trois ans qui feust faicte à la réduction de la ville de Montpellier. Au mois d'april 1625, monsieur de Soubize ravaga tout le pais de Médoc en Bourdelois.

Le second jour de juin mil six cens vingt cinq, monseigneur d'Espernon, gouverneur pour le Roy en Guienne, arriva à Agen et y sejourna douze jours, durant lequel sejour il mist sur pied une armée

¹ (Sic) La véritable orthographe du nom est Biénassis. Ajoutons une fois pour toutes que nous publions le texte de Malebaysse avec toutes ses incorrections, comme on doit le faire d'un document et que nous croyons inutile de rectifier ses fautes par des notes.

² Blavet (Morbihan , aujourd'hui Port-Louis.

pour aller faire le desgat de Montauban, et pour cest effect il flet commandement à la noblesse du pais de ce rendre au dict Montauban le vingt cinquiesme jour du dict mois de juin et aussy il flet cotizer toutes les jurisdictions de son dict gouvernement pour lui fournir de pionniers et luy en feustourny jusques au nombre de deux mil cinq cens, et luy en fourniet l'Agenois deux cens cinquante; et luy fourniet aussy la ville d'Agen une compaignie de cent hommes de pied soldoyée aux despans de la maison de ville; et flet aussy le dict seigneur conduire au dict Montauban quatre pièces d'artillerie; et fencommencé le dict desgast le 27 de jun au dict an; et flet le dict seigneur abatre les belles maisons de plaissance et couper au pied les bois et garennes et arracher grand quantité de vignes.

Au mois de juilhet 1625 monseigneur d'Espernon s'empara de la seigneurie de Lusignan pour s'estre le sieur du dict Lusignan rebellé pour la troisieme fois contre le service du roy, et miet bonne et forte garnison dans le chasteau et furent enlevés tous les meubles entièrement de la dicte maison; et feust aussy la récolte de tous les grains et vendange de la dicte année confisquée et puis au mois d'octobre du dict an il feust par arrest de la Chambre de l'Edict en Guienne condempné d'avoir la teste tranchée pour estre atainet et convaincu de crime de léze-maiesté inhumaine et félonne au premier cheffz, desgradé de noblesse, declairé rocturier, ses biens confisqués au roy, ses maisons rasées et ses bois coupés. Le bois et la garenne de Lusignan furent coupés au pied et ses maisons ne furent pas rasées. Et, le 25 du dict mois d'octobre, il feust exécutté en effigie à la place publique du dict Agen et puis son tableau fiché et pendu à une potance où il demeura l'espace de quinze jours.

Le 15. 16 et 17 jour de septembre 1625 l'armée navalle du roy conduite par Monseigneur de Montmorancy, admiral de France, obtint victoire contre l'armée des Rochelois conduite par monsieur de Soubize; et leur feust prins de la première acttache les plus grandz navires de guerre qu'ilz heussent, quy estoient au nombre de vingt deux, et eulx mesmes, se voiant perdus, mirent le feu à ung grand navire nommé La Vierge, leur plus admirable ou estoient toutes leurs poudres et munitions de guerre et ce voiant désespérés se jetarent dans la mer pour se sauver à la nage, et le second et troisieme jour ils se batirent à pied ayant quieté la mer, où il leur feust thué sur terre et noyé dans la mer environ douze cens hommes.

Le huitiesme jour d'octobre 1625, messieurs du clergé Saint-Estienne firent ung service divin et feust dict ung sermon pour ren-

dre grâce à Dieu de ce que l'armée navale du roy obtint victoire contre l'armée des huguenots.

Eslection de messieurs les consuls d'Agen en l'année 1626.

1. Monsieur Duburg, recepveur des tailhes ;
2. Monsieur de Ferran, advocat ;
3. Monsieur de Boissonnade, procureur ;
4. Monsieur le chevalier de Saint-Arailhes, gentilhomme ;
5. Monsieur Tartas, médecin ;
6. Monsieur de Malartic, procureur.

Les advantz de Noel 1625 et le caresme 1626 prescha à Saint-Estienne le révérand Père Raymond, jésuiste.

Le vendredy 8^e de may 1626, la paix feust publiée à la place publique de la presant ville, et y estoinct la cour présidial, monsieur de Boissonnade, présidant et juge mage, messieurs Delabarthe et Dephilipes, conseillers, de Redon, procureur du roy, et pour la maison de ville messieurs de Boissonnade, chevalier de Saint-Arailhes et Malartic, consuls.

Le mercredy 3^e jour du mois de juin 1626, qui est le premier jour de la foire, thumba au Gravier le feu du ciel et thua deux escoliers, l'un fils du sieur Delaboulbenne, conseiller, et l'autre fils de Thouron, procureur au dict Agen, et blessa le dict sieur Delaboulvenne, ensemble son frère et ung fils du sieur Douson de Villeneuve.

Le dimanche quinziesme jour de juilhet 1626, Messieurs de Saint-Estienne dudit Agen firent faire une procession generale afin d'apaiser l'ire de Dieu pour ce qu'il avoict faict de pluye auparavant ladiete procession trante cinq jours et puis après icelle il pleut cinq jours qui faict en tout quarante jours.

Au mois de juilhet 1626, Monsieur de Labarthe, secrétaire en chancellerie de la cour et chambre de Guienne, feust adverty par ces serviteurs domestiques que sa femme versoit mal avec le sieur du Tuquo de Lamaurelle et pour seavoir la verite de ladite malversation il feignit, le samedy apres soupper huitiesme jour d'aoust audit an 1626, d'aller à Nerac veoir Madame la presidante de Perrugneau sa tante, et estant a deux lieues d'icy il rebrocha chemin et quicta ses chevaux au passage de la presant ville et vinct entrer à la porte Saint-George a une heure du soir et puis a douze heures de la nuict dudict huitiesme venant au neufviesme il ala à sa maison ou il trouva

sadite femme en adultere avec ledit sieur de Lamaurelle et pour punition de leur mesfaict il les poignarda tous deux et les laissa mort sur la place et puis se rendist prisonnier a la conciergerie du pallais et fist aussi ledit sieur enbauser les corps morts en attendant la volonté de Messieurs de la justice qui permirent qu'ilz fussent enterres ; ledit sieur de Lamaurelle feust emporte la nuit du dixiesme dudit mois venant à l'unziesme au lieu de Maurelle et ladite deffuncte feust enterree derriere la porte de la rhue du couvent des Jacopins audit Agen.

Eslection de Messieurs les consuls d'Agen, en l'année 1627 :

1. Le sieur de Goudailh, sieur d'Arasse ;
2. M. de Faure, advocat ;
3. M. Lassort, procureur, troisieme ;
4. M. Dugues, gentilhomme ;
5. M. de Chauvieres, advocat ;
6. Chastellet, procureur.

Les advants de Noel 1626 et le caresme 1627 a presche à Saint-Estienne le Reverend père Bonaventure, capucin.

Debordement de la rivière de Garonne durant le quinzieme, seiziesme et dix-septiesme jour du mois de janvier 1627, et le 22 dudit mois grossist autant comme auparavant ; l'eau de laquelle couvroiet tout le Gravier et montoiet jusques au hault des arches du pont de Garonne et a faict grand desgast au passage de la presant ville.

Eslection de Messieurs les conseulz d'Agen en l'année 1628, an bisextil :

- M. de Maures, vieulx, advocat ;
- M. Duluc, docteur en médecine ;
- M. Buart, bourgeois ;
- M. de Cauzac, gentilhomme ;
- M. de Vives, advocat ;
- M. Meja, procureur au siège presidial de la presant ville.

Les advents de Noel 1627 et le caresme 1628 prescha à Saint-Estienne M. Lamalaurye, docteur en la Sorbonne de Paris, natif de la ville de Tulle, en Limosin.

Le 20^e juillet 1628 passa de vie a trespas M. de Malhoc, advocat au siège presidial de la presant ville et selon l'advis des medecins ce

feust le premier qui mourent de la maladie contagieuse en la presant ville. Son corps feust enterre au jardin de M. de Bertrand, conseiller au siège presidial, son beau-père où il demouroit et au mois de novembre 1629 ses ossements furent apportés enterrer en l'église des Cordeliers de la presant ville.

Le 28 octobre 1628, la ville de La Rochelle se rendit à la discretion et obeyssance du tres chrétien Louys 13^e, Roy de France et de Navarre, estant les habitans d'icelle oppresses de sy grand famine qu'ilz mangarent les chiens, chats et ratz. Ils mangarent aussy les chevaux du carosse de Madame la doueryere de Rohan, mère de Messieurs de Rohan et de Sobisse, chefz de ceulx de la Religion, laquelle dame demeura dans ladite ville durand tout le siege. Sa Majesté y tint le siege l'espace de 13 mois, pendant lequel dict siege Sa Majesté y demeura onze mois en personne. Appres ladite reduction, le Roy y entra et la fect desmanteller et leur hosta leurs privileges, armes et canons.

Le 9^e novembre 1628, Monseigneur d'Agen fist fere par le commandement du roy procession generale à l'entour des Cornieres et y feurent apportés les chasses de Saint-Estienne, Saint-Dulcide, Saint-Crapasy, Sainte-Foy ; et apres on dict un sermon à Saint-Estienne et apres le sermon on fist un feu de joye à la plasse publique de la presant ville où estoient les habitans en armes, le tout estant pour randre grasses à Dieu de la reduction de la dicte ville de La Rochelle. On fist aussy feu de joye devant les glisses Saint-Crapasy, Sainte-Foy, Saint-Hilire. Tous les habitans de la presant ville firent aussy de feus de joye devant leurs porte.

Le 28^e novembre 1628, Messire Henry de Bourbon, prince de Condé, premier prince de France, venant de Tholose, passa Agen et logea à l'hostelerye Saint-Jacques.

Au mois de décembre 1628, la maladie contagieuse s'eschaufa en la presant ville et mourent cinq ou six personnes à la reue Granouilla et aussy mourent soubz les Cornieres à la maison de maistre Jehan Lagacherye, notaire royal, un sien locatere nommé Landrebye, boutonier, sa femme, sa mère, et deux sienes petites filles dont le monde feust fort estone.

Eslection de Messieurs les conseulz d'Agen en l'année 1629 :

M. Delpech, jadis lieutenant criminel d'Agen ;

M. Corne, vieulx, marchand ;
M. Lavergne, advocat ;
M. Despalais, bourgeois ;
M. Daurée, jeune, advocat ;
M. Roquier, procureur.

Les adventz de Noël 1628, prescha à Saint-Estienne pour la seconde fois le Reverand père Raymond Jesuiste et ne prescha point le carisme 1629 à l'occasion de la maladie contagieuse.

Au mois de janvier 1629, Messieurs les conseulz de la presant ville firent distribution des pouvres mendiens afin quilz ne se frequentassent point par la ville a l'ocassion de la maladye contagieuse et en fut bailhé a chascun selon la portée de ses facultés.

Au mesme mois de janvier 1629 la maladie contagieuse augmenta de plus en plus en la presant ville et a ceste ocassion deux paires cordelliers s'exposarent pour confesser les malades, assavoir les pères Momméjan et Gabarret et feurent loges lesdicts pères à Sainte-Quitere. Quand ilz marchoint par la ville ilz estoient vesteus d'ung habit de penitent gris avec un crucefix en main ; ilz avoient un guyde qui marchoit devant heulx pour fere retirer le poeuble. Aussy deux compaignons chirurgiens s'exposarent scavoir : Argenton et un de Layrac. Celuy de Layrac moureut au mois de febvrier de ladicte annee et y fut expose à sa plasse Jehan Goutes natif de la presant ville, sans leur faire aucun examen. Quand yceux chireurgiens marchoint par ville ilz avoint une soutane de treillis noir et un baston blanc en main. Ilz avoint aussi un guyde qui marchoint devant heux pour faire retirer le monde et gaignoint lesdictz chireurgiens cinquante escus chacun par mois et bouche courtz et feurent loges a este maison qui est contre la porte neuve qu'on appelle à la tour de Foix. Aussy s'exposarent quatre hommes pour enterrer les mortz qui mouroint de la dicte maladie quon appelloit [corbeaux]. Ilz estoient vesteus chacun d'une casaque blanche. Ilz aloint querir les mortz en leurs maison et les mestoint dessus un charriot. Deux desdictz corbeaux tiroint lediet chariot avec de cordes et les autres deux le poussoint par deriere. Lesdictz mortz estoient portes enterrer a este plasse qui est à la tour du Bourdel. Ladicte place feust benite par Monsieur le recteur de Sainte Foy. Lesdictz corbeaux gaignoint vingt livres chascun par mois et bouche-courtz et estoient logés a la dicte tour du Bordel jusques a tant que Messieurs les conseulz leur heurent faict bastir une maison au pres de la loge de Re-

naud et les chirurgiens furent aussy loges hors la ville a la maison de Descayrac aussy pres de la loge de Renaud. Appres que lesdictz chireurgiens et corbeaux feurent loges hors la ville les corps mortz desdict infectz feurent enterres a Renaud et les heutes pour loger les infectz furent faictes a ce pred qui est deriere la loge dudict Renaud. Appres que lesdicts infectes avoint faict une quarantere a Renaud, et y avoiet d'autres heutes a ces preds deriere Saint-Hilaire pour leur faire fere la seconde quarantene. Appres ilz entroint dedans la ville et les peres cordelliers qui sestoint exposes ne feurent point loges hors de Sainte-Quitere.

Au mois de mars 1629 la chambre de l'edict en Guienne s'en alla d'Agen a locasion de la maladie contagieuse et ala tenir sa seance dans la ville de Bassatz et la cour présidiale tint sa seance a Grand fons et la cour ordinaire faisoiet sa séance à la table ronde en la paroyse de Foleyronnes, juridiction de la presant ville.

Le 15^e jour de juillet 1629, Monseigneur d'Agen fist une ordonnance qui est que, une heure appres midy, la grande cloche Saint-Estienne sonneroit et que chacun diroit le *Miserere mey* et ceulx qui ne le sauroit pas diroiet cinq fois le *Pater* et *Ave Maria* pour pryer Dieu vouloir apayser son yre.

Au mois d'octobre 1629 la ville de Montauban et toutes les autres villes de la religion qui estoient rebelles se rendirent à l'obeyssance du Roy et Monseigneur le cardinal de Richelieu fist son entree audict mois et an dans ladicte ville de Montauban, au contantement de tous les habitans.

Le onziesme novembre 1629 qui est la feste Saint-Martin, Messieurs les consultz de la presant ville firent fere un service divin dans leglise Saint-Estienne pour randre grasses à Dieu de ce que la maladie contagieuse avoit cessé et après que le service feust dict, on dict le sermon dans ladicte eglise par le paire Simon pour lors gardien des capucins de la presant ville et le sermon parachevé la procession generale partit de Saint-Estienne avec le Saint-Sacrement de lautel dessoubz un poille porté par Messieurs les consulz et sen alla a Saint-Crapasy et de Saint-Crapasy retourna passer devant Saint Estienne et devant leglise de La Chappelle et pardevant Monrebel et par la rue de Garonne et partout ou elle passa les rues estoient parées.

Eslection de Messieurs le consenz d'Agen en l'année 1630.

Monsieur de Prades, vieulx, gentilhomme ;

Monsieur de Maures jeune, advocat ;

Monsieur Delpech, marchand ;

Monsieur de Sevin, sieur de Ganet ;

Monsieur de Rangousse, bourgeois ;

Monsieur Jehan, procureur au siège présidial.

Les adventz de Noel 1629 et le caresme 1630, prescha a Saint-Estienne le Reverend pere Jordoin, dict Poulot, cordelier, pour lors provincial de leur ordre, natif de la presant ville.

Le 15 avril 1630, Messieurs les consenz d'Agen offrirent une lampe d'argent a leglise Nostre-Dame de Bon-Encontre et rendirent grasse à Dieu pour la delivrance de la maladye contagieuse. Monseigneur d'Agen dict la messe. La dicte lampe est la plus belle de toutes ceiles qui sont dans ladicte eglise.

Au mois de May 1630 et durand icelluy il plust en abondance desquelles pluies feurent noyes les fruitz de la terre et de la sensuivit la grande famine quy commença a leste en senivant et dura depuis le mois d'aoust 1630 jusques à la fin du mois de may 1631.

Comancement de l'année de disette.

Au mois d'aoust 1630, le bled valoit 10 l. le sac.

Au mois de septembre 1630, le bled valoit 13 l. le sac.

Au mois d'octobre 1630, le bled valoit 16 l. le sac.

Au mois de novembre 1630, le bled valoit 18 l. le sac.

Au mois de décembre 1630, le bled valoit 20 l. le sac.

Au mois de janvier 1631, le bled valoit 22 l. le sac.

Au mois de febvrier 1631, le bled valoit 25 l. le sac.

Les febves valoint 20 l. le sac.

Les besses, arbelles et garosses valloint 16 l. le sac.

Le milhet valent 20 l. le sac.

Au mois de mars 1631, le bled valoit 19 l. le sac.

Au mois d'avril 1631, le bled valoit 17 l. le sac.

Au mois de mai 1631, le bled valoit 14 l. le sac.

Et voilà la grand valeur du bled et autres grenes.

Le 28 de juin 1630 la cour des Eydes de Guyenne feust establee Agen par le tres chrestien Louis 13 Roy de France et de Navarre et feurent six comisseres de Paris deputes pour l'ouverture d'icelle qui feust à la maison de ville et y estoit premier président Monsieur

de Laubardamont et procureur général Monsieur Lebel et puis ils tindrent leur siege dans le réfectoire des Jacoupins.

Au mois de décembre 1630 Messieurs les conseulz d'Agen distribuarent les pauvres mendiants et il en feust baille a chascung selon la portée de ses biens.

Le jour de Noel 1630, Monseigneur Claude de Gelas evesque et conte d'Agen estant à la grand messe à Saint-Estienne et son fraire Messire Balthazar de Gelas. grand archidiaire de Saint-Estienne celebrant icelle et comme il feust a la louange des anges qui est *Gloria in excelsis Deo* ce bon seigneur se mist à genoux et là il feust attent d'une apoplexie. Tout soudain il feust relepvé par les prestres et chanoines de ladite eglise et emporté dedans levesché et le lendemain il passa de vie à trespas a huit heures du soir et feust enterre le dernier jour de l'an dedans Saint-Estienne au coté senestre du grand autel et son chapeau episcopal fust pendeu seur sa tombe avec une crosse de fer renversee. Je prie Dieu que en repos soit son ame. Et le 22^e avril 1633 mondict sieur le grand archediaire frere de mondict feu seigneur d'Agen estant en son château de Cambes en la juridiction de la presant ville, cheust du haut de la grange en bas, de laquelle cheuste il decéda le lendemain 23^e dudiet mois, qui estoit le dimanche de Quasymodo et feust aussi lediet archidiaire enterre au coste de son diet fraire et non pas en mesme tumbeau.

Eslection de Messieurs les conseulz d'Agen, en l'année 1631.

M^r de Grimard advocat ;

M^r Ratier, advocat ;

M^r Laborde, advocat ;

M^r Causade, gentilhomme ;

M^r Corne, recepveur ;

M^r Rossel.

Le dict Corne mourent au mois de mars de ladicte année et feust mis à sa plasse M. Boyer, vieulx, procureur.

Les adventz de Noel 1630 et le caresme 1631 prescha à Saint-Estienne le paire Grabel capucin pour lors provincial de leur ordre.

Le mois de Mars 1631, le bled vint à rebal et feust à 19 livres le sac et il eust un miserable cordier qui estoit usurier qui se pendit et estrangla lui mesme le matin du vendredi saint et puis par santance de Messieurs les jeuge ordinaire et conseulz il feust condamné et

porte sur un poutreau ors la ville derière l'esglise Sainte-Foy. Deste grande cherte de vivres moureurent de faim grande quantite de monde aux villes et champs.

Au mois de Mars, d'Avril, May, Juin et Juillet 1631 il y heust grand mortalite en la presant ville et la commune maladie estoit le pourpre et une grande phernésie, et se print la dicte maladie aux riches de la ville qui heurent leur passade aussy bien que les puvres.

Au mois d'Aoust 1631 la maladie contagieuse feust Agen pour la seconde fois et feust pour lors infesté tout le carlier de la porte Saint-Antoine ; ladicte maladie dura six mois. A este fois les heuttes feurent faites à un champ qui est en main gauche contre le pont rompeu de Lagarde et Marconte en allant d'Agen à la Chapellette.

Eslection de Messieurs les conseulz d'Agen en l'année 1632.

M^r de Poulins, advocat ;

M^r Benassis, advocat ;

M^r Singlande, procureur ;

M^r de Prades, gentilhomme ;

M^r Perier, advocat ;

M^r Bouloigne, advocat.

Les adventz de Noel 1631 et le caresme 1632 prescha à Saint-Estienne le Reverand père Gouales, jésuite.

Au mois de janvier 1632 la chambre de l'edict retorna Agen pour la seconde fois, qui avoiet este absante de la presant ville depuis le mois de Mars 1629 et y estoit presidant a este seance Monsieur de Lalane.

Le dimanche 8^e aoust 1632, Monseigneur Gaspard de Dailhon de Lude evesque et conte d'Agen fist son antrée audict Agen et celebra la grand messe à Saint-Estienne le dimanche 15^e dudict mois qui est le jour de l'assomtion Nostre Dame.

Au mois de décembre 1632 le fort chasteau de Castel Culher feust ralze par le commandement du Roy et de Monseigneur le duc d'Espernon.

Election de Messieurs les conseulz d'Agen en l'année 1633.

M^r de Faure, advocat ;

M^r Baulac, advocat ;

M^r Solac, procureur ;

M^r Poussou, gentilhomme ;

M^r Dulaurans, jeune, procureur.

Les advantz de Noel 1632 et le caresme 1633 prescha à Saint-Estienne le Reverand pere Capis, recole, natif du pays d'Anjou.

Le 19^e aoust 1633 feust amene un elephan en la presant ville et estoit au logis de Monsieur de la Court a la reue de Garonne et y demeura un mois et demi. Pour le voir la premiere fois on payoit 16^e et puis feust mis a 8^e et puis a 5^e et puis a 3^e.

Eslection de Messieurs les conseulz d'Agen, en l'année 1631.

Mons^r Dugues, gentilhomme ;

M^r Vivais, advocat ;

M^r Girle, marchant ;

M^r La fon, gentilhomme ;

M^r de Grave, bourgeois ;

M^r Leduc, marchant.

Les adventz de Noel 1633 et le caresme 1634 prescha a St-Estienne le Reverand paire Davancourt jesuite, natif de Nency en Lorraine.

Le 28 febvrier 1634, qui estoit le jour de mardy gras, Monsieur Dalot fist dancier un balet à la plasse publique de la presant ville. Ilz dansoient dessus un theatre qui estoit dresse dessus un charriot contre la halle. La dicte halle estoit fermée de tapisserie et les danseurs sabilloient dans icelle.

Le 16^e avril 1734 feust publie un edict du Roy portant inibitions et defances a toutes personnes de quelle qualite qu'ilz feussent de porter passemantz d'or ou d'argent, broderies d'or ou d'argent, courdons, brandées, centeures ny pandans despées.

Eslection de Messieurs les conseulz d'Agen en l'année 1635.

Monsieur Ducros, vieulx, advocat ;

Mons^r de Buart, bourgeois ;

M^r Meja, jadis procureur ;

M^r de Landas, homme d'armes ;

M^r Grossou, advocat ;

M^r Cancer, bourgeois.

Les adventz de Noël 1634 et le caresme 1635, prescha à St-Estienne le Reverand père Martial, capucin, natif de Limoges pour lors paire gardien a leur couven de .extore.

Au mois de janvier 1635 la cour des eydes de Guyennes ala d'Agén a Libourne, pour y faire sa demeure.

Au mois de febvrier 1635 qui estoit en caresme prenant Monseigneur d'Espernon fist despaver la plasse publique de la presant ville et y fist faire au milieu dicelle une barriere et le 20^e dudit mois qui estoit le jour de mardi gras la noblesse y coururent la bague et le dimanche 25 dudit mois qui estoit le premier dimanche de caresme il y fut couru au fasquin. Ceux qui couroint estoit masques et s'intituloient les chevaliers de gloire autremant Agennors.

(A suivre.)



LES DÉPARTEMENTS DU SUD-OUËST

AUX SALONS DE 1893

LOT-ET GARONNE

PEINTURE.

M. BOYE, de Marmande : *Le Dimanche à Séville. — Portrait de Mlle D. de S.*

M. CALBET, d'Engayrac : *La Musique*. (Panneau décoratif destiné au Casino de Royan) ¹.

M. CROCHEPIERRE, de Villeneuve-sur Lot : *Portrait de M. Félix Aunac. — Berceuse.*

M. GOURDON, d'Astafort : *Etude de plain air à Agen.*

M^{lle} DUCHYNSKA, de Tonneins : *Portrait de Mlle Blanche F.* (Miniature).

GRAVURE.

M. RAGOT, d'Allemans-du Drot : *Fileuse*, gravure au burin.

¹ M. Calbet, un de nos exposants, a obtenu une seconde médaille pour le panneau décoratif destiné au Casino de Royan. M. Lafenestre, de l'Institut, dans sa Revue du Salon, de la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} juin dernier, a donné à ce jeune artiste des éloges que nous sommes heureux de reproduire.

« Parmi les jeunes artistes qui font preuve d'un goût distingué dans ces études du nu qui seront toujours, pour tous les peintres du monde, l'exercice primordial et indispensable, MM. Calbet, Henri Royer, Bréauté, tous trois fort en progrès depuis leurs récents débuts, semblent tenir le meilleur rang. Leur peinture, encore incertaine et grisâtre, gagnerait sans doute à s'enhardir et à s'affirmer, mais ils ont tous les trois un juste sentiment de l'harmonie et ils recherchent, sous la brume à la mode, la justesse et la solidité des formes avec une conscience et une loyauté qui les amèneront forcément quelque jour à une exécution plus ferme et plus résolue. Le grand panneau décoratif de M. Calbet pour le casino de Royan, *La Musique*, où sont assemblées en plein air plusieurs nymphes jouant d'instruments divers, joint même à l'agrément pittoresque et plastiques cette aisance enjouée dans le mouvement et l'atture, qui était autrefois la marque de l'Ecole française, mais qui, dans ces derniers temps de réalisme maussade et de songerie enfantine, est devenue assez rare ».

ARCHITECTURE.

M. TRONCHET, de Villeneuve-sur-Lot : *Projet de bourse maritime commerciale. — Une rue à Menton* (Alpes-Maritimes).

SCULPTURE.

M. CAMPAGNE, de Gontaud : *Phryné*, statue plâtre.
M. DELPECH, E. de Clairac : *Mohamed*, buste plâtre.
M. THOMAS, d'Agen : *M. Edouard Payen*, buste plâtre.
M. BOURLANGE, Villeneuve-sur-Lot : *M. X.*, buste plâtre.

GERS.

PEINTURE.

M. LAUBADÈRE, d'Eauze : *Portrait de M. Paul Faubin*.

SCULPTURE.

M. CARLÈS, de Gimont : *M^{me} Roger-Milos*, buste, marbre.
M. CASSAS, de Samatan : Quatre médaillons, plâtre et terre cuite.
M. SALIÈRES, d'Auch : *M. André Francon*, buste, plâtre.
M. SOULÈS, d'Eauze : *Deux bustes*, bronze.

DORDOGNE.

PEINTURE.

M. DUPUY, de Bergerac : *Portrait du D^r Bouchard, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux*.

SCULPTURE.

M. RIVET, de Périgueux : *M. A. D.*, buste, plâtre.
M. CHASTENET, de Mussidan : *M^{lle} Jane L.*, médaillon, bronze.
M. LAVERGNE, d'HAUTEFORT : *Perplexité*, statue, bronze. — *M. E. M.*, buste, plâtre.

TARN-ET-GARONNE.

PEINTURE.

M. PRESSECQ, de Montauban : *Paysanne allant au bois*, pastel.

SCULPTURE.

M. BASTIÉ, de Castelsarrasin : *Le Commandant Dufau*, buste, plâtre.
M^{lle} LACAZE-DORY, de Montauban : *M^{me} N.*, buste, plâtre.

- M. OURY, de Montauban : *Portrait de ma mère*, buste, marbre. —
Pierrot, statue, plâtre.

HAUTE-GARONNE.

PEINTURE.

- M. BONIS, de Toulouse : *Portrait de M^e M. M.*
M. EUG. CLAUDE, de Toulouse : *Chez ma fruitière. — Sacrifice.*
M. DEBAT-POSSAN, de Toulouse : *Avril. — Portrait de M^e A. R.*
M. DESTREM, de Toulouse : *L'Exode. — Prairies d'Asphodèles.*
M. DIDIER-POUGET, de Toulouse : *Le Matin* (lande aux bruyères). —
Le Soir (étang d'Azèreix).
M. J. DIFFRE, de Toulouse : *Portrait de M^{me} D.*
M. P. J. GERVAIS, de Toulouse : *Portrait de M^{me} X*
M. GRANIE, de Toulouse : *Mater Amorsa.*
M. J. J. DE LA CHEVREUSE, de Toulouse : *L'Avril.*
M. DE LATENAY, de Toulouse : *La Mer de Pennmarck* (Finistère). —
Dans la Dune, à Concarneau,
M. J. P. LAURENS, de Fourquevaux : *Saint-Jean Chrysostome. — La*
petite de Bonchamps.
M. H. MARTIN, de Toulouse : *Les Troubadours. — Anankè.*
M. PRIER, de Toulouse : *Repos des pêcheurs* (Calvados). — *Aux parcs*
aux moulins.
M. RACHOU, de Toulouse : *Portrait de M^{me} C. — Méditation.*
M. SAINT-BLANCAT, de Toulouse : *Le Rêve.*
M. YARS, de Toulouse : *Mars en Provence. — Crépuscule.*

DESSINS AQUARELLES, PASTELS.

- M. ARTIGUE, de Muret : *Les Croyants. — L'Octogénaire*, dessins.
M. BIDA, de Toulouse : *La Coupe de Joseph. — Joseph au-devant de*
Jacob, dessins.
M. SAINT-GERMIER, de Toulouse : *Venise*, deux aquarelles.
M. PEYRAU, de Saint-Gaudens : *Portrait de M. Renan*, eau-forte,
M. LOUBENS, de Toulouse : *Ariane*, vitrail.

SCULPTURE.

- M. BERGER, de Toulouse : *Buste plâtre.*
M. BOUVOT, de Toulouse : *En chasse*, statue plâtre. — *Ma petite*
amie Marthe Guérin, buste en terre cuite.
M. BRETON, de Toulouse : *M. le Dr G. M.*, buste marbre.

- M. CAMEL, de Toulouse : *M. le Dr Juranville*. — *Mon ami Itanicotte*, bustes plâtre.
- M. CARLUS, de Toulouse : *Buste bronze*.
- M. CASSAIGNE, de Toulouse : *M^e de C. F.*, buste plâtre.
- M. FALGUIÈRE, de Toulouse : *Poésie héroïque*, statue marbre. — *Le poète Jean Bertberoy*, buste marbre.
- M. GRANDMAISON, de Toulouse : *M. D. G.*, buste plâtre.
- M. J. LABATUT, de Toulouse : *Caton d'Utique*, statue marbre.
- M. ANT. LARROUX, de Toulouse : *M. A. M.*, buste bronze. — *Pre-mière voilette*, statue plâtre.
- M. MENGUES, de Bagnères-de-Luchon : *M. P.*, buste en terre cuite. — *Portrait du poète Philadelphe*, buste en terre cuite.
- M. ANT. MERCIÉ, de Toulouse : *Tombeau de Thiers*, groupe en marbre.
- M. Jean RIVIÈRE, de Toulouse : *Vierge*.
- T. TH. RIVIÈRE, de Toulouse : *L'éléphant d'Hamilcar*, bronze. — *M. Bodoy, avocat à Tunis*, buste terre cuite.
- M. ROUGÉ, d'Auterive : *Louise Girma*, haut relief, plâtre.
- M. ROUQUETTE, Toulouse : *M^e J. G. R.*, buste, plâtre.
- M. SOULA, Toulouse : *M. Saint-Blancat*, médaillon, terre cuite.
- M. CLAU, Toulouse : *Nymphes et Chasseresses*, bas relief, bronze.

ARCHITECTURE, LITHOGRAPHIE.

- M. BELESTA, de Montberon : *Château de Fleury-en-Bière*, étude d'architecture.
- M. MOURÉ, de Toulouse : *Villa du Pin*, étude d'architecture.
- M. LAPORTE-BLAIRZY, de Toulouse : *Le feu*, lithographie, d'après Franz Hals.

BASSES-PYRÉNÉES.

PEINTURE.

- M. LÉON BONNAT, de Bayonne : *M^{me} B.*
- M. BORDES, de Pau : *Portrait de M^{lle} J. R.* — *Portrait de M^{me} R. R.*
- M. DAMBOURGÈZ, de Pau : *Les Camelots aux Halles*.
- M. GARRIDO, de Bayonne : *Le soir au bord de la rivière*.
- M. GOMÈS, de Bayonne : *Portrait du Ministre du Mexique*.
- M. RIAUT, de Mendirès : *Saint François d'Assise*.
- M. SAUBÈS, de Guiche : *Portraits de M^{lle} Suzanne et de M. Maurice C.*

SCULPTURE.

M. CLERGET, de Saint-Palais : *Avant la lutte*, statue, plâtre. — M. O., buste en bronze.

M. VALTON, de Pau : *Tigre au repos*, bronze. — *Découverte archéologique* (Ours blanc et Mammouth) groupe plâtre.

HAUTES-PYRÉNÉES.

PEINTURES.

M. CAPDEVIELLE, de Lourdes : *Portrait de M. C. d'A.*

M. G. GÉLIBERT, de Bagnères-de-Bigorre : *Arrêt sur une bécasse*, peinture. — *L'odeur du festin*, aquarelle.

M. J. GÉLIBERT, de Bagnères-de-Bigorre : *Légende de Saint-Hubert*. — *Encore un de pincé*.

M. PARIS, de Tarbes : *Un intrus*.

SCULPTURE.

M^{me} BEGARIE, d'Argelès : *Portrait médaillon* marbre.

M. J. DELPECH, de Banios : *M. H. D.*, médaillon bronze.

M. DESCA, de Vic-Bigorre : *M. D.* médaillon bronze.

M. ESCOULA, de Bagnères de-Bigorre : *M. André B.*, buste marbre.

M. MATHET, à Tarbes : M^{me} X., buste marbre.

ARIÈGE.

PEINTURE.

M. BOUÉ, de Saint-Girons : *Sous bois*.

M. LEPENNE, d'Auterive : *1792. La Liberté retient la victoire sous les drapeaux de la France*.

M. ROUBICHON, de Pamiers : *Pêches et Prunes*.

SCULPTURE.

M. CALVET, de Cadarcet : M^{me} X. buste plâtre.

M. GAUBERT, de Saverdun : *M. Herbain*, médaillon plâtre.

M. YCARD, de Toulouse : *Protection et Avenir*, groupe marbre.

M. LE PENNE, d'Auterive : *Tête d'Enfant*, plâtre.

LA TORTUE A LA GAZELLE

A Madame Godefroy Cavaignac.

Pendant que nous trainons nos lourdes carapaces
Sur le sable brûlant et sous un ciel d'enfer,
Dans les bois de lentisque, ô gazelle, tu passes.

Plus vite que l'auster.

Oh ! qu'il doit être bon de mesurer l'espace,
Sur quatre pieds ailés. d'ici jusqu'à l'Isser,
Et de raser le sol, sans laisser plus de trace
Qu'un oiseau dans l'éther.

Parmi les animaux de vile ou noble race,
Qu'ils soient ou mangeurs d'herbe ou bien buveurs de sang,
Par la douceur de l'œil, la prestesse et la grâce
Tu tiens le premier rang.

Je mordillais, un jour, des pousses de morelles
Quand tu vins, tout à coup, bondir à mon côté,
C'était le seul bouquet qu'au loin les sauterelles
N'eussent point dévasté.

Chagrine de me voir cul-de-jatte et bossue
Et voulant compatir à ma difformité
Tu t'abstins de brouter la touffe peu touffue
Par pure charité.

Tu m'épargnas la faim en faisant abstinence;
Et nous n'avions pourtant aucune affinité :
Tout contraste entre nous, car je suis l'impotence
Et toi l'agilité.

Tu courûs au hasard chercher d'autre pâture,
Mais Dieu, qui voit d'en haut le bienfait accompli,
Te conduisit tout droit à l'ourlet de verdure
Qui borde le Chouli.

Depuis ce jour sacré je t'ai toujours aimée !
Aussi, pour toi, je crains embûches et dangers
Quand tu sors, le matin, pimpante et parfumée
D'un massif d'orangers.

J. NOULENS.

L'IZAR

A moussu Adolpho Magen.

Aymos lou cap dou mount, las lacos d'aygo blauo,
Mentz puro que toun co, prehoundo que toun oueil,
E l'arroco tourrado oun la glaco, a la luo,
Mirailo, din la neyt, e, lou jour, à soureilh.

En tout, sounco pou nom, frayros damb la guazelo :
Ètz bessous, toutis dus, de lestetat, de pèn ;
En gracio, en douçou, gn'a pas nado fumelo
Que pusque, damb bous aüs, un soul cop, he rampèu !

En hiüer, aüs glaciès, sentz herbo, sentz juncado,
Tu soul habitadou bailhos bito à la mort ;
L'estiü tu qu'es l'aünou dou cim, de la cascado,
En passa, repassa, sus tous pès à rebord.

Sus lous puntetz perdutoz quan, din l'eslambrejado,
T'ahutos, en boula, millou qu'un agrailhat,
L'aiglo ditz en beze ta pet touto houecado :
• Lou boun Diü, per sigu, l'a daürat, alatat. •

Amistous per tous frays, tous hils e la coumpagno,
Nou t' destacas jamé de lur soucietat ;
Soun co per hè l'amour, dins un traü de mountagno,
En haüneste counjunct car Diü t'a maridat.

Se t' caleüo déchä la gelado e lou giüre
De toun pays nataü, coumo l'arricoutchet
Ou coumo l'agrunleto, e, louy, t'en ana biüre
Mourirés d'aüejè memo sentz aüe fred.

Cregnous de serbitud, mes noun pas de misèro,
Se t' casson scabeilhous lou pie, de neü couhat,
T'aploumbos sus l'abisme e ta camo liügero
En s'eslança te saübo e bito e libertat !

J. NOULENS.

¹ Gascon. Dialecte de Condom.

RAMOND DE CARBONNIÈRES

ET

BOUDON DE SAINT-AMANS

A PROPOS DE

LETTRES INÉDITES DE RAMOND, STRASBOURGEOIS, MEMBRE DE L'INSTITUT, DIT
LE PEINTRE DES PYRÉNÉES, PUBLIÉES ET ANNOTÉES PAR PH. TAMIZEY DE
L'ARROQUE, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT, TOULOUSE, 1893, IN-8°.

La plaquette que nous annonçons est un extrait des *Revue des Pyrénées*, revue trimestrielle que publie à Toulouse l'importante librairie de M. Edouard Privat. Elle contient vingt-trois lettres, inédites jusqu'à présent, et adressées par Ramond, « le peintre des Pyrénées » à Saint-Amans, l'auteur de la *Flore Agenaise*. Celui-ci, en dehors de l'Agenais, du sud-ouest à la rigueur, n'est guère connu que des botanistes ; celui-là, malgré son mérite, qui est d'essence supérieure, eût eu un sort équivalent, si Sainte-Beuve, en trois articles de ses *Causeries du Lundi*, n'avait tenté avec succès de secouer l'oubli où gisait sa mémoire. Mais il s'en faut que cet hommage, si qualifié qu'en soit l'auteur, ait mis l'homme au point qu'il fallait pour que son nom ait franchi le cercle des purs lettrés. Qu'il y avait droit cependant ! Habile mathématicien, puisque l'illustre Laplace, dans sa *Mécanique céleste*, rectifia, d'après ses calculs, le coefficient d'une de ses formules ; habile écrivain puisque Buffon, en le voyant pour la première fois, lui fit ce compliment superbement flatteur : « Vous écrivez, monsieur, comme Rousseau, » il fut, et ce n'est pas sa moindre qualité, un observateur pénétrant, un interprète éloquent de la nature puisque Sainte-Beuve l'appelle « un dessinateur qui est coloriste, parfois un Claude Lorrain ou un Carle du Jardin des Montagnes. »

L'une des premières lettres que publie M. Tamizey est du 10 janvier 1800. Saint-Amans venait de produire, sous le titre trop suggestif de *Philosophie entomologique*, une méthode, ingénieuse d'ailleurs « pour

s'initier dans l'étude des insectes. » Il l'avait conçue tout exprès pour l'instruction de ses élèves de l'Ecole centrale d'Agen, où il professait l'histoire naturelle. Or, Ramond professait le même enseignement à l'Ecole Centrale de Tarbes. Il avait lu l'ouvrage de son collègue et il jugea bon de l'employer. Ses élèves, dit-il, désiraient tous l'avoir. Il en demande douze exemplaires, dont il remboursera le prix dès qu'il en sera informé. « Vous entendez, mon cher confrère, dit-il à la fin de sa lettre, que ceci est sans compliment, c'est pour nos élèves¹. »

Ils se connaissaient depuis longtemps, ayant fait ensemble aux Pyrénées deux excursions que Ramond, dans la 3^e partie des *Voyages au Mont-Perdu* prend plaisir à rappeler : « Outre La Beaumelle, dit-il, qui se dévouait à partager mes fatigues, je possédais alors le professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale d'Agen, mon ami Saint-Amans, l'intéressant compagnon du respectable Dusaulx, Saint-Amans que l'on est déjà disposé à aimer, comme moi, pour peu que l'on connaisse les Pyrénées et l'un des écrits les plus naïfs et les plus agréables qu'elles aient inspiré à un amant de la nature. Deux ans auparavant je l'avais conduit à Néouvielle pour lui faire voir les granits en place, ce qui était alors une espèce de problème; et comme si les Pyrénées avaient

¹ Saint-Amans avait composé sur un plan et dans des proportions analogues, deux autres traités élémentaires qui n'ont pas été publiés, l'un relatif à la botanique, l'autre à la minéralogie. La seconde de ces sciences étant pour moi l'objet d'un goût très vif, j'allais souvent le consulter, des échantillons à la main. Il y avait alors à Agen, près de la porte Grand-Horloge, une vieille dame Rémy dont le mari courait le monde en quête de curiosités de tout âge et de tous pays, vieux bronzes, ivoires sculptés, émaux, faïences anciennes, minéraux à l'occasion. C'étaient ceux-ci qui m'attiraient. Les prix d'ailleurs étaient très modérés. Un jour, j'achetai pour un franc un fragment de quartz rose qui en valait de huit à dix. Saint-Amans exprima le désir de le voir. A peine l'eut-il dans la main qu'il le tourna, le retourna, le pesa et le soupesa, l'œil allumé de convoitise, après quoi il me fit entendre que mon échantillon, qui était d'ailleurs de dimensions rares, dissonnerait, par cela même, dans une collection toute composée de pièces modestes. « En voici un, ajouta-t-il, qui lui conviendra beaucoup mieux. Voyez, sa forme est régulière et sa teinte rose, si fragile, est parfaite. Voulez-vous que nous échangions ? » — Je dis oui sans trop de peine, flatté d'obliger un homme qui nous faisait à tous l'effet d'un demi-dieu. Au reste, il me dédommagea en me prêtant le manuscrit de son *Traité de Minéralogie*, qu'il m'autorisa à copier et qui m'a été fort utile. Un de mes plaisirs fut de prêter la copie que j'en avais faite, un de mes regrets de l'avoir perdue. *Habent sua fata libelli*. Cet adage latin est ici deux fois applicable, car l'original a aussi disparu; je tiens ce fait regrettable de celui des deux fils de l'auteur qui a hérité de ses papiers, de ses collections et de ses livres. Il le cherchait partout à la fin de sa vie.

dû être le sujet de toutes les hérésies en fait de structure de ses montagnes de granit, c'était précisément au centre de la chaîne qu'on nous contestait l'existence des montagnes de granit. Saint-Amans avait vu le support de ce grand édifice ; du haut de Néouvielle il avait envisagé la crête calcaire. Il connaissait dès lors mon sentiment et n'avait cessé depuis de prendre part à mes découvertes ; personne ne pouvait s'intéresser comme lui au succès d'un travail dont le germe s'était, pour ainsi dire, développé sous ses yeux. »

Ramond faisait, on le voit, grand cas de Saint-Amans puisqu'il l'associait à ses travaux et qu'il s'appuie de son approbation pour établir le bien fondé d'une opinion scientifique dont l'intérêt lui paraît capital. Non seulement il l'estimait pour l'étendue et la variété de ses connaissances, mais il l'aimait d'une affection presque tendre. Ce sentiment explique son indulgence pour l'écrit sur les Pyrénées¹ dont son collègue était l'auteur et qui constituait son début littéraire. Le récit est vif, agréable, mais léger et parfois banal. Il traduit insuffisamment l'impression d'étonnement grave et d'admiration recueillie qu'éprouvent tous les voyageurs à l'aspect des grandes montagnes. Saint-Amans ce n'est pas douteux, a ressenti cette impression, mais il n'a pas su se garer des formes vieillotes d'un temps où le convenu faisait loi et où peu se risquaient à être naturels.

Naturel ? Qui l'était et qui le fut toujours, (oublions, s'il vous plait, « l'amant de la Nature, » qui s'est glissé, on ne sait comme, dans la page plus haut transcrite) c'est Ramond ou ce n'est personne — : « Je vais donc demain à Tarbes — écrit-il à Saint-Amans, de Bagnères où il était le 2 novembre 1800 — pour arrêter une place à la diligence jusqu'à Auch. Comme elle ne part que de trois jours l'un, il est possible que je ne parte pas moi-même avant le 13 ou le 16. Arrivé à Auch, je me sauverai le plus vite que je pourrai, en diligence, courrier, voiturier. Tout me sera bon pour me rendre auprès de vous, et

¹ Cet ouvrage porte le titre suivant (titre qui, par parenthèse, peut jusqu'à un certain point en faire pressentir l'esprit) : *Fragments d'un voyage sentimental et pittoresque dans les Pyrénées ou lettres écrites de ces montagnes*, Metz, Devilly, 1789. Il fut imprimé à l'insu de Saint-Amans, aux frais d'une dame Anglaise, à qui il avait prêté le manuscrit, et qui était, m'a-t-on dit, très affectionnée à l'auteur et de l'auteur. Celui-ci ne put donc en avoir les épreuves, d'où l'erratum volumineux, et pourtant encore incomplet, qu'il dut faire après coup et qu'on encartonna. Le tirage fut très restreint, ce qui explique la rareté du livre. Il m'a fallu près de trente ans pour en rencontrer un exemplaire.

puis, le bon Dieu et le temps feront le reste. Et vive la route de Bordeaux si vous y venez avec moi, dussions-neus manger une cuisse d'oye chez ces vilains Faucher ¹ qui nous recevront comme si nous étions à nous deux le baron de Cobentzel ² en personne ! » — « Que sait-on, ajoute-t-il tout à la fin de sa lettre, peut-être trouverai-je à Agen ou à Bordeaux quelque compagnon, quelque moyen de faire la grande route plus agréablement que dans ces diligences qui voyagent aussi souvent sur l'impériale que sur les roues. »

Attention au mot de la fin qui n'a l'air que d'un trait d'esprit, mais qui est la vérité même. Les « versements » des diligences étaient extrêmement fréquents, bien plus que ceux des trains sur les chemins de fer. Il n'était guère de semaine où l'on ne lût dans les journaux : La diligence de Paris ou de Lyon ou de Bordeaux a versé à tel endroit. Celui qui écrit cet article le sait pour y être passé, comme on dit familièrement, plusieurs fois et non sans dommage. Les voyages étaient lents à désespérer puisqu'on mettait deux jours de Bagnères à Agen (Lettre du 20 octobre 1801), mais on n'y avait pas plus de sécurité. Dans une autre lettre datée de Barèges (1^{er} août 1809), il revient sur ce thème ingrat du voiturage de son temps, qui peut sembler vieux de deux siècles aux nouvelles générations. — « Rien ne m'a plus contrarié dans mon voyage que de ne pouvoir aller vous embrasser, mais j'avais une grosse fièvre qui me pressait d'arriver. De Limoges je me suis dirigé sur Toulouse pour éviter les éternels passages de rivières ³. Et je me suis si mal trouvé de la route de Clermont à Limoges que je pourrai m'en retourner par Montpellier et Lyon. Il vaut mieux faire un long détour que de s'engager dans de mauvaises routes où l'on manque de chevaux et où l'on casse sa voiture. »

Il est peu de lettres où n'éclate son affection pour Saint-Amans. De Bagnères, où le retenaient quelques belles journées d'automne, il lui écrivait ce qui suit (25 novembre 1802) : « Je me fais un plaisir d'aller

¹ Amis Bordelais de Ramond, dont un, son compagnon de route aux Pyrénées, s'était grièvement blessé dans une chute.

² C'est le diplomate autrichien qui allait signer (1801) le traité de paix de Lunéville.

³ Les ponts étant alors très rares, les voitures passaient les rivières en bac, opération interminable et qui n'était pas sans danger, parce qu'elle épouvantait la plupart des chevaux. Le passage de la Dordogne devant Saint-André de Cubzac se faisait au moyen d'une machine dont l'aspect effrayant et les grincements sourds impressionnaient les voyageurs de la façon la plus désagréable. Cela a duré jusqu'en 1840.

vous embrasser. La convocation du Corps législatif étant décidément retardée, je profite avec grande joie de la liberté qui m'est rendue pour prendre la route d'Agen. » Sept ans plus tard (22 novembre 1809), il lui écrit, encore de Bagnères, son séjour de prédilection : « Je compte partir de Tarbes dimanche prochain, 26 .. Je n'arriverai à Agen que lundi, 27, fort tard ou mardi, 28, au matin. Je ne pense pas que, par le temps qu'il fait, vous soyez à la campagne à voir dépérir la nature en gelées précoces. Cependant, je descendrai chez Castaing ¹, et quand vous seriez à Agen je n'en ferais pas autrement. Une auberge est bien commode pour ma voiture, mon domestique et mon départ avant le jour. Du reste, je serai à vous et ma femme à Madame de Saint-Amans, pour toute la journée. Nous vous demanderons un diner frugal pour quelle heure que ce soit et point de souper, car nous ne soupçons pas. Et nous jaserons cependant quinze ou seize heures ; il ne faut guère moins à gens que le destin a si longtemps séparés. »

Quelle simplicité charmante ! Et c'est un député au Corps législatif, c'est un membre de l'Institut qui parle ainsi comme un petit bourgeois ménager, calé et rangé. En lui confiant, en 1800, le soin de les représenter, les électeurs des Hautes-Pyrénées avaient fait preuve en même temps de bon sens et de gratitude, car personne mieux que Ramond ne connaissait leurs besoins et leurs vœux et ne pouvait, par conséquent, défendre leurs intérêts. Et puis il aimait leurs montagnes à un tel point qu'on l'en eût cru natif. Du Puy-de-Dôme, où il était Préfet en 1806, il écrivait, le 28 octobre, à son bon ami d'Agen : « J'ai de bonnes nouvelles des Pyrénées. Quand nous y reverrons-nous ? Vous me croirez aisément quand je vous dirai que, malgré les beautés de mon département, le mal du pays me gagne. » Il avait fait en sa jeunesse l'apprentissage des grandes ascensions sur les hautes cimes des Alpes et en avait rapporté des impressions dont ses *Notes sur la Suisse* (1781) traduisent admirablement la vivacité et la profondeur. Ce fut là sa première étape dans la carrière des lettres scientifiques où brillait déjà de Saussure et où allait prendre rang après eux le plus jeune des deux Humboldt. Aussi conservait-il aux Alpes un souvenir reconnaissant. Il y a même plus que cela. Dans son sagace jugement,

¹ C'est *Castan*, non *Castaing*, qu'il faut lire. La veuve Castan tenait l'*Hôtel du Petit Saint-Jean*, où descendaient d'habitude les gens de marque et les hauts fonctionnaires. Cet hôtel passa aux Baron qui l'accréditèrent encore. Il appartient aujourd'hui à M. Bonneville.

leur sublimité prévalait sur la grâce des Pyrénées, mais celles-ci, probablement par leur facilité d'accès, grâce à laquelle il avait pu pénétrer leur structure à fond, exercèrent toujours sur lui une attraction irrésistible. Aussi, tout lui est-il occasion d'en parler, témoin le passage suivant d'une lettre datée du 10 octobre 1819 :

« Heureux que vous êtes, mon cher Saint-Amans ! Les sottises ignorantes de vos ignorantins du Conseil général ne vous empêchent pas de terminer et de publier votre *Flore d'Agen*¹ ! Heureux que je suis à mon tour de l'avoir et de la placer sur les rayons des livres chéris, où sont nos Pyrénées et quelques Flores parmi lesquelles je vais délasser de temps en temps mon pauvre esprit tout meurtri de la lecture du *Bulletin des Lois* et qui n'a de repos que dans ses souvenirs ! » — Ne pas oublier que Ramond avait été préfet pendant six ans (1808-1814) et qu'il était, à cette date, et depuis 1813, représentant du Puy-de-Dôme. Le naturaliste aventureux qu'il était virtuellement et dont une longue habitude des courses au grand air et d'une vie dépourvue d'apparat avait développé les instincts voyageurs et le goût des libres allures, étouffait, on le sent, dans une enceinte close et sous la raideur de l'habit brodé.

¹ *La Flore Agenaise ou Description méthodique des plantes observées dans le département de Lot-et-Garonne et dans quelques parties des départements voisins* parut à Agen, en 1821, chez Raymond Noubel, imprimeur-libraire. Cette publication se fit par les soins et aux frais de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen, dont Saint-Amans était secrétaire-perpétuel depuis 1811. Il avait eu pour collaborateurs principaux les plus distingués de ses élèves, Louis-Athanase Chaubard, Cyrille Graulhié, J.-B. Dumoulin et Louis de Brondeau. C'est du premier d'entre eux qu'il reçut le plus d'aide. Dans une lettre de Bagnères (25 juillet 1809), Ramond trouve, en parlant de lui, un mot assez original : « Après quatre ans d'absence, me voilà dans nos Pyrénées, mon cher Saint-Amans, et le désir de vous y revoir augmente en leur présence et par notre proximité. On me donne peu d'espoir cependant. Un M. Chobard, bien sourd, mais que l'on n'entend que trop bien quand il dit que vous ne viendrez pas, nous allègue des motifs qui ajoutent encore au déplaisir de vous attendre en vain. » Chaubard, en effet, était très sourd, et travailleur en proportion. Comme il avait collaboré à la rédaction de la *Flore Agenaise*, il collabora à celle de la *Flore de Morée et du Peloponèse* publiée sous le nom de Bory-Saint-Vincent, membre de l'Institut, agénais comme lui et comme Saint-Amans. *Des éléments de Géologie* (Paris, 1823, in-8), une *Notice géologique sur les terrains de l'ancien Agenais* (Paris, 1840 et Agen (1824), une *Flore du Bassin de la Garonne*, restée en manuscrit malgré son désir souvent exprimé et une clause de son testament, remplirent sa laborieuse vie. Étudiant à Paris, j'eus la bonne fortune de pénétrer dans son intimité. Il me recevait deux

C'avait aussi été le cas de Saint-Amans au devant de qui les honneurs étaient venus sans qu'il eût rien, rien fait que pour les mériter. Il fut deux fois consul dans sa ville natale, organisateur officiel (1790) de son département nouvellement formé, membre enfin depuis l'origine et dès lors aussi jusqu'en 1830 (exception faite de deux ans) président du Conseil général. Il connaissait donc « les ennuis des grandeurs » ; mais au moment où nous voici, la dernière de ces fonctions était la seule qu'il eût à remplir et il y tenait d'autant plus qu'il y trouvait plus d'occasions d'employer son juste crédit et sa pratique des affaires, au profit du bien général. Elle empiétait d'ailleurs très peu sur ses loisirs ; aussi avait-il pu mettre sa Flore au jour et se livrer en plein à l'archéologie, science alors en voie de renouvellement et en laquelle il allait passer maître. Ses dissertations et notices, sur divers points obscurs de nos antiquités, toutes parues dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires*, qui dès longtemps se l'était agrégé, avaient attiré l'attention, et l'Académie des Inscriptions venait de lui voter une médaille d'or (1823). En lui annonçant ce succès qu'il avait dû connaître des premiers, étant presque de la maison par le baron Dacier dont il était le gendre, Ramond, dans l'élan de sa joie, rajeunit sans y prendre garde une métaphore vieille comme le temps — « Je devance la Renommée à qui je vole sa trompette pour vous saluer bien vite de cette bonne nouvelle. » — Mais, ce devoir confraternel rempli, le botaniste reprend ses droits, comme on voit dans ce passage de sa lettre du 2 août suivant : « Maintenant, mon cher Saint-Amans, je vous laisse à vos

fois par semaine dans son modeste appartement de la rue de Seine et me lisait, chapitre par chapitre, l'*Univers expliqué par la Révélation* qu'on imprimait en ce moment et dont il voulut bien m'offrir un exemplaire. Nous herborisions tous les dimanches dans les environs de Paris, qu'il connaissait autant que ceux d'Agen. Il n'était pas, je crois, de plante, si humble qu'elle parût, dont il ne pût à l'instant même dire le nom et la famille ; il savait également bien leurs propriétés médicales et leur comestibilité, à ce point qu'il mangeait, — j'allais dire : il broutait — tout le long du chemin. Tiges, baies, feuilles, fleurs défrayaient tour à tour ses goûts de légumiste. Un jour d'été, sur le bord de la Seine, un peu au dessous de Neuilly, comme j'allais mordre à un petit pain, il m'obligea à joindre à ma bouchée des feuilles d'un vert gai qu'il venait de cueillir : — Mâchez ça, me dit-il, c'est du blanc de poulet. — De fait, c'en était la saveur, cela, du moins, la rappelait de près. J'ai retrouvé près de la Garonne la plante en question, qui n'y est pas rare : c'est le *Sisymbrium palustre* des botanistes. — Qu'on me permette d'ajouter que c'est à Chaubard que je dois d'avoir connu les écrits de Ramond, qu'il avait au complet dans sa bibliothèque. Il me les prêta, je les lus et j'en subis le charme, comme plus tard — trop tard ! — celui des Pyrénées.

chères études pour retourner aux miennes. Nous reprenons le chemin de notre petit trou de campagne (une villa de son beau-père, située à Puteaux près Paris), que M. votre fils vous décrira en quatre mots, s'il en a la fantaisie. comme en quatre pas on en fait le tour. J'y vais retrouver mes trois ou quatre cents lichens, rangés sous les ordres du général *Acharius* qu'assurément je possède, puis passer en revue mes hépatiques et mes mousses que *Schwægrichen* et *Bridel* m'aident à mettre en ordre de bataille, puis, avec mon fils, bêcher un petit jardin quand le Ciel le permettra, nous remettant à lui du soin de l'arroser, chose à laquelle il ne manque guère et, du reste, supportant avec patience l'hiver de la Saint-Jean en attendant l'été de la Saint-Martin. »

C'est encore le botaniste qui a la parole dans la lettre suivante. Sur la foi d'un rapport fait au Comité d'agriculture et à l'Académie des sciences de son chef-lieu, le Préfet d'un département des plus importants du Midi avait recommandé dans le recueil de ses actes administratifs la culture d'un « riz sec des montagnes ou de la Cochinchine. » Saint-Amans, informé du fait, voulut voir le grain en question et n'eut pas de peine à prouver qu'il n'avait rien du riz, pas même l'apparence. La graminée d'où il provenait abonde aux environs d'Agen où les paysans la nomment *espaoutoun*. C'est le plus mauvais des froments connus, en français la petite épautre, le *triticum monococcum* des botanistes. Saint-Amans s'empressa d'éclairer le Préfet sur le piège tendu à sa crédulité et l'affaire n'eut pas de suite. Elle n'en fut pas moins l'occasion d'un mémoire dont la Société d'Agriculture d'Agen eut naturellement la primeur et qui fut ensuite inséré dans les *Annales de l'Agriculture française*. Si Saint-Amans s'y égaya sur les fameux riz et sur ces patrons, il le fit assez gentiment pour ne pas trop blesser le rapporteur, bien que celui-ci persistât dans une erreur d'autant moins excusable que les caractères botaniques du riz ne sont pas ceux de l'épautre. Ce mémoire amusa Ramond et lui inspira ces lignes piquantes : « Après avoir lu votre article sur le riz dans le *Journal de l'Agriculture*, je l'ai relu orné de ces petits (ici un mot illisible) dans la feuille que vous m'avez transmise ¹, et le grain de sel ne m'a pas déplu. Je vous aime beaucoup en ces matières que MM. les agronomes traitent avec une pédanterie si lourde. Vous en jouez, vous, en homme

¹ Probablement un exemplaire de la réimpression du mémoire, faite chez Noubel, sous ce titre : *Observations critiques sur le prétendu riz de la Cochinchine*.

supérieur à ces niaiseries et qui sait, comme disait Buffon, qu'une mouche ne doit pas tenir dans la tête d'un philosophe plus de place qu'elle n'en tient dans la nature. »

Michelet a dit quelque part : « Chaque vie a son automne, sa saison jaunissante » Ramond, depuis longtemps avait atteint la sienne, témoin cette fin d'une lettre écrite de Barèges, en juillet 1809 et d'où s'exhale doucement une tristesse un peu désespérée : « Les Pyrénées n'ont pas changé, mais j'ai beaucoup changé. Les mêmes fleurs naissent à la même place, mais cette place s'éloigne de moi. Les pentes sont plus roides, les sommets plus élevés, les précipices plus profonds. Nos eaux même ont moins de vertu et j'y cherche peut-être en vain la santé, cette fleur de la vie, que le travail et les ennuis ont fanée et qui ne renaît pas comme les fleurs de la montagne. » Et plus bas : « Les enfants de ma sœur ont tellement grandi que je ne les reconnais pas. Ces enfants font la douceur et le tourment de la vie. En voyant les années qu'ils gagnent, on voit celles qu'on a perdues. » Un langage si fortement empreint de mélancolie dut fort étonner Saint-Amans que la vieillesse talonnait, sans qu'il eût l'air de s'en douter. Chaudruc de Crazannes constate qu'il conserva jusqu'à la fin « la liberté et l'enjouement de son esprit, son égalité d'âme et de caractère et la vivacité de ses goûts studieux. » Zélateur fervent du Collège, il y assistait tous les ans aux examens de fin d'année et dans celui qui précéda sa mort, il témoigna, en nous interrogeant, d'une parfaite intégrité des facultés de l'esprit et du cœur. M. Genin, principal du Collège, a donc pu dire avec raison, dans le discours qu'il prononça sur sa tombe encore ouverte : « Quand, le visage épanoui d'une joie paternelle, il avait dit à l'élève : c'est bien, cette simple parole, accompagnée d'un sourire gracieux, faisait naître l'allégresse. »

Il y a toujours eu dans Ramond, soit paysagiste, soit penseur, comme un léger reflet de l'âme d'*Obermann*. Cette ressemblance analogue à celle que produit souvent une parenté éloignée, est manifeste, ce nous semble, dans les lignes qu'on vient de lire. Mais au rebours de l'éternel rêveur dont Sénancourt créa le type inimitable, qui ne sait ou ne peut vouloir et qui semble ne voir les choses qu'à travers le voile d'un songe, Ramond voit clair, va droit, fait œuvre d'homme actif, même au moment où la vieillesse éteint sa gaieté naturelle et trouble sa sérénité. Plutôt que de s'abandonner à son influence énervante, il entreprend et mène à bout un travail de prédilection. — « Je m'amuse

de botanique, écrit-il à ce sujet (31 mai 1826) et, à ce propos, je vous demande si vous avez une voye à m'indiquer pour vous faire parvenir certains Mémoires que l'Institut fait imprimer en ce moment et qui me seront livrés d'ici à un mois. Ces Mémoires ont pour sujet la Flore de la cime du Pic du Midi. De ce point j'ai embrassé un horizon assez vaste. L'Institut a paru s'intéresser vivement à ce travail ; il m'est demandé de toutes parts ; les *Annales du Musée* impriment une partie. l'Institut imprime le tout et c'est ce tout que je veux vous envoyer. M. de Hum. oldt, qui refait sa *Géographie des plantes*. s'est rué sur ma Flore ; il a voulu avoir communication des feuilles de mon manuscrit à mesure que je les livrais à l'imprimeur. Tous ces suffrages me donnent l'espérance que ce petit et singulier ouvrage ne vous ennuyera pas. Si vous n'avez pas d'occasion à m'indiquer, il me restera la ressource de la poste. Amusons, comme nous pourrons, notre vieillesse, mon cher Saint-Amans, au milieu de choses qui ne sont guère amusantes, et puissions-nous nous crier longtemps et réciproquement courage du fond de nos retraites, à un âge qui ne nous permet plus d'en franchir la distance, mais qui ne peut attiédir les sentiments que nous nous sommes voués ! »

Même accent de mélancolie, même effort pour se secouer, pour se prouver à soi-même qu'on vit et pour s'obliger à vivre, dans une autre lettre datée de Paris (3 février 1827.) On remarquera combien vite la plaisanterie du début, plaisanterie un peu forcée, dégénère en humeur chagrine pour aboutir à des pensées d'une gravité solennelle : « Sommes-nous morts, tous deux, mon cher Saint-Amans ? Point de nouvelles ni de l'un ni de l'autre. Si nous étions dans les Champs-Élysées, nous nous serions certainement rencontrés auprès de notre premier père, lui demandant un petit catalogue des plantes du paradis terrestre pour en enrichir l'ombre de nos herbiers. Quant à ce chien de monde où nous sommes probablement encore, mais où je ne suis plus guère, il nous retient prisonniers à des distances que nos faibles voix ne franchissent plus que de loin en loin, comme si elles se préparaient peu à peu à l'éternel silence. Mais avant de partir il faut payer ses dettes. Je m'acquitte comme je puis en vous adressant par le courrier d'aujourd'hui mes mémoires complets. Amusez-vous de celui qui contient la météorologie du Pic, page 28. Il a vivement intéressé mon Académie, c'était pour elle nouvelles de l'autre monde. »

La dernière lettre du recueil porte en titre : *Fragment d'une lettre sans date*. Elle a suivi probablement la précédente d'assez près et devancé de peu la mort de son auteur, qui eut lieu le 14 mai. Rien de

navrant comme le ton dans lequel elle fut écrite et qui s'harmonise si bien avec l'état d'âme et de corps du pauvre Ramond finissant. L'expression y est vive encore, même, une fois, familière à l'excès, mais on comprend que ce qui parle, ce qui crie en un de ces mots qu'on voudrait pourtant retenir, c'est la souffrance exaspérée par le pressentiment de l'irrémissible. Écoutons ces *ultima verba*.... « J'étais absent quand cette lettre est arrivée à Paris. Malade et misérable, on m'avait trainé au Mont-Dore dont les eaux et l'air surtout (ont la réputation) de faire merveille. Or, voilà qu'en mettant pied à terre à l'entrée du département, d'un groupe de mendiants à qui je distribuais quelque monnaie, s'élance une vieille femme qui me jette sur une jambe amaigrie une béquille faite en marteau de forge ; et j'arrive aux eaux pour prendre l'air, dans une chambre de dix pieds en quarré, le cul sur un fauteuil et ma pauvre jambe contuse et écorchée sur un tabouret. Je suis donc revenu assez mal en point m'enterrer dans ma petite campagne et manger du raisin de Suresne qui m'a un peu refait. Le froid de janvier a un peu remonté les ressorts de ma vieille machine et me voilà vivant tolérablement et vous écrivant d'une main qui se prête difficilement à vous exprimer tout ce que je voudrais vous dire. Il me faut par force être concis. Je vous dirai donc en peu de mots combien ma femme tient à votre souvenir, combien mon fils aime à entendre parler de vous et de M. votre fils, avec quelle impatience enfin nous attendons de vos nouvelles. Aimez-nous, cher Saint-Amans, et recevez pour vous et les vôtres l'assurance de sentiments qui ne s'éteindront qu'avec nous. »

Pour le plaisir de ceux de nos lecteurs à qui Ramond et Saint-Amans ne seraient connus que par ouï-dire, je crois devoir en finissant ce travail fait de pièces et morceaux, auquel je n'ai fourni que le fil à lier, donner l'idée de leur talent d'écrivain par des extraits de leurs ouvrages. Deux du premier, un du second, — c'est à peu près la proportion de leur mérite respectif, — pourront suffire à remplir ce dessein. Sainte-Beuve, dans son étude qui a été une révélation, a usé largement du droit de préliber ; cela ne nous gênera guère, car les belles pages abondent dans les deux livres que Ramond a consacrés à ses chères montagnes. Voici, pour commencer un extrait du premier-né de ces ouvrages, *Observations faites dans les Pyrénées, etc.*, 1789. Ramond descend de Gavarnie à Gèdre (qu'il appelle Gédro) au coucher du soleil :

« A chaque pas je sentais changer la température. Du haut du rocher,

à Gavarnie, j'avais passé de l'hiver au printemps ; de Gavarnie à Gedro, je passai du printemps à l'été. Ici j'éprouvais une chaleur douce et calme. Les foins, nouvellement fauchés, exhalaient leur odeur champêtre ; les plantes répandaient ce parfum que les rayons du soleil avaient développés et que sa présence ne dissipait plus. Les tilleuls, tout en fleurs, embaumaient l'atmosphère. J'entrai dans une maison d'où l'on voit les cataractes du Gave de Héas. Au fond de la cour, il y a un rocher qui les domine, j'allai m'y asseoir. La nuit tombait et les étoiles perçaient successivement et par ordre le ciel obscurci. Je quittai le torrent et le fracas de ses flots pour aller respirer encore l'air de la vallée et son parfum délicieux. Je remontais lentement le chemin que j'avais descendu et cherchais à me rendre compte de la part que mon âme avait dans la sensation douce et voluptueuse que j'éprouvais. Il y a je ne sais quoi dans les parfums qui réveille puissamment les souvenirs du passé. Rien ne rappelle à ce point des lieux chéris, des situations regrettées, de ces minutes dont le passage laisse d'aussi profondes traces dans le cœur qu'elles en laissent peu dans la mémoire. L'odeur d'une violette rend à l'âme les jouissances de plusieurs printemps. Je ne sais de quels instants plus doux de ma vie le tilleul en fleurs fut témoin, mais je sentais vivement qu'il ébranlait, des fibres depuis longtemps tranquilles et qu'il excitait d'un profond sommeil des réminiscences liées à de beaux jours. »

C'est à ses Voyages au Mont-Perdu et dans la partie adjacente des Hautes-Pyrénées (1801) que nous ferons notre second emprunt.

• Mais quelle était ravissante cette vallée (de la Béousse) au milieu de la formidable enceinte dont les rochers la défendent et dont les lacs la fécondent. Riche du luxe de la nature et belle de sa sauvage beauté, c'est la terre aux premiers jours de sa naissance et avant que l'homme l'ait asservie à la culture. J'y cherche en vain les traces de fréquentation qui devraient annoncer la route d'un port : le sentier, l'hospice échappent à la vue, les habitants se cachent, les passagers fuient devant cette nature que les uns n'ont pu soumettre, que les autres n'osent contempler, et le dernier qui l'aborde peut se croire le premier qui l'ait vue. Il faut voir ces prairies sans troupeaux, ces ombrages que l'on n'a pas plantés, ces forêts vierges encore, ces haies de buis dont personne n'a tracé les contours et ce torrent né du Mont-Perdu, la Cinca fière de son origine, impétueuse, indomptée, dessinant son cours incertain au fond de cette longue tranchée où les ruines qui l'accompagnent retiennent la verdure à une respectueuse distance. Le regard, entraîné à sa suite, s'égare avec elle dans la déserte étendue qu'elle parcourt sans obstacle et presque sans témoins. Elle fuit et on ne peut la quitter ; l'œil cherche aux limites de l'horizon le scintillement de ses flots ; l'oreille attentive recueille le dernier murmure que ranime le passage du vent ; elle échappe enfin à tous les sens dans les profondes

vallées qui la conduisent, et l'imagination la poursuit encore jusques sur les rivages lointains où l'Ebre reçoit les eaux dont nous touchons ici les sources éternelles.

Après ces deux toiles de maître, dont l'une charme par sa grâce tandis que l'autre émeut par sa grandeur, voici un fin tableau de chevalet qui reproduit un paysage de nos Landes. Pour peu qu'on ait visité ce pays, on jugera que Saint-Amans en a fidèlement rendu les mélancoliques aspects et les intimes harmonies.

« A une heure de Damazan, on entre dans les sables et dans les bois de pins qui doivent nous conduire jusqu'à la mer. Ces bois, plus que tous les autres, offrent la sombre verdure, le vaste silence d'où naît l'espèce de sensation qu'on est convenu d'appeler frayeur religieuse. Tout est majestueux, triste et sauvage dans ces grands bois. Le vent s'y fait entendre d'une manière particulière; il n'agite presque pas les feuilles rudes, roides, aiguillées des pins; cependant il sifle ou murmure dans leurs cimes altières. Le souffle le plus léger produit ce dernier effet, qui est vraiment magique. Quelquefois, vers l'heure de midi, dans les jours les plus chauds de l'année, lorsqu'aucun vent ne semble régner et que la nature paraît ensevelie dans le repos, on entend le séphir insensible troubler seul ce silence solennel par le frémissement qui marque son passage dans les régions éthérées. Ce murmure aérien est doux à l'oreille du voyageur fatigué, il porte dans son âme l'idée d'une salutaire fraîcheur, il calme le sang raréfié dans ses veines lorsque l'ardeur du soleil, réfléchi par les sables brûlants, concentrée par l'abri des grands arbres et s'élevant au plus haut degré, devient intolérable. »

Leur part faite aux deux savants dont les lettres de Ramond ravivent l'agréable mémoire, reste à faire celle de l'éditeur. Ici, on sent quelque peu d'embarras. M. Tamizey de Larroque, depuis bientôt quarante ans, enrichit de ses découvertes notre histoire littéraire dont le champ divisé, subdivisé et qui s'étend toujours, lui est connu dans ses moindres recoins. Il n'est pas de teneur de plume, si humble et si obscur qu'il soit, qui ne reçoive, au moment opportun, quelque clarté de la lanterne que l'infatigable érudit promène sur toutes choses. Dire que l'avertissement, — ce hors-d'œuvre souvent banal — qu'il a mis en tête des lettres — est à lui seul un opuscule plein de mouvement et de vie¹; que le commentaire qui court au-dessous de cha-

¹ M. Tamizey y fait revivre un homme distingué qu'il a beaucoup connu, étant de Gontaud comme lui, l'explorateur V. de Chausenque, ancien capitaine du génie, auteur de l'ouvrage suivant, qui a paru en deux éditions (1834, 1854) : *Les Pyrénées ou*

cune d'elles intéresse presque à l'égal du texte par les menus faits ignorés et dignes de ne l'être pas, qu'il nous fait connaître en passant, ce serait répéter ce qu'on a dit cent fois et qu'on aura souvent l'occasion de redire, à moins qu'il ne cesse de lire, d'écrire et de publier, ce qui serait de tous points regrettable. Remercions-le, en attendant, de ce nouveau tribut payé à nos plaisirs ¹.

AD. MAGEN.

Voyage pédestre dans toutes les régions de ces montagnes depuis l'Océan jusqu'à la Méditerranée. Joanne a dit de cet ouvrage dans la préface de son *Itinéraire aux Pyrénées* : « Parmi les écrivains auxquels je dois le plus, je remercierai surtout, outre Ramond, qui n'est plus, M. de Chausenque, dont les voyages seraient aussi lus que ceux de Saussure, si la forme en était un peu plus brève et précise. » Nous tenons ce jugement pour infiniment flatteur, malgré la réserve, juste relativement, qui l'accompagne. Mais les deux éditions, rapidement épuisées, qu'ont eu les *Voyages pédestres*, prouvent que les lecteurs ne leur ont pas manqué.

¹ La copie de ces lettres a été faite par M. Maurice Calbet, d'après les originaux, avec un soin et une intelligence que M. Tamizey se plaît à reconnaître.

BIBLIOGRAPHIE REGIONALE

Deux livres de raison de l'Agenais, suivis d'extraits d'autres registres domestiques et d'une liste récapitulative des livres de raison publiés ou inédits, par PH. TAMIZEY DE LARROQUE. Auch, L. Cocharaux, Paris, A. Picard, 1893. In-8° de xiii-206 pp.

Les Agenais, amis de l'auteur du présent livre, lui ont souvent fait un petit reproche qui peut se formuler ainsi avec quelques variantes : « Il est fort méritoire sans doute d'être l'érudit de France qui a le plus contribué à l'histoire littéraire de notre pays pour la première moitié du xviii^e siècle ; mais, avec vos formidables in-4° de Chapelain et de Peiresc, avec vos innombrables brochures, vous êtes parisien, provençal, cosmopolite et la Gascogne est jalouse. Pourquoi ne pas travailler davantage à l'histoire de son pays ? »

Ceux qui, doucement, morigèment ainsi le vaillant de Gontaud savent bien que la querelle n'est pas fondée. Leur mauvaise foi intentionnelle est si évidente qu'elle est pardonnée. On a mis au jour bien peu de documents agenais ; celui de nous tous qui en a publié le plus c'est encore M. Tamizey de Larroque. Les séries parues dans le *Recueil de la Société* sont connues ; il est plus difficile de retrouver et de dénombrer les pièces dispersées un peu partout, particulièrement dans la collection des *Archives historiques de la Gironde*. Ces pages groupées formeraient de nombreux et gros volumes.

Il y a plus. Depuis quatre ans, M. Tamizey de Larroque s'est attaqué aux livres de raison conservés dans le pays et déjà les textes publiés forment un fonds important. En 1889, c'était le *Livre de raison de la famille de Fontainemarie (1740-1774)*. Le *Livre de raison de la famille Dudrot de Capdebosc (1522-1675)*, paraissait en 1891. Cette année ont suivi les *Deux livres de raison de l'Agenais* que je tiens à recommander aux lecteurs.

En réalité, il y a quatre textes dont les deux derniers sont fort courts :

Famille Boisvert, de Marmande (1650-1816) ;

N. de Lidon, sieur de Savignac (1650-1664) ;

Dame Boucharel (1682-1687) ;

Berland Noguères, de Sainte-Bazeille (1649-1682).

L'histoire de la Fronde dans l'Agenais reste à faire. Celui qui voudra l'écrire trouvera dans ces livres de famille des notes à utiliser.

Mais l'intérêt principal de ces textes consiste dans un ensemble de traits de mœurs, de détails sur les conditions de vie de la bourgeoisie avant 1789. A côté de traditions à retenir et d'exemples à imiter, on trouve aussi des témoignages à charge contre l'ancienne société. Les coups et blessures, les meurtres même ne sont pas rares ; on avait alors le sang vif et la dangereuse tentation du port de l'épée. Les livres de raison, dans leur grande sincérité, confirment, à ce sujet, les résultats de l'enquête qu'il est facile de faire dans les procédures criminelles de la sénéchaussée d'Agen.

La deuxième partie de l'ouvrage de M. Tamizey de Larroque a une telle importance que nous regrettons presque son union à la première : c'est une étude à part, qui eut, ce nous semble, exigé une publication à part. A la suite du livre de Fontainemarie se trouvait un *Essai de bibliographie des livres de raison*, qui n'est malheureusement même pas indiqué sur le titre. Le complément de ce travail a paru dans l'ouvrage dont nous rendons compte mais avec une mention trop effacée, au second plan. Il se compose d'une liste alphabétique de tous les rédacteurs de livres de raison publiés ou inédits. Suit un appendice formé d'analyses et d'extraits de divers livres de raison (36 art.) dus en partie aux nombreux et savants correspondants, amis de l'auteur, dispersés par toute la France. C'est de l'inédit sur un sujet de grande variété.

La bibliographie d'une partie si curieuse des ouvrages de source pour notre histoire populaire est donc mise au point pour l'heure présente. Après avoir inventorié les travaux des autres, l'auteur a fait œuvre personnelle en nous révélant de nouvelles richesses.

G. T.

HISTOIRE DE LA VILLE ET DE LA BARONNIE DE SAINTE-BAZEILLE EN AGENAIS, par M. l'abbé Alis, 1 vol. grand in-8° de 600 p., imprimerie V^e Lenthéric. Agen, Michel et Médan. (Ferran, frères, successeurs,) Agmé, par Goutaud. chez l'auteur au presbytère. Prix : 6 fr.

M. l'abbé Alis, dont il y a six ans à peine. nous recommandions ici-même un estimable et important ouvrage, *Notice sur le Château*,

les anciens seigneurs et la paroisse de Mauvezin, nous donne aujourd'hui, en un volume d'ampleur à peu près égale, une *Histoire de la ville et de la baronnie de Sainte-Bazeille*. Des hauts plateaux de la paroisse où l'attachaient ses fonctions pastorales, que de fois il a vu se dresser dans la plaine un haut clocher à la flèche massive, qui, affiné par la distance, ne laissait pas de faire assez bonne figure ! Ce clocher, surmontant un large amas d'habitations serti de verdure épaisses, dut solliciter l'attention de son esprit comme il fixait celle de ses yeux. Ainsi lui vint probablement l'idée première d'un projet maintenant réalisé. faire pour Sainte-Bazeille ce qu'il avait fait pour Mauvezin. Quoiqu'il en soit, l'idée venue, il s'occupa de réunir les éléments de l'œuvre projetée. Sans parler du recueil colossal de Rymer, providence des érudits qui « piochent » l'Aquitaine anglaise, ni des *Archives historiques de la Gironde* qui en sont l'utile complément, il trouva ce qu'il cherchait dans nombre d'excellents livres, mémoires ou dissertations anciennement ou récemment parus, ordonna ses notes éparses et les dressa en corps d'ouvrage. C'est celui-ci que nous voudrions faire connaître à nos lecteurs pour contribuer au succès que nous lui souhaitons, et qu'il mérite.

Sainte-Bazeille fut bâtie sur un emplacement qui offrait des avantages et aussi de graves défauts ; il est escarpé vers la Garonne, mais en revanche il vient en mourant vers la plaine, avec laquelle il se confond et par où on pouvait sans peine y accéder. Aussi jugea-t-on nécessaire de faire creuser sur ce point une quadruple enceinte de fossés. La ville formait comme un pentagone dont la base, élargie au couchant, baignait dans un bras du fleuve, navigable alors pour les barques, aujourd'hui presque asséché. Des courtines crénelées munies de chemins de ronde reliaient huit tours saillantes qui aidaient à la défense. Un château, aussi garni de tours, flanquait l'angle sud-ouest dont l'altitude est plus forte, ce qui assurait, en cas de siège, un refuge à la garnison et le moyen, la ville prise, de recevoir des secours du dehors. Il n'avait pas plus de donjon que la plupart de ceux des plaines, mais il pouvait s'en passer, ceint qu'il était de fossés que la Garonne emplissait jusqu'aux bords.

Les trouvailles d'antiquités furent fréquentes en tous temps dans la ville et ses environs. Armes et outils en silex, camées en pierres précieuses, colliers et bracelets d'or, vaisselle en terre rouge et noire, patères, vases et lampes à glaçure samienne, boucles, plaques de ceinturon et fibules mérovingiennes, monnaies enfin de tous les

âges, accusent manifestement l'antiquité de la station et la marche vers le progrès des générations qui s'y succédèrent. De ces belles curiosités, une partie est restée sur les lieux, une autre enrichit les musées de la région. Celui d'Agen, notamment, a reçu une métope représentant un homme attaché par la ceinture à un tronc d'arbre noueux, qui a dû appartenir à la frise d'un important édifice, d'une basilique peut-être. Bien que taillée dans un bloc de calcaire du pays elle s'est conservée en assez bon état pour que ses qualités restent appréciables.

Après ces notions topographiques et archéologiques, début obligé de toute monographie, M. Alis indique avec précision les églises et chapelles que Sainte-Bazille possédait au moyen-âge et reproduit — il n'y pouvait manquer — d'après un ancien bréviaire, la légende de la sainte dont la ville a pris le nom, après quoi, il entre dans l'histoire.

Sainte-Bazille, nous dit-il « subit successivement le joug des Wisigoths, des Normands et des Sarrazins et fut plusieurs fois ravagée et pillée. » Cela est vrai, sûrement vrai pour la plupart des centres d'habitation établis près de la Garonne et, entre autres, pour La Réole, dont les Normands, après l'avoir pillée, firent des tas de ruines. Sainte-Bazille en était trop peu distante, — *nimum vicina Cremonæ*, — pour échapper à leur rage destructive. On peut donc tenir pour probable l'assertion dénuée de preuves que l'auteur émet sur ce point.

Le premier seigneur de Sainte-Bazille que mentionnent les documents est resté anonyme. Le peu qu'on sache de lui, c'est qu'avec cette seigneurie il possédait celle de Landerron et qu'en 977 il reconnut devoir l'hommage au prieuré de Saint-Pierre, à La Réole pour des droits qu'il y exerçait sur le marché aux victuailles, des fiets en maisons et autres lénements.

Un demi siècle plus tard, les deux seigneuries sus-nommées étaient aux mains d'un Guillaume-Raymond de-Mari-Rotundo, lequel en 1023, donna audit prieuré l'église de Balayssac.

Après lui vient, toujours les documents, un autre Mari-Rotundo, nommé Géraud et surnommé Méronde, qui était frère d'Auger, 8^e prieur de Saint-Pierre. Un grand événement accidenta sa vie. Deux de ses amis et voisins, Bertrand et Bernard de Taillecavat ayant résolu d'aller en terre sainte « pour en extirper les ennemis de la religion chrétienne et procurer le salut de leur âme », il s'associa à leur pieux dessein et les aida à le réaliser en obtenant que son frère, en

sa qualité de prieur, leur prêtait 600 sous bordelais. Le gage était une part de leurs biens, exactement spécifiée dans un acte de 1097. Il eut la chance inespérée de revoir son pays natal, d'y retrouver ses enfants devenus hommes et de rentrer en possession de ses biens.

Un de ses fils, Raymond-Montaut, — le seul dont le nom soit connu — eut-il, leur père mort, une des seigneuries, et l'autre alla-t-elle à son frère, on n'en sait absolument rien. Ce qu'on sait à n'en pas douter, c'est qu'en 1247, la séparation de ces seigneuries, si elle avait eu lieu, avait aussi cessé, car nous trouvons à cette date un Anissant de Caumont, seigneur, en même temps, de Sainte-Bazeille, Landeron, Puch et Monheurt. Ce personnage, qu'une piété vive porta à donner à Dieu et à la vierge Marie représentés par l'abbé de Grand-selve, d'importants droits de péage dont il avait la jouissance, était le second fils de Nompar 1^{er} de Caumont, seigneur de Lauzun, et de Guillemine de Beauville. Issu d'une des familles dont l'Agenais tira le plus de lustre, il en augmenta le renom par son union avec Reimbours, fille d'Archambaut, comte de Périgord, vicomte de Lomagne et d'Auvillars, qui prétendait — non peut-être sans quelque apparence de raison — descendre de Charlemagne.

Si grand personnage qu'il fût, cet Anissant fut amené à entamer sa seigneurie puis qu'elle avait un co-seigneur en 1251, lequel s'appelait Bernard de Beauville. Ce Bernard, lors d'une révolte soulevée par les exactions des préposés aux douanes anglaises à propos de vin de Gascogne, qui avaient été saisis à Londres prit, assez inutilement, le parti du roi d'Angleterre, car ses gens de Sainte-Bazeille allèrent de l'autre côté. Au lieu de lui tenir rancune d'une défection qu'au reste il n'avait pu empêcher, il le chargea de missions importantes, comme on peut voir dans les *Rôles Gascons*.

Anissant de Caumont mourut en 1251, laissant un héritier, son fils Anissant II, qui épousa, par contrat du 6 juin 1289, Isabelle de Péberac, fille d'Alexandre, seigneur de Péberac en Agenais, et de Marguerite de Turenne, et décéda après dix ans de mariage. A ce moment sa veuve et un Jourdain de l'Isle, qu'on qualifie de chevalier, sont, chacun pour une moitié, co-seigneurs de Sainte-Bazeille, ainsi qu'il appert d'une lettre de Philippe-le-Bel à son sénéchal de Gascogne. La part d'Isabelle échut, en 1309, à Alexandre, l'ainé de ses fils, lequel eut bientôt à souffrir des procédés de son collègue, homme d'humeur hautaine et querelleuse. Un duel, où des deux côtés on se montra brave et loyal, eût peut-être mis fin à ces ressentiments ; mais, dans un accès de violence dont le motif n'est pas connu, Jourdain assié-

gea le château d'Alexandre, le brûla et le rasa. Le Parlement, saisi de cette affaire, le condamna en 1319 à payer à celui-ci une indemnité de 3.000 livres. Cette leçon ne lui profita guère ; car, en dépit des plus hautes protections, il fut, peu après, par arrêt du Parlement, trainé à la queue de chevaux, puis pendu au gibet de Paris. On l'avait, d'après Monlezun, accusé sur dix-huit chefs, dont le moindre, suivant la coutume de France, entraînait la peine de mort.

Alexandre de Caumont avait embrassé la cause anglaise. Henri III s'en montra reconnaissant et le garda d'autant plus en faveur qu'il avait eu de fréquentes occasions d'éprouver son dévouement. Ces occasions se renouvelèrent, d'abord au siège d'Aiguillon où il se révéla comme homme de conseil et d'action, et ensuite à Sainte-Bazeille, que les Anglais avaient perdue et qu'il les aida à reprendre.

Il mourut trop tôt pour voir se conclure une alliance dont sa seigneurie et sa famille allaient recevoir un grand éclat. Hélène, l'aînée de ses filles, épousa, au mois d'octobre 1357, Bérard d'Albret, seigneur de Gensac, fils de Bernard Ezy, sire d'Albret, et de Mahaud d'Armagnac. Ses deux sœurs lui ayant cédé leurs droits, Bérard devint, par le fait, seigneur de Sainte-Bazeille, de Puch et de Landerron.

Voilà Sainte-Bazeille entrée dans la puissante maison dont les obscurs commencements, en un coin perdu de nos Landes, en laissaient guère pressentir la glorieuse destinée. En effet, ses possessions qui, sous Amanieu, le premier des d'Albret connu, se bornaient à des *pinadas* équivalant en contenance à quelques-uns de nos cantons actuels, s'étendirent de siècle en siècle, englobant des pays entiers. des voisins d'abord, Béarn, Foix et Navarre, puis les comtés d'Armagnac et de Rodez, puis encore, tout au loin, les duchés d'Alençon et de Berry. Et cette série de hautes prospérités que troubla à peu près seul le démembrement de la Navarre par le retour à l'Espagne de son versant méridional, eut comme son couronnement dans l'éclosion de la tige royale d'où Henri IV devait sortir. En même temps que ce grand roi, la France acquit l'humble petite ville dont M. Alis s'est fait l'historien. Elle la garda pendant plus d'un demi-siècle (1594-1651), le duché d'Albret, à cette dernière date, ayant été cédé par elle à Frédéric-Maurice de La Tour d'Auvergne en échange des principautés de Raucourt et de Sedan.

Revenons à Bérard d'Albret que nous n'avons fait que nommer. Il vivait tranquille dans sa seigneurie quand un différend provoqué par la succession de la maison de Béarn s'éleva entre Gaston Phé-

bus, XI^e comte de Foix, et Jean I d'Armagnac. Propre neveu de ce dernier, il lui amena des recrues et bravement paya de sa personne au combat de Launac, près de l'Isle-Jourdain. L'action se dénoua contre eux. Bérard, avec ses deux frères et près de neuf cents gentilhommes fut fait prisonnier par le vainqueur qui les traita courtoisement, mais les rançonna sans pitié. Ils durent compter en deux fois — il n'est question ici que des trois frères — la somme, énorme pour le temps, de 70,666 florins d'or.

Bérard soutenait les Anglais, mais il se retourna contre eux en 1268, à l'occasion du mariage d'Amanieu, un de ses frères avec Marguerite de Bourbon, belle-sœur de Charles V; aussi le voit-on sans surprise chargé par le duc d'Anjou d'aller recevoir le serment des habitants de l'Entre-Deux-Mers, « avec pouvoir de concéder les grâces qu'il aviserait. » A son retour, Sainte-Bazeille se débarrassa des Anglais, qui l'occupaient on ne sait depuis quand. Il est vrai que dans ce pays livré à des guerres sans fin, rien n'était même à demi stable et les pauvres villes passaient, comme on voit, d'un maître à l'autre, — autant dire de Ture à Maure — dont aucun ne les épargnait. On respirait un peu pendant les trêves qu'imposait aux deux partis le besoin de reprendre haleine, mais ces trêves étant de trop courte durée, on n'en pouvait guère tirer profit et, dès leur stricte expiration, les hostilités reprenaient pour ceder bientôt brusquement devant une trêve nouvelle.

Il y en eut quatre tout au moins, sous la seigneurie de François, son fils unique. (1407, 1410, 1413, 1415). Ce François, dont l'entrée en possession de l'héritage paternel paraît avoir eu lieu en 1398, avait épousé, le 11 janvier 1403, Jeanne de Roucy, fille du comte Hugues et de Blanche de Concy. Le sort des petites guerres ne lui fut pas favorable. Le sénéchal Anglais, Jean de Radclyf, lui enleva Sainte-Bazeille en 1424 et chargea le captal de Buch, moyennant deux cent nobles d'or, d'y faire bonne garde et de l'entretenir. Le même jour ou à peu près, François perdait aussi Gensac, une autre seigneurie que Marguerite de Turenne avait apportée aux Caumont par son union avec Anissant II. Il mourut sans postérité en 1435, instituant pour héritier son neveu, Charles II d'Albret.

Celui-ci, plus heureux que son prédécesseur, pût rentrer dans Sainte-Bazeille en 1442. A cette date, les Français, par voie d'assauts ou capitulations, reprirent aussi aux Anglais les villes, forts ou châteaux de Caumont, Marmande, Meilhan, Mauvesin, et Langon, succession de bonnes fortunes qui donnait au roi Charles VII la clé

du cours de la Garonne jusqu'au port de Saint-Macaire. Il est vrai que dix ans plus tard, les Anglais eurent leur revanche. Ils surprirent Sainte-Bazeille, sans dessein vraisemblablement d'y faire un séjour de durée ; car, après un pillage à fond qui, de nouveau, ruina les habitants, un beau matin ils décampèrent.

Charles d'Albret finit tragiquement. Son malheur fut d'avoir aidé Jean V d'Armagnac, son cousin, à reprendre Lectoure au sire de Beaujeu, c'est-à-dire au roi de France qu'il avait jusques là fidèlement servi. Ce Jean avait reçu de Louis XI de ces bienfaits qui lient les âmes ; il y répondit par la révolte. L'expiation ne se fit pas attendre. Surpris, six mois après, par les troupes royales et réduit à capituler, il fut massacré lâchement dans les bras de Jeanne de Foix, sa femme. Quant à d'Albret on l'envoya à Poitiers où on l'enferma, en attendant son procès, « avec une grosse chaîne de fer qui avait cinq pieds de long, deux gros anneaux et quatre boucles. » Condamné à mort, il subit, le 7 avril 1492, le supplice infâmant de la décapitation.

Il eut pour successeur son neveu Alain d'Albret, petit homme courbaturé, déhanché, d'aspect farouche, avec cela grand coureur de plaisirs, à qui était loin de suffire un revenu de plus de sept millions. Ses agents fiscaux, par ses ordres, multipliaient dans ses domaines les exactions à l'infini. Aussi fût-ce un soulagement quand on sut à Sainte-Bazeille que sa baronnie allait passer aux mains d'un de ses créanciers, le chevalier Raymond de Saint-Maurice. Dégagée postérieurement (1517) elle fut cédée par lui à Marie d'Albret, sa sœur, à titre de transaction, puis d'accord définitif dans un procès pour droits de succession.

Après lui, Sainte-Bazeille eut un seigneur qui faisait autrement figure dans le monde : c'est Henri II d'Albret, son petit-fils, lequel était roi de Navarre. François I^{er} n'eut pour aucun des jeunes gens élevés à la Cour une sympathie comparable à celle qu'il lui témoignait. Aventures d'amour et dangers de la guerre, tout entre eux était commun. A la bataille de Pavie, ils combattirent côte à côte et tombèrent en même temps au pouvoir de l'ennemi. Henri partagea donc la captivité de son ami et maître qui en fit son beau-frère, à leur retour d'Espagne, en lui donnant en mariage son aimable et savante sœur, Marguerite de Valois, veuve du duc d'Alençon. Il en eut Jeanne d'Albret et put, avant de mourir, (1555), comme dit M. Alis, voir naître, à Pau, le futur Henri IV (1553).

Jeanne d'Albret continue la série des seigneurs de Sainte-Bazeille,

Elle avait tout ce qu'il fallait pour mener, en satisfaction, le personnel de ses nombreux domaines ; mais à la Guerre de Cent ans, par qui il avait tant souffert, succédait, toutefois après un long repos, celle dite de Religion. C'est dans l'Agenais, on le sait que le flambeau du Calvinisme, tenu par les mains de sa mère, avait jeté ses premières lueurs. Elle-même le propagea avec une ardeur passionnée. De là, pour ce pauvre pays un renouveau d'agitations d'autant plus graves cette fois qu'elles dégénéraient en luttes fratricides. Nous avons vu plus haut, on s'en souvient La Réole, Sainte-Bazille et la plupart des autres villes riveraines de la Garonne surprises, prises reprises par les Anglais et par les Français. Maintenant ce sont des Français, catholiques ou huguenots, qui successivement donnent le coup de grâce. Il n'y eut guère à Sainte Bazille, sous le seigneuriat de Jeanne, que des profanations d'églises et des violences isolées contre des religieux et des prêtres, mais il en fut différemment quand, à sa mort, son fils la remplaça. Un arrêt du Parlement de Bordeaux, rendu le 8 avril 1582, avait enjoint aux habitants de démolir leurs fortifications, avec inhibition de faire aucune garde. Ils n'osèrent pas résister et, lâchement, s'exécutèrent. La ville resta donc ouverte, à la merci du premier occupant : situation intolérable ! On s'en avisa quatre ans plus tard dans la prévision d'un siège prochain. Sully, s'y étant transporté, « vit qu'elle n'avait pour murailles que les maisons des habitants, la plupart desquelles n'étaient que de bois et de tapi » (terre battue) et que, mal garnie de vivres et de munitions de guerre, elle succomberait à la première attaque. Il jugea donc urgent de la fortifier. L'opération marcha d'autant plus vite que Sully donnait l'exemple « en s'y mettant de ses mains ». De profonds retranchements, de hautes et larges terrasses, cinq bastions faits d'argile gazonnée constituèrent bientôt un système de défense qui permet ait de tenir longtemps. Vaines précautions ! Le 10 avril 1586, sous les feux incessants de dix-huit canons dont les boulets traversaient la ville d'outre en outre, les maisons volaient en éclats ou s'effondraient l'une sur l'autre. Les assiégeants allaient donner l'assaut, quand Despueilles, le gouverneur, à l'insu de Sully qu'il savait bien ne pas vouloir céder, alla traiter avec Mayenne qui avait dirigé l'action. La garnison eut vie et armes sauvées, mais la ville fut rasée.

Celle de Monségur éprouva, peu après, un sort pareil, avec cette différence qu'élevée en forte assiette et entourée de murailles, elle résista plusieurs jours au feu des dix-huit canons que nous avons

vus faire merveille. Les huguenots qui l'avaient défendue durent se rendre à composition, mais, au mépris du droit des gens, on en fit une boucherie. — Ce sont ceux de Saint-Bazeille, dit Mayenne pour s'excuser. Je les avais laissé sortir à condition qu'ils jureraient de ne s'armer jamais contre le roi. A qui, a faussé son serment je suis dispensé de tenir le mien.

On a là le dernier drame, — si l'on peut ainsi parler, — de la vie de Sainte-Bazeille sous la succession de ses seigneurs jusqu'à l'avènement, déjà indiqué, des ducs de Bouillon, sous Louis XIII. Aucun fait ne s'y passa, de 1651, (date de leur entrée en possession,) à 1789, qui mérite qu'on le rappelle. Ce n'est pas que le long chapitre que l'auteur consacre à la période révolutionnaire soit dénué d'intérêt, mais il faut le lire en entier pour y prendre goût et s'y instruire. Tout ce qui, de près ou de loin, se rapporte à ce temps inoubliable, a aujourd'hui le privilège d'éveiller une curiosité passionnée. Ce sentiment trouvera dans ces pages de quoi largement se satisfaire, car M. l'abbé Ahs, dans son ardent pourchas des documents, n'a rien négligé, même en fait des moindres choses, rien laissé dans le champ de la petite histoire — s'il en est vraiment de petite, — pour qui entreprendrait de glaner après lui.

De l'époque contemporaine nous ne parlerons, en finissant, que pour citer le nom d'un homme qui honore Sainte-Bazeille à l'égal des plus glorieux, celui du général Théobald de Bentzmann, héros des campagnes d'Afrique et des expéditions de Crimée et de Chine, mort, victime de son devoir, durant le siège de Paris. On le voit revivre dans des lettres à lui adressées par ses compagnons d'armes, les généraux Cavaignac, Montauban et Lamoricière, les maréchaux Pelissier et Bosquet, lettres dont M. Ahs a tenu les originaux et dont il donne la copie. Ces documents biographiques sont heureusement complétés par une généalogie de la famille de Bentzmann, dressée avec le plus grand soin, d'après des pièces authentiques, et qui termine utilement un beau volume et un bon livre.

AD MAGEN.

UN NOTAIRE D'AUTREFOIS

AVERTISSEMENT

Quand je reçus des mains de mon cher confrère en curiosité, M. Louis Greil, ancien directeur de la Société des Etudes du Lot et collectionneur aussi aimable que fervent, le dossier d'où sont extraits ces quelques pages, je crus à première lecture que leur intérêt consisterait surtout en ces menus détails d'histoire de l'époque révolutionnaire dont Henri Taine a tiré un si merveilleux parti ¹. Je me disais qu'on trouverait dans les lettres de M^e Baboulène d'assez nombreuses particularités sur les désordres qui, pendant la douloureuse période comprise entre 1792 et 1798, régnèrent en Agenais et en Quercy, désordres parmi lesquels on remarquerait surtout les sinistres exploits des brûleurs de châteaux et l'acte de sauvage indiscipline de ces soldats-déserteurs qui attachaient les gendarmes mis à leur poursuite

¹ La collection de M. Greil contient des richesses très variées, mais ce qui brille surtout dans son cabinet, c'est un grand nombre de li res et de plaquettes rares publiées en Quercy ou sur le Quercy. Rien qu'en dressant le catalogue de sa bibliothèque, M. Greil préparerait une considérable bibliographie quercynoise. Heureux les collectionneurs qui peuvent ainsi utiliser leurs trésors au profit du public, tout en favorisant leurs amis particuliers !

aux étriers de ces malheureux cavaliers. Je me disais encore que, même pour de plus petits faits (l'infinie dépréciation des assignats, la vente à vil prix des grands domaines, la trop facile mise sous séquestre des biens des suspects, les ignobles manœuvres de ceux qui, aux heures de crise sociale, cherchent à pêcher dans la fange des eaux troubles,) on apprécierait la valeur d'informations fournies par un témoin intelligent, modéré, honnête, n'ayant ni l'ardente passion d'un accusateur, ni l'aveugle partialité d'un apologiste, et apportant dans ses récits autant d'exactitude que dans ses contrats. Mais à mesure que je relisais la correspondance de Pierre Baboulène avec Alexandre Guillaume de Galard, comte de Béarn, marquis de Brassac, etc., que je pénétrais davantage dans son intimité, je voyais resplendir de plus en plus en lui ce qu'il y a de plus admirable au monde : une belle âme. L'humble notaire ne m'apparaissait pas seulement comme un homme d'une probité parfaite : il dépassait de beaucoup la célèbre définition donnée par le poète Horace : *Integer vitæ scelerisque purus*. Sa physionomie s'illuminait des reflets de cette flamme sublime que l'on appelle le dévouement. Ce n'était pas seulement, en effet, au milieu de sa paisible étude qu'il défendait les intérêts de son malheureux client : généreux protecteur de l'opprimé, il courait de ferme en ferme et de ville en ville pour disputer à d'avidés spéculateurs les débris de la fortune du comte de Galard. Pour mieux opérer le difficile sauvetage de l'ancien maréchal des camps et armées du Roi, qui était traqué par la meute infâme des délateurs, persécuté, dépouillé, il avait acheté tout exprès deux chevaux qui le transpor-

taient tour à tour à de grandes distances, un épais manteau qui lui permettait de braver les fortes pluies et les fortes gelées, des pistolets indispensables à une époque où nul chemin n'était sûr ¹. Cet homme si doux et si bon devenait semblable à un lion quand il s'agissait de lutter contre les ennemis du gentilhomme appauvri : il dédaignait leurs menaces avec la même intrépidité que la fatigue des longues courses et l'inhospitalité des mauvaises auberges. Comme le légendaire chevalier errant, immortalisé par Cervantès, ce nouveau défenseur du droit lésé et de la cause vaincue ne s'arrêtait jamais. J'oublie qu'il se reposa pendant quelques mois, mais ce ne fut pas sa faute. Il avait été emprisonné à Agen comme suspect et je suis bien certain que ce qui redoubla pour lui le supplice de la captivité, ce fut l'impossibilité de continuer, tout ce temps, l'œuvre de sacrifice à laquelle il s'était consacré corps et âme. Mais, me demandera-t-on peut-être, n'y avait-il donc pas de lucratives compensations ? — Aucune, répondrai-je, si ce n'est cette noble joie de bien faire qui suffit aux cœurs d'élite. Comme on le verra dans les lettres de l'héroïque *lutteur*, il ne demandait pour toute récompense que la *confiance* de celui dont il voulait relever la fortune, il déclarait avec une simplicité qui a quelque chose d'émouvant que pourvu que sa conscience fût satisfaite, tout le reste importait peu. Loin de toucher une seule parcelle de l'or qu'à force de soins habiles et persévérants il faisait rentrer dans les mains de l'an-

¹ Renseignements tirés d'un document reproduit quelques lignes plus loin et que sa longueur ne m'a pas permis de donner en entier.

cien seigneur de Brassac et autres lieux, il lui prêtait des sommes considérables pour faciliter l'arrangement de ses affaires, et peut-être la plupart de ses avances furent-elles perdues. En parcourant la correspondance de M^e Baboulène, on croit voir se réaliser ces fictifs prodiges de dévouement qui ont été attribués par le génie d'Honoré de Balzac à un autre notaire dans ce *Cabinet des antiques* qui est une des plus touchantes et des plus heureuses créations du grand romancier. J'espère qu'aucun des lecteurs de ce petit recueil ne m'accusera d'exagérer le mérite de mon modeste héros. Du reste, si quelque voix moqueuse s'élevait pour protester contre mon enthousiaste éloge d'un homme dont le zèle monta jusqu'à l'immolation et qui, jeune encore, paya de sa vie le tort d'avoir eu la surhumaine charité d'un saint (cette sorte de charité aboutit fatalement au martyre), j'en appellerais à la femme que Pierre Baboulène laissa veuve et qui, avec une grande sincérité d'accent, rend à son cher mort, dans la lettre que l'on va lire, un hommage d'une éloquence particulièrement pénétrante :

« Au citoyen Brassac, cultivateur ¹, à Buzenval, près Paris,
par Nanterre.

A Beauville, ce 8 Vendémiaire 7^e année (29 septembre 1798).

MONSIEUR,

C'est en me faisant la plus grande violence que je viens vous apprendre le plus malheureux des événements pour moi, la perte de

¹ M^{me} Baboulène était, obligée, tant la situation politique était encore inquiétante, de donner le titre de *cultivateur* au gentilhomme qui vivait dans l'obscur retraite d'un hameau de Seine-et-Oise.

mon mari ; il vient de mourir à la fleur de son âge ¹ pour avoir pris trop à cœur vos interets et ceux de la direction de vos créanciers. Les peines et les chagrins que ces affaires lui ont causé l'ont tué. Sans cesse obligé de voyager dans les départements du Lot et de Lot-et-Garonne, à Caors, à Moissac, au Bourg de Visa, à Agen, à Valence, à Lauzerte, à Laroque, à Monbalen, à Brassac, à Castelsagrat, dans les metairies et enfin dans tous les endroits necessaires où vos interets particuliers et reciproques avec la Direction l'appeloient, et ce dans toutes les saisons de l'année, et malheureusement cet été, dont les chaleurs ont été excessives il resta malade à l'auberge à Caors en mai et juin pendant plus d'un mois et il a fini par rester alité trois semaines entieres, après quoi il a succombé malgré tous les secours de la medecine qui ne lui ont point manqué. En même temps qu'il a ruiné sa santé, il a épuisé sa bourse et celle de ses amis, ayant été obligé d'emprunter beaucoup, de maniere qu'il m'a laissé fort embarrassée, ce qui me désole encore davantage. Je vous demande en toute grace, Monsieur, d'engager les syndics de la Direction de concert avec vous à me débarrasser sans délai de vos affaires, et surtout à rendre taisant le domaine qui en vertu de l'arrêté du département du Lot en date du 28 Messidor dernier, qui a retabli le sequestre sur vos biens, nous fit commandement le onze Thermidor de verser dans huitaine dans la caisse de la Republique, chés le citoyen Feyt, receveur de l'enregistrement à Moissac, le prix des fermages et recoltes et tout ce que mon mari pouvoit avoir perçu provenant de sa régie sur vos biens, ce qui a été employé et remployé, comme vous pensés bien, et malgré le compte que mon mari leur envoya, duquel il resulte que la depense excede la recette, de plus de neuf mille francs, il nous fut fait une saisie mobiliere dont mon mari se rendit depositaire volontaire pour eviter le déplacement, dans l'espoir de recevoir chaque jour la nouvelle de la levée du sequestre. On n'a pas fait de suite encore de ladite saisie par rapport sans doute à la maladie de mon mari, mais je crains qu'on ne le fasse à chaque instant, parce qu'on ne cherche qu'à atraper tout ce qu'on pourra, même vendre le bien s'ils le peuvent, avant que vous ne parveniés à faire lever le sequestre. Le pauvre Baboulène me

¹ Plus justement : dans la force de son âge. M^e Baboulène avait alors 44 ans. D'après les registres de l'Etat Civil de la commune de Beauville, interrogés très complaisamment par M. de Peyronene, maire de cette commune, il était né en 1754 et il mourut le 24 septembre 1798. Ajoutons que l'étude de M^e Baboulène (21 janvier 1779-24 septembre 1798) est aujourd'hui celle de M^e Réjaut.

disoit qu'il est dû plus de soixante mille francs de fermages. Il est donc instant de vous presser de solliciter de la justice du ministre des finances la levée dudit sequestre, mais en attendant et sans délai il faut prendre des mesures, s'il vous plait, pour qu'on ne fasse pas de suite de la saisie. Il faut également me payer le reliquat de son compte et la récompense promise et proportionnée à la perte du temps de mon mari, de son état qu'il a sacrifié pour se vouer entièrement à vos affaires, de toutes ses peines et fatigues, de sa maladie et de sa mort qui met le comble à mes malheurs.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, votre très humble servante.

GAYRAL, VEUVE BABOULÈNE ¹.

PH. TAMIZEY DE LARROQUE.

¹ Aux doubles remerciements dus à M. Louis Greil, considéré comme donneur de documents et d'éclaircissements, je joins ici les remerciements que je dois aussi à mes obligés confrères et amis, MM. J. Audrieu et J. Noulens. Le premier m'a procuré avec le plus généreux empressement les indications qui proviennent de la mairie de Beauville. Le second, dont tous les érudits apprécient tant la belle publication sur la maison de Galard, a enrichi la plupart des lettres qui vont suivre, de notes généalogiques qui ne laissent rien à désirer. Je suis heureux de penser que mon petit recueil, tout plein de choses sur les Galard, pourra être cité à côté de son monumental ouvrage. Ce sera comme un humble arbuste auprès d'un chêne magnifique.

UN NOTAIRE D'AUTREFOIS

M^e BABOULÈNE

DE BEAUVILLE

PEINT PAR LUI-MÊME DANS SA CORRESPONDANCE INÉDITE

AVEC LE COMTE DE GALARD DE BÉARN-BRASSAC

(1792-1797)

I.

Moissac, le 20 mars 1792.

*Monsieur de Brassac, à Paris*¹.

MONSIEUR,

Pour donner satisfaction entière à Madame d'Estourmels, votre sœur², qui me suppose des qualités bien opposées à mes sentiments,

¹ Le notaire, par prudence pour son correspondant, ne lui donne aucun titre nobiliaire, mais il lui laisse encore le *Monsieur* et la *particule*. Plus tard, les circonstances emplissant, il supprime la particule et substitue au *Monsieur*, jugé trop aristocratique, le substantif égalitaire : *citoyen*. Plus tard encore, l'horizon devenant toujours plus sombre (*tempora nubila*) et plus menaçant, il adressa ses lettres, comme le fit sa femme, au *cultivateur* Brassac. Cette gamme descendante, le brave notaire ne dut l'adopter qu'avec désespoir et pour la sûreté de celui dont il aurait compromis la vie par des formules plus respectueuses. — Au moment où s'ouvre cette correspondance, Alexandre-Guillaume de Galard était âgé de cinquante-un ans, étant né le 17 janvier 1741. On sait qu'il avait été colonel des grenadiers de France (nomination du 3 janvier 1770), et que le colonel de vingt-un ans devint maréchal de camp à la fin de l'année 1781. Ce que l'on sait peut-être moins, c'est que, digne petit-neveu de ce conseiller au Parlement de Bordeaux, Guy de Galard de Brassac, intime ami d'Etienne de la Boétie et qui fut un des hommes les plus lettrés du xvi^e siècle, il cultivait avec succès la poésie et composa notamment une ode en l'honneur de Mme de Nicolaï, ode dont il est question dans les *Mémoires de Bachaumont* (mai 1759).

² Renée Philiberte de Galard, qui fut dame d'honneur de Madame Victoire de France, avait été mariée, le 28 avril 1776, au marquis d'Estourmel. On regrette que la marquise d'Estourmel ait méconnu la probité vraiment antique de M^e Baboulène. Cette injustice doit consoler ceux qui auraient à se plaindre de quelques jugements téméraires. Je

je me suis rendu à Moissac afin d'y recueillir des matériaux pour lui donner un manuscrit chaque huit jours sur les notes que j'attends de sa part.

J'ay vu M. Delbrel, avec lequel j'ay eu une longue conference relativement à ce qui vous concerne ; il m'a paru bien péné du renvoy que je vous ay fait du mandat que vous aviez tiré sur luy et de l'embarras où il auroit été de l'acquiter ¹... Tout ce que je puis vous dire à l'avantage de M. Delbrel, c'est qu'il est un parfait honnête homme et en qui vous auriez trouvé et trouverés encore une ressource bien differente que partout ailleurs, en satisfaisant ses desirs, qui sont pleins d'équité et de justice ²...

Je n'ay pas, Monsieur, de conseil à vous donner, mais si peu lumineux que je puisse être, je vous conseillerai toujours de régler vos comptes : il faudra de nécessité que vous y veniés, et le plutót ne sera qu'au mieux.

Je luy ai parlé [à Delbrel] de la coupe du bois que vous voulés vendre ; il m'a témoigné combien il desireroit vous trouver des acquereurs, et comme il m'a paru n'en avoir aucun en vue, je luy ay dit en avoir trouvé un qui, après veriffication faite, vous donnera peut-être satisfaction...

J'ay vu M. l'abbé de G... Nous dinames hyer ensemble ³. Il me

reviens au marquis d'Estourmel et je me demande s'il était le père de ce comte d'Estourmel, né en 1783, mort en 1852, qui a publié un des livres les plus spirituels de notre temps, les *Souvenirs de France et d'Italie* (Paris, 1848).

¹ Ces points et tous ceux que l'ont trouvera dans le recueil indiquent qu'une coupure a été faite. L'*in extenso* n'est dû qu'aux documents de grande importance historique ou littéraire. J'ai cru pouvoir et même devoir retrancher de la correspondance de M^e Baboulène les passages insignifiants. En pareil cas, loin d'appauvrir un texte, de vigoureux coups de ciseaux lui donnent plus de valeur, comme à la vigne dont on retranche les jets surabondants.

² Nous retrouverons ce Delbrel un peu plus loin et le notaire sera moins disposé à le canoniser qu'en ce passage. Nos pères avaient raison de dire qu'il faut avoir mangé beaucoup de sel avec un homme pour le connaître à fond.

³ On a peut-être remarqué déjà combien l'orthographe du bon notaire reste ancien régime. L'archaïsme éclate surtout dans le fréquent usage de l'Y. On est tout étonné de trouver, aussi près de l'aurore du xix^e siècle, ce culte si fidèle des vieilles traditions. Un éminent académicien, M. O. Gréard rappelait, l'autre jour (*Note présentée à la commission du Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, A. Colin, 1893, p. 24), que dès l'année 1623, Guez de Balzac avait déclaré une guerre d'extermination à l'Y. Mais cet écrivain si pur eut beau demander qu'on « raclât totalement l'y, » l'y devait survivre pendant près de deux siècles aux attaques du réformateur.

parla beaucoup de vous et des entraves que vous éprouviez... Je suis fâché de n'avoir pas pu satisfaire les vues de tous mes commetans Il est peu d'usage que le defendeur et le demandeur soyent contents du même arbitre. Peu m'importe lorsque ma conscience n'a rien à se reprocher ! Trop heureux je serai si, après avoir donné satisfaction à toutes les demandes qu'on va me faire, je pouvais au moins retirer mes déboursés ¹ et dissuader le public que je n'ay travaillé que pour votre famille.

Je ne vous demande, Monsieur, pour mes peines et soins dans le travail que j'ay fait pour Mesdames vos sœurs ² et pour vous, que la continuation de votre confiance.

Je suis avec respect, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serviteur.

BABOULÈNE, à Beauville.

II

A Monsieur de Brassac Bearn, à Paris,

D'Agen, le 4 avril 1792.

Monsieur,

Par ma dernière dattée de Moissac j'ay eu l'honneur de vous instruire des soins que je m'étois donné pour vous procurer la vente du bois de la Pèze et Negra ; aujourd'huy je dois vous rendre compte du resultat. Les personnes qui se presentaient pour faire l'acquisition de ces deux objets, en ont été degoutées par les menasses qu'on leur a fait, que s'ils coupoient le bois, à coup sur ils ne l'emporteroient pas. Ils m'ont observé encore qu'au bois de la Pèze on y a volé 163 pieds de chaine, et qu'à celui de Negra on y a entièrement deshonoré tous

¹ Exclamation prophétique et qui ajoute encore au mérite de M^e Baboulène, car on voit par là que sa généreuse imprudence était voulue, était préméditée.

² Le comte de Galard avait trois sœurs : Adelaïde-Luce-Madeleine, gouvernante des enfants du comte d'Artois, mariée en 1757 avec Bertrand de Caumont de Beauville, marquis de Caumont ; Renee-Philiberte, épouse, comme nous l'avons vu, du marquis d'Estourmel, et Anne-Luce-Jacqueline qui mourut en 1768 dans la paix du célibat.

les arbres¹, par où vous voyez, Monsieur, que la sublime Constitution ne se fait point ressentir dans ce pays mal organisé, et qu'il faudra de toute nécessité en venir à des actes de rigueur, lorsque nous serons pleinement assurés qu'il n'y a plus de grace pour les meurtriers, les incendiaires et les perturbateurs de l'ordre public².

... Par les nouveaux éclaircissements que desire M^{me} Destournels, de même que M. Couzins, j'aperçois à vue de pays qu'on veut jeter un embargo dans ses affaires. Je me propose de répondre à toutes les demandes qu'on pourra me faire, mais je les assure d'avance qu'ils n'y verront pas plus clair.

Si M^{me} Destournels est vivement pressée de son dû, cedés lui des rentes des dixmes, des metairies ou des moulins sur l'estimation qui en est faite, sauf à elle à s'arranger pour la suite avec le vrai propriétaire. Vous serez dispensé de lui payer l'interet d'une légitime qu'elle porte à des sommes énormes et qui ne lui produira pas 2 1/2 pour 0/0... Il n'est pas agréable d'acheter des terres dans un pays où la loi est en souffrance.

Je suis toujours menacé sur mon opération, mais je ne crains pas plus le général qui gouverne chés vous³, que la propagande qui est à ses ordres. Un petit exemple, si modique qu'il fût, rameneroit bien vite les affaires, mais le tems n'est pas propre pour en tenter aucun.

Je suis avec respect (même formule que précédemment).

BABOULÈNE, notaire.

¹ L'expression n'est-elle pas aussi poétique qu'elle est juste ? Et que pourrait-on trouver de plus expressif au sujet de ces grands et beaux arbres, orgueil d'une forêt, qui, privés de leurs plus verdoyants rameaux, dépouillés de leur majestueuse couronne, mutilés, dégradés, ne ressemblant plus qu'à une potence ?

² Ce trait peut s'ajouter au tableau si magistralement retracé par Taine de l'anarchie au milieu de laquelle la France se débattait alors. Aux vifs regrets que me laisse la mort prématurée du grand historien se joint le regret particulier de n'avoir pu lui communiquer des documents comme il ne cessait d'en demander à tous ceux qui s'intéressaient à ses admirables travaux.

³ C'est-à-dire le personnage installé dans une des plus belles terres du comte de Gailard, la terre de Brassac dont il sera souvent question plus loin. Celui que M^e Baboulène appelle par ironie le *général*, qu'il appelle ailleurs le *général des brûleurs*, parce qu'il avait été un des principaux incendiaires du château de Brassac, était un de ces scélérats qui spéculent sur les malheurs publics, comme ceux qui pillaient autrefois les vaisseaux brisés à la côte spéculaient sur les tempêtes. Je ne veux pas chercher à connaître son nom que les érudits de Montauban me livreraient sans doute. A d'autres le soin de clouer ce nom au pilori de l'histoire !

III

A Monsieur Monsieur de Brassac Bearn, marechal de camp et armées du Roy, en son hotel de Gouvion, à Paris.

MONSIEUR,

En attendant votre reponse à mes deux dernieres, envoyés de suite un certificat de vie et de residence signé et visé de la municipalité, ou autre que celle de Brassac. [On] veut faire saisir vos revenus en supposant que vous avés emigré. Je viens d'ecrire à Brassac et leur mande que sous peu de jours vous leur donnerés satisfaction.

Je suis avec respect, etc.

Beauville le 9^e avril 1792.

IV

Au citoyen Brassac Bearn, marechal de camp, rue de La Planche à Paris.

Agen, le 13 décembre 1792.

CITOYEN,

J'ay receu en son tems votre lettre du 27 septembre dernier avec les mendats de 1300 livres. Avant cet epoque j'ay vu ches moy les citoyens Bouland et Duvergié avec lesquels j'ay causé de vos affaires. Nous convinmes de faire des affiches, pour la vente de vos biens, et de recevoir en même tems les soumissions des personnes qui viendront en acheter. .

Voila deux mois que je suis ici reclus avec nombreuse compagnie sans avoir peu deviner quel en est le motif ; on a supposé, à ce qu'on m'a dit des correspondances avec des émigrés : mais comme je me félicite n'en connoitre aucun n'y n'avoir eu d'autre correspondance depuis la révolution que la votre, je suis parfaitement bien tranquille à ce sujet.

J'ay reçu votre certificat de residence et de non emigration, et de suite j'en ay fait faire la remise...

Je suis péné on ne peut plus du mal qui vous opprime. Je voudrois

de tout mon cœur pouvoir y porter remède. Sitot que la liberté me sera rendue, je m'occuperai avec force à alléger vos souffrances. J'emprunterai même pour vous envoyer. Comptez toujours sur mes sentiments qui ne se démentiront qu'à la mort ¹.

BABOULÈNE.

P. S. — J'écris à Boulan de vous procurer 3000 livres et de tirer sur moy [une traite] que j'accepterai avec plaisir pour vous rendre service, en attendant mieux.

V.

Au citoyen Galard Brassac Bearn, rue de la Planche, à Paris.

Agen, le 21 Pluviose l'an 2 de la République (9 février 1793).

Je viens de recevoir, citoyen, une lettre du citoyen Delbrel de Moissac qui me mande qu'au district de Lauzerte ayant fait la revision de vos certificats de residence, on a trouvé une lacune de quatre mois, à compter du mois de janvier jusques et compris le mois d'avril 1790, à raison de quoy on a formé une saisie sur tous les biens de Brassac situés dans le district de Lauzerte. On a saisi de même les récoltes en mains du fermier. Je vous laisse à deviner qui peut avoir donné du mouvement à tout ce rouage ², mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que je suis à comprendre la conduite de Boulan, ainsi que celle du syndic de vos creanciers. Delbrel me dit que le premier n'est qu'un engueuseur ³ et que sitôt que son fils sera de retour de l'Assemblée

¹ Ces protestations ainsi formulées sont trop souvent illusoires, mais M. Baboulène tint ses engagements dans toute leur réalité, dans toute leur étendue, et on peut dire jusque dans les bras de la mort même.

² Le même mystérieux personnage qui, dans une des lettres précédentes, est présenté comme le *général*... des malfaiteurs.

³ *Engueuseur*, trompeur : *engueuser*, tromper, séduire par de belles paroles. Une liasse de lettres adressées à Bouland, qui m'a été communiquée par M. Louis Greil, semble justifier le mot injurieux. On y voit qu'un certain Duvergier écrit de Paris à son compère Bouland à la Rochebeaucour (près Angoulême) qu'il ne négligera rien pour lui faire avoir le domaine désiré, c'est-à-dire le domaine de Brassac. Ce Duvergier parle

nationale ¹, il prendra des moyens pour vous faire expliquer avec lui. Voilà un avant-coureur de reconnaissance aux bienfaits qu'il a reçus de vous.

Pour faire lever la saisie du district de Lauzerte, il faudra sans perte de tems m'envoyer une attestation légale de votre residence en France sans interruption notamment à la susdite époque du mois de janvier au mois d'avril 1790, ce qui fait une distance de quatre mois. Mais ce sera peu de chose pour vous lorsqu'il est de fait que vous n'êtes pas sorti du territoire de la République.

Cette attestation vous sera donnée par votre Municipalité et vous la ferez viser par le district ; vous me l'enverrez par duplicata à cause que peut-être le district de Valence pourroit dans le tems en faire de même. On ne sauroit au siècle où nous sommes assés prendre de précautions pour être en règle.

Delbrel vient de me demander les dites 1,200 livres, disant ne vouloir pas attendre le règlement de son compte, ce qui joint au malheur que j'éprouve par une reclusion de 4 mois ² me met dans une furieuse détresse. J'espère cependant d'être bientôt absous ; nous attendons ce soir, un représentant du peuple, qui mettra fin à cette persecution arbitraire, et sitot rendu chés moy je travaillerai pour vous.

Il n'y a rien de nouveau ici, tout y est fort tranquille. Nous n'appréhendons qu'une disette de pain, mais je crois pourtant qu'avec le moindre secours nous en aurons assés : on en donne une livre à chaque individu par jour.

Je vous desire bien de la santé.

BABOULÈNE.

des nombreux créanciers du citoyen Brassac parmi lesquels lui-même figure, dit-il, pour 70.000 livres en valeur réelle. Il déclare, dans une lettre du 16 Messidor an vu, qu'il existe un million de créances hypothécaires sur les propriétés du *citoyen Brassac*. En cette même lettre Duvergier annonce que les citoyens Moru et Imbert ont acheté les terres de Boisse et Cognac, en Périgord. Ces terres étaient venues entre les mains d'Alexandre Guillaume de Galard à la suite du décès de son aïeul paternel, le duc de Caumont-La-Force, marquis de Boisse et de Cognac.

¹ Rappelons, à ce propos, que Pierre Delbrel, né à Moissac en 1764, mort vers 1832, fut membre de la Convention, et qu'il vota, dans le procès intenté à Louis XVI, pour la mort avec sursis. Député au Conseil des Cinq-Cents, il combattit résolument le Coup d'Etat du 18 Brumaire et sa courageuse indépendance fut punie par la proscription.

² L'emprisonnement du notaire de Beauville ne dut pas se prolonger beaucoup plus. En tout cas la lettre suivante nous le montre en pleine liberté au mois d'août suivant.

VI

*Au citoyen Brassac Bearn, marechal de Camp, rue de la Planche,
à Paris.*

Valance, le 29^e Août 1793.

MONSIEUR,

Par ma dernière je vous ai mandé que j'avois vendu 4 metairies 110,000 livres. Du depuis je trouve à vendre le restant, et si j'avois eu la procuration tout seroit soldé ; pressés M. Chenu à me l'envoyer de suite. Si les Syndics des creanciers se rendent, ça mettra un furieux embargo à mes projets vous concernant.

J'ay mis à couvert 40,000 livres sur environ 200,000. Vous me manderés de quelle maniere vous voulés que je vous en face la remise et si vous preferés du numeraire au papier. Si vos affaires, après que celle-ci sera soldée qui n'est l'effet que d'un moment, vous pouviés vous rendre ¹ à la Rochevaucourt ² ou en province ³, j'irois vous joindre et de preference à Bordeaux ⁴. Je sais que vous êtes malade, mais avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrois me rendre près de vous ⁵. Vous êtes assez clairvoyant pour en sentir toute la raison.

Il n'y a pas de moment plus favorable que celui-ci pour vous libérer. Pressés donc l'envoy de la procuration générale et mandés moy de quelle maniere vous avés fait vos arrangements avec cette juiverie ⁶ pour que, dans le cas où je ne pourrois vous servir suivant mes desirs, je puisse les surveiller au point de vous acquerir toute tranquillité.

Dans la liste des personnes émigrées vous y avés été compris par le

¹ Pardonnons l'irrégularité de cette phrase à un homme dont le style valait beaucoup moins que le cœur. Le notaire a voulu dire : « Si vos affaires vous laissaient la possibilité de vous rendre... »

² C'est l'emploi abusif du *V* pour le *B*. On sait que le grand Joseph Scaliger s'amusa de l'abus contraire et reprochait malicieusement à ses compatriotes de dire *Bibere* pour *Vivere*.

³ C'est-à-dire en *notre* province.

⁴ M. Baboulène insiste à la fin de sa lettre sur le voyage à Bordeaux, disant : « Voyés, si vous pouvés vous rendre en cette ville, qui jouit de la plus parfaite tranquillité. Je viens d'y passer un mois et je me suis parfaitement remis. »

⁵ A Paris, qui étoit alors un véritable traquenard.

⁶ M. Baboulène caractérisait ainsi l'ensemble des créanciers du comte de Galard, si après à la curée.

département du Lot-et-Garonne, mais je vous ay fait rayé (*sic*) en leur faisant voir leur inconsequence, et le tort qu'on était dans le cas de vous faire relativement à votre vente. Envoies le certificat de residence et pressés la besogne...

Je suis avec respect, etc. .

BABOULÈNE.

VII

*Au citoyen Brassac, cultivateur à Buzenval, par Ruel, à Nanterre
route de Paris.*

Beauville, par Agen, le 4 Vendemiaire 3^e année R. (25 septembre 1794).

MONSIEUR,

Je répondis à toutes vos demandes le 18 du mois dernier : l'avis que je vous en donnai doit avoir mis le dernier sceau au plan qui avait été conclu. Je vous parlai en même tems des demarches que j'avois fait à Castelnoubel ¹. Aujourd'hui je viens de recevoir une lettre de M. Poléon ² qui me mande que vous reglates avec lui en septembre 1758 devant M. Boulard et son confrere, notaires à Paris, et que ce reglement a été homologué au Parlement ; qu'à l'égard de ce dont il est votre débiteur, il désire se libérer. Je luy ay répondu que je n'avois pas des ordres pour recevoir, que quand bien même j'y serois octo-

¹ Terre située près d'Agen et dont il sera amplement parlé dans une des lettres suivantes.

² Voir sur les *Pauléon* ou *Poléon* les *Documents historiques sur la maison de Galard* (t. iv. pages 1144, 1145, 1147). Là, M. Noulens fournit tous les renseignements désirables au sujet de l'alliance des *Poléon*, avec la branche aînée des Galard de Béarn-Brassac. On y trouve que Suzanne de Galard de Béarn épousa, le 43 août 1647, messire Jean de Pascault, fils de Jean de Pascaut, baron de Poleon, et de dame Sara de Picassary. Suzanne, qui avait pour auteurs Louis de Galard, comte de Brassac et de Béarn, baron de La Rochebeaucourt, et Marie de Ranconnet de Noyon, dame du Repaire, fut mère de Jean de Pascault, marié à Marie Agnès de Cugnac. Il faut donc remonter jusqu'au huitième aïeul du prince de Viana, récemment décédé à Pau, pour découvrir la parente des Poléon avec ce dernier. Aux noces de Philippe de Galard de Béarn, fils de René, fondateur de la branche des comtes de Faragorce et du Repaire, avec Suzanne de Sainte-Hermine, le 9 janvier 1694, le baron de Poléon, dit cousin-germain du comte de Galard, titre que prenait Philippe, signa immédiatement après haute et puissante dame Françoise d'Aubigné, duchesse de Maintenon.

risé (*sic*), la loi luy deffendait un pareil remboursement. M. Poleon doit vous avoir écrit à ce sujet. C'est à vous à bien vous pénétrer de la légitimité de votre cause.

La retenue que je vous ay dit de faire sur la vente de Brassac n'est autre chose que pour donner retraite à vos successeurs et conserver le levain d'une pâte mal enfournée.

Malgré toute la persecution que j'ay éprouvé de la part du terrorisme, le peuple m'a rendu justice, en me nommant son président de l'Assemblée primaire d'une voix presque unanime, et par suite son électeur. Je serai avec votre cousin Okely, député du canton d'Ovillars ¹. Ici tout comme ailleurs les terroristes n'ont pas brillé, ny ne brilleront à l'Assemblée électorale, s'il y en a, la majorité étant composée de ce qu'il y a de mieux, et principalement des opprimés.

L'armée des Pyrénées orientales et occidentales s'est debandée au point que la troupe a planté ses drapeaux chés le commandant, et s'est retirée sur ses foyers avec armes et bagages. Chaque jour il en arrive en quantité ; presque [tous] ceux de cette contrée et du Quercy sont rendus, avec cette resolution de ne pas y revenir ; ils disent tout bonnement que tant de gouverneurs ne vaut pas le diable. Chemin faisant ils ont rencontré plusieurs cavaliers de la gendarmerie qui ont voulu les arreter et qui ont été pendus aux étriers de leur cheval pour prix de leur inconsequence. Le rapport que fait la troupe du mauvais traitement qu'elle a éprouvé fait crever le cœur ; il était question de l'envoyer à la Vendée, mais ayant appris le mauvais traitement qu'on y reçoit de la part du chef des rebelles, elle prefere être hachée à petits morceaux (*sic*) dans sa chaumiere, avant de reprendre une seconde fois ses armes. Il faut esperer qu'un sage decret ramenera le tout au principe, et punira ceux qui bravent leur misere, avec la

¹ On a reconnu à travers le déguisement *Auvillars* (Tarn-et-Garonne). Les O'Kelly se sont apparentés avec les Galard de Béarn le 26 novembre 1776 par le mariage du comte Jean-Jacques O'Kelly, baron de Labastide-Montfort, avec Louise-Marguerite de Galard de Béarn, comtesse chanoinesse du chapitre de Metz. Voir *Documents historiques sur la maison de Galard* (t. iv, p. 1462.) La comtesse O'Kelly était sortie d'un rameau cadet des vicomtes de Béarn, barons de La Mothe Mongaule ou Landerron, fondé par Jean de Galard, troisième fils de René de Galard, seigneur de Lavaure d'Argentine de Nadaillac, et de Jeanne de Lageard. La branche d'Argentine fut créée par Charles, quatrième fils de René de Galard de Béarn, et de Marie de La Rochebeaucourt, qui dans la descendance personnifie le 24^e degré. Or, le prince de Béarn, en ligne aînée, représentait le 33^e degré. Le cousinage par conséquent était lointain, comme celui des Pôléon.

jouissance des biens nationaux qu'on avoit promis à ces genereux défenseurs de la patrie. Votre bruleur du château est aborré dans le pays : les bons citoyens desirent hardament (*sic*) vous voir, et les militaires publient que si vous ne venez pas, ils vont s'emparer de la métairie de Raujols, ne voulant pas qu'un scélérat comme F. .³ la jouisse davantage.

Voilà, Monsieur, bien des affaires. Quand finiront toutes ces divisions, et quand enfin marcherons-nous à la suite d'un général qui nous trassera le chemin de l'honneur et du repos ?

Je suis avec respect, etc.

BABOULÈNE.

VIII

Beauville, par Valence d'Agen, le 18 fructidor 3^e an (4 septembre 1795).

MONSIEUR,

Après cinq jours de voyage, me voila rendu chés moy, pour répondre à vos deux lettres du 26 Thermidor et 3^e de ce mois. M. Riviere reçoit par ce courrier l'objet de toutes vos demandes, mais il ne reçoit pas les questions qui sont faites au marge de l'imprimé tel qu'on le désire, en ce qu'il n'est pas possible d'y répondre dans un si bref delay. D'ailleurs ces demandes sont inutiles. Vous avés l'estimation des domaines de Brassac, et sur laquelle vous pouvés statuer avec assurance en contant un louis d'or par mille livres de papier, parceque tel est l'échange du pays et celui de Bordeaux d'où l'on me mande que 24.000 livres viennent d'être livrées pour un million de papier.

Comme je ne voudrois pas porter obstacle à vos projets d'après notre premier plan, si vous ne retirez de Brassac mieux de cinq millions¹, envoyés moy vos pouvoirs ; vous verrés dans peu que ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire s'effectuera, ce pays-ci étant aussi bien gorgé de papier que votre aimable ville.

¹ Les points sont dans l'autographe. La discrétion de M^e Baboulène est une leçon dont j'ai profité.

² Cinq millions en assignats, bien entendu. N'est-ce pas l'époque où, selon une anecdote dont je ne voudrais pas garantir l'authenticité, un cure-dent se vendait mille francs quand il avait servi et deux mille francs quand il était dans tout l'éclat de sa virginité ?

Ayés pour attention de vous réserver sur l'objet total de cette vente 1° la métairie de Faugere telle qu'elle se conduit et comporte ¹ avec le pré de Lizoule dans son entier et quatre journaux du bois de Negra à prendre du côté des possessions de la métairie de Negra, de plus le moulin de Jouanely, la pièce de Gival, et la friche appelée las Brugues². Je tiens à tous ces articles pour cause.

Il faut avoir pour attention qu'en deleguant les acquereurs pour le paiement de vos dettes, de les obliger à vous remettre les quittances dans la quinzaine.

Il y a grand apparence que vous aurés des fonds bien au delà de ce que vous pouvés devoir ³, et que vous ne perdrés pas un instant à les convertir en une monnoye plus sonore.

Avant de passer par un contrat, vous avés une tache à remplir, qui est de vendre à un homme de confiance, non seulement les objets dont je viens de vous parler, mais encore les droits et actions que vous avés sur la terre de Castelnoubels. Il ne faut pas que votre conseil soit bien lumineux pour en connoître toute l'importance. Si je vous fais faire de reserve sur Brassac, je vous en dirai la caure sous peu de jours. Il est bon que les revenants trouvent une retraite dans le parage pour se rappeler des possessions ⁴ de leur ayeux. Je suis à portée de tous ces objets et je vous les ferai valoir sans pas une rétribution⁵.

¹ On a reconnu le langage technique du notariat.

² C'est-à-dire les bruyères.

³ On a vu plus haut que, suivant l'appréciation d'un des créanciers, les dettes du comte de Galard s'élevaient à l'énorme somme d'un million. Mais peut-être l'évaluation était-elle exagérée et faut-il rabattre quelque chose de la formidable *boule de neige*.

⁴ (Sic) Combien de gens disent, comme M^r Baboulène, se rappeler *de* ! Un de mes anciens professeurs, que cette faute de français avait le don d'agacer particulièrement, ne manquait jamais de formuler ainsi son *noli peccare* : « Il faut s'en souvenir et se le rappeler. » Il avait composé une sorte de grammaire très ingénieuse où par des oppositions et des rapprochements frappants, il gravait dans nos jeunes esprits des préceptes ineffaçables. C'est à lui que je dois d'avoir toujours évité comme la peste ces expressions illogiques qui se glissent partout, même dans les discours académiques (je ne parle pas hélas ! des discours parlementaires) : *dans* ce but et *sous* ce rapport. Je comprends, s'amusait-il à nous dire, qu'on tende vers un but et qu'on s'abrite *sous* un toit, sous un parapluie, mais je ne comprendrais jamais qu'on travaille *dans* un but et qu'on mette quoi que ce soit *sous* un rapport.

⁵ C'est toujours le même admirable désintéressement. M^r Baboulène aurait pu prendre pour devise : *plus d'honneur que d'argent*. C'est la devise contraire qui conviendrait à trop de gens aujourd'hui.

On ne peut mieux aplanir la cause qu'en mettant sous les yeux des acquéreurs l'estimation qui a été faite de Brassac. S'ils ne la trouvent pas à leur goût, qu'ils la laissent ! D'autres la prendront avec plaisir, car je suis excédé des lettres que je reçois presque chaque jour de Bordeaux, de Toulouse et de ces environs pour savoir quand vous voulez vous décider à vendre.

Occupés-vous, je vous prie, de la levée du sequestre et de la cassation de la vente de Raujols ; il n'y a pas une difficulté sur cela.

Faites attention que les capitaux de vos domaines valent mieux de 1,200,000 livres, qu'ils renferment au moins 150 têtes de bétail à grosse corne, 20 charrettes, 30 charrües, 30 paires de cochons, plus de 200 brevis (*sic*)¹, etc.

J'ay écrit à M. Poleon. J'attends sa réponse pour décider quelque chose à raison de Castelnoubel que je ne vous conseille de vendre qu'à un homme de confiance, en ce que cette terre est à portée de la ville d'Agen et à 8 lieües de Brassac. Si M. Poleon accepte les offres que je luy ay faites, je vous en donnerai avis pour vous mettre à portée de lui payer sa moitié. Je vais répondre à Bouland sur les notes qu'il m'a fait passer, mais je suis si fatigué que je ne puis me rendre de trois à quatre jours à Castelnoubel.

Cuvés bien vos affaires², réservés vous un bon pot de vin pour mettre le comble à la mesure. Dimanche nous devons nous assembler pour l'acceptation de la 3^e Constitution. L'esprit public y est assés porté avec cette difference qu'il veut le changement général de la Convention, et que l'assemblée législative determine tous les ans le traitement qui devra être fait au pouvoir executif. Sans parler de grains ni de farine ; à Toulouse on ne parle pas de même ni dans le Quercy. Il est bien difficile de [un mot illisible] ce qu'on y désire, maisce qu'il y a de bien assuré, (c'est) que les volontaires ne veulent pas rejoindre³.

Je suis avec respect, etc

BABOULÈNE.

P. S. — En vendant il faut se réserver les arrerages et la pour-

¹ La forme *brevis* pour *brebis* était très employée dans le Midi. Je la retrouve à l'instant dans un livre de raison inédit languedocien du siècle dernier, rédigé par divers membres de la famille de Couffin de Valès.

² Pour *creuser*, *approfondir*.

³ Notre cher notaire a-t-il voulu faire un mot en nous montrant ces *volontaires* qui, si peu dignes de leur nom, ne *veulent* pas rejoindre ? Ou le bon mot s'est-il fait tout seul ?

suite des dégradations contre qui il appartiendra. Le commerce ne se fait ici que pour des numéraires ou du blé. Les fournisseurs achètent bien avec des assignats, mais ils en donnent des fournées.

IX

*Au citoyen Brassac, cultivateur à Buzenval, route de Paris,
à Ruel*

D'Agen, le 20 Brumaire 4^e an. 11 novembre 1795).

Je me suis rendu en ville pour consulter votre affaire avec M. Poléon. Il faut de nécessité que vous me fassiez passer toutes les pièces qui y ont du rapport. D'après la lettre de ce dernier il n'y a aucun doute que s'étant rendu depositaire du principal, à la place du grevé de substitution, avec charge de le placer en fonds solvables ou avec sûreté de deniers, il a reconnu que la vente qui lui étoit faite de la moitié de Castelnoubel par voye de licitation étoit invalide. L'omologation dont il pourrait faire parade n'est absolument rien envers l'appelé à la substitution. Il en seroit autrement si le citoyen Poleon étoit acquereur de M. votre pere ¹ purement et simplement...

J'ay reçu dernièrement une lettre de Bouland... il me prie de lui faire passer un certificat du district de Lauzerte, qui conste que vous n'avez pas été payé des revenus qui ont été mis en sequestre venant de la terre de Brassac. J'ay envoyé à ce district, qui s'est refusé à ma demande, disant qu'un président de canton de ce Beauville ne devoit pas s'intéresser pour un émigré. Comme je ne veux pas lutter

¹ C'étoit Anne Hilarion de Galard, comte de Béarn, marquis de Brassac, baron de la Rochebeaucourt, etc. En sa faveur furent données, le 2 août 1777, des lettres royales qui ratifièrent le rang de comte précédemment attaché à la terre de Brassac qui, ancienne baronnie, avait été érigée en comté par Louis XIII en 1630. Anne Hilarion de Galard épousa, le 11 janvier 1739, Olympe de Caumont, fille unique d'Armand Nompar de Caumont, duc de la Force, et d'Elisabeth de Gruel de la Frette. Lui-même étoit fils de Guillaume Alexandre de Galard de Béarn, appelé le comte de Brassac, et de Luce Françoise de Cotentin de Tourville, dame du palais de la duchesse de Berry, et fille de Anne Hilarion de Tourville, maréchal de France, vice-amiral, lieutenant général du roi en la province de Bretagne, etc.

avec cette canaille, je me suis adressé au Bureau de la recette des domaines nationaux...

Il y a apparence que le coq n'a pas chanté au désir de la direction, du moment qu'elle ne donne aucune de ses nouvelles sur l'envoy que je fis dernièrement au citoyen Rivière, homme de loy.

Votre bruleur est voué à l'exécution publique. Ses accolites se chargent les uns aux autres relativement à l'incendie. Ce grand homme qui a fait trembler le Querci et la frontière de l'Agenais, il est réduit dans les châteaux de Monbarla¹, Peceq² et autres lieux, abandonné de tous et sans pas un employ; quoiqu'il fut de la bande des soy disants patriotes qui se separerent au nombre de 60 dans l'assemblée electorale de Cahors pour former la petite legislature.

J'écris aujourd'huy au pouvoir exécutif pour savoir s'il y a incompatibilité entre la charge d'un président de canton et celle d'un notaire public.

BABOULÈNE.

X.

*Au citoyen Brassac, cultivateur à Buzenval, par Ruel,
à Nanterre, route de Paris.*

Beauville, par Agen, le 4 Messidor, an IV (22 juin 1796):

Il y a bien des jours que je me proposais de vous écrire pour vous apprendre que vos enfants m'ont fait parvenir leur pouvoir³, afin de

¹ Le château de Monbarla était situé dans l'arrondissement de Moissac et dans le canton de Lauzerte.

² Le château de Peceq était voisin du château de Monbarla.

³ Ces enfants étaient : 1° Alexandre-Léon-Luce, comte de Bearn, marquis de Bras-ac, né le 11 juin 1771, chambellan de l'empereur Napoleon I^{er}; 2° Alexandre-Louis-René-Toussaint de Galard-Bearn, dit le chevalier de Galard; 3° Louis, chevalier de Malte et de Saint-Louis, lieutenant des gardes du corps, mort sans alliance à Versailles, le 29 octobre 1857; 4° Andre-Hector-Marie, baptisé le 29 mars 1778, époux d'Antoinette-Louise Durfort, fille d'Etienne-Narcisse, comte de Durfort, lieutenant général des armées du Roi, grand-croix de Saint-Louis, pair de France, etc.; 5° Anne-Marie, née le 4^{er} décembre 1778, mariée (21 janvier 1790) avec le marquis de Ménilglaise; 6° Adélaïde-

former leur opposition aux ventes que vous avés peu faire de vos biens, attendu le privilege de leur hypothèque. J'ay remply à leurs vûes ¹ dans les départements du Lot et du Lot-et-Caronne.

J'arrive de la foire du Bourg, lieu limitrophe de Brassac², où j'ay appris que le général des bruleurs avoit annoncé qu'il y avoit suspension à la vente de vos biens de Brassac. Sans doute que vous vous êtes donné quelque mouvement pour vous faire rayer de cette liste infernale³. Vous voudrés bien m'instruire à votre loisir où vous en êtes, car il me tarde autant qu'à vous de donner la chasse à cette bande de voleurs, qui se divisent journellement votre fortune.

Je suis avec respect, etc.

BABOULÈNE.

P. S. — La récolte est ici des plus belles et le seroit davantage, si vous aviez le bonheur de la percevoir par vous même, car on paye en argent et non en papier.

XI.

Au citoyen Galard Brassac Bearn, rue de la Planche, à Paris.

Beauville, par Agen, le 2^e jour complémentaire de l'an IV (18 septembre 1796).

Je pense que le moment est arrivé, Monsieur, pour faire les diligences convenables, aux fins du recouvrement des sommes qui vous sont dues par le citoyen Poleon votre parent, tant en principal qu'accessoire. Demander la moitié de la terre de Castelnoubel, ce ne seroit pas un avantage pour vous. Il faut s'en tenir à la transaction qu'il a

Françoise-Joséphine, née le 4 mars 1771, qui devint la femme d'Etienne-François de Montfleury ; 7^e Jeanne-Marie-Jacqueline, mariée avec Jean-Baptiste de Conetus, un des chefs de l'armée royale en Vendée.

¹ C'est-à-dire : J'ai rempli ma mission selon leurs vûes, je me suis conformé à leurs vûes. L'ellipse ne manque pas de hardiesse, mais peut-être, dans la rapidité de la rédaction, un mot a-t-il été oublié. Les plumes qui courent si vite bronchent souvent.

² Bourg-de-Visa est un chef-lieu de canton du département de Tarn-et-Garonne, à 23 kilomètres de Moissac.

³ L'énergie de l'expression est en harmonie avec l'intensité du sentiment qu'éprouvait, devant les listes de proscription, l'honnête homme indigné.

passée avec feu M. votre père et dont il a voulu faire usage dans le tems. pour profiter d'une monnoye qui cause la ruine des prêteurs. Dans le cas où le citoyen Poléon n'auroit pas des fonds à vous compter, nous pourrions faire des arrangements et lui prendre Castelnoubel d'après l'estimation qui en sera faite. Cette terre qui est à portée de la ville d'Agen, et à la distance de 4 lieües de Brassac, conviendrait fort bien à votre famille, en ce qu'elle la dispenseroit de se faire loger à Brassac ; au moyen de l'arrentement des moulins qui sont une dépendance de Brassac et l'aliénation de certaines pièces détachées. vous pourriez vous procurer suffisamment des fonds dans le cas où vous seriez tenu à faire des remboursements au citoyen Poléon.

Plus vous différerez à vous expliquer sur cette affaire, plus vous perdrez par les suites du mariage de votre couzin qui ne peut laisser que des discussions d'après les reconnoissances qu'il a faites à son eponze, sa nièce, et la dissolution ou separation volontaire qui vient de s'en opérer.

Le citoyen Poleon a paru dans le pays ; il en est reparti pour la Saintonge ¹ où il a des biens. En l'année 1793 il avoit affermé Castelnoubel moyennant une somme de 400 livres. Ces jours derniers, un des cofermiers de ce domaine lui retrocede la moitié de la dite ferme, en sorte que l'autre moitié est jouie par son domestique, pour ne pas dire un prête-nom.

Ne perdés pas un moment à me repondre non plus qu'à vous procurer la liberté d'agir contre ceux qui jouissent impunément vos biens et sur lesquels on fait des dégradations incalculables.

Je suis avec respect, etc.

BABOULÈNE.

XII.

Au citoyen Galard Brassac Bearn, ex maréchal de camp, à Busenval, par Ruelle (sic), département de Seine-et-Oise, route de Paris.

A Agen, le 9 frimaire an V (29 novembre 1796)

Je me suis rendu ici, Monsieur, pour y retirer l'arrêté du Directoire executif, qui vous raye de la liste des Emigrés envoyé par Bouland. Je

¹ M^e Baboulène se sert d'une abréviation digne d'un sténographe : *Stonge*.

l'ai remis au Departement. Sitot que je seroi expedie je partirai pour Cahors, et ensuite je me replierai sur ce Brassac, afin de vous y faire reconnaitre ¹. Le comte de Poleon, qui n'est plus à Bordeaux, mais bien dans cette ville, vint hier demander après moy ². M'étant trouvé absent, je me suis rendu ce matin chés lui; il m'a communiqué ses quittances, et, après en avoir pris un extrait, je trouve qu'il sera votre débiteur d'environ 13000 livres. Il ne m'a pas paru bien satisfait; il auroit voulu que je lui eusse donné un rabais sur les intérêts, comme s'il n'avait pas joui des revenus. Je seroy exact à lui rappeler sa promesse et après avoir employé toute l'honnêteté, je lui ferai notifier la transaction avec commandement. Peut être qu'il ne croira plus pour lors que votre demande est abusive.

... Je prefererai [à votre place] me retirer en province, où rien ne vous manquera, et vous serez mille et une fois plus heureux qu'étant dans un pays que à coup sûr le desespoir va le rendre le foyer du brigandage, lui étant impossible de se soutenir avec la dépense qu'il fait et le mauvais état des finances.

Je ne perds pas de vue toute votre situation. Je vais redoubler de mouvements pour aliger votre sort.

L'auteur du billet de 720 livres est au Nord. Son frère a été juridiquement assassiné à Bordeaux ³. Il ne s'en est fallu que de 21 jours que je n'éprouvasse le même sort comme étant son ami, et prenant intérêt dans ce qui vous regarde.

Salut et respect.

BABOULÈNE.

XIII

Au citoyen Galard Brassac Bearn, ex maréchal de Camp, à Buzenval, par Ruel, route de Paris.

Beauville, le 19 Ventose an 5 (9 mars 1797).

J'ay reçu, Monsieur, votre dernière du 5 de ce mois, où je vois

¹ Avais-je tort de vanter la prodigieuse activité du *chevauteur*? Agen, Cahors, Brassac! Il est presque à la fois dans trois departements. C'est l'ubiquité du devouement.

² L'expression a vieilli, mais elle n'est pas incorrecte. Je la retrouve dans notre plus jeune et meilleur dictionnaire, celui de MM. Darmesteter, Halzfeldt et A. Thomas.

³ On voudrait savoir le nom de cette victime tardive de l'échafaud révolutionnaire,

avec plaisir le mariage de M. votre fils avec M^{lle} de Tourzel ¹. Il serait à désirer que ces jeunes époux prissent des mesures pour conserver les biens de la famille et qu'ils imitassent leurs ayeux, en faisant quelques tournées dans leurs terres, où il y a plus à gagner qu'à Paris.

La lettre que vous devés écrire à M^r Poleon sous mon couvert, doit être écrite sur papier ordinaire et sitôt reçue que j'ay, je vais battre en breche tous les debiteurs sans pas une espee de menagement afin de vous donner du secours.

Soyés donc bien persuadé, Monsieur, de mes bonnes intentions et du respect avec lequel je suis,

BABOULÈNE.

¹ Les généalogistes mettent à tort, comme on le voit ici, en l'année 1796 le mariage d'Alexandre-Léon-Luce de Galard avec Pauline de Sourche de Tourzel, fille de la duchesse de Tourzel, gouvernante des enfants de France. Pauline de Tourzel, amie particulière de Madame la Dauphine, duchesse d'Angoulême, partagea la captivité de la famille royale au Temple et n'échappa que par miracle aux massacres de septembre. C'est l'auteur d'attachants récits intitulés : *Souvenirs de quarante ans ou mémoires d'une dame de la Dauphine*. Du mariage d'Alexandre-Léon-Luce de Galard avec Mademoiselle de Tourzel proviennent : 1^o Louis-Hector de Galard, comte de Béarn et de Brassac, ministre plénipotentiaire à la cour de Hanovre (sous le régime de Louis-Philippe) et à la cour de Wurtemberg (sous l'Empire), sénateur, grand officier de la Légion d'honneur, etc. ; 2^o Pauline, morte jeune ; 3^o Hélène, décédée en bas âge ; 4^o Alix, qui donna sa main, le 25 avril 1820, au marquis de Villefranche. Revenons au fils aîné pour dire qu'il se maria deux fois : 1^o avec Coralie Le Mazois, fille du général comte Le Mazois ; 2^o avec Marguerite-Charlotte de Choiseuil-Praslin, fille du duc de Praslin et de Louise-Olympe de Breteuil. Du premier lit sont issus : 1^o Henri, comte de Béarn, mort sans enfants de son alliance avec Marie de Rigny, fille de l'amiral comte de Rigny, le héros de Navarin ; Joséphine-Eléonore-Marie-Pauline, née à Paris le 22 juin 1825, mariée à Jacques-Victor-Albert de Broglie, fils de Charles-Achille-Victor-Léonce, duc de Broglie, et de Ida-Gustavine-Albertine de Stael-Holstein. Du second lit provinrent six enfants dont l'aîné, Henri-Gaston, appelé prince de Béarn et de Viana, né le 6 juillet 1840, a épousé, en 1879, Cécile-Marie de Talleyrand-Périgord et dont le décès a été annoncé en ces termes dans le *Nouvelliste*, du 2 juillet 1893 : « On écrit de Moissac : Le comte de Béarn-Brassac, prince de Viana, qui vient de mourir à Pau, était très connu dans notre pays où il était encore tout dernièrement propriétaire du beau domaine de Brassac, dans le canton de Bourg-de-Visa. Ce château est aujourd'hui la propriété de M. Chabrière, député. » Le prince de Viana a laissé une douzaine d'enfants, dont plusieurs mâles, ce qui permet de croire que de longtemps ne s'éteindra l'antique race qui remonte, assure-t-on, à Garcia Sanche, duc de Gascogne.

XIV

*Au citoyen Galard Bearn Bressac, ex maréchal de Camp, à
Buzenval, par Ruel, route de Paris.*

Beauville, le 5 Prairial an 5 (24 mai 1797).

... Je n'aurois pas tant tardé à vous répondre, ni à vous mander les diligences que je faisais pour vous procurer de l'argent. Par la nouvelle mesure que j'ay prise avec les personnes sur qui on m'a délégué à prendre, je puis vous assurer, Monsieur, qu'avant ne soit le premier janvier prochain, je vous ferai compter cinq mille livres pour le moins... je vous les ferai parvenir dès l'instant que j'en serai nanty. Ainsi, patientés, je vous prie, et croyés fermement que je ne pers pas un moment pour tout ce qui vous intéresse.

... A l'égard de la Cassine, vous savés qu'on ne plaide pas dans le département du Lot comme dans celui de Lot-et-Garonne, que l'instruction est toujours dans ce premier parage et que l'ordre ne s'y rétablira qu'en y déployant une force majeure.

Votre terre de Brassac n'est plus connoissable ; on y a détruit bois, maisons, granges, etc. J'en ai donné avis aux commissaires du Directoire exécutif, mais ceux-ci ont cru devoir garder le silence, à cause que le crime n'est plus permis en France. Il faut donc patienter, et vous ne rien négliger avec ceux qui vous ont juridiquement assassiné en vous prenant la terre de Brassac pour le payement d'une somme qui ne me paraît pas des plus légitimes.

Si vous aviez obtenu la radiation de vos enfants, peut-être que nous serions plus heureux et vous parviendriez plus aisement à faire un accord, qui ne laisseroit aucun doute sur l'exactitude de votre pension. Car je ne dois pas vous taire que si vous avés le malheur de consentir à la vente de votre bien, une fois que vos créanciers seront nantis du capital, il vous feront plaider tous les ans votre pension et vous auront par la faim.

Votre cousin est en route pour se retirer chés son frère, ou chés moy, en attendant qu'on luy restitue ses biens, ou qu'on luy en paye la valeur. Il a prouvé qu'il n'avoit jamais émigré. mais qu'il fut fait prisonnier lors de la prise de Toulon par les Anglais, se retirant de l'isle de Corse avec son regiment de la Fere dans lequel il servoit. En voilà pour un en attendant les autres.

Du moment que la caisse des pruneaux ne vous a pas paru ouverte

en chemin, il étoit aisé de savoir si réellement on vous en avoit pris. Elle pesoit 49 livres. Je suis charmé que vous les trouviés bons, malgré (*sic*) que la qualité de cette année ait été très mauvaise. A la prochaine récolte je me pourvoirai à bonne heure...

Votre couzin G.... m'a écrit pour me dire qu'il avoit une de vos lettres à me communiquer. Je ferai en sorte de l'aller joindre. En attendant, ne vous déployés pas trop sans connoître le terrain.

Je vous reitère les assurances du respect avec lequel je suis

BABOULÈNE.

P. S. Je n'ay pas vu encore votre couzin Poleon ; il est à Bordeaux auprès de sa femme qui l'endort ¹...

XV.

A Monsieur Brassac, ex marechal de camp, à Buzenval, par Ruel.

Beauville, par Agen, le 30 prairial an V (18 juin 1797).

Il paroît, Monsieur, que vous ne vous donnés aucun mouvement pour mettre un terme à la demande de ceux qui ont marchandé votre tête, pour la sûreté du bien que vous leur aviés abandonné. Je vous ay dit par ma dernière que Brassac étoit en pleine insurrection et qu'il falloit ou votre présence, ou celle d'un quelqu'un neurri de vos pouvoirs. Je vous ay dit de plus que votre abandon n'étoit pas aussi impératif que vous le pensiés, si peu que vous veuillés réfléchir [sur] l'époque à laquelle vous l'avés fait et celle où presentement nous sommes. Donnés vous donc quelque mouvement, tandis que je ne neglige rien pour vous satisfaire et faites en sorte d'écarter cette bande de voleurs par les moyens que la loi vous indique. De mon côté je ferai de mon mieux pour vous servir, et pour que vos revenus vous parviennent en tems et lieu. Rappelés vous que votre pension est assise sur le brouillard de la Seine, que si on ne vous donne pas de

¹ Ici une fin de phrase un peu trop gauloise, mais que devineront aisément ceux qui penseront à Hercule filant aux pieds d'Omphale et « cassant tous les fuseaux ». selon le joli mot de Boileau.

caution il y a lieu à resiller tous vos engagements que je regarde comme les plus futiles du monde.

Je suis avec respect, etc.

BABOULÈNE.

Je dois avoir au premier jour une entrevue avec votre cousin Pauléon chez votre cousin Chateaurenard ¹ pour régler toutes affaires dont je vous donnerai avis.

XVI.

A Monsieur Brassac, ex marechal de camp, à Buzenval, par Ruel, route de Paris.

Cahors, le 30 messidor an V (18 juillet 1797).

Je n'ay le tems, Monsieur, que de vous dire qu'après un long séjour que j'ay fait ici, je suis parvenu à obtenir le 27 de ce mois la main levée du sequestre mis sur vos biens de Brassac avec restitution des fruits perçus payables par les receveurs des domaines nationaux des bureaux de Lauzerte et Moissac par le commandement que je vais leur faire. Sitot retiré chez moy, où je desire arriver le plutot possible, je vous écrirai plus amplement sur tout ce qui vous concerne. En attendant, recevés, je vous prie Monsieur, l'assurance du respect avec lequel je suis,

BABOULÈNE.

XVII.

A Monsieur Galard Bearn Brassac, ex marechal de camp, à Buzenval, par Ruel, route de Paris.

Beauville, par Agen, le 5 thermidor an V (23 juillet 1797)

J'ay trouvé, Monsieur, à mon retour de Cahors, votre lettre du 15

¹ M. J. Noulens n'a pu retrouver la moindre trace du cousinage ici indiqué entre les comtes de Béarn-Brassac et les marquis d'Aymar de Châteaurenard. Quand un tel spécialiste s'avoue vaincu, qui donc pourrait se flatter de vaincre ?

du mois dernier et M. Poléon dans ma chambre, qui venoit pour relever une erreur qu'il dit avoir été commise à son prejudice, lors de notre dernier règlement de compte. Je lui ai communiqué votre lettre et il m'a promis de vous donner un acompte au premier jour, mais il est malheureux dans le recouvrement de ses capitaux.

Pour mettre quelque soulagement aux maux qui vous agitent, je vais tout sacrifier pour vous aléger des souffrances auxquelles vous voulez bien vous soumettre du moment que si vous veniés ici, vous nageriés dans l'or et l'argent par votre seule presence. A la verité vous ne seriés pas servi comme dans Paris, mais vous y trouveriés pain, vin et viande, et une masse de peuple qui ne desire qu'après vous. J'ay fait une tournée à Brassac ; les plus enragés sont venus me voir et m'ont invité d'aller chés eux. Votre général des brûleurs est la bête noire du pays... Il se désole d'avoir vendu son bien pour acheter le votre.

Je parts jeudy pour Agen afin de faire lever le sequestre sur les metairies de Negra et Calus ; je passeray à Valence, pour y retirer les sommes vous concernant, et ensuite je me rends à Moissac pour y prendre le reliquat de la caisse du préposé au recouvrement des domaines nationaux. A mon dernier voyage il m'assura mille livres. Je ferai en sorte d'y joindre deux cents livres de plus, et je vous enverrai les cinquante louis d'or par la poste. Vous pouvés être convaincu que depuis que je me mêle de vos interets je n'ay pas touché un denier¹ et que je suis dans des avances considerables sans avoir pris aucun arrangement avec la direction. Venés au pays coute qu'il en coute et donnés moy avis du moment de votre arrivée. Nous ferons de notre mieux pour vous recevoir et vous serés bien vu à Brassac.

A l'égard de Baillet Verdalle, ses parents, qui tiennent de près aux votres, vont employer tous leurs moyens pour l'arracher du triste depot qui l'opprime². Il a eu depuis son arrestation une pension de 2000 livres, savoir 1500 pour lui et 500 pour un domestique. Il étoit ci devant conseiller à la Cour des Aides de Montauban. Il fut arrêté pour avoir tué un domestique qui lui manqua. Son retour dans le pays lui procurera la jouissance d'un capital de mieux de 150,000 livres.

¹ Cette declaration faite dans la dernière des lettres écrites au comte de Galard a quelque chose de la solennité des paroles d'un mourant. Puisse-t-elle honorer à jamais la mémoire de M^{re} Baboulène !

² C'était le dépôt des Petites-Maisons, à Paris. Le prisonnier étoit natif de Valence-d'Agen.

Ne vous chagrinez plus sur votre malheureux sort, je ferai tout
tout ¹ pour y porter un prompt remède.

Je suis avec respect,

BABOULÈNE.

¹ La répétition est-elle intentionnelle et le correspondant du comte de Galard cher-
chait-il ainsi à renforcer le témoignage de son dévouement à toute épreuve ?

UNE COMMUNE GASCONNE

PENDANT

LES GUERRES DE RELIGION

D'APRÈS LES ARCHIVES DE LAPLUME

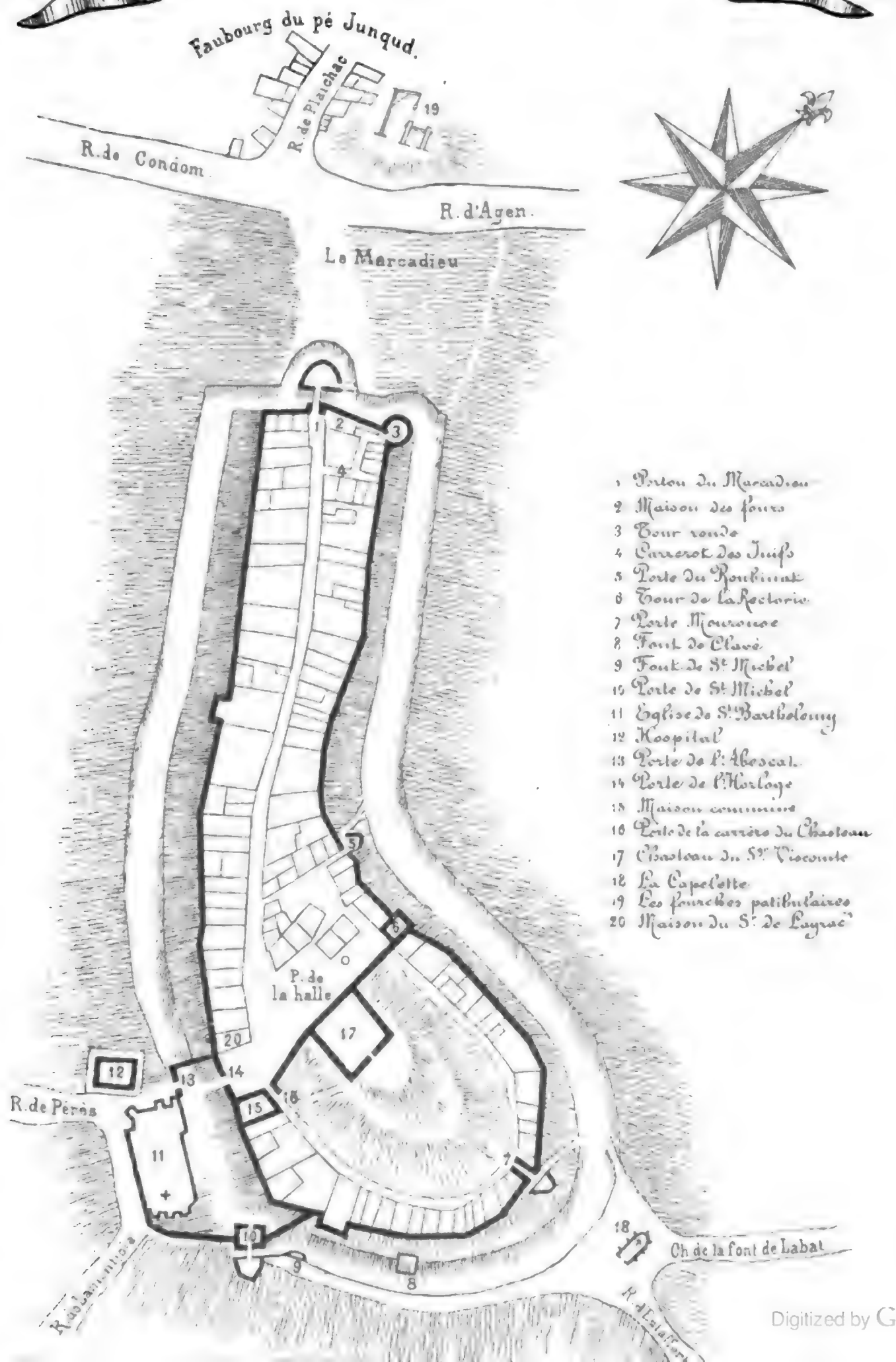
Poussé d'abord par un simple mouvement de curiosité à feuilleter les vieilles archives de Laplume, je n'ai pas tardé à être saisi d'un vif intérêt par cette évocation du passé et je me suis mis à prendre des notes pour fixer mes souvenirs. J'ai pensé ensuite que ce qui m'avait intéressé pourrait bien n'être pas indifférent à quelques personnes de celles qui aiment à revivre de la vie de leurs pères. L'histoire d'un peuple n'est pas toute entière dans les dates des guerres ou des traités, dans les changements de dynastie. Les documents originaux nous révèlent les mœurs et les coutumes de la société au sein de laquelle se sont passés tels ou tels grands événements de notre histoire nationale, et ces détails nous plaisent. Ce que j'ai tiré de plus intéressant des Archives de Laplume, est bien plutôt une étude de la vie communale, qu'une histoire proprement dite de cette ville, car tous les livres consulaires que l'on connaît se ressemblent, sauf les proportions qui varient selon le plus ou moins d'importance de la juridiction.

L'époque à laquelle se rapportent les documents qui font l'objet de cette publication est celle des guerres de religion, et principalement les vingt dernières années du xvi^e siècle pour lesquelles subsistent presque sans lacune les délibéra-

tions de la jurade consignées dans les livres des records compris sous les cotes BB. 4 et BB. 5 de l'inventaire sommaire. Il y a en outre quelques records antérieurs écrits sur des cahiers détachés qui forment les liasses BB. 1, 2 et 3. Pour les autres pièces que j'ai utilisées, fragments de comptes, correspondances ou autres, j'ai cité la cote de l'inventaire chaque fois que j'en ai eu besoin. Cet inventaire très exact m'a épargné bien des recherches inutiles.

Pour le mode de composition il y avait deux partis à prendre : ou tout transcrire, mais c'eût été fastidieux et démesurément long ; ou faire une exposition didactique des institutions communales et de leur fonctionnement, mais ce dernier parti me semblait exiger un talent d'écrivain que je ne me reconnais pas, sans compter qu'un récit n'aurait pas eu la saveur des documents originaux. J'ai donc adopté un moyen terme qui a consisté à analyser les procès-verbaux en conservant autant que possible les expressions pittoresques et les mots typiques qui donnent une couleur archaïque à la nouvelle rédaction. Quant aux passages les plus importants, je les ai transcrits sans y rien changer, de même que quelques pièces trop longues que j'ai mises en appendice à la fin des chapitres auxquels elles se rapportent. En outre, au lieu de laisser pêle-mêle les différentes matières selon qu'elles se présentaient aux délibérations des jurés, je les ai classées en différents chapitres qui comprennent chacun une des branches de l'administration, ce qui rend la lecture plus facile et plus instructive. Enfin j'ai fait précéder chaque chapitre d'un exposé succinct des généralités connues sur les questions qui y sont traitées, et je me suis efforcé de donner en notes tous les éclaircissements qui m'ont paru nécessaires.

LAPLUME EN MDLXXXIX





LAPLUME

LA VILLE DE LAPLUME. — DESCRIPTION. — ORIGINE.

Laplume, ancienne capitale de la vicomté de Bruillois, et aujourd'hui chef-lien de canton du département de Lot-et-Garonne, est située à 13 kilomètres au Sud d'Agen, sur la crête d'un coteau élevé de 215 mètres au-dessus du niveau de la mer, et dirigé à peu près du N.-O. au S.-E. où il se renfle pour former un mamelon de 5 mètres de haut sur lequel est bâti le quartier du château. L'unique rue du village part du pied de ce mamelon et s'étend vers le N.-O. sur une longueur d'environ 150 mètres. Le coteau est si escarpé et le sommet en est si étroit que le sol de la rue et la pièce d'entrée des maisons qui la bordent l'occupent tout entier ; les pièces qui suivent sont élevées sur cave et adossées au rempart, sauf au pied du château où un léger élargissement, produit en partie par l'enlèvement des terres, a permis d'établir la halle et la place du Roubinat.

Une ruelle appelée le « carrerot des Juifs » existait autrefois près de la porte du Marcadieu : elle est devenue une propriété privée ; c'est le passage qui longe le mur nord de l'ancienne chapelle des Pénitents ¹. Ce carrerot conduisait à la courline N.-E. et à la maison dite des Fours, qui était adossée au mur d'enceinte à côté de la porte du Marcadieu et où se tenait la garde de la ville.

¹ Ce mur, qui n'est pas régulièrement aligné, n'est autre, au moins dans sa partie inférieure, que la façade des maisons qui bordaient le carrerot de ce côté. On y voit très nettement trois portes basses en ogive irrégulièrement espacées, et sur le mur des maisons d'en face, il y a encore une porte pareille et une porte bâtarde en ogive surbaissée.

Le quartier du château se composait d'une rangée de maisons suivant le contour intérieur du mur d'enceinte qui borde la butte du côté de la campagne. Elles étaient construites comme celles de la ville, partie de plein pied avec l'esplanade du château, partie sur cave du côté du mur d'enceinte : c'était là la rue du château. Sur le point le plus élevé de cette esplanade, du côté de la ville, s'élevait le château du vicomte de Bruillois avec les prisons et quelques autres dépendances. Au ^{xvi}^e siècle le quartier du château était séparé du reste de la ville par un mur partant du presbytère et se continuant avec celui qui soutient encore les terres à l'Est de la halle. On se souvient encore d'avoir vu ce mur se prolonger jusqu'à la maison commune à côté de laquelle il était percé d'une porte cintrée précédant un passage qui, par dessous les maisons, allait jusqu'au tiers de la montée du château. Une fois cette porte fermée — et on la fermait encore en 1538 — le château était isolé du reste de la ville, et il avait sa sortie particulière sur la campagne par la porte Amoureuse qui s'ouvrait à l'est au sommet d'une rampe haute et escarpée.

Cinq portes donnaient accès dans l'enceinte de la ville et du château :

La porte du Marcadiou à l'extrémité nord de la grande rue, s'ouvrait dans une tour carrée sur la place du Marcadiou et la route d'Agen ;

La porte du Roubinat, ouverte près de la rectorie, vers le milieu de la courtine N.-E., n'était qu'une poterne au haut du talus qui s'élevait entre le fossé et le pied de la muraille ;

La porte Amoureuse dont j'ai déjà parlé ¹ ;

La porte Saint-Michel, près la fontaine du même nom, s'ouvrait au

¹ M. J. de Bourrousse de Laffore affirme dans son *Etude sur le Bruillois* avoir vu d'anciens titres dans lesquels cette porte était appelée « porta Morosa ». Pour ma part, j'ai trouvé son nom écrit tantôt porte Mourouze, tantôt porte Amourouze, et porte Amoureuse lorsque le scribe municipal se piquait d'écrire en français. Faut-il donc l'appeler porte Amoureuse ou porte Maure ? Je pencherais plutôt pour ce dernier nom, sans croire pour cela qu'il rappelle aucun événement historique, car il est fort possible, comme on le verra tout à l'heure, que Laplume n'existât pas à l'époque de l'invasion Sarrasine. Il y a au fond du vallon à l'autre extrémité de la ville, une fontaine dite de Roquemaure, ce qui signifie tout bonnement Roche noire, le nom de more étant au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècles très employé pour désigner cette couleur, notamment pour la robe des chevaux.

sud sur l'emplacement du boulevard actuel, sous la terrasse de l'école de filles. Elle donnait sur les routes d'Astaffort et de Layrac ¹.

Enfin la porte de l' « Abescat », à côté du clocher de l'église s'ouvrait vis-à-vis de l'hôpital qu'on appelait aussi « maison de l'abescat ».

Cette maison, qui s'élevait sur l'emplacement de celle du D^r Roux fut, en 1589, entourée de fossés et percée de meurtrières pour servir d'ouvrage avancé à cette porte et de flanc au mur Sud de l'église. Avant la construction de cette dernière, c'est-à-dire avant 1511, les portes de l'Abescat et de Saint-Michel n'existaient pas et la porte de la ville qui donnait sur les chemins de Lamontjoie et du Pont Christian ² s'ouvrait à côté de la maison commune, vis-à-vis la halle. Je ne sais quel nom elle portait alors, mais lorsqu'on eût modifié l'enceinte pour y comprendre la nouvelle église, l'ensemble de ces trois portes était appelé « les portes de But Faba ». Probablement le nom de l'emplacement. L'ancienne porte fut dès lors désignée tantôt comme : « la porte qui va à l'église et à la porte Saint-Michel », tantôt comme « la première porte de la ville qui va à l'église ». On

¹ En 1615, la tour de la porte Saint-Michel fut démolie et remplacée par une autre, flanquée aux angles extérieurs de tourelles en cul de lampe « comme la porte neuve d'Agen » qui servit de modèle. On mit au-dessus de la porte, à gauche les armes de la ville, à droite les armes du roi, et entre les deux une inscription qui existe encore, déposée dans le jardin du D^r Roux.

FRANC. ET. NAVAR. RE
GI. CHRISTIANISS. AV
T^{HERC}. GEN. DIGNISS. M
VLTIPlici. LERNEA. FERA
SVBLATA. FOELICI. HY
MENEQ. PARTA. PACE. HOC
FIDEI. ET. AMORIS. MONU
MENTV. COSS. APPOSVER.

² Ce nom est le dernier vestige d'un usage du moyen-Âge. Dans tout le sud-ouest on appelait chrétiens ou cagots une race d'hommes grands, à peau blanche et à cheveux blonds, avec les yeux bleus, qui étaient traités en parias, sans que rien puisse expliquer leur infamie. Dans chaque ville on leur assignait un lieu écarté pour leur demeure et aussi une fontaine pour leur usage. Telle est l'origine des nombreux lieux dits au christian au voisinage des villes de la contrée. Il ne faut pas confondre les chrétiens ou cagots avec les lépreux.

l'appelait aussi « porte de l'horloge » parce que l'horloge de la ville était placée dans la tour qui la surmontait et qui s'écroula le 11 mars 1583 : l'horloge fut alors mise au clocher.

Les portes du Marcadiou, de Saint-Michel, et la porte Amoureuse étaient surmontées d'une tour avec un machicoulis en pierre ; quatre autres tours flanquaient encore la longue étendue des courtines. L'une était à la rectorie sur l'emplacement du presbytère actuel ; une autre au logis de M. Touton et une autre à celui de Bertrand Saugentis ; de ces deux il ne reste plus trace et nous ne savons rien de leur emplacement, sinon qu'elles devaient être à quelqu'un des endroits où le mur d'enceinte a complètement disparu. La quatrième, appelée la tour ronde, qui communiquait « par un couloir avec la grande tour du portail du Marcadiou », devait être à l'angle nord de l'enceinte, dans le jardin de M^{me} Pimouguet. Mais ces tours étaient trop espacées pour pouvoir battre efficacement toute la longueur des murailles, on y suppléait par une série de guérites en charpente en saillie sur le faite des murs et auxquelles on montait par des échelles ou par l'intérieur des maisons. Il ne paraît pas y avoir eu de chemin de ronde proprement dit à cause de la disposition des maisons qui s'appuyaient presque partout sur le rempart. (En 1580 une pauvre femme fut exemptée de la taille pendant la durée des troubles parce que ceux qui faisaient la ronde des sentinelles passaient chaque nuit contre son lit).

Les portes de Saint-Michel et du Marcadiou étaient munies d'un pont-levis et précédées d'une barbacane ou ravelin ; la porte Mourouse et celle du Roubinat étant au haut d'un talus n'avaient pas de pont-levis, mais seulement un ravelin. Le fossé qui environnait la ville avait été creusé probablement après la construction des remparts, car il était éloigné de cinq à six mètres du pied des murailles, entre elles et le fossé s'élevait un talus formant une espèce de fausse braie, trop escarpée pour qu'on pût y appuyer solidement une échelle, de telle sorte que la ville était à l'abri de l'escalade. En revanche, ses murailles peu épaisses et non remparées intérieurement ne pouvaient pas tenir contre le canon. Je crois que c'est en partie à cause de cela que pendant les guerres de religion ni protestants ni catholiques ne firent d'efforts sérieux pour s'emparer de Laplume ; c'était une position trop importante entre Agen et Condom pour qu'aucun des partis en laissât la tranquille possession à l'autre, et chacun d'eux savait bien que s'il s'y établissait, il ne pourrait pas s'y maintenir. D'autre part, la politique des consuls tendit toujours à se maintenir

en équilibre entre les deux factions pour se préserver d'une occupation militaire, et ils y réussirent assez bien en négociant beaucoup et en sachant à l'occasion de payer de leur bourse, argument qui, employé à propos, fut toujours décisif.

Laplume étant la capitale de la vicomté de Bruilhois, je crois devoir dire quelques mots des origines de cette vicomté, ce qui nous amènera naturellement à parler de celles de la ville. Mais je dois avertir le lecteur que sur ce chapitre des origines, la perte à peu près complète des documents contemporains nous réduit à faire des hypothèses et à raisonner par analogie.

On admet assez généralement que les anciennes divisions ecclésiastiques de la Gaule, évêchés et archiprêtres, furent calquées sur les divisions administratives de l'empire romain. Tel fut le diocèse d'Agen qui comprenait les territoires qui formèrent depuis l'Agenais et le Condomois. Y avait-il alors un *pagus Brulliensis*? Nous n'en savons rien¹. Pour la période Mérovingienne, on sait seulement que

¹ Les restes des monuments d'un autre âge peuvent parfois à défaut de documents écrits jeter une certaine lumière sur l'origine des localités; témoins les fouilles qui ont mis au jour les substructions de la villa gallo-romaine qui fut le berceau de Nérac. En ce qui concerne notre région, des débris gallo-romains ont été découverts à Aubiac, à Lamontjoie, à Saint-Loup, à Fontarrède même, s'il faut en croire une note de la nouvelle édition du dictionnaire statistique de l'arrondissement de Nérac. Toutes ces localités entourent Laplume à une petite distance, mais le sol de cette ville n'a rien donné. Il n'en est pas de même de son territoire et je signalerai ici un lieu dit du cadastre de 1599, appelé à « las muraillasses, » c'est-à-dire aux vieilles murailles, situé entre le ruisseau de Laffore et le chemin qui va de l'ancienne église de Roussère à celle de Cazaux, en passant par Bière. Sur l'emplacement de ce petit château on a découvert, il y a environ quatre-vingt ans, un petit autel votif en marbre blanc dédié par L. Valérius Communis, citoyen de Dax. Cet autel est déposé au musée d'Agen. D'autre part, il y a dans l'église de Cazaux une auge en marbre blanc qui sert de bénitier et est ornée sur trois côtés d'une jolie moulure, le quatrième côté qui est fruste devait être appliqué contre un mur. Cette auge, qui a 0,97 de long sur 0,60 de large et 0,17 de croux, devait être la vasque d'une fontaine.

Je dois aussi signaler l'église, aujourd'hui démolie, de Marmont, simple cella carrée construite en petit appareil et autour de laquelle on a trouvé des objets gallo-romains mêlés à d'autres de l'époque mérovingienne.

les évêques exercèrent une grande autorité dans la cité d'Agen, soit comme représentants du pouvoir royal, soit à son défaut ¹.

Marca mentionne en 780 l'établissement de quinze comtes en Aquitaine, par Charlemagne, il ajoute qu'Agen en avait un antérieurement. Ce comte avait-il sous lui des vicomtes pour lieutenants? La chose est certaine pour d'autres pays, et il pourrait y avoir eu dès lors un vicomte de Bruillois, mais il n'aurait été qu'un feudataire amovible, comme ils le furent tous à l'origine des fiefs ².

Survint l'invasion des Normands qui en 850 ravagèrent tout le pays jusqu'à Toulouse, et après eux l'établissement définitif du duché de Gascogne, vers 872, par Sanche Garcie Mitarra. Ces conquérants paraissent avoir conservé les divisions territoriales qui existaient déjà et s'être partagé les comtés et les vicomtés tels qu'ils les trouvèrent établis. Pour la première fois, sous la dynastie ducale de Gascogne, l'histoire fait mention de la vicomté de Bruillois. Gombaud, arrière-petit-fils de Sanche Mitarra, associé au duché de Gascogne par son frère Guillaume, cinquième duc, fut appelé vers l'an 960 à la dignité d'évêque de Gascogne; il partagea alors ses terres entre ses fils, et l'ainé Odoat ou Odon devint vicomte de Gascogne, Lomagne, Auvillars, Gavarret et Bruillois ³.

Depuis lors la suite des vicomtes est parfaitement connue et se trouve dans les généalogies des familles qui ont possédé ce fief.

De 960 à 1040, vicomtes de Gascogne et de Lomagne.

De 1040 à 1134, vicomtes de Gavarret, puînés des vicomtes de Lomagne.

Ces faits prouvent que s'il n'existait pas de ville sur le territoire qui est devenu la juridiction de Laplume, la contrée devait déjà être assez peuplée au moment de l'invasion des barbares.

¹ *Essai sur l'histoire et l'organisation de la commune d'Agen jusqu'au traité de Brétigny*, par Ducom, archiviste paléographe. — Agen, Michel et Médan, 1892.

² Faudrait-il faire remonter jusque là l'origine de l'hommage que rendait le vicomte de Bruillois à l'évêque d'Agen, et cet hommage faisait-il partie des droits de comitalie accordés à Arnaud de Boville par le duc Guillaume VIII entre 1020 et 1050 ? Voir sur cette question : Ducom : op. cit.

³ Voir à ce sujet, outre l'ouvrage déjà cité de Ducom, « Le duc Gombaud, évêque de Gascogne, et le duché de Gascogne au x^e siècle, » par J. de Bourrousse de Laffore, au *Recueil de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, 1877.

De 1134 à 1290, vicomtes de Béarn, l'héritière de Béarn s'étant mariée avec le vicomte de Gavarret.

En 1290, Geraud V d'Armagnac reçoit le Bruillois comme dot de sa femme, Marthe de Béarn. Leur second fils fut apanagé du Fesan-saguet et du Bruillois et ses descendants, sous le nom de comtes de Pardiac, le possédèrent jusqu'en 1403.

En 1403, le comte de Pardiac fut pris et tué par son cousin, Bernard VII d'Armagnac, connétable de France, qui s'empara de ses biens.

En 1451, Jean V d'Armagnac engage le Bruillois à Pothon de Sain-trailles pour dix mille écus d'or, lui garantissant mille livres tour-nois de revenu.

En 1461, Saintrailles meurt, léguant le Bruillois à sa femme, Catherine Braschet de Vendôme, qui se remaria en 1463 avec Jean-Paul d'Estuer de Caussade.

En 1470, ils vendent la vicomté de Bruillois à Jean de Roche-chouart-Pontville.

Ici survint une complication dans la transmission régulière de cette seigneurie. Jean V eut à l'occasion de son engagement un procès avec Pothon de Xaintrailles, et l'affaire n'était pas encore jugée lorsqu'il fut tué au sac de Lectoure et ses biens confisqués. Le Bruil-lois fut d'abord donné à Robert de Balzac, sénéchal d'Agenais, l'un des exécuteurs de la justice royale, puis rendu à Charles d'Arma-gnac, frère de Jean V, avec les autres domaines de la maison d'Ar-magnac. Alain d'Albret parvint alors, moitié par ruse, moitié par force, à extorquer un testament à ce malheureux prince rendu im-bécile par une longue et cruelle captivité; mais malgré ses réclama-tions, à la mort de Charles, ces domaines furent de nouveau réunis à la couronne. (En 1501, Jean de Castet, seigneur d'Augé et de Martet, rendait hommage pour ces terres au roi Louis XII, vicomte de Bruil-lois) Le 3 octobre 1509, le domaine d'Armagnac fut donné au duc d'Alençon à l'occasion de son mariage avec Marguerite de Valois, sœur du futur roi François I^{er}, avec réversibilité sur sa tête en cas de prédéces du mari. (En 1521, Charles, duc d'Alençon recevant l'hom-mage de François Dombrac, sieur de Villeneuve, s'intitule comte d'Armagnac, du Perche, de Rodez, de Fesensac, l'île en Jourdain et Pardiac, vicomte de Lomagne, Fezensaguet, Auvillars, Bruillois et autres vicomtés, baronnies, terres et patrimoines de la maison d'Ar-magnac). Devenue veuve, elle se remaria le 3 janvier 1526 avec Henri d'Albret, héritier des prétentions d'Alain. Mais de leur côté

les héritiers de Saintrailles ou leurs ayant droit n'avaient pas abandonné leurs droits sur le Bruillois et le procès continua entre la maison d'Albret et les vicomtes de Rochechouart. Il durait encore en 1555 lorsque le vicomte Claude de Rochechouart fit une transaction avec Antoine de Bourbon, mari de Jeanne d'Albret, lui abandonnant le Bruillois en échange de la seigneurie d'Aixe. Dès lors le Bruillois fit partie du domaine des rois de Navarre et en 1589, le roi de Navarre étant devenu roi de France, la vicomté de Bruillois fut réunie à la couronne.

Les vicomtes de Bruillois ont-ils jamais résidé à Laplume ? C'est peu probable, du moins pour ceux qui nous sont connus et qui ont toujours possédé des fiefs beaucoup plus importants ; mais ils y avaient un château en signe de leur domination. Ce château, comme presque tous ceux du XII^e et du XIII^e siècle, consistait en une haute tour rectangulaire d'environ quinze mètres sur douze de côté, dont les fouilles faites pour reconstruire les classes de l'école des garçons ont mis au jour les fondations. Cette tour fut construite sur le point le plus élevé de la contrée, non loin de la voie romaine de la Peyrigne, la seule route pavée du pays. Des pentes hautes et escarpées le garantissaient de trois côtés, le quatrième qui se continuait au nord avec la crête du coteau, étant moins élevé et en pente douce, fut largement coupé à pic et les terres soutenues par un mur de six mètres de haut sur un mètre quarante centimètres d'épaisseur. Cette coupure plus basse que le sol de la rue est devenue l'emplacement de la halle.

Des maisons se groupèrent sur le pourtour de la plateforme, et entourées d'un mur, elles formèrent ce qu'on appelle le quartier du château qui dut à un moment donné constituer tout le village et demeura pendant tout le moyen-âge isolé dans son enceinte particulière.

Une tradition populaire raconte que la ville s'étendait autrefois jusqu'à l'église de Cazaux¹. Cette tradition évidemment erronée pourrait être le souvenir défiguré d'un fait réel : c'est que très anciennement l'église de Cazaux, qui demeura très longtemps l'église

¹ Saint-Pierre de Cazaux, en latin : *de Casalibus*, littéralement : Saint-Pierre des jardins. Casale est un mot de basse latinité d'où est venu le gascon *cazal*, dérivé évidemment de *casa*, maison, et désigne la terre qui entoure la maison, ou jardin. Ducange donne aussi le mot *casale* comme signifiant un groupe de maisons entourées de jardins, ou les faubourgs d'une ville.

paroissiale de Laplume, était comme son nom l'indique, le centre d'un groupe d'habitations et que les habitants à l'époque des guerres féodales et des désastres qui signalèrent l'invasion et l'établissement des Vascons, durent se réfugier sur un point plus élevé, plus facile à défendre sous la protection du château de leur seigneur, si toutefois ce n'est pas ce dernier qui fit bâtir une forteresse au milieu de ses vassaux pour s'assurer de leur obéissance. ce qui est plus probable. On n'a découvert, en effet, dans les fouilles qui viennent d'être pratiquées aucun objet qui permette de faire remonter au-delà du **xiii^e** siècle les substructions mises à découvert sur la place du château, ce qui concorderait assez bien avec l'hypothèse du déplacement du centre d'habitations qui fut l'origine de Laplume. Mais tout ce que j'en ai dit n'est qu'une hypothèse qui me paraît assez vraisemblable et je ne la donne que pour ce qu'elle vaut.

AFFAIRES MILITAIRES.

Nous commencerons cette étude par l'exposition des événements militaires qui eurent Laplume pour théâtre pendant la seconde moitié du seizième siècle : peu importants par eux même, ce ne seront pas des récits de sièges ou de batailles, mais simplement des informations sur les mouvements des armées, les allées et venues des chefs des deux partis, l'exposition des mesures de sûreté et des préparatifs de défense que nécessitaient la menace toujours imminente d'une attaque de la part des gens de la religion, des passages de troupes et des efforts tentés pour assurer la sécurité des campagnes de la juridiction. C'est en rapprochant ces faits des événements généraux qu'on peut rattacher l'histoire locale à celle du royaume ; en outre leur récit servira de cadre au tableau que je me suis efforcé de tracer de la vie d'une commune gasconne pendant les guerres de religion.

La commune telle qu'elle avait été constituée par les chartes de coutumes était une véritable république ayant ses lois propres, tant civiles que criminelles, ses finances et même son armée, n'étant guère rattachée à l'administration générale du pays que par le paiement des deniers royaux. Cependant les ordonnances des rois avaient

beaucoup restreint cette indépendance en cherchant à établir en France l'unité de législation et avaient accru l'autorité des magistrats de l'ordre judiciaire aux dépens de celle des consuls. Toutefois dans les villes dépourvues de garnison et de gouverneur permanents les consuls avaient conservé le commandement militaire et restaient seuls chargés du soin de leur propre défense ; telle était la situation à Laplume. Mais réduits à leurs seules forces les bourgeois étaient incapables d'une résistance sérieuse, aussi dès que le péril devenait pressant on faisait venir des soldats du dehors et on avait recours aux gentilhommes voisins. Les soldats ne manquaient pas en ces temps de troubles où le métier militaire était devenu une industrie, et puis pendant trente ans que la Gascogne a été parcourue en tous sens par les gens de guerre on n'avait que le choix d'être pillard ou pillé, de sorte que ceux qui préféraient le premier parti se faisaient soldats. Des cadets de familles nobles, des fils de la bourgeoisie qui avaient pris le parti des armes, des aventuriers qui avaient obtenu une commission des chefs de l'une ou l'autre armée, réunissaient vingt ou trente hommes, quelquefois moins, et cela faisait un capitaine et une compagnie à louer. Si on ne trouvait pas d'emploi on tâchait de s'établir dans un village ou une maison forte et de là on faisait des courses sur l'ennemi, c'est-à-dire sur les paysans et les marchands qui allaient d'une ville à l'autre. Quand passait l'armée régulière, c'était autre chose, au lieu d'être pillée en détail la contrée était nettoyée en bloc, sans préjudice des coups que les soldats n'épargnaient pas à leurs hôtes quand ils ne les trouvaient pas assez généreux. Les garnisons, constituaient le même fléau à l'état chronique, aussi étaient-elles la terreur des bourgeois et il n'était rien qu'ils ne fissent pour les éviter. Ils tâchaient de s'en débarrasser en donnant une forte somme au capitaine qui emmenait ses hommes ailleurs, car il fallait bien finir par les loger quelque part, à moins qu'on ne fermât les portes devant eux. Il est arrivé que des villes ont été emportées d'assaut dans de semblables circonstances. C'est au milieu de ces désordres et d'alarmes continuelles qu'ont vécu les habitants de la Gascogne pendant près d'un demi-siècle. La lecture des records ou registres des délibérations de la jurade permet de reconstituer jour par jour toute cette histoire, c'est ce que nous allons essayer de faire pour nos lecteurs.

Les archives de Laplume sont à peu près muettes sur les premières années des guerres de religion, de 1562 à 1577 ; seuls le livre des records et les comptes de 1558-59, les comptes de 1560 et les records de 1563-64 ont échappé à la destruction.

Un article de comptes de 1588 permet de supposer qu'on espéra d'abord arrêter les progrès des idées nouvelles par des moyens purements spirituels : « Le tiers jour de septembre benguet un doctur de la Sorbona de Paris, de part le roy, ainsi que apart par une lettre de quomission du roy, dans la villa de la Plume pour extirper les hérésies et prêcher la parolha de Dieu. Payé audict doctur pour quatre jorneas que a prechié, en quatre escuts et dus sous monoya. C. C. 53. » Mais déjà la religion n'était plus qu'un prétexte pour les chefs du parti protestant et il allait falloir recourir à d'autres armes.

Monluc dans ses *Commentaires* raconte les débuts du protestantisme dans le pays comme religion militante, le morceau est curieux et serait à citer, mais pour ne pas m'écarter de mon sujet je ne rapporterai ici que ce qui a trait à Laplume, car c'est aux portes de cette ville que Monluc rencontra pour la première fois les réformés les armes à la main. C'était en 1562 quelques mois après la mort du roi François II. « M'en revenant d'une maison mienne à celle d'Estillac, je trouvai la ville de Laplume assiégée de trois ou quatre cens hommes. J'avais le capitaine Monluc mon fils avec moi et lui dis qu'il allast avec toutes gracieuses parolles parler à eux, car je n'avais que dix ou douze chevaux. Il jfit tant qu'il gaigna les Brimonts, principaux chefs de cette entreprise, estant faicte pour oster deux prisonniers de leur religion que ceux de la justice de Laplume tenaient. Mon fils leur promit que s'ils se voulaient retirer je les ferais rendre, ce qu'ils firent, et le lendemain j'allai parler avec les officiers de la dicte ville auxquels je remontrai que pour ces deux prisonniers ils ne devaient pas permettre que l'on commençat une sédition, de sorte qu'ils me les amenèrent et les laissèrent aller. » Quelque temps après un ministre nommé Boishormand avec un ancien soldat de Monluc que les églises de Nérac avaient fait leur capitaine (et quels diable d'églises sont-ce ci qui font des capitaines ? s'écrie Monluc en apprenant la chose) faisaient des levées d'hommes à Laplume, ce qui ferait penser que les religionnaires devaient y avoir d'assez nombreux partisans. Cependant depuis cette époque jusqu'à 1569 le Bruillois dut être relativement tranquille grâce à la prompte et énergique répression que fit Monluc des soulèvements de 1562. Il rejettia alors la guerre sur la rive droite de la Garonne et plus tard, le 28 septembre 1567, il déjoua la tentative des protestants sur Lectoure et tint en bride ceux de Nérac et du Béarn. Grâce à lui l'Agenais put avoir une paix relative pendant quelques années. Un témoignage de

la reconnaissance des consuls de Laplume est resté dans une délibération de la jurade du 2 février 1564. « Monsieur de Monluc a envoyé ung serviteur pour achepter du foien et de l'aboyne et fesait a considérer qu'il n'avait pas envoyé seullement à la présente ville pour achepter aboyne et foien sinon aux fins que la ville luy en fist l'offre. Attendu son auctorité et qu'il est fidelle au roy et c'est monstré aux temps et lieux opportuns vertueux et bailhant, pour son escuerie, luy donner trente sacs d'aboyne et vingt charges de foien et les luy présenter et luy prier tenir la ville en recommandation¹ »

Mais en décembre 1569, Montgommery après sa campagne en Béarn et en Armagnac demeura maître du pays entre les Pyrénées et la Garonne, et vint hiverner à Condom, où il demeura près d'un mois, « faisant tous les diables, ruynant et saccageant les églises et pillant tout, et tenait son camp jusqu'à Laplume de Bruilles. » La ville fut mise à sac et le 13 mars 1570 la jurade se réunissait pour la reddition des comptes « dans le chasteau du seigneur vicomte de Bruilhez, dans la ville de Laplume, la maison commune d'icelle ville ruynée et rendue inhabitable que les gens de la nouvelle religion ont démolie. » C'est probablement alors que les archives de Laplume ont péri, car il n'y reste à peu près rien d'antérieur à cette date, sauf quelques cahiers qui pourraient se trouver dans les maisons des anciens consuls ou jurés. De là à 1577, il ne dut s'y passer aucun événement bien important, car le nom de Laplume ne se trouve nulle part chez

¹ Je saisis cette occasion pour protester contre l'opinion courante qui ne voit en Monluc qu'un chef de bandes sanguinaire, se livrant à toutes sortes d'atrocités. Cette réputation lui a été faite par les écrivains protestants dont on s'explique aisément la partialité, mais je trouve singulier que les écrivains catholiques aient accepté sans contrôle les appréciations d'adversaires de mauvaise foi, et que par une niaise ostentation de libéralisme ils couvrent d'opprobre la mémoire du vaillant capitaine. On ne peut dans une simple note qu'indiquer ce sujet de controverse, aussi je renverrai ceux qui voudraient mieux connaître le rôle de Monluc dans le début des guerres de religion à l'étude publiée par M. Tholin, dans la *Revue de l'Agenais*. Et si les excès d'un parti pouvaient être excusés par ceux du parti contraire je renverrais encore ces austères puritains à deux publications de la Société des archives historiques de la Gascogne, *Les Huguenots en Bigorre*, et *Les Huguenots dans le Béarn et la Basse-Navarre*. Ce ne sont pas des livres de polémique mais une ample série d'authentiques documents.

les nombreux historiens ou annalistes qui ont écrit sur cette époque et il est fort probable que les registres des consuls d'alors devaient présenter la plus grande analogie avec ceux des années suivantes qui sont parvenus jusqu'à nous. Nous allons en reproduire quelques procès-verbaux afin de donner une idée de la manière dont se tenaient les séances de la jurade ; dans la suite nous nous bornerons à un résumé, en conservant le plus possible les tournures de phrase et les expressions pittoresques qui donnent sa couleur au récit en peignant l'état d'esprit du rédacteur.

« Le 15 janvier 1577, par devant messire Géraud Burguye, baily de Bruilhois, présent M^e Guillaume Dunoyer, procureur d'office pour le roy de Navarre, se sont présentés : Sire Pierre Lagarde, Estienne Saugentis, marchand, M^{es} Estienne Damblat et Anthoine Pelicier, consuls l'année présente de la ville de Laplume, lesquels ont remontré à M^e Sion Forcade, licencié es-lois, Jehan Petit de Narp, capitaine Arnaud Busquel, sire Bertrand Saugentis, Estienne Lamothe, M^e Dominique Germain, M^e Oddet d'Hompt, Raymond Sept Sous, Pierre de Roy, Anthoyne Descurain dit Pauca, Jehan de Narp, cordonnier, Peyrotet de Bernard, Arnaud Dugarsin, Clément Constantin, Nicolas Ficatel, Berthomieu Fort, les tous jurés de lad. ville présents et assistants, qu'on les a fait appeler pour entendre la permission et exemption qu'ils ont obtenu du roy de Navarre, lieutenant pour le roy au présent pays de Guyenne contenant exemption des habitans et defendant à tous capitaines, lieutenans de gens de guerre, tant de pied que de cheval, de loger dans la présente ville et juridiction comme est contenu dans la requeste et appointement au pied d'icelle faict¹. Laquelle requeste les consuls ont illec présentée et exhibée au sieur baily, magistrat dudit sieur, et assistans, qui l'ont receue à tout honneur et révérence et de cette lecture faicte les tous ont offert obéyr. Et ce dessus entendu, pour l'assurance de ladicte ville et habitans d'icelle et tenyr la dicte ville au service et obéissance du roy et affins qu'elle ne soit surprinse, y mettre garde aux portes de la ville et des hommes pour sentynelles de nuict, y faire guet et rondes à moins de frais que faire on porra, troys ou quatre hommes

¹ Appointer une requête signifie donner une solution à l'affaire exposée dans la dite requête. Le plus souvent le mot est employé dans le sens d'une solution favorable. Enfin l'expression mettre l'appointement au pied de la requête vient de ce que la solution était donnée en quelques lignes écrites au bas de la page où la demande était exposée.

de nuict afin d'éviter n'être surprins, demeurer toujours en l'obéissance du roy et roy de Navarre. Ainsy arrêté par devant les présens et assistans quy dessus et je notaire secrétaire de la dicte ville en ay retenu le présent record en l'an et jour que dessus. »

G. OUZANNET, ainsi signé.

« Le 27^e jour de janvier de l'an 1577. N.N. consuls de la présente ville, se sont présentés devant M. le baily de la juridiction ordinaire de la ville de Laplume, et les soubz nommés N. N... jurats de lad. ville, lesquels consuls ont dict et remonstré qu'ils avoient été advertis que le roy de Navarre avoit adressé certaines commissions à certains capitaines pour dresser compagnies de gens de pied et entre autres en auroit donné une au capitaine Parron qui la vouloit dresser et faire à la présente ville et à la Romyeu, mais avoit il déclaré la vouloir faire à la présente ville, qui seroit un grand damage aux habitants, comme autrefois avoit faict. Et afin de esviter ne fasse telle compagnie seroit bon de soy retirer à quelque gentilhomme qui eut quelque faveur du roy de Navarre pour ayder la présente ville. Et entendu ce dessus les assistans ont nommé le seigneur du Saumont¹ qui a quelque faveur avec ledict sieur roy de Navarre, qu'il obtienne quelque bon ayde et secours pour empescher le dict Parron ne fist telle compagnie en la présente ville. Et sy le dict sieur du Saumont en pouvoit avoir exemption, qu'en après la ville luy reconnoistroit tel bien, et la ville luy offrirait une somme de deniers. Les dessus nommés consuls et jurés ont trouvé telle remonstration bonne et sont d'avis, si possible est, empescher telle compagnie et donner une somme d'argent au dict sieur du Saumont ou à son fils le capitaine. — Ainsi arrêté, etc... »

Le 29 janvier 1577 les consuls et jurés tous d'un même accord et vouloir pour récompance du bien que le dict capitaine Saumont a faict pour avoir empesché ladicte compagnie du dict Parron n'avoir esté faite en la présente ville et d'autres biens qu'il pourra faire à la présente ville, luy soit donné cent escuts sol payés le plus tot que faire se porra.

• Le 5 octobre 1577 les consuls ont remonstré que ci devant le

¹ Le sieur du Saumont N. de Béarn était le descendant d'un bâtard de Gaston Phébus, comte de Foix, vicomte de Béarn. Joseph de Béarn, son fils aîné dont il est question plus bas, était appelé le capitaine Saumont.

sieur de Campaigno¹ avec nombre de soldats estoient de nuict entrés dans la ville de Laplume pour la rendre et les habitans d'icelle au service du roy : que auparavant le roy de Navarre estoit venu et entré dans icelle et y avoit laissé nombre de gens tant à pied qu'à cheval de la religion nouvelle². Et pour raison de la prinse et entrée dudit sieur de Campaigno, ensaite depuys le sieur de la Salle³, la dicte ville et habitans estoient rendus comme dessus au service et obeissance du roy. Et en entrant la ville n'avoit esté de rien pilhée ni les habitans tués ny maltraités, ce que d'autres eussent faict, rاندans graces à Dieu ! Occasion de quoi seroit bon de les recognoistre et les gratifier de quelque somme afin que cy après autres inconvenians survenoient ils eussent cause de les ayder. On donnera au capitaine Campaigno cinquante sacs d'avoine et deux cents livres et pareille somme au sieur de la Salle quy s'est esforcé en bon amy et fidèle, de nuict et de jour garder la ville et habitans, sans despance aux habitans⁴.

1578, 10 avril. — Pour garder le portail du Marcadien lon y mettra quatre arquebuziers de ceux de la ville par ranc de maison et

¹ La famille de Patras de Campaigno était des environs de Ligarde où elle possédait encore, il y a peu d'années, la terre et le château de Campaigno.

² Après sa fuite de Paris en février 1576, le roi de Navarre vint dans son gouvernement et séjourna d'abord assez longtemps à Agen, mais en même temps il visita les villes de l'Armagnac et de l'Albret, y mettant des gouverneurs à lui et des garnisons. Les itinéraires de Berger de Xivrey mentionnent ainsi sa venue à Laplume « le 21 février, dîne à Laplume, soupe et couche à Agen. »

³ Noble Jacques de Roy, sieur de La Salle, était d'une famille de Laplume. La Salle n'est plus qu'une métairie à un kilomètre de la ville et on l'appelle la Salle du Roy. Ce qui joint à ce fait que le roi de Navarre vint à Laplume en 1579 et logea dans la maison de Pierre de Roy, dans la ville, a donné lieu à une légende d'après laquelle Henry IV serait venu souvent à la Salle voir une dame (naturellement) avec laquelle il entretenait des relations très intimes. Une poésie de Jasmin a consacré cette erreur populaire.

⁴ Cette modération fort extraordinaire, en effet, en ce temps là, fait supposer que les consuls étaient de connivence avec les chefs de l'entreprise qui les débarrassait d'une garnison protestante.

celluy qui y déffaudra sera mulcté ¹ à dix sous. — Il faut envoyer messagers pour avoir nouvelles des faulses entreprinses et prinses de villes pour avoir advertissements au profit de la ville et icelle garder de surprinse et payer les messaigers.

14 mai. — La compagnie de M. de Saint-Orens ² devant séjourner en ville il faut faire provision de foin paille et avoyne pour les chevaux. A faulte de n'y pourvoir les habitans seroient grandement follés et domaigés en leurs personnes et biens. On ressemblera aussi les vivres nécessaires pour les gendarmes de la compagnie.

3 juin. — Les consuls ayant appris que le roy de Navarre se préparoit à assiéger quelque ville, et comme il pourroit tomber sur celle cy qui n'est guères défensible au canon, besoin est de se préparer en acheptant poudre, plomb, armes, et recouvrer quelques soldats pour se mettre en défense et garder leurs vies et biens en attendant l'ayde de Dieu et du roy.

22 septembre. — La compagnie de M. de Saint-Orens étant toujours en ville les gendarmes vivent à discrétion sur les habitans et comme ils n'ont ni foin ni avoyne ils les pressent grandement, et comme ils sont assez follés de la nourriture des hommes la ville acheptera foings et avoynes et fournira à chacun selon ce que aura de chevaux. Et davantage, les vendanges estant prochaines, afin que la ville ne soit surprinse par gens vagabonds et voleurs qui pourroient les empescher, on mettra quatre hommes de garde aux portes.

Le cahier contenant ces records s'arrête ici et le suivant ne reprend qu'en novembre 1579. Ce temps se passa en allées et venues entre les chefs protestants et catholiques et en plaintes réciproques sur l'inexécution des traités. Le fait le plus marquant fut le voyage de Catherine de Médicis en Gascogne et son séjour à Nérac ; il en est resté des traces dans les comptes des consuls quant aux conséquences qu'eut ce voyage pour les habitans de Laplume.

Le 8 novembre les consuls reçurent une lettre de la princesse Catherine de Navarre sœur d'Henri IV, les avertissant d'envoyer cent quintaux de foin, cinquante de paille et quarante sacs d'avoine,

¹ Mulcté, du latin *mulctare* : punir, *mulctare pecunia*, frapper d'une amende.

² Bernard de Cassagnet de Tilladet, sieur de Saint-Orens. Voir sur ce personnage les commentaires de Monluc.

à Nérac pour recevoir le roi son frère et les reines qui vont y arriver dans trois ou quatre jours¹.

Datée de Nérac, 7 novembre 1578, signature autographe. (AA. 1).

Le 12 décembre, Pellicier et Lafourcade sont députés à Condom pour aller faire la révérence aux deux reines. (CC. 55).

31 décembre, frais d'un voyage à Nérac de Bertrand Saugentis et Antoine Pellicier pour aller remontrer à M^r de Causac² comme les gardes du Roy de Navarre estoient en cette juridiction fesans mille désordres, oultre les trains de la reyne mère et de Mgr le cardinal de Borbon, feust arrêté avec d'Espine et du Boys maréchal des logis que dès que la reyne partiroit ils les feroient desloger. Ce qui fut fait. (CC. 55).

1579..... Mars. — La muraille au bout du carrerot du Marcadien s'écroule, sur une canne et demie de large et trois cannes et demie de haut Compte pour faire la garde de nuit à la brèche jusqu'à ce que la muraille fut hors d'escalade.

8 Juillet. Passage du roi et de la reine de Navarre qui firent deux repas dans la ville y couchèrent et repartirent le lendemain pour Layrac³.

¹ Cette lettre mal lue ou mal comprise a fait croire à plusieurs que toute la cour était venue à Laplume à cette époque. Ce n'est que l'année suivante qu'Henri de Navarre et sa femme y séjournèrent un jour et une nuit.

² Par le sieur de Cauzac, les consuls espéraient intéresser à leur cause la reine de Navarre, comtesse d'Agenais et de Condomois. Balthazard de Thoiras était en effet l'ami de M^{me} de Duras, confidente de la reine, qui regardait elle-même « Causaquet » d'un œil assez favorable. Or les amis de la femme n'étaient pas toujours ceux du mari et le sieur de Cauzac fut plus tard un ligueur forcené. — Voir « Les vieux papiers du château de Cauzac, » par Ph. Tamizey de Larroque. Agen, V. Lenthéric, 1882.

³ Le 11 janvier 1579, Catherine de Médicis étant à Port-Sainte-Marie, écrit au capitaine La Salle, guidon de la compagnie de Saint-Orenz, de prendre garde à la ville de Laplume sur laquelle les huguenots pourraient bien tenter un coup de main. Lettre publiée par B. de Laffore au T. VIII, p. 23 du *Recueil des Travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*.

⁴ Voir aux appendices le compte de la dépense faite par les consuls à cette occasion. Il y a une lacune du 30 juin au 18 juillet dans l'itinéraire de Berge de Xivrey.

2 Novembre. — Emeute à l'occasion de la garde. Un serrurier qui ne voulait pas faire son tour de garde a blessé un consul qui lui faisait des remontrances : les caporaux ne veulent plus exercer leurs charges si de semblables esclandres doivent se renouveler.

8 décembre. — On remplacera les caporaux par d'autres qui auront plus d'autorité sur leurs gens. On donnera toujours les mêmes gages à la sentinelle du clocher.

13 décembre. — On mettra des soldats aux portes le jour de la foire de Sainte-Luce pour surveiller les allants et venants de peur d'être surpris.

1580. — 15 janvier. — On reçoit avis que les ennemis veulent surprendre la ville. Le maréchal de Biron¹ écrit de Bordeaux qu'on fasse bonne garde. Ordonné qu'on retrouvera les caporaux précédemment ordonnés avec leurs escouades, et ce le plus doucement et aimablement que faire se pourra. On achètera du bois et de la chandelle pour la garde de nuit et on fera réparer les guérites qui sont sur les murs lesquelles sont ruinées et détruites.

10 Avril. — Le sieur de Gabarret² a écrit que les huguenots s'assemblent à Lacassagne pour donner quelque part : On ordonne aux habitants qui n'ont pas d'armes d'en acheter, et on redoublera de vigilance.

E. D'ANTIN.

(A suivre.)

¹ Armand de Gontaud Biron fut donné pour lieutenant-général en Guyenne au roy de Navarre à la place de l'amiral de Villars dont il s'était plaint vivement lors de la conférence de Bergerac en septembre 1577.

² Ce personnage dont j'ignore le nom patronymique était seigneur de la maison de Gabarret voisine de la paroisse de Marmont sur les limites de la juridiction de Laplume. Il ne faut pas le confondre avec celui dont il est question dans la chronique de Syreuil, qui était fils du sieur de Noyan, près de Monségur.

ÉTAPES ARCHÉOLOGIQUES

EN ITALIE

Au temps où, dans notre prime jeunesse, nous dévorions de si grand cœur, les *Voyages en Zig-Zag* du bon Topffer, nous étions un peu étonné des longs voyages entrepris si allègrement par des bandes joyeuses autant qu'infatigables, de collégiens en vacance. Nous trouvions là un trait de mœurs helvétiques que nous ne pouvions assez admirer, mais qu'il nous semblait bien difficile d'acclimater en France.

Comme nous nous trompions, et quel changement depuis lors !

Les lointaines excursions ne sont plus la spécialité des gymnases suisses : beaucoup de pensionnats les pratiquent avec succès de ce côté-ci des Alpes. Des amis se groupent pour entreprendre des voyages. Enfin, le Club Alpin ayant donné l'exemple, bon nombre de sociétés savantes ont bravement emboîté le pas, pour le plus grand profit de leurs travaux et pour le plus grand plaisir de leurs membres.

Dès longtemps, la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne, sous l'initiative zélée et toujours en éveil de son Président, M. le chanoine Pottier, était entrée dans cette voie avec toute l'ardeur désirable. Le champ territorial de ses études était encore à peu près vierge, aussi les excursions furent-elles, à l'origine, de véritables voyages de découvertes, dont la part ordinaire de plaisir s'accroissait de la fiévreuse ardeur que les savants comme les enfants éprouvent si vivement à fouiller dans l'inconnu.

Toute la contrée fut ainsi parcourue, de la Gascogne au Rouergue et de l'Agenais à l'Albigeois. O vous ! globe-trotters infatigables, qui hier étiez au Sénégal et serez peut-être demain en Sibérie, ne sou-

riez pas, car l'exploration archéologique d'un tout petit département, comme le Tarn-et-Garonne, ne laisse pas d'être une besogne assez considérable. Son champ bien restreint dans l'espace, est presque infini dans le temps. Il dédaigne un peu la configuration présente du sol et ne lui reconnaît guère qu'un mérite, celui de servir de terme de comparaison aux quatre ou cinq réseaux topographiques qui s'y superposent et s'y enchevêtrent : tribus gauloises, provinces romaines, royaume Goth, duchés carlovingiens, provinces, généralités, évêchés, etc... Tout fut minutieusement étudié sur place, depuis les abris sous roche de Bruniquel, jusqu'au cloître roman de Moissac, depuis l'Hôtel-de-Ville de Saint-Antonin que Viollet-le-Duc admirait tant, jusqu'au noble château de Terride dont les annales s'enorgueillissent d'avoir enregistré la naissance du plus célèbre membre de notre association, je veux dire Madame Dieulafoi. Mais à la longue, tout finit par s'épuiser, et la Société acquit un jour la certitude qu'il faudrait revenir vers les sites déjà vus, ou laisser reposer le bâton et le sac du touriste. Ainsi ne l'entendait pas son Président et avec juste raison. Bâtons et sacs de voyage ne se reposèrent que le temps habituel, et bientôt, élargissant son horizon, elle déborda sur les départements et sur les provinces limitrophes.

Le Rouergue, le Quercy, la Gascogne et l'Albigeois sont riches en monuments de tous les âges et en souvenirs vivants des tourmentes historiques qui ont si dramatiquement agité le Midi. La Société Archéologique de Montauban fit de nombreuses courses à travers ces provinces, et tout naturellement, germa dans son sein l'ambition de voyages plus aventureux. Sans l'avoir prémédité et par la seule force des choses, ses études s'étendaient du particulier au général, suivant en cela la méthode qui prévaut de nos jours dans l'enseignement.

Ces courses, d'ailleurs, avaient été doublement profitables. A vivre toujours enfermé dans les livres, on court le risque de devenir trop systématique. La vue des monuments déconcerte parfois, renverse même souvent des théories trop hâtives et fait craquer les cases trop étroites des classifications absolues. Par dessus tout, elle donne cette largeur d'appréciation et de vues qu'il est si difficile d'acquérir et dont on ne saurait pourtant se passer. On avait retiré une partie de ces avantages des voyages déjà faits ; pourquoi ne pas augmenter cet acquit en agrandissant encore notre horizon ? Et l'on se disait que ce n'était pas la peine de s'être créé de nombreuses relations au de-

hors, en Italie, par exemple, pour rester toujours enfermé dans les étroites limites d'une province française. L'Italie, en même temps que la terre féconde de l'art, est, plus encore peut-être, la terre classique de l'archéologie, celle où cette science est née et a produit ses plus beaux fruits.

Longtemps d'obsédantes visions de nécropoles étrusques, de ruines romaines, de catacombes chrétiennes, d'églises et de châteaux, de musées et de palais poursuivirent les rêves du Président. Un jour, n'y tenant plus, il prit sa meilleure plume et envoya à ses collègues un alléchant programme qui, dans ses ambitions démesurées, embrassait tous les trésors archéologiques de l'Italie, sans oublier ses richesses artistiques.

Où se laissa tenter. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire, et voilà par suite de quelles circonstances, une quinzaine de membres de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne se trouvaient réunis, en gare de Montauban, le 14 septembre 1888, prêts à partir pour le « pays sans pareil. »

Les pages qui vont suivre constituent le journal de cette expédition, car on ne fait pas un voyage en Italie sans le raconter un peu au public. On recueille quelques notes pour fixer ses souvenirs ; au retour on les met au net, on les étend, on les adorne ; puis des rapprochements surgissent, des théories s'échafaudent, des faits à peine remarqués reviennent à la mémoire. On écrivait seulement pour soi, tout d'abord, puis pour un groupe restreint d'amis et de compagnons de voyage ; l'on finit par songer au public. Le rapport archéologique que l'on avait commencé finit par devenir un volume. N'est-ce pas toujours la même gradation du particulier au général dont nous parlions plus haut ?

Il y a d'ailleurs des circonstances atténuantes et l'on peut les plaider. N'est-ce pas un devoir de conserver le souvenir des prouesses accomplies par une modeste société qui a la force de vivre, de ne pas s'endormir, de prospérer même, au fond de sa province ? Dans ce temps où le mot de centralisation est dans toutes les bouches, n'est-ce pas en donner un excellent et notable exemple ? Et qui sait, d'ailleurs, — on est si enclin à se bercer de douces illusions, — si ce voyage entrepris en des conditions toutes particulières et si différentes de celles qui ont présidé à toutes les expéditions analogues, et par des archéologues de province, n'est pas appelé à rendre quelques légers services ? Forcément nous avons vu d'un autre œil, nous, méridionaux, que des parisiens ou des normands, nos préoccupa-

tions n'avaient rien de commun avec celles des autres touristes. Nous avons des théories à vérifier, des systèmes à confirmer, des comparaisons à établir, peut-être des découvertes à faire...

Lecteur bienveillant, ne prends point ceci, je t'en prie, pour une réclame. Si nous t'exposons ainsi nos chances d'originalité et d'intérêts, c'est moins pour t'engager à lire ces pages que pour nous prouver à nous même que nous devons les mettre au jour et pour nous absoudre à nos propres yeux du reproche de présomption et de témérité.

DE MONTAUBAN A TURIN.

14 et 15 septembre.

Tracas, soucis et fatigues du départ, soin des bagages, choix d'un wagon et bousculade à l'entrée d'icelui, poussière aveuglante, chaleur torride, interminable traversée des monotones plaines du Languedoc, en vue des non moins monotones Cévennes et toujours parmi d'éternels vignobles perfectionnés, la culture la plus anti-pittoresque qui soit au monde. Cela dure jusqu'au soir, jusqu'à la nuit, sans qu'un seul bouquet d'arbres, sans qu'un seul escarpement de rocher vienne rompre l'éternelle monotonie de ces pampas vinicoles. Telle est la déplaisante préface de notre voyage : voilà les *radices amaræ*, comme on disait au collège, des fruits délectables que nous allons bientôt savourer.

Vraiment, je ne sais si l'ennui du voyage me rend injuste, mais j'ai honte pour notre belle France de cette plaine absolument enlaidie par l'agriculture, et auprès de laquelle, la Sologne, le Morvan ou les Landes me semblent des lieux de délices, de vrais paradis terrestres. Les éloquentes imprécations d'Elisée Reclus me reviennent à la mémoire, contre l'homme moderne qui se croit de taille à lutter victorieusement contre la nature et veut la transformer à son image, en régularisant les forces impétueuses de la terre, mais qui faute de pouvoir la comprendre la vulgarise et l'enlaidit. . .

Une pensée m'obsède devant ces vignobles plus ou moins dévastés par le phylloxéra : l'agriculture s'est trop perfectionnée, elle n'est pas assez rustique et a trop vite tourné vers l'industrie. L'amour du lucre a poussé le laboureur à torturer sa terre pour lui faire trop rapporter, comme un tyran pressure ses sujets, et la terre se révolte, elle se venge des tyranneaux avides attachés à ses flancs.

Et le sein trop meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

comme Musset l'a dit de l'espérance.

Ceci a l'air d'une boutade engendrée par l'ennui ; cependant la chose est plus sérieuse qu'elle ne le paraît et il ne faudrait pas chercher bien longtemps des preuves à l'appui. . . Mais j'oublie que le but de notre voyage est purement artistique, et quel besoin d'ailleurs de se faire gratuitement des ennemis avec tous les marchands d'engrais, soi-disant chimiques ?

Un conseil pourtant aux agriculteurs avant de finir. Reclus, que je citais tout à l'heure, a dit éloquemment : « Une harmonie secrète s'établit entre la terre et les peuples qu'elle nourrit, et quand les sociétés imprudentes se permettent de porter la main sur ce qui fait la beauté de leur domaine, elles finissent toujours par s'en repentir. Là où le sol s'est enlaidi, là où toute poésie a disparu du paysage, les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent, la routine et la servilité s'emparent des âmes et les disposent à la torpeur et à la mort. »

Paysans et cultivateurs qui aimez votre patrie, réfléchissez à ces graves paroles et faites qu'on puisse toujours dire : « La belle France ! » comme on l'a dit jusqu'ici.

Au soleil levant tout est changé, car nous nous réveillons en Dauphiné en plein pays de montagnes. Dès ici, on secoue la mauvaise humeur, et l'on commence à trouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des voyages possibles. Sa préface, c'est-à-dire l'interminable trajet de Montauban à la frontière, ne paraît plus aussi dénuée de charmes qu'hier. Cette préface semble même admirablement graduée en crescendo, comme pour préparer insensiblement aux merveilles de la patrie des arts.

Au départ, rien, néant, ni art ni paysage. Le lendemain, paysage de plus en plus beau, jusqu'aux merveilles du Graisivaudan et jusqu'aux sublimités des Alpes. Puis, le tunnel traversé, les monuments prodigués avec les types curieux, les sites classiques, sans compter

que le paysage ne tombera plus une seule fois dans l'ennuyeux, et empruntera même à ces vignobles que hier j'ai tant maudits, un élément prépondérant de pittoresque et de caractère.

Il faudrait guinder sa prose jusqu'au mode majeur, jusqu'au style tempéré, pour parler dignement des Alpes, et ce ne serait pas sans courir le danger de rééditer sans s'en apercevoir quelque classique morceau de Ramond, de Tchudi ou de Reclus. « Ne forçons point notre talent... » D'ailleurs la rapidité de la course et l'ignorance des lieux empêchent toute observation profitable. Les pics succèdent aux pitons et les dents aux mamelles, sans que la mémoire ait le temps de se graver leurs formes et leurs rapports, aussi le crayon repose-t-il inactif sur les pages encore blanches du carnet de voyage.

Un radieux souvenir subsiste toutefois mais vague et confus comme les paysages qui se dessinent dans les nuées, et dont le vent transforme incessamment les traits. A quoi bon s'efforcer vainement à détailler quelques sites particuliers, fraîches vallées, rivières murmurant sous les saules, ou profils sourcilleux de montagnes; mieux vaut jouir paisiblement de l'ensemble. Et puis, c'est un voyage en Italie que nous entreprenons, ne faisons pas trop l'école buissonnière avant d'atteindre la frontière.

Cette frontière, il est vrai, l'Italie la franchit assez allègrement pour venir au-devant de nous, et ne se fait aucunement faute, pour notre plus grand plaisir, de déborder sur la ligne officielle tracée par les diplomates et les ingénieurs, quelque part dans la montagne, entre Modane et Bardonnèche. Un napolitain voyageant en sens inverse, estimerait que dès Turin, la France en agit de même, car les limites exactes n'existent que sur la carte. Comme deux teintes fondues à leur contact, les nationalités voisines se pénètrent mutuellement, formant entre elles une zone frontière qui participe de chacune d'elles et les réunit. Il est étonnant qu'aucun ethnographe n'ait songé à indiquer cela sur une carte, car le travail serait intéressant à faire et précieux à consulter.

Déjà en pleine Maurienne apparaissent quelques églises ornées d'éclatantes fresques extérieures, placées au-dessus de la porte principale, dans la région qu'occupe la rose chez nous. D'autres fresques se montrent de loin en loin, sur les maisons de campagne, même nous notons deux figures d'assez bonne tournure : une sainte et un évêque, vigoureusement peintes sur une sorte de porte triomphale qui, non loin de Turin, donne accès dans un superbe champ de luzerne. Ce n'est certes pas un art bien élevé qui a présidé à tous

ces bariolages ; mais enfin c'est de l'art et cela prouve des préoccupations plus élevées que celle des paysans peints par Millet. Tout savoyards et peut-être goltreux que sont ceux qui ont commandé ces naïves peintures, ils appartiennent incontestablement à une race dont l'utilitarisme et le lucre n'ont pas détruit les aspirations vers l'idéal. Aussi, à ce point de vue, je les admire chaleureusement, en dépit des délicats et des puristes auxquels une faute de dessin ou de couleur font regretter les murs nus.

A Modane, sur le quai de la gare, sont rangés plusieurs douaniers italiens. On nous a fait un tableau affreux de leur zèle brutal ; or, il se montrent aussi polis, aussi courtois et coulants que leurs collègues transalpins. Il faut se méfier de ces opinions toutes faites. Combien n'en laisserons-nous pas de l'autre côté de la frontière puisque en voilà une de détruite, sans compter que d'assez laides paysannes, en train de causer non loin de nous, portent de lourds vêtements aux couleurs voyantes, des coiffures étranges et des robes bordées de triangles écarlates qui nous font douter de ce qu'on a si souvent répété sur la disparition absolue des vêtements pittoresques et de la couleur locale.

Mais voici le tunnel du mont Cenis, ainsi nommé sans doute parce qu'il traverse le col de Fréjus. Adieu, France ! Dans trois quarts d'heure nous serons en Italie, si pourtant le vieux mont excédé par les insolences des ingénieurs, ne s'est pas affaissé sur nous. Ce serait le moment de philosopher, mais pour notre part, nous trouvons infiniment plus pratique de procéder à un léger repas, estimant qu'à la sortie du souterrain nous ne pourrions plus trouver le temps de vaquer à cette opération prosaïque, mais urgente, absorbés que nous sommes par les soucis de tout voir et de noter le plus possible.

Les robustes assises du Fréjus n'ont pas tremblé. La locomotive siffle avec violence, le jour reparait... nous voici enfin sur la terre promise ! Moment toujours un peu solennel et qui fait battre le cœur plus vite. Pourquoi s'en défendre d'ailleurs ? Le sceptique Stendhal lui-même n'avait pas honte de se déclarer ému en revoyant Rome pour la sixième fois. Nous qui sommes au début de notre premier voyage nous avons bien le droit de déroger un instant à la gravité obligatoire pour une société savante et de crier en chœur : *Eviva Italia !* ou, ce qui est plus de mise pour des archéologues, de répéter les beaux vers de Virgile :

*Magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum ; salve !...*

D'aucuns, connaissant déjà la Suisse et ayant même poussé jusqu'au Mont-Blanc, se montrent assez dédaigneux pour ce coin des Alpes Cotiennes. Mais nous que ces souvenirs ne troublent pas, et qui n'attendons pas les indications du guide pour nous extasier au bon moment, nous admirons tout bonnement, nous estimant heureux d'avoir pu jouir au début de notre voyage, du spectacle reposant et fortifiant à la fois de la nature alpestre.

A mesure que le convoi descend les raides escarpements de la montagne, il abandonne le désert pour entrer en des zones successives où la flore se développe rapidement, quittant graduellement les formes alpines pour se rapprocher des formes italiennes. Les types humains suivent la même marche. Les gens ont d'autres allures qu'en Dauphiné et en Maurienne. Ce sont sans doute des Savoyards encore, mais le caractère italien s'affirme de plus en plus, et rien n'est intéressant comme de suivre ces transformations que la rapidité de la course rend plus sensibles. Dans l'espace de quatre heures environ, nous avons vu tous les types évoluer et se transformer. L'architecture, comme il fallait s'y attendre, fait comme les hommes et évolue avec eux.

Dans un petit village, près de Bacon, s'élève un véritable campanille couronné d'un toit en pavillon carré, surbaissé comme celui d'une maison. Un peu plus loin, à Chiomonte, nouveau campanille, mais un peu bâtard et matiné de clocher, car si sa tour est bien italienne, carrée, d'une seule venue, comme il convient, et ajourée vers le sommet de triples fenêtres geminées, en plein cintre, elle est coiffée d'une véritable flèche de clocher français. Méfait évident de quelque maçon qui, si voisin de la frontière, n'aura pas su résister aux séductions du *tour de France*, et en aura rapporté le culte du coq et des abat-sons.

A Oulx, on entre dans la vallée de la Dora et les pins d'Italie apparaissent, ces classiques pins qui font si bon effet dans les paysages des italianisants. Mais voici le plus admirable point de vue de la route : Meana-Susa, Suse qui nous rappellerait tant de souvenirs historiques, si nous pouvions songer à autre chose, sinon que nous sommes en présence d'un site splendide et que le sol qui nous porte est celui de l'Italie.

Ah ! ces premières joies de la réalisation d'un rêve longtemps caressé ne se racontent pas plus que celles d'un premier amour enfin récompensé. Emporté par l'enthousiasme, l'attention se disperse sur

tous les objets, l'œil qui veut tout voir ne saisit rien en entier... Une bonne nuit de repos ne sera pas de trop à Turin, pour calmer toute cette effervescence.

TURIN.

15 et 16 Septembre.

Malgré l'extrême fatigue de ce long voyage en chemin de fer, à peine nous donnons nous le temps de diner, et nous nous précipitons hors de l'hôtel. Avant de songer au repos, un besoin irrésistible de voir nous entraîne dans les rues de Turin. C'est comme une fringale de curiosité que la lassitude ne parvient pas à dompter. La lumière électrique fait merveille et nous permet de prendre une assez haute idée de cette pauvre ancienne capitale si universellement dédaignée par tous les *Guides de l'étranger*, et si appréciée en revanche des touristes yankee et des commis-voyageurs.

Comme tant d'autres choses pourtant elle n'a mérité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Assurément Turin est une charmante ville malgré la disposition de ses rues au tracé rectiligne, se coupant toutes à angle droit, comme dans les « cités champignons » des Etats-Unis. Ce plan essentiellement utilitaire, manque sans doute d'imprevu, mais il ne faut pas oublier trois choses, à savoir que la métropole piémontaise est une véritable « bastide », qu'elle est vieille bientôt de deux mille ans et qu'elle est italienne.

De par ce dernier titre l'art y fleurit spontanément comme les agavés dans le golfe de Naples, de sorte que même les choses qui partout ailleurs seraient banales et affreuses ont grand air ici. De par son âge vénérable, Turin possède plus de monuments intéressants et plus de souvenirs glorieux que n'en pourront jamais avoir toutes les villes d'Amérique réunies. Enfin, comme « bastide », la vieille capitale des Ducs de Savoie et des rois de Sardaigne est une ville d'arcades et de portiques, chose toujours agréable à l'œil par l'infini variété des perspectives et par le contraste de l'ombre discrète des galeries avec l'éclatante lumière des rues.

Il est intéressant pour nous, Français du Midi, de comparer cette « bastide » fondée par Auguste, avec celles qui ont été édifiées en si grand nombre, au moyen-âge, dans notre région. C'est le même plan régulier, déterminé par la perpendicularité des quatre rues principales se coupant deux à deux — comme l'on dit en géométrie — autour d'une place centrale. La seule différence consiste en ce que les rues de cette place sont bordées par des portiques au lieu d'en être couverte, comme c'est la règle en Aquitaine.

Quelques archéologues, non d'ailleurs des moins éminents, ont cru prouver que les bastides de l'Aquitaine, du Périgord et du Quercy ont toutes été fondées par les anglais. Une étude plus attentive des faits a fait justice de cette théorie excessive.

Montauban, la plus ancienne de nos cités, fut fondée en 1144 par un comte de Toulouse. Plus tard, vers le milieu du ^{xiii}^e siècle, Alphonse de Poitiers érigea un grand nombre de ces villes neuves. Ainsi firent après lui certains rois tant de France que d'Angleterre, des seigneurs féodaux et de riches abbayes.

C'est le tort des savants d'être trop absolus et d'être trop portés à généraliser des faits partiels. Ceux dont nous parlons constatant que la régularité, l'ordre, l'utilitarisme sont les caractères les plus accentués de la race anglo-saxonne, ont cru pouvoir attribuer aux rois d'Angleterre la fondation de toutes les cités dont le plan présente ces caractères et qui se trouvent sur les anciennes possessions anglaises. Or ce plan régulier, le fait est constant, a été appliqué à toutes les époques et dans les contrées les plus diverses, à Saint-Jean-de-Maurienne, fondé en 710, comme à Vitry-le-Français qui ne date que de 1545. L'on est donc autorisé à dire que cette disposition géométrique a été adoptée partout où un pouvoir puissant a jeté les fondements d'une ville. Jouissant d'un espace illimité, n'éprouvant pas la nécessité de raccorder les constructions nouvelles à d'autres plus anciennes, l'on a médité sur la forme à adopter et l'on a toujours choisi la plus régulière et la plus commode. C'est ce qu'a fait Auguste à Turin, comme Napoléon devait le faire deux mille ans plus tard à la Roche-sur-Yon.

On peut ajouter que cette disposition régulière est tout-à-fait conforme à la tournure d'esprit des Romains dont elle ne fait qu'imiter le plan des maisons. La maison romaine, en effet, est essentiellement constituée par quatre corps de logis construits autour d'une cour carrée, bordée de portiques, l'*atrium*, le *cortile* des Italiens modernes. Décuplez, centuplez les dimensions de ce plan si simple,

si régulier, et vous aurez une « bastide ». L'*atrium* deviendra la grande place, les portiques se transformeront en rues couvertes, et les quatre corps de logis en rang de maisons. L'analogie, que dis-je l'identité sera complétée par la fontaine qui se trouve presque aussi régulièrement au milieu de la place qu'au centre de l'*atrium*. Il semble d'ailleurs que ce n'est pas seulement à Turin que la vie moderne s'est greffée sur la cité antique. A Castelsagrat, qui fut la première bastide fondée par Alphonse de Poitiers, les ruines antiques abondent dans le-sous sol, et un puits romain marque encore le centre de la place.

Mais la fatigue, impérieuse, écrasante nous ramène à l'hôtel et étouffe dans les baillements les discussions qu'un pareils sujet ne peut manquer de susciter entre les archéologues, même en présence des dames qui n'ont pas craint de nous suivre jusqu'ici.

L'aube de notre troisième journée de voyage vient colorer admirablement les lourdes vapeurs qui des rives du Pô et de la Dora, rampent lourdement vers les Alpes, et avec le jour s'éveille l'ardente curiosité, notre compagne inséparable, de sorte que les discussions sont encore une fois oubliées. Il faut ajouter, à la louange de notre association, qu'elles ne reparaitront guère parmi nous durant ce long mois de vie commune, si ce n'est, de temps en temps, *inter pocula*, sur certaines questions artistiques plus passionnantes mille fois que les problèmes archéologiques les plus irritants.

Pour le moment nous sommes en train de raisonner sur les sculptures assez barbares qui se développent autour des portes de la cathédrale. Leur rudesse farouche fait un étrange contraste avec l'élégance quintessenciée de la chapelle du Saint Suaire, dont le joli rococo vaut une description. Huit colonnes de marbre noir s'élevant aux huit angles d'une rotonde de même matière, supportent une coupole en marbre également noir, surmontée dans son jour, d'une lanterne réduite à ses éléments constitutifs, c'est-à-dire à la charpente d'arcs fantasquement découpés qui en forment l'ossature. Adossés aux parois, cinq cénotaphes, en marbre blanc de Carare, dressent leurs statues d'un goût pitoyablement classique et rompent la symphonie, en noir majeur, de cette architecture funèbre. Tous le reste est de bronze. portes, bases et chapiteaux, ornement de la voûte et jusqu'aux rinceaux du dallage.

Au milieu s'élève l'autel, tout en marbre blanc et bronze doré, supportant un tabernacle de vermeil. Le bon goût proteste, mais

l'œil est séduit, et l'on se sent pris d'une certaine admiration pour l'architecte de cette fantastique chapelle.

Cet architecte était un Jésuite, le Père Guarini. Des liens de parenté l'unissaient-ils à l'auteur du *Pastor fideo*? Je l'ignore, mais il me semble trouver quelques rapports entre les gongorismes de la chapelle et les concetti du poème. Ne sont ce pas les mêmes recherches d'impression théâtrale et la même déclamation boursoufflée? Pourtant l'œuvre de l'architecte est préférable, car on peut la voir très en détail en dix minutes, tandis qu'il faut beaucoup de temps et de patience pour lire l'interminable pastorale.

Près de moi est restée fort longtemps agenouillée une campagnarde qui m'a distrait agréablement de toute cette pompe vide et sans accent. C'était une belle jeune femme, assez grande et d'agréables proportions, vêtu d'un costume très étoffé, sur lequel s'étalaient largement le rouge, le bleu et le violet associés au noir, ce qui paraîtra bien barbare à mes lectrices françaises, vouées aux teintes fausses et indécises, mais ce qui en réalité, forme un assemblage de couleur des plus judicieux : les deux composantes, le ton intermédiaire et le noir pour encadrer et servir de support. Un peintre coloriste n'eût pas mieux choisi.

De la chapelle, par la sacristie, on entre dans le Palais Royal, chose commune en Italie et qui constitue pour le monarque un luxe aussi onéreux que superflu. En France tel n'est pas le cas, aussi nous précipitons nous à la suite des custodes qui veulent nous montrer celui-ci.

Salle des gardes d'une grande allure avec ses fresques attribuées à Palma le jeune, beaux meubles du siècle dernier, affligeantes défroques de l'Empire, vases chinois superbes et splendides vases étrusques, chapelle, boudoir et salon tapissé de glaces chargées de centaines de petit portraits, etc., voilà ce que nous voyons en passant, sans rien trouver qui puisse nous intéresser ou nous séduire.

A la sortie, notre troupe se désagrège ; les uns veulent aller contempler encore une fois les Alpes du haut de la Superga, les autres optent pour la *Reale armeria*, d'autres pour le palais Madame, tandis que certains ont jeté leur dévolu sur les jardins publics, et que les derniers, plus modeste en leurs désirs, se contentent de flâner par les rues, observant les types et les costumes, pendant les quelques instants qui nous séparent encore du déjeuner et du départ.

La chose ne manque pas d'intérêt.

Les types ne diffèrent sans doute pas très essentiellement de ceux

du Midi de la France ; un commis voyageur pourrait s'y tromper, et pourtant, pour un œil quelque peu exercé, combien la différence est grande ! Tout git dans les nuances. il est vrai, mais comme il n'est guère de trait qui soit identique, l'ensemble est tout autre, quoiqu'on soit assez empêché pour définir son impression. C'est que l'intelligence et le sens de l'analyse ne peuvent suivre l'œil jusqu'au bout. La plume est toujours inférieure, en ce cas, au crayon et, à plus forte raison au pinceau.

Où l'on se sent bien en présence de types nouveaux, c'est devant les militaires, les officiers principalement, qui semblent pour le pittoresque de l'allure et la noble aisance du maintien, avoir hérité des vieux condottieri de jadis. En les voyant si bien campés si bien pris dans leurs uniformes commodes et prodigieusement variés, on songe malgré soi aux guerriers barriolés qui peuplent les fresques de Pinturicchio et de Lucas Signorelli.

Le soldat français a l'air de faire son métier dans un but essentiellement scientifique et utilitaire ; il n'a rien gardé des allures conquérantes et emphatiques de ses aïeux de la Grande Armée.

Incontestablement, il n'en va pas de même ici. L'amour du pittoresque dans le costume, de la parade, des galons et des panaches y joue un très grand rôle, et l'on ne saurait s'en plaindre.

Quand dans les bureaux du ministère, on a arrêté l'ordonnance des uniformes, on a longuement médité, suivant toute apparence, sur le côté pratique, sur l'utilité matérielle de la chose ; dans le siècle d'Edison c'était inévitable ; mais on s'est aussi préoccupé du côté artistique. Aussi coiffures et tuniques ont-elles des formes élégantes et commodes, l'ensemble est paré de couleurs vives, voyantes, judicieusement assorties, telles qu'en France les choisirait un artiste mais non pas assurément un comité technique. Nos spécialistes se torturent l'esprit, c'est incontestable, pour enlaidir l'armée, ce à quoi ils ne réussissent que trop bien. Ici, au contraire, on s'efforce de la rendre le plus pittoresque qu'il se peut.

L'exubérance des pauches attirerait seule mes critiques, mais je me sens tout désarmé à la pensée que cette exubérance même est une conséquence de la tournure d'esprit que je viens de constater, et je suis si charmé de voir un pays où l'art n'est pas relégué au fond des musées et des ateliers, que j'applaudis de tout cœur et sans réserve, me reprochant d'être trop engagé sur les pentes de la décadence, pour apprécier entièrement ce luxe de plumes et d'aigrettes qui semblait si indispensable à nos aïeux de la Révolution et de l'Empire.

Hélas ! que le temps passe vite ! à peine avons nous parcouru la *Via di Pò* et visité la place *Carignano* avec la place *Vittorio Emanuele* qu'il faut rentrer à l'hôtel et songer au départ.

A propos d'hôtel, il n'est que juste de signaler l'exotisme de la cuisine, et d'une cuisine qui a pourtant la prétention d'être française ! Fromage partout, c'est la note italienne ; pas de pain, mais des *gressins*, c'est la note turinoise. Les gressins sont de longues baguettes de pain, grosses comme le doigt, bien cuites, dorées et croustillantes, une fort bonne chose mais qui ne vaut pas le pain bis que l'on cuisait jadis, du temps de nos grands-pères.

La gare de Turin est une belle gare et on l'a décorée du mieux qu'on a pu. L'on y trouve des statues, des bustes et des fresques, et cela me rappelle le vœu exprimé jadis par Courbet.

Si l'on désire sincèrement encourager les arts, disait-il, et leur donner avec une sorte d'utilité pratique, la consécration de l'attention populaire, qu'on les fasse résolument servir à la décoration des grands édifices qui s'élèvent de toutes parts. Au lieu d'acheter des tableaux de chevalet, que ne donne-t-on pas à un artiste les murs d'une gare à décorer ? Il n'aura plus dès lors à compter avec les petites coteries qui finissent toujours par l'absorber. Il pourra donner de l'air à son talent emprisonné jusqu'ici entre les baguettes dorées d'un cadre. Quant au public, il s'habituerait ainsi graduellement à ne plus considérer l'art comme une chose futile et vaine, comme un article de brocanteur et de musée...

Dans son orgueil ingénu, le bon peintre d'Ornans se congratulait et se trouvait bien génial pour avoir eu cette idée ; et de fait, elle est de celles qui germent bien difficilement dans un cerveau français moderne. Pour les Italiens, c'est autre chose, s'ils n'avaient pas leurs glorieuses traditions pour les pousser dans cette voie, ils y seraient tout naturellement entrés quand même, tant est irrésistible en eux, le besoin des grandes décorations architecturales et tant ils ont horreur des surfaces nues si chères aux administrations « que l'Europe nous envie. »

Ainsi nous philosophons en gare de Turin, car les trains sont en retard, et que faire en une station de chemin de fer à moins que l'on ne songe ou que l'on n'observe ?

Voici précisément une occasion pour observer.

A la portière de notre voiture, un jeune officier de *bersagliéri*, superbe avec son large chapeau à grand panache, fait ses adieux à deux jeunes gens. Tous trois causent, gesticulent, s'exclament avec

une liberté, une aisance, une chaleur admirables. Mais la machine siffle ; le moment de la séparation est arrivé et les trois amis s'embrassent avec une affection toute juvénile, comme la possèdent nos enfants avant de passer par les lycées, et échangent — pardon de cette expression triviale — de véritables baisers de nourrice.

Auprès de moi, quelques Français ont souri. De telles démonstrations d'amitié ne s'étalent pas aussi naïvement en public, chez nous, dans la bonne société, car nous avons le cœur trop flétri, trop desséché et atrophié par les convenances, le décorum, le scepticisme et la peur du ridicule pour nous montrer aussi franchement expansifs.

Cependant le train s'ébranle, et nous voilà en route de nouveau.

A chaque station, des noms sonores viennent réveiller des souvenirs brillants auxquels se mêle tristement le regret de ne pouvoir s'arrêter un instant. La vapeur nous emporte avec une rapidité vertigineuse. Nul moyen de voir, d'emporter une image précise des choses entrevues, et cela me désole. Verceil apparaît, et j'ai à peine aperçu son dôme plein du souvenir de Gaudenzio Ferrari que voici Novare... L'impitoyable monstre de fer court toujours gavé de houille, ivre de vapeur.

— Trecate ! Magenta ! crient successivement les conducteurs ; et nous allons d'un train désespéré à travers rizières et prairies, trouant des masses profondes de verdure, franchissant d'un trait la large nappe profonde et bleue du Naviglio Grande. Un autre nom retentit : Rho ! Je me penche à la portière et je reste saisi d'admiration.

Devant nous, entre des bouquets d'arbres, une silhouette étrange se dresse à l'horizon. Des tours, des dômes et des campanilles semblent jaillir du sol audessus d'une ligne de murs et de toitures ; une prestigieuse végétation de marbre s'élève dans les airs ; et soudain le convoi, s'engouffrant sous une halle obscure, pleine de mouvement et de bruit, vient s'arrêter devant un quai sur lequel se rue impétueusement la cohue des voyageurs, des gendarmes et des facchini, tandis que de toute part retentit le cri de : Milano ! Milano !

MILAN.

15 et 16 septembre.

Plus heureux qu'à Turin, il est grand jour encore quand nous faisons notre entrée dans la métropole lombarde, et, juchés sur l'impériale d'un omnibus, nous pouvons prendre un avant-goût de la ville, remarquer bien des choses qui nous échapperaient demain peut-être.

C'est d'abord un superbe jardin public dont une bande de gracieuses fillettes saccage impunément les corbeilles sous l'œil tolérant de la police. Plus loin, la noble statue de Cavour, sur le socle de laquelle Tabacchi a placé la muse de l'histoire écrivant le livre d'or de l'unité italienne. Puis c'est le double arc de la *Porta Nuova* édifié en 1171, avec des débris romains. En 1848, l'héroïque population milanaise y tint trois jours en échec les Autrichiens détestés « renouvelant, après sept siècles, les hauts faits de la ligue lombarde » comme le dit l'inscription commémorative.

A peine avons nous pris possession de notre logement, qu'entraînés, comme malgré nous, nous courons vers le Dôme. Un moment, nous cheminons dans une rue assez étroite, très parisienne d'aspect, et qu'obscurcissent de hautes maisons. Une place se présente, plantée d'arbres avec une belle fontaine au milieu, sur laquelle nous jetons à peine un regard, car, à de nombreux indices, nous sentons que nous approchons, et quelque chose qui nous prend au cœur nous fait ralentir le pas, attentifs à saisir la première apparition du colosse. Un dernier détour et le voici !

A l'extrémité de la rue et la dominant d'une hauteur prodigieuse, se dresse l'édifice. L'édifice ? non, mais un de ses membres, une gigantesque fenêtre, une fenêtre grande comme la façade d'une église. Un véritable et merveilleux monument couronné, brodé, ourlé, accolé et accosté de statues, de consoles et de dais. Au dessus, une crête de mur bossuée de contreforts, dentelée de flèches, d'aiguilles, de clochetons, de guimberges et de gables, fenestrée, ciselée, ajourée comme de féériques stalactites d'albâtre modelées par le caprice des gnomes et des fées.

Ah ! la radieuse, l'incomparable vision.

La nuit qui approche noie toute la partie inférieure dans une grande ombre transparente, tandis qu'une lueur rosée anime encore le glorieux couronnement sculpté. Il n'y a pas de mots pour décrire cela ; aucun spectacle naturel, forêt, montagne ou glacier ne peut en donner l'idée. C'est sublime comme un colosse neigeux des Alpes, et c'est, en même temps, délicat, élégant et gracieux comme une chasse d'orfèvrerie. Cela fait rêver à la fois du Mont-Blanc et de l'encensoir de Martin Schongauer. La seule comparaison acceptable devrait être empruntée aux étranges édifices madréporiques que les polypes dressent au fond des mers et qui unissent l'immensité de la masse à la microscopique ténuité des détails. Un *aspergillum*, cette paradoxale fleur vivante des mers, centuplée des millions de fois, telle est la seule chose que je puisse comparer, en ce moment, au merveilleux couronnement de l'abside du Dôme.

Nous contournons lentement l'édifice et des myriades de statues nous apparaissent, foule confuse de fantômes marmoréens, estompée par le crépuscule ; colosses mal équarris, juchés au sommet des contreforts, peinant et geignant sous le poids formidable des pinacles, titans d'allure tudesque accrochés au canal des gargouilles et penchés en fureur vers le parvis, innombrables figures de saints, d'apôtres, de confesseurs et de prophètes posés sur les aiguilles, juchés sur les trumeaux, campés sur les corniches, ou bien bordant de leurs rangs pressés les contreforts et les fenêtres... Une population de pierre, énigmatique et troublante, à laquelle les rouges éclats du jour agonisant sous les étreintes de la nuit semblent donner une sorte de vie spectrale.

Sur la grande porte, Eve naissante apparaît presque seule, en son inconsciente nudité, et des pigeons qui s'ébattent sur sa tête donnent un instant l'impression de voir sa chevelure de marbre flotter aux douces brises de l'Eden.

Nous restons là longtemps en dépit des guides et des marchands de *ricordi* — ces deux plaies de l'Italie — qui nous assourdissent de leurs offres, en dépit de la nuit qui épaissit de plus en plus son voile et qui laisse seule émerger, dans un dernier rayon du couchant, à cent cinq mètres de hauteur, la statue de la reine des anges planant au sommet de la flèche sur son église endormie et muette. Nous restons là longtemps, jaloux de fixer irrévocablement en nous le souvenir de cette première entrevue avec la merveilleuse église, une des plus belles qui soit au monde, quoi qu'en disent certains puristes.

Par le *Corso* je rentre à l'hôtel et je vais rêver de ce monde étrange et charmant qu'est le Dôme, moi troisième, dans une vaste chambre à quatre lits, toute remplie de tableaux, vastes toiles religieuses provenant des couvents supprimés, et portraits des héros de l'indépendance. Pareille accumulation de tableaux et de lits dans une seule pièce est une chose essentiellement italienne et qu'on chercherait vainement dans les auberges françaises. Il y aurait là matière à réflexions, car tout se tient et s'enchaîne, de sorte qu'il y a des relations étroites entre ces détails prosaïques et l'esprit de la nation. Mais l'ardeur de voir ne nous en laisse pas le temps. Et c'est ici que se font sentir les inconvénients d'un voyage trop précipité, car avec le peu d'heures que nous pouvons consacrer à Milan, il faut se résigner à tout voir à la hâte ou à ne bien voir qu'une seule chose ou deux. C'est ce parti que je prends et je retourne au plus vite vers le Dôme.

Il existe des monographies sérieuses de ce monument, mais aucune n'en saurait donner l'idée. Les élévations architecturales sont trop sèches, trop prosaïques pour figurer toute cette pompe et toute cette poésie qui demanderaient, pour être à peu près exprimées, un crayon à la fois précis, comme celui de Viollet-le-Duc, et coloré comme celui de Gustave Doré. Et encore n'obtiendrait-on qu'une bien pâle image à cent lieues de la réalité. C'est que, comme les grands objets naturels, montagnes, cascades, glaciers ou forêts, la vieille basilique semble animée d'une vie propre, extra-naturelle, par tous les accidents de lumière qui viennent s'y jouer. Son aspect change d'instant en instant, selon la position du soleil ou l'éclat du ciel, défiant ainsi tous les arts du dessin. Dans les glaces du pôle nord, au sein de cette étrange nature cristallisée qui règne par-delà le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, de lointains *ice-bergs* doivent présenter cet aspect changeant et féérique.

On a beau s'en défendre, devant un tel monument, on ne peut résister à ce besoin de décrire que tout archéologue porte au fond du cœur. Réfrémons-nous, bornons-nous et tentons l'aventure puisqu'il est impossible de faire autrement. Tâchons de donner un pâle reflet, sinon de l'église elle-même, au moins des impressions qu'on éprouve à son aspect, bien heureux si c'étaient les meilleures et les plus hautes ! Mais, hélas ! ce sont celles-là qui échappent le plus facilement à l'analyse, car elles sont changeantes et protéiformes. Aurons-nous la force nécessaire pour contraindre les capricieuses déesses à se révéler dans toute leur splendeur, après avoir épuisé la série de leurs transformations ?

Jetez un coup d'œil sur le plan de Milan ; le dôme en occupe le milieu. Il est le centre de la ville, l'omphalos, comme disaient les Grecs. C'est vers lui que convergent toutes les rues et tous les cours ; c'est autour de lui que gravitent églises, musées et palais et que s'enroulent boulevards et faubourgs, canaux et fortifications.

Dans l'histoire de la cité, il occupe la même place prépondérante et centrale, au point de vue artistique tout au moins. Depuis l'époque de sa fondation, — Jean Galéas Visconti en posa la première pierre le 15 mai 1386 — il a été l'objet des vœux et des efforts de tous. Les Visconti ont légué sa construction aux Sforza, ceux-ci aux Espagnols et aux Autrichiens ; Napoléon 1^{er} termina sa façade et l'Italie, enfin reconstituée, travaille encore à son achèvement.

De là, dans cet édifice exceptionnel, une diversité de style et des disparates dont s'indignent les puristes, mais qui ravit tous ceux qui, refusant de se cloîtrer dans les règles étroites d'un système, savent goûter toutes les manifestations de l'art, pourvu qu'elles soient authentiques et sincères, pourvu qu'elles n'affectent pas de revêtir au xix^e siècle, sous prétexte de restauration, la livrée du xiii^e siècle ou celle du xiv^e.

Ces disparates, en effet, ces morceaux de toutes les époques et de tous les styles fraternisant côte-à-côte dans le pseudo-gothique lombard, sont l'essence même de l'édifice, les témoins irrécusables des changements qu'ont subi le goût, les mœurs, les idées religieuses durant cinq siècles.

Jetons un coup d'œil sur l'ensemble.

Un des premiers caractères qui frappent, c'est la solidité, la stabilité absolue de la masse. Rien de commun avec les grêles architectures du Nord qui profilent sur l'horizon gris de diaphanes silhouettes pour la solidité desquelles on a plusieurs fois à trembler. Et pourtant, à l'inverse de ces hautes cathédrales, le Dôme de Milan se passe de tout l'appareil compliqué d'arcs-boutants, et de contre-forts sur lesquels elles s'appuient comme un crabe sur ses pattes arquées ou comme un valétudinaire sur son armature orthopédique. Ici les contre-forts, à peine détachés de la masse, sont des ornements plutôt que des membrures destinées à contrebalancer la poussée des voûtes et à soutenir l'élan des nervures. Vue d'une certaine distance, la masse s'enlève de terre, carrée, solide, bien assise, et semble pleine et homogène ainsi qu'un bloc de granit.

Pour s'expliquer cet effet, assez inattendu dans une construction ogivale, il suffit de remarquer que la hauteur moyenne de la façade

est inférieure à sa largeur, ce qui reporte le centre de gravité au-dessus de la base du fronton. C'est donc l'inverse de ce qui existe dans le gothique septentrional, et pourtant le Dôme l'emporte sur nos cathédrales par l'aérienne légèreté de l'ensemble, par l'espèce de jaillissement indomptable qui semble le pousser hors de terre et le lancer vers le ciel.

Cet effet surprenant, puisqu'il paraît en contradiction avec l'impression de stabilité que nous venons de signaler, est dû uniquement à l'emploi des lignes verticales dans la décoration. Partout la masse des murs est coupée par des contre-forts qui s'élancent de terre en un seul jet, se dédoublent plusieurs fois, véritable faisceau de verticales qui s'épanouissent en clochetons effilés, en petits clochers dominant de beaucoup le faite de l'édifice. La façade elle-même, c'est-à-dire la partie la moins gothique et la moins ornée de l'édifice, en compte six pour sa part. Théophile Gauthier a comparé cette forêt « de clochetons, de pinacles, de minarets, d'aiguilles en marbre blanc » aux tuyaux d'une grotte basaltique — c'est colonnes basaltiques qu'il devait dire, mais sauf cette légère erreur, la comparaison est d'une vérité saisissante. — Les cathédrales gothiques ont deux ou trois clochers, cinq au plus, tandis qu'ils se hérissent au nombre de cent environ sur la blanche toiture du Dôme de Milan.

Attachons-nous maintenant aux détails.

Qui n'a entendu célébrer la prodigieuse quantité de statues qui ornent l'édifice ? Et personne ne semble pourtant avoir songé à faire connaissance avec ce peuple de marbre. Que de simples touristes se soucient médiocrement des préoccupations symboliques et liturgiques qui ont présidé à sa création et à son ordonnance, rien de plus naturel, mais on comprend moins que les spécialistes pour lesquels tout est matière à monographie, n'y aient pas prêté quelque attention. Pour notre part, nous nous sommes avidement attaché à lire cette encyclopédie de pierre, et durant de longues heures nous avons interrogé les bas-reliefs et les statues, aussi impassible au milieu des allants et des venants que ce badeau du « *Dict des vingt-deux manières de vilanis* » auquel on coupe son escarcelle pendant qu'il cherche à reconnaître « Pépin et Charlemagne » parmi les rois sculptés sur la façade de Notre-Dame de Paris.

Or cette curiosité n'a pas été tout à fait vaine, et les six mille statues de l'église de Saint-Charles Borromée ne nous ont pas parlé moins éloquemment que ne le faisaient aux paysans de Fundi, les peintures dont saint Paulin de Nole avait enrichi la basilique de Saint-Félix.

Sous le porche profond des cathédrales françaises, de naïfs imagiers ont sculpté gauchement des *Sommes* et des *Vergiers de Solas*, véritables encyclopédies plus ou moins inspirées du *Speculum universale* de Vincent de Beauvais. Les éléments et les planètes, les mois, les bêtes, les monstres et les hommes, les patriarches, les prophètes et les apôtres, les philosophes et les poètes, Virgile dans son panier et Aristote chevauché par la courtisane indienne, que sais-je encore ? Le *Trivium* et le *Quadrivium* tout entiers ont trouvé place en ces frustes pages de pierre, fouillis incroyable que nul n'était capable de comprendre sans le concours d'un exégète.

Le Dôme possède lui aussi son encyclopédie dogmatique; mais elle se présente avec une clarté parfaite. Son symbolisme à la fois net et profond, est tel qu'on pouvait l'attendre de la race privilégiée à laquelle on doit les peintures de l'*Arena* de Padoue, des trois églises d'Assises, celles de la cathédrale d'Orvieto et celles du Campo Santo de Pise, sans compter la *Dispute du Saint Sacrement* et les fresques de la Chapelle Sixtine. Sans s'égarer dans les dédales de la scolastique, le symbolisme fait concourir ici toute la science sacrée à l'exacte définition du caractère de la Sainte Vierge, tel que l'Eglise le conçoit. Ces milliers de statues et de bas-reliefs sont étroitement reliés entre eux par les simples mots *MARIÆ NASCENTI* qui brillent en lettres d'or sur la façade entre deux colosses personnifiant la loi ancienne et la loi nouvelle. Ce qui peut s'interpréter ainsi : la Vierge Marie est le trait-d'union essentiel entre la loi ancienne et la loi nouvelle, entre l'Ancien Testament et le Nouveau.

Ce principe est si fécond qu'il embrasse l'ensemble des saintes Ecritures et que ses conséquences s'étendent jusqu'aux temps modernes, à travers les actes des Apôtres, l'histoire de l'Eglise et l'histoire des Saints. C'est l'illustration sculptée de la *Bible* et des *Acta Sanctorum*.

Il faudrait un volume pour analyser et décrire ce symbolisme si ingénieux ; bornons-nous à indiquer ce fait à savoir que, pour faire cortège à la Mère Dououreuse, on a eu surtout recours à l'élément féminin de l'histoire sacrée, aux saintes femmes et aux femmes fortes, d'Eve à Marie de Magdala et de sainte Cécile à sainte Germaine de Pibrac. C'est là une idée secondaire, mais très importante dans son application plastique et qui fait jaillir de tous les points de cette masse de marbre, de douces figures et des corps élégants d'où la chasteté ne parvient peut-être pas assez à écarter l'idée voluptueuse. Sur le tympan de la porte principale, figure la création d'Eve, presque

en ronde bosse, elle est du Vismara et porte la date de 1635. Malgré cette basse époque, cette sculpture conserve un aspect assez archaïque digne d'attention. On sent que les décadents qui ont taillé ce marbre — Vismara travaillait sur les maquettes de Crispi — s'efforçaient d'accorder leur style avec celui de l'ensemble. Aux tympanes des quatre autres portes, sont placés : Judith égorgeant Holopherne, Jaël enfonçant le clou dans la tempe de Sisara, la reine de Saba visitant Salomon, et Esther devant Assuérus. On voit combien le parallélisme est bien observé, car Jaël fait pendant à Judith et Esther à Balquis. Sur deux fenêtres continuation de la même pensée par Déborah équipant Barac et par Agar fuyant avec Ismaël. Il est vrai que sur les deux autres fenêtres, le Sacre de Saül, et Samuël réveillé par l'ange interrompent la série.

Arrêtons-nous, car pour la façade seule — et c'est pourtant la partie la plus sobre, la plus pauvre de l'édifice ! — il faudrait énumérer les quarante grandes statues des contre-forts, les vingt-six figures colossales, cariatides michelangesques, qui se tordent à tous les angles, et les cinquante-deux bas-reliefs du soubassement. Notons toutefois l'heureux emploi de l'architrave de chaque porte pour placer des chutes de damnés et des ascensions d'élus. Notons encore la façon pittoresque dont les symboles des paraboles : le figuier stérile, la tige de sénevé, la maison bâtie sur le sable, etc., ont été figurés en bas-reliefs sur les faces en retour des contre-forts.

Contournons l'édifice par sa façade septentrionale, et arrivons à l'angle du Nord, c'est-à-dire à la partie la plus ancienne. Tout y est digne de remarque, et, sur ce mur long de plus de cent cinquante mètres, il n'est pas une pierre qui ne réclame une description détaillée. Ce qui attire par dessus tout l'attention, c'est l'ornementation des fenêtres du transept et de l'abside, dans l'ébrasement desquelles s'enroulent des philactères alternant avec des figures à mi-corps sortant de touffes de feuillage découpé et recroquevillé comme des lambrequins héraldiques. Dans le bas, des personnages nus, grands au moins comme nature, représentent la douloureuse histoire de nos premiers parents.

J'aime moins les abruptes figures d'un goût tudesque peu heureux qui ornent les angles supérieurs des contre-forts. Ce sont les plus anciennes pourtant, mais le parti pris archéologique ne sera jamais assez puissant pour me faire attacher une valeur artistique à ce qui en est dépourvu.

Continuons notre route.

Toujours la même débauche de statues ! et toujours l'élément féminin qui domine. Eve, Judith, Suzanne, la Sulamite, Ruth, Esther, la Madelaine, sainte Cécile, sainte Agnès, sainte Agathe, sainte Hélène, sainte Elisabeth..... tout un gracieux essaim de belles jeunes femmes contre quelques rares docteurs fourvoyés là comme par hasard.

Détail non moins caractéristique : les artistes semblent avoir saisi avec empressement le moindre fait de la vie de ces vierges et de ces martyres pour les représenter nues ou à peu près. Et cette tendance n'est pas spéciale aux modernes et aux païens de la Renaissance, — comme certains les appellent — les gothiques les plus anciens ont bravement ouvert la voie avec une naïveté, un réalisme, qui avoisinent de bien près l'impudeur.

Ecartons maintenant le lourd rideau de cuir qui pend à la porte, traversons la nef sans nous arrêter, et par l'escalier à paliers carrés qui remplace ici la vis française, montons à la terrasse de l'édifice.

Dès les premiers pas, un fait s'impose inéluctablement, c'est que la fantaisie qui semble avoir présidé à la construction des dentelles de marbre dont les hautes œuvres du Dôme sont chargées, n'est qu'un raffinement d'invention et d'ingéniosité pour permettre de bien voir toutes les sculptures de cette fantastique végétation architecturale. — Quelle débauche de statues et d'ornements perdus pour l'œil qui ne peut en jouir parce qu'ils sont placés trop haut, hors de portée de la vue ! vont répétant nos puristes d'outre-mont — oui, d'en bas, il est vrai, tout se perd et se confond dans la masse ; mais comme la toiture de l'édifice n'est qu'une vaste et somptueuse terrasse de marbre, un promenoir aérien splendide et princier, d'où l'on jouit des points de vue admirables sur l'un des plus beaux horizons qu'on puisse souhaiter, comme on vient là souvent comme au *Bastione* et à la *Villa Reale*, ce luxe de sculpture n'est pas perdu pour le spectateur. Cette disposition si fantaisiste et illogique, en apparence, a dû être longuement cherchée et mûrement étudiée par l'architecte.

Nous avons fait cinq fois le tour de cette promenade aérienne — soit plus d'un kilomètre — sans jamais repasser par les mêmes points cheminant sur les sentiers ménagés des deux côtés des travées, montant et descendant les escaliers qui rampent autour de la coupole, des pignons et des contreforts. Cette course a duré deux heures, et c'est seulement après l'avoir achevée que nous avons pu nous rendre compte des dispositions adoptées pour rendre accessibles toute

les parties et visibles tous les détails. L'ensemble s'est alors dessiné nettement, nous sommes entré dans la pensée de l'architecte. Il n'en faut pas plus pour constater que ce qu'on avait pris tout d'abord pour un caprice de dilettante jonglant avec les difficultés, est avant tout une conception d'ingénieur émérite, logiquement imposée par les nécessités de la construction et de l'entretien. Nul moyen sans ces ingénieuses dispositions de suspendre les échafaudages volants et les grues pour parachever l'édifice et procéder aux réparations indispensables.

La terrasse du Dôme, ai-je dit, est un lieu de promenade, un véritable but d'excursions. Pendant les quatre heures que j'y ai passées. Je n'ai pas joui d'un seul instant de solitude, et si les touristes y abondaient, les gens de la ville n'y faisaient pas défaut non plus. Une bande d'enfants espiègles faisaient l'ascension d'une tourelle avec mille gambades et cris joyeux ; des amoureux assis dans un coin retiré devisaient tendrement, la main dans la main ; plus loin, parmi les clochetons et les statues deux jeunes époux promenaient leur lune de miel, heureux et fiers l'un de l'autre, à faire oublier en les voyant, esthétique et archéologie pour se reporter soi-même à ces premiers temps de bonheur.....

A leur suite je vais me placer à l'extrémité de la terrasse, au sommet de la façade, d'où la vue peut librement embrasser l'ensemble. La couverture de marbre, avec la pente légère de ses longs-pans apparaît tout entière, jusqu'au Dôme central, enclose d'une balustrade toute fenestrée, au-dessus de laquelle s'élancent à intervalles égaux de légers clochetons dont les niches abritent vingt-cinq statues demi-nature, et que surmontent de grands personnages, quelque peu mélangés, prophètes, apôtres, empereurs romains, ducs de Milan, conquérants même, y compris Napoléon I^{er}., tous armés de piques, de palmes ou de croix qui sont autant de paratonnerres.

Mais ce n'est pas tout encore. Derrière cette première clôture, s'en trouve une seconde, non moins belle, non moins élevée, non moins chargée de clochetons et de statues. C'est celle qui couronne le sommet des murs latéraux. En face, à une distance d'environ quatre-vingt mètres, s'élève la coupole avec sa lanterne et sa flèche pareille à une de ces églises octogones si fréquentes en Lombardie, édifiée comme par les fantaisies d'une Sémiramis chrétienne sur cet étrange jardin suspendu.

Le symbolisme chrétien reprend ici sur une nouvelle base et se déploie avec non moins de logique que sur les flancs de l'édifice.

Cette coupole avec sa flèche gardée à la base par le couple de nos premiers parents et couronnée au sommet par la statue de la Vierge, constitue un gigantesque arbre de Jessé augmenté d'un chœur de pères, de sibylles et de confesseurs, à lasser le nomenclateur le plus convaincu.

Mettons-nous à la recherche de cette Eve qu'admirait si fort Théophile Gautier. Après bien des pérégrinations, nous la découvrons dans une sorte d'enclos ménagé au-dessus de la sacristie de droite, tandis que sur celle de gauche est placé Adam, son pendant obligatoire.

Ce sont de nobles et belles statues, plus grandes que nature, les meilleures peut-être du Dôme, quoique mal dégagées encore des langages gothiques. Leurs têtes sont particulièrement intéressantes, surtout celle d'Eve. Celle-ci regarde en arrière, par-dessus son épaule, comme si elle jetait un long regard de regret, sur le paradis natal, où comme si elle comparait le bonheur ravi par la chute avec le bonheur nouveau qu'elle a trouvé dans la maternité. Cette tête mélancolique et douce est vraiment charmante, tant par son expression que par sa coupe dont le trait saillant est ce développement particulier du maxillaire inférieur si caractéristique dans la plupart des têtes féminines de Léonard de Vinci.

Bien moins bonne est la figure d'Adam, avec son air soucieux et légèrement niais. Appuyé sur sa bêche, le bonhomme se repose et semble fort préoccupé du surcroît de travail que vont lui imposer ses deux enfants.

Les torsos, traités avec un naturalisme discret qui n'exclut pas la beauté, sont excellents ; mais les jambes laissent fort à désirer. Elles sont lourdes, mal attachées aux genoux et aux chevilles. Il semble qu'en approchant du piédestal, les statues tendent à se transformer en rochers bruts, comme des personnages mythologiques, humains jusqu'à la ceinture, arbre ou pierre jusqu'aux pieds. En résumé, avec leurs qualités et leurs défauts, ce sont là deux excellents spécimens de la sculpture à l'aube de la Renaissance ; et pourtant leur auteur si véritablement artiste, Christoforo Solari, est à peu près inconnu en France....

Cependant il faut abréger cette visite, précipiter la course et redescendre au plus vite. Mais comment ne pas jeter auparavant un dernier coup d'œil sur l'admirable horizon qui nous entoure, sur le mont Rose étincelant de neiges et de glaces sur le Moro et le Simplon, sur tous ces géants des alpes, admirable rempart à la scintillante couronne, défense et parure à la fois de la belle Italie, de no-

tre Italie, dirai-je, car on est toujours un peu citoyen du pays de ses vœux, de ses admirations et de ses rêves.

Il serait imprudent pour nous de parler de l'intérieur du Dôme après les belles pages que Taine et Théophile Gautier lui ont consacrées. D'ailleurs, à notre humble avis, son originalité véritable n'est pas là mais bien plutôt dans cette parure extérieure devant laquelle nous nous sommes si longtemps arrêté. Nous passerons donc sans rien dire de ce colossal et splendide vaisseau, nous bornant à noter pour nous seul le déplaisant écorché de Marco Agrate, le candélabre gigantesque de l'évêque Trivulzio, quelques intéressants sarcophages et le bas relief si curieux sur lequel huit apôtres sont figurés avec des yeux en émail du plus étrange effet. On dirait les frères des grandes figures sculptées sur les piliers du cloître de Moissac. Il conviendrait de s'arrêter devant les plaques tombes gravées et incrustées qui pavent certaines parties de l'édifice lui faisant comme une jonchée de blasons, mais il faut couper court, car le temps fuit et d'autres monuments nous appellent.

JULES MOMMÉJA.

(à suivre.)

MÉMOIRE ET PIÈCES DIVERSES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DES VOLONTAIRES DU LOT-ET-GARONNE

ENGAGÉS DE L'AN II

L'histoire du Lot-et-Garonne pendant la période révolutionnaire commence à être étudiée. Dans un ouvrage définitif, le chapitre le plus intéressant sera peut-être celui que l'auteur ne manquera pas de consacrer aux volontaires de l'an II. Les éléments d'information ne lui manqueront pas, car une masse de documents sur ce sujet particulier existent dans les archives de la Préfecture et de l'Hôtel de Ville d'Agen. Notre intention n'est pas de compulser ces fonds très volumineux, mais de faire un choix de pièces prises en dehors des séries administratives.

La plus importante est une relation des opérations militaires auxquelles le premier bataillon des volontaires du Lot-et-Garonne a pris part jusques à la paix de 1809. Elle a pour auteur le capitaine Allègre, mort à Agen en 1830. Le manuscrit qu'il a laissé, de format in-12, composé de cent pages, est actuellement en la possession de M. Léopold Serres, ancien employé des Postes, qui a bien voulu en autoriser la publication.

La seconde pièce, qui n'est pas inédite, est une lettre adressée par le citoyen Bory, capitaine au premier bataillon

de Lot-et-Garonne, au citoyen François Robert, sur les succès remportés par l'armée de Sambre-et-Meuse dans les derniers jours de l'an II. Cette lettre abonde en renseignements sur le rôle que jouèrent les volontaires agenais dans ces luttes épiques. Imprimée sans doute par ordre de l'administration du département pour être distribuée aux municipalités, elle forme une plaquette, in-8°, de 11 pages, devenue fort rare. Nous la reproduisons textuellement.

Un ouvrage sur les *Actions héroïques, traits de courage et d'humanité* pendant l'époque révolutionnaire, orné de gravures au bistre par Labrousse et Saint-Sauveur, contient 2 pages et deux gravures qui se rapportent à des volontaires du Lot-et-Garonne, Thomas Joux et Raynal. Nous rééditerons ces textes curieux dont un exemplaire a été récemment acquis par les Archives Départementales.

G. T.

NOTES SUR LES MOUVEMENTS QU'A FAITS LE 1^{er} BATAILLON DE LOT-ET-GARONNE DANS LES OPÉRATIONS MILITAIRES OU IL S'EST TROUVÉ PREMIÈREMENT COMME CORPS, ENSUITE COMME PARTIE D'UN CORPS, SELON LE DEGRÉ D'AFFAIBLISSEMENT QU'IL A ÉPROUVÉ DEPUIS SA FORMATION JUSQU'A LA PAIX DE 1809. AVEC L'AUTRICHE. C'EST-A-DIRE COMME 1^{er} BATAILLON DE LOT-ET-GARONNE, 116^e ET 84^e DEMI-BRIGADE OU RÉGIMENT.

1792. — MM. Campagnol, commandant en 1^{er}, Rigaud, commandant en 2^e. — Le premier Bataillon de Lot-et-Garonne fut formé à Agen le 17 juin 1792, et composé des volontaires pris dans les différents cantons des arrondissements d'Agen et de Villeneuve. Lorsqu'il fut question d'ouvrir les registres pour l'enrôlement, le concours fut si grand dans toutes les communes qu'on ne put y admettre

tous ceux qui s'y présentèrent ; c'était à qui se ferait inscrire le premier, et ainsi de suite pour avoir la gloire de faire partie du 1^{er} bataillon que le département fournissait ; cela flattait d'autant plus l'amour-propre, qu'on était persuadé de marcher des premiers à l'ennemi. L'expérience prouva peu de temps après, à beaucoup de jeunes gens capables d'occuper des grades, le tort qu'ils se firent de s'être ainsi réunis, car, les militaires retirés, qui s'étaient aussi empressés de saisir cette occasion, eurent sans distinction toutes les places, ou peu s'en fallut ; on ne peut disconvenir que l'intrigue leur ait été aussi d'un grand secours, et que ce fut le moyen le plus sûr alors, et malheureusement le plus généralement suivi, pour obtenir des grades. Il est vrai que les circonstances exigeaient dans ce moment, d'avoir quelques officiers dans le cas de pouvoir instruire : mais combien y en avait-il aussi que leurs qualités morales auraient dû faire exclure à jamais ?

Cette conséquence fut encore mieux sentie lorsqu'à la faveur d'une loi et en raison de son ancienneté de service, un militaire quelconque passait, sans égard à sa moralité ni capacité, et cela dans l'espace de huit à quinze jours, selon la vacance des places, du grade de caporal à celui souvent d'officier supérieur. Cette loi fut rapportée, mais elle resta malheureusement assez de temps en vigueur, pour qu'on pût voir les places occupées par l'ineptie et l'ignorance, sauf cependant quelque exception ; car dans le nombre il se trouvait de temps en temps quelqu'ancien militaire qui méritait la faveur de cette loi.

Le bataillon fut donc organisé ; on prit non-seulement les hommes de la même commune, mais on réunit les communes les plus voisines jusqu'à concurrence du nombre nécessaire pour la formation de chaque compagnie.

L'élection faite des différents grades, le bataillon fut envoyé à Marmande où il resta deux mois en garnison, pendant lequel temps on s'occupa du détail sans armes.

Août. — Cependant la guerre ayant été déclarée le 20 avril, le bataillon reçut ordre de partir pour se rendre à Cambrai, et fut dirigé par Agen, Périgueux, Angoulême, Poitiers, Tours. Dans cette dernière ville, on reçut de nouveaux ordres qui en changeaient la destination, il fut envoyé à Pontoise en passant par Blois, Orléans, Etampes, Villeneuve-sur-Georges, Saint-Denis, et arriva au lieu de sa destination le 22 septembre. Ce jour fut le premier de la République.

Octobre. — Peu après notre arrivée on reçut l'habillement, équipement et armement, on s'occupa de suite du détail pour le maniement des armes ; mais à peine fumes-nous ébauchés, que nous demandâmes d'aller à Lille, y partager les dangers de nos frères d'armes, et concourir avec eux à la défense de cette ville, que les Autrichiens bombardaient, dans le même temps que les Prussiens pénétraient en Champagne. Notre demande fut écoutée sans doute, mais comme nous savions à peine exécuter quelques temps du maniement des armes, étant de plus, dans l'ignorance absolue des moindres manœuvres ; comme d'un autre côté on ne voulait point dégarnir les environs de la capitale, nous restâmes dans notre garnison faisant partie de l'armée de réserve du camp de Paris, aux ordres du général Berruyer.

Les Autrichiens ayant levé le siège de Lille, et les Prussiens ayant été repoussés de la Champagne et mis en pleine retraite, on fit marcher les troupes qui étaient aux environs de Paris, et nous reçûmes ordre, après avoir resté environ deux mois à Pontoise, de partir de cette ville, pour nous rendre sur le Rhin, en passant par St-Denis, Château-Thierry, Châlons, Nancy, Saverne et Drusenheim, village que l'on fortifiait alors, situé près du Rhin, sur la grande route entre Strasbourg et le fort Vauban et où nous restâmes pendant l'hiver en fournissant un détachement dans une isle du Rhin, et des postes sur le fleuve. C'est là que notre état commença à nous paraître un peu dur, et cependant il ne fallait que monter la garde au bivouac sur le Rhin ; il est vrai que la saison était rude, mais, au fond combien ce service était doux, en comparaison de ce que nous avions encore à éprouver !

Au mois de mars 1793 nous reçûmes ordre d'aller à Mayence. Cette ville avait été prise par le général Custine dans le mois d'octobre dernier, ainsi que Francfort, mais, arrivés à Lauterbourg, nous apprîmes que l'armée, ayant reçu un échec, avait repassé le Rhin, et que le général, après avoir laissé une forte garnison dans Mayence, lui faisait prendre position, l'avant-garde aux lignes de Landau, et le corps d'armée à celles de Weissenbourg. Nous nous dirigeâmes sur ces lignes, et fûmes au camp de Lauter.

Avril. — On donna des tentes pour toute l'armée, et tous les effets qu'exigeait le campement.

C'était un attirail qui ne finissait point, et qui chargeait extrêmement les soldats ; car outre les ustensiles de cuisine, il fallait encore porter pelles, pioches, haches, conperets, etc... C'était bon pour le

moment, mais l'expérience apprit par la suite à se passer de beaucoup de ces effets qui, s'ils n'étaient point inutiles, étaient du moins très embarrassants.

Mai. — Pendant notre séjour au camp, on eut le temps de nous perfectionner au maniement des armes, et de nous donner quelques leçons de l'école de bataillon ; c'était un officier subalterne qui commandait, et presque toujours le même. Nos deux commandants, très estimables d'ailleurs, mais déjà trop âgés pour ce service, se faisaient remplacer par les officiers qu'ils reconnaissaient capables de le faire.

L'armée resta environ quatre mois dans ces positions, sans qu'il y eut rien de remarquable que quelques escarmouches d'avant-garde, à avant-garde.

Juillet. — Cependant vers le mois de juillet toute l'armée fit un mouvement, et se porta à quelques lieues en avant, où elle prit d'autres positions. Quelques jours après on s'avança encore vers les lignes de l'ennemi ; et le 14 juillet, il y eut une attaque générale sur toute la ligne tendant à débloquer Mayence : cette tentative devait échouer, l'ennemi ayant eu trop de temps pour se mettre en mesure de résister à tous nos efforts.

Notre bataillon, celui de grenadiers de Rhône et Loire ayant deux pièces de canon comme les autres, on resta en réserve le jour de l'attaque, près d'un bois, derrière lequel l'ennemi était retranché.

Cependant on nous fit faire quelques mouvements ; notre bataillon pénétra dans ce bois commandé par le capitaine Vernet (le commandant Campagnol étant présent mais n'ayant l'organe ni la capacité de pouvoir commander). Le capitaine, tout fier du commandement, mais incapable d'en soutenir l'honneur, eut bientôt la mortification d'entendre l'expression d'un mécontentement général au sujet d'une fausse manœuvre qu'il avait ordonnée, et dont il ne put arrêter l'effet. Tous les soldats demandaient en même temps d'avoir à leur tête le lieutenant Paga, qui les commandait le plus souvent aux exercices. Quand on se figure ce bataillon, manœuvrant pour la première fois, dans un bois, près de l'ennemi, isolé de toutes parts et hors de portée d'être secouru ; qu'on se rappelle le général Ferrière, qui n'inspirait pas grande confiance, et ne comptait guère sur notre salut, car il errait comme nous dans le bois, en disant tout haut qu'il était abandonné, qu'il n'avait point de guides, et ne recevait point d'ordre ; il faut que nos ennemis aient absolument ignoré l'état presque désespéré où nous nous trouvions.

Il n'en fut pas de même à l'égard des grenadiers du bataillon : ceux-ci s'étaient emparés, dans la matinée, d'une petite redoute qu'occupaient les émigrés, sur la lisière du bois où nous étions ; mais au lieu de la fortifier pour la rendre utile à leur propre défense, ils se contentèrent d'y mettre un factionnaire et se reposèrent sur leurs lauriers, et sans doute ils s'y endormirent ; car, dans l'après-midi, les émigrés, prévenus de la manière dont ils se gardaient, tombèrent sur eux, partie cavalerie et partie infanterie, en tuèrent et blessèrent quelques-uns, et en firent un plus grand nombre prisonniers ; le lieutenant Dumas y fut tué, un grenadier, nommé Condé, fut massacré après s'être rendu, parce qu'il portait le nom d'un prince ; quelques autres prisonniers furent sabrés, et sans le piquet d'infanterie composé d'Autrichiens, pas un prisonnier ne se serait sauvé. Bien qu'ayant reconnu beaucoup de leurs pays, de leurs voisins même, les émigrés n'en étaient que plus acharnés à vouloir leur ôter la vie.

L'attaque générale n'ayant produit aucun effet, on se retira sur les lignes de Landau : mais l'ennemi nous ayant poursuivis vigoureusement, l'armée fut prendre position aux lignes de Wissembourg, et Landau se trouva bloqué.

On passa dans ces positions le mois d'août et une partie de septembre, que l'on employa à se retrancher. Il y eut cependant quelques petits combats ; notre bataillon se trouva à celui de Limbach, dans les gorges de Wissembourg, quand on en reprit les positions que l'ennemi nous avait enlevées quelques jours auparavant. Ensuite revenus à l'armée, nous nous trouvâmes à deux autres combats qui se donnèrent à Périzaberg (?), où l'ennemi fit des tentatives inutiles pour forcer la gauche de l'armée. Enfin, quelques jours après, on perdit, par trahison, les lignes de Wissembourg ; c'était le général Landrémont qui commandait l'armée, et le bruit fut généralement répandu qu'il était passé à l'ennemi. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est qu'on ne le vit plus. La garnison de Mayence, réduite à moitié, avait déjà capitulé, ce qui, ayant donné du renfort à l'ennemi par les troupes qui en faisaient le siège, leur fit entreprendre de nous attaquer. Ils nous repoussèrent des lignes que nous avions en avant de Wissembourg, et nous nous retirâmes sur les hauteurs de cette ville, que l'ennemi ne put nous prendre de vive force et où nous nous soultinmes le restant de la journée. Cependant les Autrichiens ayant fait passer le Rhin vis-à-vis Seltz, à un gros corps de troupes, nous fûmes obligés de faire notre retraite dans la nuit pour nous rendre sur Ha-

guenau plus tôt qu'eux et éviter par ce moyen de nous laisser couper ; après quoi, nous continuâmes notre marche rétrograde jusqu'au près de Strasbourg.

La ligne ayant été déterminée, on campa l'armée à deux lieues de cette ville, vers les derniers jours de septembre.

Pendant notre séjour dans ce camp, il arriva à l'armée deux représentants du peuple, deux terroristes, Saint-Just et Lebas ; ils se tenaient à Strasbourg comme étant à proximité de l'armée, et y exerçaient l'abominable pouvoir que la tyrannie leur avait délégué ; on voyait tous les jours affluer les victimes qu'on y menait à pleines voitures, et toute la ville, y compris les militaires, tremblait de posséder dans son sein deux monstres pareils. Ils signalèrent leur arrivée en faisant passer par les armes le général de brigade Lambert, et un dragon ; le général, sous prétexte d'avoir lâchement abandonné le fort Saint-Remy, aux lignes de Wissembourg (accusation des plus absurdes, car ce fort, qui n'était qu'une simple tour, et qui pouvait à peine contenir une demi-compagnie, quelle résistance pouvait-il opposer à une armée ?) et le dragon pour avoir tenu contre la République quelques propos qui lui échappèrent dans un moment où il souffrait beaucoup pour la servir. Eh bien ! ces deux militaires à qui l'on n'avait pour ainsi dire rien à reprocher et dont l'un, le dragon, méritait tout au plus quelques jours de prison, furent sacrifiés, non pour relever le courage, car c'était plutôt dans le cas de l'abattre, mais bien pour inspirer de la crainte à l'armée.

Ces représentants allaient souvent au camp et disaient aux soldats que s'il y avait parmi eux quelqu'un capable de commander, ils le leur fissent connaître, qu'ils le nommeraient général en chef ; ils croyaient ainsi s'attirer leur confiance, mais ils se trompaient grandement. Cependant ils donnèrent le commandement en chef à Pichegru qui était alors chef d'un bataillon du Doubs.

Au commencement de frimaire, an II, Pichegru arriva et s'occupa immédiatement à rétablir la discipline parmi les troupes, et à réorganiser toutes les branches de l'administration ; ensuite il se prépara à attaquer l'ennemi.

Le 18 frimaire, l'armée fit un mouvement d'attaque, mais ne gagna que très peu de terrain.

Le 19, l'ennemi fut repoussé jusqu'à Brouin (?). Le lendemain jusqu'à ses lignes d'Haguenau, où il résista quelques jours, pendant lequel temps il se livra différents combats ; enfin le 2 nivôse, l'armée de la Moselle, dont les opérations étaient concertées avec celles du

Rhin, attaqua l'aile droite de l'ennemi, et emporta ses retranchements.

Le 3 nivose, l'ennemi évacua Bischwiller, Drusemheim et Haguenau, malgré les ouvrages presque continus dont il avait couvert ces trois postes.

Le 5 et le 6, nos deux armées s'avancèrent; la droite de celle de la Moselle campa sur les hauteurs en face de Roth, où était l'ennemi, et touchant la gauche de celle du Rhin; la droite de celle-ci, en face de Lauterbourg, le centre sur les hauteurs d'Anspach, et la gauche sur celles de Rhinfeld.

Le 7, après un combat sanglant et opiniâtre, les lignes de Wissembourg furent emportées, et Lauterbourg pris. Le 8, les Autrichiens furent chassés de leur camp, et l'armée marcha sur Landau, où elle entra le même jour.

Après le déblocus de Landau, l'armée marcha sur Spire; notre bataillon fut un de ceux qui rétrogradèrent, pour se porter du côté du fort Vauban, occupé alors par l'ennemi; nous prîmes position aux environs, et y restâmes jusqu'au 29, jour où les Autrichiens abandonnèrent le fort, après avoir mis le feu à la ville et fait sauter les fortifications.

Pluviose. — Ce fut à cette époque que le général Pichegru quitta l'armée du Rhin, dont le commandement fut donné au général Michaud: les représentants du peuple se déterminèrent à ce changement par la rivalité qui régnait entre Hoche et Pichegru; et ce dernier fut commander en chef l'armée du Nord.

Après l'évacuation du fort Vauban par l'ennemi, notre bataillon fut envoyé pour garder une partie de la gorge qui communique de Neustadt à Kaiserslautern. Le poste qu'il occupait était à Weidenthal et Frankenstein. Nous reçûmes là un bataillon auxiliaire de la Côte-d'Or pour être incorporé dans le notre; ils n'eurent la faculté de conserver aucun grade.

Vers le 15 germinal, nous reçûmes l'ordre d'aller à Kaiserslautern où nous restâmes quelques jours, et aux environs; ensuite on nous fit partir pour aller du côté de Charleroi y faire partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, que l'on formait alors, et qui était sous les ordres du général Jourdan. Nous fûmes dirigés par Arlon où nous prîmes position et où nous restâmes pendant quatre ou cinq jours. Ensuite nous continuâmes notre route par Neuchâteau, Saint-Gérard et le camp-de-la-Tombe, où nous arrivâmes vers les premiers jours de floréal. Nous trouvâmes à ce camp une partie de l'armée, l'autre

était sur la rive gauche de la Sambre, achevant le blocus de Charleroi ; notre bataillon passa sur cette rive et coopéra aux ouvrages du siège. Le 11 prairial on commença à y envoyer des bombes.

L'ennemi ayant été renforcé s'approcha de Charleroi ; il nous obligea d'en lever le siège et de repasser la Sambre. C'est là que nous vîmes encore un exemple de sévérité terrible : seize soldats furent fusillés pour avoir, pendant la retraite, passé la rivière à la nage, pour ne pas s'exposer à être pris. Il est vrai qu'on fusillait alors pour les cas les plus légers.

L'ennemi, ayant renouvelé une partie de la garnison de Charleroi et ayant jeté des vivres dans la place, fut contraint de se retirer. Nous passâmes de nouveau la Sambre, et le siège recommença le 30 prairial avec plus d'activité que jamais, conduit par le général Hatry.

Le 7 messidor, la ville capitula au moment où les dernières dispositions se faisaient pour donner l'assaut.

Notre bataillon fut un de ceux qui entrèrent dans la ville.

Le 8, l'ennemi, ignorant la capitulation, donna la bataille de Fleurus dans l'espoir de délivrer Charleroi, qu'il croyait encore en son pouvoir ; il avait déjà fait pénétrer quelques troupes avec du canon jusque vis-à-vis Marchiennes, pour en détruire le pont et nous couper la retraite ; mais lorsqu'il s'aperçut que la garnison de Charleroi était composée de Français, il s'en retourna avec plus de diligence encore qu'il n'était venu. La bataille se décida en notre faveur et l'ennemi fut mis en pleine retraite.

Peu de jours après nous sortîmes de Charleroi pour joindre l'armée et marchâmes sur Namur. Le 27, l'ennemi l'évacua ainsi que la citadelle.

L'armée se porta ensuite sur Liège, et s'en empara vers les premiers jours de thermidor. L'ennemi prit poste sur les hauteurs de la Chartreuse, très près d'un des faubourgs de la ville, qu'il incendia, et se défendit dans cette position avec la plus grande opiniâtreté.

Nous restâmes au camp devant Liège jusque vers la fin de fructidor ; enfin une partie de l'armée, dont le bataillon fut du nombre, se porta par Huy (où il passa la Meuse) vis-à-vis d'Esseim (?) ; l'ennemi y était retranché derrière l'Ourthe, occupant des positions qui paraissaient inexpugnables.

Le 2 complémentaire, on l'attaqua sur toute la ligne, et le passage de l'Ourthe fut effectué sur plusieurs points ; nous passâmes cette rivière au gué en face des retranchements des Autrichiens. C'était le général de brigade Bonnet qui commandait notre colonne. L'ennemi

opposa la plus vive résistance, tous ses efforts pour nous faire repasser furent inutiles, il fut contraint d'abandonner ses belles positions et de se retirer sur Juliers.

Le 11 Vendémiaire, an iii, on livra bataille aux ennemis dans la plaine de Juliers. Là, ils voulurent profiter du terrain pour faire donner leur nombreuse cavalerie, mais elle ne put rien contre des colonnes déjà victorieuses, et l'armée Autrichienne fut battue, et culbutée dans le Roër. On la poursuivit jusqu'à ce qu'elle eut repassé le Rhin, et l'on s'empara de Cologne. On resta quelque temps campés près du Rhin, ensuite les troupes qui avaient fait le siège de Maëstricht, vinrent nous remplacer, et nous fumes campés devant Crefeld où nous restâmes quelques jours. Le mauvais temps nécessita le cantonnement des troupes : nous allâmes à Randerach (?) et environs ; c'est là que notre premier amalgame eut lieu, le premier Nivôse, an iii, avec le 2^e bataillon du 58^e régiment et le 2^e de la Moselle. Le corps prit la dénomination de 116^e demi-brigade. Ce fut le général de brigade Soult qui présida à l'organisation, et nomma chef de brigade le commandant Boustiquet qui sortait du 58^e, au détriment de M. Campagnol, notre commandant, que son ancienneté de grade aurait dû faire préférer.

Peu après notre amalgame, on nous fit partir de nos cantonnements pour nous porter sur le Rhin, et y prendre position afin d'y observer l'ennemi. Cette mesure fut nécessitée, par les conquêtes de l'armée du nord, qui s'emparait alors, à la faveur des glaces, des places fortes de la Hollande. L'hiver était très rigoureux et très propre pour la réalisation de ce beau projet.

Le dégel étant venu, le Rhin rompt tout-à-coup ses glaces, et les eaux, sortant de leur lit, nous forcèrent bientôt à leur céder la place. Notre demi-brigade fut cantonner à Issem (?) et environs (dans la Gueldre) et lorsque les eaux du Rhin furent rentrées, nous nous rapprochâmes de ce fleuve et fumes cantonnés à Calcar et environs.

Le premier Germinal, on publia la paix avec la Prusse, et immédiatement après, la demi-brigade reçut ordre d'aller au blocus de Luxembourg ; ce fut le général Hatry qui commanda le siège. La ville se rendit le 19 Prairial, après avoir pour ainsi dire consommé ses munitions de toute espèce. La garnison fut désarmée et rendue sur parole.

Après la capitulation de Luxembourg, nous fumes camper dans la plaine de Coblentz ; c'est là, que la pénurie des vivres se fit sentir d'une manière par trop sensible. La troupe était réduite à un quart

de ration d'un pain extrêmement mauvais ; on avait beau **chercher** aux environs du camp, la terre n'offrait encore rien pour apaiser la faim qui nous pressait : les uns faisaient cuire certaines herbes, d'autres des fruits à peine passés de fleur ; le grain du seigle n'était pas encore formé que les soldats en allaient chercher furtivement, l'écrasaient, et en faisaient une espèce de bouillie. C'est ainsi que l'on passa tout l'été, allant presque tous les jours à la manœuvre, ou aux travaux sur le Rhin, que l'on avait commencés depuis quelque temps pour y tenter un passage.

Vers la fin de fructidor, l'aile gauche de l'armée nous prévint, passa le Rhin à Dusseldorf, et força l'ennemi à la retraite. Ceux qui étaient devant nous furent obligés de se retirer, pour ne pas s'exposer à être coupés. Nous suivîmes leurs mouvements, passâmes le Rhin à Neuwied, et fûmes jusqu'auprès de Francfort.

L'ennemi ayant repoussé le général Jourdan qui avait repassé le Rhin à Manheim, l'obligea de repasser ce fleuve, puis il passa le Mein, le 3 Vendémiaire, an iv, et nous ayant attaqué avec des forces supérieures, nous força à notre tour de battre en retraite. Nous commençâmes le mouvement dans la nuit. La 4^e compagnie de notre bataillon fut oubliée, étant de garde à un parc d'artillerie, et prise le lendemain avec le même parc. On avait établi des ponts sur le Rhin à différents endroits : deux à Neuwied, un à Bonn et un autre à Cologne. Notre demi-brigade fut du nombre des troupes qui repassèrent le Rhin devant cette dernière ville. Ensuite nous reçûmes ordre d'aller au camp de Mayence. Après quelques jours de marche et arrivés sur les hauteurs de Bingen, nous y apprîmes que les lignes de Mayence avaient été surprises deux jours auparavant et que l'ennemi avait repoussé nos troupes. Nous nous dirigeâmes néanmoins sur Kaiserslautern, en passant par Kreuznach et Kirne (?) Nous marchions sur le flanc droit de l'ennemi, cependant nous ne vîmes d'autres troupes, que quelques hussards qui éclairaient.

Après nous être reposés sur les hauteurs de Kirne, nous continuâmes notre marche rétrograde et arrivâmes à Rockenhausen où appuyait l'aile gauche de notre armée.

Le lendemain de notre arrivée, l'ennemi attaqua, et nous força de nous retirer sur Kaiserslautern. Le général Pichegru, qui commandait l'armée sous la dénomination d'armée de Rhin-et-Moselle, soit par dégoût, soit qu'il y eut été contraint par les représentants du peuple en mission à l'armée, donna sa démission, refusa l'ambassade de Suède, et se retira à l'abbaye de Bellevaux, où il resta jusqu'en

l'an r où, il fut nommé au conseil des Cinq-cents. Le général Moreau le remplaça dans le commandement en chef de l'armée.

Après avoir séjourné à Kaiserslautern, l'armée se retira sur Pirmasens, Deux-Ponts et environs. L'ennemi s'avancant toujours, il y eut différents combats près de cette dernière ville ; on fut obligé néanmoins de se retirer derrière la Sarre, pour y prendre des positions plus avantageuses, et s'y tenir sur la défensive. La demi-brigade fut cantonnée à Sarrebrück.

Le 1^{er} Ventose, le deuxième amalgame eut lieu, et se fit à Saint-Avold avec la 36^e demi-brigade, composée du 2^m^e bataillon du 18^e régiment, d'un bataillon du Loiret et du 5^m^e de la Somme. Le corps prit la dénomination du 84^e demi-brigade commandée par le chef de brigade Quitard.

Vers la fin de Germinal, l'armée fit un mouvement pour reprendre l'offensive, et nous fumes prendre position sur les hauteurs des Deux-Ponts.

Au commencement de Messidor, on attaqua sur toute la ligne, et après avoir repoussé l'ennemi, on se porta en toute diligence sur Strasbourg. L'aile droite de l'armée avait déjà passé le Rhin sous le fort de Kehl le 6 ; elle prit ce fort, et poursuivit l'ennemi sur la route d'Offenbourg.

Nous arrivâmes le surlendemain, et passâmes le fleuve sur le pont qui avait été construit. Lorsque nous eûmes dépassé Kehl et gagné les avant-postes qui n'étaient pas fort éloignés, les trois compagnies de grenadiers furent envoyées en tirailleurs, et la demi-brigade avança en colonne derrière eux. Nous gagnâmes ainsi à peu près deux lieues de terrain sur la route de Rastadt ; mais la nuit étant survenue, nous primes position. Nous y séjournâmes le lendemain, tandis que le restant de l'armée passait le Rhin sur plusieurs points différents.

Il se donna une bataille près de Renchen où l'ennemi fut mis en déroute par la brigade du général Sainte-Suzanne et le corps du général Desaix. Après cette affaire, le général en chef réorganisa l'armée. Férins eut le commandement de l'aile droite, Saint-Cyr du centre, et Desaix de l'aile gauche. On donna ensuite la bataille de Rastadt où l'ennemi fut battu. La demi-brigade marcha sur Baden. Trois jours après, on prévint l'ennemi qui devait nous attaquer, et on le repoussa des positions qu'il avait aux Montagnes Noires, où l'élite de ses troupes se défendit avec un acharnement inconcevable, surtout au plateau de Rottensolhe, près l'abbaye de Frauenhall, pla-

teau très élevé et dont l'abord était si difficile, qu'il fallut faire de grands efforts pour l'emporter. Quelques tirailleurs de notre demi-brigade qui avaient trouvé le moyen de se glisser sur les derrières de l'ennemi, coopérèrent beaucoup à la réussite. Cette journée ayant ôté à nos adversaires l'espoir de nous faire repasser le Rhin, ils se retirèrent à Pforzheim, où nous les suivîmes. Après deux jours de repos, on marcha pour les attaquer, mais ils étaient partis ; nous n'en vîmes que l'arrière-garde qui était restée pour nous observer. Nous fûmes bivouaquer sur les hauteurs de Pforzheim.

Le 30 Messidor, nous nous portâmes sur Stuttgard (capitale du Wurtemberg) ; nous rencontrâmes les Autrichiens en avant de cette ville, et nous les repoussâmes malgré leur résistance. Traversant la ville au pas de charge, nous les poursuivîmes jusqu'à environ une lieue au-delà. Le combat dura jusqu'à la nuit, et l'on coucha sur le champ de bataille. Le lendemain, l'ennemi se rapprocha de son pont sur le Neckar ; cependant, le 3 Thermidor, il fut attaqué à Cannstadt et Esslingen où il se défendit avec opiniâtreté ; il n'en fut pas moins repoussé, et nous restâmes maîtres du village de Berg, au pied duquel était le pont qu'ils n'eurent pas le temps de couper. Quelques-uns de nos tirailleurs entrèrent même dans Cannstadt. Enfin la rive gauche du Neckar fut entièrement balayée.

Nous remontâmes cette rivière, l'ennemi cédant à mesure que nous avançons, et nous passâmes les montagnes d'Alp.

Le 16 Thermidor on s'empara d'Heidenheim. Le 18, dans une reconnaissance, il s'engagea un combat où nous perdîmes quelques prisonniers. Notre retraite se fit en bon ordre.

Le 21, l'ennemi, engagea un combat avec la première division du centre, laquelle ne put, malgré ses efforts, être mise en déroute ; cette division était commandée par Ducus et Vandamme, et se trouvait un peu éloignée du corps d'armée. C'est à cause de cet isolement que l'ennemi s'était acharné à vouloir la détruire.

Le 23, on l'attaqua ; on lui fit des prisonniers, mais un orage considérable sépara les combattants, et chacun reprit ses positions.

Le 24, eut lieu la bataille de Neresheim. Le prince Charles ayant reçu des renforts, nous attaqua à son tour ; on se battit toute la journée et le lendemain avec le plus grand acharnement de part et d'autre, mais l'ennemi ne gagna rien sur nous ; il garda seulement le champ de bataille.

Après la bataille de Neresheim, l'ennemi se retira, passa le Danube et fut prendre position sur le Teck. Nous suivîmes ses pas, passâ-

mes le Danube à Hœchstelt le 2 Fructidor. C'est alors que le prince Charles se détacha de l'armée, emmena avec lui un gros corps de troupes, et fut tomber sur les derrières de l'armée de Sambre et Meuse, qu'il mit en déroute et obligea à rétrograder précipitamment. Le prince Charles avait laissé le commandement du restant de l'armée au général Latour, et ce mouvement fut ignoré de notre général en chef.

Le 5 Fructidor, nous nous avançâmes sur Augsbourg, et le 7, nous passâmes le Lech malgré tous les obstacles possibles. Nous prîmes Friesberg et remportâmes une victoire complète.

Le Lech passé, l'armée s'avança en Bavière. Le 15 Fructidor, l'ennemi attaqua notre aile gauche à Geisenfeld et fut battu. Nous avançâmes par Pfaffenhofen vers Lisère (?); mais comme nous approchions de Munich, l'Electeur de Bavière s'empessa de conclure une armistice qui fut très avantageux pour l'armée française.

La position de l'armée devenant de plus en plus inquiétante, par la raison qu'on ne recevait plus de nouvelles de celle de Sambre et Meuse, et nos convois étant menacés et souvent attaqués sur nos derrières par les paysans qui s'étaient insurgés, le général en chef se détermina à rétrograder.

Le 24 Fructidor, le général Desaix partit à la tête d'un corps de troupes pour inquiéter les derrières de l'archiduc, passa le Danube à Neubourg, et se dirigea sur la route de Nuremberg. Dans la même nuit, l'armée commença sa marche rétrograde, et se porta à onze lieues de sa position; nous passâmes le Danube à Neubourg, et prîmes position sur la rive gauche de ce fleuve pour y attendre le général Desaix.

Le 29, nous repassons le Danube, et le 30, le général Desaix rejoignit l'armée; alors nous continuâmes notre marche sur Augsbourg. Le 3 complémentaire nous repassâmes le Lech, ayant toujours à repousser les attaques réitérées de l'ennemi qui nous serrait de près. On se retira ensuite sur Ulm.

Le 3 Vendémiaire, an v, on s'approcha de l'Iller, le centre de l'armée passa cette rivière sur les ponts de Illertissen et de Kerchberg, et on continua la retraite.

Le 8, l'armée arriva derrière le lac de Fédersée (?). Le 9, le général Latour nous attaqua à Steinhausen et Schusfenried, où il s'engagea un combat très vif; le général Saint-Cyr soutint son avant-garde avec son corps de bataille, et l'affaire s'étendit sur toute la ligne.

Comme une bataille devenait nécessaire pour éloigner l'ennemi

qui nous serrait de trop près, le général en chef le fit attaquer, le 11, par le centre de l'armée, sur la route qui conduit de Reichenbach à Biberach. On se battit avec acharnement de part et d'autre, et nous remportâmes la victoire la plus complète : on fit cinq mille prisonniers, on prit dix-huit pièces de canon et deux drapeaux.

Il se donna quelques autres combats où nous eûmes du succès.

L'armée ne pouvant se porter sur Kehl par les vallées de Rinchen (?) et de Kentzig (?), trop fortement occupées par l'ennemi, on prit le chemin des vallées étroites qui conduisent à Fribourg, et on se dirigea sur Donaueschingen ; le centre de l'armée se porta en avant pour forcer le val d'Enfer.

(à suivre)

UNE LETTRE INÉDITE

DU

NATURALISTE AGENAIS LOUIS-ATHANASE CHAUBARD

Le naturaliste Louis-Athanase Chaubard est une curieuse figure agenaise qui mériterait d'être mise en pleine lumière.

Né à Agen le 18 mars 1781, il ne quitta cette ville qu'après 1830. Il avait été atteint d'une pénible surdité qui l'éloigna du barreau auquel il appartenait dès 1808.

Passionné pour les sciences naturelles, surtout pour la géologie et la botanique, il se donna alors sans partage à ses études de prédilection et publia des travaux justement remarqu¹.

Déjà, avec plusieurs autres savants compatriotes, Cyrille Graulhié, J.-B. Dumoulin et Louis de Brondeau², il avait concouru à l'importante publication de son maître Florimond Boudon de Saint-Amans sur la *Flore Agenaise* (1821). Il collabora plus tard (1836) à la *Flore de Morée et du Péloponèse*, de Bory de Saint-Vincent³, et laissa en manuscrit une *Flore du bassin de la Garonne*, qui malheureusement est perdue. Nous verrons plus loin qu'il avait même préparé et plus ou moins avancé une *Flore d'Europe*.

¹ Ici même, tout récemment, notre aimable et savant doyen, M. Adolphe Magen, produisait une savoureuse note sur Chaubard, dans l'analyse très personnelle d'une publication de M. Tamizey de Larroque : *Ramond de Carbonnières et Boudon de Saint-Amans, à propos de Lettres inédites de Ramond, Strasbourgeois, membre de l'Institut, dit le Peintre des Pyrénées...* (Agen, 1893, in-8°, p. 8. Extr. de la *Revue de l'Agenais*, mai-juin 1893).

² V. sur ces Agenais et leurs travaux respectifs le t. I de la *Bibliographie générale de l'Agenais*.

³ Sur Saint-Amans et Bory de Saint-Vincent, V. le même répertoire, t. I et II.

Les ouvrages de Chaubard ont une sérieuse valeur. Ses *Éléments de Géologie mis à la portée de tout le monde* (Paris, 1833 et 1838, in-8°, av. pl.) sont encore intéressants à consulter, de même que sa *Notice géologique sur les terrains du département de Lot-et-Garonne (Ancien Agenais)*, qui eut aussi deux éditions (Paris, 1830; Agen, 1834, in-8°, pl.)¹.

Le géologue agénais s'attachait à concilier au mieux les faits acquis à la science avec les récits bibliques et les traditions grecques et égyptiennes. Cette concordance était chez lui une préoccupation très vive, et il crut l'avoir péremptoirement établie dans son œuvre principale : *L'Univers expliqué par la révélation, ou Essai de Philosophie positive* (Paris, Debécourt, Baillière et l'Auteur, 1841, in-8° de xvi-671 pp. et 2 pl.).

Cet ouvrage, d'ailleurs très curieux, valut à son auteur, fortement entaché de Jansénisme, des tribulations nombreuses. Il parle précisément de ses ennuis dans la lettre suivante adressée à son jeune parent Justin Maurice, alors professeur de langue française à Saint-Petersbourg auprès des trois filles du grand-duc Michel de Russie² :

A Monsieur Justin Maurice, à Saint-Petersbourg.

Paris, 15 septembre 1843.

Je croyois, mon cher Justin, que vous m'aviez à peu près oublié. Votre long silence à mon égard m'y autorisoit, cependant je me plaisois à l'attribuer à la vie d'abstraction ordinaire aux poètes, plutôt qu'à votre défaut de mémoire. Il n'y a que les cœurs mal placés qui oublient leurs bons et loyaux amis, et jamais je n'aurois pu me persuader que vous fussiez dans cette catégorie de la triste humanité.

L'Univers expliqué ne se vend presque pas. J'avois prévu, et je l'ai expliqué dans mon avant-propos avec cette énergie de pensée et de diction que vous qualifiez poétiquement sans doute de *férocité*, que le public laïque lui feroit ce froid accueil ; mais après ce que m'avoient dit MM. les abbés

¹ Ouvrage élaboré avec le concours de A.-G. de Raignac et dont la seconde éd. parut d'abord dans le *Recueil des Travaux de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen*, 1^{re} série, t. III.

² V. sur Justin Maurice ma 3^e série des *Oubliés* : *Le Poète romantique Justin Maurice* (Paris et Villeneuve, 1890, in-8°).

Justin Maurice était né en 1810 au Passage-d'Agen où il mourut en 1849.

Gabriel, Lansac, Bertrand, etc., à qui j'avois montré le manuscrit, je ne me serois jamais attendu à ce que le clergé lui fit un aussi mauvais accueil. J'en suis encore à en rechercher la cause. Eh quoi ! ce clergé soulève le ciel et la terre pour ainsi dire, dans la vue de s'emparer de l'éducation de la Jeunesse : Je lui en fournis le moyen en publiant une philosophie toute positive, toute catholique, qui ne renferme pas une seule proposition hétérodoxe, qui ne peut être professée que par un théologien, qui par conséquent entre nécessairement dans le domaine ecclésiastique, qui lui permet de s'asseoir exclusivement à toute autre personne dans les chaires de philosophie de l'Université, et au lieu de m'accueillir avec bienveillance, il me repousse comme un hérétique ! Les théologiens instruits sont pour moi, il est vrai ; mais que peuvent-ils contre cet immense *servum pecus* qui est contre moi ? Ils n'osent pas parler selon leur conviction. Aucun journal n'a voulu annoncer le livre. Les journaux politiques m'ont demandé de l'argent pour cela, et le revenant-bon de l'édition n'auroit pas suffi pour parer à leur avarice. Je les ai envoyés promener en me moquant d'eux. Les journaux religieux sur lesquels mes admirateurs faisoient fond n'ont pas même voulu insérer les comptes rendus pour de l'argent. J'ai cru que c'étoit à cause des louanges qu'ils contenoient. Alors j'ai fait moi-même une analyse expliquant purement et simplement le contenu du livre ; mais on l'a pareillement refusée, quoique l'insertion fût poursuivie par un collaborateur du journal même. Aujourd'hui que je comprends que les journaux religieux sont rédigés par des élèves de la Société des Jésuites et pour le compte d'abbés dévoués à cette société d'intrigants, ce singulier accueil ne me surprend plus. S'ils demandent la liberté de l'enseignement, la mauvaise, la détestable, l'impie philosophie de la plupart des collèges d'aujourd'hui n'est qu'un prétexte pour impatroniser dans les collèges les Jésuites avec l'infâme morale de la probabilité et de leurs infâmes casuistes, Au lieu de blâmer ces journaux religieux, le haut clergé les encourage, et en cela il fait, selon moi, une grande faute. La doctrine de la probabilité est antipathique avec la lucidité et la loyauté qui sont la seule et unique cause de la clarté de notre belle langue et de la lucidité de son expression qui fait que la diplomatie a été forcée de l'adopter pour ses protocoles.

Depuis que la Révolution de 1830 avoit purgé l'air des noires nuées de la Société de Jésus, les ecclésiastiques, qui se conduisoient généralement bien, regagnoient toujours du terrain dans la considération publique. Ils n'avoient que faire des Jésuites en France pour y faire refleurir la religion et y reprendre dans l'estime publique la place qui leur étoit due et qu'ils méritoient. Les Jésuites ne leur apportent rien en société ; et le dégoût, la déconsidération que leur morale de la probabilité et l'infamie de leurs casuistes inspireront partout en France rejaillira sur le clergé qui commet la grave étourderie d'épouser leurs prétentions. Attendez et vous verrez.

Il ne reste que quatre douzaines d'exemplaires de la deuxième édition des

Éléments de Géologie. Je vais tâcher de vendre cet ouvrage à un éditeur. Aujourd'hui on peut avec assurance le tirer à trois mille exemplaires, ce qui offrira un bénéfice net de dix-sept mille francs, sans en augmenter le prix. Ainsi ça vaut quelque argent¹.

L'hyver prochain, je vais tâcher de terminer une *Flore d'Europe* à moitié faite, qui permette aux élèves des collèges de déterminer toutes les plantes qu'ils trouveront autour d'eux sans le secours d'autre livre. La gravure des plantes, que j'exécuterai moi-même, va me coûter beaucoup d'argent en feuilles de cuivre seulement, et comme je me garderai bien, après le mauvais accueil fait à l'*Univers expliqué*, d'y employer mon capital, je vais être obligé de faire industrie de mon pinceau pour me procurer les fonds nécessaires².

Je vous ai, en son temps, accusé la réception de l'argent que vous m'aviez fait passer en papier de commerce. La lettre de change me fut soldée à l'échéance, et conformément à vos intentions, je soldai à votre tailleur l'acompte que vous lui destiniez. J'en ai retiré le reçu, et sur votre reconnaissance j'ai consigné le récépissé de l'acompte qui me concernait. Aujourd'hui vous m'offrez le reste et je l'accepte. Vous m'obligeriez même si vous pouviez me le faire compter dans le mois de novembre prochain. Je me suis un peu gêné en rendant service à des connaissances, à des malheureux, et je ne puis me faire donner de l'argent par mes libraires. Je crois que je laisse trop grossir leur dette, et que c'est de là que vient l'embarras.

Adieu, mon brave, conservez-moi toujours votre bon et loyal souvenir. Votre bureau, qui ne pouvoit pas me servir, est dans mon antichambre où il vous attend. Le jeune Mollié³, manquant de résolution pour exercer la médecine, veut entrer dans le service de santé des armées, et il me l'a envoyé.

¹ Je ne sais trop si Chaubard établissait ainsi un compte bien déduit. Si l'on admet ses prévisions comme exactes, il faut convenir que le géologue agénais ne fut pas toujours mal servi.

² Chaubard avait des prétentions artistiques plus ou moins exagérées. Il peignait beaucoup de paysages, assez médiocres d'ailleurs, et se risquait même dans le portrait. M. Magen a vu chez lui les planches fort nombreuses et très bien exécutées d'un *Traité de Perspective à l'usage des artistes*, qu'il hésita toujours à mettre en vente, bien qu'il comptât sur un facile débit. Il avait dessiné avec précision et lithographié à Bordeaux quelques-unes des plantes rares du *Bouquet* annexé à la *Flore agénaise*.

³ Il faut lire : Moullié.

Il s'agit, en effet, de M. Gustave Moullié, né à Agen en 1821, aujourd'hui médecin-major en retraite, frère puîné d'Amédée Moullié (1813-1876), l'érudit magistrat agénais auteur de travaux historiques très estimés.

Je vous écris sur une demi-feuille pelure d'oignon que je remets à l'honorable M. Ballanche¹ afin qu'il puisse l'insérer dans un paquet.

Votre tout dévoué et affectionné

L. A. CHAUBARD.

Cette piquante lettre ne comporte pas de longs commentaires.

Déçu dans certaines de ses espérances, Chaubard fulmine son indignation avec la plus véhémence énergie. Le cas paraît être, du reste, assez légitime : un auteur si partialement jugé pouvait bien bénéficier, semble-t-il, de la faculté acquise au condamné de maudire ses juges.

Parmi les détails que fournit cette lettre, la préparation jusqu'alors ignorée d'une *Flore d'Europe* par le savant naturaliste agenais n'est pas le moins intéressant.

Qu'advint-il de ce projet dont la réalisation était en si bonne voie en septembre 1843 ? L'ouvrage fut-il terminé et ses planches furent-elles exécutées ? S'agit-il ici d'un ouvrage resté inachevé ou d'une œuvre perdue ?

Voilà une question dont je ne songe pas à exagérer l'importance, mais qui me paraît bien devoir rester à jamais obscure.

JULES ANDRIEU.

¹ Pierre-Simon Ballanche (1776-1847), le mystique et nébuleux ami de Madame Récamier, fut pour Justin Maurice le plus affectueux et le plus dévoué des protecteurs.

ADOLPHE MAGEN

Parmi les personnalités les plus remarquables de la ville d'Agen, en la seconde moitié de ce siècle, on comptera toujours la comtesse Marie de Raymond et Adolphe Magen. Honoré de leur fraternelle amitié, j'ai regardé comme un devoir triste et doux à la fois de rendre à ces âmes d'élite un suprême hommage. Après avoir affectueusement salué la mémoire de la *bonne comtesse*, comme nous l'appelions avec une gaie familiarité ⁽¹⁾, je viens du même cœur ému donner à un de mes plus anciens et de mes meilleurs amis un public témoignage de ma reconnaissance et de mes regrets. Je le ferai, comme je l'ai fait pour Madame de Raymond, comme je l'ai fait aussi pour mon cher maître et ami Jules Delpit ⁽²⁾, non dans une notice régulière, mais sous la forme de simples notes où je laisserai surtout s'épancher le flot de mes souvenirs ⁽³⁾.

(1) *Madame la Comtesse Marie de Raymond* (Auch, 1886, grand in-8°).

(2) *Jules Delpit. Notes biographiques et bibliographiques* (Périgueux, 1892, grand in-8°).

(3) J'ai été devancé dans ma pieuse tâche par les trois orateurs qui ont prononcé l'éloge de Magen, le jour de ses funérailles, MM. le docteur Fourestié, O. Fallières et Thomas, et aussi par les auteurs des articles nécrologiques publiés (par M. Jules Andrieu) dans la *Constitu-*

La première fois que je vis celui que je devais tant aimer, ce fut à Gontaud ⁽¹⁾. Magen y était venu comme inspecteur des pharmacies du département, fonctions qu'il exerça pendant quarante-huit années consécutives et qui lui fournirent l'occasion — l'itinéraire étant sans cesse modifié — de connaître peu à peu *de visu* son cher Agenais comme personne peut-être ne l'a jamais connu. Il avait lu quelques articles de moi dans cette *Correspondance Littéraire* où j'ai fait mes premières armes sous le commandement d'un incomparable général, M. Ludovic Lalanne, et en compagnie de tant d'érudits célèbres, presque tous restés mes amis, et parmi lesquels je citerai seulement MM. G. de Beaucourt, A. de Barthélemy, Paul Meyer, Gustave Servois. Il voulut serrer la main à l'humble débutant et il vint à moi avec cette cordialité qui attirait l'affection, comme l'aimant attire le fer. A peine avions-nous causé ensemble depuis un quart d'heure que nous étions déjà très étroitement liés l'un à l'autre. Je m'amusais, plus tard, à lui dire que, dès notre première entrevue, avait en quelque sorte éclaté en nous ce phénomène que l'on nomme *la combustion spontanée*. Ce qui avait si

tion du 5 octobre, (par M. Xavier de Lassalle) dans le *Journal de Lot-et-Garonne* du 6 du même mois. Orateurs et journalistes ont très bien mis en relief les éminentes qualités de l'homme et de l'érudit. Dans quelques semaines, M. Georges Tholin, le fidèle disciple, le digne collaborateur, le parfait ami de Magen, publiera une notice bio-bibliographique, très développée et où le côté scientifique de sa laborieuse vie sera aussi attentivement que sympathiquement examiné. Je renvoie d'avance mes lecteurs à cette notice qui complètera mes insuffisantes notes, aussi bien que les articles nécrologiques et les discours funèbres qui viennent d'être mentionnés.

(1) Magen avait alors quarante-deux ans ; il était né à Agen, le 19 octobre 1818. et avait été inscrit à l'état-civil sous ces trois prénoms : Adolphe-Philippe-Caprais. Que de fois il m'a répété avec sa souriante bonne grâce : *Moi aussi, je suis Philippe !*

vite rapproché deux cœurs que seul le doigt glacé de la Mort a pu désunir, c'est que nous avions les mêmes goûts, les mêmes sentiments, les mêmes sympathies, c'est que nous aimions d'un égal amour toutes ces choses sacrées qui s'appellent la terre natale, la famille, les livres, le travail. Quand Magen sortit de mon cabinet, nous avions échangé tant d'idées sœurs, tant de confidences intimes, que nous avions l'air d'être de vieux amis.

Cette première rencontre fut suivie d'une correspondance active où nous effleurions mille sujets, mais où nous nous entretenions surtout de nos nombreux travaux et particulièrement de nos travaux relatifs à la *petite patrie* ⁽¹⁾. Magen avait déjà publié, à cette époque, ses remarquables études sur les Nitiobriges, nos vénérables ancêtres, sur le tombeau de saint Vincent autour duquel, comme autour du tombeau de Patrocle, se livrèrent, de nos jours, de si ardents combats, sur le berceau de Louis-le-Débonnaire ⁽²⁾, et il préparait (Dieu sait avec quelle vaillante ardeur !) une étude non moins remarquable, où le texte de Labrunie était enrichi des notes les plus judicieuses et les plus exactes ⁽³⁾. De mon

(1) Nous avons adopté d'un commun accord cette devise qui sert d'épigraphe à mon récent recueil de *Lettres inédites de quelques hommes célèbres de l'Agenais* (1893) : « Il faut aimer de tout son cœur la grande patrie et encore plus, s'il se peut, la petite patrie ».

(2) Au sujet de ces diverses publications, comme au sujet de toutes les autres publications des années suivantes, voir l'excellente *Bibliographie générale de l'Agenais*, t. II (1887 p. 97-102) et t. III (*Supplément*, 1891, pp. 124-125). Pour tous les travailleurs du Sud-Ouest, l'ouvrage de M. J. Andrieu, c'est *la Loi et les Prophètes*.

(3) Encore une passion qui nous était commune, la passion des notes ! Mon ami les multipliait non moins que moi-même, et autant il était ravi quand un livre en était richement orné, autant il était mécontent quand, selon sa plaisante expression, il n'y avait rien au *rez-de-chaussée*. Je l'ai entendu comparer avec indignation un vo-

côté, jaloux de marcher sur les traces de mon aîné, je donnai successivement au *Recueil des travaux de la Société des Lettres, Sciences et Arts d'Agen* ⁽¹⁾, une série de documents relatifs à l'histoire régionale : *Quelques pages inédites de Blaise de Monluc* ; *Notes pour servir à la biographie de Jules Mascaron, évêque d'Agen* ; *Inventaire des meubles du château de Nérac* ; *Vie des poètes de l'Agenais*, par Guillaume Colletet, etc. Les deux émules, s'électrisant l'un par l'autre, jetaient dans leurs lettres réciproques toutes les flammes de leur enthousiasme de travailleurs. J'étais alors encore plus parisien que gontaudais, et, toutes les fois que je découvrais quelque nouveau filon dans les inépuisables mines d'or de la Bibliothèque Impériale, j'en avertissais joyeusement en toute hâte mon ami d'Agen qui, à son tour, me prodiguait les félicitations les plus chaudes et les plus encourageantes.

Combien elle a été féconde en heureux résultats cette cor-

lume sans notes à la froide nudité d'une campagne sans arbres, d'un désert sans verdure. Quel dommage qu'il n'ait pu lire, dans l'*Introduction au Larre-Journal de Pierre de Bessot*, qui vient de paraître, (Périgueux, 1893, grand in-8°) une tirade flamboyante de son complice (p. 5), contre les adversaires de la fécondité dans l'annotation ! Une historiette me revient en mémoire. Magen feuilletait le premier volume des *Lettres de Jean Chapelain* dans le magnifique exemplaire sur grand papier qui venait de m'être envoyé par l'Imprimerie Nationale : tout à coup il s'écria, prenant son air le plus sérieux : *Vous êtes deshonoré !* — Je crus à la découverte de quelque énorme erreur, et, tout anxieux, je demandai : *pourquoi donc ?* — *pourquoi ?* répondit-il en riant de mon effarement, *parce que voilà une page sans notes !*

(1) J'étais devenu membre de la Société sur la présentation de Magen, en même temps à peu près que je fus élu correspondant de l'Académie de Bordeaux, sur la présentation de Jules Delpit. J'ai toujours cherché de mon mieux à faire honneur à mes deux parrains.

respondance qui a duré presque sans interruption ⁽¹⁾ jusqu'aux derniers jours de septembre 1893 ! Rien ne vaut, pour la paix et la santé de l'âme, pour la généreuse excitation de l'esprit, cette causerie permanente, pour ainsi dire, entre deux amis qui se témoignent une égale confiance, une égale tendresse, qui, aux heures de tristesse, se consolent mutuellement; qui, aux heures d'affaissement, se fortifient et se relèvent l'un par l'autre. Dans une vie déjà longue et qui a été bien souvent abreuvée d'amertume, que de fois j'ai béni les lettres de Magen qui, si elles ne guérissaient pas mes blessures, répandaient, du moins, sur elles un baume adoucissant ! Et, quand j'ai été heureux, combien ces lettres, remplies des plus aimables effusions, ajoutaient encore à mes joies ! Le jour où j'eus l'insigne honneur d'être élu correspondant de l'Institut de France, mon ami ne se contenta pas de m'envoyer ses plus empressés et ses plus délicats compliments : il organisa une manifestation académique, et, conspirateur ingénieux, il fit signer par le bureau de la Société Agenaise une adresse de félicitations qui me toucha encore plus qu'elle ne me flatta. Il était l'homme aux gracieuses attentions et aux piquantes surprises. N'a-t-il pas, un jour, à ses frais et à mon insu, demandé la transcription d'un document dont j'avais besoin et qui m'arriva avec l'à-propos

(1) Je dis *presque sans interruption*, car je confesse avoir négligé mon ami pendant un séjour de plusieurs mois en Algérie. Séduit et absorbé par la féerique région, je me laissai aller tout le temps aux douceurs de la vie *contemplative*. Magen me reprocha souvent ce *trou noir* dans ma correspondance. Plus tard, il vit lui aussi l'Algérie sur laquelle il écrivit des pages ensoleillées et je lui dis : Maintenant que vous connaissez l'irrésistible magicienne, me reprocherez-vous encore mon silence oublieux ? Non, me répondit-il avec cet enjouement qui était un des traits les plus charmants de son caractère : « L'Algérie a tout le prestige qui manquait à certain ministre de l'Empire et son *ciel bleu* excuse le *trou noir*. »

qu'aurait eu l'envoi d'une belle alose un Vendredi-Saint ⁽¹⁾ ? Revenons à sa correspondance. A ne les examiner qu'au point de vue littéraire, les pages qu'il m'écrivit, pendant plus de trente années, ont été un de mes plus vifs agréments. Toujours spirituelles, toujours affectueuses, souvent instructives, elles ont eu pour moi un intérêt et un charme que je ne saurais dire. Une belle âme se reflète dans toutes ces pages, comme un ciel pur dans une mer tranquille. Leur ensemble, qui constitue une si fidèle et si pittoresque auto-

⁽¹⁾ Ce poisson me rappelle un diner que nous faisions, chaque année, avant 1870, au château de Lafon, sous la présidence du vénérable M. Amblard, oncle de mon cher confrère et ami, M. Philippe Lauzun. Magen et ses collègues, les inspecteurs de pharmacie, venaient régulièrement déjeuner chez moi, et de Gontaud nous nous rabattions sur ce délicieux pays d'Aiguillon que l'on a si souvent appelé (même en dehors de la Gascogne) un coin du paradis terrestre. Le menu se composait invariablement d'une alose pêchée le matin même et d'un homérique gigot de mouton cuit à point. C'était d'habitude au mois de mai. Nous étions tous gais comme les pinsons qui s'ébattaient sous les ombrages du parc de Lafon. Magen était peut-être le plus gai de nous tous et sa verve était inépuisable. Nous l'accusions de se griser de l'odeur des lilas et de la fraîcheur de la verdure. Ah ! quelles étaient bonnes ces printanières parties de campagne dans un pays au magique décor, ce décor qui a été célébré avec un égal enthousiasme par les étrangers, comme le voyageur Goltz, et par les indigènes, comme Théophile de Viau (que Magen et moi nous goûtions fort en sa prose et en sa poésie et qui a laissé une œuvre inégale, il est vrai, mais en somme très originale et très relevée). Nos petits voyages à Nicole cessèrent à partir de l'*Année terrible*, qui, avec le grand deuil national, nous apporta de cruels deuils particuliers, mais le vol de nos pensées nous ramenait souvent sur les bords où le Lot s'unit à la Garonne. Le souvenir enchanteur que nous en avions gardé avait été ravivé, en ces dernières années, par la lecture du *Scorpion* où un romancier de talent délicat, Marcel Prévost, a mêlé aux récits les plus émouvants les descriptions les plus séduisantes du pays natal de son héros.

biographie, est une des plus précieuses portions de mes collections épistolaires. J'ai l'intention de léguer ce trésor aux archives départementales d'Agen pour qu'on l'y conserve à jamais et qu'il y soit comme un monument immortel de notre amitié.

Celui qui causait si bien, la plume à la main, causait peut-être mieux encore de vive voix. Ce qui rendait sa parole très savoureuse et très attrayante, c'était sa franchise et son abandon. Cela coulait comme d'une source limpide. La loyauté de l'homme resplendissait dans son langage. On entendait, pour ainsi dire, vibrer et sonner son cœur à travers sa voix. Et combien on apprenait en l'écoutant ! La fine et souple intelligence de Magen saisissait tout, s'assimilait tout. Il avait cultivé les sciences aussi fructueusement que les lettres : il était aussi versé dans la connaissance des roches et des plantes que dans celle des livres et des gravures. Ses immenses lectures étaient des plus variées, et comme sa mémoire était merveilleuse, il n'oubliait rien de tout ce qu'il avait lu depuis sa studieuse enfance. En grand curieux que je suis, que j'ai toujours été (et, à cet égard, je mourrai, je le crains, dans l'impénitence finale), je me délectais à le questionner, à lui servir de pierre à fusil. L'amorce prenait vite et la lumière jaillissait de chacune de ses réponses. Mon cher *Pic de la Mirandole* passait avec une incomparable aisance d'un sujet archéologique à un sujet agronomique, et il jugeait un recueil de poésies nouvelles avec autant de sûreté qu'un sérieux livre d'histoire. C'était un enchantement de l'avoir pour compagnon de promenade. Sa science toujours prête, ses observations toujours justes, sa bonne humeur toujours pétillante, rendaient les plus longues courses aussi faciles que profitables. On ne s'inquiétait ni de la distance, ni de la fatigue, et je lui disais qu'il escamotait les kilomètres et nivelait les escarpements. Homme de brillante imagination autant que de solide savoir, il associait à des

renseignements précis des aperçus originaux. Au sujet des progrès de la physique et de la chimie ⁽¹⁾, il découvrait devant moi de vastes horizons inattendus. Je lui dois d'avoir beaucoup plus admiré les beautés de la nature, tantôt à demi cachées dans les plus petites fleurs, tantôt épanouies dans l'étoile la plus étincelante.

Mais, me dira-t-on sans doute, vous ne nous racontez donc pas la vie de votre ami ? Comment la raconterais-je cette vie qui n'eut pas d'événements, qui s'écoula aussi paisible qu'honorée, toute remplie par les devoirs administratifs, professionnels, familiaux, toute consacrée à de bonnes œuvres, au culte de l'histoire, de la littérature et des beaux-arts ? Si j'avais à résumer en deux mots le cours de sa noble existence, je dirais qu'elle fut entièrement vouée au *travail* et au *bien*. Le bien, il le faisait avec tant d'entrain, avec tant de persévérance, qu'on peut dire de lui : plus heureux que l'empereur modèle, celui de l'ancienne Rome, il ne perdit jamais sa journée. C'était lui rendre un service que de lui en demander un. Il obligeait allègrement ; dévoué jusqu'au sacrifice pour ses amis, il était bon et secourable pour tous.

(1) Comme chimiste, Magen était vraiment supérieur et justifia toutes les espérances mises en lui par le professeur Jean-Baptiste Dumas, dont il avait été l'élève favori. Jusqu'à ces dernières années, on lui confia toutes les expertises importantes et il avait une telle réputation de science et de conscience que, devant la Cour d'Assises, chacun s'inclinait devant l'autorité de ses conclusions. Comme antiquaire, il n'était guère moins fort et j'ai eu le plaisir d'entendre, un jour, au Louvre, un maître tel qu'Adrien de Longpérier, qui avait eu mon ami pour *cicerone* dans Agen, lui donner cet éloge qui dans sa bouche avait tant de poids : « M. Magen est un très sagace et très savant archéologue. » C'est l'occasion de dire que pas un membre de l'Institut, pas un étranger de distinction, ayant le moindre souci des choses de l'érudition, ne venait à Agen sans rendre visite à mon attractif ami. C'était aux yeux de tous un devoir, tant il est vrai que Magen était le premier dans sa ville natale.

On citerait peu de familles dans Agen qui n'aient eu en lui, un jour ou l'autre, un discret et modeste bienfaiteur. Une fois, témoin d'un acte d'excessive bonté, je voulus l'en louer ; il m'arrêta, répétant, en riant, le vers fameux :

J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.

Et moi de répondre :

Tu fis beaucoup de bien et d'excellents ouvrages.

C'était sous toutes les formes que Magen, Protée de la Charité, venait avec élan en aide à ses concitoyens et même à ceux qui ne l'étaient pas, prodiguant tour à tour les bons conseils, les pressantes démarches, les sollicitations renouvelées ; lui qui ne demandait jamais rien pour lui-même, il tendait sans cesse sa brave main pour les autres. Je l'ai vu disposer largement, en faveur de tels ou tels — parfois, hélas ! très peu méritants — de son argent, de ses livres, de son temps, comme s'il eut été très riche, très peu bibliophile ⁽¹⁾ et très inoccupé. Je l'ai vu, empiétant avec une généreuse hardiesse sur le terrain de ses amis les médecins,

(1) Et pourtant il était bibliophile jusqu'aux moëllles, bibliophile jusqu'au fond de l'âme ! Son amour pour les livres allait jusqu'à l'adoration. Un jour je lui racontais que j'avais eu la faiblesse de m'agenouiller, au château de Saint-Roch, dans la splendide bibliothèque de M. G. de Monbrison, devant un Ronsard princeps, relié en vélin blanc et que j'avais dévotement baisé les arabesques de la couverture. Il me dit gravement, à moi qui craignais d'être grondé : *Je comprends cela !* Une des plus poignantes épreuves du bibliophile fut la quasi-destruction de sa magnifique collection de livres et de gravures dans la fatale inondation de 1875. Les flots boueux de la Garonne avaient envahi sa maison, et, pendant qu'il se préoccupait de sauver son vieux père, presque toutes ses richesses littéraires et artistiques furent anéanties. Ce désastre sans remède jeta une ombre sinistre sur le reste de sa vie.

soigner fraternellement les malades ⁽¹⁾, et, usant surtout de ces puissants fluides magnétiques qui s'appellent l'amour du prochain et l'ardent désir de réussir, arriver à les soulager aussi bien et, si je l'osais, je dirais : peut-être même mieux que les docteurs munis du diplôme de la Faculté. Je l'ai vu — et il n'y était pas obligé ! — pénétrer avec la calme intrépidité d'un vieux soldat, dans une maison de pauvres gens où régnait une terrible maladie contagieuse, bravant à la fois le spectacle le plus repoussant et l'infection la plus dangereuse. Un témoignage de sa bonté qui m'a profondément frappé et dont le souvenir m'attendrira toujours, c'est celui-ci : J'eus le malheur, l'affreux malheur de perdre, en avril 1879, ma plus jeune fille, qui, n'ayant pas même atteint sa sixième année, laissait entrevoir, comme une fleur rare en son précieux bouton, les plus délicieuses qualités. Elle emportait un lambeau de moi-même dans son petit cercueil. Le cri de mon désespoir retentit dans le cœur de mon ami. Quoique fort souffrant, il n'hésita pas à partir en toute hâte pour Gontaud. Il avait jadis lui-même perdu un enfant en bas âge, un fils, et, ne s'en étant jamais consolé, il m'en plaignait davantage. En entrant dans la maison désolée, il ne m'adressa pas la parole, mais son étreinte fut plus éloquente que toutes les phrases du monde. Nous restâmes plus d'une minute dans les bras l'un de l'autre, cœur brisé contre cœur brisé, la figure baignée de larmes silencieuses. Quand deux hommes ont pleuré ensemble, mêlant, en s'embrassant, leurs paternelles douleurs, il s'établit à jamais entre eux quelque chose qui ressemble à cette fusion de deux âmes en une seule, dont il est parlé dans un des plus beaux passages des Livres Saints.

(1) Nous appelions cela *frauder Esculape*. Mais quelles fraudes pieuses ! Et combien cet exercice illégal de la médecine aurait fait sourire le plus grand de tous les saints modernes, de tous les saints Gascons, notre à jamais assez vénéré Saint-Vincent de Paul !

Cette amitié, ainsi resserrée et cimentée, rendit particulièrement doux un voyage que nous fîmes, trois ans plus tard, en Provence. Nous travaillâmes ensemble à l'Inguimbertaine de Carpentras, toute remplie comme d'un suave parfum, du souvenir de Peirese, toute enrichie de ses inappréciables manuscrits; nous admirâmes ensemble les merveilles du Comtat ⁽¹⁾, le Mont Ventoux, si beau en sa majesté solitaire, surtout quand il est encore drapé dans son manteau de neige, la fontaine de Vaucluse, dont les ondes mystérieuses ont, semble-t-il, une pureté comparable à celle des amours de Laure et de Pétrarque, l'arc de triomphe d'Orange, si bien étudié et dessiné par mon grand et cher Peirese ⁽²⁾, l'amphithéâtre gallo-romain de la même ville, dont la restauration serait si désirable et honorerait un gouvernement, les remparts d'Avignon, où le génie de Viollet-le-Duc a si heureusement rajeuni un des plus élégants chefs-d'œuvre du moyen-âge, la cathédrale, si fièrement posée sur le rocher des Doms, et où nous nous recueillîmes devant le superbe tombeau de notre illustre pape Gascon, Jean XXII, que j'ai, un jour, surnommé le roi des travailleurs, le palais pontifical aux ruines si imposantes et qui, elles aussi, réclament une urgente et intelligente restauration, dont la pensée

(1) Voir l'exquise relation de Magen, publiée sous ce titre : *Impressions et Souvenirs d'une promenade dans le Comtat. Lettre à M. G. Tholin*. (Agen, 1880, grand in-8°). C'est un joyau presque aussi finement ciselé que les joyaux de la Renaissance.

(2) Magen lui aussi dessina l'arc de triomphe. Il avait toujours sur lui un carnet où il croquait les monuments, les arbres, les paysages. Il y notait aussi d'un coup de crayon ses impressions sur toutes choses. Il y inscrivait même parfois de jolis vers, et, pendant notre beau voyage, il composa un sonnet qui, s'il n'était pas *sans défaut*, était très joliment tourné. Je lui disais que la collection de ses carnets deviendrait, plus tard, chère aux curieux comme celle des carnets de Mazarin.

seule fait bondir de joie le cœur de tous les archéologues. Un soleil radieux — trop radieux même, — car il nous aveuglait et nous brûlait — jetait la pourpre de sa flamme sur tous ces antiques monuments et leur prêtait une beauté nouvelle. Pour comble de bonne fortune, un ami s'était joint à nous, aussi aimable que savant, M. Camille Chabaneau, et deux felibres d'un grand talent et d'une grande renommée, Mathieu et Roumanille, après nous avoir gracieusement fait les honneurs d'Avignon, nous invitèrent à un festin servi dans l'ancienne et magnifique chapelle des Templiers et où (le rapprochement est naturel) — le nectar de la vigne des Papes coula avec une intarissable abondance. J'ajoute que la poésie — plus exquise encore que le nectar — ruissela elle aussi. Que de fois nous avons évoqué le souvenir de ces ravissantes journées de voyage qui étaient une fête pour les yeux comme pour l'esprit et qui passaient avec la rapidité d'un songe !

Ce fut alors que je compris mieux que jamais, en cette intimité de tous les instants, combien nous étions l'un à l'autre. (Je demande pardon de parler si souvent de moi, mais il le faut bien, puisque nos vies ont été si unies, et, pour ainsi dire, si entrelacées). Dans nos interminables causeries nous étions toujours d'accord sur tous les points. Nos impressions étaient toujours pareilles. On eût dit deux instruments à l'unisson. Jamais il n'y eut plus d'harmonie entre deux frères, même entre deux frères jumeaux. Et, pendant trente années, il en a toujours été ainsi. Une seule question a pu nous diviser, mais une question d'ordre purement littéraire. Magen, qui souhaitait plus de succès à mes travaux qu'à ses propres travaux, me reprochait d'écrire trop vite et insistait pour qu'une sage lenteur succédât définitivement à une fougueuse précipitation. Il me rappelait souvent le vers du grand critique, du grand poète :

. . « Polissez-le sans cesse et le repolissez. »

Moi, je soutenais que l'improvisation vaut mieux que le raffinement, et malgré les exhortations de mon cher censeur, je continuais de dire à ma vaillante plume : Allons ! au galop et au petit bonheur ! C'étaient entre nous des luttes épiques qui recommençaient sans cesse et qui étaient les plus amusantes du monde. Il m'identifiait avec un train-éclair et, de mon côté, je l'accusais de ne monter qu'en un train de petite vitesse. Il déclarait que je ne léchais pas assez mes oursons, et moi je prétendais qu'il taillait ses ifs avec la trop minutieuse régularité des jardins de Versailles. Il me comparait au Rhône bouillonnant, dont nous avions si souvent suivi du regard l'impétuosité torrentielle, et je ripostais en le comparant à ces étangs d'Aigues-Mortes, entrevus à notre retour de Provence, dont les eaux calmes, immobiles, étaient argentées par les rayons de la lune et sur lesquelles semblaient endormies les larges fleurs des nénuphars. C'était un perpétuel assaut de plaisanteries et de métaphores, et jamais querelles n'ont été à la fois plus persistantes et plus amicales.

Les années s'écoulaient. Magen, dont la constitution avait toujours été très frêle et qui se comparait lui-même à une pauvre cigale, — l'harmonieuse cigale de Platon, disais-je — vit peu à peu s'ébranler sa santé, mais son activité ne se ralentit pas. Son âme énergique, maîtresse d'un corps épuisé, suffisait toujours à de multiples labeurs. Le combattant restait héroïquement debout sur la brèche. Non seulement il s'occupait avec le zèle d'autrefois de la direction de la Société littéraire, dont il était, depuis 1857, le Secrétaire perpétuel, et de la direction de la *Revue de l'Agenais*, dont les vingt volumes ont en grande partie été rédigés ou revus par lui, mais encore il jouait le rôle le plus considérable dans les nombreuses Commissions qui lui avaient demandé le secours de ses lumières et de son dévouement. Il était partout et partout en pre-

mière ligne : à la Préfecture, à l'Hôtel-de-Ville, au Lycée, etc., Secrétaire du Conseil départemental d'hygiène et de salubrité publiques, il l'était aussi du Comité central d'études contre le phylloxera, où siégeait près de lui un de ses grands amis, qui est aussi mon grand ami, M. Prosper de Lafitte, dont le nom est cher aux viticulteurs de la France entière ⁽¹⁾. Toutes ces charges eussent été d'un poids écrasant pour un homme en toute la force de l'âge. Magen, déjà touchant à la vieillesse, les supportait sans la moindre défaillance. Et pourtant ce n'était pas tout encore, car je dois ajouter à cette effrayante énumération les recherches si délicates et si absorbantes du laboratoire, les incessantes corrections d'épreuves si fatigantes à la longue pour la tête et surtout pour les yeux, les exigences d'une correspondance très éten-

(1) Je garderai toujours le souvenir d'une visite que nous fîmes tous les trois au vignoble de M^{lle} Gonin, voisin de mon habitation des champs. Je me sentais heureux d'être auprès de ces hommes de bien dont la conversation, roulant sur des idées d'amélioration et de progrès, avait une chaleur communicative. Que de bons moments il m'est aussi arrivé de passer, en compagnie de Magen, dans la riche bibliothèque de M^{lle} Gonin, où j'ai eu le plaisir d'introduire tant d'autres éminents bibliophiles, doublés d'éminents bibliographes : M. Louis Audiat, le conservateur de la bibliothèque de Saintes et l'historien des origines de l'imprimerie en Saintonge, M. Emile Picot, que sa *Bibliographie Cornélienne* et son *Catalogue de la bibliothèque du baron James de Rothschild*, pour parler seulement de ses deux principaux ouvrages, mettent hors de pair, M. Henri Stein, qui, jeune encore, a déjà toutes les vastes et solides connaissances d'un vétéran, enfin M^{lle} Marie Pellechet, à qui ses beaux travaux sur les livres liturgiques et les incunables ont valu une célébrité européenne. Pour le vignoble comme pour la bibliothèque de M^{lle} Gonin, qu'il me soit permis de renvoyer à mes deux notices spéciales publiées dans la présente *Revue* en 1883 et en 1885. Je ne renvoie pas aux tirages à part qui en ont été faits, car ils sont totalement épuisés et on les classe depuis longtemps parmi les *merles blancs* de la librairie.

due et qui embrassait les sujets les plus divers, parfois les plus arides. C'était avec une crainte mêlée d'admiration que nous regardions se dépenser et se sacrifier ainsi notre maître et notre modèle. En vain, de concert avec sa chère famille, nous voulions l'arrêter dans sa course imprudente, haletante. Il était de ceux qui vont jusqu'au bout et qui répondent aux alarmes de l'amitié par le mot fameux : « N'aurons-nous donc pas toute l'Eternité pour nous reposer ? » Cet homme, au courage inébranlable et dont la volonté semblait faite d'airain, nous émerveilla et nous désespéra tout à la fois quand, de plus en plus affaibli par l'âge et par la souffrance, il osa entreprendre un travail très difficile et de très longue haleine, la publication du *Registre des Jurades d'Agen* (de 1344 à 1354). C'est en préparant cet ouvrage, dont les sept ou huit premières feuilles sont déjà tirées ⁽¹⁾, que l'indomptable lutteur fut terrassé par l'aggravation soudaine de sa maladie. C'était tomber au champ d'honneur. Il mourut le 3 octobre, à onze heures du soir, avec toute la sérénité du croyant et du sage, gardant jusqu'au dernier moment sa belle intelligence, souriant à sa femme, à sa fille, qui l'avaient toujours enveloppé d'une si

(1) M. Tholin, aidé de M. O. Fallières, président actuel de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen, se charge d'achever la préparation déjà si avancée du plus ancien registre des archives municipales. C'est en tête de ce volume in-4° qu'à côté du portrait de Magen sera placée la notice détaillée dont j'ai parlé dans la première de mes notes. Le dernier ouvrage de notre ami aura ainsi été consacré à sa ville natale qu'il aimait comme une seconde mère. Rappelons ici que M. Tholin a été quelquefois déjà le collaborateur de Magen. Ces deux érudits, si dignes l'un de l'autre, ont publié ensemble : *Archives Municipales d'Agen. Chartes 1189-1328* (1876, in-4°); *Trois diplômes d'honneur du iv^e siècle* (1881, grand in-8°). Extrait de la *Revue Archéologique*; *la Place de la Halle à Agen* (1882, grand in-8°).

douce atmosphère de tendresse et de dévouement ⁽¹⁾, et à son excellent médecin et non moins excellent ami, M. le docteur Goux, qui, dans ses soins de chaque instant, avait employé, pour le soulager, toutes les ressources de son art et de son affection.

Quand on m'a décrit la fermeté avec laquelle Magen a vu venir la mort, je n'en ai pas été surpris, car je me suis aussitôt rappelé une soirée d'été que nous passâmes ensemble, il y a quelques années, là même où je retrace l'histoire de nos relations. Il s'était livré, dans les bois qui font à mon ermitage une verdoyante demi-ceinture, aux joies toujours nouvelles pour lui de l'herborisation. Un peu fatigué, il voulut s'asseoir sur un tronc d'arbre renversé. Je le vois encore, tenant une grosse touffe de plantes odorantes, assis auprès de moi. Nous contemplâmes quelque temps en silence le ciel où, comme d'innombrables fleurs d'or, les constellations brillaient du plus vif éclat, puis, inspiré par les splendeurs de ces champs de l'infini qui racontent si éloquemment la gloire du Créateur (*enarrant gloriam Dei*), il s'éleva aux plus hautes considérations sur la destinée de l'homme, sur

⁽¹⁾ Par une gracieuse coïncidence, ce que j'ai dit de Mesdames Jules et René Delpit (pages 7 et 8 de la notice déjà citée), s'applique avec une entière exactitude à Madame Magen et à Madame Azéma. Ce n'est pas seulement autour de mes deux vieux amis qu'il y avait de touchantes ressemblances; c'était aussi entre eux. Outre qu'ils possédaient l'un et l'autre au suprême degré la bonté et la loyauté, ils avaient encore les mêmes goûts, les mêmes habitudes. Également intrépides travailleurs, ils étaient également fervents bibliophiles et collectionneurs, avec une passion particulière pour les gravures. On pourrait sur bien des points indiquer d'autres frappants rapprochements. Je me contenterai d'ajouter que si chacun d'eux était, l'un à Agen, l'autre à Bordeaux, le commandant du *bataillon sacré* des érudits, chacun d'eux aussi était l'aimable protecteur des débutants, des novices, et s'efforçait sans cesse d'attirer à la ruche le plus grand nombre possible de jeunes et actives abeilles.

l'immortalité de l'âme, sur la perpétuité, au-delà du tombeau, des affections d'ici-bas. D'une parole émue et pénétrante il disait son espoir dans la bonté paternelle de Dieu, dans le pardon accordé, en faveur de ceux qui ont été très bons, à ceux qui ne l'ont pas été assez. Il lui semblait que les mérites surabondants se versaient, comme une rosée bienfaisante, régénératrice, sur les têtes plus ou moins coupables. C'était comme une sorte d'universel rachat des tristes égarements des uns par les purifiantes et vivifiantes vertus des autres. En l'entendant développer ces idées de si grande envergure et où la solennelle question des fins de l'homme était envisagée avec toute l'imagination d'un poète et toute la foi d'un chrétien, je me disais — (*Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu*) — que celui qui avait si purement vécu trouverait la mort douce et qu'il la saluerait comme la rayonnante aurore d'un éternel jour de fête.

Oui, l'homme qui depuis son enfance, n'avait jamais cessé d'obéir à la plus impérieuse des lois divines formulée en ces deux mots qui donnent la parfaite solution de tous les problèmes politiques et sociaux : « Aimez-vous les uns les autres, » cet homme a déjà reçu la récompense promise aux justes, *le rafraîchissement, la lumière et la paix* qui durent toujours. Mais je voudrais aussi pour sa mémoire les manifestations de notre reconnaissance. Lui qui a rendu à son département, à sa ville natale, tant de services gratuits, lui qui a mis autant de zèle que de désintéressement à s'occuper, toute sa vie, des intérêts de l'Agriculture, de l'Hygiène, de l'Instruction publique, lui qui a usé ses forces pour augmenter la prospérité et la bonne renommée de toute notre région, lui qui a écrit des pages de si haute valeur sur l'histoire d'Agen depuis le Moyen-Age jusqu'à l'époque contemporaine, lui qui a peint avec tant de coloris et de relief les personnages diversement célèbres de notre chère petite province (Jules-César Scaliger, Rangouze, le docteur

de Laffore, Labrunie, J.-B. Pérès, Ducondut, Samazeuilh, Bartayrès, Fr. Philon, Proché, Jasmin, Jasmin surtout dans l'éloge duquel il s'était surpassé, égalant presque en sa prose élégante l'attrait des chants du Cygne de l'Agenais ⁽¹⁾, il a été victime d'une ingratitude inqualifiable : il est mort sans avoir été nommé chevalier de la Légion d'honneur, titre que nul pourtant, dans l'ordre civil, ne mérita jamais plus que lui. Le jour où, plus heureux que mon *frère aîné*, j'obtins la Croix, je répondis à ses compliments par une protestation dont l'éclatante sincérité le toucha jusqu'à l'attendrissement : — « C'est vous, lui dis-je, qu'on aurait dû décorer avant moi, et je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous céder mon ruban rouge. » Il faut que nous, ses concitoyens et ses amis, nous si fiers de lui, nous réparions une immense injustice. Il faut que le parfait citoyen et le parfait travailleur soit vengé dans la mort, de l'injurieux oubli où le monde officiel l'a laissé, pendant sa vie. Je propose, certain d'entraîner sur mes pas une foule généreuse, la même foule qui le jour des funérailles, a fait à mon vieil ami un cortège si pieux et si imposant ⁽²⁾, d'affec-

(1) J'ai cherché à compléter l'œuvre biographico-agenaise de mon devancier en m'occupant, à la vive et sûre lueur de documents authentiques inédits, tour à tour de Joseph Scaliger, de Florimond de Raymond, du maréchal d'Estrades, du ministre Claude, du conseiller Sarrau, de Jean de Silhon, de l'abbé J. J. Boileau, du Père Combefis, des deux frères Malvin de Montazet (l'archevêque-académicien et le lieutenant-général-diplomate), etc. Je continuerai ces travaux complémentaires (*Impar congressus Achilli*) en publiant la correspondance de Lacépède, de Lacuée de Cessac, de Labrunie, avec Saint-Amans et celle du chroniqueur Proché, avec mon grand-père, Jean-Pierre Tamizey de Larroque, ancien officier de cavalerie et ancien maire de Gontaud.

(2) En dehors d'Agen, combien, soit dans le département, soit dans le reste de la France, nous trouverions d'adhésions empressées si j'en juge par les lettres débordantes de sympathies et de regrets qui m'ont été adressées de toutes parts et au nombre desquelles je citerai

ter le produit d'une souscription ouverte par la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen, à l'érection d'un buste de Magen dans ce Musée dont il fut un des créateurs, des organisateurs, et dont il ne cessa jamais de favoriser l'accroissement, soit par ses dons personnels, soit par sa féconde propagande ⁽¹⁾. On pourrait graver sur le piédestal, entre autres inscriptions commémoratives, cette phrase de la dédicace des *Lettres inédites de quelques hommes célèbres de*

en premier rang celles de M. Louis Audiat, l'éloquent biographe de notre Bernard Palissy, de M. Léon de Berluc Perussis, un de mes meilleurs amis méridionaux, tout semblable à Magen par la chaleur de ses sentiments, la finesse de son esprit et son savoir encyclopédique, de M. G. Clément-Simon, un des plus savants de tous les travailleurs du Limousin, qui, étant avocat général à la Cour d'Agen, avait tant apprécié Magen, de M. Léonce Couture dont mon ami et moi, égaux admirateurs de son grand mérite voilé de modestie, nous disions souvent à tour de rôle :

Moi je suis de l'avis de monsieur le Doyen,

de M^{lle} Gonin, pour qui la reconnaissance, loin d'être un lourd fardeau, comme pour tant d'autres, est une joyeuse fête au cœur, de M. Lucien Massip, le consciencieux historien de Cancon, qui aimait doublement son double confrère, etc.

(1) Magen contribua beaucoup par sa puissante autant que légitime influence à l'acquisition de la magnifique collection minéralogique (payée 20,000 francs) de son ami Ludomir Combes, sur lequel il a écrit une notice nécrologique qui est une des plus précieuses perles de son écrin. (Agen, 1893, grand in-8° de 15 pages). Il ne contribua pas moins à l'acquisition de la statue gallo-romaine quelque peu flattée par ceux qui ont cru reconnaître en elle une Vénus. Je fus un des premiers à présenter mes hommages d'archéologue à la statue malheureusement décapitée, ayant accompagné mon ami chez le paysan des environs du Mas qui avait découvert ce magnifique morceau de sculpture en faisant un transport de terre, ce qui doit encourager les cultivateurs à bien remuer leurs champs, puisque les coups de pioche peuvent amener à la surface du sol un objet antique d'une valeur de quatre mille francs.

l'Agenais, dédicace qui fut l'occasion d'une de ses dernières joies et qui, hélas ! devait être un funèbre adieu :

A

ADOLPHE MAGEN

QUI PENDANT PLUS D'UN DEMI-SIÈCLE

SE CONSACRA TOUT ENTIER

A NOTRE CHER AGENAIS.

Un buste ne suffirait pas : je demande plus encore qu'un hommage *intérieur* ; j'ambitionne pour mon ami un hommage *extérieur*, plus en vue, et, pour ainsi dire, plus public, l'hommage que les villes décernent à leurs grands citoyens : le nom donné à une rue et rappelant sans cesse et à jamais aux passants qu'ils doivent s'incliner devant une pure et noble réputation. Je disais récemment à propos d'un ingénieur du siècle dernier qui fut pour Agen ce que l'ingénieur Alphand a été, de nos jours, pour Paris : « Il (Antoine-François Lomet, baron des Foucaux) séjourna pendant plusieurs années dans cette ville qui lui dut de nombreux travaux d'embellissement et qui aurait bien fait de donner son nom à quelqu'une de ses nouvelles rues, de préférence à tels et tels noms prétentieux qui ne rappellent aucun service rendu à la petite capitale de l'Agenais ⁽¹⁾ ». La maison

⁽¹⁾ *Lettres inédites de Ramond, Strasbourgeois, membre de l'Institut, surnommé le peintre des Pyrénées*, (Toulouse, 1893, p. 23). Il m'est doux de constater que les dernières pages insérées par Magen dans le Recueil périodique qu'il dirigeait si bien ont été une analyse de ma plaquette (*Ramond de Carbonnières et Boudon de Saint-Amans à propos de lettres inédites*, etc., Agen, 1893, brochure de 16 pages, grand in-8°). M. Jules Andrieu, dans l'article nécrologique déjà cité et qui est si complet en sa brièveté, a particulièrement loué ce compte-rendu, tout fleuri des souvenirs personnels de l'aimable critique. Le presque impeccable bibliographe a oublié de mentionner une autre toute petite publication de notre ami commun, extraite, comme la précédente, de la livraison de mai-juin 1893 de la *Revue de l'Age-*

où Magen a rendu sa belle âme à Dieu est située dans une rue dont le nom est banal (on trouve partout des rues de Rome) et dont rien ne justifie l'application à la voie ouverte sur les terrains de Malconte. Le Conseil municipal de la ville d'Agen, devenant l'interprète du respect et de la reconnaissance de tous, s'honorerait en décidant à l'unanimité que la rue de Rome portera désormais le nom de l'homme en qui l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer : l'éclat du talent ou la hauteur du caractère.

PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE.

Pavillon Peiresc, près Gontaud, le jour des Morts 1893.

nais : Histoire de la ville et de la baronnie de Sainte-Bazille, par M. l'abbé Alis (grand in-8° de 8 pages. Tirage à part à 12 exemplaires). Magen a d'une main tremblante (*deficiente manu*) écrit en tête de l'exemplaire qui m'était destiné : *Amicus amicissimus*. En cette signature si affectueuse se concentraient ses sentiments suprêmes, comme d'un feu qui va s'éteindre jaillit une plus vive gerbe de flammes.

LES TOLOSATES

ET

LES BITURIGES VIVISCI

Dans un mémoire à publier bientôt par la *Revue des Pyrénées*, j'ai étudié en détail *Les Convenae et les Consoranni*, peuples de la Province romaine, annexés sous Auguste à l'Aquitaine, alors étendue aussi par ce prince de la Garonne à la Loire. Le numéro de mars-avril 1893 de la *Revue de l'Agenais*, contient une autre étude par moi consacrée aux *Nitiobriges* (Agenais primitif), nation comprise dans la Celtique au temps de la Gaule autonome. Ici, je voudrais traiter des *Tolosates* (Toulousain primitif) et des *Bituriges Vivisci* (Bordelais). Les premiers appartinrent d'abord à la Province romaine, et puis à la Première Narbonnaise. Les seconds furent englobés d'abord dans la Celtique, ensuite dans l'Aquitaine augustale, et finalement dans la Seconde Aquitaine du Bas-Empire.

Grâce à cet ensemble de recherches partielles, je me trouverai avoir traité tout un sujet que j'aurais voulu étudier dans un travail unique, sous le titre d'*Amorces de la Province romaine et de la Celtique avec l'Aquitaine autonome*. Les Directeurs de Revues, soit dit sans reproche, en ont autrement décidé. Mais, avec ces explications, le lecteur pourra rétablir sans peine l'économie de tout le mémoire projeté.

SECTION I.

LES TOLOSATES.

§ I. DÉNOMINATION DES TOLOSATES ET DE LEUR CHEF-LIEU TOLOSA, D'APRÈS LES TEXTES ANTIQUES. — *Tolosates*, substantif féminin. Cicer. Fonteï.,

8 ; Caesar, *Bell. Gall.*, III, 20 ; Ammian. Marcell., *Rer. gest.*, XV, 11 ; Itin. Auton. ; Vas. Apollin. ; Tab. Peutling. — *Tolosa Tectosagum*, Pomp. Mela, *De sit. orb.* II, 5. *Tolosa Palladia*, Martial., *Epigr.* IX, 100, *carm.* 17 ; Auson, *Parental.*, *carm.* 3 ; Id. *Profess.*, *carm.* 17. *Tolosa quincuplex*, Auson., *Epist.* XXIV. — *Oppidum Tolosatium*, Aul. Gell., *Noct. Attic.*, III, 9. — *Civitas Tolosatium*, *Not. Prov.* — πόλις Τολῶσσα, Strab. *Geogr.*, IV, 11, 13, 14. — Τολῶσα πολωνία, Ptolem. *Geogr.*, II, 10. Τολόσσα, Dio Cass. *Hist. Rom.*, XXXVIII, 32.

Les Toulousains. — *Tolosates*, Caes. *Bell. Gall.*, I, 10 ; VIII, 7. — *Tolosani Tectosagum, Aquitaniae contermini*. Plin. *Nat. Histor.*, III, 5 (4).

Toulousain, adjectif. — *Tolosas, atis, (caseus)*. Martial. *Epigr.* IX, 32. — *Tolosensis, e (lacus)*. Justin., *Hist.*, xxxiii, 3. — *Tolosanus, a, um (aurum)*, l'or pris à Toulouse par le consul Q. Servilius, Cicer. *Nat. Deor.*, III, 30 ; Aul. Gell., *Noct. Attic.*, 3, 9, 7, sq ; Justin., *Hist.*, 32, 3.

Sur une des monnaies décrites par Goltz dans son *Thesaurus*, publié en 1575, on lit : COL. TOLOSA (*nummus*) GALBAE. Mais Eckhel a prouvé que cette monnaie a été inventée par Goltz, reconnu plusieurs fois faussaire¹. Le titre de colonie donné à Toulouse par Ptolémée doit être considéré comme purement honorifique.

On connaît l'inscription de Q. Rufus rapportée par Herzog (*Gall. Narb. hist.*, app. *epigr.*, p. 55), et Lebègue (*Inscr. Narb.*, n° 42) : ΠΑΣΑΙΣ ΤΕΙΜΑΙΣ ΕΝ ΤΗ / ΠΑΤΡΙΔΙ ΤΟΛΩΣΗ ΤΕΤΙΜΗΜΕ / ΝΟΝ.

L'épigraphie nous apprend que Toulouse était inscrite dans la tribu Voltinia, et qu'elle avait pour magistrats, des questeurs, des édiles et des quattuorvirs : « C. CORNELIO. C. F. VO... / TAVRO TOLOSEN / SI (Gruter, p. 1093, n° 5... F VOLT / ... QVAESTOR. AD / IIIVIR. SIBI. ET (Sacaze, *Inscr. antiques des Pyrénées*, 20, et non 16, indication fausse maintenue par l'éditeur)². Une borne milliaire porte *Civitate Tolosa*.

« Dans la Notice des provinces, Toulouse figure au nombre des cités de la provincia Narbonensis I^a : civitas Tolosatium ou Tholosatium, id est Tolosa ; Tolosatium (Guérard, p. 30, note IV)³. »

¹ ECKEL, *Doctr. numm. veter. prolegom.*, I, 22.

² SACAZE, *Inscriptions antiques des Pyrénées*, p. 51-53.

³ Id. *Ibid.*, n° 37.

§ II. ÉTENDUE DU TERRITOIRE DES TOLOSATES. — Il est très généralement admis que les *Tolosates* et la *civitas Tolosatium* débordaient sur la rive gauche de la Garonne. Contre cette doctrine, je ne vois pas d'objection sérieuse. Est-ce à dire pour cela que la partie occidentale du diocèse primitif de Toulouse doive être considérée comme représentant exactement une portion de la ligne divisoire de la Province romaine et de l'Aquitaine autonome? Je me garderais bien de l'affirmer, après et d'après divers érudits. On ne saurait nier, en effet, que, durant le haut moyen-âge et les premiers siècles de la période féodale, Toulouse fut le siège d'influences politiques telles que les limites du diocèse de ce nom, et celles du Pays Toulousain, pûrent en être ou moins modifiées. Mais ce sont là des faits trop complexes pour être étudiés dans le présent mémoire avec le soin et l'étendue qu'ils réclament. Ceci dit, tâchons de déterminer approximativement le territoire des *Tolosates*.

Selon la théorie courante, ce territoire serait représenté par la *civitas Tolosatium* du Bas-Empire, et par le diocèse primitif de Toulouse. Il importe donc de signaler, à ce point de vue spécial, tous les démembrements connus de cette circonscription ecclésiastique. Mais je dois auparavant noter certains faits d'un intérêt véritable.

Jusqu'en 1317, le diocèse dont s'agit fit partie de la Province ecclésiastique de Narbonne. Suivant l'usage, cet évêché se divisait en un certain nombre d'archidiaconés, dont un était régi, en 859, par un certain Erimannus¹. En 1077, le nombre des archidiaconés du diocèse de Toulouse reste encore indéterminé. Le chapitre était alors en pleine décadence, et les dignités ecclésiastiques appartenaient à des clercs indépendants. Pour remédier à cet état de choses, l'évêque Isarn rétablit les dignités canonicales (prévôté, décanie, sacristainie, etc.), et il y joignit les revenus de deux archidiaconés, celui d'Agarnaguez (*archidiaconatus Agarnagensis*), et un autre, dit de Bernard Francon, qui s'étendait de la Porte Narbonnaise au terroir de Carcassonne². Ainsi, voilà déjà deux archidiaconés de connus. En 1093, celui du nord, ou de Villelongue, fut restitué par l'archevêque Isarn à l'abbaye de Saint-Sernin³. Une bulle d'Alexandre III, datée de 1162,

¹ *Hist. Gén. de Languedoc*, (édition Privat), tome II, *Preuves*, col. 313.

² *Hist. Gén. de Languedoc*, V, c. 628.

³ DOUAIS, *Cartul. de Saint-Sernin*, p. 4-5.

en signale quatre : 1° Celui qui commence à la Porte Narbonnaise et finit au diocèse de Carcassonne ; 2° *Archidiaconatus Vetimorrensis* ; 3° *Ultra Garumnam* (rive gauche) ; 4° *Brahai* aujourd'hui Brax (Haute-Garonne)¹. Dans une charte de 1125 est mentionné l'*archidiaconatus de Galderio* (Gaudies, Ariège)². Dans un document de 1205, il est question d'un archidiacre du même diocèse, résidant à Villemur-sur-Tarn, et dont le titre s'est conservé jusqu'au xvi^e siècle. Une charte de 1224 nous en signale quatre autres : *Ulmensis*, *Gimonensis*, *Veterismoresii*, et *Lesatensis*³.

En 1295, une bulle du pape Boniface VIII démembra du diocèse de Toulouse la partie méridionale, qui forma celui de Pamiers⁴. Vingt-deux ans plus tard (1317) un autre Pape, Jean XXII, érigea Toulouse en archevêché, dont les diocèses suffragants furent créés vers la même date, savoir : Montauban, Mirepoix, Saint-Papoul, Lombez, Lavaur, et Rieux. Les limites de l'évêché de Pamiers, furent alors modifiées. Toutes ces circonscriptions épiscopales naquirent aux dépens de l'évêché primitif de Toulouse, moins le diocèse de Montauban, qui lui emprunta seulement les paroisses sises sur la rive gauche du Tarn, tandis que toutes les autres fut enlevées à la portion du diocèse de Cahors sur la droite de cette rivière.

Un pouillé de 1317, signale, dans le diocèse de Toulouse ainsi réduit, l'existence de sept archidiacres : 1° *Archidiaconus Villelonge*, nom primitif de Castelsarrasin, au nord du nouvel archevêché, sur les limites du Quercy ; 2° *Archidiaconus Savensis*, désignant le même district que l'*archidiaconatus Savensis* de 1284, et comprenant basse vallée de la Save ; 3° *Archidiaconus Veterismoresii*, le même que celui de 1162, situé très probablement sur les confins de l'Albigéois et du Toulousain, et qui devait former incessamment le nouveau diocèse de Lavaur ; 4° *Archidiaconus Letasensis*, dont le siège était à Lézat ; 5° *Archidiaconus Lantarensis*, chef-lieu Lanta ; 6° *Archidiaconus Villemuri*, chef-lieu Villemur, sur le Tarn ; 7° *Archidiaconus Ulmensis*, sis à l'est de Foix, dans les cantons actuels de Lavelanet et de Mirepoix.

Dès 1110, il y avait un archiprêtre de Toulouse. Il est encore

¹ *Histoire générale de Languedoc*, V, c. 1,250.

² *Gall. Christ.*, XIII, *Instr.*, C. 231.

³ *Gall. Christ.*, XIII, *Instr.*, col. 264.

⁴ *Gall. Christ.*, XIII, *Instr. eccl. Appamiensis*, col 98-99.

mentionné un autre en 1196¹. Un peu plus tard, de 1243 à 1249, on trouve un archiprêtre de Rieux². Le diocèse dont s'agit se partageait donc alors en archiprêtres. Le pouillé dressé après la délimitation de Jean XXII indique les six archiprêtres de Gardouch, de Caraman, de Verfeil, de Montastruc, de l'Herm, et de Grenade. Ils existaient encore au XVIII^e siècle.

En 1317, le pape Jean XXII érigea Toulouse en archevêché³. Cette ville devint ainsi, je le répète, la métropole d'une province ecclésiastique comprenant les évêchés de Pamiers, de Rieux, de Lombez, de Montauban, de Saint Papoul, de Lavaur, et de Mirepoix, plus le diocèse désormais fort réduit de Toulouse. En effet, tous les autres furent alors érigés entièrement à ses dépens, sauf celui de Montauban, à la formation duquel, ainsi que j'ai déjà dit, il contribua seulement pour le territoire situé sur la rive gauche du Tarn, tandis que celui de la rive droite fut démembre de l'évêché de Cahors.

Le diocèse de Pamiers, je l'ai déjà constaté, fut créé en 1295, aux dépens de celui de Toulouse, par le Pape Boniface VIII. Il englobait toute la partie méridionale de l'évêché primitif. Plus tard, Jean XXII démembra celui de Pamiers, comme celui de Toulouse. Mais aucune bulle de délimitation ne nous montre le diocèse de Pamiers ainsi réduit. Il faut nous contenter d'une liste des décimes de 1518⁴, où les paroisses se partagent entre les deux archiprêtres d'Ax et de Montaut.

L'Évêché de Rieux fut délimité par une bulle du 22 février 1318⁵, attribuant à cette circonscription le Volvestre, le Daumazan, et la partie méridionale du diocèse de Toulouse sise entre ceux de Couserans, de Comminges, de Pamiers, et de Lombez. L'acte de délimitation énumère cent quarante-quatre paroisses ou prieurés. Au siècle passé, ce chiffre était réduit à cent huit. En 1516, le diocèse de Rieux se divisait en deux archidiaconés, Montesquieu-Volvestre, et Savès, et en trois archiprêtres ayant leurs sièges à Latrappe, Carla-

¹ *Gall. Christ.*, XIII. Instr. cc. 15 et 26.

² TEULET, *Layettes*, t. II, pp. 496, 553; t. III, p. 88.

³ *Gallia Christ.*, XIII Instr. eccl. Tolosanæ, col. 55-58. *Hist. Gén. de Languedoc*, I. XXIV, c. LIV et LV.

⁴ *Arch. Nation.*, G⁸, I. f^{os} 327-332.

⁵ *Bibl. Nation. Ms. lat.* 4114, f^{os} 22-24.

le Comte et Le Fousseret¹. Un document du XVIII^e siècle compose cet évêché des archiprêtres de Rieux, de Fousseret ou La Plaine, d'Attrappe (ou Lattrappe) dit aussi de Terrefort avec annexe de Bax, du Carla ou de la Montagne².

Le nouvel évêché de Lombez, sis à l'ouest du diocèse de Toulouse, et contigu à celui d'Auch, toujours du côté de l'ouest, fut délimité par une bulle du 22 février 1318³. Le Pape Jean XXII lui donna toute la partie de l'ancien Toulousain située à l'ouest de la Garonne et du bassin de la Save, autrement dit de l'ancien Savès. Ladite bulle énumère environ quatre-vingt-cinq paroisses, sans mention d'archidiaconés ou d'archiprêtres. Au siècle passé, le chiffre de ces paroisses s'élevait à quatre-vingt-dix-sept. Les documents de cette époque nous le montrent le diocèse de Lombez divisé en *Haut-District*, *Bas-District*, *District de Gimont*, *District de Boulogne*, et *District de Rieumes*⁴.

L'évêché de Montauban confrontait vers l'ouest à celui de Lectoure (province ecclésiastique d'Auch), et à l'évêché primitif d'Agen (province ecclésiastique de Bordeaux). Nous savons que ce dernier, perdit, en 1317, tout le territoire qu'il possédait auparavant sur la rive gauche de la Garonne, et qui forma dorénavant le diocèse de Condom.

Celui de Montauban fut délimité par une bulle du 22 février 1318, où sont nommées environ cent cinq paroisses⁵, sans mention d'archidiaconés ni d'archiprêtres. Au siècle passé, le chiffre de ces paroisses était descendu, paraît-il, à quatre-vingt-trois ou quatre-vingt-quatre⁶.

A une époque peu reculée, nous trouvons le diocèse de Montauban divisé en trois parties, savoir: 1^o le Diocèse-Haut comprenant l'archiprêtré de Roquemaure, qui englobait toutes les églises situées sur la rive droite du Tarn, et dont un des chanoines de la cathé-

¹ *Arch. Nation.*, G⁴, t. I. p. 359-363.

² *Statuts et règlements du Diocèse de Rieux*, etc. publiés en 1651.

³ *Bibl. Nat. Ms. Lat.* 4114, f^o 24.

⁴ BLADÉ, *Dépendances des provinces ecclésiastiques de Toulouse et de Bordeaux dans la région cis-garonnaise*, art. de la *Revue de Gascogne* de 1864, p. 557-560.

⁵ *Gall. Christ.*, XIII, Instr., c. 205-207.

⁶ MOULENCQ, *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne*, I. 2 et 3.

drale était ordinairement titulaire ; 2° le Diocèse-Bas, composé des paroisses situées entre le Tarn et la Garonne ; 3° l'archiprêtré de Beaumont, dans le ressort duquel se trouvaient toutes les paroisses placées sur la rive gauche de la Garonne. Mais il ne faudrait pas s'y tromper. Ces divisions, établies dans le but d'indiquer la position des églises, demeuraient sans objet au point de vue de l'administration religieuse. L'archiprêtre de Roquemaure n'y résidait jamais, bien qu'il y jouit de certains revenus attachés à son bénéfice. Celui de Beaumont était le curé de cette ville. L'un et l'autre n'avaient d'autorité que sur les prêtres de leur ressort. Leur titre était donc à peu près nominal, le pouvoir demeurant à l'évêque et à ses vicaires-généraux¹. Le 9 janvier 1476, nous trouvons un archiprêtre de Roquemaure, Guillaume Pellegrini, bachelier-ès-lois, juge-mage du Quercy². L'archiprêtré de Beaumont existait donc à la même époque, bien qu'il n'en soit fait mention que plus tard, dans les documents bien connus. On sait que Beaumont était une bastide fondée en 1275, dans la jugerie ou judicature de Verdun, diocèse et sénéchaussée de Toulouse, par Eustache de Beaumarchez, sénéchal du roi de France, et par l'abbé de Belleperche. L'origine de cette bastide est donc antérieure à la création du diocèse de Montauban, et à plus forte raison à sa division en trois archiprêtrés. Pour le XVIII^e siècle, il existe une carte gravée de l'évêché³, dont les indications sont bien préférables à celles du pouillé d'Ail-liot.

Par une bulle du 22 février 1318, le Pape Jean XXII traça les limites du diocèse de Saint-Papoul, et lui assigna environ quarante-cinq paroisses dans l'ancien diocèse de Toulouse, c'est-à-dire dans la portion qui s'étendait au sud-ouest, vers l'évêché de Carcassonne. La bulle est perdue. Mais nous pouvons y suppléer par une sorte de pouillé du diocèse de Saint-Papoul, datant pour le moins de la fin du

¹ MOULENCQ, *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne*, I, 8.

² MOULENCQ, *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne*, I, 138. Moulenq se réfère, sur ce point, aux *Arch. dép. de Tarn-et-Garonne*, G. 44, fol. 95 r°. La référence est fautive. Mais je tiens la constatation pour vraie.

³ *Carte du diocèse de Montauban*, s. l. n. d. BOURGOIN *scripsit*, ALDRINGE *sculpsit*. Cf. BLADÉ, *Dépendances des provinces ecclésiastiques de Toulouse et de Bordeaux dans la région cis-garonnaise*, art. de la *Revue de Gascogne* de 1864, p. 560-562.

xiv^e siècle, et copié dans un cartulaire de l'archevêché de Toulouse¹. Ce document a été publié par M. Molinier². On n'y relève aucun nom d'archidiaconé ni d'archiprêtré.

Le diocèse de Lavaur fut créé par Jean XXII, en même temps que celui de Mirepoix, après ceux de Rieux, de Montauban et de Lombez. La bulle de délimitation porte la date du 22 février 1318³. Le Pape y déclare avoir déjà détaché de l'archevêché de Toulouse quatre nouveaux évêchés. Et comme ledit archevêché se trouve encore, malgré ces démembrements, avoir près de 20,000 livres de revenu, le Pape, voulant les réduire à 10.000, crée, à Lavaur et à Mirepoix, deux nouveaux évêchés suffragants de l'archevêché de Toulouse. Pour le diocèse de Lavaur, la bulle de délimitation indique quatre-vingt-sept paroisses. La *Procuratio integra diocesis Vau-rensensis*, publiée par M. Molinier⁴, en énumère soixante-cinq, sans mention d'archidiaconés ni d'archiprêtres.

J'ai déjà dit que le diocèse de Mirepoix fut créé en même temps que celui de Rieux, par une bulle du 22 février 1318⁵. Elle n'indique qu'une centaine de paroisses. Au xviii^e siècle, le nombre de ces paroisses s'élevait à cent cinquante-quatre. Les auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc* font remarquer à bon droit⁶ que la majeure partie de l'évêché de Mirepoix fut composée de localités englobées en 1296 par le pape Boniface VIII dans le diocèse de Pamiers. Ainsi, le Pape Jean XXII démembra non seulement le diocèse de Toulouse, mais aussi celui de Pamiers. La bulle de 1318 nous informe qu'une portion des paroisses attribuée au diocèse de Mirepoix dépendait de l'ancien archiprêtré de Revel. D'autres textes nous apprennent que la majeure partie du nouveau diocèse avait fait partie de l'archiprêtré d'Olmès.

Tels sont les démembrements du diocèse primitif de Toulouse, dont le territoire représentait, selon la théorie courante, la *civitas Tolosatium* du Bas-Empire. Pour ce municipale je ne trouve, dans les do-

¹ Arch. de la Haute-Garonne, archevêché, T. 33, f^o 8.

² Hist. Génér. de Languedoc, (édit. Privat), XII, 163-164.

³ Arch. de la Haute-Garonne, archevêché de Toulouse, vol. 33, f^o 7.

⁴ Hist. génér. de Languedoc (édit. Privat), XII, 164.

⁵ Biblioth. Nation., mss. lat. 4114, f^o 15-16.

⁶ Hist. génér. de Languedoc (édit. Privat), IX, 370.

cuments antiques, mention d'aucun pagus ni d'aucun vicus. Mais les textes nous signalent les localités suivantes.

Aquas Siccas, mentionnés dans l'Itinéraire d'Antonin. M. Longnon les place à un kilomètre au nord de Lafitte-Vigordanne (Haute-Garonne)¹.

Bucconis, Itinéraire d'Antonin. Avec grande vraisemblance M. Longnon place ce lieu à l'Isle-Jourdain (Gers)². Non loin de là commence la forêt de Boucone, qui jadis était beaucoup plus vaste.

Cassinomago, Carte de Peutinger. Placé par M. Longnon sur le finage de Gimont (non loin de celui de Garbie, Gers)³.

Elusione, Itinéraire Hiérosolymitain. M. Longnon croit retrouver ce lieu à Font-d'Alzonne, commune de Montferrand (Aude)⁴.

Fines, lieu signalé par la Carte de Peutinger. M. Longnon le place à peu de distance au nord de Bressols (Tarn-et-Garonne)⁵.

Fines (autre), localité inscrite dans l'Itinéraire d'Antonin. M. Longnon croit la retrouver près Le Pesquiès, commune de Ricaud (Aude)⁶.

Vicus Hebromago, Itinéraire Hiérosolymitain. D'après M. Longnon, Bram (Aude)⁷.

Hungunverro, dans l'Itinéraire Hiérosolymitain. D'après M. Longnon, au passage du Marcaou, commune de Gimont (Gers)⁸.

Mutatio ad Iovem, Itinéraire Hiérosolymitain. A Bousquerie, commune de Léguevin (Haute-Garonne), d'après M. Longnon⁹.

Mutatio ad Nonum, Itinéraire Hiérosolymitain. Pontpertuzat (Haute-Garonne), selon M. Longnon¹⁰.

¹ LONGNON, *Atlas hist. de la France*, texte explicatif, 1^{re} livraison, 25.

² *Id. Ibid.*, 1^{re} livraison, 26.

³ *Id. Ibid.*, 1^{re} livraison, 26.

⁴ *Id. Ibid.*, 1^{re} livraison, 28.

⁵ *Id. Ibid.*, 1^{re} livraison, 28.

⁶ *Id. Ibid.*, 1^{re} livraison, 28.

⁷ *Id. Ibid.*, 1^{re} livraison, 28.

⁸ *Id. Ibid.*, 1^{re} livraison, 28.

⁹ *Id. Ibid.*, 1^{re} livraison, 29.

¹⁰ *Id. Ibid.*, 1^{re} livraison, 30.

Mutatio Sostomago, Itinéraire Hiérosolymitain. Castelnaudary (Aude), d'après M. Longnon ¹.

Vernosole, Itinéraire d'Antonin. M. Longnon le place à 2.500 mètres au nord de Saint-Hilaire (Haute-Garonne) ².

Ad Vicesimum, Itinéraire Hiérosolymitain. D'après M. Longnon, l'Hôpital, commune de Villenouvelle (Haute-Garonne) ³.

Ad Vicesimum (autre), Itinéraire Hiérosolymitain. Aujourd'hui Floure (Aude), d'après M. Longnon ⁴.

SECTION II.

LES BITURIGES VIVISCI.

Ici, j'ai hâte de déclarer que cette portion de mon mémoire ne m'a pas coûté de grands efforts. Je n'ai eu guère qu'à profiter des recherches hautement magistrales que M. Camille Julian a données sur les *Bituriges Vivisci* dans ses *Inscriptions romaines de Bordeaux* ⁵. Pourtant, je n'emprunte rien à ce travail sans l'avoir personnellement et rigoureusement contrôlé.

§ I. DÉNOMINATIONS DES BITURIGES VIVISCI ET DE BURDIGALA, LEUR CHEFLIEU, D'APRÈS LES TEXTES ANTIQUES. — *Bituriges cognomine Vivisci*, Plin. Nat. Hist. IV. 19. (33); Inscript. ⁶ — *Vivisca ducens ab origine gentem*,

¹ LONGNON, *Atlas histor de la France*, texte explicatif, 1^{re} livraison, 31.

² *Id. Ibid.*, 1^{re} livraison, 32.

³ *Id. Ibid.*, 1^{re} livraison, 32.

⁴ *Id. Ibid.*, 1^{re} livraison, 32.

⁵ JULLIAN, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, II, 121-169, et passim.

⁶ AVGVSTO SACRVM / ET GENIO CIVITATIS / BITVrigum VIViscorum. JULLIAN, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, I, 1. — IVLius LVPVS CiviS / BITVRIX ViBiscus / DEFunctus ANNorum XXXV / FILius EIVS Ponendum Curavit. JULLIAN, *Id. Ibid.*, I, n° 133. — Diis Manibus / CASTRICIaE NATIONIS / BITVRigis ViViscae / DEFunctae ANnorum V / CASTRENSis / PATer Ponendum Curavit. *Id. Ibid.*, I, n° 222. — A ces trois inscriptions Bordelaises, ajoutons les deux suivantes, conservées au Musée de Langres.

Auson. Mosell., 438. — *Bituricus a*, adject. I, *Biturica vitis*, Colum. 3, 2, 19 ; 7, 1 ; 9, 1 ; 21, 3 et 19 ; Plin. Nat. Hist. 14, 2, 4, n° 3. — Βιτουρίγες ἰόσχοι, Strab. Géogr. IV, 2, 1. Βιτουρίγες οἱ Οὐξίσχοι, - ὧν πόλις - Νουίόμχος - Βουρδιγαλα, Ptolém. Géogr. II, 7, 7. Ptolémée place Bordeaux à 45°30' de latitude et 18° de longitude, calculés d'après le méridien des Iles Fortunées. En réalité, Bordeaux est à 17° de ce méridien, et à 44°50' de longitude.

Le chef-lieu des *Bituriges Vivisci* était *Burdigala* ou *Burdegala* (Bordeaux), Ammian. Marcell. Rer. ges. XV, 28 ; Auson. Ordo nobil. urb. XIV, Init. et V, 8 ; Id. Edyll., Epiced. in patr., v. 4 ; Id. Edyll. X. Mosell., v. 449, etc. ; Eutrop. IX, 10 ; Anton. Itin. ; Inscript.¹ : *Metropolis civitas Burdegalsium*, Not. Prov. Sous le Bas-Empire, Bordeaux était, en effet, la metropole de la Seconde Aquitaine, après

La première est ainsi conçue : D BITVRIX. VI. M / TALIS FILIA. — Voici la seconde : D. M / PRISCA. / BITVRIGIS / LC / FILIA. JULLIAN, *Id. Ibid.*, II, p. 128, note 3. Il y a aussi une inscription de Lyon : L. LENTVLIO / CENSORINO / PICTAVO / OMNIBVS HO / NORIBVS APVD / SVOS FVNCTO / CVRATORI BITurigum / VIVISCORVM / INQVISITORI / TRES PROVIN/CIAE GALLIAE. *Id. Ibid.*, II, p. 515. — Enfin, un certain nombre d'épigraphes mentionnent les *Bituriges*, sans qu'on puisse savoir s'il s'agit des *Bituriges Cubi* (Berry), ou des *Bituriges Vivisci*, savoir : 1° Diplôme militaire concernant la *cohors prima Aquitanorum Biturigum*, daté de l'an 74 ; 2° Diplôme militaire de l'an 30, concernant la *cohors prima Biturigum* ; 3° Dédicace à un *praefectus cohortis primae Biturigum* ; 4° Inscription d'un *praefectus cohortis secundae Biturigum* ; 5° Épitaphe de *Tiberius Claudius Congunctianus*, cavalier de l'*ala secunda Thracum*, et dit *natione Biturix* ; 6° Épitaphe de *Virdomarus*, fils de *Tharton*, ancien cavalier de l'*ala Claudia, domo Biturix* ; 7° Épitaphe de *Faedus, Biturix nationis*, de l'*ala Longina* ; 8° Épitaphe du professeur et poète Biturige *Blasianus*, au Musée de Limoges :

Artis grammatices doctor morumque magister,

Blasianus Biturix Musarum semper amator

Hic iacet aeternae devinctus membra sopore.

9° Dédicace faite à un inconnu par l'ordo *Biturigum*. *Id. Ibid.*, II, 515-516.

¹ D. SEIVS D. F. QVIR / IVVENIS BVRDIGALA / MIL. LEG. III AVG. NEPOTIS / VIX AN. XXXXVI. MIL. AN. XXIII. H. S. E / GISATIA. SEIANA. MAR. BENE DE / SE MERITO. FECIT. Comme on le voit, c'est l'épitaphe d'un légionnaire Bordelais, mort en Afrique, et enterré près de Tebessa. Selon toute vraisemblance, cette inscription est antérieure au règne d'Hadrien, sous lequel les légionnaires de la *IIIa Augusta* quittèrent Tebessa. *Id. Ibid.*, II, p. 514-515.

avoir été comprise, auparavant, dans l'Aquitaine augustale. — *Burdigalo*, Tab. Peutling. — Βουρδιγαλα, Strab. Geogr., IV, 2, 1; Ptolemæ Geogr., II, 7, 7. — *Burdigalenses*, les Bordelais, Sidon. Apollin., IX, Epist. 13. — *Burdigalensis*, *e.* adjectif, Auson. Profess., VIII, IX, X, Init. — *Burdigalus*, *a, um*, adj. Martial. Epigr. 9, 32.

§ II. ÉTENDUE DU TERRITOIRE DES BITURIGES VIVISCI, DE LA CIVITAS BITURIGUM VIVISCORUM DU HAUT-EMPIRE, ET DE LA CIVITAS BURDEGALENSIUM DU BAS-EMPIRE. — César ne parle pas des *Bituriges Vivisci*, que Sanson d'Abbeville¹ identifie bien à tort avec les *Garumni*, mentionnés par le conquérant des Gaules. Pline le Naturaliste, nomme les *Bituriges Vivisci* d'après une source qui semble bien remonter au temps d'Auguste. La Garonne, dit Strabon, coule entre le territoire de ce peuple et celui des *Santones* (Saintonge)². En prenant ce passage à la lettre, il faudrait enlever au territoire des *Bituriges Vivisci* les pays de Bourg, Blaye, Libourne, et Fronsac. Ceux-ci, qui dépendaient à coup sûr de Bordeaux au v^e siècle, n'auraient pas fait, à ce compte, antérieurement partie de la cité des *Bituriges Vivisci*, mais bien de celle des *Santones*. Tel est du moins l'avis de M. Longnon³. J'aime mieux croire, avec M. Jullian « que Strabon a voulu dire que la Garonne, à son embouchure, et là seulement, coule entre les Vivisques et les Santons, et inférer de cela que dès lors le pays des *Medulli* était attribué aux premiers. Un siècle plus tard, Ptolémée, d'accord avec Strabon donnera aux Vivisques *Noviomagus*⁴, qu'on ne peut guère chercher que dans le Médoc.

« Il semblerait résulter tout cela que le territoire primitif des Bituriges Vivisques était limité à ce qui formera plus tard l'archiprêtré de Cernès (moins Belin) sur la rive gauche du fleuve, depuis Bordeaux jusqu'à Langon ; mais qu'il a été immédiatement accru, lors de la constitution des cités de la Gaule, du pays des *Medulli* (Médoc) et des *Belendi* (Belin). — Quant aux plus anciennes destinées des pays qui compléteront le diocèse de Bordeaux au nord de la Garonne, nous les ignorons complètement : il est probable toutefois qu'ils

¹ SANSON D'ABBEVILLE, *Carte des Gaules* (2^e édit.), p. 36.

² STRAB. *Geogr.*, IV, II, 1.

³ LONGNON, *Atlas historique de la France, Texte explicatif*, 1^{re} livraison, 36.

⁴ PTOLEM. *Geogr.* II, VII, 7.

appartenaient aux Vivisques, sinon traditionnellement depuis l'époque gauloise, du moins administrativement dès les temps romains.

« Sous les barbares, nous voyons la *Civitas Burdegalensis* constituée ainsi qu'était le diocèse de Bordeaux au ^{xiii}^e siècle, sauf sur un point. Nous croyons en effet que la ville de Langon faisait partie du diocèse de Bazas, appartenait, au ^v^e siècle, au diocèse de Bordeaux ; nous voyons, en effet, d'après des lettres de saint Paulin, que l'évêque de Bordeaux y faisait construire une église (*Epistolae*, 20, 3) et qu'il y avait une autorité sur les gens de Langon (*Id.* 12, 12).

« Ce n'est peut-être pas la seule modification qui ait été apportée aux limites du diocèse de Bordeaux du ^v^e au ^{xiii}^e siècle, mais c'est la seule que nous sommes en droit de supposer. On peut croire encore que la partie de la Double (*Doppla*, notamment la paroisse de *Sanctus Christophorus de Doppla*, Saint-Christophe, *Arch. hist. de la Gironde*, XXI, p. 60) que le diocèse de Bordeaux possédait dès le ^{xiii}^e siècle, avait été jadis, comme le reste de la contrée, rattachée au diocèse de Périgueux, qui renfermait un archidiaconé et un archiprêtré de la Double (De Gourgues, *Dict. top. de la Dordogne*, p. xxx ; cf. *silvam quæ vocatur Edobola, in pago Petrocoreco*, *Fredeg. chr. contin.* IV, § 134, *Hist. des Gaules*, t. v., p. 8). Mais cette supposition ne s'appuyant sur aucun texte, nous n'avons pas le droit de nous y arrêter.

« En ce temps-là, et depuis le ^v^e siècle, j'imagine, la *civitas Boiorum* (Pays de Buch) est englobé dans celle de Bordeaux, car elle n'est plus mentionnée d'après la *Notice des Gaules* (vers 400).

« Toutes les localités que Grégoire de Tours et ses contemporains donnent comme dépendant de Bordeaux, Blaye, Plassac, Rions, Bouliac, Marsas, etc., ont toujours fait partie de son diocèse, et elles sont assez éloignées les unes des autres pour croire que, si les limites de Bordeaux ont varié entre le ^v^e et le ^{xiii}^e siècle ailleurs qu'à Langon, ces variations se réduisent à fort peu de chose¹.

Aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, on peut établir fort exactement les limites du diocèse de Bordeaux avec les documents ecclésiastiques de ces temps-là. C'est pourquoi M. Jullian² propose de regarder, jusqu'à nouvelles informations, ce territoire comme celui de la *civitas Bitu-*

¹ JULLIAN, *Inscr. romaines de Bordeaux*, II, 124-125.

² JULLIAN, *Inscript. romaines de Bordeaux*, I, 32.

rigum Viviscorum du Haut-Empire, et de la *civitas Burdegalensium* du Bas-Empire et des temps mérovingiens.

En ce qui concerne les subdivisions de la cité des *Bituriges Vivisci*, nous sommes aujourd'hui sans grands renseignements, et rien ne fait augurer mieux pour l'avenir. A coup sur cette cité comprenait un certain nombre de *pagi*, car l'inscription suivante fait mention d'un *magister* d'une de ces circonscriptions : *qVAESTOR MAGister PAGi.. / monumentum dedit quod promise RAT AREAM ADIECIT*. « Ausone nous apprend qu'un de ces *pagi* était habité par les *Medulli*¹, un texte du vi^e siècle nous dit que Floirac était situé *inter duo maria*, ce qui nous autorise à croire que la dénomination du pays d'Entre-deux-Mers existait dès lors (Pardessus. t. p. 206). Le canton habité par les *Belendi* n'est connu que par Pline et ne devait pas être bien considérable, puisqu'il n'a laissé aucune trace de ses limites et n'a même pas formé de *pagus* dans la *civitas* : » Nous constaterons plus bas l'existence d'un *vicius Hebromagus*.

« Pour être mieux renseigné sur ces subdivisions, il nous faut recourir encore et toujours aux documents ecclésiastiques du xiii^e et du xiv^e siècles.

« Le plus ancien de ces documents est le *Livre des Quartiers de l'Archevêché* de 1235. Nous ne connaissons que des extraits de ce livre, dont les seuls importants pour nous sont ceux qu'on a publié au xviii^e siècle à Bordeaux, dans une brochure in-4^e sans date, de douze pages, intitulée : *Quartiers, Extrait du livre de 1235. N, A. Cab. Etag... 4. Copié sur celui que M. l'Archevêque a communiqué*. Ces extraits ne nous donnent malheureusement pas les limites, mais seulement les noms des divisions du diocèse.

« Mais ces limites peuvent être établies pour cette époque à l'aide d'un précieux document manuscrit, qu'a retrouvé aux Archives du département (de la Gironde). M. Roborel de Climens. Ce document est une copie analytique intitulée *Extrait de la Lieve en latin du Livre de 1239* (24 pages in-f^o), et renferme la nomenclature, par archiprêtres, de toutes les paroisses de notre diocèse (Bordeaux). Les noms sont traduits en français.

« Les noms anciens des paroisses se retrouvent dans les *Comptes de l'Archevêché*. Ces comptes, conservés aujourd'hui aux Archives

¹ Ausonius, cuius ferulam nunc scepra verentur,
Paganum Medulis iubeo salvere Theonem.

Auson. *Epist.*, 4, 1-2.

du Département, ont été publiés par M. Drouyn dans les tomes xxi et xxii des *Archives historiques de la Gironde*. — Les listes des noms qu'ils contiennent ont été en partie rééditées par M. Goujet dans l'*Inventaire sommaires des Archives de la Gironde, série G*. Voici l'extrait du Livre de 1235, qui nous donne seulement le nom et la liste des archiprêtres.

- « p. 4 : *De quarteriis archipresbyteratus Sparrae* (Lesparre).
- « p. 5 : *De quarteriis archipresbyteratus de Molinis* (Moulis).
- « p. 6 : *De quarteriis archipresbyteratus Bogeii* (Buch).
- « p. 6 : *De quarteriis archipresbyteratus Borneri* (Born).
- « p. 6 : *De quarteriis archipresbyteratus Sarnensis* (Cernès).
- « p. 7 : *De quarteriis archipresbyteratus Benaugensis* (Benauges).
- « p. 8 : *De quarteriis archipresbyteratus de Inter Duo Maria* (Entre-Deux-Mers). «
- « p. 9 : *De quarteriis archipresbyteratus de Inter Dorponia* (Entre-Dordogne).
- « p. 10 : *De quarteriis archipresbyteratus Fronciaci* (Fronsac).
- « p. 11 : *De quarteriis archipresbyteratus Burgensi* (Bourg).
- « p. 12 : *De quarteriis archipresbyteratus Blaviae* (Blaye) ¹.

Ces archiprêtres étaient groupés en trois archidiaconés, savoir : 1° de Médoc (*archidiaconatus Medulcensis*); 2° de Cernès (*archidiaconatus Sarnensis*); 3° de Blaye (*archidiaconatus Blaviensis*). • Le premier semble avoir renfermé un instant, entre les deux archiprêtres du Médoc, celui de l'Entre-deux-Mers. L'autre comprenait ceux de Cernès, Benauges, Buch et Born; le troisième tous les pays situés au nord de la Garonne et de la Dordogne. • Ces archidiaconés ont-ils toujours représenté les anciens *pagi* de notre diocèse? Pas absolument, pensons-nous. Nous admettons difficilement que l'Entre-Deux-Mers fit partie du *pagus* des *Medulli*, et même, à l'origine, de l'archidiaconé de Médoc : nous préférons supposer que ce pays n'a été attribué que plus tard à celui-ci, et qu'au début il était rattaché à celui de Cernès, comme il devait plus tard lui être rendu : ce qui semblerait l'indiquer, c'est que dans les listes de paroisses celles de l'Entre-deux Mers suivent toujours celles de la Benauges et sont séparées de celles du Médoc de toute l'étendue de l'archiprêtré de Cernès.

¹ JULIAN, *Inscript. rom. de Bordeaux*, II, 126-127.

« A part cette exception, qui répond encore à un état provisoire, nous ne voyons aucun obstacle à admettre que les archidiaconés représentent les anciens *pagi* des Bituriges Vivisques.

« De la même manière il est croyable que ces archiprêtres correspondent à d'anciennes subdivisions des pays et notamment au territoire des *oppida* et des *castra* de la cité. Car, de fait, nous connaissons par les textes du iv^e au viii^e siècle, trois villes bordelaises qualifiées de *castra* ou *castella*, à savoir Bourg, Blaye, Fronsac, et ces trois villes ont donné leur nom à autant d'archiprêtres.

« Nous acceptons donc jusqu'à preuve contraire que la *civitas Biturigum Vivischorum*, comprenait trois *pagi*, le premier formé par le Médoc, celui qui fut habité par les *Medulli* ; le deuxième par les deux rives de la Garonne, depuis Bordeaux et le Bec-d'Ambès ; le troisième par la région du nord de la Garonne et de la Dordogne¹. » Ces archidiaconés ont-ils toujours représenté les anciens *pagi* de notre diocèse ? Pas absolument, dit M. Jullian. Nous admettrions difficilement, en effet, que l'Entre-Deux-Mers fit partie du *pagus* des *Medulli* et même à l'origine, de l'archidiaconé de Médoc. Nous préférons supposer que ce pays n'a été attribué que plus tard à celui-ci, et qu'au début il était rattaché à celui de Cernès, comme il devait plus tard lui être rendu : ce qui semblerait l'indiquer, c'est que dans les listes de paroisses celles de l'Entre-Deux-Mers suivent toujours celles de la Benauges et sont séparées de celles du Médoc par toute l'étendue de l'archidiaconé de Cernès.

« A part cette exception, qui répond encore à un état provisoire, nous ne voyons aucun obstacle à admettre que les archidiaconés représentent les anciens *pagi* des Bituriges Vivisques¹. »

Ceci dit, recherchons, dans ces trois *pagi* présumés, les localités dont l'existence nous est certifiée par des textes antiques.

Voici d'abord les *Medulli*, dont Pline vante les huîtres *suaviora (ostrea) Medullis*. Plin., Nat. Hist. XXXII, 6 (21), 62. Ausone écrit *Meduli*, Epistol, 3, 4, 1, 3, 4 et 4, 16. Mais pour l'Épître IV, le ms. de Leyde *Vossianus* porte *Medullorum*. Dans le même poète, Epist. V, 28, nous trouvons *Medullinus*, *a, um*, adject., *Medullini te feret aura noti*. — *Medulicus*, *a um* adj., dans Sidon. Apollin. Epis-

¹ JULLIAN, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, II, 128.

tol. 8, 12 (8, 2, édit. Baret). *Medulicæ suppellectilis epulones*. La bonne orthographe est *Medulli*.

Nous n'avons pas la preuve expresse et directe que le pays dont s'agit formât un pagus au temps de la domination romaine, Néanmoins M. Jullian n'en doute pas, et je me rallie entièrement à son opinion. J'admets aussi, après et d'après lui, que ce pagus correspondait sensiblement à l'*archidiaconatus Medulcensis*, c'est-à-dire au Haut et Bas-Médoc, ou archiprêtres de Moulis et de Lesparre, compris dans le diocèse de Bordeaux.

Ptolémée, je l'ai déjà dit, signale chez les *Bituriges Vivisci* la ville de *Burdegala*, déjà nommée, et aussi celle de *Noviomagus* qu'il place par 17°40' de longitude 46°15' de latitude. Tout le monde attribue *Noviomagus* au Médoc. Mais où le chercher. L'hypothèse la plus probable est celle de M. Léo Drouyn, qui marque à l'appui de son opinion les ruines immenses appelées la *Ville de Brion*, entre Verteuil et Saint-Germain d'Esteuil¹. C'est près de là qu'on a trouvé les deux plus grands dépôts de monnaies gauloises, et les seules inscriptions romaines fournies jusqu'à ce jour par le Médoc.

En ce pays était la villa de *Domnotonus*, appartenant à Théon, l'ami du poète Ausone. Celui-ci la mentionne jusqu'à quatre fois, Epist. IV, v. 54 ; V. v. 15 et 31 ; VII, 55. Le ms. de Leyde, *Vossianus*, 111, donne une fois *Damnitus*, et pour le reste *Dumnitus*.

Ausone (Epist. V, v. 15) mentionne une seule fois *Pauliacos*, villa dont l'importance est inconnue. On l'identifie généralement, et à bon droit, avec la petite ville de Paulliac (Gironde). Nous avons des médailles mérovingiennes marquées PAVLIACO VICO².

Pour en finir avec la géographie antique du Médoc, je dois signaler l'île d'*Antros*, dont il est parlé dans Pomponius Mela (De sit. orb., III, 2), avec des détails évidemment fabuleux. On identifie généralement cette île d'*Antros* avec Cordouan.

Dans le second pagus présumé, correspondant aux futurs archiprêtres de Cernès, d'Entre-deux-Mers, et de Benauges, M. Jullian place d'abord les *Belendi*, peuple de l'Aquitaine autonome uniquement, signalé par Pline, et qui, selon notre érudit, aurait été annexé à la

¹ Léo Drouyn, *Guienne militaire*, I, XCIII et XCV.

² DeLoche, *Revue numismatique*, 1862, p. 446.

cité des *Bituriges Vivisci* dès le règne d'Auguste ou de Tibère. Mais je me suis déjà expliqué sur ces *Belendi* dans un mémoire en cours de publication sur la *Géographie historique de l'Aquitaine autonome*. Après eux, je dois indiquer les localités suivantes.

Hebromagus, la villa de saint Paulin de Nole, dont ce poète parle une fois (*Ebromagum*, à l'accusatif, Paulin. Epistol., 11, 14) et Ausone quatre (*Hebromagi*, génit. *Hebromagum*, accusat. ; Epistol. XXV, 126 ; XXI, 2, 15 ; XXII, 1, 4, et 2, 35). Toujours d'après Ausone, *Hebromagus* était aux bords de la Garonne, sur la route la plus directe qui menât d'Espagne et de Dax au bord du fleuve¹, ce qui, dit M. Jullian, nous conduit sans nul doute au coude formé par la Garonne à Langon. C'est donc aux environs de cette ville qu'il faut chercher *Hebromagus*. « Cela nous explique l'affection témoignée par Paulin à l'église de cette ville. Peut-être, puisqu'il s'agissait d'immenses propriétés, — *regna Paulini*, dit Ausone (Epi. 25, 116), — peut-être s'étendait-il de Sauternes et de Budos à Langon et à Preignac (*Praemiacum*, peut-être le domaine du frère de Paulin, que ce dernier était obligé de traverser pour s'embarquer sur le fleuve). Et s'il m'était prouvé que la localité appelée Paulin dans la commune de Budos est ancienne, je n'hésiterais pas à y placer une dépendance du célèbre domaine de Paulin, évêque de Nole². »

Alingo, aujourd'hui Langon (Gironde). Cette localité, comprise depuis une époque indéterminée de la période féodale dans le diocèse de Bazas, dépendait originellement de celui de Bordeaux. Nous savons, en effet, par les lettres de saint Paulin de Nole, que les prélats bordelais étendaient leur autorité sur les gens de Langon (*Alingonensibus*), car l'un d'eux, Delfinus, fit construire une église dans

Is nunc ad usque vectus Hebromagum tuam
Sedem locavit mercibus,
Ut inde nauso evehat.....

AUSON. Epist. XXI, 2, 35.

..... Iam ninguida linquit
Oppida Hiberorum, Tarbellica iam tenet arva,
Hebromagi iam tecta subit, iam praedia fratris
Vicina ingreditur, iam labitur amne secunda.

Id. Epist. XXV, 124-127.

¹ JULLIAN, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, II, 141-142.

cette localité¹. Il se peut même que cette construction eut lieu sur un domaine donné par Paulin à l'église de Bordeaux².

Sidoine Apollinaire nous apprend qu'on s'embarquait au port de Langon (*portus Alingonis*) pour se rendre à Bazas³. La marée remonte, comme on sait, la Garonne en amont de Langon, et un peu en aval de Gironde. Ainsi, selon le flux et le reflux, les mariniers peuvent remonter ou descendre le cours du fleuve jusqu'à Gironde, en ne se fatiguant pas beaucoup. Cette vieille pratique n'est pas absolument abandonnée de nos jours.

La villa d'Ausone. C'était une propriété dont l'origine remontait au moins au bisaïeul du poète⁴. Nous ignorons le nom de cette terre; mais nous savons qu'elle était sise au bord de la Garonne, et que la marée s'y faisait sentir. Il faut donc chercher ladite villa en aval de Langon. M. Dezeimeris indique Loupiac par des raisons fort ingénieuses, mais non pas absolument probantes⁵.

Ad Fines. Cette localité n'est mentionnée par aucun texte antique. Divers érudits, et notamment M. Jullian⁶, la déduisent du nom de la Croix-de-Hins, sur les confins du captalat de Buch et du territoire de Bordeaux, dont la limite devait être la même que celle de la *civitas Boatium* et de la *civitas Burdegalsium*. Hins équivaut à Fines, par la raison que, conformément à la phonétique gasconne, F initial est devenu H. Nous serions donc ici en présence d'un ancien nom de lieu romain transformé. Je l'admets très volontiers pour le cas présent, à cause de la valeur toute spéciale des raisons de géographie qu'on invoque. Mais d'autres auteurs pourraient, à ce propos, avoir la tentation d'abuser, en d'autres circonstances, de

¹ Si clericum forte noluerit occupari, unum de Alingonensibus dignemini mittere cum epistolis vestris. PAULIN. *Epist.* 12, 12. — Fatemur venerandae pietatis tuae, legentibus nobis illam epistolae partem, qua Alingonensi Ecclesiae novam filiam te autore progenitam iam in nomine Domini usque ad dedicationis diem crevisse signabas, ita exsultasse spiritum nostrum, etc., *Id. Epist.*, 3.

² ALTESERRA, *Rer. Aquitan.* T. I, p. 25 (édit de 1777.)

³ SIDON. APOLLIN. *Epistol.* VIII, 12.

⁴ AUSON. *Edyllia*, 3.

⁵ DEZEIMERIS, *Académie de Bordeaux compte-rendu des séances de 1848*, p. 43.

⁶ JULLIAN, *Inscript. romaines de Bordeaux*, II, 149-150.

l'exemple tiré de La Croix-de-Hins. C'est donc pour eux seuls que je vais raisonner.

Il est clair que le mot latin *finis* est passé du latin dans l'idiome provençal, dont le gascon est un dialecte. Voilà pourquoi les Gascons se servent, pour indiquer une limite des mots *hin* et *couhigno* qui se présentent sous les formes *fin* et *coufigno*, quand on ne change pas l'*f* en *h*. Mes compatriotes emploient aussi les termes *La Hito* (pierre fichée, borne), *La fito*, quand l'*f* est maintenue, et aussi l'expression *La Merco*, *La Marco* (la marque de séparation).

Revenant à *hins* et *couhigno*, j'aurais tort de contester qu'ils n'évoquent par l'idée de limites. Mais il peut s'agir alors aussi bien d'une frontière ecclésiastique, féodale, et même de celle de deux simples héritages, que de la ligue divisoire de deux anciennes cités romaines. Dans d'autres cas, au contraire, il n'aurait pris naissance qu'à des dates moins reculées. Pour ces derniers, je me borne à citer ici un exemple tiré de ma propre pratique. Mon pauvre père possédait, dans la commune de Lectoure, la métairie de *Finet*, sise au bord d'un ruisseau qui sépare ladite commune de celle de Saint-Avit-Frandat. *Finet* est donc le lieu où *fin*it le territoire de Lectoure. Mais son nom ayant échappé à la transformation de *f* ou *h* j'en conclus qu'il ne doit pas remonter plus haut.

Passons au pagus présumé de Blaye.

Condas, ou *Condatis* (*oppidum*). Cette localité, mentionnée par Ausone, se trouvait au bord d'une grande rivière accessible à la marée, et sur laquelle il y avait un port. C'était là qu'on débarquait pour se rendre à *Lucaniacus*, villa appartenant à Ausone¹. Il n'y a pas de doute, dit à bon droit M. Jullian, que cette villa ne soit aujourd'hui représentée par Condat (Gironde), localité fort importante, jusqu'à la fondation de Libourne. Ailleurs, Ausone lui donne le nom d'*oppidum* (*unusque portus oppidi*)². Saint Paulin de Nole l'appelle *vicus* (*in Condatino vico*)³.

Lucaniacus, villa d'Ausone. Il avertit son ami, son hôte espéré,

¹ Amor Dummitoni te littore perferet aestus
Condatem ad portum.....

AUSON. *Epist.*, V. 31-32.

² AUSON. *Epist.*, XXII.

³ PAULIN. *Carm.*, X. 259.

Théon, qu'après avoir débarqué à Cordat, il trouvera un chariot attelé de mules pour le conduire à Lucaniac¹. Cette dernière localité devait donc se trouver à une certaine distance. Peut-être englobait-elle la première dans les limites de son vicus. Ausone fait deux autres fois mention de Lucanie (*Lucaniacus*²), signalé aussi par saint Paulin de Nole (*Lucani fundi*)³. M. Dezeimeris prétend retrouver cette localité près de Montagne, où on a découvert des ruines romaines⁴.

Blavia, aujourd'hui Blaye (Gironde). *Blauto*, à l'ablatif, dans l'Itinéraire d'Antonin. *Blavia*, Carte de Pentinger. *Militarem Blaviam*, Auson., Epist. X, 16. *Blabia*, Notit. Dignitat.

Toutes les localités ci-dessus sont énumérées dans l'ordre que leur assigne M. Camille Jullian. Ailleurs, cet érudit s'inquiète de quelques autres mentionnées dans les anciens Itinéraires⁵. Il interroge d'abord celui d'Antonin.

De Hispania in Aquitaniam.

Losa

Boios *mpm VII*

Burdigalam *mpm XVI*

Pas de doute pour *Burdigalam* ou Bordeaux. *Boios* est évidemment le chef-lieu des *Boii* ou de la *civitas*. *Boatium*, que M. Jullian localise dubitativement à La Teste de Buch (Gironde). Quant à *Losa*, dit-il, c'est Lose ou Lause, quartier de Sanguinet (Gironde).

Ab Aquis Terebellicis Burdigalam.

Tellonnum

Salomaco *mpm XII*

Burdigala *mpm XVIII*

Tellonnum peut être justement cherché dans la commune de Lipos-

¹ *Invenies praesto subiuncta pelorritta mulis :*

Villa Lucani mox potieris-aco.

AUSON. Epist. V. 35-36.

² *Id.* Epigr. 30.

³ PAULIN .X, 267.

⁴ DEZEIMERIS, *Commission des monuments historiques de la Gironde 1845-1846*. p. 6.

⁵ JULLIAN, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, II 212-232.

they (Gironde), a peu près à la distance marqué dans l'Itinéraire. *Salomaco* ou *Salomacum* ne peut être guère placé qu'à Salles, non pas en tenant compte de l'analogie purement fortuite des deux noms, mais parce que la voie antique traversait la route à Salles, où on a découvert des ruines romaines.

M. Jullian interroge ensuite l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.

<i>Civitas Burdigala</i>	
<i>Mutatio Stomatas</i>	<i>leng VII</i>
<i>Mutatio Sirione</i>	<i>leng VIII</i>
<i>Mutatio Vasatas</i>	<i>leng VIII</i>

« L'emplacement de *Stomatas*, dit-il, ne peut faire l'objet d'aucun doute ; c'est, à 16 kilomètres de Bordeaux, le bourg de la Brède, appelé dans les documents les plus anciens *Sanctus Johannes de Stontes, de Estontis, de Stampis*, etc., (cf. les *Comptes de l'Archevêché de Bordeaux* du xiv^e siècle, dans les *Archives historiques de la Gironde*, t. xxi, p. 55, 69, 266 etc., t. xxii, passim). Le ruisseau de la Brède s'appelle encore « ruisseau de Saint-Jean-d'Estampes ¹. »

Sirio. « c'est évidemment ou la bourgade de Cerons ou la rivière de Ciron, l'une et l'autre devant porter dans l'antiquité le même nom, comme elles le portent de nos jours. Cerons est trop près, et, de plus, se trouve trop à gauche, bien en dehors de la direction que doit suivre nécessairement la route de Bordeaux à Bazas. Notre *Sirio* est donc le Ciron, et l'Itinéraire marque l'endroit où la route franchit la rivière. Si nous tirons une ligne droite de La Brède à Bazas, nous voyons que cette ligne coupe le Ciron vers Pujols, exactement à 20 kilomètres de cette localité, c'est-à-dire la distance indiquée par l'Itinéraire.

« C'est sur cette portion de la route, dans les communes de La Brède, Saint-Morillon, Saint-Selve, Saint-Michel, que se trouve le fragment de voie romaine le mieux conservé que possède le département (Gironde) ; cela n'est pas étonnant, si l'on songe que cette route est la dernière que les romains aient tracée dans notre région. Ce fragment est conservé de mémoire d'homme sous le nom de « chemin Gallien ². »

¹ JULLIAN, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, II, 217.

² *Id.* II, 218.

Je n'ai pas à m'inquiéter ici de *Vasatas* ou Bazas situé en dehors du territoire des *Bituriges Vivisci*. Il est prouvé que les *Vasatas* (Bazadais), peuple de la primitive Aquitaine, s'étendaient sur les deux rives de la Garonne.

JEAN - FRANÇOIS BLADÉ.

ÉTAPES ARCHÉOLOGIQUES

EN ITALIE

(SUITE)

EXCURSION A LA CHARTREUSE DE PAVIE.

A peine avons-nous le temps de dîner en avalant des bouchées doubles, que déjà l'omnibus vient nous prendre, car il s'agit, cette après-midi, de pousser jusqu'à la Chartreuse de Pavie.

Dès ici, à ma grande confusion, je constate que l'égalité de mon humeur se ressent beaucoup trop de la rapidité du voyage. C'est qu'il est bien cruel je vous assure, d'être tiraillé, écartelé moralement entre le désir de rester où l'on est, pour achever de voir ce qu'on n'a qu'entrevu le matin, et l'envie bien légitime de visiter des sites nouveaux, cela ressemble fort au supplice de Tantale, si ce n'est pire...

Que ne suis-je un simple touriste voyageant pour son plaisir, pour jouir du paysage et du grand côté des choses, de l'aspect général des monuments, comme la plupart de ceux qui viennent d'entrer avec moi dans le wagon ? Content d'avoir vu le Dôme, je me dirigerai vers la Chartreuse, passant du colosse au bijou avec l'impartial éclectisme d'un cicerone. Mais, impossible de me résigner, et ma devise dorénavant sera : voir peu mais bien voir. Négliger les curiosités banales, passer vite devant les monuments classiques pour s'arrêter à ceux dont les guides ne se soucient guère, s'écarter des itinéraires tout tracés, qui rendent si monotones la plupart des livres écrits sur l'Italie, pour se créer une route nouvelle dans cette patrie des merveilles, telle sera ma règle constante. C'est pourquoi je pars en maugréant presque, pour la merveilleuse Chartreuse parce que

j'ai découvert à Milan certains sujets d'étude dont je suis navré d'abandonner la primeur à un autre...

La mauvaise humeur ne dure guère pourtant, car le pays au milieu duquel nous courons à toute vapeur est plein de coins pittoresques, et nous présente à chaque instant des scènes agricoles aussi pleines de charme que de caractère.

Non loin du monument commémoratif élevé à la mémoire du général Lespinasse et je ne sais combien de mille morts français, voici des paysans fauchant une *Marcita*. La marcita est une prairie constante, une prairie que l'on fauche pendant toute la belle saison, pour en faire consommer l'herbe toute verte aux bestiaux.

Les faucheurs portent des costumes superbes, bien que ces costumes ne soient plus ceux des classiques pifferari, des *chauchards* qui ont tant de fois posé pour les tableaux de Léopold Robert, de Chenetz et d'A. de Curzon. La vitesse de notre marche nous empêche de saisir les détails, mais c'est plaisir de saluer au passage ces pittoresques accoutrements, alors qu'en France, grâce à la hideuse industrie, règne à ce point de vue, une si désolante absence de toute recherche et de toute beauté.

Plus loin des faucheurs attaquent une rizière. Nu-jambes et nu-bras, ils barbotent à qui mieux mieux dans le marais dont l'eau s'est à peine écoulée tandis que les canards sauvages et les sarcelles s'enfuient en poussant des cris nasillards, ainsi que des cailles dans les champs desséchés du Quercy. Ailleurs c'est une ferme largement ouverte où l'on dépique activement le blé et auprès de laquelle s'élèvent déjà une dizaine de meules de paille en forme de tours à toiture ogivale, ou d'obus cylindro-coniques, du plus étrange aspect.

Les touristes sont généralement sévères pour la plaine lombarde, parce qu'ils la comparent soit à la région des Alpes, soit à celle des Apennins, ce qui est injuste. La beauté de la plaine est autre que celle de la montagne, mais toutes deux sont réelles et dignes d'être appréciées. Rien de sublime sans doute dans la campagne milanaise; mais avec ses arbres innombrables, ses eaux largement répandues et circulant dans mille canaux, étangs et fossés comme le sang dans les artères et les veines, avec sa végétation luxuriante, ses vignes courant en guirlandes d'un arbre à l'autre, la noble et féconde plaine sera appréciée par tout admirateur sincère de la nature: je ne parle pas de ceux qui la prônent dans les cercles et sur les boulevards des cités.

Les approches de la Chartreuse nous sont signalées, sans qu'aucun

guide intervienne, par de curieuses fresques placées aux angles des grands murs en briques rouges, tous rongés par le salpêtre, qui entourent l'enclos des moines. Un moulin se présente, l'ancien moulin abbatial, avec une masse d'eau profonde et troublante, comme celle où l'on se noie dans les canchemars. Voici enfin un bâtiment peu élevé à l'entrée duquel flanent nonchalamment des gardiens en uniforme, le sabre au côté. Nous leur exhibons la *permissione* que nous devons à la bienveillante attention de M. le Ministre de l'Instruction publique; et nous voilà enfin dans l'incomparable monastère que le nouvel ordre de choses a transformé en musée national.

Dès l'entrée, le grand art vous saisit impérieusement, vous domine et ne vous abandonne qu'au départ dont on retarde le plus longtemps possible le moment, car on s'est abandonné corps et âme à l'invincible charmeur.

C'est d'abord un vaste portique couvert, sorte de grand vestibule sur les murs duquel Bernardino Luini a prodigué des colosses, des ornements et des armoiries. Mais on passe vite, car déjà l'on entrevoit, à l'autre extrémité de la vaste cour d'honneur, la façade de l'église, saine, forte et luxueuse, dans sa robe sculptée, comme une princesse de la Renaissance dans tout l'éclat de sa beauté, de ses somptueux vêtements et de ses bijoux. Tant au point de vue des dimensions qu'à celui de l'incomparable valeur artistique, le mot de bijou n'est pas exagéré. Sur cette charmante façade de la première Renaissance s'étalent avec une profusion, qui n'a rien à envier aux profusions gothiques, des centaines de statues et de bas-reliefs, tout un gracieux peuple sculpté, doté de tant de qualités exquises de grâce, de raison et de style que tout l'art médiéval de nos cathédrales en est subitement relégué dans la barbarie. C'est qu'il n'est pas une seule de ces figurines qui n'ait été tirée du marbre par un artiste supérieur, un Mantegazza, un Omodeo, un Briosco, un Solario, un Bambaja... Tout est œuvre de maître ici. Aucun manœuvre, aucun praticien n'a touché de son grossier ciseau à ces assises de carrare, de serpentin et de porphyre.

On passerait des semaines à étudier tout ce monde infini vivant et palpitant sur le marbre, déroulé en longues processions, ou gaiement juché sur les opulents rinceaux de vignes fantastiques. Ici, à l'inverse de ce qui existe au Dôme de Milan, l'ornementation décroît avec la hauteur. Elle s'étend et s'étale à souhait partout où l'œil peut en jouir sans difficulté, puis elle s'espace, se restreint et devient presque nulle vers le haut, de façon à laisser aux grandes li-

gnes du couronnement toute la valeur d'une silhouette pure qu'aucun empâtement ne vient déformer.

C'est là un trait tout à fait caractéristique et qui montre l'importance de la révolution accomplie dans les arts, car dans les monuments gothiques, la progression est en sens inverse. Le moyen-âge réserve ses plus riches fleurons, ses fenêtrages les plus compliqués pour les parties les plus inaccessibles. Il rêve toujours de poser une couronne d'orfèvrerie sur ses églises et ses tours. La Renaissance a changé tout cela, car la numismatique romaine lui a appris que seuls les Césars du Bas-Empire posèrent sur leur front le diadème des barbares ; la tête nue des philosophes grecs lui a appris à mépriser les tiaras orientales.

S'il était besoin d'exemples de cette transformation nous n'aurions qu'à franchir la porte pour comparer la décoration de l'intérieur à celle de la façade. Mais un souvenir vient détourner notre attention de ces préoccupations esthétiques.

Par cette même porte, il y a aujourd'hui trois cent soixante-trois ans, six mois et vingt-trois jours, passa François I^{er} le soir de sa défaite.

Quand celui qui, captif de Charles Quint, restait toujours le glorieux vainqueur de Marignan, pénétra dans l'auguste nef, la nuit commençait à tomber, étendant son ombre paisible sur ces champs de Pavie où gisait la noblesse française. Ce dut être à la lueur des cierges, des lampes et des torches un spectacle émouvant de voir le royal vaincu, entouré de nobles et de soldats aux armures ensanglantées et faussées, s'acheminer lentement, tête nue et sans épée, vers le sanctuaire où l'attendaient, dans leurs vêtements de bure, les religieux appelés à lui donner l'hospitalité, à lui prodiguer les consolations dont son triple orgueil de roi, de général et de chevalier avait tant besoin.

Le vase est digne de la scène. Il est grand, noble, pompeux, un peu étrange même. Ses robustes et sévères colonnes, la haute grille de bronze et de fer qui entoure la nef, les œuvres d'art exquises, les peintures de maîtres, les marbres précieux et même les pierres fines, tout concourt à lui donner un caractère particulier qui, par ses contrastes, rappelle les Visconti et les Sforza, ces monstres si artistes auxquels on doit la Chartreuse.

Le souvenir de François I^{er} n'est pas le seul que réveille en nous cette église. Auprès du roi « sacré chevalier par Bayard » se tenaient deux Quercinois, l'un illustre, l'autre qui devrait l'être, Galliot de Genouillac et Antoine Desprès de Montpezat.

Le valeureux maître d'artillerie, dont les canons avaient eu tant de part à la victoire épique de Marignan, avait écrit sur les murs de son château d'Assier la devise célèbre :

Galliot aime fort une,
Quod erat in principio.

L'inconstante déesse, sous le nom de laquelle il cachait un secret amour, ne lui fut pas favorable en cette désastreuse journée, car il eut la douleur de voir perdre une bataille dont il avait assuré le succès.

Quant à Antoine Desprès, il eut le triste honneur de servir seul le roi le premier soir de sa captivité, car combattant tout le jour à ses côtés, il avait dû rendre, en même temps que lui, son épée à Lonnoy.

Mais c'est assez rêver du passé ; attachons-nous au présent, aux trésors d'art que nous devons voir au pas de course.

Au fait, si le passé, le temps des Visconti et des guerres d'Italie nous est apparu bien sombre tout à l'heure, il n'en avait pas moins ses heures joyeuses, son imagination fantasque et gauloise, oserai-je dire, car je ne sais quel nom s'attache en Italie à la verve rabelaisienne. Cette verve si pleine de bonne humeur et de fine observation, nous pourrions en trouver, maints exemples ici, comme dans tous les édifices antérieurs à l'âge d'or de la Renaissance. Je n'en veux pour preuve que les curieuses peintures qui courent au-dessus des arcades de la nef, à la place où doit se trouver dans les églises du Nord, cette galerie, réelle ou figurée, à laquelle on a appliqué le mot anglais de *Triforium*.

Rien de plus simple ni de plus ingénieux.

Supposant que des cellules existaient au-dessus des collatéraux, l'artiste qui a imaginé cette décoration a représenté des fenêtres donnant sur la nef, et, comme une rangée de fenêtres n'eut pas présenté un intérêt bien palpitant, si bien peintes en trompe-l'œil qu'elles puissent être, il s'est ingénié à varier le sujet, suivant les éléments rationnels qu'il comporte, et le succès a été complètement atteint.

De vulgaires petites fenêtres ont donc été peintes sur le mur plein, au-dessus des arcades, telles qu'elles étaient couramment au xv^e et au xvi^e siècle, avec leurs meneaux en croix, leur vitrage lenticulaire et leurs quatre volets. Les unes sont hermétiquement fermées : c'est que leurs habitants dorment encore oublieux des offices, au

grand scandale de ce moine à figure ascétique et jalouse qui, dissimulée derrière ses volets, espionne avidement ses chers frères. Telle autre fenêtre est entr'ouverte, telle autre est ouverte tout à fait, avec un pot de basilic posé sur son rebord. Il y a déjà beaucoup d'invention et d'humour dans le nombre des combinaisons réalisées avec ces deux éléments si simples, la croisée et ses volets. Mais la figure du moine jaloux n'est pas seule à se montrer. Tel prie derrière ses châssis entre-bâillés, tel se penche au-dehors, tel autre ferme ses volets et tel autre, au contraire, les repoussant vivement, est ébloui par la lumière subite et porte la main devant ses yeux. Jamais peut-être, à moins de frais, on n'a obtenu de résultats plus ingénieusement variés, plus remplis d'observation, de réalisme intelligent, de bonne humeur et de fine satire. Bien des fois ces amusantes figures ont dû distraire les assistants des moines véritables qu'ils apercevaient vaguement derrière les grilles du chœur.

Qu'étaient ces moines, ces chartreux ? quels souvenirs ont-ils laissés ? Nous l'ignorons. Mais assurément, si quelque nature d'élite se trouvait dans leurs rangs, elles devaient singulièrement se plaire et s'affiner dans un pareil milieu. Il est certain qu'ils possédaient, qu'ils ont possédé jusqu'à la fin, des sentiments artistiques, un goût cultivé, un respect des grandes œuvres du passé, qui ont fait trop souvent défaut à leurs frères ultramontains, car ils ont su conserver la Chartreuse et ses accessoires sans chercher à les moderniser comme ce n'est, hélas ! que trop la coutume dans le clergé français.

L'on peut aisément se faire une idée de leur vie en étudiant ces salles, ces cellules et ces cloîtres qui pendant tant de siècles ont retenti du bruit de leurs sandales.

Ce qui frappe d'abord, c'est qu'on ne voit aucune de ces traces de mortification et d'ascétisme rebu ant dont tant d'autres couvents semblent faire ostentation. C'était réservé sans doute pour l'intérieur des cellules dans lesquelles nous allons entrer.

Elles sont au nombre de vingt-quatre rangées autour du grand cloître. D'ailleurs, si cellules est le mot, ce n'est pas la chose, à notre point de vue septentrional tout au moins, car ce sont de petites mais charmantes habitations, à plusieurs pièces, avec une galerie couverte, donnant sur un jardinet où poussent des treilles superbes qui grimpent sur les murs et sur l'armature du puits. C'est propre, riant, confortable, et si l'idée de la mort n'en est pas entièrement bannie, elle ne se manifeste guère que par quelques attributs, crânes, sabliers, os en sautoir, sobrement dispersés dans l'ornementation des cloîtres.

En sortant de ces confortables cellules que bien des laïques pourraient envier et qui sont dignes d'abriter les philosophes de l'abbaye de Thélème, les Chartreux trouvaient dans les cloîtres d'élégants promenoirs remplis d'œuvres d'art et plus semblables à l'antique atrium qu'au préau gothique de nos couvents.

C'était une préparation discrète et charmante aux splendeurs de l'église et des salles capitulaires où les œuvres d'art, stalles en marqueteries, triptiques en ivoire, meubles sculptés, tableaux de maîtres, *corale* d'un prix inestimable, mosaïques, marbres précieux, peintures et orfèvreries, sont répandues avec une telle profusion qu'il faut renoncer à en donner même l'idée.

Heureux moines ! heureux cénobites ! ne peut-on s'empêcher de dire ! Dégagés de tout souci et de tout tracas, de tout ce que le monde a d'amoindrissant pour l'âme et pour la pensée, n'ayant conservé du temporel que tout juste ce qui eut suffi de sobre confort aux sages de l'antiquité, leur vie s'écoulait calme et facile, dans une perpétuelle communion avec ce qu'il y a de plus grand, de plus noble et de plus beau. L'art, sous toutes ses formes, les environnait de son atmosphère sereine ; ils ne pouvaient faire un pas sans le sentir par tous leurs pores, sans entendre son irrésistible appel. Les services les plus intimes et les plus prosaïques eux-mêmes, ceux dont on néglige généralement de s'occuper ailleurs, sont ici de véritables monuments devant lesquels on ne saurait assez s'extasier.

Voici, par exemple, le lavabo, logé avec l'ancienne sacristie dans l'aile du transept, à droite du chœur. On y entre par une porte de marbre sculpté dont les ornements encadrent les médaillons de quelques duchesses de Milan. La pièce elle-même est froide et nue, comme pour laisser toute sa valeur à la fontaine qui abrite sous une ample arcade sa vasque surmontée de bas-reliefs, de dauphins et d'un buste. Le tout d'une si parfaite pondération, d'une ordonnance si exquise, d'une richesse si exempte d'affectation et de faste que les mots font défaut pour rendre l'impression que l'on ressent.

Et dire qu'en lisant les éloquentes déclamations de Viollet-le-Duc, j'avais cru, un instant, à la souveraine, à l'indiscutable supériorité de l'art gothique sur celui de la Renaissance ! Que reste-t-il maintenant de cette conviction factice ? Moins que la trace des Chartreux sur les mosaïques de leur couvent.

Notons en passant les aquamanilles et autres vases à ablution de formes bizarres et moyenageuses qui sont encore accrochés à une petite potence en fer au-dessus de la vasque, prêts à servir, comme

si les moines sortant de l'office allaient se laver les mains. Ce simple détail en dit long sur l'esprit qui a dirigé l'organisation de ces monuments nationaux par lesquels l'Etat a si judicieusement présidé à la conservation définitive des plus précieux restes de l'ancien régime. Ici, comme au Mont-Cassin et à la Chartreuse de Naples, tout est resté dans le même état qu'au jour où les moines sont partis. Nul remaniement, nulle sélection n'a été opérée, de sorte que ce n'est pas seulement l'œuvre artistique qu'on a entendu préserver de toute destruction, mais encore le couvent tout entier, comme un document authentique, absolu, indéniable, préparé pour l'avenir. C'est là un exemple que la France eût bien fait d'imiter quand il en était encore temps.

L'heure du départ a sonné avant que notre curiosité soit à demi satisfaite, et nous qui étions venu ici à contre cœur, nous nous éloignons avec le regret bien vif de ne pouvoir prolonger cette visite. Aussi pendant le voyage notre œil reste indifférent à tout, et perdu dans le vide, laisse la mémoire évoquer, pour se les graver irrévocablement, les divers spectacles dont il a pu se repaître dans cette inoubliable journée. Rien n'est puissant comme cette contemplation intérieure qu'aucun des tableaux variés de la route ne parvient à distraire, ni le haut clocher aux blanches colonnettes étagées qui se dresse au-dessus de Chairavale, ni les souvenirs de la guerre de 1859, ni même le merveilleux théâtre agricole au travers duquel court le convoi, franchissant sur des ponts infinis, canaux, ruisseaux et fossés, tout ce remarquable système d'irrigation qui associe si intimement les plus grands noms de la science aux plus grandes figures de l'art. Léonard de Vinci, Michel Ange, Galilée, Torricelli, dans la paisible conquête de la terre par la bêche du laboureur.

De la gare, je reviens à pied à l'hôtel.

Rien n'est souverain comme une flânerie nonchalante par les rues pour reposer l'esprit saturé d'admiration. Le besoin insatiable d'étudier et de comparer ne s'endort pas pour cela, mais en s'attachant à des sujets différents quoique pleins d'intérêt, il se détend et s'aiguise à la fois. Les mille spectacles de la vue sont justement ce qu'il faut pour cela, ils récréent en instruisant, ils en disent plus long sur une population que de doctes in-quarto statistiques, et à l'heure présente je regrette fort de ne pas en avoir mieux profité.

Avec ses larges rues, ses brillants magasins, ses riches hôtels et ses belles promenades, Milan ressemble un peu à ces villes modernisées comme notre Paris, dans l'américanisme desquelles la civi-

lisation présente se complait. Ce n'est là pourtant qu'une apparence. Milan jouit il est vrai de beaux squares et de larges artères sillonnées par des tramways, mais la noble ville a su conserver presque entier le riche héritage que les siècles lui ont laissé, elle se fait un devoir et une gloire de perpétuer la noble tradition artistique qui a rivé de si riches fleurons à sa couronne murale. Tout en plantant ses beaux jardins et en alignant ses rues au cordeau, tout en faisant une part légitime à ce qu'on appelle les besoins modernes, elle a su résister au vertige de vandalisme qui entraîne les municipalités de toutes les grandes villes, elle a su conserver son caractère particulier à la fois italien et lombard. Cela se manifeste de toutes parts mais je n'en veux rien noter ayant assez sacrifié aujourd'hui à l'art et aux monuments, d'autant plus que les mille spectacles de la rue, dont je parlais plus haut, appellent impérieusement l'attention d'un nouveau venu.

C'est d'abord un trait de mœurs qui nous semble étrange à nous français : un jeune abbé prenant congé d'un vieux prêtre, s'incline fort bas et lui baise humblement la main. Comme contraste à cette coutume d'un autre âge, voici des figures vraiment modernes : un groupe d'officiers alertes et bien découplés, l'œil au vent, très élégants dans leurs uniformes aux retroussis éclatants. En fait de conquêtes ceux-là ne songent certainement pas en ce moment à la Tripolitaine ni à l'Abyssinie. Plus loin apparaît un singulier personnage, grand, maigre, le menton orné d'une impériale à l'instar de Napoléon III, et surmonté d'une moustache à la Victor-Emmanuel, vêtu d'une longue redingote hermétiquement boutonnée, coiffé d'un interminable chapeau et armé d'un fort gourdin à pomme d'ivoire. C'est la vivante incarnation du type bonapartiste tel que l'ont créé les caricaturistes français. Extérieur plus que trompeur ! Cette défroque caractéristique n'est qu'un uniforme bien pacifique, celui de l'agent de la police municipale, le *capellone*, comme on l'appelle ici, à cause de son paradoxal gibus, un parfait honnête homme, d'ailleurs aussi franchement estimé de la libérale population milanaise qu'est cordialement détesté le sbire de la questure, le policier de l'Etat qui passe là-bas avec son grand sabre et son colback.

Auprès de ces types tant soit peu ridicules pour des yeux français, en paraît un autre infiniment plus attrayant, c'est une toute jeune fille dont le pittoresque costume me fait vite oublier les disgracieux uniformes dont la police, ici comme partout ailleurs, tient à se parer. Au risque de passer pour un « monsieur qui suit les femmes, » j'ac-

célère le pas afin de me rendre mieux compte de l'originale coiffure dont s'est parée cette gentille villageoise. Cette coiffure d'un caractère aussi charmant qu'imprévu, est une simple parure qui doit rendre impossible le port d'un couvre-chef protecteur du froid ou de la chaleur. Elle se compose de larges et longues épingles d'argent — simples lames de métal curieusement découpées — piquées autour du chignon de manière à former une sorte de diadème, un nimbe resplendissant dans le genre de ceux que les peintres gothiques collaient derrière le crâne de leurs figures sacrées. Au-dessous, à la hauteur des oreilles, sont deux grosses boucles d'argent vissées aux extrémités d'un bâtonnet placé horizontalement dans la torsade du chignon. C'est élégant, coquet, plein de caractère. Cela s'étale comme les blancs pétales d'une marguerite des champs et resplendit au soleil comme le casque d'un soldat. Les artistes s'extasiaient à son aspect et les archéologues encore plus, car quoique encadrant les plus gracieux visages du monde, l'antiquité de cette parure est si vénérable qu'elle remonte jusqu'aux jours lointains de l'âge de bronze.

Etrange durée des colifichets de femme ! Depuis trois mille ans cette légère couronne fait la joie des paysannes lombardes, et les diadèmes des rois et des empereurs ne sont plus qu'un simple souvenir, les souverains modernes les ayant depuis longtemps relégués dans les églises et les musées, préférant porter la légère coiffure des militaires ou mieux encore, l'égalitaire, mais disgracieux chapeau de soie.

Dans la collection du docteur Gross, à l'exposition rétrospective du Trocadéro, en 1878, figurait une série d'épingles en bronze pareilles à celles-ci, provenant de je ne sais plus quelle station lacustre. Elles étaient disposées en diadème rayonnant, et, au-dessous se trouvait la photographie d'une jeune femme coiffée comme celle que nous suivons du regard. C'était saisissant, car il ne s'agissait pas d'analogie mais d'identité.

L'on pourrait philosopher longuement là dessus, et je me laisse entraîner à le faire.

Ces contadines de la haute Italie ne sont pas seules à mettre des métaux précieux dans leur parure de tête. Sans sortir de l'Europe, nous trouvons les Frisonnes des polders du Zuiderzée, qui sont dans ce cas. Mais tandis que les premières cherchent simplement à se parer, les secondes tiennent à se préserver du froid, de sorte que l'or sur leurs têtes devient une coiffure véritable qui transparait sous

les dentelles. Ce simple détail suffit pour faire toucher du doigt la différence profonde qui existe entre les deux peuples. Sous le gai soleil de l'Italie, la parure s'étale au dehors, brillante et pimpante sans autre but que de couronner richement une jolie tête. Dans les brumes de la froide Hollande elle se cache, devient un objet pratique, un luxueux mais vulgaire béguin. N'est-ce pas là le caractère de chacune de ces races, et surtout celui de leur art discret, prudent, pratique, empâté de trivialité au Nord, vibrant et lyrique au Midi ?

Dans l'humanité tout se tient, depuis les plus hautes préoccupations politiques et religieuses jusqu'au plus mince détail de parure, de même que les mondes et les atomes dont les mêmes lois régissent les mouvements. C'est pourquoi je me demande comment il ne s'est pas encore trouvé de spécialiste pour collectionner, étudier, décrire les mille variétés de la parure féminine.

Les matériaux abondent dans toute l'Europe, pleins de charme et d'intérêt, car tandis que le vêtement de l'homme est toujours allé en s'enlaidissant et s'unifiant, celui de la femme a conservé en bien des lieux sa diversité si instructive et si pittoresque.

Je viens de parler des parures lombardes et frisonnes ; à côté d'elles on pourrait placer le *spadino* des femmes d'Albano, le grand peigne sculpté des andalouses, la couronne des trévisanes, le corset cuirasse des bernoises, les divers diadèmes russes, les couronnes de fiancées de la Norvège, de la Finlande de la Styrie, de la Forêt Noire, sans compter les boucles d'oreilles, les colliers, les pendeloques diverses, les escarcelles et tous les petits instruments divers dont use la plus belle moitié du genre humain, tels que ces ciseaux à broder, en forme d'oiseau, que je viens d'acheter tout à l'heure dans une petite échoppe de coutelier. Cela ne formerait-il pas le plus charmant petit musée que l'on puisse rêver ? Et que serait-ce si l'on y joignait l'apport de l'Asie ? Cornes d'argent des Maronites, capes d'orfèvrerie des Tadjiques du Pamir, plastrons d'argent du haut Indus, casques de bayadères Javanaises, étuis de sein des nautchis de l'Inde... C'est une mine nouvelle que nous signalons aux ethnographes et dont les archéologues pourraient profiter. Artistes, historiens et moralistes y trouveraient leur profit, et ceux qui font la mode, instruits par tant de merveilles, en tireraient peut-être parti pour le plus grand profit de l'hygiène et de l'esthétique du vêtement.

Tout en méditant sur cette curieuse loi qui fait de la parure le plus sûr critérium de la beauté de la femme et du développement de

la civilisation, mes jambes cheminent, et l'apparition subite de la statue de Léonard de Vinci m'apprend que je suis arrivé sur la place de la Scala à deux pas du passage de Victor Emmanuel, que je traverse à la hâte pour revoir le Dôme avant la nuit.

J'entre et vais m'asseoir sur les marches du chœur, car il n'y a pas de chaises ici, pas plus que dans les autres églises d'Italie où les fidèles sont toujours debout ou à genoux. Devant moi la grande nef étend ses puissantes voûtes que supporte une forêt de piliers colossaux. L'ombre gagne de toutes parts, elle s'épaissit sous les nervures et dans l'enfoncement des nefs latérales, les détails s'effacent s'estompent, les vitraux seuls percent encore des trous lumineux dans ces ténèbres envahissantes. Rien n'attire plus l'œil, ne s'impose plus à la pensée, et celle-ci en profite pour mêler un peu de rêve aux vagues réalités qui s'offrent à elle. Sur l'aile puissante de l'histoire elle plonge hardiment dans une autre gouffre noir, celui des âges. A la Chartreuse, elle a cru revoir, il y a peu d'heures le fier vaincu de Pavie, en ce moment elle évoque le vainqueur de Ravenne, le « gentil duc de Nemours, » dont ce noble vaisseau abrita quelque temps la déponille mortelle. Et je crois voir son glorieux cercueil au lieu même où il fut déposé là, au milieu du chœur. Les bannières françaises agitent au-dessus leurs longues flammes fleurdelisées, tandis que quarante enseignes prises à l'ennemi, balayaient tout autour la poussière avec leur brocard armorié. Puis dans toute la basilique, un deuil immense, dix mille soldats, chevaliers, archers, lansquenets revêtus de leurs pesantes armures, la plupart montés sur leur dextriers, entourant d'unanimes regrets le cadavre de leur jeune général, de leur glorieux compagnon d'armes. Grandiose spectacle dont l'évocation fait passer un frisson dans ma chair.

L'enthousiasme vient vite sur de pareilles évocations, et il ne faut pas moins que le souvenir du sac de Brescia pour le calmer. Mais pas n'est besoin de quitter Milan pour retrouver la guerre dans toute son horreur; n'est-ce pas ici même que Frédéric Barberousse faisait semer du chanvre après que la sape et l'incendie avaient détruit jusqu'au dernier pan de mur. Et avant le légendaire dormeur de Kaiserlautern, comme après lui, que de dévastateurs se sont rués sur la noble cité, semant sous leur pas la mort, l'incendie, la famine et la peste, comme les sombres cavaliers de l'apocalypse : Claudius Marcellus, Attila, Théodoric, Uraja, Vitigès, Alboïn, Charles VIII, Buonaparte, sans compter les Autrichiens et les Espagnols !

LES MUSÉES BRÉRA ET POLDI PEZZOLI.

18 septembre.

C'est à 1 heure 30, aujourd'hui, que nous devons quitter Milan, et cette pensée me rend tout triste. Que de choses encore restent à visiter ! Mais n'est-ce pas beaucoup d'emporter des souvenirs précis de ce merveilleux Dôme et de son remarquable symbolisme sculpté dont personne ne paraît s'être occupé chez nous ? N'est-ce rien d'avoir vu la Chartreuse de Pavie, et d'avoir crayonné force notes dans les musées ?

Sans m'en tenir pourtant à cette sage résignation, dès l'aube, un peu avant même, je me mets en quête d'églises et de monuments, battant, malgré une petite pluie fort désagréable, ce pavé si particulier, sur lequel courent d'étroites allées de pierres blanches pour faciliter le roulage. Une course rapide me montre ainsi successivement le svelte campanile de San Gottardo, semblable à la Giralda de Séville, le palais des jurisconsultes, la loggia degli Osii. San Satiro, San Nazaro Maggiore, où je relève l'épithaphe de Trivulze.

J. JOCOBUS MAGNUS TRIVULTIUS ANTONII FILIUS
QUI NUNQUAM QUIEVIT, QUIESCIT TACE

Enfin, après une courte station dans la belle cour d'honneur du palais Marino, je rejoins mes compagnons de voyage et nous nous dirigeons vers le musée Bréra, où nous sommes attendus par le très courtois commandeur Bertini qui tient à nous faire lui-même les honneurs des richesses dont il a la garde.

Du passage Victor Emmanuel au palais Bréra, la route ne manque pas d'intérêt. C'est d'abord le monument de Léonard de Vinci que l'on salue, puis la Scala, puis l'église San Giuseppe, la maison de Monti, et rapprochement imprévu, le mont-de-piété placé en face de la caisse d'épargne, enfin, après avoir dépassé la maison de Beccaria il ne reste plus qu'à pénétrer dans la grande cour du musée.

Au centre se dresse une gigantesque statue de héros, un sceptre d'une main, une victoire dans l'autre, avec, pour tout vêtement, un bout de chlamyde posé sur le bras gauche. C'est Napoléon I^{er}, le vainqueur d'Austerlitz en personne, que Canova a caricaturé ainsi

par culte exagéré des modèles classiques. Un guide de Milan, déclare que si le héros a été placé là c'est « pour rappeler peut-être qu'il avait enlevé à l'Italie tous ses chefs-d'œuvres. »

Acceptons la leçon de bonne grâce. C'est une expiation que nous ne pouvons éviter quoique nous réprouvions de toutes nos forces ces rapines prétendues glorieuses dont nos pères, par leur enthousiasme coupable, furent, hélas ! les complices.

Je ne ferai guère ici de critique d'art, mais il faut bien dire un mot de quelques toiles particulièrement intéressantes et surtout du peintre que je suis venu chercher ici, Bernardino Luini, qui a l'insigne honneur de voir quelques-unes de ses œuvres confondues avec celles de Vinci dont elles possèdent parfois jusqu'à cette *sfumatezza* insaisissable et indéfinissable dont la transparente buée ajoute un charme si mystérieux à la *Mona Lissa* de notre Louvre.

On ignore tout de Luini, le lieu de sa naissance, comme celui de sa mort, ainsi que les dates extrêmes de sa vie. Il n'est guère connu que par ses peintures, et encore, du moment où il subit l'influence de Léonard de Vinci, il les enveloppe un peu de cette ombre impénétrable et inquiétante qui environne de toutes parts l'hôte illustre de François I^{er}. Comme tout ce qui approché Léonard de Vinci, il semble prendre à tâche de se couvrir, comme marque d'initiation ou d'école, d'un peu du mystère qui fait éclore le fatal sourire du sphynx sur les lèvres de la *Joconde* et sur la face troublante du *Saint-Jean*.

Mais l'absorption n'a pourtant pas été complète, puisque voici cette admirable *Vierge à la tonnelle*, une pure merveille, dans laquelle Luini nous fait admirer le type le plus touchant, selon nous, et le plus vrai de la virginité alliée à la maternité. Les vierges de Raphaël ne sont pour la plupart que de belles et chastes matrones, celle-ci est la plus virginale et en même temps la plus maternelle qu'il m'ait été donné de voir.

En examinant les fresques et les toiles de l'école milanaise dont regorge ce musée, on ne peut se défendre d'une remarque qui infirme quelque peu la théorie d'après laquelle les écoles coloristes doivent leurs qualités particulières à la transparence et à l'irradiation de l'atmosphère dans un milieu humide où l'eau et la lumière jouent un rôle prépondérant, comme Venise et les Pays-Bas. Or, les Flandres sont-elles plus largement irriguées que les grasses plaines du Pô ? Il est difficile de le croire. En tous cas, la Lombardie avec ses innombrables cours d'eau, ses canaux, ses bassins, ses rivières

et ses lacs, offre toutes les conditions requises, d'après la théorie, pour donner naissance à une école de peinture résolument coloriste. Or jamais, ce nous semble, cette qualité n'a été particulièrement louée chez les milanais. Le sentiment de la couleur est autre ici qu'à Bologne et qu'à Florence, mais il ne rappelle guère celui des Vénitiens, des Flamands et des Hollandais. Cela est surtout sensible dans la peinture décorative qui se réduit le plus souvent à une simple grisaille, discrètement colorée par des teintes locales invariables. Peut-être nous exagérons-nous les choses, mais il nous semble que le tempérament plus ou moins coloriste d'un peintre, tient à d'autres causes qu'au milieu dans lequel il s'est développé.

On ne peut visiter le musée Bréra sans dire un mot du *Sposalisio* de Raphaël, vers lequel on nous conduit tout d'abord. Hé bien ! au risque de scandaliser beaucoup de lecteurs, je déclare être resté bien froid devant cette œuvre célèbre, dans laquelle une certaine école veut voir le chef-d'œuvre du maître, et lui préférer la *Madone à la tonnelle* de Luini. La fiancée de l'Urbinate, si belle, si pure qu'elle soit, se ressent beaucoup trop du Pérugin, tandis que celle du vieux Bernardino est d'un maître profond et fort, qui sent vivement ce qu'il peint, dont l'âme vibre, tandis que le pinceau court, et dont l'ambition ne se borne pas à faire des variations sur des thèmes courants. Dans le *Sposalisio*, je sens l'effort pour passer des formes mystiques aux formes réelles, pour se dégager de l'hératisme ombrien, tandis que dans la *Madone* de Luini je constate l'effort contraire, celui d'un maître possédant toutes les ressources de son art, connaissant les mystères du corps humain jusqu'au dernier, et partant avec ces armes matérielles pour conquérir victorieusement l'idéal. Il est certes bien entendu que la comparaison ne s'applique qu'aux deux œuvres visées, et que nous n'attaquions en rien le glorieux peintre des Loges et de la Farnésine, qui, lorsqu'il peignait le *Sposalisio*, cherchait visiblement sa voie.

Pour être vraiment ému, quittons cette toile si célèbre pour courir à une autre qui mériterait à plus juste titre de l'être, la *Pieta* de Jean Belin. Elle est conçue, cette *Pieta*, en dehors de la forme consacrée celle dont l'expression la plus haute a été créée par Michel-Ange. Le cadavre du Rédempteur, cette enveloppe mortelle que Dieu a un instant abandonnée, ne repose pas sur le giron de la mère douloureuse, mais est soutenu par celle-ci et par le disciple bien-aimé. Le divin cadavre vient d'être descendu de la croix et sa mère le presse contre son sein ; de sa main droite, elle soutient la main

percée par le clou, tandis que ses lèvres éplorées s'avancent, comme pour la baiser, vers la tête exsangue qui s'appuie sur l'épaule de celle qui lui a donné le jour. On sent qu'en peignant cette toile douloureuse, Bellini qui, à la cour de Manomet II, avait dû voir tant de drames, se rappelait quelque-une de ces scènes d'inénarrable douleur où l'âme est impuissante à supporter ses tortures, ou bien qu'il songeait à quelque être bien aimé dont il avait pressé le cadavre entre ses bras.

Je ne sais pourquoi, aujourd'hui, ces toiles tragiques tentent si fort ma curiosité ; mais après la *Pieta* de Jean Belin, je ne puis m'empêcher de contempler le *Christ mort* de Mantegna, puis un mort plus hideux encore peint par Velasquez. Ici vraiment la toile répand le fade relent du cadavre et porte à la nausée.

Fuyons cette œuvre d'équarrisseur et arrêtons-nous devant le triptique où Carlo Crivelli a groupé saint Pierre, saint Dominique, saint Germinien et saint Pierre de Vérone, autour de la Madone. Cette œuvre est doublement intéressante pour nous, car nous y reconnaissons certains détails techniques que nous avons signalés ailleurs sur d'anciennes peintures du Quercy et du Toulousain, où ils ont sans doute été introduits par Contarins, un des compatriotes de Crivelli, que sa ville natale ignore encore peut-être.

C'est peu de se borner à ce petit nombre d'œuvres dans un musée aussi riche, mais c'est déjà beaucoup pour nous, simples archéologues de passage, auxquels cette esthétique va faire perdre le temps d'étudier comme il le mérite le musée archéologique installé dans le même palais. Nous y courons bien vite et nous ne pouvons assez nous extasier sur ses richesses.

Mais à quoi donc songent nos maîtres, qu'ils ne viennent pas étudier les musées italiens comme celui-ci ? Il y a ici assez des monuments pour fournir la matière de plusieurs volumes et de notices innombrables. Ne se doute-t-on pas des rapports étroits qui existent entre la sculpture lombarde et la sculpture romane du midi de la France ! Rapports tellement féconds à étudier qu'il en résultera, quelque jour, le renversement complet de la plupart des théories admises encore sans contradiction aujourd'hui. Et l'histoire des armes et celle du costume, qui n'ont pas été tentées sérieusement pour l'Italie, bien qu'il soit si facile de les entreprendre sur des bases autrement larges qu'en France !

Archéologues et érudits semblent s'être donné le mot pour s'attacher exclusivement à l'exhumation de noms oubliés. L'anonymat d'une

œuvre est certes un problème irritant entre tous, une énigme agaçante qui poursuit l'imagination et la harcelle sans relâche. Mais ce n'est là qu'une des faces du sujet, car l'artiste plus ou moins habile, s'il ne possédait pas une de ces puissantes personnalités qui bouleversent l'art, acceptait la mode courante, la manière générale de voir, d'exprimer, et c'est précisément cette manière, ce goût général si essentiel à connaître qu'on néglige trop souvent. Mais c'est un malheur de sentir tout cela, sans voir la possibilité d'en faire son profit personnel. Cela rendrait misanthrope si l'impérieux besoin de profiter de cette rapide visite n'opérait une diversion salutaire.

Le public n'abonde guère dans les musées archéologiques, dont les richesses ne l'intéressent pas. Est-ce bien sa faute ? Je ne le crois pas. Il manque de préparation, voilà tout ; et cette préparation serait vite obtenue si les catalogues, au lieu de se borner à une simple et aride nomenclature, au lieu d'enregistrer avec la même indifférence apparente, les œuvres d'élite et celles de simple remplissage, indiquaient nettement la valeur réelle des unes et des autres, appuyant surtout sur les premières et disant leurs principaux mérites. Les catalogues sont composés jusqu'ici pour les spécialistes seuls ; quand donc le seront-ils en vue du grand public ?

Tenez, je vois d'ici une société de touristes prendre un air de sérieux ennui en entrant dans cette salle. Mais quelqu'un les conduit devant la statue tombale de Gaston de Foix, indique rapidement la valeur de l'œuvre, rappelle la dramatique histoire du jeune général, et, tout de suite les visages changent. Ces voyageurs ennuyés, s'émeuvent, s'intéressent, et aucun d'eux j'en suis sûr ne regrettera sa visite au musée de Bréra.

Arrêtons-nous à notre tour devant ce précieux reste de la sculpture lombarde. C'est l'œuvre d'un véritable maître, Agostino Busti, ce fécond Bambaja que nous avons déjà rencontré au Dôme, à la Chartreuse. L'œuvre est inachevée, ce qui permet des observations précieuses sur la manière du maître, elle est empreinte d'un sentiment profond. Cependant tout cela pâlit devant l'intérêt qui s'attache pour nous au monument de Gaston de Foix, duc de Nemours. le « passe preux de tous ceux qui furent deux mille ans » comme l'appelle le *Loyal serviteur*. La statue est superbe d'expression et de vérité, largement traitée, quoique avec une recherche de détails qui ne laisse rien ignorer de ce « fort gorgias accoustrement à broderies aux armes de Navarre et de Foix », que portait le jeune héros dans la journée de Ravenne, et qu'on put voir « tout plein de

• sang et de cervelle d'un homme d'armes qui avait été emporté
• d'un coup d'artillerie... •

Comme contraste à cette noble et chevaleresque figure, voici celle d'un monstre, Barnabo Visconti, et le style de chacun de ces tombeaux ne diffère pas moins.

Rien n'est original et imprévu comme ce raide chevalier de fer, lauré tel qu'un consul romain, séant sur son non moins raide coursier et flanqué de statues des vertus cardinales lilliputiennes, comme pour symboliser le peu d'action qu'elles eurent sur le plus cruel des Visconti. Les statues équestres du xiv^e siècle ne sont guère communes, mais ce qui ajoute à l'étrangeté de celle-ci, c'est qu'elle est placée sur le sarcophage même du duc et que l'ensemble est supporté par douze colonnes trapues.

Cette disposition étrange constitue un épisode intéressant de la lente évolution qui, des sarcophages antiques, conduit les monuments funèbres aux cénotaphes pompeux du xvii^e siècle. En tout cas, cette forme n'est guère heureuse. Sur le coffre de pierre destiné à contenir le cadavre, on couchait généralement la statue du défunt, on l'agenouillait ; mais dans un cas comme dans l'autre, il n'y avait aucune disproportion entre le sarcophage et la statue. Dans le monument de Barnabo, en remplaçant le gisant par une figure à cheval on a rompu les proportions, de sorte que l'ensemble est grotesque, écriqué, et semble être prêt à se renverser au premier choc, comme un jouet d'enfant.

Je ne sais s'il existe beaucoup de monuments de ce genre, mais je ne le pense pas, croyant y voir une mode spéciale à la haute Italie ; et raisonnant d'après cette donnée, je me demande si ce n'est pas le tombeau de Barnabo Visconti qui a inspiré celui du Colleone à Bergame. Artistiquement, sans doute, rien n'est plus dissemblable. Dans l'œuvre d'Omodèo, les formes se sont allongées et les masses pondérées, les personnages se sont animés. Visiblement un artiste avait succédé à un imagier, mais le programme est resté le même : un cavalier entouré de figures allégoriques, placé sur l'arche sépulcrale élevée sur des colonnes, ainsi qu'un sarcophage chrétien antique.

La statue de Gaston de Foix et celle de Barnabo Visconti sont les deux pièces capitales du musée ; mais que d'objets de première importance devraient être décrits après eux, tout au moins cette curieuse statue du Moyen-Age représentant une femme très attentivement occupée d'une opération de toilette, de règle chez les Athéniennes du temps d'Aristophane, mais d'un caractère si intime

que la direction du musée a jugé opportun de la dissimuler par un solide volet cadenassé. Ne faudrait-il pas s'arrêter encore devant les armes trouvées dans la sépulture énigmatique de Sexto Calendé ? Sont-elles étrusques, sont-elles gauloises ? M. le Commandeur Bertini nous défend d'y réfléchir trop longtemps, car il tient à nous montrer le *Musée Poldi-Pezzoli*, où nous l'accompagnons de grand cœur.

Ce musée, cette *fondation artistique*, car telle est sa dénomination officielle est particulièrement remarquable car il présente ce caractère unique de conserver à tout jamais l'aspect et les dispositions intérieures d'un véritable palais aménagé par les meilleurs artistes de l'Italie, pour un noble patricien dont la vie fut tout entière vouée à l'art, à l'archéologie à la philanthropie pratique. Pour avoir une idée exacte de la *Fondazione Artistica Poldi Pezzoli*, supposez l'hôtel de M. Spitzer, avec toutes ces collections, immobilisé à perpétuité dans l'état où il se trouvait à la mort de son propriétaire. Ajoutons qu'ici le propriétaire, riche comme Crésus, avait du sang des Trivulce dans les veines, que sa mère lui avait inculqué, dès l'enfance, l'amour de l'art en même temps que celui des malheureux, qu'il ne s'était jamais marié pour que rien ne vint le détourner de ces deux nobles passions, et, enfin qu'il avait pris pour conseil et pour guide M. Bertini lui-même, et l'on pourra juger de l'importance extrême du legs fait à la ville de Milan.

Je ne puis songer à décrire ici cet établissement, ni même à dénommer ses trésors les plus rares, mais il m'est impossible de ne pas dire un mot de la salle principale, « la Salle Dorée » dont l'aménagement et la décoration sont des nouveautés pour nous. Cette salle, en réalité, est un vaste salon de réception, mais à l'inverse de nos salons français, où l'œuvre d'art n'apparaît jamais que sous forme de meuble et de bibelot, dans celui-ci le tapissier n'est intervenu que pour rembourrer les sièges et pour accrocher quelques tentures, tout le reste est l'œuvre de peintres, de sculpteurs et d'ornemanistes de valeur.

Qu'on se figure une pièce beaucoup plus longue que large, et éclairée par une vaste fenêtre unique, percée sur l'un des petits côtés. En face de cette fenêtre est une belle cheminée des premières années du xvi^e siècle, des côtés de laquelle partent deux larges cabinets en bois délicatement sculptés qui s'étendent assez loin. Leur forme rappelle assez celle des tambours de nos églises, mais ils sont plus allongés et moins hauts, dans le genre de ces paravents russes en

bois avec lesquels on se crée des coins intimes dans de vastes pièces. L'une contient un lit et constitue une véritable alcôve, le second est aménagé pour servir de cabinet de toilette. Leurs portes ouvertes, la salle devient une chambre à coucher ; les portes fermées, elle est un salon parfait d'une originalité pleine de bon goût. Ce meuble étrange et si nouveau pour nous, se nomme un *chœur*, un *coro*, si je ne me trompe.

Dans l'ameublement moderne, les fenêtres tiennent peu de place : on les subit comme une nécessité gênante et on s'empresse de les obstruer par des flots de tapisserie et de dentelles. Dans les siècles passés, il en était autrement. Au Moyen-Age, comme à la Renaissance, verrières et volets, par leurs peintures et leurs sculptures, constituaient invariablement l'un des principaux ornements d'un intérieur. Quelques hommes de goût ont depuis longtemps protesté et se sont efforcés de réhabiliter ce membre indispensable d'une pièce. MM. Poldi-Pezzoli et Bertini ont été de ceux-là et ont réussi à faire du « fenestron » de la *Salle dorée* une véritable œuvre d'art qui a réclamé le concours des artistes les plus divers, peintre, de vitraux et de céramique, bronziers, ébénistes, marbriers, mosaïstes et ciseleurs. La décoration de la salle est enfin complétée par une élégante frise peinte, d'une note claire et gaie courant au-dessous du plafond, qui est dans son genre aussi parfait que les légendaires plafonds du palais Farnèse. Les œuvres d'art qui décorent cette pièce, peintures, sculptures, céramiques, orfèvrerie, sont toutes de la plus haute valeur, on le conçoit aisément, mais ce n'est pas le lieu d'en parler ici ; c'est assez d'avoir indiqué en passant le caractère particulier de la *Fondazione artistica*, qui dans un avenir prochain, n'en doutons pas, réunira le nom de M. Bertini à celui de Poldi-Pezzoli dans l'inscription gravée en lettres d'or au-dessus de la porte d'entrée.

(A suivre).

JULES MOMMÉJA.

JOURNAL AGENAIS DES MALEBAYSSE

(SUITE ¹)

ESMOTION POPULÈRE EN LA VILLE DE BOURDEAUX POUR LE FFAICT DE LA GABELLE EN L'ANNÉE 1635.

Le lundy 14^e may 1635 il y heust esmotion populaire en la ville de Bourdeaux pour ce que on vouloit lever la gabelle seur le vin et autres danrées qui se vendroit au dit Bourdeaux et en toute la Guyenne ; et, pour ce seuget, il y heust un hauqueton du Roy qui feust tué et aussy le sieur des Aygues, qui estoit natif de Bourdeaux, et sept autres avec heulx ; et une pourtion de la maison de ville y feust bruslée pour ce que le dict sieur des Aygues s'y estoit refeugé.

ESMOTION POPULAIRE EN LA VILLE D'AGEN POUR LE FFAICT DE LA GABELLE EN L'ANNÉE 1635.

Le dimanche dix septiesme jour de jun 1635, à dix heures et demy du matin, tandis que M. d'Appil, grand archidiacre de Saint Estienne, disoit le sermon au dit Saint-Estienne il y heust esmotion populaire en la présente ville. Le comancement advint que M. Sem-

¹ La partie du manuscrit de Malebaysse reproduite dans la présente livraison n'est pas inédite. Cette relation de l'émeute de 1635 a été publiée par M. Ad. Magen, en 1855, dans le t. VII (1^{re} série) du *Recueil des travaux de la Soc. d'Agr. Sc. et Arts d'Agen*.

Contrairement à l'usage, nous la rééditons, pour ne pas tronquer le journal des Malebaysse et aussi parce que peu de personnes ont pu lire un volume datant de près de quarante ans et connaître ce curieux épisode de notre histoire locale.

Les érudits auront à se référer à la première édition, en raison des renseignements qui s'y trouvent et des notes qui l'accompagnent.

G. T.

bel, viséneschal d'Aginois et Condommois, avoit comandement de Monseigneur le deuc d'Espéron, gouverneur et lieutenant general pour le roy en Guienne, de s'emvenir à Bourdeaux, luy et le viséneschal d'Armaigniac, avec leur archiers. Le dit Sembel avoit aussy comandement de ramasser tant de monde qu'il pourroit pour emmener à mondict seigneur audict Bourdeaux et aussy avoit mondict seigneur mandé venir tous les autres viséneschalz de Guienne.

De mesme avoit mandé venir quinze cent gentilhommes de Gascogne et autres lieux de son governement très tous, pour ce rander à Bourdeaux. Le dict Sembel, estant prect à partir, mande un archier de sa compagnie nommé Joseph Tichanne aux bataliers qui le devoit porter, pour voir s'ils estoient pretz à partir, lesquels bataliers prolongoint tant qu'ils poivoient voyans que les diz visséneschaulx n'aloient à Bourdeaux à bone fin et que s'estoit pour ce que mondict seigneur d'Espéron vouloit chatier les hauteurs de la sédition qui se fist à Bourdeaux, le 14 du mois de may présédant, quand la dicte noblesse et visséneschaulx y seroient arivés. Les dicts bataliers dirent qu'ils ne pouvoient partir encoure, pour ce qu'ilz n'avoient pas receu les paquetz des lettres que nosseigneurs de la chambre de l'édict et messieurs les conseulz vouloient envoyer audict Bourdeaux. Alors ledict Tichanne leur dict : C'est que vous délayez de ne partir point et mesme vous estes vantes que quand nous seronz seur la rivière de Garonne, vous nous vouliez faire noyer; mais nous mettrons ordre à cella, c'est que quand nous seronz dedans le dict bateau, nous vous attacherons au caubons d'icelluy et vous courrez la mesme risque que nous courrons.

Seur este menasse, voysi une grand reumeur dans la ville par ce que le dict Tichanne menassa les dicts bataliers devant le Iougis de M. de Montesquieu, qui est à la reue des Jésuistes. Dès ausi tôt, quelques fammes qui antandirent sella, criarent par la reue que les gabelleurs vouloient tuer les bataliers et Tichanne, archer, s'enfuit dedans l'église des Jésuistes. Voilla une grand quantité de pouplasse dedans et devant l'église pour le tuer. Se trouvant ainsin pressé, il les pria de le laisser confesser. Quant il feust confessé, il print la fuite dans la séquestrie de la dicte église et de la dicte séquestrie, il se randit dans la basse cour des dits Jésuites, et là il feust tué à couptz d'espées et d'alabardes; et mesme on luy couppa une main et seur le soir, il feust attaché par les piedz avec une corde et feust tréné par les reues et puis jetté dedans Garonne.

Incontinent, on a courrent au sermon quérir messieurs les con-

seulz en grand deligence, qui se rendirent à la maison de ville, comme fist aussy M^r Du Bernet, présidiant en la chambre, et M^r Delpech lieutenant criminel au siège présidial de la présente ville et plusieurs conseillers du présidial.

Or, voylla une chaude alarme. Un certain qui dam nommé Guillaume Le Merle, porteur de vin, monta au grand horologe, sonner le baffray. Les quatre paroisses de la ville en firent de mesmes. Une grosse truppe de poeuble s'en alla en la maison de M^r David Codoing, consellier en l'eslection ; ils lui enfonsarent et pillarent sa maison, rompirent ses meubles de bois, tapisseries, garniteures de lict, getarent le linge au milieu de la rue, et prindrent son or et argent, obliges, livres et aultres papiers, et cassarent toutes les vittres de la dicte maison. Ceulx qui entrarent de dans icelle, criarent par les fenestres qu'ils ne trouvoient point le dict Codoin, disant qu'il s'estoit réfugié au Couvent des Augustins. Des ansi tost, ceste populasse mutinée accouurent aux diets Augustins, disant aux religieux : rendes nous Codoin, autrement vous tuerons. Il y heust une femme qui print le père prieur par le coulet et lui porta le poignard à la gorge, en lui disant comme les autres : rendes moi Codoin, autrement vous tuerè. Ce bon père lui répondit : Je viens du sermon, je ne sé pas s'il est céans, mais cherchez le. Tout soudain, hommes et femmes fouragarent l'esglize et le couvent, lequel ils ne peurent trouver. Ils alarent aussy fourager toutes les granges proches du dict comvent où ce pouvre mal heureux feust trouvé dans une grange de Madamoyselle de Savaros baille mère du fils du dict Codoing, caché derriere quelques faix de sermant. Là, il feust masacré à coupz de barres par este populasse mutinée. On dict qu'il avoit deux cents pistoles en ses pochettes qui lui feurent bientôt prises. Après cella, on l'attacha par les piedz avec ses jaretières et feust tréné par les reues et puis jeté dedans la Garone. Est homme estoit sil malvoleu du poeuble, que quand on le trénoit par les reues, il n'estoif filz de bone mère qui ne luy donnoit un coubt de baton ou un coup de pied. Il estoit l'auteur d'este gabelle d'Agen et d'Agenois. Il estoit fort arrogant et voloit de haute aille et estoit venu de peu. Toute sa fortune feust perdue en un cardeure. Davantage le mesme jour les payssans lui firent bruller une métérye qu'il avoiet en la juridiction de Roquefort et mirent les murailhes à res de terre. Dailheurs en mesme heure et jour, feust tué sire Estienne de Cunolye, sieur d'Espalles, bourgeois de la présente ville ; este la languist fort, car il feust basteu à coups de manches d'alebardes, depuis la maison de M^r Singlande,

avocat, qui faict le coin au près de Saint Crapasy, jusques près de sa maison qui est à la tour de La Lande et là il feust assommé d'ung coup de barre seur la teste et deux couptz de pertusanes dans le corps et ainsin il fina sa vie. Sa femme et sa servante le mirent dans sa maison. Le lendemain, on luy brusla trois mètèries qu'il avoit en la jurediction d'Agen.

Davantage, en mesme hocure et jour, messire Guilhaumes du Périer, chanoyne en l'esglize collégiale Saint Crapasy, ala en la dicte esglize pour empescher qu'on ne sounat le baffroy. On lui dict : retirez-vous d'ici, vous estes un gabelleur. Des aussytost, il s'en ala [à la] maison de M^r Du Périer, son oncle, jadis chanoyne de Saint Crapasy, de qui il tenoit sa chanoynerie, et de là il s'en ala à ce cabaret qui est derière la maison de son dict oncle qu'on nomme la Garenne de Faulhet et se vestit d'ung habillement gris de l'oste et alla monter seur la muralledela ville qui est prochainedela. Quelques fammes l'aperseurent et le suivirent à couptz de pières, en criant : tue le gabelleur ! Ce pouvre infortuné feust saizi de pœur. Il se jetta du hault en bas hors la ville, près de la tour qu'on nomme d'Armanac. Il se rompit une cuisse et ne peult bougé de là. Dès aussy tost, il feust tué par une multitude de payssans à couptz de sarpes et de bares. Deux payssans de Madailhan luy emporta une main et un pied chascun. au bout d'un baston à deux bouts. Pour le reste de son corps feust mangé par les chains, excepté le droitz qui consacroit. Trois jours après ses ossementz feurent enterrés au mesme lieu qu'il tumba. Est homme estoiet fort facétieux et gausseur. Son malheur lui vint que au mois de mars précédant, il avoiet loué quelmanubres pour fouyr ces biens. Il leur donnoit à chascun six soulz par jour. Comme ilz heurent achevé sa besoigne, il les gausa en leur disant telles et samblables paroles : mes amis, vous gaignez six soulz par jour. Je m'an garde un soul pour la gabelle de chascun de vous. Combien qu'il paya à chascun d'iceulx leur salère, sa gauserie conta davantage, comme avez entendu cy dessus. Le 15^e jour de janvier 1636, ses ossementz feurent déterrés du susdit lieu et puis enterrés en l'esglise Saint Crapasy à la chappelle Sainte Anne, avec aussy grande solennité comme s'il fust mort dans son liet.

Davantage, le mesme jour fust tué ce vénérable homme M^r M^e Guilhaumes de Maures, avocat au siège présidial de la présente ville, agé de 75 ans, et M^e Jehan Vincent de Maures, son fils, conseiller en l'eslection. Ilz furent tués sur le toiet du couvent des religieuses carmelites où ils s'estoint réfugiés. Ce vénérable homme pria les mur-

triers qu'on le tuast à luy et qu'on sauvast son filz. Le filz les pria de mesmes : tues moy et sauvez mon père ! Quand ilz furent morts, on les jetta du hault du toiet en bas dans la basse court des dictes Carmélites. Il y heust la femme d'un hoste nommé Petit quy se tenoit pour lors contre l'orme de la porte Neufve quy fust cy inhumaine que ne se contanta pas de les voir mortz, elle arracha les yeulx de la teste du filz du dict sieur de Maures et les mist dans son mouchoir et les apporta à sa mèsou. Les dicts sieurs heurent plus d'avantage que les autres, car, par grasse espécialle, ilz feurent enterrés de nuict par les peres capucins dans leur esglise et leur maison ne feust pillée ny brulée.

D'ailleurs le mesme jour fut tué M^r Mélot, lieutenant du visseu-chal, à la Croix Belle, par les payssantz, se retirant à sa maison, à Clermont de La Magistère. Son argent luy fust prins et fust despoullé tout nud et jetté dans un fossé et la nuit ensuivant M. Senbel le fist enterrer.

D'ailleurs feust tué un Thomas Bondonnier, entre les mains de M. Rance, procureur général du roy en la chambre de l'édict et de Messieurs les consulz quy le menoint en prison pour empecher qu'on ne le tuast, lequel dict Thomas, comme fermier du soquet du vein, avoit bailhé le dénombrement de tous les cabaretiés de la ville et jurediction d'Agen.

Après tous ce meurtre faict, este populasse mutinée s'alarent rendre à la maison du dict feu s^r d'Espalais, qui est, comme j'ay dict, à la tour de la Lande, ou s'estoint réfugiés M^r M^e Gratien de Latour, s^r de Saubebère, con^r du roy en la Cour des eydes, et Mad^{lle} de Barbier, mère de M^r M^e Claude de Barbier, s^r de Lasserre, aussy con^r du roy en la dicte court, et Mademoiselle de Lasserre sa femme et un sien frère escolier, estudiant aux jésuistes et un escolier nommé Guérineau demeurant avec le dict sieur de Lasserre, ensemble son clerc et son cochier. Este populasse mutinée treuva la porte fermée, laquelle ilz enfonsarent. Estant dedans, ce Guérineau lacha un coup de pistolet et tua un de ces mutins nommé Le Mandou. Quand este populasse virent est homme mort, cella les aygrit fort ; ilz dirent que les gabelleurs estoit là de dans et qu'on ne les pouvoit avoir à l'ocasion de la forteresse du lieu ; ilz y myrent le feu qui demeura long temps à prandre et en attendant la dicte maison fust pillée et brulée.

Durand qu'on faisoit tout ce désordre, on pilla et brusla la maison et grange du dict sieur Lasserre.

Quand ceulx qui estoient dans la maison du dict feu sieur d'Espalais, furent pressés de la fumée du feu, ilz se rendirent. Ma dicte damoy-selle de Barbier dessendit avec une eschelle a main par une fenestre, portant entre ses bras un petit enfant de son filz. Apprès elle descendit Madamoyselle de Lasserre, sa belle fille, son dict filz, escolier, le clerc et le cochier du dict s^r de Lasserre. Aussy descendirent les laquays de M. Saubebère. Apprès ce faict, monterent deux de ces seditieux par la dicte eschelle quy trouvarent le dict sieur de Saubebère dans une chambre de la dicte maison. Ilz lui dirent : Rend la vie ! Il les pria d'attendre, auquel il fist une belle remontrance, en s'excusant, disant qu'il n'estoit point gabelleur, qu'il n'avoit jamais voulu consentir à la vérification des édictz du roy. Avec ces belles parolles il amollit le cœur de ces deux hommes et n'eurent le courage de lui méfère et s'en retournarent à la rue. Apprès ceux-là il en monta cinq autres quy luy dirent de mesme que les autres : Ren la vie ! Auquel il voulait faire la mesme remontrance que aulx sus dictz ; mais ilz ne vouleurent escouter tout cela. Ce qu'il peult fère, il obtint d'eux de le laisser prier Dieu. Il se mist nud teste, nud pied et se mist à genoux dessoubs la cheminée et fist sa prière à Dieu et receust le coup de la mort par derrière à couptz de pertuzanes et d'espées et moureut en pénitant blanc dont il estoit confrère. Aussy fust tué dans la dicte chambre le dict Guérineau et les jettarent du hault des fenêtres en bas à la rue.

Durand tout ce désordre, on fesoit brusler les meubles du dict sieur d'Espalais devant sa maison et au dict feu on mist le dict sieur de Saubebère et le dict Guérineau et un compaignon esperonier quy fust tué devant la porte du dict sieur d'Espalais et tous trois furent bruslés et réduictz en cendre. Pour le sieur d'Espalais ne fust pas bruslé avec les autres, car il fust bruslé dans la salle basse de sa maison durand que la dicte maison brusloit. Le mardy ensuivant, Madamoyselle de Latour, mère du dict feu s^r de Saubebère fist recueillir les cendres de son filz et les fist enterrer dans l'esglise St-Estienne, à son tumbeau.

Davantage dans une autre chambre de la dicte maison fust rencontré M^r M^e Gabriel Anthoine de Cunolie, conseiller et accesseur criminel au siège présidial de la présente ville, fils du dict feu s^r d'Espalais. On luy dict de mesme que au dict feu s^r de Saubebère : Ren la vie ! auxquels il pria la luy sauver por argent. Il leur donna trois centz escus. Apprès qu'ilz heurent reçu la dicte somme, de poeur d'estre décellés, ilz lui donarent un coup de pistolet par la teste quy

luy fust favorable ; il ne frisa que le poil et heust deuix couptz d'espees dans le gosier et luy voulant donner un coup d'estramason seur la teste, il print l'espée en l'air et se blessa fort au bras. Ce fust le plus dangereux de tous les coups et le croyant avoir tué, ilz le vouleurent jeter par la fenestre, comme les autres. Ilz ne le peurent monter sur ycelle et estans ces murtriers pressés par la fumée du dict feu, ilz le laissèrent estendu por mort de dans la dicte chambre. Seur les dix hœures du soir quand tous ces mutins furent retirés, il sortit de la dicte chambre aussy fumé qu'un charbonier et s'en alla au jardin de mon dict sieur de Lasserre où il treuva quelques femmes quy esteignoient quelques poultries de la grange du dict sieur de Lasserre. Il en pria une de sa coignoissance de l'eyder à se sauver auquel elle bailha sa toile de teste et sa garderobe et lui bailha à apporter de sa part un chauderon plein d'eau et le conduir à la maison de M. de Labarthe quy est prochaine de là et là il fust pencé quelque espace de temps secrètement.

Aussy en la dicte maison du dict sieur d'Espalais fust bruslé un marinier nommé Pierre Palendran quy estoit alé pour piller dans ycelle. Comme il s'amusoit à effondrer un coffre à couptz de bergade il fust suffoqué de la fumée du feu. Voulant sortir de la dicte chambre, il ne sceust trouver la porte et ce brusla misérablement et fust payé selon son mérite.

Davantage durant ledict désordre, on fist brusler au milieu de la plasse publique de la présente ville, le carrosse et le charriot dudit sieur de Lasserre. On vouloit aussy fere brusler les chevaux du dict carrosse, mais ceulx du corps de garde de la plasse cy opposarent et empecharent cella. Mais nonobstant iiz en tuarent un et l'autre fust fort blessé.

Davantage fust le mesme jour pillée la maison du dict feu s^r de Saubebère. Aussy fust le mesme jour pillée la maison de M^e François Jayan, conseiller en l'eslection, et ne fust pas desouverte ny bruslée. En mesme hœure et jour fust pillée la maison de M^e Jehan Railhery, advocat du roy en l'eslection. Les moebles du dict Jayan et ceulx du dict Railhery feurent bruslés devant la maison du dict Railhery qui est contre l'orme de la Porte neufve. Aussy le lendemain on brusla la méterye du dict Railhery quy est en la paroysse Ste-Radegonde, juridiction de la présente ville.

Davantage le mesme jour fust pillée la maison de M^e Charles Loret, conseiller en l'élection, et ne fust point desouverte et cy portarent plus doucement que aulx autres, seur la prière que leur

firent les pères capucins pour ce que la maison du dict Loret est auprès de l'église des dicts capucins.

ESMOTION POPULAIRE DU LUNDY 18^e DU DICT MOIS 1635.

Le lundy 18^e du dict mois, este populasse mutinée vindrent du matin devant la maison de ville d'aussy grand fureur que le jour précédant, demandant M^r Delpech et autres gabelleurs qu'ilz disoient estre dans la maison de ville, et s'ilz ne les rendoit qu'ilz mettroient la maison de ville à feu, lequel leur fust respondu qu'il n'en y avoit aucun et qu'on les prioit de se vouloir retirer et que seur que c'estoit passé la journée précédante, tout estoit aboly suivant un arrest que nosseigneurs de la Chambre de l'édicte donnèrent le dict jour du lundy matin. Cela n'aresta point que seur este heure, ilz n'alassent pilher la maison de M^e Sarrau de Redon, procureur du Roy en l'eslection, et feust pilhée de mesme que la maison du dict Codoing et fust toute descouverte et ne fust point bruslée. Le mesme jour les payssans luy firent breusler sa méterye, nommée à Tord.

Davantage incontinent après que on heust pilhé la maison dudit Redon, on pilha la maison de M. Urbain Delpech, lieutenant criminel en la présente ville, quy est vis à vis de la maison du dict Redon et furent descouvertes et ne furent pas bruslées, lesquelles maisons sont à la rue de la petite boucherye. Tandis qu'on rabagoit les susdictes maisons, une autre troupe de ces mutins pilloint la maison de M^r Nicolas Dupérier, aussy conseiller en l'élection, quy frère estoit du dict chanoyne quy fust tué le jour précédant. Le dict Dupérier n'estoit pas dans sa maison, car il c'estoit sauvé de jardin en jardin chez M. Dalbarel, doyen des chanoyes de St-Crapasy et là il fust trouvé au jardin dudict sieur caché derrière quelques loriers, dont il fust tué d'un coup de mosquet dans l'estomac et quelques couptz d'espées par le corps. Un homme et deulx femmes l'attacharent par le col avec une corde et tous trois ensemble le trenarent par les rues et l'alarent jetter dans la Garonne. Il y en heust une cy barbare quy luy couppa les... et les fist manger à un chien.

Or voilà le désordre quy continuoit de plus en plus. Por appaiser ce pocuble, on fist une procession générale seur les nuf à dix heures du matin pour prier Dieu vouloir appaiser la rage de ce poeuble, où furent apportées les chasses St Stienne, St Dulcide, St Crapasy, Ste Foy. Lad. procession partit de St-Stienne et ala à St-Crapasy,

M^r d'Appil, grand archidiacre de St-Stienne portait le St Sacrement de l'autel dessoubz un poille. Quand la procession fust à St-Crapasy, les gens d'eglisse entrarent dedans lad. esglise et la populasse demeura dehors. La porte de l'eglisse estoit barricadée. Mondiet sieur l'archidiacre monta dessus la baricade avec le St Sacrement de l'autel entre ses mains et là il fist une exortation avec la larme à l'œil et pria le poeuble de se vouloir appaiser ce qui rafroidit un peu le cœur de ces mutins. Apprès lad. procession s'en retorna à St-Stienne et devant lad. esglise mondiet sieur l'archidiacre fist une autre supliante exortation tousjours seur le mesme sujet.

Davantage une troupe de ces mutins estoit alé quérir M^r Buart second consul et le créarent leur capitène. Il marchoit à la teste d'este troupe avec son espée au costé, son chaperon en escharpe et une baguette en main et comme cella, ilz faisoient la rebue par ville. Comme ilz furent devant St-Stienne ilz trouvarent que mondiet sieur l'archidiacre faisoit l'exortation. Ilz se mirent à genous devant St-Stienne. Apprès que l'exortation fut parachevée, le poeuble se retira, mon diet sieur de Buart se vouloit aussy retirer, ce qu'il ne peult obtenir de ceulx de sa troupe. C'estoit sur l'hoere d'onze hoeres et demye, qu'il estoit encore en Juin. Il les pria de le laisser aler à sa maison prendre un peu de réfection, ce qu'il ne peult obtenir d'eulx sans qu'ilz heussent esgard à ce bon homme quy est desja chargé de vieilles années et le firent marcher comme auparavant.

Davantage à deux hoeres après mydi fust tué Arnould Paulmier, sergent royal en l'election, qu'on disoit qu'il avoit entrepris d'exécuter toutes les comissions de la gabelle et ficher les placartz aux coingtz et carrefours de la présente ville. Il fust trouvé caché dans un thonneau à la maison de M^r Cayron, prebstre et chappelain de St-Stienne quy est à la rue du Temple près la petite boucherye, et là il fust tué à couptz d'alabardes et d'espées et puis ataché par les piedz avec une corde et fust tréné par les rues. La porte St-Anthoine estoit fermée ; ilz le jettarent du hault en bas des murailles et les payssans qui estoient hors la ville le trénarent et jettarrent dans Garonne, et à son occasion la maison dud. s^r Cayrou fust pilhée et et ne fut pas bruslée après y celle on pilha la maison dud. Paulmier quy est prochaine d'icelle.

Dailheurs le mesme jour seur les quatre hoeres du soir fust tué M^o Pierre Maury, notère royal de la présente ville. Il fust trouvé en la maison de M^r de Rance, procureur du roy en la chambre de l'édict,

et s'estoit saubé de la maison de ville où il estoit en assurance. Il fust tué par Gérard Bruguyère, M^e pâtissier de la présente ville et par le cuysinier dud. sieur de Rance. Led pâtissier luy donna un coup de coutelas quy luy abatit la moitié du col et le cuysinier l'acheva de tuer à couptz d'espées ; après il fust attaché par les piedz avec une corde et tréné par les rues. La porte St-Antoine estoit aussy fermée ; il fust jetté par dessus la murailhe de la ville comme led. Paulmier et les payssans quy estoient hors la ville, le trénarent et le jettarent dans Garonne. Sa maison ne fust pilhée ny bruslée.

Nosseigneurs de la chambre de l'édict et messieurs de la polisse voyans un si grand désordre firent faire des barricades aux environs de la maison de ville. Il y avoit une baricade à la rue de Garonne quy trabersoit la dicte rue et fermoit la ruelle de M. d'Estrades ; autre barricade au delà le pont d'Angoyne quy fermoit de la maison de M^e Jehan Castaing, notesre royal, jusqu'à la maison quy faict coing au pont d'Angoyne. Autre barricade du costé de la maison de ville quy fermoit la ruelle de M^r de Raignac, advocat ; autre barricade quy fermoit la ruelle de la Conciergerie près du palais présidial ; autre barricade contre le logis de M^r de Roques quy fermoit este rue quand on va à l'Ave Maria ; autre baricade devant la maison de messieurs Dorée, quy trabersoit la rue ; voyla por la garde de la maison de ville.

Il y avoit une baricade au corps de garde de la plasse publique quy fermoit d'un costé des embans à l'autre ; deux barricades devant l'esvêché ; trois barricades devant la maison de M^r M^e Anthoine de Boyssonnade presidant et jenge mage au siege presidial de la présente ville ; autre barricade à l'escolle vieille ; autre barricade au portailh Ste-Quiterie ; autre barricade au bout de la rue St-Jehan ; une grande barricade à douze pas de la porte du Pin quy trabersoit toute la rue pour garder la maison de M^r Sembel, visseneschal d'Agenois et de Gascoingne ; autre barricade à la plasse de Molinier ; autre barricade devant la maison de M^r Singlande, advocat, à la rue St-Crapasy ; autre barricade au portailh de la petite boucherye. A chaque porte de ville, y avoit une barricade ; au pont de Garonne, en y avoit deux ; céstoint les plus fortes de la ville.

Ce mesme jour un grand céditieux nommé François Latard, hoste de la Croix Blanche, demeurant devant les Carmes, voulant passer par force à une des barricades quy estoient devant la maison de M^r le président Boyssonnade avec une troupe de mutins qu'il menoit avec lui, il fust gailhardement repoussé par ceulx qui soutenoient la

dite barricade et fust tué seur la plasse ; ses camarades l'emportèrent à sa maison.

Durand ce mesme désordre, les reverandz pères capucins allèrent fère des exortations au poeuble par toutes les barricades de la ville ; portant chacun un crucifix en main. Cela amolit fort les coeurs de ce poeuble.

Il ne fault pas oublier le bon père hermite de St-Vincent quy s'en aloit de nuict et de jour par les dictes barricades fère d'exortations de mesmes que les pères capucins.

Or, voilla en quelle tristesse estoit les gens de bien de la ville d'Agen de voir ainsin murtrir leurs concytoyens. Il est à remarquer que les cloches de la ville demeurarent trelze jours sans sonner et le samedy quatorze jours après, quy estoit la feste St-Martial, les cloches sonarent abord à l'hoeur de prime. Aussy les boutiques de la ville demeurarent trois jours fermées. Davantage le dict jour de lundy les paroysses des champs à deux lues à la ronde d'Agen sonarent le balfroy dont les payssans s'asemblarent et vindrent aux environs des murailhes de la présente ville et fust estimé qu'ilz estoit au nombre de six mille. Il ne fust dict aulcun sermon dans aulcune esglise de la présente ville depuis le jour du désordre jusqu'au jour de feste de St-Stienne, quy est le troisieme jour d'Aoust. Il ne fault pas obmettre les dévotions quy furent faictes dans la ville à l'occasion dudict désordre. Durand un mois tous les jours, le St-Sacrement de l'autel reposoit en trois églisses et le lendemain reposoit à aultres trois et ainsin de trois à trois elles furent toutes suivies et les processions des parroysses et couvents les unes après les autres les visitoint tous les jours.

ORDRE TENU A LA GARDE DE LA VILLE D'AGEN APRÈS L'ESMOTION POPULÈRE EN L'ANNÉE 1635.

Après que nosseigneurs de la chambre de l'édict et messieurs les consulz heurent un peu appaissé ce poeuble mutiné, ilz mirent ordre pour la garde de la ville ; pour empêcher que ces mutins ne s'eslebassent davantage, l'ordre fust tel : Monsieur Dubernet, présidant en la chambre de l'édict, estoit colonel des habitants de la ville ; M^r de Roussilhon, capdet de la maison de Cabrayres en Quercy estoit mestre de camp ; le s^r de Monbet de Sérignac estoit sergent-major ; sire Audet Leduc, marchand mangonier de la présente ville,

estoit eyde du sergent-majour. Il entroit tous les jours nuf escadres en garde, savoir huit des habitans de la ville et une des advocats et procureurs et autres officiers de la chambre de l'édict qui faisoit la nufbiesme ; chaque escadre estoit de trente hommes, monte qu'il entroit tous les jours en garde deux centz septante hommes et à chaque dite escadre, il y avoit un capitène, lieutenant et enseigne ; l'enseigne ne pourtoit pas pour cela de drappeau. Les gardes estoient personèles. Chasque soldat quy estoit de garde se rendoit le soir devant la maison de son capitène et le capitène avec ses soldatz se rendoit à Montrebel quy estoit la plasse d'armes et là chasque dict capitene aloit au cartier quy luy estoit ordonné quy estoit le soir à la fermeture des portes de la ville. A chaque dicte porte, il y alloit une escadre ; à la sale basse du palais présidial, en y entroit une et les soldatz d'icelle faisoient sentinelle a este barricade quy estoit devant la maison de M. de Roques quand on va à l'Avemaria et aussy a este barriquade qui fermoit la ruelle de la Conciergerie du palais ; une autre escadre entroit en garde à la maison de Messieurs Dorée et gardoint este barriquade qui estoit devant leur maison ; une autre escadre entroit en garde à la rue de Garonne et faisoient le corps de garde à la boutique des hoirs feu Blayze Barrinquon, m^e chappelier de la présente ville, et gardoint la barriquade de la dicte rue ; l'escadre de Messieurs de la chambre estoit à la maison de ville et faisoient leur corps de garde au barreau des esleus ; ils gardoint la barricade du pont d'Angoyne. Les dictes escadres demeuroint vingt quatre heures. Cella demeura un moys et demy, durand lequel temps on n'aboit que deux nuictz de franchises. Appres cela, les habitans s'en plainquirent à mondiet seigneur le président de ce qu'ilz estoient trop fatigués. Dès aussytost on doubla les escadres et puis on avoit 5 jours et cinq nuictz de franchises et la dicte garde dura deux mois, vingt et cinq jours cy exactement comme dict est.

Appres vint l'abolition du roy. Des aussy tost on rompit les barriades quy estoient aux environs de la maison de ville et puis on faisoit garde à la dicte maison de ville. On y aloit seulement avec l'espee au costé et cela dura jusques à la fin du mois d'octobre dudict an.

Le 23 Aoust 1635, quy estoit la veilhe St-Barthélémy, Anthoine Soledre, dict Guerre, natif de la parroisse St-Pierre-de-Clayrac, jurediction de Puymirol, fust pendeu et estranglé à la plasse publique de la présente ville, condamné par arrest de nosseigneurs de la chambre de l'édict pour avoir esté un des boutefeus à la maison du feu s^r

d'Espalais et ledict jour furent prins prisonniers, Pierre Payleau, bastier, fils de Jehan Payleau, aussy bastier de la présente ville, et un porteur de vin nommé Le Porquier quy avoint voulu faire sonner le baffroy au cloché Ste-Foy et esmouvoir le poeuble a une seconde sédition. Ledit Porquier fust condamné en galère pour sa vie et ledict Payleau fust relaxé à l'occasion de sa jeunesse. Quand ledict Soledre fust exécuté à mort, il y avoit douze companies en garde à la plasse publique de la présent ville.

Le 24^e jour d'Aoust 1635, Jehan Payleau, natif de Carmailh, en Languedoc, m^e bastier de la présente ville fust prins prisonier au moulin de Prades, près Lafox, par M. Senbel, visseneschal d'Agenois, et ses archiers et de Prades conduict au chasteau de Puymirol et la nuit du lundi 27^e dudict mois, il fust conduict dudict Puymirol Agen avec cent hommes à chebal et le mardi 28^e dudict mois, quy estoit la feste St-Augustin, il fust pendu et estranglé à la plasse publique de la presente ville, condamné par arrest de nosseigneurs de la chambre de l'édict. Il estoit un des hauteurs de la sédition et le Dimenche de la dicte sédition, il conduisoit deux troupes de ces séditeux et fist piller les maisons de M^r François Jayan et de M^r Jehan Railery et fist brusler leurs meubles devant la maison dudict Railhery quy est auprès l'orme de la Porte Nufve. Quand on l'exécuta, il y avoit très bon ordre et bonne garde en la présente ville. A la plasse de Montrebel, y avoit deux cents soldatz en armes ; au corps de garde de la plasse publique en y avoit aultant. Tous les corps de garde de la ville estoient aussy bien garnis de soldatz. Toute la plasse publique estoit aussi enthorée de soldatz armés. La halle en estoit aussy bien garnie près de l'esvêché, y avoit une barricade, au bout de la rue Garonne, y en avoit une autre ; aulx clochés des quatre paroysses, y avoit une escadre à chascun por empescher qu'on ne sonât le baffroy. Il y avoit aussy devant la porte de chasque esglise paroyssiale une escadre en garde. Il y avoit aussy une escadre devant le grand horloge. Et en telle sorte, il fust exécuté à cinq hoeures du soir. Il y avoit pour confesseur le père prieur des Aulguistins, puis son corps fust enterré au cimetiere de Ste-Foy.

(à suivre)

MÉMOIRE ET PIÈCES DIVERSES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DES VOLONTAIRES DU LOT-ET-GARONNE

ENGAGÉS DE L'AN II

(SUITE)

Le 20 Vendémiaire, on attaqua tout ce qui se présenta dans cette vallée, et l'ennemi fut culbuté.

Le 21, le centre de l'armée prit position près de Fribourg, sur les bords de l'Elz, dans la vallée de Waldkirch ; il s'y donna un combat où le général Beaupins fut tué. On prit ensuite le chemin d'Huninggen. L'aile gauche se dirigea sur Brisach où elle repassa le Rhin.

L'armée prit position à Schliengen et y séjourna. Le 3 Brumaire, l'ennemi nous y attaqua, mais inutilement. Cependant dans la nuit nous continuâmes notre retraite, et le 4 nous arrivâmes à Lœrrach.

Le 5, nous repassâmes le Rhin à Huningen. Le général en chef ayant laissé un corps de troupes suffisant pour contenir l'ennemi, et y défendre les ouvrages qui couvraient le pont, le restant de l'armée fit route pour se porter du côté de Strasbourg. Notre demi-brigade fut cantonnée à Ehrstein, à trois lieues de cette ville.

Le prince Charles, qui s'était porté avec le gros de son armée devant le fort de Kehl, n'avait pas perdu un moment pour faire travailler à ses lignes de contre-vallation.

Lorsque nos ouvrages furent assez avancés, le général en chef voulut essayer de lui faire lever le siège, ou de l'inquiéter dans ses travaux, et nous partîmes à cet effet de nos cantonnements le 1^{er} Frimaire, pour nous rendre à Kehl, nous y joindre au corps du général Desaix, qui était dans ce fort depuis qu'il avait repassé le Rhin. Comme nous n'avions que trois lieues à faire, il y eut une halte à moitié chemin ; on y attendit la nuit pour cacher notre marche à l'ennemi.

Sur le soir, la troupe étant rafraîchie et suffisamment pourvue de

munitions, on se mit en marche : nous arrivâmes à Kehl vers dix heures ; on fit former les compagnies de grenadiers en avant de la colonne et l'on se porta avec la plus grande précaution à l'endroit désigné.

Notre demi-brigade soutenue par quelques autres troupes mais qui ne donnèrent pas, devait attaquer la gauche des retranchements de l'ennemi : c'était le général Lecourbe qui nous conduisait ; il nous commanda de marcher en avant, ce qui fut aussitôt exécuté ; nous sautâmes dans la première redoute qui s'appuyait à un bras du Rhin (2 Frimaire). Les Autrichiens venaient à peine de faire la première décharge, quand ils furent mis en fuite ; nous en primes quelques-uns, ainsi que les pièces de canon qui se trouvaient dans la redoute, On se porta ensuite à la deuxième qu'on enleva également, malgré les feux très vifs du canon et de la mousqueterie qui portaient des autres ouvrages. Au centre, une autre colonne s'empara aussi de quelques ouvrages ; mais trois autres redoutes intermédiaires entre ces deux trouées, n'ayant pu être enlevées, nous fûmes obligés de rentrer au camp retranché, après un combat de quatre heures, et où l'on eut de part et d'autre un grand nombre de blessés.

La défense de Kehl n'exigeant pas toute l'armée, la moitié seulement y resta, tandis que l'autre se reposait dans des cantonnements voisins, et l'on se relevait alternativement tous les quatre jours.

Après cinquante jours de tranchée ouverte, et cent quinze jours d'investissement, on jugea que ce fort, dont toutes les palissades étaient emportées par les boulets, et les parapets éboulés, et qui ne comprenait d'ailleurs que des ouvrages imparfaits, ne méritait pas l'honneur d'un tel siège ; aussi le général en chef décida-t-il de l'évacuer. Ce fut au général Desaix que l'on confia le soin de négocier avec l'ennemi : on convint que le port serait évacué dans vingt-quatre heures, que la troupe sortirait avec armes et bagages tambours battants, drapeau déployé, et qu'elle emporterait tout ce qui lui appartenait.

Ce fut exécuté le 20 Nivôse, et le 21, on livra la place aux Autrichiens. Le siège de Kehl est un des plus célèbres que puisse fournir l'histoire. L'ennemi y perdit 15,000 hommes, dont 6.000 tués dans les ouvrages ou divers assauts, et le reste mort dans les hôpitaux de fatigue et de froidure.

Il y consumma 93.000 boulets, 3,000 boîtes à mitraille, et 30,000 bombes ou obus. On sait aussi que la longue et opiniâtre résistance de Kehl a beaucoup contribué à la prise de Mantone.

Le 17 Pluviose, la tête du pont d'Huningue fut évacuée et aux mêmes conditions que le fort de Kehl.

Après ces capitulations, l'armée fut répartie dans les cantonnements : nous fûmes prendre les nôtres à Dürkheim, Kleinkerlebach, etc. Après avoir resté environ un mois dans le Palatinat, on nous fit partir pour prendre de nouveaux cantonnements à Sarrebruck et villages voisins.

Vers la fin de Germinal, nous partons de nos cantonnements, et nous nous rendons à grandes journées sur le Rhin, en passant par Bitche, Phalsbourg, Saverne. Nous arrivâmes près du fleuve le 1^{er} Floréal au soir. Les troupes qui étaient le plus à proximité y avaient déjà effectué le passage, en face du village de Diersheim(?), dont on resta maître après l'avoir pris et repris plusieurs fois.

Le 2, notre demi-brigade passa le Rhin ainsi que d'autres troupes, qui, comme nous, s'étaient trouvées dans des cantonnements éloignés ; le pont venait d'être fini. Nous en profitâmes pour porter du secours à ceux qui étaient passés la veille, et que l'ennemi pressait vivement. Il faisait tous ses efforts pour nous faire repasser et nous tenions tête. Sur l'après-midi, notre cavalerie arriva, et, quoique inférieure à celle de l'ennemi, elle n'hésita pas un instant à la charger : la mêlée fut terrible, il y eut différentes reprises, et la victoire nous resta ; l'ennemi se retira sur la position qu'il avait eue le matin ; le lendemain il se décidait à la retraite.

On le poursuivit jusqu'au 4 du même mois, et notre marche fut arrêtée par la nouvelle que l'on reçut de la signature des préliminaires de paix à Léoben.

Les hostilités ayant cessé, l'armée garda la position qu'elle avait lors de l'arrivée du courrier.

Après l'échange des ratifications du traité de Campoformio, nous repassâmes le Rhin ; notre demi-brigade fut cantonnée à Bockenhain¹, Bitche et Phalsbourg.

Le 10 Fructidor, on changea encore de cantonnement. La demi-brigade occupa Boppard, Saint-Goar, etc., sur le Rhin en s'étendant jusqu'à la Moselle. Berncastel était occupé par le second bataillon.

Après la Revolution de Fructidor, causée par la trahison de Pichegru, l'armée fit un mouvement pour se rapprocher du Rhin. Partis

¹ C'est le nom allemand de Saar-Union, ancien chef-lieu du canton du Bas-Rhin.

de nos cantonnements le 27 Vendémiaire an vi, nous arrivâmes à Hochfelden, en Alsace, le 9 Brumaire, où nous restâmes jusqu'au 16 dudit mois. On croyait à une reprise des hostilités, mais il n'en fut rien, et le Congrès de Rastadt fut ouvert le 25 par le général Bonaparte.

Les troupes furent de nouveau cantonnées. Notre demi-brigade occupa Krenznach, Bacharach et Saint-Goar. Peu de temps après, l'ordre nous arriva d'aller en Bretagne. Nous commençâmes cette longue et pénible route le 12 Frimaire. Ayant traversé toute la France par les rigueurs de la plus mauvaise saison, nous arrivâmes à notre destination vers la fin de Nivôse. Le premier bataillon occupa Vannes et Lorient; le second, Pontivy et le troisième, Josselin. Après quatre mois environ de séjour dans ces différentes garnisons, on nous appela encore sur le Rhin; nous partons, à cet effet, le 25 Floreal, et arrivons en Alsace le 6 Messidor; nous eûmes pour garnisons les petites villes de Ribeauvillé, où était l'état-major, Saint-Hippolyte, Bergen, etc. Mais, en exécution d'un ordre qui nous envoyait en Suisse, nous nous mîmes en route le 23 Vendémiaire, an vii, et arrivâmes à Zurich par Porrentruy, dans la journée du 6 Frimaire.

Le 10 Frimaire, nous partons de Zurich pour aller occuper les petits cantons de Schwitz et d'Uri; la demi-brigade fut disséminée depuis Artt et Schwitz jusqu'à Gothard; les compagnies avaient des avant-postes sur les chemins et sentiers qui communiquaient aux Grisons, parce que ces derniers n'étaient point encore soumis, et que la guerre avait été déclarée à l'Autriche.

Nous restâmes dans ces montagnes jusqu'au 12 Pluviôse, après quoi on nous fit rapprocher de Zurich, puis cantonner à Clotten, Basteldorf, etc.

Le 8 Ventôse, nous partons pour aller sur le Rhin. Nous arrivons le 15 à Vittemberg où nous passons la nuit; le lendemain matin, nous traversons le Rhin au gué, un peu au-dessous de Vittemberg, avec la quatorzième légère, commandés par le général Oudinot. Le lendemain quelques autres troupes passèrent sur la rive droite du Rhin, avec mission de s'emparer d'une grande route qui communiquait aux Grisons, et empêcher par ce moyen les Autrichiens de leur porter secours. On arriva, par ce moyen, à pénétrer dans cette petite République et à en prendre possession. Quelques tentatives furent faites sur Feldkirch, mais inutilement, l'ennemi s'y était trop fortement retranché, et l'on n'était pas assez nombreux pour forcer ses positions.

Le 4 Germinal, la demi-brigade ayant repassé le Rhin, fut dirigée sur Frauenfeld, où elle arriva le 12; elle s'établit près de cette ville pour en repartir le 23, dirigée près de Constance.

Le 2 Floréal, nous nous mîmes en mouvement pour remonter le Rhin, et retourner pour ainsi dire d'où nous étions partis quelques jours auparavant; nous fûmes jusqu'à Malan (pays Grison) et nous prîmes poste sur la rive droite du Rhin jusqu'au 22, jour où nous regagnâmes la rive gauche, pour nous rendre à Basle. Là nous retraversons le Rhin et nous nous portons jusqu'à Lörrach, distant de trois lieues de Basle, où nous nous établissons militairement. On se tenait de part et d'autre sur la défensive.

Le 12 Prairial, nous nous mettons en route, repassons le Rhin à Basle, et allons camper à Bremgarten, où nous arrivons le 25 dudit; la quarante-sixième demi-brigade était campée avec la nôtre.

Le 3 Messidor, nous partons pour aller à Zug et environs; nous y étions sous les ordres du général Chabron. Le 26 Thermidor, on se mit en mouvement pour aller attaquer l'ennemi.

La demi-brigade fut dirigée sur Schwitz et les grenadiers sur Lucerne; ces derniers furent embarqués sur le lac de ce nom et se rendirent dans la nuit près de Brüm.

Le 27, l'ennemi fut attaqué à Schwitz et à Brüm et repoussé malgré la résistance opiniâtre qu'il y fit jusque dans le Monterthal. Le même jour, les grenadiers de la demi-brigade avec ceux de la 109^{me} et deux bataillons de la 67^{me}¹, furent envoyés (après avoir pris Brüm), sur Altdorf; arrivés à l'extrémité du lac, ils eurent beaucoup de peine à débarquer, l'ennemi s'étant embusqué derrière des rochers, et faisant un feu terrible de mousqueterie. Cependant on débarqua. L'ennemi, repoussé la bayonnette aux reins, abandonna Flüelen, village riverain du lac, et fut conduit assez bon train jusqu'aux masures d'Altdorf (un incendie accidentel avait détruit entièrement cette ville quelques jours auparavant). Il fit encore une forte résistance et se retira à la faveur des ténèbres. Nous formâmes un bivouac à l'autre extrémité de la ville. C'était le général Lecourbe qui commandait, ayant sous ses ordres le général de brigade Loison.

On poursuivit l'ennemi jusqu'auprès d'Issenter malgré la résis-

¹ Les troupes commandées par le général Lecourbe étaient les grenadiers de la 84^e, ceux de la 109^e et 67^e, formant ensemble deux bataillons, et deux bataillons de la 67^e.

tance qu'il fit à Urseren¹ et au-dessus, le long du lac d'Anteral (?); ensuite ayant laissé quelques compagnies à Urseren, sous le commandement du général Loison, le général Lecourbe emmena le reste à Altdorf.

Le 2 Vendémiaire, an viii, nous nous mîmes en route pour nous rapprocher de l'ennemi. On effectua le lendemain une attaque sur toute la ligne; elle aboutit à la prise de Zurich par le général en chef Masséna.

Arrivé à Wasen à deux lieues d'Urseren, nous apprenons que les Russes avaient passé le mont Gothard, au nombre de 17 à 18,000 hommes, commandés par le général Souwarouf; qu'ils s'étaient emparés d'Hospital et d'Urseren, et que le peu de troupes que nous avions dans ces postes, n'ayant pu passer à la Roche-Percée pour venir nous rejoindre, s'étaient retirées vers le Valais. Nous passâmes la nuit dans les positions les plus avantageuses, qu'il fut possible de trouver aux environs de Wasen, et nous attendîmes l'ennemi.

Le lendemain au point du jour, on prévint le général Lecourbe, qu'un corps d'Autrichiens venant des Grisons, était parvenu, en franchissant des passages difficiles, à s'emparer du village de Stegg, et avait coupé le pont jeté sur le torrent. Comme ce village était notre point de retraite, et qu'il importait beaucoup de le tenir (faute de quoi on eut risqué de se perdre dans des montagnes arides et pour ainsi dire inaccessibles), le général Lecourbe ne craignant pas de se laisser prendre entre deux feux, conçut l'héroïque projet de passer sur le corps des Autrichiens.

Il part à cet effet emmenant avec lui un bataillon de la 67^{me} et se rend à Stegg, ayant laissé le restant de ses troupes pour faire face aux Russes. En arrivant, il dispose en tirailleurs tout le bataillon qu'il avait emmené, lui fait passer le torrent pour charger l'ennemi qui s'est posté en avant du village et le fait replier sur la montagne. Il met ensuite tout en œuvre pour faire rétablir le pont où il se tient, malgré le feu constant que l'ennemi faisait pleuvoir sur nous d'un poste situé au-dessous du village, jusqu'à ce que nos tirailleurs aient enfin passé le torrent. C'est ainsi que les Autrichiens se laissèrent enlever ce poste, qu'ils avaient tant d'intérêt à conserver, car, faute de pouvoir passer, il nous fallait ou périr ou nous rendre. Les Russes de leur côté passaient le pont du Diable, et s'avançaient sur les

¹ Qu'on appelle aussi Andermatt.

six compagnies de Grenadiers et l'autre bataillon de la 67^{me} demi-brigade; mais la vallée étant étroite, nous pûmes aisément contenir l'ennemi, le terrain ne lui fut cédé que pied à pied. Enfin, l'on arriva à Stegg, dans la soirée, et la nuit fit cesser le feu.

Lorsque toute la troupe eut passé le torrent, le général fit couper de nouveau le pont qu'on avait eu tant de peine à reconstruire, et, ayant laissé quelques compagnies à Stegg pour faire l'arrière-garde, emmena le reste à Altdorf. Le lendemain (le 4) nous prîmes position pour recevoir l'ennemi, mais que faire, contre des forces si supérieures? L'arrière-garde, restée à Stegg, faisait sa retraite tout doucement, disputant toujours le terrain. Aussi dès son arrivée, le général voyant que la résistance était inutile, nous fit passer sur la rive gauche de la Rusf, où nous établîmes nos bivouacs, uniquement séparés de l'ennemi par cette petite rivière qui était guéable presque partout.

Ayant sans doute eu avis que Zurich avait été pris, le général Souwarouf, loin de chercher à forcer nos positions, se détermina à traverser des montagnes très abruptes pour se rendre chez les Grisons, et de là en Allemagne puis enfin dans son pays.

Il commença son mouvement dans la nuit, du 8 au 9; le général Lecourbe n'en fut prevenu qu'au grand jour. Il envoya quelques troupes pour inquiéter son arrière-garde, qu'on ne parvint pas à rencontrer, et le soir il fit partir le bataillon des grenadiers, pour aller garder un passage sur la montagne, au-dessous de Brunen; ce bataillon n'ayant point de barques pour longer le lac, fut obligé de passer de nuit par le sentier dit de Guillaume-Tell, lequel est extrêmement mauvais étant pratiqué le long de la montagne très escarpée en cet endroit, et cotoyant des précipices affreux.

Le 10 nous fûmes camper à Schwitz; nous y apprîmes que l'ennemi, n'ayant pu réussir, la veille, à forcer ce passage, s'était porté sur Glaris. Notre demi-brigade, qui avait eu plusieurs affaires avec les Autrichiens, se trouva par la position qu'elle occupait être opposée aux troupes Russes; elle souffrit considérablement, d'autant plus qu'elle était seule pour essayer de leur tenir tête. Le général Molitor croyant à peine à l'arrivée des Russes, encore moins à leur grand nombre, avait négligé de demander du renfort qui aurait été si nécessaire dans une affaire semblable, de manière que notre demi-brigade incapable de résister à des forces si supérieures, dût se replier sur Mollir. Il arriva enfin une autre demi-brigade, la nôtre étant presque entièrement défaite, mais les Russes traversèrent les

montagnes de Glaris, pénétrèrent dans les Grisons et ensuite en Allemagne. C'est ainsi qu'on laissa échapper une riche proie, pour n'avoir pas envoyé à temps des troupes qui l'eussent aisément arrêtée au passage.

La demi-brigade poursuivit les Autrichiens, jusqu'à la frontière des Grisons, et prit poste à Sargans et environs.

Le bataillon de grenadiers qui était resté à Insiglen (?) pour en garder les débouchés, fit ensuite plusieurs mouvements. Enfin le 1^{er} Brumaire, on réunit les différents bataillons de grenadiers de l'armée et on les fit camper, partie à Clotten (?) et partie à Bruten (?), où ils restèrent jusqu'au 22 Frimaire; ensuite les ayant cantonnés pendant quelque temps, on leur fit rejoindre leur demi-brigade. La nôtre était alors à Glaris.

Le 1^{er} Pluviôse, on changea de cantonnement, nous fîmes à Ritterswiller et environs.

Le 2 Ventôse, la demi-brigade fut envoyée en garnison à Zurich.

Le 26 Germinal, on réunit les 2^{mes} compagnies de grenadiers de l'armée, on en forma deux bataillons de sept compagnies chacun et on les envoya près du Rhin.

Le général Masséna étant passé en Italie dans le mois de Frimaire avec le titre de commandant en chef, le général Moreau vint commander les troupes qui avaient fait partie des armées du Danube et du Rhin. Réunies, sous la dénomination d'armée du Rhin, elles formaient de 90 à 95,000 hommes.

Ce fut vers les premiers jours de Floréal que la campagne s'ouvrit ; à cette époque, l'aile gauche de l'armée passa le Rhin à Kehl, le corps du général Saint-Cyr à Brisach ; une partie de la réserve aux ordres du général Richepanse déboucha par Basle. Le 10, l'armée se trouva sur la rive droite, à l'exception de l'aile droite commandée par le général Lecourbe qui ne passa que le 11 à Reichlingen, et marcha de suite sur Schaffhausen pour se joindre à l'armée. L'ennemi, pour ne pas se trouver entre deux feux, se retira sur Stockach.

Le 12, le commandant Wurtembourgeois du fort d'Hohentwiel capitula.

Le 13, nous avançons sur Stockach et l'ennemi, malgré tous ses efforts, fut culbuté en arrière de cette ville avec beaucoup de pertes ; on trouva là d'immenses magasins d'avoine et de farine ; nous primes en cette journée 90 pièces de canon et fîmes 7,000 prisonniers.

Le 15 l'ennemi, nous attendait sur un plateau en avant de Moesskirch : c'était une superbe position, garnie d'une nombreuse artillerie ; la bataille dura toute la journée, la majeure partie de nos pièces fut démontée. Cependant, la gauche de l'ennemi fut forcée et nous entrâmes dans la ville. Vainement le général Kray rassembla sur la droite un corps de troupes, et essaya de tourner notre gauche. Ses attaques furent repoussées, et la victoire se déclara pour nous. Nous couchâmes sur le champ de bataille.

L'ennemi se retira dans la nuit pour passer le Danube ; nous marchâmes sur l'Iller. Notre corps d'armée ne rencontra les Autrichiens qu'aux environs de cette rivière.

Le 20, on les attaqua dans la plaine de Memmingen ; le combat dura toute la journée et le champ de bataille nous resta ; le lendemain on entra dans Memmingen.

Le général en chef fit faire plusieurs mouvements aux différents corps d'armée, pour attirer l'ennemi du côté du Lech, mais le général Kray s'obstina à rester dans les positions d'Ulm, où il avait concentré son armée. L'aile droite de la nôtre se posta sur Augsburg, et retourna sur ses pas, puis revint dans cette ville. Nous marchâmes ensuite vers le Danube.

An VIII. — Prairial. — Le général Moreau voyant que l'ennemi s'obstinait à ne point quitter Ulm, résolut de lui couper ses communications avec les villes de Ratisbonne, Ingolstadt et Donauworth où il avait ses magasins. Arrivé vis-à-vis d'Illigen (?), le général Lecourbe y fit faire une fausse attaque le 29 Prairial pour tâcher d'y retenir l'ennemi, dont le lendemain, il éloigna les postes par une forte canonnade. Quatre-vingt nageurs, à ce moment, passèrent le Danube vers Blindheim, suivis de deux petites nacelles qui portaient leurs armes et leurs habits et coururent sus aux Autrichiens, à peu près nus, mais bien armés ; d'autres tirailleurs passèrent bientôt sur des échelles qu'on avait jetées au travers des palées du pont, et parvinrent à repousser les postes ennemis ; ce qui facilita le rétablissement dudit pont. La troupe continua de passer, et le combat s'engagea plus acharné que jamais. Il dura jusqu'à la nuit. L'ennemi fut chargé avec une telle impétuosité par notre cavalerie qu'il fut, peut-on dire, anéanti. Nous fîmes force prisonniers et prîmes quelques pièces de canon.

La perte de cette bataille décida l'ennemi à quitter ses positions d'Ulm, et à faire sa retraite pour regagner Ingolstadt ; nous le pour-

suivîmes jusque sur les hauteurs de Nordlingen, où il parut vouloir nous résister ; on s'y battit toute la journée du 4 Messidor. Le lendemain, il continuait sa route. Nous le suivîmes, et, le 5, nous repassâmes sur la rive droite du Danube ; ensuite notre corps d'armée se porta sur Neubourg, où se passa, le 8, une affaire terrible. Il fallut des efforts inouïs pour chasser l'ennemi de sa position. Ce fut dans cette journée que La Tour-d'Auvergne fut tué. Il combattait dans les rangs de la 46^e demi-brigade, avec le titre de *premier grenadier de France*, ayant refusé plusieurs fois le grade de général.

Notre division marcha ensuite du côté du Tyrol, tandis que l'armée battait l'ennemi à Landihut.

Le 22 Messidor, le général Gudin nous fit attaquer ces positions en avant de Fuessen (près du Tyrol). Ses redoutes et ses retranchements furent enlevés, les uns après les autres ; enfin vers le soir, l'ennemi fut entièrement chassé de la ville, et contraint de se retirer près du fort Reytty.

Le 25, Feldkirch fut pris par d'autres troupes qui avaient passé le Rhin à Luziensteige.

Le 26, un armistice fut conclu, et les hostilités cessèrent. Nous primes nos cantonnements à Mingenscherr et environs.

Fructidor. — L'empereur n'ayant fait de proposition de paix que pour temporiser, on reçut ordre de se porter sur la Ligne (?) à l'effet de recommencer les hostilités.

Notre demi-brigade fut camper sur les hauteurs de Guemonne (?) près le lac de Tengirzec (?). Peu de temps après notre arrivée dans ces positions, l'on convint d'un nouvel armistice qui devait durer quarante jours, par lequel l'Empereur nous livrait comme garantie de son désir de faire la paix, les places de Philipsbourg, Ulm et Ingolstadt.

An IX. — Vendémiaire. — On répartit de nouveau l'armée dans des cantonnements, après avoir laissé les troupes suffisantes pour garder la Ligne, et nous allâmes prendre les nôtres à Ehingen sur le Danube.

Le cabinet de Vienne s'étant laissé séduire par l'or de l'Angleterre, profita de l'armistice pour recruter de nouvelles troupes et réorganiser son armée, et revint carrément sur les offres de paix.

Partis de nos cantonnements le 27 Brumaire an ix, nous arrivâmes le 6, sur la ligne. Le 9 les hostilités recommencèrent, et nous nous portâmes sur l'Inn, du côté de Rosenheim, tandis que le centre de

l'armée s'emparait de Wasserbourg. Nous couvrions l'Inn à Rosenheim et gardions les débouchés du Tyrol, lorsque eut lieu la célèbre bataille de Hohenlinden, où l'ennemi fut complètement battu. Il perdit cent et quelques pièces de canon, deux cents caissons et 10,000 hommes, faits prisonniers.

Le 18 nous passâmes l'Inn à Neupern (?) et poursuivîmes l'ennemi jusqu'à la position de Stephanskirchen, où il fit tous ses efforts pour la conserver, mais il fut forcé à se replier et à faire sa retraite ; nous le suivîmes en nous avançant entre l'Inn et la Salzach.

Le 22, il y eut une fausse attaque en avant de la Saal, près le village de Salzburghoffen ; l'ennemi fut culbuté et jeté au delà de cette rivière. Le 23, tandis que l'aile droite soutenait les efforts de l'ennemi qui croyait avoir affaire avec toute notre armée, le général en chef fit passer la Salzach au reste de l'armée à Lauffiz (?) et à Landen (?). Il aurait surpris les derrières de l'ennemi, si celui-ci n'avait opéré sa retraite dans la nuit ; nos troupes entrèrent dans Salsbourg le 24.

L'aile droite se porta sur Gmunden, et nous, par Manscé, Saint-Georges et Gmunden, sur Kremsauünster et ensuite sur Steyer. On fit quantité de prisonniers à l'ennemi, ne lui laissant pas le temps de reposer ni de faire la soupe. Le centre et la gauche ne le harcela pas moins, et le culbuta dans ses positions de Neumarkt, Vöcklabrück, Lambach, etc.

Le 29 Frimaire, l'armée poursuivant ses succès n'était qu'à quelques journées de Vienne, lorsqu'on conclut un troisième armistice par l'assurance qu'on fit au général en chef que l'empereur voulait faire la paix, et la convention fut signée à Steyer le 4 Nivôse ; on nous rendit quelques places, et on fixa la ligne de démarcation qui portait nos avant-postes à trois ou quatre marches de Vienne ; par ce moyen, on eut l'avantage de cantonner l'armée dans un pays neuf et de grandes facilités pour reprendre l'offensive au cas où on nous y eut encore forcés.

Notre corps fut dirigé sur la Styrie, le premier bataillon de notre demi-brigade fut cantonné à Knittelfeld, le 2^m à Lioben, et le 3^m à Vardernburg.

La paix ayant été signée à Lunéville le 20 Pluviôse, après l'échange des ratifications, nous nous mîmes en route le 27 pour retourner dans notre patrie.

Nous repassâmes le Rhin à Manheim le 18 Floréal, et nous arrivâmes à Gand, lieu de notre destination, le 11 Prairial.

La demi-brigade resta deux ans en garnison dans cette ville ; elle

fournit divers détachements dans le département de l'Escaut, principalement dans l'île de Cadzan (?) à l'effet de garder la côte, que les Anglais menaçaient journellement. Les compagnies qui furent détachées dans ce dernier pays, souffrirent beaucoup d'une espèce de fièvre qui y règne durant l'automne, occasionnée par l'air infect qui s'exhale des marais formés par les eaux de la mer.

Pendant notre séjour à Gand le traité définitif de paix avec l'Angleterre fut signé à Amiens le 6 Germinal an x. Peu de temps après, notre 3^e bataillon, ayant été mis au complet, reçut ordre de partir pour la Martinique, et le premier bataillon du 89^e fut amalgamé dans notre demi-brigade, les deux autres bataillons étaient embarqués pour Saint-Domingue. Dans la même année on délivra des congés absolus.

Le 26 Floréal, an xi, la Grande-Bretagne nous déclara la guerre; elle saisit le moment de l'expédition de Saint-Domingue, qu'elle fit échouer, et captura la majeure partie des vaisseaux que les armateurs des villes maritimes avaient mis en mer sur la foi du traité d'Amiens. Il en résulta une perte en capital de plus de 100 millions.

Le 15 Prairial, an xi, le 1^{er} et 2^e bataillon de notre demi-brigade avant été complétés par le 3^e bataillon, qui n'était plus qu'un dépôt, partit pour rejoindre les deux autres, et, quelques jours après son arrivée, les trois bataillons furent recomposés comme ils étaient avant de partir de Gand. Nous fîmes partie de l'armée du Hanovre commandée par le général Matier. Le général Dessoles, Conseiller d'Etat, commandait notre division. Notre demi-brigade était cantonnée partie à Quakenbrück, et partie dans le bailliage de Fürstenau (ci-devant évêché d'Osnabruck). Les demi-brigades prirent la dénomination de régiments.

Le 21 Frimaire an xii, nous quittâmes le Hanovre, pour aller dans la Hollande où nous arrivâmes le 28 du même mois.

Le premier bataillon prit garnison à Arnheim, le deuxième à Wageningen et Rhenen, et le troisième à Doesborgh. Quelque temps après le général Victor, qui commandait en chef dans la Hollande, partit pour Paris; il fut remplacé par le général Marmont, colonel général des Chasseurs.

Dans le mois de Prairial on proclama devant nous le sénatus-consulte qui déférait au premier consul, la dignité impériale.

Dans le mois de Messidor le général Marmont réunit l'armée au camp de Zeist; on lui donna des tentes et autres objets nécessaires pour le campement.

Outre les manœuvres qui étaient assez fréquentes, le général lui donna diverses occupations, pour soustraire le soldat à l'oisiveté, et prévenir les maladies qui en résultent : Il fit élever une pyramide à la gloire de l'empereur, à l'occasion de son avènement au trône. Généraux, officiers et soldats, tous y travaillèrent avec une égale ardeur. Commencée le 24 fructidor an xii, elle fut terminée en trente-deux jours. Ce monument consiste en une butte de terre surmontée d'un obélisque en bois ; sa hauteur totale est de 110 pieds ou 36 mètres, celle de l'obélisque prise séparément est de 42 pieds ou 13 mètres ; la pyramide mesure à sa base 147 pieds (ou 48 mètres de côté) ; du haut de l'obélisque, on découvre seize villes et une grande partie du Zuiderzée.

Les troupes campées dans la pleine de Zeist, comprenaient le 18^e d'infanterie légère, le 11^e et le 35^e de ligne formant la première division commandée par le général Boudet ; les 84^e et 92^e régiments, formant la deuxième division aux ordres du général Grouchy, les 10^e, 17^e, 18^e, 19^e bataillons Bataves, deux bataillons de Waldeck, et deux bataillons de grenadiers Bataves, formant la troisième division commandée par le général Batave Dumonceau ; le 6^e de hussards et le 8^e de chasseurs à cheval français ; un régiment de hussards et un de dragons Bataves ; les 4 compagnies du corps impérial d'artillerie ; 4 compagnies d'artillerie à pied (Bataves) ; une compagnie d'artillerie à cheval de la même nation ; le 7^e bataillon du train d'artillerie français ; 4 compagnies du train d'artillerie Bataves ; la 4^e compagnie des mineurs français ; la 7^e du 4^e bataillon de sapeurs français, et une compagnie de gendarmerie.

Le camp fut levé dans les premiers jours de Brumaire an xiii et chaque régiment reprit ses cantonnements. Au commencement du printemps, les troupes se mirent en route pour retourner au camp : le mouvement commença par bataillon et par la gauche des régiments ; les bataillons alternaient leur départ de quinze jours en quinze jours, pour avoir le temps de construire les baraques qui devaient abriter les soldats. Ce travail fut long et pénible, mais aussi le camp fut un des plus beaux et des plus agréables qu'on ait vus. Outre les cuisines couvertes et régulièrement construites, il y avait un puits par bataillon qui fournissait abondamment de l'eau très bonne. Ces puits creusés sur l'alignement des tables étaient d'une commodité jusqu'alors sans exemple pour la troupe. Derrière chaque division se trouvait un village approvisionné d'une manière régulière, par des boutiques de marchands en tout genre, dont le général avait

permis l'établissement. On pouvait s'y pourvoir non seulement des denrées de première nécessité, mais encore de toute sorte de marchandises. On y trouvait des cafés avec billards, des restaurants, enfin tout ce qu'on pouvait désirer.

Derrière le centre du camp, on fit construire une salle de spectacle assez bien décorée, où tous les soirs une troupe de comédiens donnait un amusement tel qu'il n'était pas possible d'en avoir dans nos garnisons ; enfin cette plaine, qui, quelques jours auparavant, n'était qu'un désert aride, une lande de bruyères, était devenue un séjour plus agréable que beaucoup de villes. Journallement on y voyait une affluence de personnes des deux sexes, que la curiosité y attirait de toutes les provinces de la Hollande, mais principalement le dimanche où l'on faisait toujours grande parade ou exercice à feu.

Après être resté environ quatre mois dans ce camp, on fit partir l'armée pour le Helder, afin de l'embarquer ; elle fut dirigée par Amsterdam, Harlem, Alkmaar et arriva au pont du Helder le 15 Thermidor ; nous nous embarquâmes le même jour, partie sur des vaisseaux de guerre et partie sur des bâtiments de transport.

Cependant, comme les Autrichiens étaient en mouvement, et qu'ils s'avançaient sur la Bavière, on ne douta plus de leurs intentions hostiles ; l'armée de Boulogne avait débarqué, et était déjà en route pour l'Allemagne, quand nous reçûmes l'ordre de débarquer aussi pour aller du même côté, ce qui s'effectua le 15 Fructidor. Nous nous mîmes en route le même jour, allant vers Mayence, où nous arrivâmes le cinquième complémentaire. Le 3 Vendémiaire an XIV, nous continuâmes notre route dans la direction de Vürzburg près d'Augsburg. Le 19, nous couchâmes dans un village à un quart de lieue de cette dernière ville ; les autres corps d'armée suivaient l'ennemi qui marchait sur Ulm. Nous reçûmes l'ordre de nous porter aussi sur cette ville, par la rive droite du Danube.

Le 20, comme nous étions arrivés sous les murs d'Augsburg, l'empereur se trouva sur notre passage. Il fit arrêter le régiment, et donna ordre au colonel de réunir les officiers au centre ; après avoir fait quelques questions à nos chefs, il nous adressa la parole, fit l'éloge du régiment, nous rappela les différentes affaires auxquelles nous nous étions trouvés dans ces environs, et nous dit que nous serions bientôt à même de signaler notre zèle et notre dévouement pour lui. Il espérait nous voir victorieux, comme nous le fûmes et dans les mêmes endroits que quelques années auparavant. Il termina en nous

engageant à prendre patience, à supporter courageusement les privations et les fatigues. Il s'agissait d'aller, ce même jour, le plus loin qu'il nous serait possible, « car je crains qu'ils ne m'échappent, ajouta-t-il, en parlant des Autrichiens qui se retiraient sur Ulm. Notre armée fut destinée à bloquer cette ville sur la rive droite du Danube, et à s'opposer au passage de l'ennemi dans le cas où il aurait voulu faire sa retraite sur le Tyrol. Simultanément quelques autres corps de l'armée, se portaient rapidement sur la rive gauche, pour s'emparer des positions qui dominaient la ville.

Le 23, notre corps d'armée arriva devant Ulm par un temps affreux ; l'eau tombait par ondées. Cela ne nous empêcha pas de nous porter en colonne sur la tête du pont que l'on supposait devant la ville dans l'intention de nous en emparer ; mais l'ennemi n'ayant pas eu le temps nécessaire pour perfectionner cet ouvrage, prit le parti de l'abandonner, de couper les deux ponts qu'il ne voulait pas défendre, et de passer sur la rive gauche du Danube où la ville est située. Ainsi nous formions le blocus de notre côté, sans avoir pour ainsi dire tiré un coup de fusil, tandis que les corps qui étaient sur la rive gauche, se battaient avec le plus grand acharnement pour s'emparer des positions de l'ennemi. Ils réussirent, malgré une résistance opiniâtre, et, en dépit des torrents de pluie, ils forcèrent l'ennemi à se concentrer dans la ville. Alors l'empereur envoya chercher le prince de Liethenstein, général major enfermé dans la place, pour le sommer de capituler, lui disant que s'il prenait la ville d'assaut, il serait obligé d'agir comme à Jaffa, où la garnison fut passée au fil de l'épée, selon le droit de la guerre. Il voulait épargner cette horreur à la brave nation Autrichienne. Il soutenait que la place n'étant pas tenable, devait se rendre. Le prince insistait, pour que les officiers et soldats eussent du moins la faculté de retourner en Autriche. « Je l'accorde aux officiers non aux soldats » répondit l'empereur, car qui me garantira qu'on ne les fera point servir de nouveau ? »

Le prince s'étant retiré, on dirigea sur la ville une canonnade assez vive qui dura jusqu'à la nuit.

Le lendemain, le feu recommença avec plus de violence, et, comme la veille, avec l'artillerie de campagne, qui ne laissait pas de faire beaucoup de mal à l'ennemi aussi exposé dans la ville où il se trouvait très resserré que sur les remparts. Enfin dans la journée, le général Mack se décida à capituler.

Le 28, l'armée Autrichienne forte de 33,000 hommes, dont 2,000 de

cavalerie, sortit de la ville d'Ulm avec les honneurs de la guerre ; elle défila et mit bas les armes devant l'empereur, qui était au devant du centre de son armée, entouré de toute sa garde. 60 pièces de canons et 50 drapeaux nous furent livrés. On trouva 3000 blessés dans la place, ce qui fait monter la garnison prisonnière à 36,000 hommes.

L'empereur ayant réuni les généraux Autrichiens, les tint auprès de lui jusqu'à ce que les troupes eurent défilé ; il les traita avec les plus grands égards. Il y avait sept lieutenants-généraux, huit généraux et le général en chef Mack. Il leur dit : « Messieurs, votre » maître me fait une guerre injuste, je vous le dis franchement : je » ne sais pas pourquoi je me bats, je ne sais ce qu'on veut de moi. Ce » n'est pas dans cette seule armée que consistent mes ressources ; » cela serait-il vrai, mon armée et moi ferions beaucoup de chemin ; » mais j'en appelle au rapport de vos propres prisonniers qui vont » bientôt traverser la France : ils verront quel esprit anime mon » peuple, et avec quel empressement il viendra se ranger sous mes » drapeaux. Voilà l'avantage de ma nation et de ma position. Avec » un mot 200,000 hommes accourront près de moi, et en six semaines » feront de bons soldats, au lieu que vos recrues ne pourront » qu'après plusieurs années faire des soldats. Je donne encore un » conseil à mon frère l'Empereur d'Allemagne ; qu'il se hâte de » faire la paix, c'est le moment de se rappeler que tous les empires » ont un terme ; l'idée que la fin de la dynastie de la maison de » Lorraine serait arrivé, doit l'effrayer. »

M. Mack répondit que l'empereur d'Allemagne n'aurait pas voulu la guerre. mais qu'il y était forcé par l'empereur de Russie : « En ce » cas, a répondu l'empereur, vous n'êtes donc plus une puissance ¹. »

Le 1^{er} Brumaire, an xiv, les corps d'armée qui étaient devant Ulm, à l'exception de celui du maréchal Ney, (qui devait rester, suivant la convention, jusqu'au 3 dudit mois), se mirent en route pour se porter sur l'Inn, où étaient déjà celui du maréchal Bernadotte, et celui du maréchal Soult.

Notre corps d'armée passa l'Inn le 8, la Salzach le 10, et arriva à Steyer le 13. Tous les corps de l'armée furent dirigés sur Vienne, à l'exception du nôtre, destiné à combattre les troupes du prince Charles qui revenait d'Italie. Nous nous portâmes à cet effet

¹ Extrait du *Bulletin de l'armée.*

et en toute diligence sur Léoben, où nous arrivâmes le 19 ; nous y séjournâmes les 20, 21 et 22. Pendant ce temps, on poussait les reconnaissances sur la route de Klagenfurt jusqu'à Knittelfeld et Judenburg. L'escadron de hussards du 6^e allant à la découverte, chargea quelques postes de cavalerie ; mais, ayant voulu pénétrer trop loin, il fut chargé à son tour par des forces supérieures et n'eut point l'avantage. Il s'était heurté à une partie des troupes qui fuyaient devant nous depuis quelques jours et qui se composaient principalement de cavalerie ; on présuma pour lors que le prince Charles avait pris une autre direction, et l'on marcha sur Gratz (capitale de la Styrie), où nous arrivâmes le 25 ; nous y restâmes quelques jours, pendant que l'armée s'emparait de Vienne et poursuivait, en Moravie, les Russes et les Autrichiens réunis.

(à suivre.)

BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE

ARCHIVES HISTORIQUE DE LA GIRONDE. — Tome xxvii, 1892. — Notices sur M. Jules Delpit.

Il appartient aux sociétés littéraires d'honorer la mémoire de leurs fondateurs, de ceux qui longtemps les ont soutenues et dirigées.

En créant la Société des *Archives Historiques de la Gironde* (année 1858), M. Jules Delpit (1808-1892), devait rendre à la province de Guienne, à son pays les plus éminents services. Aussi paraît-il bien naturel que le dernier volume de cette précieuse collection, le tome 27^e, débute par son portrait et son éloge. La biographie d'un homme d'études se résume surtout dans l'énumération de ses travaux. Il n'a pas fallu moins de 24 pages in-4^e, en petits caractères, pour contenir la liste complète des ouvrages publiés par Jules Delpit. Il fut des premiers, dans notre siècle, à compiler les dépôts d'archives de Londres pour en tirer des analyses ou des copies de documents intéressant notre histoire. Insuffisamment encouragé dans cette œuvre, que devait reprendre trop tard M. Francisque-Michel, il fut contraint, tout jeune encore, à se confiner dans son pays natal et à limiter ses recherches aux dépôts d'archives de la Guienne. Nul n'a plus largement que lui exploité ce domaine.

Une notice spéciale et les discours prononcés sur sa tombe, reproduits dans ce volume, rappellent aussi les qualités de l'homme privé, tout dévoué à sa famille, à ses amis, aux travailleurs, qui n'avaient jamais recours en vain à son extrême obligeance.

L'ensemble de ces publications a fait l'objet d'un tirage à part.

Ce ne sont point les seuls hommages qui aient été rendus à M. Jules Delpit. M. Tamizey de Larroque, avait pris l'initiative en lui consacrant un long article dans le *Bulletin de la Société Historique*

*et Archéologique du Périgord*¹. Notre savant ami rappelle à cette occasion quelle a été sa part personnelle de collaboration aux *Archives Historiques de la Gironde* : environ 3,000 documents !

Il faut savoir, en effet, qu'une heureuse dérogation a été faite au programme délimité par le titre : les documents intéressant non seulement la Gironde mais aussitout les départements formés du démembrement de la province de Guienne ont été, dès le début, facilement acceptés. Pour ce qui nous touche, nous pouvons constater que, dans les 27 volumes parus, il y a certainement la matière éparse d'un volume entier sinon de deux volumes de pièces concernant l'Agenais, entre autres plusieurs textes de coutumes. Ces précédents sont biens établis et la tradition sera conservée. Le président actuel de la Société des *Archives Historiques de la Gironde*, M. Francisque Habasque, que tant de souvenirs rattachent à nous, a bien voulu m'assurer du bon accueil qui serait fait bientôt à une série de documents tiré des archives de l'Hôtel-de-Ville d'Agen.

Ainsi nous sommes déjà et nous serons encore dans l'avenir les débiteurs reconnaissants de Bordeaux, notre ancienne capitale, de Jules Delpit et de ses successeurs.

G. THOLIN.

¹ Tiré à part à cent exemplaires sous le titre : *Jules Delpit. Notes biographiques et bibliographiques*, Périgueux, imp. de la Dordogne, 1892, in-8° de 20 pages.

UNE COMMUNE GASCONNE

PENDANT

LES GUERRES DE RELIGION

D'APRÈS LES ARCHIVES DE LAPLUME

AFFAIRES MILITAIRES (SUITE).

18. — Vu les troubles si promptement survenus au présent pays¹ et les avertissements qui arrivent d'heure à autre que l'on nous veut surprendre : emprunter cent ou deux cent livres si on trouve, autrement prendre de l'argent de la prémiss² à charge d'en rendre compte. Réunir les habitants de la juridiction pour aviser au salut commun. Ceux qui entendent aux choses de la guerre visiteront les murailles pour faire dresser des guérites où sera nécessaire. On aura une douzaine de soldats si on peut, pour nous aider en cas de siège. Acheter un quintal de poudre et 12 arquebuses et autres armes nécessaires, pour distribuer à ceux qui n'en ont pas ; le tout à moins de frais que sera possible.

13 Mai. — Les troubles se renouvellent de jour à autre au lieu de se pacifier. Augmenter le nombre des guérites et en dresser une comme celle de la tour de la porte Amoureuse, de plus on bâtira une tour carrée en pierre de taille derrière la maison de Saugentis, premier consul, qui paiera la main d'œuvre et la ville les matériaux et charrois.

¹ La paix de Bergerac n'avait jamais été bien observée, mais tout en se prenant des villes et en intriguant de tous côtés, on y mettait des formes. Le 15 avril, le roi de Navarre lançait un manifeste, de l'Isle au diocèse d'Albi, c'était la guerre des amoureux qui commençait, le principal épisode fut la prise de Cahors, le 28 mai.

² Voir au chapitre de l'église l'explication de ce mot.

23. — A raison des troubles, la foire de la Pentecôte se tiendra hors ville.

25 Juin. — On arrête qu'il sera fait présent au sieur de La Salle de soixante écus sol pour les services qu'il a rendus à la ville, entre autres plusieurs exemptions de gens de guerre.

8 Juillet. — Les sieurs de Saint-Orens et de Gondrin¹ allant à l'armée demandent à loger en ville avec leurs troupes : on les recevra parce qu'ils pourront un jour reconnaître ce service. En conséquence faire provision de pain, prendre foin et avoine où on en trouvera.

12 Août. — M. de Biron étant à Agen les consuls iront lui faire la révérence et lui présenter la ville et les habitants prêts à vivre et mourir pour le service du roy, afin d'être exempts de loger des gens de guerre si faire se peut avec l'aide du sieur de La Salle².

28. — Un gentilhomme voisin a su de bon lieu et de bonne part que les ennemis voulaient surprendre la ville et faire sauter une porte avec le pétard. On arrête de faire murer trois portes, même celles qui sont près de l'église et du prieuré, de n'ouvrir aux charrettes que la porte du Marcadiou, y mettre une sentinelle qui réponde à celle du clocher et le matin ouvrir la fausse porte joignant la rectorie pour aller à la découverte. Demander au maréchal de Biron trente soldats avec leur capitaine pour aider à défendre la ville jusqu'à ce qu'on ait d'autres nouvelles ; ils seront nourris et entretenus sur les habitants.

11 septembre. — M. de Cornisson³, sénéchal de Toulouse, vient loger à Laplume avec sa troupe. on le reçoit par ordre de Biron. Divers jurés offrent les uns du foin, d'autres de l'avoine, le tout, à dire d'experts.

18. — Tout habitant ayant une arquebuse devra s'acheter une livre de poudre. Un homme de Condom en offre à vingt sous.

26. — On décide d'ouvrir la porte du Marcadiou et celle de l'hôpi-

¹ Hector de Pardaillan Gondrin, seigneur de Montespan.

² C'est vers le 4 de ce mois que Biron, venant de Miradoux, passa à Laplume pour aller surprendre le comte de La Rochefoucauld à Montagnac dont il s'empara. — Voir une curieuse lettre de Biron à Henri III sur les conditions dans lesquelles se faisait cette campagne. — Archives historiques de la Gironde, T. xiv, p. 173.

³ C'était un Lavalette Parisot, probablement un des fils de celui que Monluc appelle Cornisson le vieux et qui fut gouverneur du Rouergue.

tal pendant trois jours pour les vendanges, en mettant 6 soldats à huit sous par jour à chaque porte.

Octobre. — Lettre, sans date, de M. de La Salle disant que M. le maréchal de Biron s'est rompu une jambe¹ et qu'on envoie Colom en hâte pour y mettre ordre... car il ne faut pas desplayre à ce seigneur. Le maréchal est à Auch et la lettre écrite à Saint-Martin près du camp, ce samedi soir (EE. I).

25. — Le sieur de La Salle écrit qu'il fait tous ses efforts pour empêcher l'armée de Biron qui est à Condom et veut aller assiéger Nérac, de loger à Laplume, et à toute extrémité on n'y logera que M. de Saint-Orens. Aussitôt on délibère de donner cent écus sol à M. de La Salle si aucune troupe ne loge en ville, afin de lui donner courage de faire une autre fois pour la présente ville. La compagnie de Saint-Orens aura pour quartiers Laplume, Moncaut et Sérignac, il n'y aura à Laplume que M. de Marin² et ses chevaux.

10 Novembre. — On contraindra les habitants de la juridiction à venir faire la garde. De crainte du pétard³ on murera la porte Amoureuse, la fausse porte de la rectorie et on fera une guèrite de pierre sur la porte Saint-Michel.

17. — On réquisitionne les gens des paroisses pour refaire les fossés qui sont comblés, même ceux de la font de Clavé. — Les paysans qui travaillent aux fossés demandent qu'on leur donne à manger et à boire une fois par jour, de tant que le poble est si pauvre et ruyné que ne peult plus endurer.

La sentynelle du clocher ne voulant plus faire son service si on n'augmente ses gages on lui donnera cinq écus par quartier au lieu de quatre, en considération de la grand peine et travail et parce qu'il

¹ La chronique de Syrueil qui rapporte cet accident arrivé à Biron, dit qu'il fut transporté et pansé à Gimont, mais le capitaine La Salle était mieux placé pour être renseigné exactement.

² Michel du Bouzet seigneur de Marin et de Sainte-Colombe. D'abord capitaine de 200 hommes de gens de pied, puis lieutenant d'une compagnie d'hommes d'armes, maître d'hôtel de Marguerite de Valois, femme d'Henri IV.

³ Le pétard, comme la dynamite actuelle, avait besoin pour produire tout son effet d'un point d'appui solide, le seuil des portes était parfait pour cet usage : en supprimant cette surface plane et résistante la muraille était peu accessible aux effets de l'explosion. En revanche ces murs fraîchement bâtis ne tenaient pas contre le canon.

est utile à la ville et habitants en premier lieu après le secours de Jésus-Christ.

20 Décembre. — Les consuls ont reçu avis que l'ennemi avait des intelligences dans la place et qu'on voulait attaquer la ville le jour de Noël ; de plus on a trouvé dans les rues un papier écrit et rimé faisant mention de la prise de la ville pour les fêtes de Noël et commençant ainsi : « La Plume de Bruilhes tu te podos plan garda ¹. »

On visitera les maisons et recoins de la ville, on mettra des sentinelles dans toutes les guérites et on assistera en force à l'ouverture et à la fermeture des portes.

2 Janvier 1581. — Les consuls ont appris qu'en conséquence de l'édit de pacification ² la ville devait être démantelée : on envoie un message à M. de La Salle, qui est à Bordeaux avec le maréchal de Biron, pour savoir ce qui en est.

26. — On continuera la garde jusqu'à ce que l'édit de pacification ait été publié dans la présente ville, toutefois pour séjourner un peu le pauvre poble on mettra les escouades en six au lieu de quatre ³.

10 Mai. — Les propriétaires de charrettes envoyées au camp du maréchal de Biron ⁴ et qui ont été perdues, actionnent les consuls de l'an passé : ceux de l'an présent prendront fait et cause pour eux. (Le 10 juin 1582 ils furent condamnés, mais avec recours contre ceux qui conduisirent les charrettes.)

23. — Vu les bruits de guerre on refera les portes qui sont pourries.

3 Juin — On reformera les escouades et on fera la garde de nuit et de jour, parce qu'un homme qui tient le parti du roi de Navarre a averti les consuls qu'on prendrait les armes dans quinze jours, et pour ce que la ville tient le service du roi et est en la malveillance du roi de Navarre.

¹ C'est chose remarquable que cette démangeaison d'avertir par écrit leurs victimes qu'ont toujours eue les affiliés de toutes les sectes plus ou moins secrètes, huguenots du xvi^e siècle, carbonari italiens ou modernes anarchistes.

² Le traité de Fleix.

³ Séjourner, pour soulager — Gasconisme. — De la sorte la tour de garde ne revenait que tous les six jours au lieu de quatre.

⁴ Dans la lettre du 7 septembre 1580 déjà mentionnée, Biron se plaint de la difficulté des transports pour l'artillerie et dit avoir fait de grandes réquisitions de chevaux.

20. — Si quelqu'un manque à la garde on mettra un homme à sa place et il paiera un teston ¹ et si c'est un travailleur, demi teston.

4 Juillet. — Les consuls reçoivent avis que le roi de Navarre vient d'arriver à Nérac ², que le bruit court qu'on va prendre les armes contre le roi et de plus que les gardes du roi de Navarre doivent surprendre les portes de la ville et que les ennemis ont pris la ville de Malauze. On fera bonne garde et on envera à Condom savoir ce qu'il y a de vrai.

26 Septembre. — Les consuls sont avertis par un personnage que le roi de Navarre ³ a fait déloger ses gardes et fait une grande assemblée pour donner quelque part. Comme aussi ses gardes ont euidé un de ces jours surprendre la tour ⁴ de Plaissac et qu'ils veulent se loger dedans on redoublera de vigilance et on avertira ceux de Plaissac de se mettre dans la tour. On leur envoie une livre de poudre.

17 Octobre. — Les consuls reçoivent une lettre de Biron enjoignant de contraindre les habitants à la garde et de jeter hors de la ville ceux qui ne veulent s'y soumettre. On obéira.

26 Novembre. — Les consuls sont convoqués aux Etats d'Auch pour y recevoir d'importantes communications du maréchal de Matignon ⁵ envoyé pour faire exécuter l'édit de pacification.

9 Mars. — Comme il n'y a point de troubles on cessera la garde et la sentinelle du clocher ira au Marcadieu.

23 Janvier 1583. — On a reçu avertissement qu'il court des bruits de guerre et que le roi de Navarre est attendu à Nérac ⁶ : un juré et

¹ Cette monnaie a valu de 10 à 38 sous.

² Les itinéraires du roi de Navarre portent pour le 2 juin : Nérac et Tonneins, puis une lacune jusqu'au 6 juillet : Nérac et séjour jusqu'au 12.

³ Le roi de Navarre séjourna pendant tout le mois de septembre à Nérac ou aux environs.

⁴ Le clocher de l'église de Plaichac est une tour carrée s'ouvrant dans l'église qui est elle-même construite sur une terrasse dominant les maisons et le chemin. Des ennemis logés là dedans eussent été un sujet d'inquiétude continuelle pour les gens de Laplume.

⁵ Le maréchal de Matignon avait été donné pour lieutenant au roi de Navarre dans le gouvernement de la Guyenne à la place de Biron dont la reine de Navarre avait obtenu la retraite à cause de ses coups de canon de Nérac.

⁶ Le 20, le roy de Navarre était à Orthès, le 21 à Labastide, le 22 dîne à Réaup, soupe et couche à Nérac (Itinéraire de B. de Xivrey).

un habitant se tiendront aux portes de la ville et la sentinelle du Marcadiou reviendra au clocher.

27 Février. — Le sénéchal d'Agen¹ avertit qu'on recommence la garde de nuit et les patrouilles.

11 Mars. — La tour de l'horloge s'écroule.

14 Mars. — Les gardes du roi de Navarre sont aux environs de la ville ne faisant que ruiner les pauvres habitants : on ira à Nérac pour savoir s'ils doivent payer leurs hôtes comme le roi de Navarre l'entend, ou qu'on les fasse déloger.

30 Août. — Le sieur de Bergung² a été avisé par le sénéchal de Lectoure³ qu'il est bruit d'une prise d'armes par les ennemis du roi, en conséquence on avertira les chefs de maison par rang pour faire la garde aux portes et on fera des patrouilles en attendant d'autres nouvelles, sans vouloir contrevenir à l'édit de pacification, mais seulement conserver la ville en l'obéissance du roi.

14 Novembre. — Le sénéchal d'Agenais avertit qu'on se tienne sur ses gardes à cause de la prise de Mont-de-Marsan⁴. On réparera les guérites et on achètera ce qui sera nécessaire pour la défense.

24 Décembre. — Le sénéchal d'Agen renouvelle ses avertissements par l'ordre du maréchal de Matignon.

9 Janvier 1584. — Ceux de la religion font des assemblées à Lectoure, à Nérac et Puy-Fort-Aiguille. On ne sait quel est leur dessein, il faut donc redoubler de vigilance. On distribuera de la poudre aux hommes de garde et on fera la visite des maisons pour voir s'il n'y aurait pas quelque trou dangereux aux murs de la ville.

25 Avril. — La garde vieilhe du roy de Navarre s'en vint logier en la juridiction de la présente ville et maisons de l'Espiasse et de la tiblière de Paissas. Pendant qu'on essayait en vain de la faire déloger, la garde nouvelle du dit seigneur roy s'en vinrent logier en la paroisse de Saint-Martin d'Aguzan et maisons de Majorau, Chinon

¹ François de Durfort seigneur de Bajamont.

² Noble Estienne Olivier, sieur de Bergung. Bergung est une métairie à deux cent mètres de Laplume sur la route d'Astaffort.

³ Jean de Montlezun, sieur du Baratnau et de Montastruc, conseiller du roi, capitaine de 50 hommes d'armes.

⁴ Le bruit que le roi de Navarre préparait une entreprise sur Mont-de-Marsan avait dû transpirer plusieurs jours à l'avance, car Mont-de-Marsan ne fut pris qu'entre le 22 et le 30, on ne sait pas la date précise.

et Pauque et estant losgiés feust autrefois délibéré par lesdits sieurs jurés de retourner audit Nérac. (CC. 57).

8 Mai. — Les gardes du roi de Navarre revinrent loger dans la juridiction dans les paroisses de Marmont, Paissas et Brimont ; comme ils avaient logé là depuis peu on envoya un consul parler à M. de Sainte-Colombe ¹ et d'Espalungues ² pour les faire déloger. Ils ne purent rien obtenir attendu que ledit sieur roy de Navarre avait commandé à ses gardes de loger en la juridiction de la présente ville et sur le chemin de Montauban et même aussi que ledit sieur roi s'en venait loger en la présente ville pour s'en aller audit Montauban ³. (CC. 57).

22 Mai. — Le maréchal de Matignon accompagné de Monseigneur de Beaulièvre ⁴ passa à Laplume allant à Astaffort rejoindre le roy de Navarre.

Il avait fait demander logis pour soixante ou quatre-vingt chevaux.

10 juin. — Le duc de Pernon ⁵ doit arriver à Agen avec une bonne troupe et dans toutes les villes où il passe on lui fait honneur presque comme à la personne du roy. On envera à Port-Sainte-Marie un consul et trois jurés avec M. de Belyn ⁶ frère de M. de Sérilhac d'Augé, pour lui faire la révérence et obtenir d'être exempts de loger une partie de son train attendu que les gardes du roi de Navarre n'ont rien laissé en ladite juridiction pour nourrir les chevaux.

¹ Michel du Bouzet.

² C'était le fils de Bertrand d'Espalungue. Berger de Xivrey rapporte plusieurs lettres adressées au capitaine d'Espalungue.

³ Le voyage projeté n'eut pas lieu. L'itinéraire de B. de Xivrey donne l'emploi de tous les jours du 1^{er} au 22 Mai où le roi de Navarre fut à Astaffort.

⁴ Pomponne de Bellièvre, président au parlement de Paris, fut plus tard chancelier de France. Il était envoyé par Henri III pour négocier la réconciliation du roi de Navarre avec la reine Marguerite, sa sœur. Le 23 et 24 Mai, Henri de Navarre était à Astaffort.

⁵ Jean-Louis de Nogaret de Lavalette, duc d'Epemon. Le favori d'Henri III était envoyé au roi de Navarre pour l'engager à changer de religion.

⁶ François de Faudoas, d'Aveton, de Sérillac, comte de Beline, fut gouverneur de Paris pour la ligue, il était le frère aîné de Gilles Antoine de Faudoas, seigneur d'Augé et de Martet, près de Laplume.

1585. 17 Août. — M. de Mauvezin a averti les consuls qu'il compte venir loger dans cette ville et juridiction avec son régiment : attendu la pauvreté du peuple on essaiera par le moyen de la reine de Navarre qui est à Agen d'avoir exemption dudit logement. On s'adressera au sénéchal de Baranneau¹ et à M. de St-Orens, on écrira au capitaine Pauqua² pour qu'il ait permission de la reine de Navarre de venir avec vingt-cinq soldats de sa compagnie qui seront logés chez les habitants afin de nous garder avec eux, d'autant que M. de Mauvezin s'est jacté d'entrer par force.

20. — On enverra à Larromieu pour savoir si le sieur de Casteljaloux est logé avec son régiment et lui montrer l'exemption que la reine nous a accordée du logement de gens de guerre.

3 Septembre. — De faux rapports ont mis la ville dans la male grace du roi de Navarre³, on enverra au sénéchal de Baranneau et à M. de Saint-Orens pour rentrer en grâce parcequ'il nous peut faire bien et mal s'il veut. Si les messagers sont pris par les ennemis la ville paiera leur rançon et les en relèvera indemnes. La compagnie du capitaine Pauqua étant en ville sauf sept ou huit soldats qui sont à Plaissac, on leur donnera de quoi vivre quelques jours et si Pauqua va à Agen, il ramènera quelques arquebusiers à cheval.

10. — On fait demander au maréchal de Matignon la permission d'imposer pour la garde de la ville.

12. — On gardera et nourrira le capitaine Orlhacy⁴, enseigne du capitaine Pauqua, avec ses hommes et les quatre montures qu'il a. pour la défense de la ville. On achètera des munitions et on fera recurer les fossés.

¹ Jean de Montlezun, seigneur du Barannau et de Montestruc, sénéchal et gouverneur du comté d'Armagnac.

² Antoine Descuraing dit le capitaine Pauqua, commandait une compagnie dans le régiment formé par le sieur du Bouzet pendant l'occupation d'Agen par la reine de Navarre. Il était d'une ancienne famille de Laplume qui avait à cette époque des représentants à Agen et à Lectoure; leur terre patrimoniale était Pauque, aujourd'hui une métairie à 2 kilomètres de Laplume sur la route d'Astaffort.

³ Il n'était pas surprenant que le roi de Navarre vît d'un mauvais œil une ville qui prenait en garnison une compagnie au service de sa femme alors en guerre ouverte avec lui.

⁴ Ce capitaine Orlhacy était du Passage d'Agen. Cette famille a laissé son nom à une rue de la ville où elle possédait sans doute des maisons ou qui avait été bâtie sur des terrains lui appartenant.

14. — Le bruit persistant qu'on va être assiégé on enrôle les habitants et ceux de la juridiction pour faire la garde et leur faire prêter serment de fidélité.

22. — Les soldats du capitaine Pauqua et du capitaine Orlhacy et les autres de la ville veulent avoir dix livres par mois au lieu de neuf. S'ils ne sont pas contents qu'ils s'en aillent : les autres auront cinq sous par jour.

24. — L'armée du maréchal de Matignon étant au Port-Sainte-Marie¹, on tâchera d'éviter le logement des gens de guerre. On donnera aux soldats du capitaine Orlhacy pour cette semaine six sous par jour, et quinze sous au capitaine.

2 Octobre. — On gardera les soldats du capitaine Pauqua à huit livres par mois et 10 écus au capitaine.

16. — Le maréchal de Matignon a écrit aux consuls que les régiments de Mauvezin et de Casteljaloux ont abandonné l'armée du roi et leur enjoint de se joindre aux gentilhommes voisins pour leur courir sus.

17. — Pendant trois jours que vont durer les vendanges on mettra vingt soldats aux portes. On fera un pont-levis à la porte Saint-Michel. Le capitaine Pauqua se charge d'escorter le maçon qui viendra le faire.

21. — Le bruit court que le roi de Navarre est arrivé à Terraube et a mis le siège devant La Sauvetat-de-Gaure², on envoie à M. de Sérilhac pour savoir si c'est vrai.

23. — Les consuls sont avertis par lettre que pour sûr le roi de Navarre vient assiéger Laplume avec deux canons³ après avoir pris La Sauvetat et qu'il est grandement irrité contre nous par les rapports malveillants de ceux de Layrac, à cause d'une imposition faite par le roi sur le pays, dont notre part est de quarante livres. On enverra à Lectoure porter cette somme au roi de Navarre et lui représenter la ville en obéissance du roi et offrir de lui payer ses droits⁴, comme de coutume, néanmoins on écrira aux gentilhommes voisins,

¹ Matignon s'avancait contre la reine de Navarre qui fut violemment expulsée par les Agenais le 25 septembre au soir, et le lendemain 26 l'armée royale entra à Agen.

² Le 22, 23 et 24 le roi de Navarre était à la Sauvetat dont il s'était emparé, le 24 il vint coucher à Lectoure. (B. de Xivrey, itinéraire).

³ Les comptes de cette année portent qu'en effet Turenne conduisit le canon près de Laplume. (CC. 57).

⁴ Ses droits seigneuriaux, le roi de Navarre étant vicomte de Bruillois.

au sieur du Limport¹, on recouvrera des soldats du passage d'Agen et on se procurera un quintal ou deux de poudre, des lances et autres armes. On fera des fossés aux portes et on réparera les guérites.

24. — On arrête pour la ville quarante ou quarante cinq soldats commandés par le capitaine Roques² et pour payer tous ces frais on prendra de l'argent des bénéfices et on empruntera, d'autant que quelqu'un offre cinq cent livres sans intérêts.

25. — Les députés sont revenus de Lectoure où le roy leur a fait de grands reproches que la ville tenait pour la ligue et ne lui voulait obéir. Comme ils protestèrent de l'obéissance de la ville disant qu'elle ne faisait la guerre à personne que pour sa conservation, il leur a répondu que pour en savoir la vérité il y voulait venir demain et leur enjoignit d'aller avertir et qu'ils revinssent lui dire notre volonté. On arrête de supplier le roy de ne pas donner suite à son projet car la ville est pleine de pauvre peuple qui est en grand crainte et allarme à cause des ruynes qu'ils ont souffert n'a guères du passage des gens de guerre.

Par ce moyen les habitants sont en extrême nécessité, et s'il n'y veut renoncer, qu'il donne au moins le terme de trois jours à ses pauvres habitants et sujets de vider ladite ville³.

¹ C'était le fils de Pierre du Redon, sieur du Limport, lieutenant du sénéchal d'Agenais en 1581.

² Ce capitaine Roques qui était de Sérignac doit être un des fils de Jehan de Secondat sieur de Roques.

³ En prévision du séjour d'une armée ennemie dans le pays les gens de la campagne se réfugiaient dans la ville et y portaient ce qu'ils avaient de plus précieux,

On peut juger de l'encombrement que cela produisait dans une enceinte exigüe comme celle de Laplume, déjà étroite pour ses habitants et la garnison. Qu'on se représente cette cohue malmenée par des soldats à peine disciplinés et se considérant comme en pays conquis ; une querelle particulière, un coup de pistolet parti par hazard pouvaient être le signal d'un horrible massacre.

On peut voir en outre combien il y a loin de la légende à l'histoire en ce qui concerne les rapports d'Henry de Navarre avec ses sujets gascons. J'ignore ce qu'il en était à Nérac et dans ses environs immédiats, mais si on parcourt les documents contemporains, on peut se convaincre que les sentiments des villes de la Gascogne pour le roi de Navarre étaient loin d'être affectueux et qu'on le considérait généralement comme la cause de tous les maux du pays.

2 Novembre. — Sur la prière des amis de la ville le roy à renoncé à y aller, mais il a assigné les consuls à Nérac pour prendre assurance qu'ils tiendront la ville en obéissance du roy et sienne. On y envoie en conséquence une députation avec pleins pouvoirs.

Pour éviter les ruynes du peuple on décide si quelque régiment du roi de Navarre passe à proximité de la ville de leur donner à boire et à manger pour qu'ils passent vite. On convoque les notables pour leur faire approuver la soumission au roi de Navarre, ce qu'ils font.

Les soldats du Passage réclament leur paiement, on décide de leur donner cinq livres pour le mois, six au plus et de les payer en blé, en argent ou en drap, et tout le mois quoiqu'il ne soit pas fini.

7. — Les députés de retour de Nérac ont exhibé une exemption de tout passage de gendarmes de la religion, en parchemin, signée Henry, contresignée Mazelière, et ils ont laissé une promesse écrite de ne faire la guerre aux serviteurs du roi de Navarre quand ils passeront par cette juridiction, de ne recevoir aucune garnison, et que les habitants se garderont au service du roi et dans l'obéissance du roi de Navarre. En même temps en vertu d'un précédent record il est emprunté deux cent écus sol à Raymond Martin, marchand de Nérac. Les jurés et consuls s'obligent aussitôt chacun en son nom de sa part de la dite somme. Incontinent on décide de rendre contents le capitaine Roques et ses soldats ainsi que ceux du Passage¹, qui sont venus pour aider la ville au besoin.

9. — On donne au capitaine Roques cinquante écus pour lui et ses soldats et si ce n'est pas assez on lui en donnera soixante et aux trois sergents du Passage, trois écus à chacun.

10. — On donnera au capitaine Baulenx² qui est venu pour servir la ville au siège qu'y voulait mettre le roi de Navarre trois écus, et à trois soldats avec lui un écu à chacun pour quinze jours qu'ils sont restés.

13. — On indemniserà un soldat qui a perdu sa cape et son épée dans un voyage à Lectoure pour la ville³.

14. — Comme les gens de guerre du capitaine Roques et du sei-

¹ Le Passage d'Agen.

² Fils de Charles de Bazon baron de Baulenx, gouverneur de Nérac depuis 1559 et de Gabrielle de Lard.

³ On l'avait probablement envoyé espionner l'armée du roy de Navarre et il avait eu à essuyer une chaude poursuite.

gneur du Limport sont partis on gardera le capitaine Pauqua avec vingt-un hommes ¹.

26 Décembre. — On prête douze livres de poudre au capitaine Pauqua qui s'en obligera.

27. — Le capitaine Pauqua a surpris la salle d'Autièges² pour refaire sa compagnie. Les jurés craignant que ce fait de guerre ne fût imputé à la ville et que le roi de Navarre ne le considérât comme une rupture du traité, députent à Lectoure à M. de Fontrailhe³ pour lui protester que la ville en est très déplaisante.

Pour éviter les dangers du pétard, on fera faire un pont dormant à la porte de la ville là où sera avisé⁴. On remettra les escouades en quatre comme auparavant.

1586. 17 Janvier. — On fera un pont levis à la porte Saint-Michel, parce que les ennemis tâchent de surprendre quelques villes voisines.

24. — M. de Monluc⁵ est passé ce matin avec sa compagnie, allant à La Monjoie où était le rendez-vous, pour ensuite aller trouver les ennemis du roi. On lui a permis l'entrée de la ville mais non à sa compagnie, à cause de la promesse faite au roi de Navarre de ne recevoir aucune garnison. On a fait de même à la compagnie de M. de Bajourdan, parce que ledit sieur pourrait prendre ombrage, même M. de Fontrailhe qui est à Lectoure.

25. — M. de Monluc, vient coucher en ville, on le recevra mais non sa compagnie, suivant l'arrêt de ne recevoir garnison sinon par ordre du roi.

28. — Le sieur d'Estrades⁶ enseigne de M. de Bajourdan, porta une

¹ La liasse CC. 57, comptes, contient deux rôles de solde de la compagnie du capitaine Pauqua. Ce sont tous des noms de Laplume.

² Le château d'Autièges était le chef-lieu d'une petite juridiction sur les confins de celles du Saumont et de Fieux.

³ Benjamin d'Astarac de Fontrailhe, seigneur de Marestaing, sénéchal et gouverneur d'Armagnac.

⁴ Cette nouvelle manière d'attaquer les villes en faisant sauter les portes ou un pan de muraille, causait de grandes inquiétudes aux défenseurs des petites places, surtout après l'éclatant succès de Cahors. On n'était plus en sûreté derrière des murailles qui auparavant nécessitaient de la part des assiégeans l'emploi de l'artillerie.

⁵ Charles de Monluc, petit fils du maréchal.

⁶ Sans doute un ancêtre du maréchal de ce nom.

lettre de M. le duc du Mayne¹, enjoignant à la ville de recevoir sa compagnie. On dépêche à M. de Monluc qui est à Ligardes et à M. le Maréchal pour l'avertir de ce qui se passe.

11 Février. — On écrit au maréchal de Matignon à ce sujet. Le capitaine Orlhacy étant venu avec quelques soldats on les gardera pour la défense de la ville et on les paiera en cotisant les bénéficiers.

13. — La ville ayant arrêté quarante à cinquante soldats, les jurés offrent de les prendre chez eux et ils seront indemnisés sur les bénéficiers. Faire accommoder les guérites. — M. le Maréchal a ordonné de recevoir la compagnie de M. de Bajourdan. On lui enverra M. de Réaup² et un juré pour obtenir d'en être dispensés.

On fera un accord avec le sieur d'Estrades, lieutenant de M. de Bajourdan : le sieur de Navarron, enseigne, et une partie de la compagnie seront mis à la salle de Brimont où la ville les défraiera pendant quelques jours. Cependant le sieur de Réaup ira vers le Maréchal, lui assurer que nous lui avons obéi et reçu ladite compagnie³ et obtenir commission pour la garde de ladite ville, afin que ses habitants, même ceux qui sont sous la charge de capitaines, gardent la dite ville sous l'obéissance du roi et y demeurent en garnison, et pour leur donner moyen pour entretenir leurs chevaux sera supplié ledit Maréchal que la vicomté de Brullois soit contribuable au magasin qui sera fait dans la présente ville.

25. — On paiera les soldats du capitaine Orlhacy, quand ils s'en iront, à raison de cinq livres par mois et seront défrayés. Arrêté de cotiser les étrangers qui ont des maisons dans la ville selon leurs moyens, pour la garde d'icelle⁴.

2 Mars. — On prie M. de Monluc de donner un homme à lui pour accompagner M. de Réaup auprès du maréchal pour l'affaire de la

¹ Mayenne. Il venait d'être envoyé spécialement par l'influence des seize et de la maison de Guise, pour activer la guerre contre le roi de Navarre ; il demeura dans le pays jusqu'au mois de septembre sans rien faire de décisif.

² Blaise de Béarn, frère cadet du capitaine Saumont.

³ C'était un moyen assez ingénieux d'esquiver l'ordre du maréchal tout en ayant l'air d'avoir obéi. Il est permis de supposer, quoi que cela ne soit pas dans le record, que les sieurs d'Estrades et Navarron devaient trouver leur compte à cette transaction.

⁴ Les habitants étaient écrasés de contributions, il était assez juste de faire participer aux frais de garde ceux dont les propriétés en profitaient,

compagnie de M. de Bajourdan, et M. de Bergung ira voir Bajourdan lui-même qui est délibéré de faire sa compagnie en la ville.

7. — Le voyage étant dangereux on prie de nouveau M. de Monluc de donner un homme à lui, pour accompagner le messenger à l'armée qui est à Langon.

9. — On va encore à Agen trouver le président Dafis ¹ et M. de Bajourdan, pour ladite compagnie, on doit représenter à ce dernier la pauvreté de la ville et s'entendre avec lui aux meilleures conditions que sera possible.

11. — Les députés n'ont rien pu obtenir de M. de Bajourdan, on ira derechef vers lui et M. d'Estrades, pour tâcher d'en venir à une bonne composition et lui offrir quelque somme d'argent pour qu'il renonce à venir ici.

13. — M. de Réaup a reçu mandement de M. de Monluc de se rendre à l'armée du duc du Mayne et de M. le maréchal qui s'approche. On envera avec lui saluer ces seigneurs et leur présenter la ville en obéissance et pour être exemptés de la compagnie de M. de Bajourdan, vu la pauvreté de la ville ; au reste délibérés d'obéir.

17. — Les députés n'ayant rien pu obtenir et le maréchal commandant à la rigueur, on laissera entrer M. de Bajourdan et on fera magasin de foin, paille et avoine pour l'entretien de la compagnie.

26. — Le sieur de Bajourdan auquel on a offert d'entrer ne peut rassembler sa compagnie pour la conduire par deçà ; on ira représenter au maréchal qu'on a obéi et que la faute est au sieur de Bajourdan s'il n'est venu ².

30. — On ira à Agen remontrer au sieur de Bajourdan l'état que son maréchal-des-logis a fait quant à la nourriture de la compagnie et lui représenter la pauvreté et ruine de la ville.

31. — On demandera au duc du Maine la permission de faire contribuer le Bruilhois aux frais d'entretien de la compagnie, vu la pauvreté de la ville et qu'il n'y a plus d'avoines.

4 Avril. — Le terme fixé par la commission du duc du Maine pour l'entretien de la compagnie du sieur de Bajourdan, qui était de cinq jours, est expiré, néanmoins on les nourrira jusqu'au terme qu'ils

¹ Dafis, premier président au Parlement de Bordeaux.

² Ceci tourne à la comédie et les consuls ont l'air de se moquer agréablement de Matignon, mais je suis certain que ces braves gens n'y pensaient même pas.

ont promis de déloger qui est lundi ou mardi et on se procurera foin et avoines jusqu'au dit terme.

7. — La compagnie du sieur de Bajourdan déloge présentement après être resté quatorze jours. On enverra demander au duc du Maine une commission pour pouvoir faire contribuer les habitants de la juridiction en vertu d'icelle : en même temps on ira trouver le sieur de Bajourdan, pour lui faire signer le rôle des fournitures faites à sa compagnie, et ceux qui ont logé et nourri chevaux et gens en apporteront chacun leur rôle de frais aux consuls pour pouvoir en faire le département.

11. — Comme la plupart des habitants de la ville qui font profession des armes sont à l'armée et que la ville demeure dénuée de défenseurs, pour y remédier on priera M. de Réaup de demeurer dans la présente ville avec dix ou douze soldats des habitants, à la condition qu'ils seraient entretenus par la vicomté en vertu d'une commission du duc du Maine. On retiendra aussi les soldats qui y sont pour qu'il ne s'en aillent à l'armée et on retiendra le capitaine Pauqua pour les commander, le tout à la meilleure condition possible.

14. — On donne au capitaine Pauqua cinquante écus pour qu'il ait le cœur à la garde de la ville, et aux soldats les payer pour un mois à six livres par mois. Acheter de la poudre et des armes pour ceux qui n'en auront point.

27. — Les consuls ont su que l'armée du roi de Navarre s'approche de ces quartiers. On envoie à M. de Roquépine¹ pour avoir des nouvelles².

1^{er} Mai. — Les consuls ont eu avertissement qu'on va venir les assiéger avec le canon qui est à Lectoure et les troupes sont à Fieux et à Francescas, pour faire lever le siège de Monségur. On aura quarante ou cinquante soldats de plus et un gouverneur pour commander généralement, assisté des consuls. On réparera les guérites et les fossés.

2. — On était allé chercher des soldats à Sérignac, mais comme les ennemis s'en sont allés vers Saint-Bertrand de Comminges³ on

¹ Bernard du Bouzet, seigneur de Roquépine, maréchal de camp en 1589, était en 1597, gouverneur de Condom, poste qui lui fut confirmé par Henri IV.

² Le roi de Navarre était alors à Bergerac, il demeura en Périgord et en Saintonge jusqu'après la bataille de Coutras.

³ A la fin d'avril les protestants prirent Saint-Bertrand de Comminges,

n'en a plus besoin, cependant on donne six écus sol au capitaine Laquy, pour qu'il ait courage de venir une autre fois s'il est besoin.

4. — Les ennemis étant annoncés de rechef, on va voir le capitaine Laquy et autres gens du Passage pour les prier de venir au secours de la ville.

8. — On écrit au camp du duc du Maine, au maréchal de Matignon et à MM. de Roquépine et de Sérilhac, pour avoir de toutes nouvelles. On gardera encore quelques jours le capitaine Laquy et les soldats du Passage et on paiera le capitaine Panqua et ses seize soldats.

15. — Nouveaux avertissements que les ennemis ont des intelligences dans la ville. On fait les préparatifs accoutumés, et on se procurera cinquante ou soixante soldats en plus des habitants. On paiera les soldats de la ville en blé et on renverra ceux du capitaine Laquy, en les payant en argent, à la meilleure condition.

27. — Les soldats du Passage d'Agen s'en sont allés aujourd'hui, on leur a donné dix cartons de blé à chacun, et au capitaine Laquy dix-sept écus. On donnera à M. du Pont dix à douze écus afin qu'il contente ses soldats, aux soldats de Plaissac un sac de blé à chacun et à ceux de la ville et juridiction à la meilleure condition.

(Ici le notaire a laissé douze feuillets blancs, sans doute pour transcrire plus tard les records qu'on avait négligé de rédiger chaque jour. Mais la rédaction ne reprend qu'en juillet 1587).

1587. 26 Juillet. — Arrêté de congédier les soldats du capitaine Olivier¹ frère de M. de Roquépine, et pour faire la garde de nuit et de jour soudoyer une quinzaine de soldats de la présente ville. Pour les payer, cotiser les bénéficiers comme l'an passé et prendre le blé sur le sol².

1^{er} Août. — Les consuls ont été avertis que les ennemis brassent

« On a bien butiné dans le trésor et reliquaire de la sacristie, dit J. Scaliger dans une lettre du mois de juin 1586, entre autre une belle alicorne de grand prix. L'évesque dudit lieu sollicite à Thoulouse pour avoir de l'artillerie et assiéger la place. • Il la reprit, en effet, au mois de mai : c'était Urbain de Saint Gelis. — (Extrait des Lettres Françaises inédites de Joseph Scaliger, par Tamizey de Larroque).

¹ Olivier de Roquépine, fils naturel de Jean III du Bouzet, seigneur de Roquépine.

² C'était le moyen le plus sûr de l'avoir, parce qu'une fois mis en sac on aurait pu le cacher, et ensuite pour avoir une cotisation en argent il aurait fallu des formalités et on avait besoin d'argent immédiatement.

des intelligences sur la présente ville. Il faut garder les soldats de la ville et les payer, en faire venir de forains qu'on paiera avec l'argent des tailles. Parachever les éperons des fossés. Faire bonne garde et y contraindre les habitants. Visiter les maisons pour voir s'il n'y a pas quelque trou dangereux.

5. — M. de Gondrin ¹ étant resté en ville avec sa compagnie, a fait beaucoup de frais. On dédomagera ceux qui ont despendu plus que leur part.

30. — On envoie des soldats que le maréchal de Matignon a demandé pour escorter un convoi de Condom à Agen.

6 Septembre. — On fait venir des manœuvres de la juridiction pour achever les éperons comencés des fossés. On continuera la garde à cause des fréquents avertissements qu'on reçoit.

21. — On remboursera au capitaine Pauqua huit écus deux tiers qu'il a dépensés en conduisant deux cents soldats au secours de Mézin ² tenu par l'ennemi, tant à l'aller qu'au retour. En même temps, pour récompenser les soldats de la ville, on les exempte de la taille du quartier de Juillet.

3 Octobre. — M. de Cère ³ est à Aubiac avec sa compagnie, on lui a donné pour aides Brimont et Plaissac qui sont de la présente juridiction ; faute de contribuer on leur a pris du bétail de labourage. le capitaine Pauqua qui y est allé n'a pu obtenir restitution. Il faut envoyer des vivres au quartier et prier M. de Roquépine de faire le répartition sur les paroisses et recouvrer ledit bétail.

11. — Arrêté d'écrire au maréchal pour avoir l'autorisation d'entretenir douze ou quinze cuirasses sur la vicointé, compris Montaignac, ensemble Lamonjoie, Francescas, Moncrabeau, Fieux et Calignac, pour éviter la prise du bétail.

On achètera à M. de Roquépine deux mousquets et deux mosquetères pourvu qu'elles soient bonnes et suffisantes ⁴. Le 19 octobre,

¹ Hector de Pardaillan Gondrin, déjà désigné sous le nom de M. de Montespan.

² Je n'ai rien trouvé dans Samazeuilh de relatif à cette occupation de Mézin qui fut probablement comme bien d'autres affaires de cette époque un simple coup de main.

³ Jacques de Béon, vicomte de Sère, ou son fils Jean II.

⁴ Ces mousquets étaient de petites pièces d'artillerie qui lançaient des boulets d'environ huit livres. L'inventaire de l'arsenal d'Agen porte six mousquets de fonte ou arquebuzes à croc montées sur deux roues. — Arch.

les deux pièces appelées mosquetères furent vendues quinze livres chacune à deux habitants pour la défense de la ville.

24. — Lagrange ¹, consul, s'en est allé en France, pendant son absence on continuera la garde de la salle de Brimont.

30. — Lagrange écrit de Sérignac que la compagnie de M. de Monluc s'était avancée jusqu'à Damazan pour passer en France, mais que les troupes du roi de Navarre étaient à Caumont et Tonnenx où le dit roy voulait passer la rivière ² et que le sieur de Monluc s'était alors retiré. On écrira à M. de Monluc pour avoir plus amples nouvelles ; on recouvrera des soldats, on achètera du bois et des fagots pour parachever l'éperon des fossés ³.

1^{er} Novembre. — On accepte cinquante sacs de blé, à six livres, jusqu'au mois d'août, pour en faire argent pour payer les soldats pendant un mois.

6. — M. de Campaigno et d'autres passent à Laplume allant rejoindre M. de Monluc qui voulait aller au secours de ceux de l'abbaye de Fongrave, assiégés par M. de Turenne ⁴.

16. — Suivant de nombreux avertissements de la venue du roi de Navarre pour assiéger la ville ⁵, on envoie à M. de Réaup et à M. de Saint-Orens, à Condom, pour avoir nouvelles et de Narp et Lafour-

d'Agen, EE, 19. — Les consuls donnent 292 livres de métal à un fondeur pour faire deux ou trois mousquets. — Ibid. BB. 31, 1580. — Les mosquetères devaient être des pièces plus petites.

¹ Philippe Descuraing dit Lagrange, avait Brimont en ferme ou arrentement, et devait y entretenir une garde car la maison était forte et les ennemis auraient pu s'y établir et causer de grands dommages aux habitants de Laplume.

² Le roi de Navarre, après la victoire de Coutras, revint en Gascogne et en Béarn, mais le gros de son armée resta sur l'Isle et la Dordogne avec Turenne. Le 28 et le 29 le roi de Navarre était à Clairac, le 30 dîne à Clairac, soupe et couche à Nérac. — B. de Xivrey, Itinéraire.

³ Cet éperon était un ouvrage avancé, en terre maintenue par des clayonnages.

⁴ Fongrave fut emportée d'assaut et la garnison massacrée. Ce fait d'armes est rapporté par Geoffroy de Vivans, qui conduisait l'expédition et la place, par erreur, en 1586. (Faits d'armes de Geoffroy de Vivans, publiés par M. A. Magen. — Agen, Michel et Médan, 1887.)

⁵ Le roi de Navarre était à Pau et surtout à Hagetnau, auprès de la comtesse de Gramont ; il y demeura jusqu'au 4 décembre. — Itinéraire de B. de Xivrey.

cade à Agen pour faire alliance avec les consuls en cas de besoin. Emprunter de la poudre et autres munitions. Recouvrer des soldats tant qu'on pourra.

18. — On écrit à MM. de Saint-Orens et de Lau pour savoir nouvelles de l'armée du roi de Navarre ¹ et leur demander quelques cuirasses si nous venions à être attaqués, et cependant cotiser les paroisses de la juridiction pour faire magasin de foin et avoine. Laforcade vendra la poudre qu'il a aux soldats de la ville et celle-ci lui prendra le reste à vingt sous par livre. Envoyer messagers pour avoir nouvelles à Aiguillon et autres lieux.

25. — Suivant lettres de divers personnages on congédie les soldats sauf une huitaine qui seront entretenus par une cotisation sur les paroisses de la juridiction.

6 Décembre. — Le maréchal autorise l'imposition de deux cent écus pour la solde de cent cinquante soldats jusqu'au dernier novembre, plus cent écus pour l'entretien de trente soldats à raison de trois écus sol un tiers pour chacun et pour le mois de décembre seulement.

1588. 2 Janvier. — On décide de retenir encore huit jours les soldats qui sont à terme.

9. — Attendu que le roi de Navarre et son armée se sont absentés du pays ² on congédie les soldats qui ont fini leur service. M. de Réaup a obtenu du maréchal de commander vingt hommes à cheval armés à la légère et payés sur les tailles d'Agenais, pour arrêter les courses et ravages des ennemis, de quoi la ville a remercié M. de Réaup.

6 Février. — Le maréchal de Matignon a envoyé de Moissac où était l'armée le capitaine Pauqua et MM. de Roquépine et de Réaup avertissant que le roi de Navarre était passé au Mas avec deux cent chevaux ³ et avait écrit à M. de Fontrailhes de tenir prêt le canon pour l'entreprise qu'il savait. On recouvrera des soldats, des armes et des munitions, et on avertira M. de Montluc à Estillac.

9. — M. de Réaup écrit que le roi de Navarre s'avance vers ces quartiers, ainsi on rassemblera du monde tant qu'on pourra. On

¹ L'armée protestante allait assiéger Sarlat qu'elle ne put prendre.

² Du 9 au 25, le roi de Navarre était à Montauban, il ne reparut à Lectoure que le 13 février. — (B. de Xivrey, Itinéraire.)

³ Fausse nouvelle, le roi de Navarre était à Montauban et y resta jusqu'au 8. — (B. de Xivrey, Itinéraires).

écrivra à M. Roquépine, à Moissac, pour qu'il envoie des nouvelles et demande des secours au maréchal, et on écrira à M. de Monluc pour qu'il se jette dans la ville avec autant de ses amis qu'il pourra. Acheter de la poudre, réparer les murs, démolir les maisons près des murs en dehors et cotiser les habitants pour payer les soldats.

10. — Les régiments de Parabère ¹ sont à Francescas et par deça, et comme ils pourraient nous cerner on écrira à M. de Monluc pour qu'il envoie des soldats et on priera M. de Gayan, étant de passage, de rester trois ou quatre jours avec ses soldats et qu'on lui fera courtoisie.

On fait une assemblée de tout le peuple dans l'église pour lui remontrer la nécessité de démolir les maisons des faubourgs et la nécessité d'avoir une garnison, ce à quoi tous ont consenti moyennant qu'on leur donne un abri et un autre emplacement pour bâtir.

12. — On procède à la distribution des emplacements au Pé Junqua pour la reconstruction des maisons des faubourgs. (Il y en avait dix à douze).

14. — M. de Monluc a dit que si la ville était assiégée il viendrait, aussi on le logera lui et ses amis et on le défrayera de tout, attendu, qu'il a offert sa propre personne.

Le lendemain, 15 février, le roy de Navarre passa avec son armée et deux pièces de canon aux moulins de Saint-Vincent, venant d'Asstaffort, tirant devers Nérac, et ledit sieur de Monluc avec M. de Réaup allèrent faire la révérence audit sieur roy de Navarre, lequel leur manda sa trompette pour l'aller trüber disant qu'il voullait parler à eux, ce qui feust faict, et demeurarent ensemble au Castelan jusqu'à ce que feust tard, et les troupes logèrent aux environs et partirent le lendemain ².

L'armée du roi de Navarre s'est éloignée du et l'armée roi s'appro-

¹ Ce Parabère était le frère d'un gentilhomme gascon dont Samazeuilh rapporte l'histoire au t. II, p. 232, que Damville Montmorency fit massacrer dans Beaucaire dont il s'était emparé en 1578. Il commandait en 1586 à Damazan et au Mas d'Agenais. — Samazeuilh, *Histoire de l'Agenais et du Condomois*.

² Les séjours et itinéraires du roi de Navarre portent à la date de ce jour : dîne à Lectoure, soupe et couche à Nérac; comptes m. ss. petite écurie. Il dut donc laisser son armée à Saint-Vincent et arriver à Nérac dans la nuit.

che ¹ : on congédiera les soldats forains. De Narp avait emprunté vingt piques à Agen sous sa garantie on l'en relèvera indemne.

20. — L'armée du maréchal est à Miradoux en danger de passer par ici, on envera à M. de Roquépine à Miradoux pour savoir nouvelles et éviter que l'armée vienne. Remontrer la pauvreté de la ville. (Le 22, le maréchal était à Condom).

7 Mars — Le roi de Navarre fait repasser ses forces deçà la rivière ², il faut réunir des soldats.

10. — Le maréchal (qui est à Agen) s'en va à Bordeaux avec l'armée et il a donné l'ordre de faire vider les régiments qu'il a à Astaffort, et comme le roi de Navarre est dans ces quartiers avec quatre pièces de canon nous restons en grand danger ³. On ira en parler au maréchal et à M. de Roquépine, et cependant on réunira des soldats et on réparera les fossés.

11. — L'armée du roi de Navarre s'éloignant, on congédiera les soldats qui étaient venus, avec une indemnité pour leur voyage.

27. — Le maréchal a mandé aux consuls de recevoir M. de Réaup avec un certain nombre de gendarmes pour aller au siège de Montauban. Il faudra acheter du foin et de l'avoine.

19 Juin. — Le maréchal de Matignon vient coucher ce soir, on fera magasin de foin et paille pour distribuer en payant et s'il ne veut payer la ville paiera.

31 Août. — Le maréchal a assigné l'entretien de la compagnie de Monluc en la présente ville, aussitôt on députe vers lui pour obtenir de ne pas l'avoir.

13 Octobre. — M. de Réaup fait savoir qu'il a reçu commission du maréchal pour commander dans la ville. On est d'avis qu'il commande avec les consuls comme il a déjà fait, et sera prié d'avoir le cœur à la garde de la ville. On priera le maréchal d'exempter la ville de recevoir la compagnie de Monluc, et si on ne peut s'en dis-

¹ Voilà en deux lignes toute l'histoire de cette guerre entre Matignon et le roi de Navarre : c'est à tel point qu'on peut se demander si Matignon n'avait pas des ordres secrets d'Henri III à l'égard de son beau-frère. C'est l'opinion que M. Tholin a émise dans son étude sur les guerres de religion dans l'Agenais, et je la trouve assez vraisemblable.

² Le roi de Navarre était encore à Nérac, il en partit le 11 pour aller en Périgord et en Saintonge, il ne devait plus revenir.

³ On vient de voir par la note précédente combien les craintes des habitants de Laplume étaient vaines.

penser on priera qu'aucun d'eux ne donne le mot que M. de Réaup et les cousuls.

30. — Le maréchal des logis de M. de Monluc a demandé logement pour trente maîtres¹ de la compagnie, en payant ; avant de les recevoir on fera magasin de foin et avoine pour être distribués en payant.

E. D'ANTIN.

(*A suivre.*)

¹ On appelait maîtres les gentilshommes hommes d'armes, il y avait toujours à leur suite leurs écuyers et autres domestiques.

ÉTAPES ARCHÉOLOGQUES

EN ITALIE

(SUITE)

VENISE.

Mardi 18 septembre.

Une heure trente (temps moyen de Rome), sonne à l'horloge de la gare. *Partenza! Partenza!* crie le conducteur d'une voix de fausset particulièrement agaçante. Les retardataires se précipitent à la recherche d'une place qu'il leur faut conquérir de haute lutte, car à chaque portière se démène un voyageur affirmant, avec un égoïsme cynique, que le wagon est au complet. C'est une cohue des plus amusantes ; ici c'est une jeune miss surchargée de couvertures, d'ombrelles et de jumelles, à laquelle échappe sa boîte à couleurs dont les tubes se répandent sur le trottoir ; un peu plus loin, c'est une grosse maman, non moins anglaise, qui laisse choir son auguste personne, à la grande joie de tous les spectateurs... La locomotive siffle, le conducteur agite son drapeau, le train s'ébranle ; nous voilà enfin en route pour Venise.

A peine sommes-nous sortis de la gare, que Milan nous apparaît couronné du glorieux diadème de son dôme féerique. — Adieu, Milan ! Adieu belle métropole lombarde ! ou plutôt au revoir ! car tu nous a trop victorieusement conquis pour que nous ne revenions pas quelque jour. — Et nous courons rapidement dans la riche plaine au milieu de cette culture qui sait être aussi productive que celle des Flandres, sans enlaidir la terre, une véritable culture intensive dont l'aspect est aussi pittoresque que le Bocage Vendéen, et qui ne fleure pourtant pas la poudrette.

Cependant, aux arrêts, nous sont jetés des noms aux consonnances sonores et musicales qui éveillent en nous chaque fois des mondes de tableaux : Tréviglio. Brescia, Dézzenano Le lac de Garde nous apparaît largement étalé dans sa vasque de montagnes rosées par les rayons obliques du soleil, tandis que sur la vaste nappe bleue s'étendent de larges moires d'argent. Quelques voiles blanches semblent posées sur l'eau comme des plumes de colombes dispersées par le vent. A droite s'élève la silhouette de Vérone avec ses tours et ses dômes. Plus près de nous des mouvements de terrain insolite dans lesquels se creusent des trous inquiétants, apparaissent sinistrement rasés au sol. Et comparant ces fortifications furtives à la belle allure des remparts à créneaux gibelins que conserve encore la poétique ville de Juliette, nous ne pouvons nous empêcher de constater l'espèce de décadence qui suit pas à pas le progrès. Les engins de mort se perfectionnent, mais les forces du soldat diminuent. Les chevaliers si brillants sont remplacés par des combattants myopes et voués à la flanelle. Plus de grands coups de lances et d'épées, comme Bayard en donnait jadis en ces lieux ; à la place des hauts remparts et des fières tours proclamant au loin la valeur de leurs défenseurs, des embuscades de canons qui semblent se cacher et avoir honte de leur rôle. Et cela ajoute à l'odieux de la guerre qui n'a pour se faire excuser que les actions épiques de jadis et que l'ardeur chevaleresque qu'elle développait parmi les combattants.

Dès Vicence, je me sens en pleine Vénétie. Un détail caractéristique le dénote ; c'est, près de la gare, une petite margelle de puits absolument pareille à celles qui abondent à Venise. C'est la même forme de chapiteau trapu. L'administration des chemins de fer l'a reproduite telle quelle, en se contentant de la surmonter de trois tiges de fer pour supporter une poulie comme on voit dans les stations françaises ; seulement celles-ci ne surmontent jamais d'aussi élégantes margelles.

La nuit survient. Un moment, je m'efforce de lutter, et mes yeux s'obstinent à saisir quelques détails du paysage à la manière noire, que nous traversons et dont les rangées de peupliers profilant leur silhouette brune sur le couchant, ressemblent à des processions de fantômes défilant avec une vitesse fantastique comme ceux de Ruckert.

A chaque arrêt, de nouvelles appellations font surgir dans mon imagination de romantiques décors de villes, avec flèches et bef-

frois, tours et donjons, hérissées d'échanguettes et de machicoulis, tels que les chantait Gaspard de la Nuit et que les dessinait Célestin Nanteuil.

Lérino, Pojano-di-Granfion, Padova, Ponte-di-Brenta, Dolo..... Je me penche vivement à la portière chaque fois, mais au lieu des fantômes littéraires que j'évoque, je n'aperçois guère que des intérieurs de gares tous pareils, avec les mêmes portes vitrées, les mêmes inscriptions, les éternels petits gendarmes au grand plumet rouge, et les non moins éternels facchini.

Mestre ! crie le conducteur. Enfin ! nous approchons. La Lagune est là sans doute, dans l'ombre, à côté de nous, et la lune, à laquelle il faut savoir gré de l'à-propos, émergeant de l'horizon comme un globe de pourpre, va nous la montrer dans un instant. Un rayon oblique ne tarde pas en effet à paraître, rasant la crête des petits flots qui se couvrent subitement, sous cette pâle effluve, d'imbrications d'argent, de réseaux de métal fondu scintillant sur un fond d'un noir absolu et profond qui inquiète le regard comme un rappel aux temps chaotiques et à la lumière incréée.

Sauf cette féerie de la Lagune, tout est bien triste, bien dénué d'intérêt ici, et pourtant quelle belle vision du passé éveille le nom seul de la station ! Sages de terre ferme passant avec leur cortège oriental d'esclaves et de dalmates, couples amoureux descendant de gondoles et folâtrant sous les saules, la guitare à la main, tels que les a dessinés Giacomo Franco, masques et simarres, baïtes et dominos, tout un monde enchanté où défilent tour à tour les orgueilleuses patriciennes de Titien et de Véronèse, les majestueuses courtisanes de Palma, les capricieuses marquises de Tiépolo et jusqu'aux bourgeoises exquises de Longi. N'est-ce pas ici que Goldoni passa au retour de Pavie en son bateau plein de grands seigneurs musiciens ? N'est-ce pas ici que Casanova..... mais chut, c'est un personnage suspect, même et surtout à Venise.

Le train repart enfin, s'élance sur l'interminable viaduc, et la lune déjà haute, nous permet de contempler à l'aise ces poétiques lagunes dont tout le monde a rêvé quelque peu. Elles luisent discrètement sous les volutes de vapeur qui se promènent à leur surface, blanches, nacrées et légères comme une gaze aérienne qu'un zéphir ferait mouvoir. On interroge l'horizon que termine un cercle blafard et l'on s'étonne de ne rien voir, quand tout-à-coup l'un des voyageurs s'écrie : Venise ! Venise ! là-bas ! là-bas sur la mer !.... Et devant nous, par delà l'éclair d'acier poli d'une large fouettée de lu-

mière, apparaît, émergeant à peine des flots, une masse sombre, basse, allongée, sur laquelle se posent les éclatantes lueurs des fanaux électriques. Nous approchons et cela se dessine étrangement, faisant songer à quelque fantastique cité pélagienne, port d'attache du vaisseau fantôme, peuplée de sirènes et de nixes, de tritons et de valkyries. Puis, la distance diminuant, des dômes et des campanilles se détachent de la masse, des coupoles reluisent, des murs blancs se découpent en fronton ; mais nul moyen de rien saisir, car nous passons comme une trombe, devant les premiers flots, et nous nous engouffrons dans la gare avant d'avoir pu nous reconnaître.

Nos amis Vénitiens sont là : le commandeur Barozzi, l'éditeur Ongagna, ils nous entraînent vers les gondoles au travers d'une foule épaisse de curieux aux traits accentués ; belles filles en baïte, marchands de brimborions, barcarols et facchini, flairant tous des proies parmi nous.

C'est enfantin, sans doute, mais c'est comme cela, et je ne le célébrerai pas : j'éprouve une véritable joie à voir une gondole pour la première fois, à y descendre par les marches glissantes d'un *traghetto* à m'y asseoir enfin sur ces moelleux coussins dont les tapissiers vénitiens ont le secret. Sous la vigoureuse poussée du *gondoliere* la frêle embarcation s'ébranle, oscille et prend le large, lentement d'abord, comme si les flots noirs du grand canal étaient visqueux et s'attachaient à ses flancs, mais bientôt la vitesse s'accroît, et je dirai presque que notre flacre aquatique nage au grand trot.

Quand, toute sa vie, on a rêvé de la ville des Doges, sans même songer qu'il fut possible de la visiter jamais, et comme les fils d'Adam pouvaient rêver du paradis défendu par l'épée flamboyante de l'archange, la joie que l'on ressent à constater la réalisation de ce rêve a quelque chose de l'étonnement et de la vague inquiétude qu'éprouvait Ruy-Blas dans les bras de la reine. Mais ce sentiment presque pénible ne dure que ce que dure un éclair, et l'on est bientôt tout entier à savourer la volupté de se dire qu'on est à Venise, dans la glorieuse cité des Loredano et des Bragaddini, dans la fantastique capitale du carnaval perpétuel ; et l'on se palpe et l'on se pince pour s'assurer qu'on n'est pas le jouet d'un rêve, que l'on est bien réellement en chair et en os dans une noire gondole au rostre d'acier, voguant sur le grand canal, par cette soirée splendide et que ce canal à gauche est bien le Canarregio, et ce palais, le palais Vandramin, et que voici bientôt le Rialto.

Ce sont des exclamations sans nombre, des flux de paroles entre-

mêlés de fragments d'opéras, puis de longs silences pendant lesquels on laisse baigner ses mains dans les petits remous que soulève l'embarcation, comme pour s'assurer si cette eau n'est pas spéciale et d'une nature privilégiée comme ce ciel d'un bleu si intense, qu'à la clarté de la lune, il transpare à travers les petits nuages et jette des reflets azurés sur les blanches façades, déteignant sur elles et enveloppant l'ensemble, dômes, tours et campanilles, d'une atmosphère céruléenne.

Les palais succèdent aux palais et nous voici sous l'arche immense du Rialto. Devant nous, en face du palais Lorédano — le *municipio*, l'hôtel-de-ville, actuellement, — de la musique et des chants s'envoient d'une vaste galiote pavoisée et illuminée, d'où partent comme d'un bruleau, fusées, feux d'artifices et flammes de bengale, embrasant tour à tour le flot noir du canal. C'est la municipalité qui donne un concert aux membres du Congrès littéraire international. N'est-ce pas une chance heureuse entre toutes, d'arriver à Venise en pleine fête !

Notre gondole, prenant un canal latéral, s'enfonce dans une profonde obscurité entre de sombres maisons et sous des ponts innombrables. A chaque pont, à chaque détour du canal les gondoliers jettent d'étranges cris gutturaux auxquels d'autres cris répondent parfois, et alors une autre gondole nous rase de près, semblable à quelque énorme dauphin. Un jour se perce devant nous entre les hautes murailles qui nous enserrent, un pont vertigineux apparaît soudain ; un dernier détour, et nous prenons pied on face de notre hôtel sur le quai des Esclavons, à côté de la statue équestre de Victor Emmanuel.

Pendant le dîner, l'on vient nous annoncer que la Municipalité, prévenue par le commandeur Barozzi, de l'arrivée de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne, entend l'associer à toutes les fêtes offertes au Congrès littéraire, et pour commencer veut la régaler d'une sérénade. On n'y chantera pas sans doute : • *O Mountalba, bilo qu'es tant poulido* • car la *Mountalbaneso* n'est pas encore parvenue à Venise, mais on y jouera sûrement la *Marseillaise* en notre honneur. Donc, malgré la faim, on expédie le dîner au plus vite, et l'on procède à un brin de toilette absolument indispensable après un long trajet en chemin de fer. Mal en prend à quelques-uns, car quand ils redescendent au salon, toute la société en est déjà partie. Je suis au nombre de ces retardataires, et cela me mortifie un peu, car si je n'ai guère cure de sérénades, je désirerais vivement voir la fête de

près. Muni de ma lettre d'invitation, je m'installe dans une gondole et j'essaie d'arriver au lieu du rendez-vous.

Lecteur, je vous épargnerai le récit de mes tribulations en cette soirée mémorable. Mais représentez-vous, je vous prie, un malheureux rompu de fatigue par cinq heures de voyage, hébété, ahuri par tant de spectacles nouveaux, ne possédant en outre qu'une teinte infinitésimale d'italien, perdu seul, entre dix heures et minuit, dans les ruelles et les canaux de Venise. Il y a certainement là de quoi frémir rien que d'y songer.

Hé bien, ce ne fut pas tragique du tout. Aucun *bravo* ne me provoqua, aucun sbire n'inquiéta ma liberté ; je ne rencontrai pas même le moindre rufian. chose rare, assure-t-on. Je manquai la sérénade, sans doute, mais j'en fus amplement dédommagé en prenant ma part de la splendide soirée de la Préfecture, au palais Corner. En outre, je parvins à me retrouver, à regagner mon hôtel, tout seul, sans demander de renseignements, et pour cause. Il est vrai que pour arriver à ce résultat, je mis deux heures à faire un trajet de dix minutes.

A quelque chose malheur est bon ; sans cette mésaventure je n'aurais, sans doute, jamais vu Venise la nuit, Venise véritablement endormie, avec cet étrange aspect que donnent les ombres vigoureuses, traversées par les blanches clartés de la lune, dans les indescriptibles ruelles, sur les canaux, les places et à l'entrée des passages couverts de l'étrange cité.

La seule chose dont cette course aventureuse m'ait privé et que je regrette, c'est la soirée de la comtesse Marcello à laquelle j'étais invité, sans le savoir, et dont mes amis, plus heureux, ont pu profiter. Et le regret est d'autant plus vif qu'outre l'honneur d'être présenté dans la famille du grand Doge de 1470, je perdis ma part d'une de ces fêtes intimes dont le souvenir reste au cœur gai comme un rayon de soleil après une journée de brouillard.

DEUX JOURS A TRAVERS VENISE.

19 et 20 septembre.

Dès l'aube, je me réveille à la pensée que je suis à Venise et une ardente curiosité plutôt excitée que satisfaite par les spectacles noc-

turnes de hier au soir, m'entraîne irrésistiblement hors de l'hôtel. Dès le seuil je m'arrête charmé, ravi, pétrifié par un de ces spectacles dont on se souvient toujours et qui laissent une impression indestructible sur laquelle le temps et les soucis glissent sans pouvoir la ternir. Devant moi, frappée par la flamme oblique du soleil levant, la lagune bruissante et mouvante d'où partent le canal *grande*, le canal de la *Giudecca* et le canal *Orfano*. Sur cette étendue d'eau, des maisons, des palais et des églises par groupes compactes, les fondations aux raz des petites vagues, comme placés sur des ra-deaux invisibles. Ce sont, fermant l'horizon en face, San Giorgio Maggiore, puis la pointe de la Giudecca et l'église du Redentore, puis la *Dogana di Mare* avec la colossale fortune dorée qui couronne ses robustes assises, enfin la Salute dressant, vers le ciel comme l'a dit Théophile Gautier, ses dômes pareil à des mamelles gonflées de lait. Tout cela scintille et reluit sous les feux rosés de l'aurore au-dessus du mouvant lacis de métal fondu, des imbrications rutilantes que pose le soleil sur les flots courts et pressés ainsi que des écailles de poisson ; une fête de lumière et de couleur comme il est impossible de se la figurer, et dans laquelle on n'aperçoit comme figurants, que des navires, des barques et des gondoles ; les premiers immobiles et lourds livrant au vent leurs cordages et leurs drapeaux, les secondes surgissant lentement de l'horizon, surchargées de marchandises, les dernières bondissant sur la plaine liquide comme d'agiles cétacés. Je vais lentement devant moi, remontant le quai des Esclavons, dans l'enchantement de ce spectacle unique et dans l'enchantement non moins grand de voir surgir à chaque pas tous ces monuments pleins d'art et de souvenirs dramatiques, dont les livres nous ont conté la merveilleuse histoire jadis : le pont des Soupirs dominant de si haut les eaux sombres du canal de la Paille, le palais des Doges, la Piazzeta avec ses deux colonnes, la Zecca, la Libreria, puis Saint-Marc, le campanille, la Loggia de Sansovino et les Procurati. La première impression que l'on ressent est celle de marcher comme dans un rêve, d'être le jouet de quelqu'un de ces mirages que les génies des *Mille et une Nuits* font surgir des sables desséchés de l'Arabie devant les voyageurs bercés par le galop des dromadaires. On arrive avec la mémoire pleine de descriptions enthousiastes, de tableaux merveilleux. Avec Théophile Gauthier, Paul de Musset, George Sand, J. Gourdeau, Taine et bien d'autres, on avait vu par avance ce décor unique que tout le monde a admiré, sauf les génies détraqués et faux comme J.-J. Rousseau et Renan ; on est

bien préparé, et cependant la réalité dépasse de si haut le rêve que tout d'abord l'admiration se double de stupeur. Trompé par le premier aspect, on se demande s'il est réellement vrai qu'en un aussi petit espace puissent se grouper tant de spécimens éclatants de tous les styles architecturaux, du rococo et du gothique, du byzantin et du classique, du moresque et du Lombard. Un coup d'œil plus attentif démontre vite que tous ces monuments si divers en apparence sont tous empreints d'un caractère commun, qui est le style vénitien. On rentre pleinement dans la réalité avec l'esprit critique qui dans Saint-Marc se refuse à reconnaître une église byzantine et dans le palais des Doges un monument gothique, à moins de déclarer que ce byzantin est vénitien comme ce gothique.

Pour Saint-Marc, surtout, la distinction est importante à faire. Certes, il est incontestable que lorsque en 977, le Doge Pierre Orséolo, qui devait mourir sous le froc des moines dans notre abbaye de Fontfroide, résolut de bâtir une église digne de contenir les reliques de saint Marc, l'on songea à un modèle constantinopolitain, soit sainte Sophie, comme on le dit à tort, soit l'église des Saints-Apôtres, comme l'a déclaré une chronique apocryphe, plusieurs siècles avant MM. Quicherat et Corroyer. Mais de là à en faire un monument byzantin, comme beaucoup le veulent, il y a un abîme infranchissable. Les architectes ont adopté les dispositions en faveur à leur époque, ils se sont conformés au type consacré, mais ils l'ont accommodé au goût national. Ils en ont fait un monument éminemment vénitien, et c'est ce qui nous intéresse surtout.

Il y a pourtant des architectes et des archéologues assez barbares pour ne voir d'intéressant dans Saint-Marc que son plan, plus ou moins byzantin, que sa structure architectonique essentiellement composée de deux nefs d'égale longueur, flanquées de deux bas côtés, se coupant en croix grecque, de façon à donner naissance par leur intersection, à cinq travées égales, carrées, couvertes de coupes supportées par des pendentifs rachetant les angles. Mais en dehors de ces maniaques, qui donc, dans l'*Eglise d'or*, ne voudrait s'attacher qu'à cette disposition, tant de fois reproduite, au détriment du flot ornemental qui enveloppe de toutes parts l'édifice. lui donne son caractère spécial, franchement Vénitien, et surabonde si impétueusement que le vertige vous prend comme si autour de vous s'enroulait la ronde des esprits? Sauf dans les fenêtres, elle est partout, cette ornementation exhubérante, sur le dallage tout gondolé et infléchi par le tassement inégal des pilotis; sur les murs, sur les voû-

tes, les pendentifs et les portes. Comme le dit le commandeur Cacchetti : « Ce n'est pas à travers des fenêtres historiées que la lumière descend, enveloppant les fidèles dans une onde mystérieuse, et qu'elle porte au Dieu de miséricorde leurs prières et leurs psalmodies expiatoires, mais comme un emblème de puissance, elle court rapide se réfléchissant sur les parois où se déroulent les légendes des anciens âges et des temps modernes, parois qui ont valu à ce temple unique le nom d'*Eglise d'or*... »

Théophile Gautier a merveilleusement décrit saint Marc, l'éditeur Ongania, aidé des principaux érudits vénitiens, lui a consacré toute une bibliothèque. Après ces savants, après ce grand poète, il serait téméraire de vouloir peindre au lecteur la métropole vénitienne. C'était bon pour le Dôme de Milan dont personne n'a parlé, mais ici, il n'y a qu'à renvoyer aux ouvrages spéciaux. Je voudrais pouvoir cependant conduire un instant le lecteur devant cet ensemble sans rival de mosaïque et lui donner une idée de ce développement artistique qui, commençant aux personnages sans vie, figés en des poses hiératiques par les ornemanistes byzantins, s'élève insensiblement et par gradations à peine accusées, jusqu'aux nobles gestes, aux poses harmonieuses et vraies, à la beauté plastique des nobles compositions dont les mosaïstes de la Renaissance ont demandé les cartons au Tintoret, au Titien, et au Veronèse, aux rois de la peinture vénitienne. Puis ce noble sommet atteint, il faudrait redescendre avec lui la pente fatale sur laquelle il glisse, mais sans tomber jamais dans les poncifs qui ont infecté toutes les décadences, en dehors des terres et des îles soumises au gouvernement des doges. Après avoir étudié le symbolisme sculpté dans le marbre au Dôme de Milan, il faudrait approfondir les leçons de celui qui étincelle ici en images et en lettres d'émail sur ces parois fulgurantes. Il nous dirait les inénarrables étroitesse du dogme byzantin qui fait flamboyer ses menaces dans les mosaïques les plus anciennes du vestibule, et place dans les coupoles des Christs titans, des Panagia inclementes et des Paraclet assembleurs de nuages ainsi que des Jupiters tonnants. Puis à ces gauches mais grandioses images d'un culte rendu féroce par le voisinage de l'Asie et par le contre coup des dissensions civiles, il opposerait la dogmatique catholique qui, sur les parois du sanctuaire laisse s'attendrir le divin crucifié, fait sourire sa virginale mère et groupe autour d'eux le chœur des intercesseurs sacrés, apôtres, martyrs et confesseurs.

Après avoir été trop célébré peut-être, le symbolisme est maintenant trop déprécié. Une tendance assez générale se manifeste pour le réleguer au rang des théories sans fondement, des billevesées de doctes rêveurs, des hypothèses qui ont fait leur temps. Et pourtant comment en art, en archéologie, faire abstraction de ce langage muet que presque inconsciemment tous les peuples ont parlé, quand ils ont élevé leurs pensées terrestres vers la majesté divine. L'étude de ce transcendantalisme de l'art, s'impose à quiconque désire bien connaître l'histoire de l'art, et son intérêt est si universel et si inéluctable qu'il a fallu bien des exagérations et des fautes parmi ses adeptes pour amener sa demi-décadence actuelle. Il faut bien reconnaître d'ailleurs que l'on avait considéré le symbolisme comme une chose trop dogmatique et trop absolue, et qu'il est grand temps de le renouveler par l'étude comparative de ses productions selon les temps et les pays. Nous avons montré combien il diffère à Milan de ce qu'il est sur nos cathédrales de Reims, de Chartres, de Caen et de Paris. Nous allons le voir, à Saint Marc, broder des variations nouvelles sur le thème ancien.

La façade est la partie de l'édifice sur laquelle il tient le moins de place, et pourtant que de choses nous y lisons à première vue, et rien que dans les vastes mosaïques de ses douze tympans.

Sur les quatre tympans supérieurs, ceux qui inscrivent leur plein cintre dans des gables presque moresque, quatre grandes mosaïques représentant la Descente de Croix, la Résurrection, l'Ascension et Jésus-Christ faisant sortir nos premiers parents des limbes, c'est-à-dire l'expiation de la faute d'Adam, le dogme fondamental de la religion chrétienne, dont la conséquence, le jugement dernier et la séparation des justes d'avec les injustes, figure sur la mosaïque du grand porche médian. De chaque côté de celui-ci, quatre autres mosaïques, deux par deux, racontent la translation des reliques de saint Marc, leur enlèvement d'Alexandrie à la barbe des musulmans scandalisés par les flèches de lard entre lesquelles on les a cachées, leur arrivée à Venise, leur exposition à la vénération publique, enfin leur installation dans la basilique. Tout en haut du pignon central au-dessus des quatre chevaux de bronze, au-dessus de la grande ouverture aux vitres lenticulaires, sur un fond bleu parsemé d'étoiles d'or, se dresse fièrement le lion de l'évangéliste et de la République. Ainsi sur sa capricieuse façade, le vieil édifice proclame très haut sa double destination d'église chrétienne et de demeure inviolable de saint Marc, dont le mâle emblème, audacieusement revendiqué par

Venise, semble veiller sur celle-ci et sur la religion, prêt à les défendre contre tout agresseur.

Ce symbolisme si nettement indiqué sur la façade, se développe et se poursuit à l'intérieur de l'édifice avec une profusion, une richesse, qu'il serait téméraire de vouloir même exquissier. A la rigueur avec des mots on pourrait décrire les figures et dégager leur pensée. Mais comment lutter avec les artistes pour peindre l'éclat chatoyant des émaux, les fauves reflets de l'or et tous les jeux de lumière qui résultent de l'entrecroisement inextricable de tant de rayons et de reflets, brisés, réfractés, réfléchis, croisés et recroisés et mettant dans leurs jeux les flammes de l'or, des émaux et des pierres fines.

Dans le vaste atrium se déroulent les principaux faits de l'histoire sacrée, les journées théogoniques de la création, l'apparition, au souffle de Dieu, du premier couple humain, son bonheur, sa chute et toute la lamentable histoire de sa lignée. Les voûtes, les parois de l'église sont consacrées aux scènes évangéliques, à la vie des saints. à celle de saint Marc en particulier, à la vie de la Sainte Vierge, et tout cela exécuté par les meilleurs artistes de toutes les époques. Même en dehors de tout ce qui a été publié sur la *Chiesa d'Oro*, il faudrait des volumes nombreux pour épuiser cette encyclopédie sacrée qui se double d'une histoire complète de l'art du mosaïste ; et tout ne serait pas encore terminé, car il faudrait étudier après les innombrables bas reliefs de tous les styles et de toutes les époques qui sont plaquées aux flancs de la basilique, les statues du couronnement, la cuve baptismale, l'ambon dont les colonnes représentent en bas reliefs minuscules toutes les scènes des mosaïques... Tout parle ici, même les plus vulgaires pierres ; je n'en veux pour exemple que la dalle de marbre rouge qui est encastrée dans les mosaïques de l'atrium, à l'entrée de la porte principale. C'est sur elle que le 23 juillet 1177, Frédéric de Souabe, le grand Barberousse, s'agenouilla devant le pape Alexandre III en lui disant : « *Non tibi, sed Petro!* »

Cependant j'ai été rejoint par mes compagnons de route, et de Saint-Marc nous passons au palais ducal dont la façade sur la Piazzetta n'est pas sans rappeler certains hôtels de ville gothiques du nord de la France, par le rang d'arcades ogivales qui s'ouvre à sa base, constituant un vaste promenoir couvert, où les nobles vénitiens pouvaient causer entre eux en attendant l'heure du grand conseil. Au reste la ressemblance ne va pas plus loin. Tandis que les édifices du nord de

la France présentent des façades toutes ajourées de fenêtres aux gables dentelés, et sont surmontées de vastes toitures au faîtage ornementé, le palais des Doges au contraire, n'a au-dessus des lourds piliers de ses arcades qu'un énorme mur percé d'une seule ouverture et sur lequel ne paraît s'appuyer aucune toiture. Et c'est en cela que réside son principal caractère, celui qui attire le plus l'attention. mêmes des personnes les moins versées dans les études archéologiques. Elles n'y voient, comme M. Taine, qu'une bizarrerie architecturale, qu'une fantaisie d'artiste renversant toutes les conventions établies, alors qu'il y a là seulement une conséquence toute naturelle de l'adaptation de formes pseudo gothiques à des dispositions d'origine gréco-romaine ou orientale. La façade véritable n'est pas là, mais dans la cour intérieure, sur laquelle s'ouvrent les portes et les fenêtres. L'air, la vie et la lumière sont au dedans, comme dans la maison antique, et l'ornementation extérieure n'est qu'un sacrifice insignifiant à la décoration de la place. C'est, on le voit, l'opposé de ce qui se passe dans les régions septentrionales, et faute de l'avoir compris, l'on a été fort souvent injuste envers l'architecture médiévale de l'Italie et envers celle du midi de la France, qui ne s'est pas montrée moins opiniâtrement attachée aux traditions des ancêtres latins. Comme dans la plupart des édifices romans de l'Aquitaine et du Languedoc, les chapiteaux du palais ducal sont des chefs-d'œuvre d'invention et de goût dans lesquels l'élément ornemental sert de support et d'encadrement à une infinité de figures charmantes d'une valeur documentaire de premier ordre. Comment n'a-t-on pas songé à en faire la monographie illustrée. Sous la plume d'un archéologue qui serait en même temps un littérateur, elle présenterait un tableau des plus attrayants de cette vie à Venise à la fin du moyen-âge, de laquelle on n'a qu'une idée si confuse, et qui se révèle ici dans ses détails les plus intimes, comme le prouve le treizième chapiteau, en parlant de Saint-Marc, sur lequel on peut lire un véritable roman d'amour.

Le palais ducal est un monde de merveilles dans lequel revit toute la gloire de Venise, celle de ses artistes comme celle de son gouvernement, aussi ne faut-il pas s'étonner si toute la matinée s'est passée à visiter ses salles, ses escaliers et ses galeries. Encore n'a-t-on fait qu'entrevoir les choses en gros, en courant, tout comme le commun des touristes enrégimentés par les guides. C'est honteux vraiment pour des archéologues, pour de fanatiques enthousiastes des splendeurs du passé ! et cependant il faut partir, regagner

le mole où son amarrés les vapeurs qui vont emporter notre société, jointe au congrès littéraire international. vers les charman'es îles des lagunes, Torcello, Burano, Murano où les attendent d'autre monuments, des curiosités et des fêtes, sans compter les harangues et les vins d'honneur.

Pour notre part, un peu fatigué, et peu friand en somme de ces excursions qui ne sont que des fêtes, nous préférons rester ici, pour étudier plus à loisir ce que nous avons vu rapidement dans la matinée, surtout pour faire plus amples connaissance avec les mosaïques et les sculptures de Saint-Marc, pour étudier enfin la superbe publication que lui a consacré le chevalier Ongania et pour interviewer à ce sujet le courageux éditeur.

Dans mon plan de voyage, j'avais noté cette monographie comme l'une des choses importantes sur lesquelles devait se porter mon attention, pour m'instruire des événements assez curieux, m'avait-on assuré, auxquels était due sa publication, et aussi pour me rendre compte du mouvement archéologique qui s'opère en Italie et dont nos savants parisiens font si si légèrement.

C'est aux méfaits de quelques architectes modernes que la monographie de Saint-Marc doit sa première origine. La chose vaut la peine d'être racontée.

En 1843, la solidité de l'aile nord de l'édifice paraissant compromise, des réparations durent être effectuées, mais le directeur des travaux fit preuve d'une telle impéritie, d'un tel dédain pour le caractère unique de la vénérable église, que tout le monde poussa les hauts cris. Le courant de l'opinion fut si universel et si puissant que les architectes durent céder et que l'intégrité de l'édifice fut assurée. Mais le danger avait été si pressant, l'on avait eu tant de peine à y parer, que l'on se demanda s'il ne serait pas prudent de faire une sorte de *fac simile* absolu de Saint-Marc, capable de servir de guide, le cas échéant, à tous ceux qui auraient à l'entretenir et à le restaurer. Et qu'on ne s'y trompe pas, ce mouvement de protestation ne fut pas limité aux archéologues, aux artistes, et aux membres du clergé. C'est Venise entière qui éleva la voix, car tous ses habitants considèrent Saint-Marc comme le symbole vivant de la République, comme son Palladium protecteur auquel on ne doit pas toucher, et ce sentiment est vieux comme la basilique elle-même; en voici un exemple concluant :

En 1530, au rapport de Marino Sanudo, certains administrateurs trouvant que rien n'est illogique comme une colonne qui ne supporte

rien, décidèrent de placer deux antiques lions de pierre (*do marzo-chi di piera*), conservés dans le baptistère, au sommet des célèbres piliers de Saint-Jean d'Acre, qui se dressent sur le flanc de Saint-Marc.

L'émoi fut aussi grand qu'en 1843, et l'on dut renoncer à ce projet que Sanudo qualifie de très honteux.

Autre exemple non moins caractéristique du respect qu'ont toujours professé les Vénitiens pour leur église. Quand les reliques de Pierre Orséolo eurent été transportées dans la cité des lagunes, on discuta longuement sur la possibilité de leur ériger un autel dans cette église dont le bienheureux doge avait fait poser les premiers fondements, et l'on finit par renoncer à ce projet car pour le mettre à exécution il eut fallu modifier les dispositions existantes.

Se faisant l'interprète de ce sentiment général de protestation contre des architectes auxquels ceux de France n'ont rien à envier, un libraire intelligent, Kreutz, en cette même année 1843, lança le programme de la monographie désirée et se mit immédiatement à l'œuvre pour la publier. Mais le sujet offrait des difficultés particulières ; d'abord la nécessité inéluctable de reproduire l'ornementation tout entière, car il n'est pas un pan de mur dans l'incomparable édifice qui en soit dépourvu, et en second lieu la nécessité de recourir à l'emploi des couleurs pour représenter les mosaïques répandues avec tant de profusion dans le sanctuaire de l'évangéliste de la force.

C'est assez dire que l'entreprise était prématurée. Le libraire Kreutz, malgré sa bonne volonté, n'était pas à la hauteur d'une tâche si colossale. La publication ne tarda pas à s'arrêter, menaçant d'être définitivement abandonnée, lorsque M. Ferdinando Ongania, entraîné par le culte tout spécial qu'il professe pour la *Chiesa d'Oro*, se mit à la tête de l'entreprise, et la dirigea avec une telle ardeur que, dix ans plus tard, la somptueuse monographie était terminée et avait même reçu des suppléments considérables comme la description du *Trésor de Saint-Marc* et le volumineux recueil des *Documents originaux* ayant trait à l'église ducale.

Les hasards du voyage m'ont mis en relation, dès mon arrivée, avec cet intelligent éditeur, dont Venise est fière à bon droit. Pendant que mes amis voguant gaiement sur l'Adriatique vont admirer les classiques verreries de Murano et l'antique Santa Fosca de Torcello, je m'en vais chez M. Ongania compléter mon étude sur Saint-Marc, en feuilletant la monumentale monographie dont je viens de raconter la curieuse genèse.

Il me reçoit dans son arrière-boutique qui mérite bien une visite pour son pittoresque désordre de livres, de cartons et de presses, pour ses tableaux enfumés et ses gravures anciennes, ses fac-simile de mosaïques et ses essais de monumentales reliures byzantines aux lourdes croix d'émail, avec des cabochons couverts de rinceaux d'or et d'argent ; tout cela perdu et harmonisé dans un clair obscur transparent, chaud et ambré qui serait de l'obscurité sous tout autre ciel que celui de Venise.

M. Ongania est un homme jeune encore, grand, brun, dont l'air déterminé, le regard ouvert, les cheveux courts et la moustache en brosse font songer à un officier en tenue civile. Cette allure militaire convient d'ailleurs de tout point à son caractère. N'est-il pas le soldat de l'art et de l'archéologie, le preux défenseur de sa vieille basilique ? Pour s'en convaincre, il faut voir comment son œil s'illumine et comme sa voix s'anime, en racontant les soins, les soucis que son œuvre lui a coûté, les mille combats qu'il a dû livrer pour la mener à bonne fin. C'est plaisir d'ailleurs de l'entendre raconter tout cela en français très correct, et je ne puis résister au plaisir de reproduire textuellement quelques-unes de ses paroles ; n'est-ce pas un devoir pour le voyageur de recueillir ainsi les confidences émuës des hommes de talent et de caractère dont il a l'honneur d'approcher ?

— Lorsque, dit-il, poussé par une foule de personnes influentes de l'Europe, des savants, des littérateurs, des artistes, des personnages importants, je m'engageai résolument dans l'entreprise hardie et téméraire de cette grande publication, je fus salué dès mes premiers pas, par des acclamations, des remerciements, des éloges pompeux... et je crois bien ! Tout me souriait, tout le monde encensait les premières livraisons d'un travail que mes plus puissants confrères n'avaient point voulu entreprendre. Plein d'espérance et de courage, je m'attendais à voir mes listes de souscription se couvrir de signatures ; qu'en fallait-il, après tout ? cinq cents, disaient mes admirateurs, en m'encourageant, mais seulement de la voix !...

La conversation devint bientôt un monologue et je laisse mon interlocuteur parler de son œuvre, sans l'interrompre.

— J'ai une volonté forte, un grand amour de mon art et de mon pays dont je révélais les merveilles au monde qui ne les connaissait pas, ou qui les connaissait mal.... A mesure que j'avais dans ce travail qui aurait semblé ingrat à tout autre, puisqu'aucune idée de gain ne pouvait être conservée ; je me passionnais davantage,

moi !. . Je travaillais sans relâche, je voulais que ce bijou, notre église d'or, fût *illustrée* par un ouvrage qui, lui aussi, fût une rareté, une chose parfaite, digne de son modèle. Et c'est ainsi que je suis arrivé à la fin, mais à quel prix ? au prix des plus grands sacrifices et de déboursés énormes, que les trois cents exemplaires placés sont loin, bien loin d'avoir couvert....

— Que de gens qui m'ont dit, alors que je travaillais sans relâche : « Plus tard, vous vous retrouverez ! » Mais quand il a fallu se montrer et payer de sa personne, ils ont tous disparu et je n'ai vu que la solitude autour de moi. Et pourtant, mon ouvrage a une importance capitale, autant pour les autres puissances que pour l'Italie elle-même. ... Qui donc connaît d'une façon un peu sérieuse cet art italo-bizantin que j'ai réveillé dans toute sa splendeur si bizarre, mais si gracieuse ? N'y a-t-il pas dans mon ouvrage tous les éléments pour les écoles d'architecture, de sculpture, de mosaïque, d'orfèvrerie ?..... Tenez ! parfois le dégoût me prend en voyant certains de mes grands confrères en train de gagner des millions, à éditer des ouvrages d'un mérite plus que contestable, fort souvent, et dont il ne restera plus rien dans un petit nombre d'années !..... Mais je me laisse entraîner par le sentiment de la valeur de mes travaux, courant ainsi le risque de passer à vos yeux pour un homme orgueilleux et jaloux du succès des autres... .

N'est-ce pas que ce fragment de conversation, dont un curieux autographe de nos archives prouverait au besoin l'irréfragable exactitude, est un de ces documents vraiment humains « qui parlent au cœur comme ils sont venus », dirai-je avec Musset ? Cet enchaînement d'efforts, de déceptions et de combats, ces justes récriminations et cette non moins légitime fierté, n'est-ce pas la douloureuse trame dont est faite la vie de tous les travailleurs consciencieux qui peuvent douter du succès, qui ne l'obtiennent pas toujours, mais qui n'en demandant les moyens qu'au seul labeur, peuvent se rendre cette justice à eux-mêmes qu'ils ont bien mérité de la science et de la patrie ?

Mais pendant que je note ainsi les intéressants propos du courageux éditeur, l'ombre envahit la place Saint-Marc et s'épaissit sous les arcades du *Procuratie*. Les pigeons tourbillonnent dans les airs et se précipitent sur le grain qu'on répand de toutes parts, ou se pressent pour boire à leur bassin de la place des Lions à deux pas du tombeau de Manin. Le soleil qui baisse et va disparaître derrière Saint-Georges Majeur ne frappe plus qu'obliquement les cinq dômes

de la basilique. Les colosses de bronze de la tour de l'horloge s'animent un instant, lèvent leurs massues et frappent six coups sur la grosse cloche qui vibre douloureusement sous le choc. Il est temps de revenir au logis pour recevoir, à leur arrivée, nos joyeux excursionnistes et pour écouter le récit de leur voyage au cours duquel l'étude des monuments a été constamment entrecoupée de fêtes dont les aimables péripéties défrayeront demain la verve comique des journaux amusants qui infestent l'Italie aussi bien que la France.

Dans un voyage rapide comme celui que nous accomplissons, il y a des journées tout entières consacrées à des études méthodiques et minutieuses, mais il y en a un trop grand nombre d'autres où, quoiqu'on en ait, on sacrifie au désir de voir, d'emporter un souvenir quelconque de tout ce qu'un touriste consciencieux doit forcément visiter. Le gain des premières se traduit par des observations fructueuses, par des comparaisons instructives que l'on passe des heures entières à rédiger le soir. Le butin des secondes est infiniment plus léger, il se réduit à un souvenir charmant, poétique parfois, coloré toujours, mais sans contours arrêtés, flottant et vague comme celui d'un songe ; souvenir qu'on emporte avec joie mais qui ne laisse aucun acquit sérieux pour l'intelligence. C'est là le lot de notre seconde journée dans Venise, journée qui débute par une entrée en gondole, comme le sonnet d'Autran :

On arrive, on descend dans la gondole agile
Elle part, et l'on va d'un glissement léger,
Sur l'eau de ce canal qui traverse la ville,
Et dans un rêve étrange on sent l'esquif nager

Ce n'est pas toutefois pour nous abandonner nonchalamment aux béatitudes sans rivales de ce rêve étrange que nous partons de si grand matin, mais pour aller explorer la boutique d'un brocanteur vénitien. Nous sommes trop foncièrement archéologues et amateurs de choses anciennes pour négliger ces humbles magasins d'où sont sortis tant de trésors et qui en récellent encore peut-être. Si quelque merveille allait ainsi nous tomber sous la main ! un de ces bibelots qui sont l'orgueil d'un cabinet ! Ce sentiment nous guide bien un peu, mais ce qui nous intéresse par dessus tout, c'est de comparer le bric-à-brac français au bric-à-brac italien, c'est de voir comment les anciennes civilisations d'un pays, influent sur les boutiques de ceux qui vivent de leurs dépouilles.

On nous débarque sur un escalier aux marches usées et gluantes

auxquelles, au lieu de mousse, pendent des algues où pullulent de petits crabes hideux. Par cet escalier suintant nous pénétrons dans un vestibule bas et sombre, encombré de meubles estropiés dont le lamentable état, à défaut d'autres mérites, garantit l'authenticité, de statues en plâtre, de caisses et de débris divers, le tout si pressé, si entassé qu'il reste à peine un passage suffisant pour arriver jusqu'à l'escalier, auprès duquel font sentinelle deux doges de pierre, agenouillés, rongés de lichens et bardés de mousse. L'aspect du premier étage est particulièrement pittoresque. Il est formé d'une enfilade de chambres sombres d'abord, puis largement éclairées. Du fond de la première l'œil embrasse l'ensemble et jouit des étranges effets d'éclairage que produit sur l'ameublement hétéroclite la lumière jaune et douce qui pénètre par les petites fenêtres ouvertes à l'autre bout, du côté du grand canal. Un peintre d'intérieur trouverait là un tableau tout fait, d'autant plus que les accessoires caractéristiques ne lui feraient pas défaut. Vieux bahuts peinant sous le poids de bronzes modernes et de bouquins vénérables, tables chargées de madrépores, de coraux et de grands coquillages aux flancs rosés et hérissés, vaisselles aux bariolages criards, fausses majoliques, verreries de Murano, vieilles d'un an à peine ; faisceaux incohérents d'armes diverses, vieilles loques de brocard et de soie entassées sur des chaises ; tout cela brillant et chatoyant, saillant dans le jour ou se perdant dans l'ombre, fait l'effet dans son encadrement de cuirs dédorés et de tentures élimées, d'un cabinet d'amateur maniaque, d'un Oldbuc de Monckbarns ayant entassé chez lui les détroques d'un théâtre et les dépôts d'un chiffonnier. D'ailleurs il n'y a pas un seul objet digne d'attention dans cet amas de pauvretés pittoresques, rien dont l'originalité, à défaut d'autres mérites, puisse captiver le regard, aussi quittons nous bien vite ce palais de brocantage pour des objets plus sérieux.

Nous partons de la place Saint-Marc, et, jusqu'à midi, nous visitons des églises au pas de course : San Zaccaria dont la curieuse façade de la renaissance est pleine de réminiscences byzantines, et dont le tour du chœur est pavé d'intéressantes plates tombes incrustées de marbre précieux ; San Georgi dei Greci, où des popes nasillent des psalmodies grecques, dans une solitude absolue ; San Francesco della Vigna, où nous retrouvons non sans peine, cette plate tombe de gondolier que Théophile Gautier a signalée jadis ; Santa Maria Formosa qui nous présente l'admirable sainte Barbe, de Palma le vieux ; Saint-Jean et Saint-Paul dont les tombes racontent l'histoire

de Venise, celle de ses arts, et font toucher du doigt les transformations successives de l'architecture funèbre. Nous leur consacrons vingt minutes alors qu'il faudrait des semaines pour les étudier. Un cénolaphe nous arrête pourtant, non par sa valeur qui n'est pas à dédaigner, mais par les rapprochements qu'il nous fait faire ; c'est celui de Leonardo da Prato, qui mit gratuitement son épée au service de la République lors de la Ligue de Cambrai. Comme le Colleone dont nous avons salué la statue avant d'entrer dans le panthéon vénitien, Leonardo da Prato est représenté à cheval. C'est ainsi que Colleone avait expressément demandé à figurer sur le campo San Zaozi Polo. Après lui, il n'y eut si mince officier de fortune qui ne voulut être représenté de la sorte. Or si nous nous rappelons que le tombeau du condottiere bergamasque est manifestement inspiré de celui de Barnabo Visconti, nous sommes en droit de penser que toutes ces figures tombales équestres qui peuplent les églises au xvr^e siècle sont filles de la raide statue de Barnabo Visconti dont nous avons parlé dans notre visite au palais Brera.

A côté de l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, s'élève un bien curieux monument, la Scuola di San Marco, la confrérie de saint Marc, grande façade pittoresque dont les arcades abritent des incrustations en marbre de couleur représentant des lions accroupis et des scènes de la vie de saint Roch, dont les hardis effets de perspective surprennent et émeuvent l'œil habitué aux bas-reliefs monochromes et sans profondeur des édifices tant classiques que gothiques. Pour les architectes modernes, ce sont des hérésies monstrueuses. Je viens de lire l'appréciation qu'en a portée Adolphe Lance, dans son *Excursion en Italie* et je tiens à protester. Pour lui, cette façade n'est qu'un « joli paravent multicolore, qu'un espèce d'ouvrage d'ébénisterie » auquel il manque « le raisonnement, le sérieux, le goût que comporte l'art monumental. » « Tout le gros œuvre est maçonné en briques, tandis que la décoration est exécutée en revêtements et incrustations de marbre.... La façade de la Scuola ne fut, on le sent trop, pour Martino Lombardo, comme pour un peintre sa toile, qu'une surface quelconque à couvrir de ceci et de cela, selon le caprice de sa fantaisie. » La critique est aussi spécieuse que le sophisme, déjà bien démodé, sur lequel elle s'appuie. Ce sophisme consiste à dire que l'art architectural ne relève que d'une seule règle, l'application logique des conséquences d'un principe une fois admis combinée avec l'emploi raj-

sonné des matériaux. Très commode, cette règle permet aux exclusivistes de condamner sans autre examen tout style architectural qui ne leur convient point. Mais c'est une arme à double tranchant, car en s'en servant judicieusement on peut réhabiliter de tout point ce que les autres ont condamné sans appel. Quoi de plus logique, de plus rationnel, par exemple, que l'emploi du marbre en revêtement sur une maçonnerie de briques, alors que la difficulté de transporter à Venise des blocs de marbre assez volumineux pour construire l'ensemble, n'a pas besoin d'être démontrée ? Et ceci admis, quoi de plus naturel et de plus logique que de tirer le meilleur parti possible de ces mêmes plaques de marbre ? Certes, cette logique dont on nous parle tant, est une partie essentielle de l'architecture, mais elle n'est pas l'architecture tout entière ; elle l'est même si peu que, par exemple, Viollet-le-Duc déclare qu'elle seule fait la supériorité de l'art gothique, tandis que Ruskin, de son côté, opte pour cet art parce qu'il relève seulement de la fantaisie pure ; et Viollet-le-Duc, peut-on ajouter, n'est pas moins dans le vrai que Ruskin. Si Viollet-le-Duc et ses disciples appliquaient leur théorie jusqu'au bout, cette théorie qui leur sert à proscrire tout ce qui n'est pas grec ou gothique, ils en arriveraient fatalement à éliminer des cathédrales du moyen-âge, toutes les statues placées sous les voussures des porches parce qu'elles ne sont pas plus liées à la maçonnerie que les placages polychromes de la Scuola de San Marco.

Soyons moins exclusivistes. Tout en gardant nos préférences individuelles, sachons reconnaître le mérite partout où il se trouve ; sachons goûter l'art dans toutes ses manifestations et sous toutes ses formes. Gardons-nous surtout de condamner, d'après un principe déduit après coup, les styles où ce principe est subordonné à quelque autre. Sous prétexte de pureté gothique, ne méprisons pas les styles renaissance, Louis XIV et Louis XV, car chacun d'eux affirme les tendances de son époque, et à ce titre au moins, est tout aussi digne de respect que les autres. Il convient d'affirmer cette vérité élémentaire bien haut et le plus souvent possible, pour fermer la porte au vandalisme qui s'acharne de toutes parts sur nos pauvres monuments. L'école à laquelle appartenait Lance a restauré quelques cathédrales mais elle a plus détruit d'édifices qu'elle n'en a conservés ; elle a couvert la France de ruines et de postiches menteurs, et d'après ce qu'on nous dit, ici même, elle n'a déjà que trop sévi en Italie. Que celle-ci s'arrête sur la pente fatale, si elle ne veut voir disparaître tous les monuments de son passé, démolis ou trans-

formés et caricaturés au bon plaisir d'architectes autocrates. Qu'elle jette les yeux sur ce qui s'est passé à Toulouse, par exemple, pour se rendre compte de la pente sur laquelle elle s'engage. Toulouse était, il y a vingt ans, c'est Viollet-le-Duc lui-même qui le déclarait, « la Nuremberg du midi, » aujourd'hui, grâce à cet architecte ce n'est plus que la « capitale du vandalisme » comme l'a dit éloquemment Montalembert, une ville sans monuments du passé, telle que les cités champignons des bords de l'Hudson et du Potomac, avec cette différence pourtant que la première a détruit de gaité de cœur ce que les autres seraient si fières de posséder.

Nous reprenons nos pérégrinations, non toutefois sans jeter un dernier regard à la façade gothique de San Zanipolo et un dernier salut au condottiere de bronze que Verrochio a campé si fièrement sur la petite place ; puis comme pour nous reposer de cet art robuste et sérieux, nous allons nous saturer des magnificences frelatées que déploie le style rococo dans les églises des jésuites de San Geremia et des Scalzi.

Quand on a vu une fois la première de ces églises, ne serait-ce qu'en passant, comme nous, on ne saurait l'oublier, tant le style barroque, ou jésuite, y a prodigué d'inventions bizarres et inattendues. C'est le chef d'œuvre du genre. Les tours de force de l'emphase, les exagérations du paradoxe et les écarts du mauvais goût s'y élèvent à une puissance inconnue qui va jusqu'au sublime. Devant de pareils écarts d'imagination servis par une logique aussi déliée et par une puissance d'exécution pareille, on est contraint d'admirer tout en se voilant la face. On peut, on doit protester contre ce déchainement phénoménal du mauvais goût, mais on est forcé de rendre justice au réel talent de Domenico Rossi qui en conçut le plan et en dirigea l'érection (1715-1730). Le rococo ordinaire se contente de retourner ses lignes et de les surcharger d'ornements recroquevillés. Ici, il a fait mieux encore, il a lutté avec succès contre toutes les décorations légères et volantes dont, en ce temps de colifichets, on pouvait parer les églises. Il a pris à tâche en outre d'obtenir une coloration unique, claire et gaie, par la symphonie des deux couleurs qui étaient alors de meilleur ton : le blanc et le vert. La première impression qu'éprouve le visiteur c'est que Sancta Maria Assunta, les Gesuiti comme on l'appelle communément, est un édifice religieux plus ou moins inspiré des modèles de Vignole que de riches patriciennes ont fait entièrement revêtir d'une somptueuse étoffe à la mode. L'on voit la tenture étroitement collée au-

tour des colonnes et des pilastres embrasser tous les profils et toutes les moulures, étendre ses larges plis sur les parois, onduler sur les marches de l'autel, se draper lourdement autour de la chaire, s'étendre sur le dallage et former un dais somptueux au-dessus du tabernacle. Le trompe l'œil est entièrement réalisé, le paradoxe prend un semblant de réalité et l'on sort en se demandant ce qui l'emporte du mépris pour le but que s'était proposé l'architecte, ou de l'admiration pour la rare ingéniosité dont cet architecte a fait preuve.

L'après-midi débute par une bonne fortune tout à fait exquise pour des touristes de notre espèce ; une longue visite au trésor de Saint-Marc dont on nous fait les honneurs avec une bonne grâce dont nous ne saurions être trop reconnaissants. Qui d'entre nous n'avait entendu parler de ce trésor, comme de l'un des plus riches musées d'orfèvrerie qui existent, comme d'une sorte de caverne d'Aboul Kassem, toute resplendissante de pierreries et de métaux précieux. Ce n'est plus un rêve aujourd'hui ; l'église d'or a ouvert largement pour nous l'écrin de ses merveilles, la resserre de ses bijoux. Et encore émerveillés nous recherchons vainement un qualificatif hyperbolique pour faire comprendre ce qu'on peut éprouver devant cette réunion sans pareille d'œuvres byzantines, la seule où l'on puisse se rendre un peu compte de cet art bysantin « dont on parle tant sans le connaître, et auquel on attribue tant d'œuvres qui n'ont rien de commun avec lui » comme le dit si bien M. Emile Molinier ¹.

Certes, cet art, nous ne le cachons pas, et pour nous le dernier de tous ; il est moins qu'un art barbare, car un art barbare étant sorti du néant, contient en lui le germe des progrès, tandis que lui n'est pas même un art de décadence, mais un grand art retombé dans la barbarie. Mais après avoir vu la *Pala d'oro*, les couvertures d'évangélistes, les calices, les orfèvreries innombrables de Saint-Marc, nous ne pouvons plus soutenir qu'il soit simplement une déformation de l'art antique, comme nous l'avions cru jusqu'ici. Qu'on n'aille pas s'étonner de ce jugement sévère et qui n'est pas fréquent sous la plume des archéologues. L'on a tant abusé du bysantin, ses sectateurs ont insisté si vivement pour en faire l'origine de notre art national, tant de monuments et d'objets qu'on lui rattachait lui sont si complètement étrangers, que les plus grandes réserves s'impo-

¹ Emile Molinier. Le Trésor de la Basilique de Saint-Marc, Venise. Ongania, 1878.

saient à son sujet. Maintenant, nous avons vu et nous croyons ; nous ne faisons aucune difficulté d'avouer que s'il ne nous a pas séduit le moins du monde, nous lui avons trouvé des qualités dont nous ne nous doutions pas.

C'est assez de cette impression sans que nous entrions dans les détails, sans que nous essayons de décrire l'amas de merveilles dont regorgent les vitrines du trésor. L'on peut entreprendre la description d'un palais, d'une église, d'un tableau, d'une statue, voire même d'un paysage et d'un site, mais que dire d'une collection où les pièces d'orfèvrerie se comptent par centaines ? Alors surtout que chacun de ces objets est digne d'une monographie spéciale et soulève d'innombrables problèmes archéologiques et historiques.

Il ne faudrait pas croire pourtant que ce musée ne possède que des vases et des ornements d'église ; en réalité il est fort pittoresquement varié : il contient un peu de tout, et je note au hasard des souvenirs, un *vase de Cana* en granit exécuté par un sculpteur égyptien, pour Artaxerxès « le grand roi », ainsi que le déclare l'inscription en caractères cunéiformes gravés sur sa panse ; des verreries antiques tout à fait splendides, dont la matière, comme celle du *Sacro Catino* de Gênes est si belle qu'on l'a prise pour une gemme colossale et dont l'ornementation comporte des divinités pastorales, des bergers, des bacchantes d'un style délicieux ; des vases orientaux en sardonix, dont l'anse est formée par un animal fantastique ; une aiguière persane en cristal de roche, dans l'ornementation calligraphique de laquelle M. Adrien de Longpérier a pu retrouver le nom du calife fatimite El Aziz-Billah, qui régnait en Sicile vers la fin du dixième siècle. Il y a encore une foule de curiosités dans cet écrin-musée, comme l'épée papale de Morosini, étrange bibelot gigantesquement rococo, qui joue parmi les orfèvreries byzantines et gothiques du trésor, le même rôle que l'église de Gesuiti auprès de Saint-Marc, etc., etc.

Le trésor ne contient pas d'ailleurs que des ostensoirs et des chasses, les objets les plus divers y figurent, un ciborium monolithe en marbre du VI^e ou VII^e siècle exécuté, dit l'inscription « *Pour la prière et le salut de la très glorieuse Anastasie* », des tapisseries, des voiles et des devants d'autel ; une chaire en noyer des premières années du XVI^e siècle que l'on qualifie de « Trône ducal », enfin la célèbre chaire d'Alexandrie. Celle-ci mérite un instant d'attention. C'est un siège épiscopal, taillé dans un seul bloc de cipolin, que la tradition considère comme la chaire de l'évangéliste saint Marc II

est entièrement couvert de sculptures grossières dont le style n'est pas postérieur au v^e siècle, et dont le thème principal a trait aux quatre évangélistes. D'après la chronique d'Andréa Dandolo, l'empereur Héraclius, en 630, le fit transporter d'Alexandrie à Constantinople, puis en fit présent au patriarche de Grado, Primigenius. C'est, on le voit, un notable monument de l'art chrétien, mais on n'a pas trouvé que son intérêt fut assez grand comme cela, car vers 1840, un faussaire maladroit l'a agrémenté d'une inscription dont les épigraphistes se sont immédiatement emparés. Elle a déjà donné lieu à neuf mémoires différents dont un n'a pas moins de 390 pages in-4°. Les uns l'ont lue en latin, les autres y ont vu des caractères lombardiques, d'autres de l'hébreu, d'autres encore, du grec transcrit en caractères hébraïques ; mais personne ne s'est avisé de s'enquérir de son authenticité. N'est-ce pas le cas d'appliquer aux érudits le texte des écritures que Bossuet fait si gravement retentir dans l'oraison funèbre d'Henriette Marie de France • *Et nunc reges intelligite...* •

De la pièce obscure où ces trésors s'entassent dans une ombre trop profonde qui gêne l'observateur, nous allons au maître-autel de la basilique contempler la *Pala d'oro*. C'est le plus précieux monument byzantin qui existe et le plus gigantesque travail d'orfèvrerie que l'on connaisse. Ici les chiffres ont leur éloquence. Je les emprunte au remarquable travail dont je ne saurais trop recommander la lecture aux spécialistes, et qui est due à M. Giovanni Veludo ¹. La *Pala d'oro* est un vaste retable, long de 3^m48, large de 1^m40, tout entier formé d'épaisses plaques d'or émaillé, réunies dans une monture massive d'argent doré toute constellée de pierreries. Combien compte-t-on de ces pierreries ? Nous l'ignorons entièrement, mais un ancien inventaire que nous copions ici peut en donner l'idée, car la plupart des gemmes perdues ont été spontanément remplacées par des particuliers, lors de la restauration du petit monument, en 1847. Donc, d'après l'inventaire dont nous parlons, la *Pala* était chargée, avant 1796, de 1,300 perles, 400 grenats, 90 améthystes, 300 saphirs, 300 émeraudes, 15 rubis balais, 4 topazes et 2 camées. La *Pala d'oro*, avons nous dit, est une œuvre byzantine. Ceci n'est pas tout à fait exact. En effet, si les 85 plaques émaillées qui forment une partie de la décoration sont à peu près toutes l'œuvre d'artistes grecs si la partie la plus ancienne a été commandée à Constantinople en 976, par

¹ *La Pala d'Oro de la basilique de Saint-Marc à Venise*, par Giovane Veludo. Venise. Onganio 1887.

le saint doge Pierre Orseolo, et si l'autre partie provient du pillage d'un monastère — celui du Tout-Puissant — de la même ville, en 1204, il n'en est pas moins authentiquement constaté que le tout a été remanié tant de fois par les orfèvres vénitiens, qu'en réalité il n'y a de byzantin que les plaques émaillées. De sorte que l'ensemble, tel que nous le voyons aujourd'hui, est un monument complet du goût vénitien au xiv^e siècle, ce qui n'est pas fait pour nous déplaire. L'art byzantin compte assez d'œuvres remarquables pour que nous n'hésitions pas à lui enlever un monument dans lequel ses émaux figurent au même titre que les pierres précieuses et les camées, c'est-à-dire comme éléments d'un tout, aussi essentiellement vénitien que la façade de Saint-Marc, ou que celle du Fondaco de Turchi.

L'œil encore troublé par les flamboiements de ce bijou sans rival, nous nous dirigeons vers l'église de Sancta Maria Assuncta, vulgairement de *Frari*, non sans nous arrêter en route à Santa Maria dei Miracoli où les élégantes sculptures de Rizzio font disparaître les derniers restes d'accablement et de malaise qu'on éprouve presque toujours devant les accumulations considérables de gemmes et de métaux précieux, dont la valeur brutale et l'éclat exagéré relèguent un peu dans l'ombre les efforts de l'artiste.

Il n'y a pas une seule des soixante églises de Venise qui ne renferme au moins un tombeau remarquable, mais les morts illustres et les chefs-d'œuvre de l'architecture funèbre se pressent en si grand nombre aux *Frari* que cette église, mieux encore que celle de Saint-Jean et Saint-Paul, a droit au titre de Panthéon Vénitien. Elle contient les derniers restes de Titien et de Canova, du doge Foscari, celui-là même qui tomba comme foudroyé en entendant la grosse cloche du Campanile proclamer l'élection de son successeur, ceux des doges Marcello, Tron, que sais-je encore ? C'est assez dire que nous passerons sans rien noter, car nos forces sont à bout et certes c'est ce qu'il y a de cruel dans notre voyage, car, en général, cette écrasante fatigue intellectuelle se manifeste et nous paralyse surtout au moment où nous désirerions le plus vivement de pouvoir réagir. Vous qui viendrez après moi dans la terre des merveilles, apprenez par mon exemple à vous défier des programmes trop chargés, à moins que vous ne vous contentiez d'un souvenir vague et sans détails précis, comme en peuvent rapporter les malheureux touristes que l'on rencontre partout sur les pas de ces guides qui montrent tout Venise — un monde ! — en trois journées.

Pour ma part, si j'avais été plus sage ou mieux renseigné, au lieu de visiter une vingtaine d'églises, au lieu de perdre de longues heures au trésor de Saint-Marc, qui ne m'a pas appris grand chose, faute d'une préparation suffisante, j'aurais partagé ma journée entre les *Frari* et San-Zanipolo, où, quelque photographie aidant, j'aurais peut-être recueilli la matière d'un volume, qui ne peut plus être fait que là, sur l'histoire de l'architecture funèbre. Cette histoire, on ne peut plus songer à l'entreprendre chez nous, malgré les richesses des portefeuilles de Gainières, tant nos églises ont été dépouillées de leur parure la plus précieuse, par les guerres de religion, par le vandalisme révolutionnaire, et surtout par les déplorables prétentions au bon goût du clergé et par les non moins déplorables errements des architectes.

En Italie, il n'en est pas de même. Les prêtres, mieux doués sous le rapport du goût, ou retenus par la crainte de blesser les familles patriciennes, se sont gardés de toucher à ces monuments sépulcraux qui racontent si éloquemment l'histoire de l'art en même temps que celle de la patrie. Ils sont tous là, intacts, aux *Frari*, depuis celui de Simone Dandolo, mort en 1360, jusqu'à celui du sculpteur Antonio Casanova ; aucun n'a été détruit alors même qu'a été oublié le nom de ceux pour qui ils furent élevés. Les superbes pages que M. Taine leur a consacrées évoquent leur confuse image au fond de ma mémoire, mais rien de plus. Cette journée est bien décidément une journée perdue.

Le même anéantissement me suit à l'église et à la confrérie de San Rocco, où cependant il se dissipe un peu devant les merveilleuses toiles du Tintoret. Mais ce n'est qu'un éclair. Le poids retombe, et tout le reste se perd dans le vague. C'est à peine si je puis noter l'intérêt qu'il y aurait pour les amateurs de tératologie, pour ceux qui, à l'exemple de MM. Charcot et Richet, s'occupent des maladies et des difformités, dans l'art, à étudier les curieuses sculptures que Giovanni, Marchiori et Francesco Pianta ont prodiguées dans la grande salle de la Scuola di San Rocco. Il y a là parmi d'autres bizarreries une horrible collection de déformés, nains, perclus, rachitiques, microcéphales, rhumatisants, tout ce que peut produire de monstres humains le vice, la maladie, et l'art des comprachicos.

Après ce dernier effort j'abandonne la lutte. Par le Campo San Polo et par le pont si pittoresque *del Paradisio*, à l'entrée duquel se dresse un timpan d'église gothique avec son gable fenêtré, je m'achemine vers le Rialto, et par un des *vaporetti* qui font le

service des omnibus sur le Grand Canal, je reviens à l'hôtel, paresseusement étendu sur une banquette, heureux de n'avoir pas de monuments à regarder, heureux de ne plus penser, comme un sage bouddhiste à l'entrée du calme de Nirvana.

Pour sortir de cet état d'accablement, il faut le sommeil ou les distractions mondaines, le repos absolu ou les dérivatifs bruyants. J'obtiendrais bien pour le premier remède, mais les événements m'imposent le second, car ce soir, notre société donne une fête intime, qui, pour être bien modeste, n'en restera pas moins célèbre dans son histoire. La plupart de ses membres quittent Venise demain, les uns pour rentrer en France, les autres pour prendre les devants sur la route de Rome et l'on sait que les adieux, dans ce cas, ne vont pas sans une petite solennité gastronomique. En outre, nous recevons les amis qui nous ont si cordialement accueillis dans la cité des lagunes. Depuis deux jours le commandeur Barozzi et le professeur Raffaele Cattaneo nous donnent, sans compter, leur temps et leur services, nous guidant partout, nous faisant participer à toutes les fêtes que Venise prodigue en ce moment, nous donnant enfin l'impression d'être parmi de vieux amis.

Notre dette de reconnaissance est très grande, heureusement M. le chanoine Pottier veut bien se charger d'être notre interprète à tous. Son improvisation chaleureuse et brillante a su rendre avec un rare bonheur les sentiments qui débordaient en nous, élevant ainsi le toast vulgaire au rang d'une œuvre oratoire jaillissant directement du cœur.

A ce toast, le Commandeur Barozzi répond avec des protestations d'humilité d'autant plus charmantes qu'elles sont sincères. Puis, offrant à chacun de nous, comme souvenir de ces fêtes, une très intéressante carte de visite dessinée jadis par Canova pour le procureur Capello, carte sur laquelle figure la Paix embrassant la Justice, il a terminé son petit discours en déclarant que la France et l'Italie sont prêtes à s'embrasser aussi, comme deux sœurs, à l'exemple des augustes déesses et sous leurs heureux auspices. Puis la fête se termine par de belles chansons du pays, dont nous régalent les deux musiciens émérites qui font partie de notre société.

Cependant, dans Venise il y a fête aussi, une fête nationale qui fait vibrer tous les cœurs italiens dans l'orgueil de l'unité enfin reconquise. Depuis le matin la ville est pavoisée, les navires du port sont

couverts de flammes et de drapeaux ; aux trois mâts qui se dressent devant Saint-Marc sur des piédestaux où se jouent des divinités marines, d'immenses étendards flottent au vent, rappelant ceux des trois royaumes tributaires, Chypre, Candie et Morée, qui y déployaient leurs plis d'or et de soie au temps où Venise était reine.

Nous suivons le Commandeur Barrozzi au palais ducal, et là, dans la galerie du premier étage, dominant la foule et le bruit, nous avons un spectacle féerique qui nous ramène aux jours lointains où le Doge était le légitime époux de Thétis. L'illusion est complète ; aucun détail moderne ne vient la troubler. Sur nos têtes, dans l'ombre, se croisent les puissantes arcades gothiques du palais ; des bustes et des statues font revivre autour de nous les grands hommes de la République. Dans l'enfoncement des deux places, entre les palais Renaissance et les coupoles Byzantines, la foule est si confuse que tous les détails s'effacent et que nous ne pouvons discerner si ce sont des simarres ou des habits noirs qui grouillent au-dessous de nous ; si ce sont des soldats de la garde du Doge, ou de modernes bersaglieri qui font la haie autour des musiciens groupés sur le parvis de la *Chiesa d'oro*. Cette illusion donne à la fête un aspect tout particulier qu'on ne saurait trouver ailleurs, car partout la barbare manie de « l'haussmanisation » a déformé, mutilé, enlaidi les cités. Ici, au contraire, rien n'a changé : le décor conserve toute sa splendeur séculaire, les édifices anciens s'élèvent toujours dans leur somptueuse parure de marbres et de mosaïques, aussi intacts en apparence, qu'au temps où, sous les galeries qui nous abritent, passait gravement le duc de Venise avec sa corne d'or, précédé du porte-épée et du porte-parasol, entouré de sages, de sénateurs et de conseillers, escorté d'esclavons fidèles aux casques étranges, l'épaule chargée de roncone plus étrange encore dont la lame immense associait les formes sauvages de l'extrême-orient aux plus fines ciselures de l'art italien.

La fête n'agit pas seulement sur les sens, l'intelligence y a sa part, et nous sentons bientôt l'ivresse du passé nous monter au cerveau. Le calme ne nous abandonne guère toutefois, puisque, entre un coup d'œil sur la *piazzetta* et un autre sur le port, nous trouvons le temps de discuter longuement avec le professeur Cattaneo sur l'architecture chrétienne et sur les édifices civils du Moyen-Age ; passant rapidement des basiliques aux sarcophages d'Arles, des galeries du Palais Ducal aux sculptures de l'Hôtel de Ville de Saint-An-

lonin, en Quercy, tandis que le Grand Canal, sillonné de gondoles aux lanternes multicolores, semble rouler des flots de velours noir lamé de feu entre les flamboiements des Palais reflétés magiquement dans les eaux.

JULES MOMMÉJA.

(à suivre.)

JOURNAL AGENAIS DES MALEBAYASSE

Eslection de Messieurs les consuls d'Agen en l'année 1636.

1. M. de Lescazes, advocat et saindic d'Agennois.
2. M. Ferran, advocat.
3. M. Delpech, marchand.
4. M. Boudon, seigneur de Saint-Amans.
5. M. Saint-Giles, seigneur du Bedat.
6. M. de Leygue, bourgeois.

Les adventz de Noel 1635 et le caresme 1636 prescha à Saint-Estienne le Reverand père Arbedeau, jésuiste, natif de Poyties.

Le 18^e janvier 1636, Anthoignette Arfeilhe dicte la Noire et son filz feurent pendeus et estrangles à la plasse publique de la present ville condempnes par arrest de Nosseigneurs de la Chambre de l'Edict et aussy, par mesme arrest fust condempne Jehan Trois Dames dict La Rispe, M^e gantier de la present ville. La dicte Arfeilhe feust condempnée pour avoir trainé, elle troisieme, M^e Nicolas Duperier conseiller en l'election par les rues et, estant à Garonne, luy coupables. et son corps fust jette dedans l'eau et son filz fust condamné pour s'estre treuve au pillage de la maison du feu sieur d'Espalais et ledict la Rispe pour avoir este un des murtriers de Messieurs de Maures. Estant au suplice ilz furent executes tous trois à une mesme potence. Ladicte Arfeilhe fust la première executée et puis son filz fust le second executé. Il pria l'executeur de la haulte justice de ne le mettre pas du coste de sa mere et ledict La Rispe et luy furent attachés tous deux d'un costé. Quand le dict La Rispe fust mort, ses amis le mirent dans une biere de bois et l'alarent enterrer au cimetiere de la chapelle Nostre Dame du Bourc.

Destbordement de la rivière de Garonne le 29^e et 30^e mars 1636.

L'eau d'icelle aloit jusques au hault des arches du pont de Garonne et couvroit tout le gravier.

Edict du Roy seur le reglement et haussement des monoyes tant de France que estrangeres publié Agen le 26^e Mars 1636.

L'Esceu d'or de France quy valoit 4 livres, 10 sous, vault 5 livres, 4 sous.

L'Esceu de la Royne qui valoit 3 livres, 15 sous, vault 4 livres, 4 sous.

Double ducat a deux testes quy valoit 9 livres, vault 10 livres.

Les pistoles au coin d'Espagne quy valoint 9 livres, 10 sous, furent haussées a 10 livres.

Les pistoles d'Italie quy valoint 8 livres, 10 sous, furent mises a 9 livres, 12 sous.

La piessse de 21 sous, 4 deniers de France, vault 27 sous.

La piessse de 10 sous, 8 deniers de France, vault 13 sous, 6 deniers.

Le real de France quy valoit 5 sous, 4 deniers, vault 6 sous, 9 deniers.

La piessse de 16 sous de France, vault 20 sous.

La piessse de 16 sous de France, vault 20 sous

La piessse de 8 sous de France, 10 sous.

Le teston de France qui valoit 15 sous, 6 deniers, vault 19 sous, 6 deniers.

Le demy teston quy valoit 7 sous, 9 deniers, vault 9 sous, 9 deniers.

La piessse de 50 sous d'Espagne, vault 58 sous.

La piessse de 25 sous d'Espagne, vault 29 sous.

La piessse de 12 sous, 6 deniers d'Espagne, 14 sous, 6 deniers.

La piece de 6 sous, 3 deniers d'Espagne, vault 7 sous, 3 deniers.

Teston de Lorraine quy valoit 13 sous, 6 deniers, vault 15 sous.

Teston d'Orenge quy valoit 12 sous, vault 15 sous.

Les ducats quy valoint 55 sous, valent 3 livres, 7 sous et ainsin toutes les monoyes furent haussées.

Le 26^e May 1636, Messieurs les Penitens gris comensarent a bastir leur esglise et fust achebee de bastir le 24 d'aoust audict an, excepte qu'elle n'estoit pas carelee ny lambrissee comme elle est a present et le 25^e dudict mois d'aoust quy est la feste Saint-Loys patron de ladicte esglise la solemnite y fust faite comme on faict toutes les années concecutivement.

Eslection de MM. les consulz d'Agen en l'année 1637 :

1. M. de Prades, gentilhomme.
2. M. Dulac, médecin.
3. M. Verduc, avocat.
4. M. Peleguynon, gentilhomme.
5. M. Champier, recepveur des decimes.
6. M. M. de Faure, marchand.

Les adventz de Noël 1636 et le caresme 1637, prescha a Saint-Estienne le Reverend père Anthonin, religieux du tiers-ordre Saint-François, natif de Noyon en Picardie et pour lors père gardien à leur couvent de Tholose.

Au mois d'avril et de may 1637, le pœuble du Perigort s'esleva contre le servisse du Roy et fondoint leurs doléances disans qu'ilz estoient trop charges de tailhes et de gens de guerre et que leur païs est fort infertille pour supporter telles charges et pour cest effect il s'assembla environ quatre mil hommes à Bargerac et prindrent pour leurs conducteurs les sieurs de Lamothe-Forest et de Madailhan. Monseigneur d'Espernon se mist en délibération de les chasser. Il y manda Monseigneur de Lavalette, son filz. Il fist venir trois regimentz de ceux qui estoit à Bayonne, avec grand quantité de noblesse. Ce pœuble estoit à La Sauvetat d'Aymet et le second jour de juin dudict an qui estoit la seconde feste de Pentecoste il y eust un assault general à ladicte Sauvetat et y moureut du coste de M. de Lavalette environ six centz hommes. Ces rebelles ne pouvant plus soutenir l'assault, ilz se retirarent en diligence à Bargerac. Monseigneur de Lavalette entra en ladicte ville de La Sauvetat et la fist brusler excepté l'esglise. Ces gens revoltés furent appellez *Croquantz*. Après que ces rebelles du Perigord furent chassés par Monseigneur de Lavalette, ceulx du pays de Quercy firent de mesme que ceux du pays de Périgord et prindrent les armes contre le servisse du Roy et prindrent pour leur conducteur un tisseran homme de bon courage et non d'esperiance nommé le capitene Befaro. Il avoit ramasse grand quantité de monde de son party et pour leur entretien il faisoit contribuer des vivres par les petites villes, parroysses des champs et bourgades. Monseigneur d'Espernon voyant ceste revolte, y manda M. d'Espenens pour l'attraper et pour ce fere il fist pratiquer trois ou quatre des plus familiers dudict Befaro et leur dirent que s'ilz vouloint mettre ledict Befaro entre les mains du sieur d'Espenens, on leur pardonneroit leur faulte ce qu'ils firent. Ilz prindrent icelluy Befaro au desporveu : ilz l'attacharent et l'ame-

narent au sieur d'Espenens qui le livra entre les mains de M. Sembel, visseueschal d'Agenois et le conduict à Montpassier, et le 4^e d'aoust au dict an 1637, il fust condampné d'estre mailhe tout vif et puis appres estre escartele et sa teste estre mise seur la porte dudict Montpassier et ses membres apportés aux carrefours quy sont aux environs du susdict Montpassier. Apprés la prinse et execution dudict Befaro, tous ceulx de sa ligue quitarent les armes et chascun se retira en ses maisons.

Eslection de Messieurs les consulz d'Agen en l'année 1638 :

1. M. de Lescases, vieulx, advocat ;
2. M. Rangosse ;
3. M. Périer, advocat ;
4. M. Mussy, recepveur du tailhon ;
5. M. Saint-Gilles, jeune, advocat ;
6. M. Boyssonnade, procureur.

Les adventz de Noël 1637 et le caresme 1638 prescha à Saint-Stienne le Père Distie, cordelier, natif de Bourdeaux pour lors Père gardien à leur couvent d'Alby.

Le vingtiesme may 1638, Monseigneur le prince de Condé venant de Bourdeaux ariva Agen. Messieurs les consulz firent sortir les pies-ses d'artilherye à la porte Saint-Anthoine pour le saluer. Il y avoit quatre companies des habitans de la ville en armes, scavoir, une compagne de chasque paroyse de la ville. Nous estions en aye entre la porte Saint-Anthoine et la porte Saint-George. Ledit seigneur estant au molin Saint-George il vit la porte Saint-George fermee, il ala entrer a la porte du Pin dont il plust en abondance et il se mou-lha bien et nous quy estions en armes nous nous moulhames aussy bien que luy. Il ala logger à l'esveche et le lendemain il s'en ala à Tholoze et de Tholoze il s'en retourna Agen et d'Agen il s'en ala à Bourdeaux et de Bourdeaux il s'en alla ascéger Fontarabie au comen-sement de juillet dudiet an. Le siège y demeura deux moys et demy. Il fist cotiser les juredictions pour luy bailher de soldatz. L'Age-nois luy en bailha quatre centz. Comme ilz estoit en chemin ils entendirent nouvelles que le siege estoit leve. De Fontarabie, toutes ces compagnies s'en retournarent en la présent ville et s'en alarent poser les armes chez M. le présidant Boyssonnade.

Le mercredy nuviésme juin 1638, qui estoit feste Saint-Vincent, il ariva un cas memorable en la presant ville, scavoir est que en la rue

de Molinier aupres du puitz il y a une maisonnette ou il frequentoit quelque malin esprit. Dans ladicte maison demouroit une pouvre femme vefve quy avoit un filz et deux filhes, l'aisnée agee de douze ans et la seconde agee de huict ans, et le filz agé de six ans. Ledit jour este femme ala entendre la premiere messe de Sainte-Foy et layssa ses enfantz couches en un liet tous trois ensemble, les deux petitz couchés au chevet du liet et la filhe grande couchée aux pieds. Quand elle heust entendeu messe, elle s'en retourna à sa maison. Quand elle fust sur la montee elle se print à crier à haulte voix que ce malin esprit la frappoit. Les voysins y coururent et ne virent rien. Elle leur dict qu'il sen estoit souy au chay. Ilz y accoururent de mesme. Ilz ne virent aussy rien. Appres cela ilz montarent a la chambre de ladicte maison et ayant revisseté le liet ils troubarent les deux filhes mortes dans ledict liet. Les voysins interogarent la petite enfant quy restoit en vie quy avoit tue ses sœurs. Il dict que c'estoit un homme habilhé en pénitent blus. Interroge par les mesmes voisins sy ledict malin esprit luy avait faict du mal respondict que non. Appres cela, le monde y accourent en grand foule pour voir est spectacle. Messieurs de la justice y alarent pour voir de quoy il estoit question et ne troubarent aulcune prinse sur la mère desdictes filhes. Ilz firent visiter les corps mortz par Messieurs les medecins et les firent ouvrir par les chirurgiens, croyant qu'il y eust quelque poyson du coste de la mere ; mais il ny heust rien à dire.

Le judy 10^e juin 1638, Monseigneur Barthelemy d'Elbène, evesque et conte d'Agen, fist son entrée en la presant ville a huict heures du soir et entra par la porte Saint-Anthoine.

Le 15^e jour d'aoust 1638, quy est la feste Notre-Dame, on fit procession generale en la presant ville par le commendement de Monseigneur d'Agen et ce fera toutes les années a mesme jour pour ce que le Roy voua son royaume, sa personne et son pœuble à la Vierge Marie. La procession partit de Saint-Stienne et ala à Saint-Crapasy et de Saint-Crapasy ala aux Jacobins. Monseigneur d'Agen portoit le Sainct-Sacrement de l'autel et partout ou le Sainct Sacrement passa les rues estoint parées.

Le 5^e septembre 1638 nasquit Monseigneur le Daulphin filz du tres chrestien Loys tretze roy de France et de Navarre et de Madame Anne d'Autriche filhe du Roy d'Espagne. Ils espousarent à Bourdeaux le 25^e novembre 1615 quy est la feste sainte Catherine et

mondict seigneur le Daulphin nasquit 22 ans, 9 mois, 20 jours après la consomation du mariage du Roy son pere et de la reyne sa mère et le 16^e dudit mois et an on fist une feu de joye à la plasse publique de la present ville pour la naissance de mondict seigneur le Daulphin. Il y heust dispute à la plasse entre Monseigneur d'Agen et Messieurs les consulz pour ce que Monseigneur vouloit aleumer le feu de joye et messieurs les consulz l'empescharent disans que ce n'estoit pas à luy et Messieurs les consulz alumarent le feu tous seuls et l'honneur leur en resta. Le soir, après souper, les habitans de la ville firent des feus de joye devant leurs portes et alumarent des chandeles par les fenestres en signe de grande joye et alegresse et le lendemain on fist procession generale pour le mesme suget quy partit de Saint-Stienne et alarent dire la grand messe à l'esglise Sainte-Foy. Apprès que la grand messe fust parachevée on cria : Vive le roy et Monseigneur le Daulphin.

Election de Messieurs les consulz d'Agen en l'année 1639 :

1. M. de Sevin, sieur de Ganet.
2. M. Daurec, jeune, advocat.
3. M. Roussel, médecin.
4. M. de Godailh, sieur d'Arasse.
5. M. Ducros, jeune, advocat.
6. M. Tartas, procureur.

Les adventz de Noël 1638 et le caresme 1639 prescha à Saint-Estienne le Reverand père de Flotistr,eligieux Feulhant.

Le 15^e avril et le 15^e may et le 15^e juin 1639 le ban et arrière-ban d'Agenois fust convoqué en la presant ville pardevant Messieurs les presidiaux pour aler au siège de Salxos (*sic*).

J'ay obmis de mettre devant l'antecedant article, que, le 2^e avril 1639, le corps mort de Monseigneur de Candale, filz ayne de Monseigneur d'Espernon, ariva à Agen, qu'on apportoit d'Italie où il moureut de maladie naturelle comendant une armée pour le servisse du Roy. Il fent receu à la porte du Pin, en procession générale, où estoint Messieurs de la cour présidiale et Messieurs les consulz et Messieurs de la Jurade et fust conduit à Saint-Stienne. On chantoit : *In exitu Israël de Egypto*, en musique ; et de Saint-Estienne on l'emporta en son chasteau de Cadilhac pour estre enterré. On le portoit en une bière de plom, couverte d'un drapeau de velours noir, croixsé de satin blanc. Les muletz qui le portoint estoint couvertz de noir.

Ses officiers et gentilshommes l'acompanarent jusques audict Cadihac et de là, ils s'en alarent treuver Monseigneur le duc d'Epemon, qui estoit à son chasteau de Plassac, quy leur paya leurs gages et ce retirerent chascun en leur maison.

Au moys d'aoust 1639 Mgr le prince de Condé ala assieger Salxes et la print en six semaines par mine et y mist pour gouverneur Monsieur d'Espenens et pour son lieutenant Monsieur de Chasteauroy. Appres les Espaignols y mirent le siège avec une armée de vingt mille hommes et y tindrent le siège jusqu'au jour des Roys 1640, que les François furent oppressés de famine et la rendirent aux Espaignols par composition. A ce siège, Monseigneur le prince fist venir ceux du ban et arriere ban de Guyenne pour chasser les Espaignols qui avoint assiégé Salxes ; mais il leur fust impossible.

Le dimanche 3^e septembre 1639 Monseigneur d'Agen fist faire procession en la present ville pour prier Dieu nous donner de la pluye pour ce qu'il avoit faict grand seycheresse durand cinq mois. Ladict procession generale partit de Saint-Estienne et ala à l'Eglise Sainte-Foy et, la estant, on dict la grand messe et le sermon. Au retour de la dict procession, il plust copieusement et le dimanche en suivant. 10^e dudict moys, il plust avec grandz thonnerres et esclairs et le feu du ciel teumba seur le cloche de Saint-Estienne et des dictes seycheresses en bruslarent les resins des vignes quy fust cause qu'il y eust grand disette de vins. Grand quantité de puitz et de fontenes tarirent et les moulins terriens demeurarent six mois sans moudre à l'ocasion des dictes seycheresses.

Au mois de nobembre 1639, Cardine amena la Chandeliere à Gramond en Armaignac et, la estant, il l'homicida à coups de pistoletz. Le dict Cardine fut prins par M. le president Fouler et conduit à Lextore et au mois de Decembre au dict an, il fust condamné d'estre pendu et estranglé et bruslé et fust execute au dict Lextore. Du susdict meurtre furent descoubertz les roigneurs d'or et d'argent.

Election de Messieurs les consuls d'Agen en l'année 1640, an bissextil.

1. M. de Faure, advocat.
2. M. de Lavergne, advocat.
3. M. Boyer, vieulx, procureur.
4. M. de Boyssonnade, recepveur.
5. M. Mesange, advocat.
6. M. Gauché, advocat.

Les adventz de Noël 1639 et le caresme 1640 prescha à Saint-Estienne le Réverand paire Conde, jésuiste.

Au mois de janvier 1640, il vint une garnison en la present ville et y estoit M^e de camp M. le comte Thonnerre. Il logeoit chez M. de Lescasses aupres de l'eglisse de la Chapelle Notre-Dame du Bourc.

Desbordement de la rivière de Garonne durand le 21^e et 22^e mars 1640. L'eau d'icelle aloit jusques au hault des arches du pont de Garonne et couvroit tout le gravier.

Le 29^e jour d'aoust 1640, M. le marquis de Sourdis arriva à Agen et entra à la porte Saint-Anthoine et y estoit en armes les habitants de la ville.

Le dernier jour de septembre 1640 quy estoit la feste saint lie-rosm on fist un feu de joye en la present ville pour la nissance de Monsieur le duc d'Anjou segond filz de France. M. le marquis de Sourdis aleuma le feu et après luy Messieurs les consulz.

Au mois de novembre 1640, mondict sieur de Sourdis porta comission du Roy de fere deloger la chambre de l'Edict, quy ala à Bourdeaux où elle est à présent.

Eslection de Messieurs les consulz d'Agen en l'année 1641.

1. M. Lafon, gentilhomme.
2. M. Daurée, vieulx, avocat.
3. M. Leduc, bourgeois.
4. M. Nargassier conseiller au siège presidial de la présent ville.
5. M. Chemilhac, jadis conseiller.
6. M. Rayssac, procureur.

Les adventz de Noël 1640 et le caresme 1641 precha à Saint-Estienne M. Percheron, prestre de la Mission.

Debordement de la rivière de Garone durant le dimanche 24^e febvrier 1641 qui est la feste saint Mathias et le lundi 25^e dudict mois l'eau dicelle couvroit tout le Gravier et aloit jusques au hault des arches du Pont de Garone.

Le 18^e jour de may 1641 quy estoit la veilhe de la Pentecoste, ce bon seigneur, mareschal de Schombert duc d'Alvin, pair de France, gouverneur général pour le Roy en Languedoc, arriva à Agen en qua-

lite de comendeur pour le service du Roy en Guyenne et y demeura jusques au 22^e mars 1642 qu'il ala trouver le Roy à Narbonne.

Le 25^e aoust 1641, Monseigneur le mareschal de La Force vint en la present ville voir Monseigneur le mareschal de Schombert.

Le 26^e aoust 1641, qui est la feste saint Louys, on fist procession générale en la present ville pour prier Dieu nous donner de la pluye a loccasion de la grande seycheresse qu'il fist tout l'este. Ladicte procession ala de Saint-Estienne aux Augustins et des Augustins ala aux Penitens gris et à toutes les deux eglisses le Saint-Sacrement y reposoit. Après ladicte procession il pleust copieusement.

Le 12^e novembre 1641, Monseigneur le mareschal de Schombert receust nouvelles de Paris que Madame la mareschalle sa femme estoit morte le soir appres souper. Il fist sonner generalmente les cloches de toutes les esglisses de la present ville et le samedi 23^e dudict mois, il fist faire ses honneurs funèbres à l'eglisse Saint-Stienne. Les cinq co[uvents] mendiens se randirent à ladicte esglisse Saint-Estienne avec les quatre parroisses. Mondict seigneur le mareschal se rendit aussi a Saint-Estienne à 10 heures du matin acompagné de deux evesques savoir a sa main droicte le seigneur evesque d'Aire et à sa gauche le seigneur de Lude son cosin evesque d'Alby. Ses gentilshommes servantz marchoint au devant de lui avec les officiers de sa maison et appres lui marchoint grand quantité de noblesse du païs. Appres la noblesse marchoint Messieurs de la Cour presidiale ou estoint le seigneur de Lauson conseiller du Roy en ses conseils d'estat et privé et intendant des affaires du Roy en Guyenne. Aussy y estoint Messieurs de la Jurade et Messieurs les Esleus. Appres vindrent six vingtz pouvres femmes couvertes d'un drap blanc chascune, portant un flambeau ou estoint les armoyries dudict seigneur et de la dicte dame defuncte. L'eglisse et le cœur estoint parés de noir et au milieu du cœur estoit une chapelle ardente et dessoubz la dicte chapelle estoit une biere couverte d'un drap de velours noir croixé de satin blanc ou estoint les armoyries dudict seigneur et de la dicte dame et alentour de ladicte biere il y avoit 12 gros sierges de sire blanche avec 12 chandelles d'argent. Monseigneur l'evesque de Montauban celebra ladicte messe en pontificat. Appres le servisse paracheve un Jesuiste dict l'oreson funèbre à la louange d'este bonne dame. Je prie Dieu qu'en repos soit son ame.

Election de Messieurs les consuls d'Agen en l'année 1642.

1. M. Pousson, gentilhomme.
2. M. Vivès, avocat.
3. M. Solac, procureur.
4. M. de Gueyse gentilhomme, sieur de Phileartigue.
5. M. Rabanel, avocat.
7. M. Buart, marchand.

Les adventz de Noël 1641 et le caresme 1642 precha a Saint-Estienne ce grand personage le Reverend père Vincent, religieux du tiers-ordre de Saint-François.

Le 5^e janvier 1642 passa de vie à trespas Madame de Lauson, femme de Monseigneur de Lauson, conseiller du Roy en ses conseilz destat et prive et intendant des affaires du Roy en Guyenne, et le lendemain, quy estoit le jour des Roys elle fust enterre aux Carmelites a cinq heures du matin. Je prie Dieu que en repos soit son ame.

Le 15^e janvier 1642, passa de vie à trespas Monseigneur d'Espernon au chasteau de Loches et a es:re enterre à Cadilhac.

Le 22^e mars 1642, Monseigneur le mareschal de Schombert partit de la present ville et sen ala trouver le Roy à Narbonne et a ce mesme mois sa Majeste mist le siege à Perpignan et y demeura environ six mois.

Le dimenche 6^e jour de juillet 1642, Messieurs du chapitre Saint-Stienne firent faire procession generale en la present ville, pour prier Dieu nous vouloir donner du beau temps pource qu'il comensa a pleuvoir le vendredi 6^e de juin dudit an et le samedi 7^e dudict mois, il plust en grande abondance entre une et deux heures apres midy avec grand thonnerres et esclairs et grande quantite de grelle de laquelle rigueur de temps il grela dix paroysses en la jurediction de Puymirol et de ces dix la parroysse Saint-Jehan de Turac fust la plus domagee et le dimanche 8^e dudict mois de juin quy estoit la feste de la Pentecoste et jour de Saint-Medard il plust quarante jours nuit et jour; mais dudict jour de Saint-Medart il ne plust que trente six jours bien contes et remarques quy fust jusques au lundy 14^e et mardy 15^e de juillet dudict an quy ne plust ny nuict ny jour, telement qu'il ce perdit grand quantité de fruitz de la terre et grande quantité de preds furent sables et cest este fust grandement abundant en pluyes dont le monde soupiroit grandement. La-

dicté procession generale partit de Saint-Stienne et alarent dire la grand messe et le sermon à Sainte-Foy. Ilz pasarent à la rue de la Petite Boucherie et puis à la rue Grenolha et ne vouleurent pas tenir le droict chemin pour ce que Messieurs du chapitre Saint-Crapasy ne vouleurent pas venir à Saint-Stienne, quelles somations que messieurs du chapitre Saint-Stienne leur fissent faire. Mais ledict chapitre Saint-Crapasy les ala joindre à la rue de Molinier devant le poix de la ville et de la sen alarent tous ensemble à Sainte Foy, et au retour ladite procession tint le droict chemin et Messieurs dudict chapitre Saint-Crapasy quitarent ladite procession devant leur esglise.

Le 14^e juillet 1642, Monseigneur le vicomte d'Arpajon gouverneur et lieutenant general pour le Roy en Languedoc, ariva à Agen, en qualite de commandant pour le service du Roy en Guyenne.

Le vendredi 25^e juillet 1642, qui est la feste Saint-Jaques et Saint-Christoffe, Monseigneur le mareschal de Schombert ariva Agen pour la seconde fois à dix heures du soir venant par eau par commandement du Roy pour faire aler la noblesse de Guyenne au siege de Perpignan.

Au mois d'aoust 1642, on fist à Saint-Stienne les honneurs funebres de la Reyne mere du Roy.

Le vendredi 5^e septembre 1642, il ariva un cas prodigieux en la present ville à la rue de Molinier, devant la maison de Tortonde M^e corroyeur, scavoir est que Monsieur le viquaire Sainte-Foy portoit le Saint Sacrement de l'autel à un malade. Il y eust un hoste cabaretier demeurant devant l'esglise des Carmes, nomme Crotte de Feuret qui frapoit un pouvre homme nomme Thourilhon. Monsieur le viquaire luy dict qu'il heust respect du Saint Sacrement. Des aussitôt ce miserable quitta est homme qu'il frapoit et se print à frapper mondiet sieur le viquayre a couptz du plat de son espée nue. Incontinent on le print prisonier et conduict à la Conciergerie. Il fust condamné par jeugement souverain de Monseigneur de Lauzon, intendant des affaires du Roy en Guyenne, de faire esmende honorere au lieu où il fist le coup et puis devant Sainte-Foy et condemne en galere pour trois ans et en cent livres d'esmende et aux despens. Ledit jeugement fust execute le mecredy 17^e dudict mois de septembre audiet an.

Le samedi 20^e septembre 1642, venant au dimenche, le feu se print aux fours de M. Dumoulin, marchant, quy sont à la rue des Juifs. Les fours avec la maison ce brusla et la maison joignant icelle;

ensemble se brusla a la maison dudict four deux hommes et deux filhes du fournier et sa servante quy faict en tout cinq personnes.

Le huitiesme septembre 1642, jour de Nostre-Dame, la ville et citadelle de Perpignan se rendit à l'obeyssance du Roy de France, le Roy y ayant teneu le siège l'espace de six mois.

Au mois de novembre 1642, les religieuses de la Visittation Nostre Dame vindrent en la present ville à la maison de M^r de Godail.

Eslection de Messieurs les consuls en l'année 1643.

1. M. de Landas, homme d'armes.
2. M. Benassis, advocat.
3. M. Leygue, bourgeois.
4. M. de Gardes, sieur de Basignan.
5. M. Girle, bourgeois.
6. M. Chambon, procureur.

Les adventz de Noel 1642 et le caresme 1643, precha à Saint-Estienne le Reverand pere Nicot, religieux jacopin, prieur de Figac.

Le dernier janvier 1643, on fist à Saint-Stienne les honneurs funèbres de M^r le cardinal de Richelieu.

(Ici une lacune de quatre pages dans le manuscrit).

.....
.....
.....
en procession generale et passarent devant l'evesche et devant la chapelle Nostre-Dame du Bourg et à la rue de Messieurs Doree et ce rendirent devant le palais et audict palais estoit Messieurs de la court presidialle, et Messieurs les consuls et Messieurs de la Jurade qui les attendoit. Estans devant ledict palais, Messieurs les ecclesiastiques comensarent a chanter l'*In exitu Israël*, en musique. Dudit palais sortirent premierement les quatre derniers consulz portant un drap de velours noir croyse de satin blanc, entouré des armoyries de France dorees. Appres marchoint, Messieurs de la court presidialle ou estoit le seigneur de Lauson, intendant des affaires du Roy en Guyenne et aussy marchoint les deux premiers consulz a leur rang acostume et apres marchoint Messieurs de la Jurade avec grand quantité des habitans de la ville. Toute este compagnie ce rendirent à Saint-Stienne. Ladicle esglise Saint-Stienne et le cœur d'icelle estoit parés de noir et au milieu du cœur estoit une

chapelle ardente bien garnie de chandelles, et dessoubz ladicte chapelle estoit un cercueil couvert du drap que Messieurs les consulz portoint en parade et le mirent dessus ledict cercueil. Dessus le balustre du cœur de ladicte eglise y estoit vingt quatre grands flambeaux ardantz, et a chasque dict flambeau y estoit les armoyries de France dorees a chasque costé du grand autel. En hault en y estoit aussi six avec les armoyries de France dorées. Monseigneur d'Agen celebra la messe pontificalement. Appres le service parachevé, Monsieur Soldadié grand chantre de Saint-Stienne dict l'oreson funèbre qui contanta bien le pœuble. Le lendemain 26^e et le samedy 27^e luy fust aussy faict le service a Saint-Stienne ou se rendoint tous les matins Messieurs du chapitre Saint-Crapasy et Messieurs de la court présidiale et Messieurs les consulz et à chasque dict service on alumoit les chandelles de la chapelle ardente, et les flambaux du balustre, et ceulx de l'autel, et ceulx qui estoit au hault dudict autel. Ces trois jours de services divins, le premier representoit l'enterrement de la sacrée personne du Roy; le second representoit la quarantene. Le troisieme jour representoit le bout de l'an. Je prie Dieu que en repos soit l'ame de ce bon Roy.

Le dimenche 28^e dudict mois de juin 1643. Monseigneur d'Agen dict la messe pontificalement à Saint-Stienne et apres que la messe fust parachevée, un capucin dict le sermon et exorta le pœuble à prier Dieu pour nostre nouveau Roy, Loys Dieu doné 14^e de ce nom, et pour la Reyne régente, sa mère, et pour l'union de la paix. Appres le sermon parachevé on fist procession generale à l'entour des Cornières ou estoit portées les chasses des eglisses Saint-Stienne et Saint-Crapasy. Appres on chanta le *Te Deum laudamus* et puis on cria : Vive le Roy !

Le 14^e aoust 1643, il ariva en la presant ville une compagnie d'esclaves quy venoint de Tholose. M. le cure de Saint-Hilère les ala querir en procession au bateau et les amena à l'esglise Saint-Hilère. Le lendemain, 15^e du dict mois d'aoust, qui est la feste Nostre-Dame ilz alarent à l'esglise Saint-Estienne où ils trouvarent Monsieur d'Agen, à son siège près du grand autel. Ils luy baysarent la main l'un apres l'autre. Appres, mondict seigneur dict la messe pontificalement et apres que la messe fust parachevée, mondict seigneur leur bailha la sainte communion a tous et apres un paire religieux de ceux quy les conduyssoient dict un sermon seur le sujet des cruautés que on leur faict en Barbarie. Appres vespres ilz vindrent

à la procession generale et ilz marchoint devant la bannière de deux en deux ; ilz avoint un petit enfant abilhe en ange.

Le dimanche 30^e octobre 1643, on fist un feu de joye en la present ville pour la reduction de Theonville quy fust assiégée par Monseigneur le duc d'Anguyen. Ce fust la premiere victoire quy a este gaignée soubz la regence du tres chrestien Loys 14^e du nom appresant regnant.

Le 27^e octobre 1643, Monseigneur le duc d'Espernon, gouverneur et lieutenant général pour le Roy en Guyenne, arriva Agen, entra à la porte Saint-Anthoine. A la dicte porte estoit les piesses de colouvres. Les habitans de la ville y estoit en armes, scavoir des quatre paroysses de ladite ville.

Election de Messieurs les consulz d'Agen en l'année 1644 :

1. M. de Boudon, sieur de Saint-Amans ;
2. M. Boloigne, advocat ;
3. M. Boyssonnade, procureur ;
4. M. de Monteilz ;
5. M. Singlande, medecin ;
6. M. de Solac, bourgeois.

Les adventz de Noël 1643 et le caresme 1644 prescha a Saint-Stienne le Reverand pere Sevin, jesuite, natif de la present ville.

Entree en Agen de tres hault et tres puissant seigneur Bernard Nogaret de La Valette duc d'Espernon de La Valette et de Candale, pair et colonel general de l'infanterie de France prince de Buch, conte de Foix-Estarac, sire de Lesparre gouverneur et lieutenant general pour le Roy en Guyenne, faicte audiet Agen, capitale ville d'Agenois, en son diet gouvernement, le dimanche 17^e avril 1644.

Quand Messieurs les consulz sceurent que mondict seigneur d'Espernon vouloit faire son entree en la present ville, ilz firent faire un regimen des habitans de ladicte ville compose de setze companyes. En estoit colonel, M. de Faure, advocat en la Cour presidiale de la present ville, M. (Ici, nouvelle lacune de 20 pages, dans le manuscrit.)

[Election de Messieurs les consulz d'Agen en l'année 1645 .

1. M. Bechon sieur de Caussade.
2. M. Meja, controlleur du domaine.
3. M. Tartas, procureur.

4. M. Malartic, président en l'élection.
5. M. Ratier, avocat.
6. M. Gardes, bourgeois et marchand.]

.....
.....
.....

Desbordement de la rivière de Garonne le 25^e novembre 1645, l'eau d'icelle couvroit tout le gravier et aloit jusques au hault des arches du pont de Garonne.

Le 25^e novembre 1645, monsieur d'Estrades passa de vie à trespas et fust enterré a lesglise Saint-Estienne de la present ville. Je prie Dieu que en repos soit son âme.

Election de Messieurs les consulz d'Agen en l'année 1646.

1. M. de Maurès, avocat.
2. M. Jayan, conseiller en l'élection.
3. M. de Faure marchan.
4. M. Bechon, homme d'armes.
5. M. Bourgade, médecin.
6. M. Jehan Gardes, marchan.

Les adventz de Noël 1645 et le caresme 1646 precha à Saint-Stienne M. Rossel, chanoine theologal de la présent ville, natif aussi de la dicte ville.

Le dernier jour de janvier 1646, passa de vie à trespas à quatre heures du matin ce grand docteur en théologie M. M^e Pierre Sauveur, jadis chanoine theologal en l'esglise Saint-Stienne de la present ville. Il estoit loge aux Jesuites. A son enterrement assistèrent les deux chapitres Saint-Stienne et Saint-Caprasy et les trois compaignies des Penitents. Il estoit confrere des Penitens blus. Il fut enterre en l'esglise desdictz Penitens à quatre heures du soir. Je prie Dieu que en repos soit son ame.

Desbordement de la Garonne l'onzième d'avril 1646. L'eau d'icelle couvroit tout le gravier.

Le dimanche 27^e May 1646, quy estoit la feste de la Sainte Trinite les peres Cordeliers tinrent le chapitre provintial en la present ville. Le jeune père Jordin fust esleu provintial.

En la present année 1646, Monseigneur d'Espernon a faict faire ses escuries près la tour de la poudre.

Election de Messieurs les consulz d'Agen en l'année 1647.

1. M. Daurée jeune, avocat.
2. M. Ducros jeune, avocat.
3. M. Leduc, bourgeois.
4. M. de Redon, procureur du Roy.
5. M. de Bordes, avocat.
6. M. Dumolin, marchand.

Les adventz de Noël 1646 et le caresme 1647 prescha à Saint-Stienne le pere Viderot, jacobin.

Le dernier jànvier 1647, Madame d'Espernon arriva à Agen. Messieurs les consulz luy envoyarent un bateau de la présent ville à Cadilhac, pour l'amener dudict Cadilhac à Agen. A ce bateau, Messieurs les consulz firent faire sur le dict bateau une chambre avec des tables. Elle estoit peinte de bleu et couverte de fleurs de lis routges. Toutes les paroisses et juredictions depuis Cadilhac jusques Agen estoit mandées pour fournir d'hommes pour tire la corde du bateau. Quand elle fust Agen elle fust reçue en grand honneur. Les habitans des quatre paroisses de la présent ville sortirent en armes pour la saluer a coups de mousquetades. De la porte de la ville, elle fust conduite à la maison de Monsieur de Maurès, logis où Monseigneur d'Espernon est logé.

Le 21^e febvrier 1647, il y eut cy grande impétuosité de vent qu'il abattit plusieurs cloches des eglisses des champs et aracha grande quantité d'arbres et surtout de pruniers.

Le mercredi 13^e mars 1647 qui estoit le second mecredy de caresme, Monseigneur le duc d'Espernon fist fere le carosel Agen. Ils estoit sept companies de seigneurs masques. Ils courroint la bague a la rue de Messieurs Daurée, près du palais présidial. Madame d'Espernon dona la bague. M. de Cornuson, seneschal de Tholose, la gagna.

Election de Messieurs les consulz d'Agen en l'année 1648.

1. M. de Sevin, sieur de Ganet.
2. M. Laborde, avocat.
3. M. Perier, avocat.
4. M. Imbert, hommes d'armes.

5. M. Lafitte, jeuge de Serignac.

6. M. Baratet, marchand.

Les adventz de Noël 1647 et le caresme 1648 precha à Saint-Estienne, le Reverend pere Simplician, augustin, natif de Cahors en Quercy.

Le 19^e avril 1648, quy estoit le dimanche de Quasimodo, M. d'Estrades, évesque de Condom, fust sacré évesque dans l'église des Jesuistes de la present ville. M. d'Agen fist l'office. M. de Cahors et M. de Basax et M. de Cominges y estoient acistans.

Le Dimanche 24^e May 1648 arriva en la present ville le Reverend pere Innocent Calatayerone, général des capucins, natif du royaume de Secile en la basse Itallie. Il vint de la ville du Port-Sainte-Marie par eau en la present ville et sortit du bateau pardessus les piliers du gravier. Au sortir du bateau il monta dessus sa mulle et entra à la porte du Pont de Garonne. Les pères capucins l'attendoient en procession dessus le pont pour le conduire en leur eglise. Il y eust si grand presse au pont de Garonne qu'on lui coupa le pied de sa robe et ceux quy en pouvoient avoir une piessse gardent cela comme reliques, pour ce que ce Reverand pere vit d'une sainte vie. Il y avoit si grand presse à le voir que tous ceux qui le pouvoient toucher se tenoient bien heureux. Le mercredi en suivant 27^e dudit mois il ala fere ses visittes. Premièrement il alla voir Monseigneur d'Agen a quatre heures du matin et pour empecher que on luy coupat le pied de sa robe, il y avoit douze hommes de garde habitans de la present ville avec chascun une halebarte à la main. De l'évesche il ala voir Monseigneur d'Estrades, évesque de Condom De chez Monseigneur d'Estrades il ala voir Monsieur de Boyssonade, president et jeuge mage au siege présidial de la present ville. Puis il visita Monseigneur le baron de Monferran et delà il se retira à leur couven et le vendredi 29^e dudit mois, il partit de la present ville a sept heures du matin et s'en alla par eau à Montauban et le vendredi ensuivant 5^e juin audiet an, il arriva de Montauban Agen et le mesme jour il partit d'Agen pour aller à Bayonne pour se trouver au chapitre provincial quy fust teneu en ladicte ville de Bayonne.

Election de Messieurs les consuls d'Agen en l'année 1649.

1. M. de Langelier, jadis conseiller en l'élection d'Agenois.

2. M. Consolat, bourgeois.

3. M. Girle, bourgeois.
4. M. Causade jeune, gentilhomme.
5. M. Lores, conseiller, eleu.
6. M. Descayrac, jadis procureur au siège presidial de la present ville.

Les adventz de Noël 1648 et le caresme 1649 precha à Saint-Estienne le Reverand pere Dufrene, jesuiste.

Le 26^e febvrier 1649 se fist l'ouverture des Estats Generaux d'Aginois aux Carmes de la present ville.

Le 27^e febvrier 1649 passa de vie a trespas le Reverand frère Eymeric, hermite de Saint-Vincent, ayant regne quarante ans audict Hermitage, vivant hausterement et de son temps il a faict fere les belles reparations quy se voyent a present audict Hermitage. Il fust enterre le premier jour du mois de Mars audict an. M. Soldadie, grand chantre de Saint-Estienne, dict son oregon funebre audict Saint-Vincent. Je prie Dieu que en repos soit son ame.

Le 26^e may 1649, Messsieurs de Bourdeaux allarent assieger la ville de Liborne, Monsieur d'Espernon leur fist lever le siege et ledict jour, il y eust grande bataille et la perte de ladiete batailhe fust au prejudisse de Messieurs de Bourdeaux. A ce rencontre, moureut M. Chambret, general de Messieurs de Bourdeaux.

Le 24 juillet 1649, deux huissiers du prive conseil du Roy vindrent interdire Messeigneurs du Parlement de Bourdeaux et à ceste action Monseigneur d'Espernon atista lesdicts huissiers du prive conseil et le mesme jour mon dict seigneur d'Espernon se retira de Bourdeaux en grande diligence et de la en hors Messeigneurs du Parlement et mondict seigneur d'Espernon ce firent la guerre et Messeigneurs du Parlement prindrent pour leurs conducteurs d'armée Monseigneur de Lusignan et Monseigneur de Sauvebœuf et le filz du feu sieur Chambres, M. le marquis de Theobon et le marquis d'Aubaterre.

Au mois de septembre 1649, Messeigneurs du Parlement de Bourdeaux avec leurs conducteurs, assiegarent le chasteau Trompette de Bourdeaux et se rendirent ceux quy estoient audict chasteau à Messeigneurs du Parlement au commencement de novembre audit an 1649.

Au mois d'octobre 1649 M. d'Espernon se saizit du chasteau de

Lusignan et y mist forte et bonne garnison et au mois de novembre dudit an le fils aîné de mondict sieur de Lusignan reprist le dict chasteau et le capitene quy comandoit pour mondict sieur d'Espernon y fust tué et le filz de mondict sieur de Lusignan donna la vie aux soldats qui gardoint ledict chasteau. Appres le fils de M. de Lusignan rendist laditte plasse et chasteau à M. d'Espernon sur la promesse que luy fist M. de Marin que ledict chasteau ne seroit point demoly.

En la present annee 1649, Messieurs les consulz d'Agen ystituant la compagnie des doutze soldatz du guet. Chascun d'eux porte une casaque d'écarlate où sont les armoyries de la ville en broderie comme l'on les voit a present.

Au mois de décembre 1649, M. d'Espernon, avec son armée, donna bataille à Messeigneurs du Parlement de Bourdeaux à La Bastide et mesdiets seigneurs de Bourdeaux, gagnarent la victoire contre M. d'Espernon et contre son frère bastart nommé le general de La Vallette.

Election de Messieurs les consuls d'Agen en l'année 1650 :

1. M. Malartie, president, esleu ;
2. M. Saint-Giles jeune, advocat ;
3. M. Buart, marchand ;
4. M. Douzon, esleu ;
5. M. Roques, gentilhomme ;
6. M. Segallier, marchand ¹.

Les adventz de Noël 1649 prescha à Saint-Stienne le Reverand pere Bacoue, cordellier, natif de Casteljaloux, et le caresme 1650, prescha aussi à Saint-Stienne pour la seconde fois le Reverand pere Jordin, aussy cordellier, et provintial, pour la troisieme fois de leur ordre, natif de la present ville et ne prescha point les adventz de Noël pour ce qu'il estoit malade.

Le 6^e janvier 1650, quy estoit la feste des Roys, M. d'Espernon ariva Agen. Quelques jours après son arrivée, il trecta rudement les habitants de la ville. Il fist nourir ses gardes aux dicts habitants ;

¹ Appres que M. d'Espernon ce fut retire de son gouvernement de Guyenne M. Malartie et M. Saint-Giles furent suprimés de leur charge consulere et le 8^e novembre dudit an M. de Faure, advocat, et M. Verduc, aussy advocat, furent nommes a leur plasse et continues pour l'année 1651.

premièrement, il en bailha à Messieurs les officiers de la court presidiale et aux bourgeois et aux artizans qui sont peu ezes et aux pouvres artisans quy ne sont guyeres ezes. On les faisoit cotizer à chacun selon la portee de son bien a l'eun un esceu, aux mediores demi-esceu pour achepter du foin et de l'avoyne et de la pailhe pour nourrir les chevaux des gardes dudict sieur d'Espernon, et la nuit du 16^e dudict mois de febvrier venant au 17^e il fist brusler le molin de M. de Lussignan quy estoit seur la riviere de Garonne devant Agen. Il fist aussi brusler le basteau de poste de Theobaldis.

Au mois de janvier et de septembre et de febvrier 1650, M. d'Espernon fist abatre le chasteau de Lusignan.

Le 15^e febvrier 1650, Messieurs de la Cour des eydes de Guyenne vindrent Agen pour la seconde fois et le 17^e dudict mois, ils firent l'ouverture du palais à la maison de ville et y estoit pour premier president M. de Pontac fils de M. de Pontac de Beautiron de Bourdeaux.

Au mois de may 1650, M. d'Espernon fist amener quatre piesses de canon à Puymirol.

Le 16^e juin 1650, quy estoit la feste-Dieu, il n'y eust point procession generale en la presant ville pour la dispute de Messieurs de la Cour des eydes et de Messieurs de la Cour presidiale et le dimanche ensuivant Messieurs les penitans ne firent pas aussy leur procession pour l'occasion d'este dispute.

Au mois de juin 1650, M. d'Espernon hust comandement du Roy de sortir de son gouvernement de Guyenne, et le 21^e dudit mois il partit d'Agen et se retira au chasteau de Loches au pays de Thorene, et amena avec luy les damoysselles de Maures.

Au mois de septembre 1650, le Roy et la Reyne et M. le duc d'Anjou, frere unique du Roy, et le cardinal Mazarin vindrent en Guyenne et alarent sejourner a la ville de Liborne, alarent loger à Bourg seur Mer, aupres de Bourdeaux, et, ne pouvant venir au bout de leur dessein, ils firent un trecte d'accord nomme amnistie generale et par le mesme accord, le duc d'Espernon fust demis de son gouvernement de Guyenne, mais pour cela il ne voutent bailher sa demission.

La nuit du 19^e decembre 1650 venant au 20^e le lieutenant des gardes de M. d'Espernon nomme Defages, et cinq des gardes dudict

sieur vindrent Agen et la dicte nuit ils marcharent par la ville et chantoient une chanson difamatoire :

Il reviendra de Loches, de Loches,
Il reviendra de Loches,
Avant ne soit longtemps ;
Et bailhera taloches, taloches,
Et bailhera taloches,
A ces croquans d'Agen.

Appres qu'ilz heurent faict este insolence, le lendemain, on les arresta prisonniers. Appres, Messieurs de la Cour présidiale firent l'information contre heulx. Appres l'information faicte, le jour de Saint-Thomas, 21^e dudict mois, Messieurs de la Court deputarent M. d'Espalais et M. de Philippes pour aller à Bourdeaux pour apporter la procedure à Nosseigneurs du Parlement. Appres que nosdictz seigneurs du Parlement heurent veu ladicte procedure, ilz deputarent deux conseillers du Parlement pour leur faire leur proces, scavoir M. de Pharnoux et M. de Raymond. Ils arivarent Agen le jour de la Noël, seur le soir, et le lendemain de Noël mesdictz sieurs les députés, avec Messieurs de la Cour presidiale, travailharent a leur proces. Dans trois jours leur sentence souverene fust donee. Ils furent condammes a demander pardon a genous à Messieurs d'Agen avec les fers aux pieds et banis d'Agenois pour dix ans et en mille livres d'emende et aulx dépens. Le jour mesme ilz payarent leur emende et sortirent de prisson.

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE

M^{llo} H. DE BELLECOMBE. — *Les Denis. — Une famille bourgeoise de l'Agenais du XVII^e au XVIII^e siècle.* — Paris, libr. Filsbacher, 1894. in-8°, pl. *

Nous sommes en 1731, chez des bourgeois protestants de Clairac. Clairac est une jolie petite ville, pittoresquement assise sur les bords du Lot ; on s'y souvient encore du siège que « ceux de la Religion » y soutinrent contre les troupes de Louis XIII en 1621 ; et, le dimanche, on va par la rue de la Puzoque, où sont les demeures des nobles et des bourgeois, se promener sur la place du Fort que le roi fit démolir à cette époque. Entrons chez Jean Denis : sa maison est neuve ; il l'a fait construire avec les bénéfices de son commerce. L'intérieur dénote une certaine aisance qui est encore loin du luxe. C'est en partie l'héritage du père, Abel Denis, qui laissait à sa mort, en 1677, une succession évaluée à 5,000 livres (maison, grange, prés et vignes) et un mobilier ne dépassant pas 400 livres. L'inventaire fait à cette date porte : un lit antique, avec couverture verte et garniture de raze bleue, une « table mangeoire », dont la partie inférieure forme garde-manger, avec ses deux bancs en menuiserie, des landiers de fer (grands chenets), avec les ustensiles pour le feu, un miroir à cadre de noyer, quatre chaises de jonc « fort usées », une Bible et un Nouveau Testament, « fort usés », eux aussi ; une armoire (armoie) presque rompue, où l'on met la graisse, des coffres où l'on serre les linceuls (draps) d'étoupe, les serviettes et les vête-

* Le présent compte-rendu a paru en feuilleton dans le *Journal des Débats* du vendredi soir 15 décembre 1893. Nous sommes reconnaissants à l'auteur et au directeur du *Journal des Débats* d'avoir bien voulu nous autoriser à reproduire cet intéressant article, LA RÉDACTION,

ments. Toutes ces choses vermoulues se retrouvent quelque part dans la maison neuve de Jean Denis ; car, dans ces familles, on garde les vieux meubles comme les vieux serviteurs. Mais Jean Denis a épousé, en 1701, Marthe Fréron, fille et petite-fille de notaires, et des meubles « plus modernes » sont venus, grâce à elle, prendre la place d'honneur. Dans la chambre de Monsieur et Madame (ou plutôt, comme on dit alors, Mademoiselle) Denis, nous notons une armoire à quatre portes, une table en bois de Hollande avec dessus d'ardoise, deux guéridons en noyer, douze chaises en noyer, deux coffres « en peau et cloutés » où sont les draps « de brin », les serviettes et même la garniture en tapisserie (travail de la fille du notaire) de six chaises et d'un fauteuil. Le cuivre rouge des ustensiles nombreux, tourtières, réchauds et bassines, met çà et là sur les murs un flamboiement cossu. Quand Jean Denis mourra, en 1743, il laissera, en dépit de pas mal de mécomptes, 25,000 livres de biens au soleil, un mobilier évalué à 1,000 livres, — et un legs de 60 livres aux « pauvres honteux » de Clairac.

Ces détails et ces chiffres, qui traduisent en données précises cette chose abstraite qu'on appelle le progrès de la bourgeoisie, ne sont pas le seul intérêt du livre de M^{lle} de Bellecombe. En dépliant les vieux papiers jaunis ou moisissus qu'elle a disputés, aux rats dans les cartons d'un vieil « office » de notaire, l'auteur nous a fourni les éléments d'une étude que, plus prétentieuse, elle aurait pu appeler : « Histoire naturelle d'une famille au temps passé. » A travers les inventaires, les comptes, les lettres d'affaires, les reçus (dont l'un, par économie, est écrit au revers d'une carte à jouer) nous découvrons les soucis, les espérances, les chagrins, les préjugés, un peu de l'âme et du cœur de ces vieilles gens, semblables à nous pour le fond, dans des milieux très différents du nôtre. Or, constater ces ressemblances, démêler ces différences, n'est-ce pas un des plaisirs délicats de l'histoire ?

Les servantes filent, assises autour de la haute cheminée, et, parmi elles, une vieille nourrice très aimée, qui finit ses jours près de ce foyer. Deux jeunes filles sont là aussi, Jeanne-Judith et... Jeanne-Judith. — nous sommes chez des protestants, les Abel, les Rachel, les Judith y abondent, — mais on distingue l'ainée de la cadette par le surnom d'usage, « la Denise ». L'une d'elles sera bientôt recherchée en mariage par un jeune cavalier qui a du mérite et du bien, qui, de plus, est « du même sentiment », lisez : de la Religion. Mais elles ne se marieront ni l'une ni l'autre. Elles sont vouées au rôle

de tantes, elles deviendront ces bonnes vieilles filles qui forment le fond de tableau obligatoire des nombreuses familles. Je vois encore une fillette, Elisabeth, dont le teint clair et les cheveux blonds semblent trahir l'origine étrangère, et un jeune homme à la physionomie intelligente et ouverte : C'est Jean-Jacques, le second fils. Et l'ainé, Jean ? Il est au loin ; on n'en parle guère, « car il ne faut jamais parler de choses qui nous font déshonneur ». Mais on y pense, et nous finirons bien par savoir son histoire.

Le père, Jean Denis, est « en bas », à Bordeaux, pour les affaires. Voilà plusieurs mois déjà que, lesté de quelques provisions, il a pris le bateau à la cale de Clairac et descendu le Lot, puis la Garonne ; long voyage, car le bateau s'ensable souvent. De là-bas, il envoie quelques cadeaux aux siens, des pains de sucre, car on n'en trouve pas à Clairac, une petite chatte « fort éveillée et fort gentille », de l'indienne à 3 livres 10 sols l'aune pour « la Denise », etc., avec de longues lettres à « Mademoiselle Denis, sa très chère épouse ».

La très chère épouse garde la maison et gouverne la maisonnée ; elle fait rentrer les blés et paye les billets. Elle est laborieuse, grondeuse, glorieuse, M^{lle} Denis, la fille du notaire Fréron ; au demeurant la meilleure femme et la meilleure mère du monde, nous montrant au vrai la petite bourgeoise du vieux temps et un peu de tous les temps. Ce qui la chagrine à cette heure, c'est que Jean Denis a eu l'idée fâcheuse de descendre à Bordeaux chez les Caubet, des neveux riches et vaniteux sans doute. Ces Caubet de Bordeaux feront savoir à ceux de Clairac qu'ils hébergent leur oncle, tout Clairac en jaserà .. et voici, sur ce point, du meilleur style de M^{lle} Denis : « Vous me dites, écrit-elle à son mari, que je ne vous réponds que *sur la gloire* ; je m'imagine que c'est au sujet de vos neveux et nièces ; je souhaiterais bien que vous en eussiez autant ; car, si cela avait été, vous n'auriez pas fait les pas de clerc que vous avez faits. J'aurais mieux aimé qu'il m'en eût coûté un louis par jour, que de manger chez eux, pour que cette dépense fût si souvent reprochée ; car ils ont informé tout Clairac, et ils s'en font gloire, comme si c'était par charité qu'ils le font ; et, sur ce pied-là, ils prétendent que nous fussions ventre à terre pour leur marquer notre reconnaissance... » Oh ! ces Caubet de Bordeaux et de Clairac !

Passons au père. Jean Denis est actif, entreprenant, entier. Il a réussi à développer le petit commerce paternel : grains, prunes, vins, eaux-de-vie, tabacs. Les relations d'affaires de la génération précédente ne dépassaient guère Agen et Bordeaux ; on avait ce-

pendant une fois vendu à Marseille ! L'horizon s'est élargi. Aujourd'hui, on ne se contente plus de traiter journellement avec les Denis de Bordeaux ; on expédie en Irlande, en Hollande surtout, aux Denis de Rotterdam, des parents éloignés, le tabac à râper « odeur du Brésil », le vin (avec les lamentations d'usage sur la mauvaise récolte), divers objets, voire même des perruques, que, par parenthèse, les Hollandais ne trouvent jamais assez blondes pour eux.

Mais avec les grandes affaires sont venus les grands embarras. L'humeur de Jean Denis les aggrave. Il est difficile dans les transactions, violent dans les démêlés ; il donne volontiers, dans ses lettres, « du fripon » et du « grand fripon » à ses adversaires. Entêté de son droit, ce Gascon est processif comme un Normand, Il a trouvé deux procès dans la succession maternelle ; il en ajoute cinq ou six, avec des créanciers, avec des débiteurs, avec son beau-frère Beau, pour l'office de notaire des Fréron, avec Chaumel, l'acquéreur de l'office après la mort de Beau, avec les héritiers d'un Savoyard établi marchand drapier à Clairac ! Il épuise les juridictions, et Dieu sait ce qu'il en coûte d'argent et de temps ! On peut, pièces en mains, évaluer à douze ou quinze ans la durée moyenne des procès de Jean Denis. Or, pour suivre l'affaire, il faut quitter les affaires. Voilà pourquoi Denis est si souvent à Bordeaux. Son plus onéreux procès est contre Pons et Chatal, « deux grands fripons » auxquels il s'était associé pour l'adjudication des tabacs de la compagnie des Indes, au bureau de Tonneins. La cause, d'étape en étape, arriva enfin. — *pede claudo*, — à Paris, où elle fut jugée le 12 janvier 1743. Le 13, Denis, condamné à payer à ses ex-associés sept mille livres, mourut, — en mourut probablement.

La « Religion » était encore un des soucis de cette famille. Il n'en est guère parlé cependant, par prudence peut-être, dans ces lettres écrites aux parents éloignés et confiées le plus souvent « à un ami que Dieu garde ». La persécution d'ailleurs, au dix-huitième siècle, est plutôt tracassière que violente ; elle nous apparaît capricieuse et intermittente ; elle épargne à demi ceux qui se sont mis à moitié en règle avec le catholicisme ; mais la menace est toujours là. En 1720, la fille aînée des Denis, « la Denise », est, sur une dénonciation, sans doute, internée dans le couvent des filles de la Foi, à Clairac. Nous ne savons quand elle en sortit. Mais en 1731, nouvelles alarmes. Vite on écrit au père, à Bordeaux : « Soyez calmes, répondit-il... Tout cela n'est qu'un bruit de ville pour donner de la terreur aux faibles, pour les faire approcher s'ils peuvent ; car j'étais hier à l'In-

tendance, où je découvris par des amis qu'il n'y avait nul ordre lâché pour cela, et que, si l'on en recevait, avant de le lâcher, on m'a promis de m'en informer. » C'est dans ces moments d'angoisses qu'autour de la grande cheminée, à Clairac, les jeunes songent aux anciens, à la grande exode de 1685, aux asiles lointains, à la Hollande, qui a déjà reçu et gardé un Denis, le fils aîné, le pauvre Jean.

Il est parti, celui-là, vers 1720, à sa vingtième année, malgré sa mère et sa tante Janille, « qui le crut ensorcelé » : il allait l'être, en effet, mais d'autre façon. J'imagine que, outre le désir de sauver sa liberté religieuse et de « faire la communion », il y eut dans son fait un peu d'humeur aventureuse, avec l'espoir d'une vie plus large et plus gaie que celle de la petite maison de Clairac. C'était un beau garçon, de physionomie aimable, de parole facile, le cœur tendre, la tête légère, dont la destinée était de plaire à tous et de ne réussir à rien. Ainsi le jugèrent, avec plus ou moins d'indulgence, ceux chez lesquels il débarqua d'abord en Hollande : les Denis de Rotterdam, gros marchands, reçurent ce petit cousin de Gascogne derrière leur comptoir avec une politesse froide et affairée. Tout autre fut l'accueil des Brinihol, émigrés de Clairac, eux aussi, couple touchant de bonnes vieilles gens qui crurent retrouver en lui leurs enfants morts en bas âge et un neveu récemment perdu. Ils réchauffèrent ce pauvre garçon de leur affection et lui firent place au foyer. On n'eut d'abord à lui reprocher que quelques peccadilles : il aimait à paraître ; en débarquant, il s'est fait faire un habit neuf qu'il promet, au reste, de « ménager autant que possible ». M. Denis voudrait-il « qu'on regardât son fils comme un gueux » ? Puis c'est une paire de bas de soie, une épée, des mouchoirs à 32 sols ! A ce coup, le bon M. Brinihol lui « lave la tête » bien doucement. Fautes vénielles après tout. Mais que devint-on à Clairac, quand on apprit coup sur coup que Jean était devenu éperdument amoureux d'une jeune fille pauvre et belle, nièce d'un bon pasteur, qu'il lui avait donné une promesse de mariage « écrite de son sang », qu'il l'avait épousée clandestinement, qu'il était parti pour l'Irlande, glissant entre les mains de ses amis, lesquels n'avaient rien vu. Les Denis de Rotterdam s'en déclarèrent « très mortifiés ». L'affaire leur paraît d'ailleurs détestable : « Que pourrait-il faire avec une femme qui n'a rien ? » disent ces gens sages. M. Brinihol, lui, se désole en plaidant les circonstances atténuantes : « La jeune fille, assure-t-on, est d'une illustre famille, bien faite de corps et d'esprit, ayant une belle âme et étant très vertueuse. Il faut être touché de compassion envers ces deux enfants... »

Le père pardonna, en effet, à son fils Jean, sinon à sa bru Magrilla. Il recueillit même et garda leur premier enfant, la petite Elisabeth, qui devait grandir, vieillir, mourir à Clairac. Il eût mieux pardonné encore, si ce fils trop inflammable était devenu un négociant sérieux, un autre Denis de Rotterdam. Mais Jean fut toute sa vie un malchanceux, étant probablement un maladroit. Le roman de la vingtième année tourne bien vite à la gêne et finit dans la misère. Nous suivons cette histoire de parent pauvre à travers la série monotone de ses lettres. Chaque année, la famille s'accroît, les ressources diminuent. Dix fois il va faire fortune, dix fois le rêve s'évanouit; il lui faut recourir à la bourse paternelle, qui s'épuise, par l'intermédiaire de Brinihol, dont la bonté ne se lasse pas. Enfin, un vieil oncle à sa femme, un oncle de 10,000 florins, « les espérances », vient s'établir chez eux. Jean l'annonce à ses parents, avec une simplicité délicieuse. « Il n'y a pas apparence qu'il vive longtemps. J'espère que cela vous fera plaisir. Au reste, nous nous portons tous bien. » Nous ne savons ce qu'il advint du bonhomme. Mais les choses n'allèrent pas mieux.

Passons le pauvre Jean aux profits et pertes. Deux ans après la mort de son père, il vint au pays avec une de ses filles. Il descendit naturellement chez les Caubet de Bordeaux, qui ne manquèrent pas de le faire savoir à Clairac, en termes aimables : « Leur situation n'est pas fort gracieuse, car ils n'ont pas un sol... et il les y semble que nous soyons leurs trésoriers. » Il venait réclamer sa part de succession, fort entamée déjà, son blé mangé en herbe. Un procès de famille s'en suivit, puis un second voyage à Bordeaux en 1753, le dernier. Car Jean mourut misérablement à l'auberge en laissant des dettes. Ci finit son roman et son histoire.

Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde ! Tout a trahi l'aîné ; tout sourit au cadet, Jean-Jacques : celui-là sait plaire et réussir. Envoyé à Paris pour suivre le procès Pons et Chatal, il s'y crée d'agréables et utiles relations. Il fréquente chez M. Van Laan, chapelain de l'ambassadeur hollandais. Il y rencontre une jeune veuve, Mme de La Poupardière, aimable femme, adorée de tous, et qu'on appelle familièrement « la petite mère ». La petite mère devient Mme Jean-Jacques Denis. On revient à Clairac dans une belle chaise de poste, on achète une maison noble, celle des Poulard, dont Denis père avait jadis géré les domaines. On a des propriétés aux Iles, des intérêts au Cap, des cousins armateurs. On ajoute au commerce des prunes, eaux-de-vie et tabacs, celui du sucre, de l'indigo, des épices. On en-

voie les enfants finir leur éducation à Bordeaux, à Toulouse et jusqu'à Neuchâtel. Ils s'y conduisent d'ailleurs, — c'est dans l'ordre, — en fils de famille, et commencent à dissiper la fortune qu'on commence à acquérir. On a laissé à Paris la plus jeune fille de « la petite mère », celle qu'on appelle Poupardille. On la mariera bien, car le négoce prospère, sauf quand les Anglais sont maîtres de la mer (à la fin de la guerre de Sept ans), ou quand une mauvaise récolte a fait enchérir le prix de toutes choses (en 1774). On vit bourgeoisement. On entretient avec les bons amis de Paris, de la Rochelle, de Blaye, une correspondance cordiale et enjouée. On leur envoie, « de ce charmant pays de Clairac », des prunes, de belles pêches, de beaux muscats. On va les voir; on a même loué une maison à Bordeaux, pour y faire quelques agréables séjours : on ne descendra plus chez les Caubet !

Pauvre Jean ! Heureux Jean-Jacques ! Ainsi va le monde. Ce dernier, nous dit son historien, mourut en 1788 ou 1789. « et eut le bonheur de ne pas voir la Révolution ». Certes, tout ne fut pas beau à voir dans la Révolution. La Convention guillotina ce Rabaut-Saint-Etienne, dont M. Léon Say rappelait récemment ici même le labeur héroïque en termes éloquents. Mais, quatre ans avant de mourir, Rabaut avait fait inscrire dans la Déclaration des Droits de l'homme que : « Nul ne doit être inquiété pour ses opinions même religieuses, pourvu que leurs manifestations ne troublent pas l'ordre public. » L'homme périt, l'œuvre resta. Je ne sais si Jean-Jacques Denis eût souscrit au jugement sommaire de son historien; mais j'estime que ses petits-fils auraient tort de maudire le régime qui a donné aux bourgeois l'égalité des droits, aux travailleurs la liberté du travail, aux croyants la liberté de conscience.

Ainsi vécurent deux générations de Denis, car tous ces faits et tous ces chiffres sont dans les vieux papiers du notaire. Ne vous semble-t-il pas, lecteurs, avoir causé toute une soirée avec ces vieux parents qui remuent de vieux souvenirs de famille, en tisonnant dans l'âtre, qui vous disent, sans se lasser, comment un tel s'enrichit, un autre se ruina, ceux qui partirent, ceux qui restèrent, et les bons mariages, et les mésalliances, et les successions ? Tous, nous en connaissons des Denis de Rotterdam, pour qui les affaires sont les affaires, des Caubet de Bordeaux, mauvaise race, et des Brinihol, combien plus rares ! Je ne sais si ce long bavardage sous le manteau de la cheminée vous a intéressés comme moi. Mais ces histoires, c'est de l'histoire après tout, car c'est la vie de la nation dans ses couches

profondes. Les fantaisies royales, l'incapacité des ministres, les erreurs des diplomates, les défaillances des capitaines, toute cette agitation de quelques milliers d'hommes à la surface (c'est à quoi l'on donne d'ordinaire le nom d'histoire), va se propageant lentement, lentement jusqu'aux centaines de milliers de Denis, jusqu'aux millions de Jacques Bonhomme, qui subissent les effets sans connaître ou sans comprendre les causes.

R. JALLIFIER.

Une Province à travers les siècles. — Histoire de l'Agenais, par JULES ANDRIEU. Paris, A. Picard ; Agen, Ferran, 1893. 2 vol. in-8°. Prix : 14 francs.

I

Il y aura quarante ans bientôt que fut imprimée la dernière histoire de l'Agenais. Venu vingt ans après Saint-Amans, dix ans après Samazeuilh, M. l'abbé Barrère publiait, en 1855 et 1856, son *Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agen*¹.

Dans les trente-trois volumes de la *Revue de l'Agenais* et du *Recueil* qui ont paru depuis cette date, les documents, les notices, les monographies intéressant l'Agenais figurent largement pour une moitié, c'est-à-dire que la matière de plus de seize volumes a été consacrée à débrouiller nos annales.

M. Andrieu a pensé avec raison que le moment était venu d'utiliser une masse aussi énorme de matériaux dans un travail d'ensemble.

¹ Il faut ajouter, que, récemment, on a ressuscité de vieux auteurs : Labénazie, que ses éditeurs ont laissé informe ; Labrunie, mieux traité, dont les lecteurs de la *Revue* ont pu apprécier l'*Abrégé Chronologique*.

Sa prétention n'était point d'écrire cette histoire définitive de l'Agenais qui remplira pour le moins six volumes, qui pourra être complète seulement lorsque les archives anglaises seront mieux connues et les archives de l'Hôtel-de-Ville d'Agen dépouillées *ad hoc*, pièce par pièce. Pareil labeur n'exigera pas moins d'une vie d'homme.

Le prospectus lancé par M. Andrieu délimitait le sujet et, dans cette mesure, le livre répond aux promesses. C'est un excellent résumé, un assemblage, aux proportions assez justes, fait d'après les mémoires les plus exacts parmi ceux qui se sont tant multipliés. Ainsi un bon architecte réunit, pour en faire des parlements réguliers, les moëllons déjà taillés, dispersés dans toutes les carrières; il retouche les blocs à peine équarris pour les mettre en place avec honneur. Les plans sont de lui. Quelque décoration originale et personnelle s'ajoute à l'œuvre. L'édifice est construit et frappe les regards. Il importera peu désormais de savoir de quels ateliers sont sortis les chapiteaux et quelles mains modelèrent telle ou telle figurine : c'est l'unité du monument et sa grandeur qui plaisent avant tout.

Le texte proprement dit du nouvel ouvrage ne dépasse guère en étendue ceux des monographies qui l'ont précédé, mais, écrit avec une plus grande concision, sans hors d'œuvre, il est incontestablement plus nourri de faits, plus instructif. Ce texte est doublé largement par les notes, où se révèlent plus particulièrement le travail personnel de l'auteur, et, sur bien des points, ses découvertes. L'identification et la biographie des personnages, les références bibliographiques jettent du jour sur bien des passages. Grâce à l'indication des sources, chacun peut contrôler l'exactitude du récit. Les spécialistes, qui veulent aller plus avant que l'auteur, apprennent où il faudra puiser. Les traits de la vie privée d'un homme en vue le rendent plus intéressant. Enfin, ce qui n'avait pas été fait par ses devanciers, M. Andrieu ne néglige jamais d'indiquer à quel auteur il emprunte non seulement le récit d'un événement mais aussi des études ou des appréciations sur les hommes et sur les choses : il a su rendre justice à chacun; il relève nombre d'erreurs, sans tapage, en bon collègue qui va le droit chemin, dédaignant de donner des leçons pédantes ou de faire de faciles épigrammes. Combien d'autres, après avoir emprunté beaucoup et furtivement à quelque auteur, ne manquent pas, au contraire, de le citer quand il s'agit de dévoiler ses défaillances !

Parmi les éléments les mieux rectifiés et complétés par M. Andrieu, je citerai la liste des sénéchaux de l'Agenais. Des chapitres ou frag-

ments sur les institutions, sur la création des bastides sont bien mis au point.

Inutile d'ajouter qu'en tout ce qui concerne les hommes de lettres et les savants originaires de notre pays, les renseignements abondent ; l'auteur, mieux préparé que tout autre à traiter ce sujet particulier, n'avait qu'à puiser dans le répertoire si complet de sa *Bibliographie*.

Les xvi^e et xvii^e siècles sont bien étudiés. S'il y a plus de lacunes pour le moyen-âge, la faute n'en est pas à M. Andrieu ; cette période ayant été moins explorée que les autres ; de plus, des fonds très importants de documents, connus seulement en bloc ou par de courts inventaires, restent peu accessibles pour nous et ne pourraient être utilisés qu'au prix de longs et coûteux voyages : telles sont les archives de la Tour de Londres, celles des Basses-Pyrénées, etc.

Nous ne saurions, en somme, exiger du nouvel historien de l'Agenais plus qu'il n'a voulu donner ; nos éloges restent sans restriction lorsque nous avons constaté que son programme a été rempli.

Cependant, dès la première lecture de l'ouvrage, après avoir félicité l'auteur, j'ai ajouté : « Il vous fallait trois volumes. » J'estime en effet que M. Andrieu a péché seulement par omission. Peut-être il eut été plus difficile d'écouler en librairie trois volumes plutôt que deux ; on trouverait certainement moins d'acheteurs pour trois volumes de 25 fr. que pour deux de 14. Les risques de perdre, la froideur de plus en plus accusée du public, sont faits pour décourager ou du moins contenir les plus intrépides. Cette considération a sa valeur.

Sur la façon dont ce troisième volume — fondu naturellement avec les deux autres — aurait pu être rédigé, j'ai des idées un peu personnelles et, pour ce motif, contestables. Sans la moindre intention de critique touchant l'ouvrage qui me les suggère, je me permettrai de les exprimer bien à part, en ouvrant la parenthèse.

II

Il serait assurément puéril et déplacé de faire de la philosophie de l'histoire à propos des annales d'un petit pays ou même d'une grande province ; mais les auteurs d'une monographie provinciale, à défaut de hautes considérations, doivent, il me semble, s'efforcer de rendre leur œuvre aussi vivante que possible. Des listes de personnages dont on cite les hauts faits, des récits de guerre, des notes précises sur les divisions géographiques fort changeantes, des aperçus sur les institutions, une collection de faits divers racontés dans l'ordre chronologique : voilà bien le canevas à la trame solide, mais encore faut-il appliquer de la broderie au canevas. Il est bon de peindre aussi la société et de décrire l'état du pays à des époques diverses et bien caractérisées.

Je choisis un exemple tiré d'une courte conversation que j'avais tout récemment, au coin du feu, avec un aubergiste établi dans un chef-lieu de canton tout proche d'Agen. Mon interlocuteur était un vieillard de 80 ans, qui a conservé toutes ses facultés, qui a beaucoup observé dans son horizon limité. Je l'écoutais avec le plus vif plaisir, car j'estime qu'il est mille façons de s'instruire.

« Monsieur, me disait-il, quand je me souviens de ma jeunesse, il me semble que je vis dans un autre monde. Tout a changé. Jusques à l'âge de 28 ans, j'ai été meunier. Mon moulin, situé sur la Séoune, ne chômait pas comme aujourd'hui où l'on s'adresse aux grandes usines ; tout y venait des environs et j'ai moulu de tous les grains, sauf, je crois, des haricots. Quand le froment était cher, dans les métairies beaucoup se contentaient de pain de seigle ou de bouillie de maïs, en attendant mieux pour l'année suivante. Il était d'usage alors qu'une propriété devait se suffire et, d'ailleurs, c'était une nécessité. Pas de routes. On m'apportait les sacs de blé à dos d'âne ou de mulet et je les rendais de même, en farine, avec cette seule différence que j'avais des chevaux pour porter les sacs. De charrettes il n'était pas question. »

« Alors on vivait simplement à la campagne. Les enfants, ordinairement nombreux dans les familles, pieds nus, tête nue, pouilleux (*sic*), habillés de lambeaux de vêtements, passaient, en gran-

dissant, d'ailleurs gaiement résignés et dociles, de la garde des oies à celle du bétail, puis aux plus durs travaux. Ils semblaient être aux parents une aide plutôt qu'une charge ; mais, pour eux, il était rarement question d'école. Les familles, cantonnées dans un coin de terre, s'émerveillaient alors quand elles en sortaient tant soit peu, par exemple pour aller aux foires d'Agen, cette ville, à trois lieues, qui était souvent, pour toute une vie, l'extrême limite des explorations. Et maintenant comme tout a changé, avec ces nouveautés : des chemins de fer, des routes ; des voyages, des ventes, des achats faciles ; du bien être, même du luxe, de l'instruction pour tous. Je ne saurais pas faire la part des avantages et des inconvénients de tant de changements, mais vous voyez comment on vit aujourd'hui et j'ai bien raison de vous dire que c'est un autre monde. »

Ce vieillard, qui n'est point *laudator temporis acti*, preuve d'un rare bon sens, faisait ainsi de la véritable histoire moderne, de l'histoire plus vraie que celle qui consisterait à réciter une liste des députés et des préfets de 1828 à 1893. A son tableau, uniquement rural, il serait facile d'ajouter bien des traits qui touchent aux villes et à tout le pays : par exemple la décadence des classes dites dirigeantes ne s'est-elle pas accusée durant la même période par l'extinction, la dispersion et tout ce qui paraît perdu par elles sans retour au point de vue de l'influence, de la fortune, etc. ?

Les éléments d'un pareil tableau des témoins encore vivants ou même nos propres observations peuvent les fournir. Toute la question est de bien distribuer des couleurs loyales.

Il est plus difficile, mais aussi beaucoup plus intéressant, de faire des tableaux pareils pour des époques reculées. Pour cela, il faut posséder l'ensemble des documents qu'elles nous ont laissés et savoir lire ces documents même entre les lignes. Sous peine de verser dans le faux ou l'exagération, en pareille matière, la science et la sagacité sont également indispensables. Mais sans être de tous points aussi bien préparé, à défaut de tableaux, on peut donner des esquisses.

Il y a eu certainement beaucoup « d'autres mondes » si l'on veut remonter — et c'est le devoir d'un historien — jusques aux âges indéterminés où, dans ce pays, alors peut-être sans nom, qui devint l'Agenais, des hommes contemporains du mammoth et de l'ours des cavernes s'abritaient, dans une nudité primitive, sous les surplombs de roche et dans les grottes des vallées de la Lède et de la Lémance.

Leurs armes et leurs outils étaient des silex taillés ou polis ; les étapes de leur civilisation rudimentaire paraissent être marquées par la domestication du chien et du renne, puis de la vache et du cheval, aussi bien que par l'invention du bronze et du fer. Les débris accumulés de leur grossière industrie permettent de reconnaître leurs stations principales. Il nous ont aussi légué quelques tombes non dépourvues de grandeur, les dolmens, les *tumuli*. Les premiers jalons de notre histoire doivent être plantés sur les côteaux où des silex ouvrés gisent en nombre. De pareilles constatations ne sont nullement à dédaigner, puisqu'enfin nous descendons aussi de ces barbares anonymes.

Combien de siècles après ces rudes débuts nous apparaît un peuple dénommé par les historiens et classé à son rang, les Nitobroges ? On ne le saura jamais, mais on peut constater que déjà c'est un autre monde. Ces ancêtres gaulois travaillent bien les métaux et frappent monnaie ; leur poterie révèle le sentiment de la forme artistique et de la décoration. Ils ont fondé des villes, fortifiées des *oppida*. Par des sentiers élargis, des routes abruptes ouvertes un peu au hasard, ils communiquent avec d'autres peuples. Ils passent avec eux des traités d'alliance et s'unissent pour résister vaillamment, mais en vain, à l'invasion romaine.

Nouvelle période. De grandes voies de communications transforment le pays. On communique aisément de Toulouse à Bordeaux ; la Ténarèse conduit aux Pyrénées et le chemin d'Eysses vers le nord ; des voies secondaires, au nord-est, d'Agen à Cahors, de Clermont-Dessus en Auvergne ; au sud-ouest, d'Agen à Saint-Bertrand de Comminges, complètent ce réseau qui facilite les échanges, assure la pacification et permet de réprimer tout acte de révolte ou de brigandage¹. Dès ce moment, la vraie civilisation commence et la sécurité, après moins de deux siècles, devient si grande que les campagnes, jusques à la lisière des landes, se peuplent de villas somptueuses élevées, non sur des sommets faciles à défendre, mais dans les pentes des coteaux les plus accessibles et les mieux pourvues de sources abondantes : leurs fondateurs, leurs opulents propriétaires ne redoutaient aucun péril.

¹ Je ne parle pas des voies secondaires difficiles à déterminer mais certainement fort multipliées. Il fallait de bonnes routes pour transporter dans les villas les marbres des Pyrénées et les huîtres du littoral.

La capitale s'appellera dès lors *Aginnum*. De grandes villes rivalisent avec elle : Le Mas, qui couvre de son immense cimetière les hautes plaines de Saint-Martin-de-Lesque ; Eysses, dont le temple circulaire est pareil à la vieille tour de Vésone ; Aiguillon, situé au meilleur poste stratégique du pays, édifie ses deux *castra* du Lunat et de Saint-Côme. De nombreuses stations groupent les populations plus denses. Le commerce devient actif. Agen se trouve en communication avec tout le monde romain. Il érige des statues à l'empereur Claude, le bienfaiteur des Gaules¹, bâtit des arènes pour y donner des fêtes, vénère encore une divinité topique Maglomon et s'accommode si bien du culte de Jupiter qu'il fonde en l'honneur de ce dieu un temple desservi par un collège. On devait apprendre aussi dans le pays que, tout près des frontières des Nitobroges, des baptêmes de sang attiraient le concours de la foule. Avec ses tauroboles, que tant d'inscriptions ont rendus célèbres, Lectoure devait être un lieu de pèlerinage.

Et cependant un culte nouveau, qui devait triompher, avait bientôt ses adeptes et plus tard ses martyrs. On en était au plus fort de la lutte entre le paganisme et le catholicisme, altéré déjà par des hérésies, lorsque les invasions successives des barbares vinrent tout changer, en faisant table rase.

Autre monde ! Siècles obscurs ! Soixante cimetières connus — on en pourrait trouver le triple — des époques mérovingienne et carolingienne, des cimetières catholiques permettraient cependant de dresser une carte des nouveaux centres de population².

Allons jusques en 1250. Quels changements ! Alors la carte comprendra plus de mille églises, mille édifices romans, dont un tiers

¹ Deux statues d'empereur du Musée d'Agen, provenant, l'une de Brax, l'autre de l'emplacement de la cathédrale Saint-Etienne, sont absolument identiques à la statue de Claude, découverte à Bordeaux en même temps que la fameuse statue de Messaline.

² Cette carte se rapporterait à la période carolingienne. Les données sont plus rares pour la période antérieure.

A ce sujet, je suis heureux de citer un excellent ouvrage paru récemment : *Etudes sur les sépultures barbares du Midi et de l'Ouest de la France. Industrie Wisigothique. Avec 35 planches, une carte et de nombreuses figures dans le texte*, par C. Barrière-Flavy. Toulouse, Privat, libr.-édit., grand in-4°. Prix, 30 francs.

subsiste encore¹. La population s'est accrue dans des proportions énormes. L'église catholique a pris toute son extension ; toutes les œuvres de la nouvelle civilisation dérivent d'elle. Les Bénédictins, le grand ordre religieux, plus ancien que la monarchie, ont multiplié les défrichements autour de leurs cinq abbayes et de leurs cent quinze prieurés. L'Eglise institue la *Trêve de Dieu*. La police même des routes s'exerce en son nom par une gendarmerie volontaire, ces chevaliers, moitié moines, moitié soldats, qui portent la croix du Temple ou les livrées de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. A tous ces travailleurs, à tous ces militants, on prodigue les témoignages de reconnaissance sous forme de legs et de donations.

Une guerre horrible, qui a pour résultat l'extermination des Albigeois, est aussi inspirée par les passions religieuses.

Le xiv^e siècle, c'est encore un autre monde. Les guerres incessantes sont devenues politiques, nationales. Par un prodigieux effort, l'Agenais tout entier s'est muré. La campagne peut s'appeler vraiment le plat pays ; elle n'est pas tenable et reste déserte, inhabitée. La population a ses refuges dans les villes, les châteaux et tout ce qui a été transformé en forteresses de hameaux, d'églises, de cimetières, de moulins, de maisons crénelées.

Ces défenses sont souvent insuffisantes pour résister aux sièges, aux convoitises. Les troubles profitent aux plus forts, dont les crimes restent impunis. Par la faveur des rois et des chefs, par les violences, les barons accroissent leurs domaines aux dépens des villes libres, des prieurés, des seigneurs voisins plus faibles.

L'auteur a raison de faire remarquer qu'à la période mérovingienne du nord correspond chez nous la période wisigothique. Mais l'attribution exclusive à cette période des objets décrits ou publiés dans l'ouvrage peut toutefois donner lieu à des discussions de détail.

Notons que, dans la carte qui accompagne ce livre, dix localités seulement sont citées pour l'Agenais comme ayant donné lieu à des découvertes d'objets du type convenu. Vingt-sept des objets de cette provenance sont reproduits dans les planches. Si notre sol avait été moins bouleversé par la culture, si l'indifférence à l'égard des découvertes de ce genre n'était pas si grande dans notre pays il faudrait certainement grossir cette liste et, peut-être, décupler le chiffre.

¹ L'inventaire de Jean de Valier cite 900 églises environ. Il se rapporte à des bulles mentionnant des donations ou restitutions de dîmes qui sont loin de contenir l'énumération de toutes les églises du vieil Agenais.

Toutes les divisions du pays sont modifiées : le diocèse d'Agen est démembré ; les Anglais, au cours d'une domination éphémère, multiplient les circonscriptions administratives et judiciaires et les bailliages anciens en forment plusieurs nouveaux.

La carte des juridictions de l'Agenais peut être définitivement tracée à la fin de la guerre de Cent Ans. Il n'y aura plus de changements jusques à 1790¹. L'ère des agrandissements de territoires sera close pour les barons, mais non celle des usurpations de droits.

Un prodigieux exemple des grandes fortunes édifiées à la faveur de nos guerres du moyen-âge, c'est l'élévation des d'Albret. Petits sires échappés des bruyères des Landes, ils ont fait constamment tache d'huile. De père en fils, ils se lèguent des ambitions dénuées de scrupules, en même temps qu'un régime de famille sévère au profit des aînés. Tous politiques avisés, vaillants dans les combats, ils savent mettre le prix à leurs services en s'assurant des profits par chartes libellées ou l'impunité pour leurs usurpations. Dans l'unité de leur domaine, on voit pêle mèle se fondre les biens d'église, le territoire des villes et les petits fiefs que leurs possesseurs sont impuissants à défendre. Tandis qu'ils touchent aux Pyrénées, voici qu'ils ont absorbé une partie du Condomois, poussé même une pointe outre Garonne, en plein Agenais, jusques à Verteuil. Par eux, Nérac jouera le rôle d'une petite capitale au xvi^e siècle et, dernier terme de leur triomphe, le jour viendra où la France sera annexée à la Navarre, comme a pu le dire le fils illustre de Jeanne d'Albret².

A de moindres degrés, il faudrait aussi faire rentrer dans une histoire de l'Agenais celle des baronnies de Duras, de Lauzun, dont le territoire égalait celui de la juridiction d'Agen ; celle de trente autres grandes seigneuries, Cahuzac, Cancon, Sauveterre, Fumel,

¹ Il faut en excepter des réunions de seigneuries. Par exemple, le duché d'Aiguillon fut formé de la réunion des trois baronnies d'Aiguillon, de Montpezat, de Madaillan.

² Les recueils de Rymer, de Th. Carte abondent en documents sur les d'Albret ; et ce n'est rien auprès de tout ce qui reste d'inédit à Londres et surtout à Pau. Cette histoire des d'Albret au moyen-âge serait un des plus beaux sujets à traiter ; pour bien l'écrire il faudrait une vie d'homme.

C'est un mérite de Samazeuilh d'avoir entrevu par combien de points l'histoire des d'Albret se lie à celle de notre pays et d'avoir laissé de curieux fragments sur les plus grands de nos barons.

Bonaguil, Montpezat, Castelculier, Lafox, Tonneins, etc., etc. Le Condomois étant resté rattaché à l'Agenais au point de vue administratif après la séparation du diocèse, l'histoire des baronnies d'Espiens, d'Ambrus, de Montagnac, du Saumont, du Fréchou, de Poudenas rentre également dans le sujet.

Je m'arrête pour éviter d'être trop long et de jouer au maître d'école, bien qu'il soit aisé d'indiquer les tableaux à faire pour les xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles.

Cette esquisse du troisième volume de l'*Histoire de l'Agenais* qui reste à écrire résume les sujets au point qu'une ligne pourrait être développée en une page et quelquefois une phrase en un chapitre.

Des tableaux tels que je les propose ne seraient nullement des œuvres d'imagination. Il faut les tirer de l'âme des documents, des données certaines que fournit aujourd'hui l'archéologie¹, des explorations topographiques et aussi, pour la période moderne, des livres

¹ J'ignore pourquoi l'archéologie ne pénètre pas plus avant dans les œuvres de nos historiens. C'est une science positive ; les erreurs qu'elle a fait commettre ne sont certainement pas plus nombreuses que celles à la charge des auteurs qui prétendent travailler seulement d'après les chartes et qui interprètent mal ou insuffisamment leurs textes. En tous cas, il faut faire le choix de ses autorités avec discernement : il y a loin de Beaumesnil à Jullian.

Je suppose qu'on annonce la découverte d'un manuscrit qui donnerait de très curieux portraits des Agenais au temps des premières croisades. Quelle bonne fortune pour un historien et comme bien vite ces documents seraient publiés !

Nous avons mieux cependant. Ces effigies existent en pierre et sont nombreuses. Allez voir plutôt au portail de l'église de Moissac ces figures d'ancêtres aux barbes étranges avec leurs mèches savamment croisées. Vous pouvez décrire aussi leurs costumes. Si vous voulez savoir de plus sous quelles armures ils portaient en guerre, il n'est pas besoin de prendre le train pour Moissac ; étudiez simplement les chapiteaux de la porte de l'ancienne salle capitulaire de Saint-Caprais.

Dans les récits de faits de guerre écrits sans nuances d'un bout d'un livre à l'autre, comment le lecteur pourrait-il distinguer les croisés du xiii^e siècle des soudards du xvi^e siècle et des volontaires de l'an II ?

Ce sont là de petits détails ; mais, en ce qui concerne les périodes antérieures à l'an mille, j'estime que l'archéologie, fut-elle réduite à l'épigraphie et à l'étude des vieux cimetières, doit entrer pour plus de moitié dans les éléments de notre histoire locale.

de raison. Nos érudits du premier degré fournissent d'ailleurs, en ce genre de [parfaits modèles ¹.

III

La parenthèse fermée, il me reste à demander pardon à M. Andrieu d'avoir formulé tant de théories à propos de son livre. Mon excuse est dans la façon particulière, périlleuse peut-être, que j'ai adoptée pour sonder les horizons lointains. J'ai parcouru deux fois, à pied, toutes les communes du Lot-et-Garonne en interrogeant, autant que le peut un chercheur qui va forcément trop vite, tout vestige humain. Les pierres amoncelées, qui forment pour un temps les églises, les châteaux, les remparts des villes, puis qui marquent des ruines ; le sol même, qui ne protège pas éternellement les tombes, m'ont paru pleins de révélations.

Tout en rédigeant des inventaires d'archives avec la concision requise, depuis vingt-six ans, je cherche toujours, presque malgré moi, à deviner tout ce qui a fermenté de passions humaines à l'occasion de ces actes, se rapportant à tous les âges, qui restent si froids lorsqu'on les réduit à des noms, à des clauses, à des dates. Cet ensemble de documents qui m'ont passé sous les yeux est formidable ; je pourrai dire bientôt qu'il comprend toutes les pièces antérieures à 1789 qui existent dans tous les dépôts publics du département. Il ressort pour moi de cette grande revue le sentiment de notre impuissance à ressusciter vraiment le passé. Nous collectionnons des sque-

¹ Grandes fresques ou tableaux de chevalet, ces modèles abondent chez nos bons auteurs. Citons entre autres trois études se rapportant à des époques et à des pays bien différents :

1° Le tableau de *Bordeaux romain d'après les inscriptions*, que M. Jullian a placé à la fin du second volume des *Inscriptions romaines de Bordeaux*. Bordeaux, imp. Gounouilhau, 2 vol. in-4°.

2° De nombreux passages et notamment le chapitre *La vie privée au XIV^e siècle*, dans l'histoire de *Bertrand du Guesclin et de son époque*, par Siméon Luce. Paris, Hachette, 1876, in-8°.

3° Le tableau de la Vendée Angevine avant 1789, dans le tome 1^{er} de *La Vendée angevine*, par Célestin Port. Paris, Hachette, 1888, 2 vol. in-8°.

lettes. Ce que j'entrevois, qui est à faire, je ne saurais le réaliser. Un découragé serait donc mal venu s'il reprochait à d'autres de n'avoir pas tenté cette voie si difficile.

Donc l'auteur de la nouvelle *Histoire de l'Agenais* ne saurait prendre comme une critique cette sorte de table fictive de ce que j'ai appelé le troisième volume. Je répète que son programme a été bien rempli. Celui qui, jeune encore, a pu ajouter cette œuvre à des séries aussi importantes que l'*Histoire de l'imprimerie en Agenais* et la *Bibliographie de l'Agenais* peut avoir la conscience d'avoir rendu de vrais services à son pays, en apportant une ample contribution à son histoire.

G. THOLIN.

TABLE METHODIQUE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME XX^e

HISTOIRE

Géographie historique.

Les Nitiobriges, par M. J.-F. Bladé. 97.

Les Tolosates et les Bituriges Vivisci, par M. J.-F. Bladé. 398.

Histoire régionale.

Le château de La Serre et le comte d'Egmont, par M. Philippe Lauzun. 84.

Le livre de raison de Bernard Gros, commandeur du Temple de Breuil en Agenais, sous Louis XI et Charles VIII, par M. G. Tholin. 230.

Histoire municipale.

La Ville d'Agen pendant les guerres de religion du xvi^e siècle (suite et fin), par M. G. Tholin. 52, 177.

Journal Agenais des Malebaysse. 68, 238, 441, 524.

Une Commune Gasconne pendant les guerres de religion, d'après les archives de Laplume, par M. E. d'Antin. 311, 473.

Histoire monastique.

Les Hôpitaux de la Ville d'Agen avant 1789, (suite et fin), par Monsieur Philippe Lauzun. 21, 115.

Histoire militaire.

Mémoires et pièces diverses pour servir à l'histoire des Volontaires du Lot-et-Garonne, engagés de l'an II, par M. G. Tholin. 357, 452, 666.

Mélanges historiques.

Les Romains à table, par M. Bordes, 209.

Documents historiques.

Documents sur le Théâtre à Agen (1585-1788), par M. F. Habasque. 145.

Un notaire d'autrefois, par M. Ph. Tamizey de Larroque. 281.

Bibliographie régionale.

Notes sur la Justice et les Tribunaux à Agen pendant la Révolution, par M. A. Douarche (*G. Tholin*). 90.

Deux livres de raison par M. Ph. Tamizey de Larroque (*Ad. Magen*). 271.

Histoire de la ville et de la baronnie de Sainte-Bazille, en Agenais, par M. l'abbé Alis (*Ad. Magen*). 272.

Archives historiques de la Gironde. T. XXVII 1892. — Notice sur M. J. Delpit (*G. Tholin*). 495.

Une famille bourgeoise de l'Agenais : Les Denis, par Mlle H. de Bellecombe (*R. Jallifier*). 545.

Une province à travers les siècles. Histoire de l'Agenais, par M. J. Andrieu (*G. Tholin*). 552.

BEAUX-ARTS

Les départements du Sud-Ouest au Salon de 1893. 250.

VOYAGES

Etapas archéologiques en Italie, par M. J. Monméja. 231, 421, 495.

SCIENCES

Mélanges.

Une lettre inédite du naturaliste agenais, Louis-Athanase Chaubard, par M. J. Andrieu. 372.

Bibliographie scientifique.

Ramon de Carbonnier et Boudon de Saint-Amans, par M. Ph. Tamizy de Larroque (*Ad. Magen*). 257.

POESIES

La tortue et la gazelle. — L'izard, par M. J. Noulens. 255.

Légendes et usages populaires.

Etudes rustiques d'après nature : Le feu de la Saint-Jean, par M. J. Monméja. 201.

BIOGRAPHIE

Eloge de M. de Saint-Gresse (fin), par M. Fabreguette, avec un appendice, par M. Ad. Magen, 5.

NÉCROLOGIE

Adolphe Magen, par M. Ph. Tamizy de Larroque. 377.



La Commission de direction et de gérance : G. THOLIN, J. ANDRIEU, PH. LAUZUN.

